e sortimento de livros classicos, medici-
cias e artes, jurisprudencia, litteratura,
ens, educação, devoção, atlas, mappas
icos, etc.
francezes, portuguezes, inglezes, ita-
outros; encarrega-se de qualquer com-
n livraria. Rio de Janeiro.

2HH6
.M3
18HH
V.1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathildemmoire01suee

MATHILDE.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS, IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.

Célestin Nanteuil Parret. Imprimé par Béthune et Plon

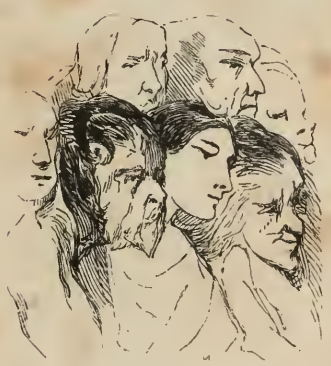
MATHILDE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME,

PAR M. EUGÈNE SÜE.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE PAR L'AUTEUR.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS,

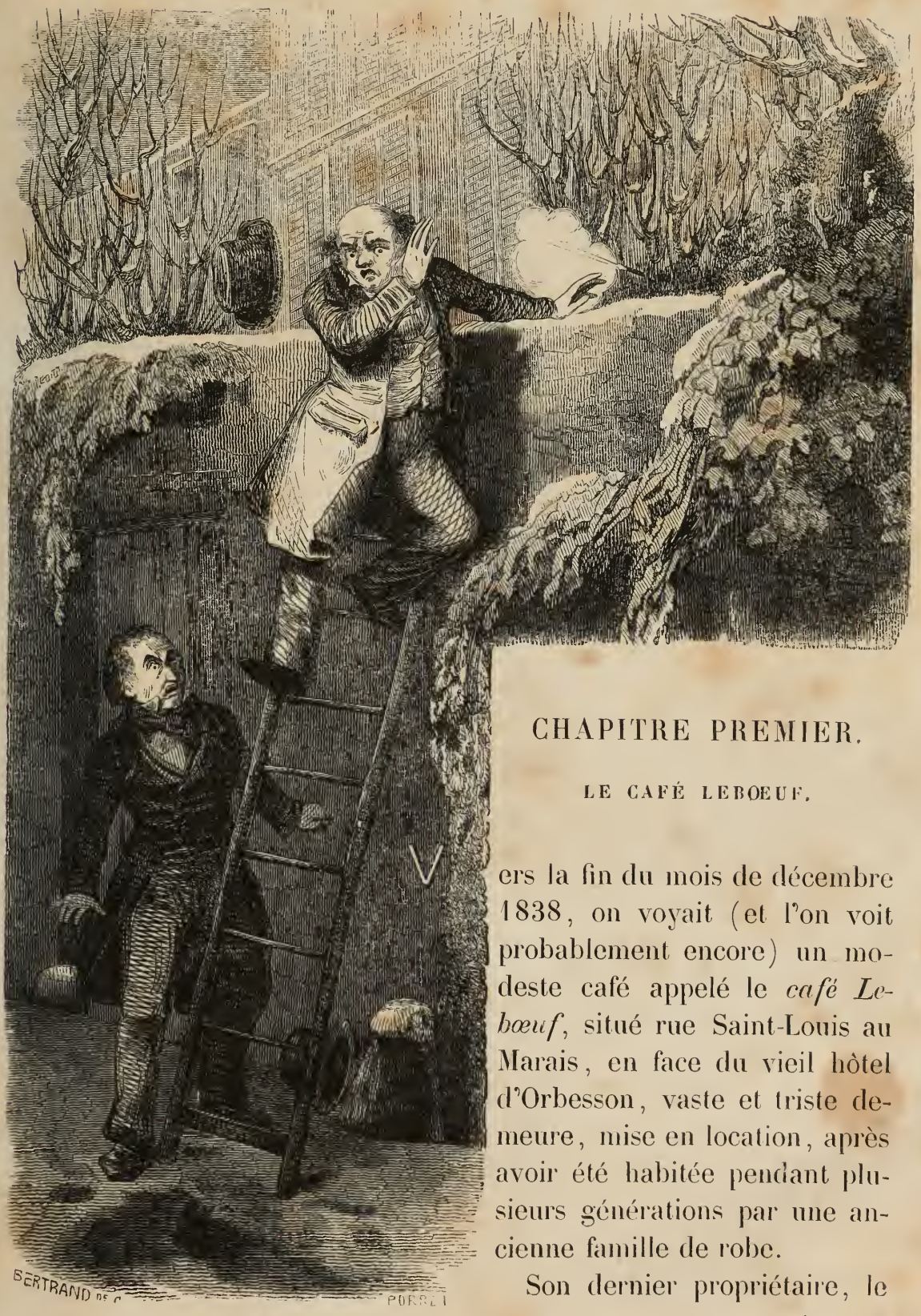
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
ÉDITEUR, 30, RUE JACOB.

SE VEND ÉGALEMENT A LA LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES.

MDCCCXLIV.

MATHILDE.

INTRODUCTION.



CHAPITRE PREMIER.

LE CAFÉ LEBŒUF.

Vers la fin du mois de décembre 1838, on voyait (et l'on voit probablement encore) un modeste café appelé le *café Lebœuf*, situé rue Saint-Louis au Marais, en face du vieil hôtel d'Orbesson, vaste et triste demeure, mise en location, après avoir été habitée pendant plusieurs générations par une ancienne famille de robe.

Son dernier propriétaire, le

président d'Orbesson, était mort peu de mois après la restauration.

Au mois d'octobre 1838, les écriteaux disparurent, et un locataire vint prendre possession de ce sombre édifice, bâtiment à deux étages entre cour et jardin. Une grande porte vermoulue flanquée de deux pavillons servant de communs s'ouvrait sur la rue.

L'hôtel d'Orbesson, quoiqu'habité, paraissait toujours désert et abandonné.

Une herbe épaisse continuait de pousser sur le seuil de la grande porte, qui ne s'était jamais ouverte depuis l'arrivée du dernier locataire, *le colonel Ulrik*.

Dans les quartiers populeux ou élégants de Paris, on est à peu près à l'abri de la médisance ou de la curiosité de ses voisins. Chacun est trop occupé de ses travaux ou de ses plaisirs pour perdre un temps précieux à ces commentaires fabuleux, à cet espionnage hargneux et incessant qui fait les délices de la province.

Il n'en est pas ainsi dans certains quartiers retirés, généralement peuplés de petits rentiers ou d'anciens employés, gens éminemment oisifs et passionnés du merveilleux, toujours préoccupés de l'impérieux besoin de savoir ce qui se passe dans la rue ou chez les autres.

On doit le dire, à la louange de ces honnêtes bourgeois, si jaloux d'exercer leur imagination, ils ne sont pas très-exigeants sur l'importance des faits qu'ils aiment à *poétiser* à leur manière. La moindre particularité leur suffit pour étayer les plus formidables histoires, dont ils vivent heureux et satisfaits pendant plusieurs mois.

Mais, si la personne qu'ils épient s'opiniâtre à ne pas même leur donner le prétexte d'une fable, si elle s'environne d'un mystère impénétrable, la curiosité des oisifs, refoulée, comprimée, ne trouvant pas d'issue, s'exalte jusqu'à la frénésie! Pour assouvir leur passion favorite, ils ne reculent alors devant aucune extrémité.

Depuis trois mois qu'il habitait le Marais, le colonel Ulrik avait réussi à exciter cette espèce de curiosité furibonde chez ses voisins, presque tous habitués du *café Lebœuf*, situé, ainsi que nous l'avons dit, en face de l'hôtel d'Orbesson.

Rien ne semblait plus extraordinaire que la vie du colonel : ses fenêtres étaient toujours fermées ; jamais il ne sortait de chez lui, à moins que ce ne fût mystérieusement, sans doute par une petite porte du jardin qui s'ouvrait sur une ruelle déserte. Son domestique paraissait un grand homme à l'air rébarbatif.

Chaque matin une petite porte de service recevait un panier de provisions qu'un restaurateur des environs avait été chargé de fournir, et se refermait aussitôt.

Réduits à exploiter cette seule circonstance, les curieux gagnèrent le pourvoyeur, et tâchèrent de présumer des mœurs et du caractère du colonel par l'examen des provisions qu'on lui apportait.

Malgré leur esprit inventif, les habitués du café Lebœuf ne purent asseoir aucune hypothèse sérieuse sur ces renseignements.

Le colonel semblait se nourrir d'une manière très-simple et très-sobre. Pourtant quelques gens d'imagination laissèrent entendre qu'il pouvait bien manger crue la volaille qu'on lui apportait. On ne donna, pour le moment du moins, aucune suite à ces insinuations, qui ne parurent pas manquer de profondeur.

Dernière et importante remarque ! jamais le facteur de la poste n'avait apporté une seule lettre à l'hôtel d'Orbesson. Personne, depuis trois mois, n'avait franchi le seuil de cette demeure.

On pense que bien des ruses avaient été ourdies pour arracher quelques mots au domestique du colonel ou pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de l'hôtel.

Toutes ces entreprises furent vaines. Les voisins, réduits à une sorte d'observation armée, de surveillance continue, établirent le centre de leurs opérations au café Lebœuf.

A la tête des curieux étaient les deux frères Godet, célibataires, ex-employés à la loterie. Depuis l'arrivée du colonel à l'hôtel d'Orbesson, ces deux vieux garçons avaient trouvé un but ou un prétexte à leur vie, jusqu'alors assez décolorée. Acharnés à découvrir quel était le mystérieux inconnu, chaque jour ils formaient de nouveaux projets, ils tentaient de nouveaux efforts pour pénétrer l'énigme vivante qui les affolait.

Madame veuve Lebœuf, hôtesse du café, servait d'auxiliaire aux deux frères. Retranchée derrière des bocaux de cerises et les bols d'argent qui ornaient son comptoir, sans cesse elle avait ses gros yeux braqués sur les portes de l'hôtel.

Si l'on s'étonne de cette persévérance à épier dans le désert, on oublie que la vanité même de l'espionnage de nos oisifs devait servir de puissant aiguillon à leur curiosité. Chaque jour ils s'attendaient à dévoiler quelques faits importants.

Nous l'avons dit, on était à la fin du mois de décembre.

Midi venait de sonner à la pendule du café ; madame Lebœuf, le

nez appliqué aux vitres, partageait son attention entre la neige qui tombait à gros flocons et la porte de l'hôtel d'Orbesson.

La veuve s'étonnait de n'avoir pas encore vu les deux frères Godet, ses fidèles habitués, qui chaque matin venaient régulièrement déjeuner chez elle.

Enfin elle les vit passer devant ses fenêtres. Ils entrèrent, et se débarrassèrent de leurs manteaux couverts de neige.

— Bon Dieu ! monsieur Godet l'aîné, qu'avez-vous donc au front? — s'écria la veuve en voyant le bandeau qui enveloppait la tête de son habitué.

M. Godet l'aîné était un gros homme chauve, au teint coloré, au ventre proéminent, à la physionomie importante et dogmatique. Il souleva un peu la bande de soie noire qui cachait son œil gauche, et répondit d'un air indigné :

— C'est un tour de la façon de ce monstre de *Robin des Bois!*

(Les curieux du café Lebœuf avaient ainsi ingénieusement baptisé l'habitant de l'hôtel d'Orbesson.)

— C'est de la façon de ce monstre de *Robin des Bois!* — répéta M. Godet le cadet, véritable écho de son frère.

— Bon Dieu du ciel ! racontez-moi donc vite comment cela vous est arrivé ! — s'écria madame Lebœuf frémissant d'impatience.

— C'est bien simple, ma chère madame Lebœuf, — dit l'ex-employé. — Il fallait en finir avec cet aventurier, ce vagabond, ce coureur, qui se tapit dans sa tanière comme une véritable bête farouche. (Et si je l'appelle bête farouche, je n'attaque en rien son honneur ni sa moralité ; seulement je pose cette simple question : « S'il ne faisait pas de mal ou si jamais il n'en avait fait, pourquoi se cacherait-il comme une véritable bête farouche ? »)

Après cette triomphale parenthèse, M. Godet l'aîné écarta de nouveau le bandeau de son œil gauche.

— Au fait, pourquoi se cacherait-il? — répétèrent les habitués attentifs.

— Mais voilà bien le gouvernement, — reprit M. Godet avec amertume : — il sait traquer, trouver, arrêter des conspirateurs ; mais, quand il s'agit du salut, de la tranquillité de paisibles bourgeois, serviteur de tout mon cœur ! il n'y a pas plus de sergents de ville ou de commissaires de police que chez les sauvages !

— Que chez les sauvages, — répéta M. Godet puîné.

— Dans les dangereuses conjonctures où nous nous trouvions,

abandonné à mes propres forces, ma pauvre madame Lebœuf, — reprit M. Godet l'aîné, — qu'ai-je fait, qu'ai-je dû faire? Le voici. Je me suis dit : — Godet, tu es un honnête homme, tu as à accomplir un devoir, un grand devoir : fais ce que dois, advienne que pourra, Godet... Il y a dans ton voisinage un vagabond, un aventurier, un coureur, qui, à la face de toute une rue, de tout un quartier, ose se céler effrontément depuis des semaines, depuis des mois, sans que le gouvernement fasse rien pour mettre un terme à ce scandale public!!!

— Le fait est que c'est un scandale! — dit madame Lebœuf; — il est impossible de savoir ce que font des voisins qui ne se montrent jamais. Alors on est bien forcé d'en dire du mal!

— C'est un affreux scandale! — reprit M. Godet l'aîné. — Je ne le dis pas seulement, je le prouve : il est évident, il est palpable que cet aventurier fait litière de la manière de penser de ses concitoyens en s'obstinant à échapper à leur appréciation sévère, mais équitable. L'homme propose... mais Dieu dispose...

Madame Lebœuf, ne saisissant pas l'à-propos de cette citation philosophique, et impatiente d'arriver à l'*action*, s'écria :

— C'est bien vrai..., monsieur Godet; mais par quel motif avez-vous donc ce bandeau sur l'œil?

— M'y voici, ma chère dame Lebœuf. Hier j'appelai mon frère, mon digne frère; je lui dis : — Dieudonné, il faut que cet abus intolérable ait une fin; il faut, dussions-nous y laisser notre vie, il faut que nous sachions quel est cet aventurier. Je ne te le cache pas, mon frère, dis-je à Dieudonné, c'est pour moi une question de santé. Depuis trois mois que ce coureur habite ce quartier, depuis que je cherche en vain à savoir ce qu'il est, ce qu'il fait, je ne vis pas, je suis dévoré d'inquiétudes; j'ai des rêves atroces, des cauchemars abominables Je ne pense qu'à ce mystérieux inconnu. C'est à ce point que mes fonctions physiques s'en altèrent. Oui, ma pauvre madame Lebœuf, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier, mes fonctions s'en altèrent. Aussi me suis-je dit : Godet, tu ne seras pas assez bourreau de toi-même pour creuser ta tombe pour le bon plaisir de cet aventurier! Ce mystère t'agite outre mesure, Godet! Eh bien! dévoile ce mystère, et tu seras digne de reconquérir ton repos, que ce vagabond a méchamment troublé. Ce qui fut dit fut fait, ma chère madame Lebœuf. Hier, à la nuit tombante, j'emprunte une échelle à notre voisin le menuisier; je traverse la rue avec Dieudonné; nous entrons dans la ruelle où s'ouvre la petite porte du jardin de *Robin des Bois;* j'applique l'échelle à la

muraille, je monte ; il faisait encore assez de jour pour voir dans le jardin et dans l'intérieur de la maison.

— Eh bien ? — s'écria madame Lebœuf.

— Eh bien ! madame, au moment où j'avançais la tête afin de regarder par-dessus la crête du mur, un coup de fusil part...

— Dieu du ciel ! un coup de fusil ! — s'écria la veuve.

— Un véritable coup de fusil, madame, un véritable attentat à mon existence particulière. Mon chapeau tombe. Je me sens frappé au front et à l'œil comme si j'avais reçu un millier de pointes d'épingles à bout portant, et j'entends la voix (je te reconnaîtrai entre mille), j'entends la voix du janissaire, du séide de cet aventurier, qui s'écrie avec un accent féroce et railleur : « Une autre fois, au lieu de cendrée, ce sera » du gros plomb ; une autre fois, au lieu de tirer au chapeau, on tirera » au visage..... » Voilà, ma pauvre madame Lebœuf, où nous en sommes réduits avec le gouvernement. Vous le voyez, on vient massacrer des bourgeois paisibles jusque sur la crête des murs..... les plus élevés !

— Mais c'est un assassinat ! — s'écrièrent les habitués.

— Ah ! le monstre d'homme ! — dit madame Lebœuf. — Il faut aller chez le commissaire, monsieur Godet ; il faut avoir des témoins.

— C'est justement ce que je me disais à part moi en descendant précipitamment de mon échelle, ma chère madame Lebœuf ; oui... je me disais : — Godet, il faut que tu ailles à l'instant déposer ta plainte chez le magistrat. Mais vous allez voir comment nous sommes gouvernés. Un quart d'heure après j'entrais chez M. le commissaire au moment où on allumait sa lanterne... sa lanterne ! emblème dérisoire, s'il voulait signifier la clairvoyance de ce fonctionnaire ! J'apportais avec moi les pièces de conviction, mon chapeau troué et mon front tout bleu...

— Eh bien ?

— Eh bien ! madame Lebœuf, le commissaire m'a dit, il a eu l'impudeur de me dire que je n'avais eu que ce que je méritais, et que, sans la considération dont je jouissais dans le quartier depuis vingt-deux ans et quelques mois, il aurait été forcé de me poursuivre comme coupable d'escalade nocturne dans une maison habitée.

— Quelle horreur ! — s'écria madame Lebœuf.

— Ainsi, — reprit M. Godet l'aîné avec une ironie amère et une emphase cicéronienne ; — ainsi, un aventurier pourra venir insolemment exciter la curiosité publique en dissimulant sa personne, et un bourgeois honnête, bien famé, sera fusillé, impunément fusillé, parce

qu'il aura tenté de sortir de l'état d'angoisse, d'inquiétude, de perplexité où le plonge l'ignorance d'un mystère qui importe peut-être au salut public... Écoutez, madame Lebœuf, — ajouta M. Godet d'un ton d'oracle en se dressant de toute sa hauteur, — un grand homme l'a dit, je ne sais plus lequel, mais, c'est égal, un grand homme l'a dit : *La maison de tout citoyen doit être de verre.* Je donne l'exemple,

qu'on m'imite, ma maison est de verre, un véritable bocal : qu'on y plonge la vue, et l'on m'y verra dévoué au repos de mes concitoyens... On...

M. Godet ne put terminer sa philippique.

Un fait foudroyant lui coupa la parole.

Une très-belle voiture, largement armoriée, attelée de deux beaux chevaux, s'arrêta devant la grande porte de l'hôtel d'Orbesson.

Cette voiture était venue au pas. Ses persiennes levées annonçaient

qu'elle était vide. Un chasseur richement galonné descendit du siége, où il était assis à côté du cocher, vêtu d'une pelisse amarante fourrée.

A peine le chasseur eut-il touché le marteau de la porte que, pour la première fois depuis trois mois, elle s'ouvrit pour recevoir la voiture et se referma aussitôt.

Les oisifs du café Lebœuf se regardèrent d'un air ébahi.

Ils allaient sans doute se livrer à des commentaires exorbitants, lorsque la porte se rouvrit de nouveau.

La voiture sortit rapidement. L'on put y voir, nonchalamment assis, un homme jeune encore, d'une figure très-basanée. Il portait un uniforme de hussard, blanc, à collet bleu, couvert de broderies d'or. A son cou et sur sa poitrine brillaient des croix et des plaques d'ordres étrangers.

— Ah çà, Robin des Bois est donc un grand seigneur d'un pays lointain? — s'écria M. Godet l'aîné.

— Il a une assez belle figure, mais l'air bien insolent, — dit madame Lebœuf.

— Avez-vous vu ses deux *crachats*, l'un en or, l'autre en argent? — dit M. Godet le cadet.

— Tiens... tiens... tiens!... moi qui croyais au fond de ma pensée que, malgré son titre de colonel, l'aventurier, le coureur, le vagabond était quelque chose comme un banqueroutier retiré, — ajoute M. Godet l'aîné en sifflant entre ses dents.

— Une idée, messieurs! — s'écria madame Lebœuf. — C'est peut-être un acteur? J'ai vu au Cirque-Olympique des écuyers habillés dans ce genre-là.

— Mais cette magnifique voiture, — dit M. Godet; — elle appartiendrait donc à la troupe! Et d'ailleurs on ne joue pas la comédie en plein jour.

— Mais j'y pense, — dit madame Lebœuf; — peut-être ce vilain homme qui habite avec Robin des Bois vous laissera-t-il entrer maintenant que son maître est sorti.

— Vous avez raison, ma chère madame Lebœuf, — dit M. Godet; — vous avez raison; mais sous quel prétexte m'introduirai-je dans ce domicile?

— Vous n'avez qu'à dire que vous venez lui faire des excuses de ce qui s'est passé hier, — dit timidement Godet le puîné.

— Comment! des excuses... de ce qu'il a manqué de m'éborgner? Vous êtes fou, Dieudonné. Je vais, au contraire, lui déposer ma plainte

de son incivilité d'hier ; ce sera un moyen d'engager la conversation. Vous allez voir.

Ce disant, M. Godet sortit et frappa à la petite porte.

La sombre figure du domestique du colonel Ulrik parut au guichet.

— Que voulez-vous? — dit-il.

— C'est moi qui, hier, ai reçu...

— Vous en recevrez bien d'autres si vous y revenez, — répondit le domestique en fermant brusquement le guichet.

M. Godet, désappointé, revint trouver ses complices. Depuis une heure on continuait de faire, au café Lebœuf, les suppositions les plus inouïes sur le colonel Ulrik, lorsque cet intéressant sujet de conversation fut interrompu par le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant l'hôtel d'Orbesson.

Le colonel rentrait. Un moment après, la voiture qui l'avait amené ressortit au pas.

M. Godet la suivit ; il tenta d'engager la conversation avec le cocher et le chasseur ; il n'en put tirer un seul mot, soit que ces gens n'entendissent pas le français, soit qu'ils ne voulussent pas répondre au questionneur.

M. Godet et ses amis conclurent de ce silence obstiné, que le colonel était servi par des muets, ce qui augmenta infiniment la terreur qu'il inspirait.

Cette voiture lui appartenait-elle? Il fut impossible de résoudre cette question.

Le lendemain, le surlendemain, les jours suivants, les habitués du café attendirent en vain le carrosse ; il ne reparut plus.

Rien ne semblait changé dans les habitudes solitaires de Robin des Bois. La curiosité des frères Godet était encore plus violemment excitée depuis qu'ils savaient que le colonel était jeune, beau, et sans doute dans une position sociale élevée.

On ne lui prodigua plus les épithètes de vagabond et d'aventurier, on se contenta de l'appeler Robin des Bois, ce surnom paraissant décidément très en rapport avec sa mystérieuse existence.

Une nouvelle fantaisie vint tourmenter les deux frères Godet : il s'agissait de découvrir si le colonel, qu'on n'avait jamais vu passer dans la rue, sortait de chez lui par la porte de la ruelle.

Deux polissons, placés en vedette à chaque bout du passage sous le prétexte apparent de jouer aux billes, furent secrètement chargés de remarquer si quelqu'un paraissait à la petite porte.

Durant trois jours les enfants restèrent fidèlement à leur poste, ils n'aperçurent personne.

Les frères Godet, entraînés par le démon de la curiosité, qui devait les pousser à bien d'autres entreprises téméraires, eurent la patience de s'embusquer à leur tour pendant deux journées entières à l'entrée de la ruelle pour contrôler le rapport des enfants ; ils ne virent non plus ni sortir, ni entrer personne.

La neige avait été remplacée par une forte gelée, on ne pouvait donc reconnaître aucune trace de pas dans la ruelle.

Les habitués du café Lebœuf conclurent victorieusement que si Robin des Bois ne sortait pas le jour, il devait sortir la nuit.

Afin de s'en assurer, M. Godet l'aîné eut recours à un stratagème que le dernier des Mohicans eût certainement employé pour surprendre l'empreinte des mocassins d'un guerrier tewton.

Un soir, par une nuit obscure, les deux frères étendirent devant la petite porte du jardin et dans la largeur de la ruelle une épaisse cou-

che de cendre également battue et se retirèrent enchantés de leur invention.

On ne saurait dire avec quelle inquiétude, avec quelle angoisse, le lendemain matin, au point du jour, ils coururent à la ruelle... Plus de doute... Robin des Bois sortait la nuit! Ses pas imprimés sur la cendre l'avaient trahi!

Certains de ce fait, les deux frères n'eurent plus qu'à renouveler leur expérimentation pour savoir si les promenades du colonel étaient quotidiennes, fréquentes ou rares.

Ils acquirent bientôt ainsi la conviction que le colonel sortait chaque soir, que les nuits fussent belles ou pluvieuses.

Où allait-il ainsi?

Les gens les moins curieux le seraient devenus sur ces indices.

Les habitués du café Lebœuf se réunirent en conseil extraordinaire; il fut résolu que les frères Godet, toujours intrépides, attendraient la première nuit obscure pour s'embusquer aux deux bouts de la ruelle.

Ainsi traqué, le colonel dévait nécessairement passer devant l'un ou l'autre des deux curieux, qui se mettraient alors à sa piste avec les plus grandes précautions, de peur d'être surpris; Robin des Bois, à en juger par la manière dont il accueillait les escalades, ne devant pas être très-jaloux d'initier les étrangers aux habitudes de sa vie mystérieuse.

CHAPITRE II.

LA LETTRE.

Le lendemain de l'expédition projetée par les deux frères, madame Lebœuf, dans son impatience, s'était levée plus tôt que de coutume ; elle se promenait de son comptoir à la porte et de la porte à son comptoir avec une inquiétude inexprimable.

Les frères Godet avaient-ils réussi dans leur entreprise? avaient-ils couru quelques dangers?

A mesure que les habitués arrivaient, la curiosité générale augmentait.

L'un des oisifs, après avoir réfléchi toute la nuit et résumé les antécédents connus du colonel, avait d'abord déclaré qu'il ne pouvait être qu'un espion du haut parage.

Cette idée lumineuse fut victorieusement réfutée par un auditeur qui fit observer que, selon toutes les apparences, Robin des Bois ne sortant jamais que la nuit, il lui devenait difficile de faire cet honnête métier.

L'opiniâtre bourgeois répondit à cette objection que le colonel n'agissait ainsi que pour écarter tout soupçon, ce qui rendait son espionnage plus dangereux encore.

Malgré l'intérêt de cette discussion, loin d'oublier les deux frères, on s'étonnait de leur longue absence; il était midi, ni l'un ni l'autre n'avaient encore paru.

Madame Lebœuf se rappela l'histoire du coup de fusil ; redoutant quelque dénouement tragique, elle allait envoyer son garçon de café savoir des nouvelles de MM. Godet lorsqu'ils parurent.

Ils furent accueillis par un cri général de curiosité : — Hé bien? hé bien?

— Hé bien ! nous en avons appris de belles ! — répondit M. Godet aîné d'un air sinistre.

Alors seulement on s'aperçut que les deux frères étaient pâles comme des spectres. Fallait-il attribuer cette pâleur aux fatigues de la nuit précédente ou aux ressentiments de quelque grand danger? La narration de Godet l'aîné va nous l'apprendre.

Les habitués du café se formèrent en cercle autour de lui, il commença :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, qu'ayant courageusement voué ma vie à la découverte du ténébreux mystère qui, j'ose l'affirmer, importe à tous les honnêtes gens, il...

— Alors ne dites pas, — fit observer sagement un auditeur.

— Comment? — répondit M. Godet.

— Sans doute, — répondit l'habitué, — vous vous écriez : Je n'ai pas besoin de vous dire !... et puis vous dites tout de même... Alors...

— C'est bon, mais c'est bon, — cria-t-on tout d'une voix. — Vous ne dites que des sottises, monsieur Dumont; continuez donc, monsieur Godet, continuez, nous vous écoutons de toutes nos forces.

— Hier, donc, — reprit M. Godet, — à la nuit tombante, moi et Dieudonné, nous nous embusquâmes aux deux issues de la ruelle, bien décidés à pénétrer ce susdit ténébreux mystère. L'horloge de la paroisse sonna sept heures... rien; huit heures... rien; neuf heures... rien; dix heures... rien; onze heures... rien.

— Quel dévouement ! attendre si long-temps par le froid ! — s'écria l'auditoire.

— Comme vous auriez eu besoin d'un bon bol de vin chaud ! — soupira madame Lebœuf.

— Je ne m'étonnai pas ! — reprit M. Godet d'un ton doctoral. — Non, eh bien, moi, messieurs, je ne m'étonnai pas de ce retard; je m'y attendais. Je m'étais dit : — Godet, si quelque chose doit se passer, je dois te prévenir que cela se passera à minuit; c'est ordinairement l'heure criminelle de certaines entreprises... que... Mais n'anticipons pas. Minuit venait donc à peine de sonner, lorsque j'entends distinctement cric, crac, et on ouvre la serrure de la petite porte.

— Ah ! enfin !... — dit l'auditoire.

— Comme le cœur a dû vous battre, monsieur Godet !... — reprit la limonadière. — Je me serais trouvée mal, moi.

— La nature m'ayant donné la faculté du courage, que tout Français porte en soi, ma chère madame Lebœuf, je croisai bien ma redin-

gote, et je me préparai à suivre notre homme; seulement je sentis une légère sueur froide qui me monta au front, ce que j'attribuai à l'effet de la température extérieure. J'entendis Robin des Bois..... ou plutôt non. Il n'est plus même digne de porter ce surnom; il doit en porter un, cette fois bien mérité et cent fois plus terrible. Mais n'anticipons pas... J'entendis donc Robin des Bois venir de mon côté; il avait un pas singulier, effrayant, un pas que j'oserais presque appeler bourrelé de remords. Je suspends ma respiration; je m'efface le long de la muraille : il faisait si noir qu'il ne me voit pas. Il passe, et je commence à m'attacher à ses pas avec la ténacité du chien qui poursuit sa proie, si j'ose m'exprimer ainsi. Dieudonné, qui l'avait entendu se diriger de mon côté, accourt, et nous suivons notre homme, ou plutôt notre..... Mais n'anticipons pas... Nous marchons, nous marchons, nous marchons... Dieu! fallait-il qu'il fût bourrelé, ce malheureux-là, pour ne pas s'apercevoir que nous étions sur ses talons!

— C'est à faire dresser les cheveux sur la tête, — dit la veuve, — quand je pense qu'il pouvait vous apercevoir!

— Dans ce cas-là, madame, j'avais une réponse toute prête, une réponse que j'avais soigneusement élaborée dans la prévision d'un conflit.

— Cette réponse?

— Cette réponse était bien simple : La rue est à tout le monde, — répondit M. Godet d'un air héroïque.

— Comment était-il vêtu? — demanda madame Lebœuf.

— Il me parut vêtu d'un manteau noir et d'un grand chapeau. Enfin, après des détours sans nombre, nous arrivons... devinez où? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, je vous le donne en dix mille...

— Nous jetons notre langue aux chiens, — s'écrièrent comme un seul homme les habitués du café.

— Monsieur Godet, ayez pitié de nous! — dit madame Lebœuf.

Le rentier, après avoir joui un moment de l'impatience générale, dit enfin d'un ton sépulcral : — Nous arrivons. Ah! messieurs...

— Mais dites donc!

— Nous arrivons au cimetière du Père-Lachaise.

— Au cimetière du Père-Lachaise!!! — répéta l'assemblée avec un accent d'horreur et d'effroi.

Madame Lebœuf fut si troublée qu'elle se versa un verre de rhum pour se remettre de son émotion.

— Eh ! que pouvait-il aller faire au cimetière à cette heure? Dieu du ciel ! — s'écria la veuve après avoir bu.

— Vous allez le voir, messieurs, vous n'allez que trop le voir. Nous arrivons à la porte du cimetière. Elle était fermée, bien entendu, ainsi que cela se doit dans le champ du repos, pour que rien n'y trouble la paix de la tombe de chacun. Alors notre homme, c'est-à-dire l'homme, car je repousse toute complicité, toute communauté avec un pareil monstre ; l'homme, sans doute armé d'une fausse clef, d'un rossignol, d'un monseigneur ou autre hideux instrument analogue à ses pareils, l'homme, dis-je, ouvre la porte et la referme après lui.

— Alors qu'avez-vous fait? — demanda madame Lebœuf.

— Moi et Dieudonné, nous avons eu le courage d'attendre cet abominable sacrilége jusqu'à quatre heures du matin... Pendant ce temps-là nul doute qu'il n'ait employé son temps à des profanations abominables, à l'imitation de ce fameux mélodrame appelé le *Vampire*.

— Un vampire ! — s'écria madame Lebœuf. — Est-ce que vous croyez qu'il y a encore des vampires? Comment ! le voisin d'en face serait un vampire? nous aurions un vampire dans notre rue ! ah !... quelles délices !

— Dieu merci, ma chère madame Lebœuf, je ne suis pas assez superstitieux pour croire aux vampires exagérés que le mélodrame nous montre ; mais je crois qu'on ne s'introduit pas la nuit dans des

cimetières sans des motifs qui n'ont rien d'humain ni de naturel; ce qui m'engage, en attendant mieux, à nommer Robin des Bois le *Vampire*. Et à ce propos j'éprouve le besoin de déclarer hautement que celui qui ne respecte pas l'abri des tombeaux finit tôt ou tard par y descendre, car la Providence atteint toujours le coupable, — ajouta philosophiquement M. Godet.

— Mais c'est tout simple, puisqu'on meurt tôt ou tard, — dit à demi-voix l'impitoyable critique de M. Godet.

Ce dernier lui lança un regard courroucé, et termina en ces termes:

— Lorsque l'homme que je ne crains pas d'appeler un vampire quitta le cimetière du Père-Lachaise, nous nous remîmes à le suivre, d'abord parce que c'était notre route, et ensuite parce que, dans le cas d'une mauvaise rencontre, il vaut mieux être trois que deux. Enfin, le Vampire revint d'où il était parti, et rentra par la ruelle dans ce que j'ose à peine appeler son domicile... et d'où il repartira sans doute cette nuit pour continuer son tissu d'horreurs ténébreuses.

La narration de M. Godet ne satisfit pas complétement ses auditeurs.

Cette visite au cimetière, jointe à la brillante apparition du colonel dans une magnifique voiture, servit de nouveau texte aux inépuisables commentaires des habitués du café Lebœuf, et irrita davantage encore la curiosité générale.

A l'exception de la veuve, personne, il est vrai, ne croyait positivement aux vampires; mais la conduite étrange du colonel n'en prêtait pas moins aux plus bizarres interprétations.

Au moment où la discussion était dans toute sa force, un facteur entra et remit une lettre à madame Lebœuf; celle-ci, vu le froid rigoureux, daigna lui verser un verre d'eau-de-vie en manière de gratification.

Cette bonne action eut immédiatement sa récompense.

Le facteur, tirant de sa boîte une assez grande enveloppe scellée d'un large cachet noir, dit à la veuve :

— Le voisin d'en face n'est pas une bonne pratique, car depuis trois mois je ne lui ai jamais porté une lettre; mais en voici une qui en vaut bien plusieurs! Eh! eh! il paraît qu'il aime mieux les gros morceaux que les petites bouchées, le colonel Ulrik, — ajouta le facteur d'un air capable.

— Messieurs! messieurs! une lettre pour le Vampire! — s'écria madame Lebœuf en saisissant l'enveloppe et en l'élevant au-dessus de sa tête d'un air triomphant.

LE CAFÉ LEBŒUF.

Les habitués accoururent et entourèrent le comptoir.

— Madame ! madame ! — s'écria le facteur, qui, craignant un abus de confiance, étendit vivement la main pour reprendre sa lettre.

— Soyez tranquille, mon garçon ; nous ne lui ferons pas de mal, à cette enveloppe ! Laissez-nous seulement jeter un coup d'œil sur l'adresse.

— Un simple coup d'œil, — ajouta M. Godet. Et saisissant à son tour la lettre dans ses mains tremblantes d'émotion, il la déposa précieusement sur le marbre du comptoir.

— Encore un verre d'eau-de-vie, mon garçon, — dit la veuve au facteur. — Qu'importe que vous remettiez cette lettre cinq minutes plus tard à son adresse !

Le facteur but son second verre d'eau-de-vie sans quitter sa lettre des yeux.

— Voyons, voyons, — dit la veuve, — quelle est l'adresse... — Elle lut : — *Monsieur le colonel Ulrik*, 38, *rue Saint-Louis, Paris*.

— Et le cachet, des armes ?

— Non, une losange pointillée.

— Et le timbre ? — demanda un autre curieux.

— De Paris, levée de midi, et un franc de port, vu son poids, — répondit le facteur. — Allons, maintenant, madame Lebœuf, vous l'avez assez vue, cette lettre, j'espère.

— Un moment, mon garçon, vous avez le nez bien rouge ; buvez donc encore un verre d'eau-de-vie. Il fait un froid terrible aujourd'hui.

— Merci ! merci ! madame Lebœuf, — dit le facteur. — Vite ! vite ! ma lettre !

M. Godet et les habitués considéraient cette enveloppe avec une avidité presque farouche ; ils examinaient attentivement son papier épais, bleuâtre, glacé, son écriture fine et déliée.

Tout à coup la veuve appuyant son nez camard sur la lettre, s'écria : — Oh ! ça sent le musc ; quelle horreur d'odeur !

Nous devons à la vérité de déclarer que cette enveloppe sentait extrêmement l'iris ; mais pour certaines gens tout parfum est musc, et le musc est par tradition une abominable odeur.

Tous les nez des habitués du café Lebœuf se posèrent alternativement et méditativement sur le paquet

Il n'y eut qu'un cri : — Ça sent le musc !

— C'est une lettre de femme ! — s'écria M. Godet d'un air inspiré — et d'une femme qui porte des odeurs.

— Pouah! — fit la veuve Lebœuf avec une moue suprêmement dédaigneuse.

— Et qui, par là-dessus, n'affranchit pas une lettre de cette conséquence! une lettre d'un franc de port! — dit un autre habitué.

— C'est-à-dire que ça ne peut être qu'une pas grand'chose, qu'une rien du tout, — reprit madame Lebœuf en haussant les épaules. — Une créature qui porte des odeurs, et qui n'a pas seulement de quoi affranchir ses lettres!

— Attendez donc, attendez donc! — dit M. Godet en réfléchissant; — cette petite écriture fine et couchée... le numéro avant la rue... oui! oui!... plus de doute, cette lettre est d'une Anglaise!

Que pouvait avoir de commun une femme qui portait des odeurs, une Anglaise, avec un beau colonel étranger qui ne sortait jamais le jour, et qui allait dans les cimetières pendant la nuit?

Tel fut le résumé des questions que se posèrent les habitués.

Penchés autour de l'enveloppe, leurs yeux flamboyaient de convoitise.

Certes, on peut affirmer, sans trop méjuger de l'espèce humaine, que, s'il avait dépendu des curieux du café Lebœuf de pouvoir immédiatement noyer par le seul fait *d'un souhait* le malheureux facteur afin de posséder sa précieuse lettre, le messager à collet rouge eût couru de grands dangers.

La veuve n'y tint pas, elle eut l'audace de soulever un coin de l'enveloppe afin de tâcher d'apercevoir quelque chose de son contenu.

Le facteur s'élança sur sa lettre en s'écriant qu'il y allait de sa place et de la prison pour un tel abus de confiance. Mais madame Lebœuf, emportée hors de toute limite par le démon de la curiosité, tint bon; l'enveloppe allait se déchirer dans cette lutte, lorsqu'un des habitués s'écria :

— Messieurs! messieurs! en voici bien d'une autre! une femme! une femme qui a l'air de chercher le numéro de la tanière du Vampire!...

Ces mots eurent un effet magique.

La veuve abandonna la lettre déjà froissée, et colla son gros visage à ses carreaux marbrés par la gelée. Le facteur sortit en toute hâte, très-satisfait d'avoir échappé à ce guet-apens; pendant que madame Lebœuf, grattant légèrement avec son ongle la vapeur glacée qui s'était formée à l'une des vitres, se ménageait une percée de vue et regardait attentivement dans la rue.

— Messieurs, ne nous montrons pas, — dit M. Godet, — nous effa-

roucherions cette femme. Imitons cette chère madame Lebœuf, mettons-nous chacun à notre trou, et motus.

Une fois aux aguets, les curieux furent amplement dédommagés de leur longue attente de trois mois; les événements semblaient ce jour-là s'accumuler.

Le facteur frappa, remit sa lettre au domestique du colonel, qui examina l'enveloppe d'un air soupçonneux, et parut irrité.

A peine le facteur avait-il disparu que la femme déjà signalée par les oisifs s'approcha de la grande porte de l'hôtel; n'y trouvant pas de marteau, elle se dirigea vers la petite porte du pavillon de gauche.

Cette femme, assez âgée, semblait émue, agitée. Elle portait un chapeau noir et un manteau brun, sous lequel elle semblait cacher quelque chose. Après avoir sonné à la petite porte, au lieu d'attendre qu'on vînt lui ouvrir, elle marcha de long en large, sans doute afin d'être moins remarquée.

Le domestique du colonel parut; la femme âgée lui dit quelques mots à la hâte, lui donna un petit coffret d'écaille incrusté d'or, et disparut après avoir fait un signe d'intelligence à une personne que les oisifs du café Lebœuf ne pouvaient encore apercevoir. Le domestique regarda un moment le coffret d'un air surpris, et referma sa porte.

M. Godet, la veuve et leurs complices en espionnage ne respiraient pas derrière leurs carreaux; ils attendaient avec une indicible impatience la femme invisible.

Elle leur apparut enfin.

C'était une jeune femme âgée de vingt-cinq ans environ. Sa mise était fort simple : chapeau de velours noir, robe de gros de Naples couleur foncée, grand châle de cachemire noir. Elle cachait ses mains dans un manchon de martre qui laissait apercevoir le coin d'un mouchoir richement garni de valenciennes. Enfin les plus jolis petits pieds du monde semblaient frissonner de froid dans leurs bottines de satin.

Ce qui frappait d'abord dans la figure de cette jeune femme, d'une beauté remarquable, c'était le contraste de sa chevelure du plus beau blond cendré avec ses grands yeux noirs et ses sourcils de même couleur hardiment accusés. De longues et épaisses boucles de cheveux, pressés par la passe de son chapeau, cachaient à demi ses joues. Malgré le froid, qui aurait dû aviver son teint, cette jeune femme était très-pâle : ses traits paraissaient bouleversés par la frayeur. Deux fois elle leva au ciel ses yeux humides de larmes; et, lorsqu'elle rejoignit

la personne qui l'attendait, ses lèvres, contractées par un douloureux sourire, laissèrent voir des dents du plus bel émail.

En passant devant le café Lebœuf, elle hâta le pas.

M. Godet n'y tint plus : il entr'ouvrit la porte et vit les deux femmes regagner un petit fiacre bleu à stores rouges qui les attendait au coin de la rue Saint-Louis.

Elles montèrent en voiture et partirent en laissant les stores baissés.

— J'espère... j'espère que voilà du nouveau ! — dit M. Godet en se croisant les bras et en secouant la tête d'un air triomphant.

Et les habitués de récapituler les événements qui s'accumulaient depuis le matin...

— Une lettre qui sent le musc.

— Une vieille femme qui apporte un coffret d'écaille, incrusté d'or, d'un air effaré.

— Et enfin une jeune femme qui pleurniche en passant devant la porte du Robin des Bois, du Vampire, — ajouta la veuve Lebœuf.

— Saperlotte ! la jolie créature ! — dit M. Godet.

— Ça... une belle femme !... ça n'a pas plus de prestance que rien du tout, — dit madame Lebœuf en se rengorgeant.

— Je parie que c'est la femme qui porte des odeurs et qui n'affranchit pas ses lettres ! — s'écria M. Godet après quelques minutes de réflexion.

— L'Anglaise ? Mais vous n'avez donc pas vu comme elle était habillée, monsieur Godet ? — reprit la veuve en haussant les épaules avec un air de supériorité écrasante. — Ça une Anglaise ! mais il n'y a rien de plus facile à reconnaître qu'une Anglaise. Il n'y a qu'à voir la manière dont elle s'habille. C'est bien simple : en toute saison un bibi en paille, un spencer rose, une jupe écossaise, des brodequins vert-clair ou jaune-citron ; avec cela presque toujours les cheveux rouges : témoin *les Anglaises pour rire*, aux Variétés. C'est une pièce qui ne date pas d'hier et qui a de l'autorité, puisque ça se joue en public. Encore une fois, depuis que le monde est monde, les Anglaises, les vraies Anglaises n'ont jamais été autrement habillées.

Malheureusement l'arrivée de deux individus qui entrèrent brusquement dans le café interrompit les observations et les enseignements de madame Lebœuf sur la monographie des Anglaises.

Les habitués contemplèrent avec un redoublement de curiosité ces deux nouveaux personnages, évidemment aussi étrangers au quartier du Marais que l'était la jeune et charmante femme dont nous avons tout à l'heure esquissé le portrait.

CHAPITRE III.

LES RECHERCHES.

Les deux inconnus étaient jeunes et vêtus avec élégance.

Quoiqu'il fît très-froid, ni l'un ni l'autre n'étaient défigurés par ces abominables sacs si mal imités du *north–west* des marins anglais, et appelés paletots par les tailleurs français.

Le plus jeune de ces deux hommes, blond, mince, d'une charmante tournure, portait par–dessus ses vêtements une redingote de drap blanchâtre, ouatée, à longue et large taille. Le gros nœud de sa cravate de satin noir était fixé par une petite épingle de turquoise. Son pantalon, presque juste et d'un bleu très-clair, s'échancrait avec grâce sur ses bottes glacées d'un brillant vernis.

L'autre inconnu, brun, un peu plus âgé, avait aussi les dehors d'un homme du monde. Il portait un surtout couleur de bronze, doublé au collet et aux revers de velours de même nuance, mais *écrasé*. Son pantalon, gris-clair, un peu flottant, laissait voir un fort joli pied chaussé d'un soulier à bottine de casimir noir. Une cravate de fantaisie, d'un rouge brique, à larges raies blanches, assortissait à merveille son teint et ses cheveux bruns.

Nous insistons sur ces puérils détails, parce qu'ils expliquent la curiosité avide et pour ainsi dire sauvage avec laquelle ces deux hommes furent examinés par les habitués du café Lebœuf.

Le plus jeune des deux inconnus, blond et d'une figure remplie de distinction, semblait en proie à une vive émotion.

En entrant il ôta son chapeau, s'assit presque avec accablement devant une table, et appuya sa tête dans ses deux mains, parfaitement bien gantées de peau de Suède.

— Que diable! — lui dit son ami (que nous appellerons Alfred), — que diable! Gaston, calmez-vous; vous vous serez trompé, vous dis-je... ce n'était sûrement pas elle.

— Ce n'était pas elle? — reprit Gaston en relevant vivement la tête et en souriant avec amertume. — Ce n'était pas elle? Comment! quand je la reconnaîtrais entre mille femmes rien qu'à sa démarche, rien qu'à ce je ne sais quoi qui n'appartient qu'à elle, vous voulez que je me sois trompé? Allons donc, Alfred, vous me prenez pour un enfant. Je l'ai vue quitter sa voiture et monter en fiacre, vous dis-je: un petit fiacre bleu à stores rouges. Elle était avec sa maudite madame Blondeau, qui portait le coffret.

A ces mots, prononcés assez haut par le jeune homme, les habitués du café Lebœuf ne purent retenir un mouvement de joie.

M. Godet dit à voix basse à ses complices:

— Entendez-vous? le coffret!... le coffret!... C'est sans doute celui que la vieille femme a apporté tout à l'heure au domestique du Vampire. Bravo! cela se complique, cela devient fort intéressant. Écoutons. Donnez-moi un journal; je vais me glisser adroitement près de ces deux messieurs, qui m'ont l'air de gaillards de la plus haute volée.

En disant ces mots, il s'approcha de la table où causaient les deux jeunes gens.

Ceux-ci, s'apercevant qu'on les regardait avec attention, contrariés du voisinage de M. Godet, reprirent leur conversation en anglais, au grand désappointement des curieux.

— Mais quel était ce coffret? — dit Alfred.

— Un coffret qu'elle m'avait donné, et que mon valet de chambre a été assez sot pour remettre à cette madame Blondeau, croyant qu'elle venait de ma part... Ce matin, en rentrant chez moi, Pierre m'apprend cette belle équipée: dans mon étonnement, je cours chez *elle*, *elle* était sortie.... Je vous rencontre au Pont-Royal, devant le pavillon de Flore; pendant que nous causions, je la vois aussi clairement que je

vous vois, de l'autre côté du pont, monter en petit fiacre bleu avec madame Blondeau.

— Le fiacre part, reprit Alfred. — Nous n'avons que le temps de traverser le pont pendant que vous observez la direction de la citadine. Je cours rue du Bac chercher un cabriolet de régie ; je l'amène, nous y montons et nous suivons le petit fiacre jusqu'à l'entrée de la rue du Temple. Depuis une heure nous battons toutes les rues pour le retrouver ; impossible... Mais, encore une fois, que voulez-vous qu'elle vienne faire au Marais, dans cette solitude? Elle n'y connaît pas une âme, m'avez-vous dit... Allons, vous vous serez trompé, vous dis-je... Eh bien! non, non, soit, — reprit Alfred à un nouveau mouvement d'impatience de son ami ; — soit, c'est bien elle que vous avez vue ; mais alors, entre nous, je ne conçois plus rien à votre dépit, à votre inquiétude. Vous me disiez encore hier que vous vouliez rompre cette liaison, que votre mariage...

— Eh! sans doute, oui, je voulais rompre : depuis deux mois je travaille sourdement à cette rupture ; mais j'avais mille raisons pour la ménager, et il m'est odieux d'être prévenu. Ce coffret renfermait ses lettres : je suis au désespoir d'en être dessaisi. Jamais je ne rends les lettres. C'est un système ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Mais comment alors Pierre a-t-il remis ce coffret?

— Eh! cette infernale Blondeau est venue, mon Dieu! le lui demander de ma part, disant que j'étais chez sa maîtresse. Pierre a cent fois vu Blondeau venir m'apporter des lettres ou faire des commissions de confiance : il ne s'est méfié de rien, il l'a crue.

— *Elle* savait donc que ses lettres étaient dans ce coffret?

— Sans doute, *elle* me l'avait donné pour les y renfermer. J'en avais la clef et le secret. Il était dans un meuble de ma chambre à coucher, que je ne ferme pas... car j'ai toute confiance en Pierre.

— Mais, mon cher Gaston, j'y songe, il y a là-dedans quelque chose d'inexplicable. Au lieu d'emporter ce coffret je ne sais où, pourquoi ne l'a-t-elle pas tout bonnement gardé chez elle?

— *Elle* ne l'aurait pas osé.

— *Elle* ne l'aurait pas osé!... Ce n'est pas, j'espère, la jalousie de son mari qui pouvait l'effrayer, — dit Alfred en souriant malgré lui.

— Je ne puis vous en dire davantage, — reprit Gaston d'un air très-embarrassé et en rougissant beaucoup, — mais *elle* a des raisons pour croire ce coffret beaucoup plus en sûreté partout ailleurs que chez elle.

Alfred regarda Gaston avec étonnement. — C'est différent, — dit-

il sans insister, mais en ayant alors l'intime conviction (et il ne se trompait pas) que ce coffret renfermait autre chose que des lettres d'amour, et que son ami se *vantait*, malgré l'assurance avec laquelle celui-ci parlait de sa prétendue bonne fortune et de son désir de rompre cette liaison.

Il reprit donc, sans laisser le moins du monde pénétrer ses doutes :

— Mais, puisque vous vouliez rompre, l'enlèvement de cette cassette est, ce me semble, un excellent prétexte.

— Sans doute — reprit Gaston avec un embarras croissant ; — aussi je m'en servirai... Mais il m'est néanmoins très-désagréable d'être dépossédé de ces lettres.

Voyant l'agitation de son ami, Alfred lui dit cette fois en français : — Allons, Gaston, remettez-vous. Nous étions entrés dans cet abominable cabaret pour nous reposer un moment et pour boire un verre d'eau.

— Vous avez raison, — reprit Alfred en regardant autour de lui, — mais tout ici a l'air si malpropre que nous ne pourrons peut-être pas seulement avoir un verre d'eau supportable.

Ces inconvenantes paroles augmentèrent la colère de madame Lebœuf et celle de ses habitués, furieux de n'avoir pas pu prendre part à la conversation des deux jeunes gens depuis que ceux-ci avaient parlé anglais.

— Madame, un verre d'eau sucrée, je vous prie, — dit Gaston à la veuve.

Celle-ci, sans répondre, agita majestueusement une sonnette cassée en criant d'une voix glapissante :

— Boitard ! Boitard ! un verre d'eau sucrée !

— Quelle affreuse odeur de poêle ! — dit Gaston en appuyant son front : — j'ai la tête en feu.

— Il se joint à cela, — reprit Alfred avec dégoût, — je ne sais quelle senteur de moisi et de vieux rentier qui fait que décidément ça empeste...

— Mais, madame, j'avais demandé un verre d'eau ! — dit Gaston avec impatience.

— Mais, monsieur, il me semble que j'ai sonné Boitard assez fort, — répondit aigrement la veuve en agitant de nouveau sa sonnette.

— Au fait, c'est vrai, Gaston, madame a sonné Boitard, — dit Alfred avec beaucoup de sérieux. — Ayez un peu de patience. Mais,

comme je me défie de la présence de Boitard, par précaution je vais allumer un cigare.

Alfred tira un cigare d'un cigarero de paille de Lima, prit une allumette chimique dans une petite boîte d'argent damasquinée, et commença de fumer.

Les habitués du café se regardèrent avec stupéfaction, ne sachant comment qualifier cette audacieuse innovation.

Quelques-uns toussèrent, d'autres poussèrent quelques hum! hum! énergiques. Nul doute que, sans l'intérêt de curiosité qu'inspiraient ces jeunes gens par le rôle qu'ils semblaient jouer dans l'aventure du coffret remis au domestique du Vampire, nul doute que la veuve et ses partisans n'eussent vivement protesté contre ces manières de tabagie.

A ce moment parut Boitard, garçon joufflu, aux bras nus, et pour qui toute saison était canicule.

Il portait sur un plateau écaillé une carafe, un verre de deux pouces d'épaisseur et cinq morceaux de sucre dans une soucoupe fêlée.

Pendant que Gaston semblait livré à de profondes réflexions, Alfred, les deux mains dans ses poches, regardait le verre d'eau avec une défiance mêlée de dégoût. Tout à coup il s'écria :

— Mais, Boitard, mon cher, il y a une araignée dans votre carafe. C'est plus que nous n'avons demandé. Nous sommes pressés. Nous voudrions un simple verre d'eau sans araignée, si c'est possible.

Boitard passa une grosse main rouge dans ses cheveux, se gratta la tête, regarda attentivement dans la carafe, et reconnut en effet la présence réelle d'une araignée.

Au lieu d'être accablé par cette abominable découverte, il haussa les épaules en se tournant à demi du côté de la veuve et des habitués.

Ce mouvement semblait dire : « En vérité, ce monsieur fait bien le dégoûté avec son araignée! »

A quoi la veuve et les habitués répondirent par une autre pantomime, signifiant à peu près : « Ah! mon Dieu, ne nous en parlez pas, Boitard; cela fait pitié! »

Alors Boitard, haussant de nouveau les épaules, prit la carafe d'une main, enfonça à plusieurs reprises son gros vilain doigt dans le goulot, et commença une pêche d'un nouveau genre.

Cette pêche fut couronnée d'un plein succès. Boitard retira l'araignée, la prit délicatement entre le pouce et l'index, l'écrasa sous son pied, remit, avec un imperturbable sang-froid, la carafe sur la table, et dit à Alfred, comme s'il lui eût reproché un caprice d'enfant gâté :

— Eh bien, monsieur, j'espère que vous ne me direz plus qu'il y a des araignées dans l'eau, maintenant!

Alfred avait contemplé la manœuvre de Boitard avec une admiration profonde. Ces derniers mots lui parurent sublimes.

Il lui mit cent sous dans la main, et lui dit : — Ceci est pour vous, Boitard; toute perfection a son prix, et, dans votre spécialité, vous êtes, mon cher, magnifiquement malpropre.

Boitard regardait tour à tour Alfred, l'argent, la veuve et les habitués d'un air stupide.

Gaston, toujours resté rêveur, dit à demi-voix, en se parlant à lui-même : — Que faire?... que faire?... Où est, à cette heure, ce coffret? — et il avança machinalement la main vers la carafe.

— Du diable si vous touchez à cela, Gaston, — dit Alfred.

Et il raconta à son ami la pêche à l'araignée.

Gaston repoussa le plateau avec horreur, et s'écria avec impatience :

— Allons, il est impossible de boire un verre d'eau : j'ai la tête brûlante, j'ai la gorge en feu... Venez, Alfred; tâchons de trouver quelque endroit un peu moins répugnant.

Ces mots mirent le comble à la colère de la veuve.

Elle s'écria, d'un air indigné, en s'adressant à Alfred :

— D'abord, monsieur, on ne fume pas ici comme dans un estaminet, entendez-vous? Et puis je suis bien aise de vous dire, malgré votre air ricaneur, que, si vous ne buvez pas ce qu'on vous sert ici, vous ne devez pas chercher à en dégoûter les autres.

Alfred répondit avec un sérieux imperturbable :

— Croyez, ma chère madame, que je n'ai pas abusé de mon influence sur monsieur. Je vous déclare que, lorsqu'il est abandonné à ses propres penchants, il ne mange jamais d'araignée.

— Venez, cette femme est folle, — dit Gaston en jetant un louis sur le comptoir.

La veuve repoussa fièrement la pièce d'or en s'écriant que, dans son établissement, on ne payait que ce que l'on avait *consumé*.

— J'ai donné à ce drôle pour son araignée, — dit Alfred à Gaston.

Celui-ci reprit son louis, et les deux jeunes gens sortirent.

A peine avaient-ils fermé la porte du café que M. Godet les suivit nu-tête, malgré le froid.

— Votre chapeau, monsieur Godet! — s'écria la veuve, qui devina les intentions de son habitué.

— Mon chapeau, — dit M. Godet, — il n'en est pas besoin; je vais à l'instant vous les ramener ici pieds et poings liés, et doux comme des moutons, ces beaux godelureaux.

En deux enjambées il rejoignit les jeunes gens, et toucha légèrement la manche d'Alfred, qui lui inspirait plus de confiance.

— Que voulez-vous, monsieur? — dit ce dernier étonné de la grotesque figure de l'habitué.

— Je veux, monsieur, vous rendre un immense service si j'en étais capable, ainsi que cela se doit faire entre bons citoyens; je vous propose de nous liguer contre l'ennemi commun. Or, dans ce moment, notre ennemi commun, c'est Robin des Bois; en d'autres termes, le *Vampire*.

Alfred et Gaston regardèrent M. Godet sans comprendre un mot à son étrange langage.

Gaston finit par dire à Alfred : — Venez, mon ami; ne voyez-vous pas que ces gens-là sont fous?

— C'est que celui-ci a l'air bien bête pour un fou, — dit Alfred.

M. Godet, craignant de voir sa proie lui échapper, ne releva pas le propos, et ajouta très-vite, d'un air mystérieux :

— Je sais tout, vous cherchez une jeune dame qui était dans un petit fiacre bleu à stores rouges avec une femme plus âgée. Chapeau noir, manteau puce, cheveux gris, voilà le signalement de la vieille; cheveux blonds, sourcils et yeux noirs, voilà le signalement de la jeune.

— Ce sont elles! — s'écria Gaston; puis, reprenant son sang-froid, il dit à M. Godet, qui triomphait d'une joie maligne :

— En effet, monsieur, j'aurais intérêt à savoir quelle direction ont prise les personnes dont vous parlez.

— Et surtout à savoir où elles ont porté la petite cassette d'écaille incrustée d'or, n'est-ce pas, monsieur? — reprit M. Godet.

— Comment êtes-vous instruit de cela? — reprit Gaston de plus en plus étonné.

— Tout ce que je puis vous affirmer sur l'honneur, c'est que la vieille femme en question a remis, il y a une heure, devant moi, le coffret au domestique du *Vampire*, — dit M. Godet.

Cette nouvelle était tellement inattendue, si surprenante, que les deux jeunes gens ne la pouvaient croire.

Mille sentiments contraires, l'inquiétude, la colère, la jalousie, la vengeance, la curiosité, se heurtèrent dans l'esprit de Gaston.

— Monsieur, — s'écria-t-il en pâlissant, — il faut que vous me disiez à l'instant quelle est la personne que vous avez surnommée le *Vampire*, et quelle est sa demeure.

— Peste! vous n'êtes pas dégoûté, mon cher ami, — pensa M. Godet, qui n'était pas disposé à abandonner sitôt ses victimes. Il reprit, en montrant son crâne chauve : — Je vous ferai observer, messieurs, qu'à mon âge je ne suis plus dans mon printemps. Si vous vouliez rentrer au café Lebœuf, nous y causerions sans y geler.

— Soit, monsieur, — dit Gaston en reprenant avec impatience le chemin du café de la veuve.

Jamais triomphateur romain, traînant à sa suite des populations esclaves, ne fut plus fier que M. Godet en rentrant dans le café de la veuve, suivi des deux jeunes gens.

Il fit un signe aux habitués, afin de modérer leur curiosité, et s'enfonça dans un coin du café.

M. Godet se garda bien d'apprendre tout de suite aux deux jeunes

gens le nom du colonel; malgré leur impatience, il leur fallut subir toutes les absurdes histoires forgées par le doyen des habitués du café Lebœuf.

Sans les faits précis, évidents, que cet impitoyable curieux avait déjà révélés, Gaston n'aurait pas ajouté la moindre foi à ses paroles; il fut pourtant obligé d'entendre l'histoire du coup de fusil, de la voiture magnifiquement harnachée, de l'uniforme du colonel, et enfin de ses sacriléges stations au cimetière du Père-Lachaise.

A travers toutes ces sottises, les jeunes gens furent du moins frappés de l'existence étrange du colonel.

— Enfin, monsieur, — dit Gaston, — j'ai l'honneur de vous le demander pour la vingtième fois, faites-moi la grâce de me dire où demeure cet homme. Tous ces détails sont fort curieux sans doute, mais encore une fois l'adresse du colonel, son adresse...

— Suivez-moi, messieurs, — dit Godet en se levant subitement d'un air imposant.

Il ouvrit la porte du café, allongea le doigt, montra à Gaston la

petite porte de l'hôtel d'Orbesson, et lui dit : — Voilà, monsieur... la demeure du Vampire, en face... la porte à guichet.

Gaston courut vers la porte sans prononcer une parole.

M. Godet referma la porte, et s'écria en se frottant les mains avec une joie diabolique :

— Ça chauffe, messieurs, ça chauffe ! Maintenant à nos trous, à nos trous.

Les habitués du café Lebœuf se remirent en observation.

Gaston sonnait avec violence.

La figure du vieux domestique du colonel parut, non pas à la porte, mais au guichet.

Les deux jeunes gens semblèrent faire les plus vives instances pour entrer : prier, menacer même, tout fut inutile ; il fallut que Gaston se résignât à passer par le guichet sa carte, sur laquelle il écrivit à la hâte quelques mots au crayon.

S'apercevant que les deux inconnus parlaient avec chaleur, M. Godet entr'ouvrit la porte du café, et entendit distinctement Gaston dire d'une voix courroucée :

— A demain matin, neuf heures. Il n'y aura pas d'excuses, j'espère.

Les deux jeunes gens disparurent en marchant à grands pas.

CHAPITRE IV.

LE RENDEZ-VOUS.

Le lendemain matin à neuf heures, la voiture de Gaston s'arrêta devant l'hôtel d'Orbesson.

Le valet de pied sonna, la petite porte s'ouvrit, le vieux domestique parut.

Gaston et Alfred descendirent.

— M. le colonel Ulrik? — dit Gaston.

Le domestique s'inclina sans répondre, et précéda les deux jeunes gens.

Rien de plus triste, de plus désolé que l'intérieur de cette vaste maison.

Plusieurs grandes dalles provenant sans doute de quelques démolitions étaient couchées çà et là sous l'herbe qui envahissait la cour. On eût dit les pierres sépulcrales d'un cimetière abandonné.

Toutes les fenêtres étaient extérieurement fermées; la porte vitrée du vestibule cria sur ses gonds rouillés, et fit retentir d'un bruit lugubre la voûte sonore du grand escalier.

Le colonel habitait le rez-de-chaussée. Le domestique conduisit les deux jeunes gens dans un immense salon à peine meublé; ses hautes fenêtres sans rideaux et à petits carreaux s'ouvraient sur un jardin entouré de grandes murailles, triste comme un jardin de cloître.

— Monsieur le colonel va venir à l'instant, — dit le domestique; — et il disparut.

Le jour était sombre, bas; le vent gémissait tristement à travers les portes mal closes. Tout dans cette demeure révélait, non pas la misère, non pas l'incurie, mais la plus profonde insouciance du bien-être matériel.

Alfred et Gaston se regardèrent quelques moments en silence.

— Depuis que nous sommes entrés, — dit Alfred en frissonnant de

froid, — on dirait que je me sens sur les épaules une chape de plomb glacé. Il n'y a de feu nulle part..... C'est un vrai Spartiate que cet homme-là.

— Cet homme! quel est-il? quel est-il? — dit Gaston en se parlant à lui-même.

— *Elle* seule aurait pu vous éclairer; mais elle est partie cette nuit, je crois?

— Cette nuit, — répondit Gaston.

— Ulrik? — dit Alfred, — Ulrik? ça doit être un nom russe, prussien ou allemand. Je suis allé hier au club de l'Union, espérant y trouver quelques membres du corps diplomatique; en effet, j'y ai vu trois ou quatre secrétaires de légation ou d'ambassade. Mais aucun ne connaît le colonel Ulrik. Il n'y a plus de ressource pour nous éclairer que dans M. l'ambassadeur de Russie, mais je n'ai pu le rencontrer.

— Après tout, que m'importe? — dit Gaston. — Cet homme a mon secret; elle m'a sans doute sacrifié à lui, c'est une indigne trahison. Je le tuerai ou il me tuera.

— N'allez pas si vite, mon ami; peut-être cet imbécile d'hier nous a-t-il mal renseignés. Sans doute, toutes les apparences tendent à faire croire qu'*elle*-même a apporté ce coffret ici; mais remarquez-le bien, elle n'est pas entrée; c'est madame Blondeau qui l'a remis au domestique; enfin, Gaston, je m'en rapporte à vous; vous avez trop l'habitude du monde et de ces sortes d'affaires pour vous conduire en enfant: ceci est grave; ce que nous pouvons faire de mieux est de nous mesurer sur les circonstances qui vont suivre.

— Ce qui m'exaspère, — s'écria Gaston, — c'est la fausseté de cette femme! Je la croyais incapable, non pas d'un mensonge, mais de la plus légère dissimulation. Eh bien! jamais elle n'a même prononcé devant moi le nom de cet homme, et c'est à lui qu'elle confie... Tenez, il y a là un odieux mystère que j'ai hâte de pénétrer.

— Tout ce que ce bavard nous a raconté hier de la vie du colonel est assez étrange, — dit Alfred; — il en ressort du moins que c'est un être infiniment bizarre. Cet intérieur délabré n'annonce pas non plus un caractère des plus réjouissants; sans vos tristes préoccupations, je serais ravi de me trouver face à face avec *Robin des Bois*, avec le *Vampire*, comme disent ces bonnes gens. Mais quel froid!... quel froid! Si c'est le diable, il devrait au moins, par égard pour ceux qui viennent le voir, jeter ici comme un reflet de sa rôtissoire infernale.

A ce moment, le domestique ouvrit une porte; le colonel entra

C'était un homme de haute taille, très-simplement vêtu. Il paraissait âgé de trente-six ans, quoique ses cheveux bruns commençassent à grisonner légèrement sur les tempes.

Son teint était très-basané; le pli profond qui séparait ses sourcils noirs, droits et prononcés, lui donnait une physionomie dure, hautaine, quoique ses traits, d'ailleurs très-réguliers, eussent pu dans d'autres temps exprimer des sentiments plus doux. Il tenait à la main la carte de Gaston; il y jeta les yeux, et dit d'une voix ferme, brève, et sans aucun accent étranger, en interrogeant à la fois les deux jeunes gens :

— Monsieur le comte Gaston de Senneville?

— C'est moi, monsieur, — dit Gaston. — Puis, montrant son ami, il ajouta : — Monsieur le marquis de Baudricourt.

Le colonel fit de nouveau un léger mouvement de tête en manière de salut.

Regardant Gaston bien en face, croisant ses mains derrière son dos, il attendit que ce dernier lui expliquât le sujet de cette visite.

Malgré son assurance, malgré son habitude du monde, Gaston resta un moment interdit.

Les traits durs et bronzés du colonel étaient impassibles: on eût dit un masque d'airain. Ses grands yeux gris avaient un regard clair, fixe, pénétrant, qui, à la longue, devenait insupportable.

Rien de plus difficile que de rompre certains silences. Soit qu'Alfred attendît que Gaston prît la parole, soit que celui-ci attendît que le colonel parlât, tous trois restèrent muets quelques minutes.

Alors seulement Gaston sentit qu'il lui serait assez difficile d'expliquer le sujet de sa visite sans compromettre la femme dont il croyait avoir à se plaindre.

Ainsi que cela arrive souvent, au moment de l'explication qu'il venait demander, Gaston fut assailli de mille réflexions qu'il aurait dû faire avant que de se présenter chez le colonel.

L'embarras, le dépit, la colère, lui firent monter la rougeur au front. Alfred, voulant mettre un terme à cette scène embarrassante, dit au colonel :

— Monsieur, vous savez sans doute le sujet qui nous amène auprès de vous?

— Non, monsieur, — dit Ulrik.

— Il s'agit, monsieur, d'un coffret qui m'appartient, — s'écria Gaston, — et qui vous a été remis hier par une femme que vous devez

connaître... car elle est l'émissaire d'une autre femme qui ne peut sans doute vous être inconnue...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur, — répondit le colonel.

— Monsieur!... — dit vivement Gaston.

— Monsieur?... — dit le colonel sans élever davantage la voix.

Il y eut un nouveau silence; Gaston se mordit les lèvres de dépit.

Alfred reprit avec sang-froid :

— M. de Senneville a le plus grand intérêt, monsieur, à savoir si un coffret qui lui appartient, et qui renferme des papiers fort importants, vous a été remis hier dans l'après-midi. Si vous voulez bien, monsieur, lui donner votre parole d'honneur que ce coffret n'a pas été ou n'est pas en votre possession, M. de Senneville se déclarera satisfait.

— Je ne me déclarerai satisfait que si...

— Mon ami, vous avez bien voulu me prendre pour conseil, — dit Alfred, — permettez-moi donc de m'expliquer avec monsieur.

— L'explication sera fort simple, messieurs, — dit le colonel en faisant quelques pas vers la porte pour montrer que toute autre question serait vaine : — je n'ai aucune réponse à faire.

— Ainsi, monsieur, — s'écria Gaston, — vous refusez de donner votre parole que...

— Je refuse, monsieur, de répondre aux questions dont je n'admets pas la convenance, — dit le colonel; et il s'avança toujours vers la porte.

Gaston et Alfred restèrent près de la fenêtre.

— Monsieur, — dit Alfred en se contenant à peine, — votre mouvement vers la porte signifierait-il que cette conversation a trop duré?

— *Trop*... peut-être, monsieur, — dit le colonel en mettant la main sur la serrure, — mais certainement *assez*... Je n'ai rien à dire ni à écouter.

— Et moi, je vous déclare, monsieur, que je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez répondu! — s'écria Gaston. — Ce coffret est-il ici, oui ou non?

— Un mot, monsieur, je vous prie, — dit Alfred, qui semblait vouloir épuiser toutes les voies de conciliation. — Vous êtes homme du monde, monsieur, et nous nous sommes adressés à vous en gens du monde, nous nous y sommes résolus après de sûrs renseignements : ces renseignements nous donnent la certitude que le coffret dont il s'agit a été remis, sinon à vous, monsieur, du moins à un de vos gens. Si

vous ignorez cette circonstance, veuillez interroger votre domestique.

— Cela est inutile, monsieur.

— Mais alors, — s'écria Gaston en frappant du pied avec violence, — il faut...

— Gaston... un mot encore, — dit Alfred ; — et il ajouta :

— Puisque vous nous refusez cet éclaircissement, monsieur, vous restez seul responsable du fait en question. Nous nous adressons une dernière fois à votre honneur, pour obtenir de vous une réponse positive. M. de Senneville serait aux regrets de sortir des bornes de la modération, et vous êtes, monsieur, de trop bonne compagnie pour ne pas accueillir avec politesse une demande faite avec politesse.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire deux fois, messieurs, que je n'avais aucune réponse à faire à ce sujet, — répéta le colonel, toujours calme et froid.

Alfred et Gaston se regardèrent avec indignation.

— Il est évident, monsieur, — dit Alfred, — que nous ne pouvons vous forcer à parler et à vous expliquer ; mais...

— Il est inutile de prolonger davantage cet entretien, monsieur, — dit fermement Gaston ; — refuser de répondre, c'est avouer que vous possédez ce coffret ; j'ai des raisons de regarder cette possession comme un outrage pour moi, je vous en demande donc satisfaction.

— Soit, monsieur, — dit le colonel en ouvrant la porte du salon.

— Monsieur voudra bien venir dans la journée s'entendre avec vos témoins, — dit Gaston en montrant Alfred.

— C'est inutile, monsieur ; nous pouvons à l'instant choisir l'heure, le lieu, les armes, — dit le colonel.

— Eh bien ! monsieur... l'heure... demain matin, dix heures, — dit Gaston.

— A dix heures, — dit le colonel.

— Au bois de Vincennes, près la faisanderie.

— Au bois de Vincennes, — dit le colonel.

— Quant aux armes, — dit Gaston, — choisissez, monsieur.

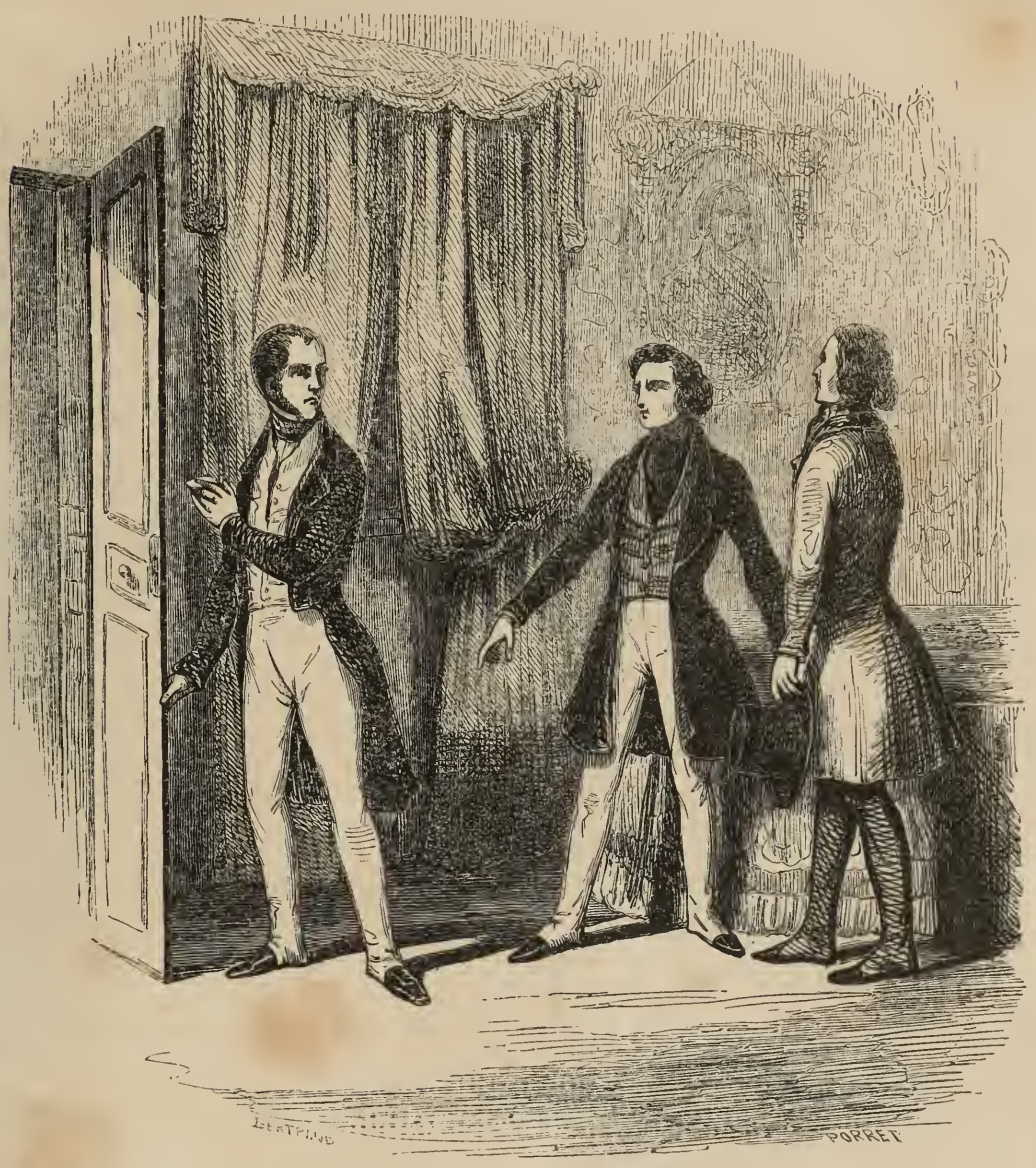
— Cela m'est indifférent, monsieur.

— L'épée donc, monsieur.

— L'épée donc ! — dit le colonel en refermant la porte sur les deux jeunes gens sans que sa figure, sans que sa voix, eussent trahi la moindre émotion.

Le vieux domestique reconduisit les deux jeunes gens, et l'hôtel d'Orbesson redevint silencieux et solitaire.

Les habitués du café Lebœuf, aux aguets depuis le matin, avaient vu entrer les deux jeunes gens.



Lorsque ceux-ci sortirent pour remonter dans leur voiture, M. Godet, poussé par son invincible curiosité, ouvrit la porte du café, s'avança tête nue vers Gaston, et lui dit d'un air mystérieux et familier :

— Eh bien ! jeune homme, où en sommes-nous? Vous qui avez pénétré dans le capharnaüm du Vampire, vous pouvez nous dire comment est l'intérieur de son antre ! Vous a-t-il rendu le coffret de la jolie dame? Vous l'avez, j'espère, joliment tancé, joliment rabroué?

Alfred et Gaston montèrent en voiture sans répondre un mot aux questions de M. Godet.

Le valet de pied referma la portière, dit au cocher : — A l'hôtel... — et l'habitué resta désappointé.

— Impertinent! joli cœur! — dit Godet. — Tu étais bien plus poli hier, lorsqu'il s'agissait de me soutirer mon secret. C'est égal, ils étaient pâles... ils avaient l'air vexé; c'est toujours cela.

En rentrant dans le café, M. Godet fut assailli d'interrogations.

Il prit un air important, et répondit : — Ces messieurs n'ont eu que le temps de me donner quelques détails et de me remercier de mon obligeance. C'est demain matin que tout s'éclaircira.

Cette défaite, qui se trouva par hasard être la vérité, fut parfaitement accueillie par les habitués; ils attendirent le lendemain avec impatience.

Ce jour devait être, en effet, un grand jour pour les curieux du café Lebœuf.

A huit heures, le domestique du colonel sortit seul; il revint environ une heure après en fiacre, amenant avec lui deux soldats d'infanterie.

— Tiens, — s'écria M. Godet déjà placé à son poste d'observateur, — il est allé chercher la garde! C'est peut-être pour défendre son maître contre les deux jeunes gens? Il paraît que le Vampire n'est pas crâne.

— Si c'était la garde, — fit observer quelqu'un, les soldats auraient leurs fusils et leurs gibernes, tandis qu'ils n'ont que leurs sabres.

— C'est juste ; mais alors à quoi bon des soldats, si ce n'est pas pour prêter main-forte au Vampire?

La discussion en était là lorsque la porte de l'hôtel d'Orbesson s'ouvrit : le colonel en sortit enveloppé d'un grand manteau; il monta dans le fiacre avec les deux soldats.

La voiture partie, le vieux domestique, au lieu de rentrer aussitôt dans l'intérieur de la maison, selon son habitude, resta quelques moments sur le seuil de la porte en jetant un regard inquiet dans la direction de la voiture... puis il se retira et referma brusquement la porte...

Ces mouvements n'échappèrent pas aux *espies* du café Lebœuf; ils ne comprenaient rien à la conduite du colonel : où pouvait-il aller en compagnie de ces deux soldats?

La veuve fit observer qu'elle avait cru voir comme un fourreau d'épée sortir de dessous le manteau du colonel, mais elle n'osa l'affirmer.

— Comment, une épée? mais attendez donc, attendez donc .. — dit M. Godet en se frottant joyeusement les mains, — mais vous pourriez avoir raison; il s'agit peut-être d'un duel avec ces deux godelureaux

d'hier... Mais ça devient très-amusant... nous en aurons pour notre argent ! bravo !

— S'il y avait un duel, — s'écria la rancunière veuve, — je donnerais bien quelque chose de ma poche pour que ce grand ricaneur qui a fait tant ses embarras pour une malheureuse araignée, attrapât un bon coup de... n'importe quoi.

— N'ayant pas autrement à me louer de la politesse et de la reconnaissance de ces godelureaux, je me joins à vous pour leur souhaiter quelque chose de très-désagréable, ma chère madame Lebœuf. Pourtant, s'il s'agissait d'un duel, il faudrait des témoins.

— Eh... ces soldats?...

— Allons donc ! ma chère madame Lebœuf, le Vampire est colonel, il n'irait pas prendre pour témoins deux simples voltigeurs. Ce serait contre toutes les règles de la discipline. Ah çà ! que diable vient encore faire ce domestique sur le seuil de la porte? — ajouta M. Godet en regardant à travers les carreaux. — Depuis que son maître est parti, voilà trois fois qu'il vient se planter là, droit comme un Therme. Ceci n'est pas naturel, il se passe quelque chose, il a l'air inquiet... Si j'allais l'interroger?

— Le moment serait mal choisi, monsieur Godet, — dit la veuve; — ne vous exposez pas aux brutalités de ce vieux misérable...

— Silence !... silence !... j'entends le roulement d'une voiture, — dit M. Godet en collant de nouveau sa figure aux carreaux.

En effet, le fiacre revenait avec les deux soldats et le colonel.

Celui-ci sauta lestement de voiture, dit quelques mots aux soldats, leur serra la main et les congédia.

Madame Lebœuf affirma plus tard avoir vu une larme couler des yeux du vieux domestique lorsqu'il referma sur son maître la petite porte de l'hôtel.

Malheureusement pour les habitués du café Lebœuf, à ces deux journées si fécondes en événements, succédèrent des jours d'une monotonie désespérante.

Ils ne virent plus arriver ni lettres, ni coffret, ni voiture; chaque matin le pourvoyeur apporta sa provision accoutumée, mais ce fut tout.

L'épreuve de la cendre, souvent renouvelée dans la ruelle, prouva que le Vampire continuait ses promenades nocturnes.

Quoique M. Godet ne se sentît plus le goût de les partager, il ne douta pas qu'elles ne fussent toujours dirigées vers le cimetière du Père-Lachaise.

Le seul fait qui réveilla passagèrement la curiosité des habitués fut l'apparition de la femme âgée qui avait apporté le coffret.

Deux mois environ après le duel du colonel, cette femme revint à l'hôtel d'Orbesson, et remit un paquet assez volumineux au domestique du colonel.

Depuis elle ne reparut plus.

Nous raconterons donc cette dernière visite de madame Blondeau au colonel Ulrik.

CHAPITRE V.

LE COLONEL ULRIK.

Le vieux domestique fit entrer madame Blondeau dans le grand salon, où, deux mois auparavant, le colonel avait reçu Gaston et Alfred.

La physionomie de Stok, ainsi se nommait cet ancien serviteur, avait perdu son expression rébarbative.

— Comment se porte M. le marquis... non, M. le colonel, veux-je dire, puisque votre maître préfère qu'on l'appelle ainsi?

— Toujours de même, madame Blondeau, le corps est de fer, mais la tête est faible; quelquefois monsieur passe des journées à pleurer comme un enfant... Lui pleurer!... lui..., on m'eût dit cela il y a un an, voyez-vous, que je ne l'aurais jamais cru!... Et puis presque toutes les nuits... et Stok soupira.

— Toujours au cimetière? juste ciel!

— Toujours, madame Blondeau..... c'est à fendre l'âme...

— Et le reste du temps, monsieur Stok?

— Il rêve, il se désole, il se promène dans la petite chambre carrelée qu'il habite. Elle est cent fois plus froide, plus humide que les

autres, car elle servait de salle de bains. Eh bien! on dirait que monsieur l'a choisie exprès parce qu'elle est la plus mauvaise de l'hôtel. Tenez, madame Blondeau, il y a quelque chose qui a l'air d'un enfantillage, et pourtant les larmes me viennent aux yeux quand je vois cela.

— Quoi donc, monsieur Stok?

— Depuis six mois que nous habitons cette maison, à force de marcher dans cette petite chambre, de la porte à la fenêtre et de la fenêtre à la porte, toujours dans le même endroit, mon maître a tellement usé le carreau qu'on y voit creusée la trace de ses pas.

— Ah! en effet, c'est horrible! quelle vie, mon Dieu!

— Hélas! madame Blondeau, on dirait que son esprit est si fort concentré sur une seule chose, qu'il est indifférent à tout le reste, au froid, à la faim. Si je ne l'avertissais des heures de ses repas, il ne penserait pas à manger... Pendant les grandes gelées de cet hiver, par un caprice que je ne comprends pas, il n'a pas voulu de feu. Du reste, je puis vous dire une chose qui vous étonnera, madame Blondeau : depuis trente ans, chaque jour, selon une vieille coutume de notre province, mon maître me permet, lorsque je me retire, de lui baiser la main. Dans nos usages, c'est une marque d'attachement et de respect. Eh bien! malgré ces grands froids, sa pauvre main était toujours sèche, brûlante, comme si une fièvre ardente l'eût dévoré..... Malgré cela..... il n'est pas changé; cela se conçoit, il est d'une constitution si énergique... Dans nos campagnes contre les Turcs, je l'ai vu rester à cheval vingt, trente heures sans manger, prenant seulement de temps à autre un peu de la neige qui couvrait la crinière de son cheval pour étancher sa soif, ne se plaignant jamais. S'il était blessé... quand je m'approchais de lui, il souriait, mais d'un sourire si bon, si doux, que, malgré mes craintes, je me sentais tout rassuré. Hélas!..... depuis un an... ce sourire-là n'a plus jamais reparu sur ses lèvres... Il ne voit personne... ne va chez personne... Une seule fois, il est sorti pour ce duel...

— Ah! ce duel, ce duel... monsieur Stok, quand je pense que ce malheureux coffret l'a causé!

— Pour ce qui est du duel, je n'étais pas absolument inquiet, madame Blondeau; je savais l'adresse et la force de mon maître. Autrefois il battait les plus fameux maîtres d'armes. Pourtant, malgré moi, j'allais, je venais à la porte. Enfin, quand je l'ai vu rentrer avec les deux soldats qu'il m'avait envoyé chercher pour témoins ici près à la caserne, mon pauvre vieux cœur a bondi de joie... Ce jeune homme

en a été quitte pour un coup d'épée qui l'a tenu un mois couché... Le soir du duel, mon maître a dit un mot qui m'a bien étonné de sa part; il se parlait à lui-même, comme cela lui arrive souvent; il a murmuré à voix basse : — « Je ne hais pas cet homme; excepté à la guerre, la » vue du sang m'a toujours révolté, et j'ai vu couler le sien avec une » joie féroce... J'ai été sur le point de ne plus le ménager, et puis la » *voix* m'a dit de lui laisser la vie; je l'ai écoutée. »

— Quelle voix, monsieur Stok?

— Je ne sais, madame Blondeau... Quelquefois il interrompt brusquement sa promenade, s'arrête... paraît écouter, met les deux mains sur son front et recommence à marcher.

— Pauvre colonel!...

— Mais voyez comme je suis égoïste, je ne vous parle que de mon maître, — dit Stok. — Et madame la vicomtesse?

— Madame est toujours en Touraine, toujours bien souffrante.

— Ah! madame Blondeau, depuis que nous nous connaissons, que de changements, que de malheurs!

— Fasse le Seigneur qu'ils soient à leur terme pour ma maîtresse, monsieur Stok! Je n'ose faire le même vœu pour votre maître, quoiqu'on dise que tout chagrin a sa fin.

— Pas ceux-là, madame Blondeau, pas ceux-là, — dit tristement Stok en secouant la tête.

— Ne puis-je encore voir M. le colonel? Je désirerais lui remettre ce paquet et reprendre ce soir la voiture de Tours J'ai hâte de retourner près de madame.

— Monsieur ne m'a pas encore sonné. Quelques moments de plus ou de moins ne seront rien pour vous, — dit Stok d'un ton presque suppliant. — Et si vous saviez ce que c'est pour monsieur que quelques moments de bon sommeil! Ça lui fait tant de bien! Il dort si peu! Il est encore rentré ce matin bien tard...

— Quelle vie! — dit madame Blondeau en soupirant.

— Je ne me plaindrais pas, — reprit Stok, — si je n'avais qu'à songer à mon maître; mais vous ne croiriez pas les ennuis que me donnent une demi-douzaine de vieux imbéciles qui nous espionnent toute la journée. Il n'y a pas de ruses qu'ils n'aient essayées pour s'introduire ici; ils sont continuellement perchés comme des corbeaux sur les chaises du café d'en face pour espionner ce qui se fait ici.

— Ce sont eux sans doute qui semblaient être aux aguets tout à l'heure lorsque j'ai frappé à la porte, — dit madame Blondeau.

— Eux-mêmes... Pourtant j'ai donné une bonne leçon a l'un d'eux... Rien n'y fait...

En ce moment une sonnette tinta.

— Monsieur me sonne..... Attendez-moi, je vous prie, madame Blondeau... Je vais prévenir mon maître de votre arrivée...

Un quart d'heure après, madame Blondeau entra dans la chambre du colonel... Il était debout, vêtu d'une longue pelisse turque de couleur foncée. La fenêtre basse, au travers de laquelle on voyait une allée de marronniers aux troncs noirs et dépouillés, jetait un jour douteux dans l'appartement.

L'espèce de contraction douloureuse qui donnait à la figure du colonel une expression dure, et pour ainsi dire pétrifiée, sembla diminuer un peu lorsqu'il vit madame Blondeau ; ses traits se détendirent.

— Comment se porte *Mathilde?* — dit-il avec un accent rempli de douceur et de bonté.

— Hélas! monsieur... madame est toujours bien accablée.

Et la voix de la pauvre vieille femme s'altéra; ses yeux se remplirent de larmes.

— Pardonnez-moi, monsieur, — dit-elle; — c'est que je ne puis entendre prononcer ce nom sans me sentir tout émue.

— Je l'appelle ainsi devant vous de son nom de jeune fille, parce que vous l'avez élevée, parce que vous lui avez été dévouée comme une mère...

— Ah! monsieur..... je ne mérite pas..... je ne suis qu'une domestique.

— Ce n'est rendre justice ni à vous ni à elle que de parler ainsi... Je sais votre conduite; je sais aussi que Mathilde l'apprécie comme elle le doit. Bonne et excellente femme que vous êtes... Mais que voulez-vous?

— Madame m'a priée de vous apporter ces papiers, ne voulant pas les confier aux hasards de la poste. Elle m'a bien recommandé de vous dire encore, monsieur, qu'elle ne vous demande pas de lui répondre. Vous lirez cela... quand vous voudrez, m'a dit madame : elle sait...

— Bien... bien, — dit doucement le colonel, comme s'il eût voulu chasser un souvenir pénible, et il posa l'enveloppe sur sa table.

— Et le coffret? — demanda-t-il à madame Blondeau.

— Madame m'a dit de vous prier de continuer à le garder.

Malgré l'accueil plein de bonté qu'il avait fait à madame Blondeau,

on voyait que le colonel était sous le poids d'une distraction profonde ; à peine eut-il prononcé ces dernières paroles qu'il retomba dans sa rêverie.

Croisant ses deux bras sur sa poitrine, il baissa la tête et commença de marcher à pas lents, oubliant la présence de madame Blondeau. Celle-ci, n'osant dire un mot, se retira bientôt. . . . . .

La lettre suivante était jointe à un assez volumineux manuscrit que madame Blondeau venait d'apporter au colonel de la part de Mathilde.

« Château de Maran, 13 avril 1838.

» Je ne sais pas, mon ami, si d'ici à bien long-temps vous aurez le courage d'ouvrir cette lettre.

» J'ai connu... j'ai aimé, oh ! j'ai bien aimé celle que vous pleurez. Je connais votre cœur, votre caractère ; je sais ce que vous étiez pour elle, je sais ce qu'elle était pour vous : comment ne sentirais-je pas que votre désespoir est à tout jamais incurable?

» Mon ami, mon frère, vous n'avez plus ici-bas de cœur plus dévoué que le mien... Je n'ai jamais eu d'autre ami que vous... Vous le savez... si j'avais plus souvent écouté la voix sévère, inflexible, de votre sainte amitié, que de regrets amers j'aurais évités ! Mais, dans cette lettre, ne parlons pas de moi... mais de vous, de vous... noble et grand cœur; de vous, l'idéal de la bonté humaine.

» Vous souffrez, mon ami ! vous souffrez d'un chagrin désespéré ! Plus vous creusez cet abîme, plus il devient profond, plus ses ténèbres augmentent !

» Il y a un an, lorsque j'ai su l'épouvantable catastrophe, je suis tombée à genoux ; j'ai prié pour elle, j'ai surtout prié pour vous... vous lui surviviez.

» Je n'ai pas un instant alors songé à vous écrire, à vous voir... Il est de ces malheurs que la vanité des consolations irrite et exaspère encore.

» Vous avez tout quitté pour venir près des restes chéris d'Emma mener une vie froide et muette comme sa tombe.

» C'est une chose à la fois étrange et magnifique, mon ami, que de voir combien les grands caractères, grands par le courage, grands par le cœur, prévoient sûrement ce qu'ils doivent ressentir.

» Il y a trois ans Emma vous disait : « *Si vous me perdiez, que de-* » *viendriez-vous?* » Je vous entends encore, mon ami, lui répondre avec ce sourire qui n'appartient qu'à vous et sans cacher les larmes qui

vous vinrent aux yeux : — « *J'irais* ou vous seriez, *je vivrais dans l'i-*
» *solement... je ne me consolerais jamais... Peut-être n'aurais-je pas le*
» *courage de revoir Mathilde... notre amie... notre sœur...* »

» Ces simples paroles, dites par tout autre, n'auraient semblé que tristes ou exagérées... dites par vous, elles avaient un caractère de vérité désolante.

» Emma et moi, nous fondîmes en larmes, aussi effrayées que si la main de Dieu nous eût en ce moment dévoilé l'avenir.

» A cette terrible promesse, non plus qu'à toutes celles que vous avez faites, mon ami, vous n'avez pas manqué.

» Je vous envoie ces papiers en toute confiance, sans crainte d'être importune ; quand vous lirez cette lettre, c'est que vous sentirez le courage de penser à moi, qui étais si souvent avec *elle*.

» Ce ne sera pas une preuve que votre désespoir s'affaiblit... Hélas ! non... ce sera au contraire avec une sorte de joie cruelle que vous croirez aviver encore vos blessures, déjà si douloureuses, en cherchant parmi ces pages celles qui parlent d'Emma.

» Peut-être... d'ici à bien long-temps... ne lirez-vous pas cela... Peut-être ne le lirez-vous jamais... Alors... mon ami... vous recommanderez ces papiers à la fidélité de Stok, ainsi que le coffret que vous avez reçu... il y a deux mois... Je désire que tout soit anéanti.

» Si vous lisez l'écrit que je vous envoie, vous saurez pourquoi je vous ai envoyé ce coffret.

» Un remords éternel me poursuivra. Ce dépôt aurait pu vous être fatal... J'ai tout appris... Ce duel ! Ah ! Dieu m'est témoin que je croyais que personne au monde ne saurait que ces papiers étaient entre vos mains.

» Par quelle fatalité ce secret a-t-il été découvert? Quelle fatalité a amené votre rencontre avec une personne que je ne puis plus accuser... car je sais qu'elle déplore les calomnieux mensonges dont elle s'est rendue coupable envers moi? C'est ce que je ne saurai sans doute jamais.

» Maintenant, un mot de moi, mon ami.

» Depuis long-temps, depuis une année surtout, j'ai été bien malheureuse. Comparer mes chagrins aux vôtres serait blasphémer; pourtant la vie m'a été lourde et pénible... Lorsqu'il y a deux mois je suis venue dans cette retraite, où je finirai probablement mes jours, le souvenir du passé me causait un étourdissement douloureux.

» J'avais un tel besoin de calme, ou plutôt d'oubli de tout et de tous, que ce bruissement lointain du temps qui n'était plus m'était odieux.

» Alors j'ai fait cette réflexion bizarre : — On calme, on use ses chagrins en les confiant. Peut-être en écrivant cette histoire de ma vie, me débarrasserai-je des souvenirs qui m'obsèdent, peut-être cette muette confession me rendra-t-elle le repos.

» J'ai pensé aussi que je trouverais une sorte de joie amère à revenir une dernière fois sur le passé, à y choisir quelques fleurs précieuses encore, quoique desséchées, à jeter le reste au vent de l'oubli... à pouvoir enfin épancher les indignations que ma fierté avait jusqu'ici toujours contenues...

» Je ne me suis pas trompée dans cette espérance, mon ami; ce loyal aveu de toute ma vie, nobles actions ou lâches erreurs, m'a soulagée; les fantômes dont s'effrayait mon imagination se sont évanouis.

» En jetant un coup d'œil désabusé sur les temps qui n'étaient plus, en faisant le compte de mes larmes, en calculant froidement ce qui les avait causées, le dédain a remplacé la douleur; à de cruelles agitations a succédé un calme morne et triste. J'ai dit le bien sans orgueil, le mal sans fausse humilité; je n'ai pas dénigré mes ennemis, je n'ai pas loué mes amis; j'ai dit leur conduite envers moi. J'ai jeté sur ma vie un regard juste, sévère comme celui d'un juge.

» Dans ma pensée, c'était à notre amie, à notre sœur, que je m'adressais; c'était à vous.

» Je me souvenais que bien des fois vous et elle m'aviez dit, dans ce temps si heureux : *Racontez-nous donc quelques pages de votre cœur*. Je me souvenais que ma franchise vous charmait, vous effrayait tour à tour.

» Si vous lisez ces pages, mon ami, vous ne m'aimerez pas plus, mais vous m'estimerez peut-être davantage.

» Maintenant mon but est rempli : mon cœur est vide, mais tranquille. Le passé me répond de l'avenir. C'est à vous que je dois le repos que je goûte... Jamais je n'eusse fait à d'autres ces confidences. Et ces confidences ont calmé de bien vives douleurs.

» Adieu, mon ami ! adieu, mon frère ! Souvenez-vous de Mathilde en lisant dans ces pages deux noms qui vivront toujours saintement unis dans mon cœur, comme ils l'ont été dans ce monde.

» MATHILDE. »

MATHILDE.

MATHILDE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

MADEMOISELLE DE MARAN.

Orpheline, j'ai passé mon enfance chez ma tante, mademoiselle de Maran, sœur de mon père.

J'ai été élevée par madame Blondeau, excellente femme qui, lors de ma naissance, était au service de ma mère depuis fort long-temps.

Ma tante n'avait jamais voulu se marier; elle était contrefaite, infiniment spirituelle, et moqueuse à l'excès.

Malgré sa difformité, malgré sa laideur, malgré l'extrême petitesse

de sa taille, il était difficile d'avoir une physionomie plus imposante ou plutôt plus altière que mademoiselle de Maran. Elle n'inspirait pas sans doute la respectueuse déférence que commandent toujours la noblesse des traits, le grand air ou l'affable dignité des manières; mais à son aspect on ressentait de la crainte et de la défiance de soi.

Mademoiselle de Maran n'avait jamais quitté mon père; vers le milieu de la révolution, elle avait émigré en Angleterre avec lui, après avoir partagé ses chagrins et ses dangers.

Malgré le mal que m'a fait ma tante, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'elle aimait tendrement son frère; mais l'amour des méchants porte aussi leur cruelle empreinte : on dirait qu'ils chérissent une personne pour avoir le prétexte d'en haïr cent; ils vous aiment, mais ils détestent ceux qui ont droit à votre affection ou qui vous témoignent de leur attachement.

Tel fut l'amour de ma tante pour mon père.

Elle le dominait d'ailleurs complétement par la hauteur et par la fermeté de son caractère. Il ne faisait rien sans la consulter. Elle lui donnait toujours des avis remplis de prévoyance, de finesse et d'habileté. Haïssant Napoléon autant que la révolution, connaissant intimement plusieurs membres du cabinet anglais, pressentant la chute de l'empire, vers 1812 elle avait engagé mon père à aller habiter près d'Hartwell et faire assidûment sa cour à Louis XVIII.

Elle-même vit souvent le roi, et lui plut par la vivacité caustique de son esprit, par la sûreté de son jugement et par la liberté de ses discours. Sachant le latin à merveille, elle faisait à ce prince des citations pleines d'à propos, et d'une flatterie d'autant plus délicate qu'elle se cachait sous les dehors d'une brusquerie presque cynique.

Déliée, adroite, pénétrante, redoutée pour sa méchanceté sarcastique qui, ne craignant rien, s'attaquait à tout, mademoiselle de Maran se faisait une arme ou une défense de sa laideur, de sa difformité, de sa faiblesse, pour braver les hommes et les femmes. Elle s'immolait elle-même au ridicule, pour avoir le droit d'y sacrifier les autres sans pitié. Elle usait avec un art infiniment dangereux des secrets qu'elle savait toujours surprendre aux étourdis ou aux gens sans défiance pour dominer plus tard les dupes de son astuce; connaissant le point vulnérable de chacun, elle ne reculait devant aucune raillerie si amère qu'elle fût, suppliant à son tour qu'on ne l'épargnât pas.

Elle affectait ordinairement une certaine familiarité de langage qui approchait fort de la vulgarité. Je lui ai entendu dire qu'ayant passé

une partie de sa jeunesse à *Pontchartrain*, chez la vieille madame de Maurepas (lors de l'exil de M. de Maurepas dans cette terre), elle avait contracté là cette habitude de se servir d'expressions communes, habitude très à la mode sous la régence, et qui s'était perpétuée chez quelques personnes à la cour jusqu'à la fin du règne de Louis XV.

L'on ne doit pas s'étonner de rencontrer çà et là dans mon récit les traces d'un langage qui, de nos jours, semblerait très-choquant. Je n'ai voulu rien altérer de ce qui pouvait rendre plus vraie la physionomie de mademoiselle de Maran.

Louis XVIII, qui aimait la cruauté dans l'épigramme et la crudité dans la plaisanterie, se plaisait assez à l'entretien de ma tante et disait : « On est avec elle plus à son aise qu'avec un homme et moins gêné qu'avec une femme. »

En 1812, le marquis de Maran, mon père, avait environ quarante ans. Plusieurs fois il avait voulu se marier ; mais sa sœur, qui craignait de perdre l'empire qu'elle possédait sur lui, avait rompu ses différents projets de mariage, soit par des calomnies adroitement répandues sur les jeunes filles qu'on proposait à M. de Maran, soit en lui prêtant à lui-même un caractère à la fois si violent et si dissimulé que bien des pères ne voulaient plus entendre parler d'une union avec un pareil gendre.

M. de Maran vit ma mère : elle était si belle, d'un naturel si charmant, d'un esprit si enchanteur, qu'il en devint passionnément épris, épris à ce point qu'il annonça en même temps à sa sœur et son amour et sa résolution de se marier.

Fille d'un émigré, le baron d'Arbois, ancien lieutenant-général des armées du roi, ma mère était pauvre et merveilleusement belle.

Avare et difforme, mademoiselle de Maran méprisait la pauvreté et abhorrait la beauté. Elle mit tout en œuvre, prières, menaces, larmes, railleries, perfidies, pour détourner mon père de sa détermination. Il fut inflexible ; il épousa ma mère.

On comprend la rage, la haine de ma tante contre elle. Pour la première fois de sa vie mon père secouait le joug de son impérieuse sœur. En femme habile, celle-ci dissimula ses ressentiments. Devant mon père elle fut d'abord froidement polie pour sa belle-sœur ; peu à peu elle sembla s'humaniser, fit quelques concessions apparentes ; mais, comme elle n'avait pas cessé d'habiter avec M. de Maran, elle reprit bientôt son premier empire.

L'âge, l'esprit sarcastique et hautain de mademoiselle de Maran

imposaient beaucoup à ma mère, femme d'une bonté d'ange et d'une douceur que sa timidité pouvait seule égaler.

Mon père la traitait en enfant gâtée, et réservait toutes les questions sérieuses pour mademoiselle de Maran.

Celle-ci ne se contraignit plus ; elle fit bientôt expier à ma mère par des chagrins de chaque jour la fatale union qu'elle avait contractée.

Mon père, le meilleur des hommes, était malheureusement d'un caractère faible, quoique rempli de droiture, de générosité. Il aimait sa femme sans doute, mais il ressentait pour sa sœur autant d'attachement que de vénération, et il la considérait comme le guide le plus sûr, le plus précieux qu'il pût avoir.

Après la première année du mariage de mon père, l'influence de mademoiselle de Maran, un moment balancée, redevint plus absolue que jamais. Ma mère commença de s'apercevoir avec douleur qu'elle n'avait jamais eu la confiance de mon père.

Rien ne se faisait sans l'initiative ou sans l'approbation de ma tante. Deux ou trois fois ma mère essaya d'être maîtresse chez elle, et se plaignit à son mari des empiétements de mademoiselle de Maran : il s'ensuivit des scènes cruelles.

Mon père déclara nettement à ma mère qu'il n'entendait jamais sacrifier l'affection fraternelle à un sentiment très-vif sans doute, mais qui ne datait que d'un an ou deux, tandis que le premier avait commencé et devait finir avec sa vie.

De ce jour, profondément blessée, trop fière pour se plaindre, trop timide pour oser lutter avec sa belle-sœur, ma mère se résigna et fut complétement sacrifiée à mademoiselle de Maran.

Les événements qui suivirent les désastres de 1813, en mettant mon père à même de satisfaire ses vues ambitieuses, augmentèrent encore l'influence de mademoiselle de Maran. Grâce aux relations qu'il avait dès long-temps nouées avec Louis XVIII, d'après le conseil de sa sœur, M. de Maran fut chargé de plusieurs missions très-délicates auprès des cours de Vienne et de Berlin.

Il tint sa sœur au courant de ses négociations. Elle était véritablement capable de prendre part aux affaires politiques les plus importantes. Ses avis furent très-utiles à mon père, et les missions qui lui avaient été confiées eurent les plus heureux résultats. En 1814, il fut largement et glorieusement récompensé de ses services par une très-haute position dans les conseils de Louis XVIII, qu'il suivit plus tard à Gand, et avec lequel il revint en France.

J'étais née en 1813, pendant le voyage de mon père en Allemagne. Cet événement, qui aurait peut-être pu redonner à ma mère quelque empire sur son mari s'il eût été près d'elle, n'apporta qu'un bien léger changement dans des relations déjà si refroidies.

Plus la fortune de mon père s'élevait, plus la domination de mademoiselle de Maran grandissait, plus le sort de ma mère devenait pénible.

Le salon de mon père était devenu un salon politique dont mademoiselle de Maran faisait seule les honneurs.

Ma mère, jeune femme de dix-huit ans, avait une antipathie profonde pour les affaires d'État, qui ne l'intéressaient pas. Elle préférait la musique et la poésie à l'aridité des discussions diplomatiques, auxquelles elle ne voulait ni ne pouvait prendre part.

Mademoiselle de Maran, au contraire, semblait là dans son centre. En rencontrant plus tard dans le monde d'autres *femmes politiques*, je me suis convaincue qu'elles se ressemblent toutes. C'est une race bâtarde qui a les passions ambitieuses, égoïstes des hommes, et qui ne possède aucune des qualités, des grâces de la femme ; stérilité d'esprit, sécheresse et impuissance de cœur, dureté de caractère, prétentions au savoir ridiculement exagérées, voilà ce qui les distingue. En un mot, les *femmes politiques* tiennent du maître d'école et de la marâtre, et, quoique mariées, elles ressemblent toujours à de vieilles filles. . . . . .

Peu à peu ma mère prétexta de sa santé pour se retirer du monde, où se plaisait tant sa belle-sœur. Elle concentra sur moi toute sa tendresse ; elle m'aima comme le seul refuge de ses chagrins, comme son unique consolation, comme son unique espérance.

Son cœur était si généreux, si bon, que jamais elle ne se permit une plainte, un reproche envers mademoiselle de Maran.

Mon père fut élevé à la pairie.

Un dernier, un mortel chagrin était réservé à ma mère ; elle s'aperçut que la tendresse de mon père pour moi s'affaiblissait de plus en plus ; il m'accordait quelques caresses rares et distraites en disant avec regret, dans son orgueil de patricien héréditaire : « Quel dommage que ce ne soit pas un garçon ! »

Bientôt à la froideur que mon père me témoignait succéda une complète indifférence.

Ma mère ne put supporter ce nouveau coup ; elle languit quelques mois encore, et mourut.

J'ai bien souvent et bien amèrement pleuré en entendant ma gouvernante me raconter les derniers moments de la meilleure des mères; les terreurs que lui inspirait mon avenir, ses craintes, hélas! trop justifiées, de me voir tomber entre les mains de mademoiselle de Maran...

Ma mère connaissait la faiblesse de mon père. Elle fit jurer à ma

gouvernante de ne jamais me quitter. Elle fit aussi promettre à mon père de la conserver près de moi. — Hélas! je ne le prévois que trop, ma pauvre Mathilde n'aura que vous au monde, — dit ma mère à Blondeau. — Ne l'abandonnez pas.

Ses dernières paroles à mon père furent sévères, touchantes, solennelles : — Je meurs bien jeune, j'ai beaucoup souffert, je ne me suis jamais plainte, je pardonne tout; mais vous répondrez à Dieu du sort de votre enfant...

Un an environ après la mort de ma mère, mon père, ayant accom-

Mˡˡᵉ DE MARAN.

pagné monsieur le dauphin à la chasse, fit une chute de cheval. Les suites de cet accident furent mortelles. Je le perdis.

A l'âge de quatre ans je restai orpheline, confiée aux soins de ma tante, ma plus proche parente.

Il faut être juste envers mademoiselle de Maran, elle aimait son frère autant qu'elle pouvait aimer. Sa conduite envers ma mère lui avait été dictée par une jalousie d'affection poussée jusqu'à la haine.

Mademoiselle de Maran regretta profondément mon père, ses larmes furent amères, son désespoir concentré, mais violent. Son caractère devint encore plus atrabilaire, son esprit plus incisif, sa méchanceté plus impitoyable.

Je ressemblais trait pour trait à ma mère. Oubliant que j'étais l'enfant de son frère bien-aimé, ma tante ne voyait en moi que la fille d'une femme qu'elle avait abhorrée; je devais aussi hériter de son aversion pour ma mère.

. . . . . .

Pendant mon enfance, mademoiselle de Maran fut presque continuellement pour moi un sujet d'effroi; son visage long, maigre, bistré, ses traits fortement caractérisés, paraissaient encore plus durs à cause d'un tour de faux cheveux noirs qui cachait à demi son front aplati comme celui d'une couleuvre. Elle avait des sourcils gris très-épais, les yeux bruns, petits et perçants.

Elle portait en toute saison une robe de soie carmélite et un chapeau de même couleur et de même étoffe, dont elle se coiffait toujours, même le matin dans son lit, où elle avait coutume de déjeuner, d'écrire ou de lire, enveloppée d'un manteau de lit aussi de soie carmélite, ainsi qu'on en portait avant la révolution.

Lorsque chaque jour il s'agissait d'entrer chez ma tante, j'étais saisie d'un tremblement involontaire; les pleurs me suffoquaient.

Pour me décider à me rendre auprès de mademoiselle de Maran, il fallait toute la tendresse de ma pauvre Blondeau. Elle m'avait avertie que, si je continuais à montrer cette frayeur, elle serait forcée de me quitter. A cette menace, je surmontais mes craintes, j'étouffais mes pleurs, je serrais la main de Blondeau dans mes petites mains, et nous partions pour ces redoutables entrevues.

Il fallait traverser un premier salon où se tenait habituellement le maître d'hôtel de ma tante, appelé *Servien*.

Cet homme partageait avec le chien-loup de mademoiselle de Maran, appelé *Félix*, mon insurmontable aversion. Servien avait presque

la moitié du visage envahie par une abominable tache de vin, une bouche énorme, de grandes mains velues. Il me faisait l'effet d'un ogre véritable.

Enfin la porte de la chambre à coucher de mademoiselle de Maran s'ouvrait, je me cramponnais à la robe de Blondeau, et je m'approchais en tremblant du lit de ma tante.

Ma terreur n'était pas sans cause; car *Félix*, petit chien-loup blanc, à oreilles pointues, sortait aussitôt de dessous la courte-pointe, et me montrait en grondant deux rangées de dents aiguës.

Plusieurs fois il m'avait mordue jusqu'au sang. Pour toute réprimande, ma tante lui avait dit, d'une voix doucement grondeuse, et en me jetant un coup d'œil irrité : — Eh bien!... eh bien!... petit fou, voulez-vous bien laisser cette enfant! Vous voyez bien qu'elle ne veut pas jouer avec vous.

Mademoiselle de Maran était fort instruite, et se tenait très au courant des affaires politiques. Je la trouvais, selon son habitude, dans son lit, en manteau et en chapeau de soie carmélite, lisant ses journaux ou quelque grand in-folio soutenu par un pupitre. Elle m'accueillait toujours avec une réprimande ou un sarcasme.

Ces scènes se sont tellement renouvelées, elles m'ont laissé une impression si profonde, qu'elles me sont encore présentes dans leurs moindres détails. J'y insiste, parce que la crainte incessante dont j'étais dominée pendant mon enfance a eu sur le reste de ma vie une puissante influence.

Je vois encore la chambre de mademoiselle de Maran.

Au fond de son alcôve, drapée de damas rouge-sombre, était un grand christ d'ivoire, surmonté d'une tête de mort aussi en ivoire, le tout se détachant sur un encadrement de velours noir.

Cette *pietà* n'était qu'une apparence, qu'une sorte de manifestation toute de convenance, je crois, car je ne me souviens pas d'avoir vu ma tante aller à la messe.

Presque tous les carreaux des fenêtres étaient couverts de fragments de vitraux coloriés. Il y avait surtout une Décollation de saint Jean-Baptiste qui m'a bien long-temps poursuivie dans mes rêves enfantins.

Sur le marbre du secrétaire de laque rouge on voyait dans deux cages de verre le père et l'arrière-grand-père de *Félix* supérieurement empaillés.

L'air méchant et prêts à mordre, ces espèces de fantômes immobiles,

avec leurs yeux d'émail brillant, me causaient peut-être encore plus d'effroi que leur rejeton.

Il y avait pour moi quelque chose de surnaturel dans la vue de ces animaux sous verre, qui ne bougeaient pas, qui ne mangeaient pas, et qui me montraient toujours leurs dents.

Plusieurs vieux portraits se détachaient sur la boiserie grise : l'un représentait ma grand'tante, anciennement abbesse des Ursulines de Blois, figure froide, sévère, et pâle comme le bandeau de toile blanche qui ceignait son front et ses joues.

Les autres portraits me frappaient moins. C'étaient plusieurs de nos parents en costume de cour ou de guerre, appartenant aux siècles passés.

Enfin la cheminée était ornée de deux hideuses chimères vertes en porcelaine de Chine. Ces monstres étaient toujours en mouvement au moyen d'un balancier caché qui faisait en outre remuer leurs yeux rouges d'une manière effrayante.

Que l'on se figure une pauvre enfant de cinq ou six ans au milieu de ces mystérieux prodiges, et l'on concevra mon épouvante.

Mais, hélas! ce n'était que le prélude de bien d'autres tourments. Il s'agissait, malgré les abois et les dents de Félix, de m'asseoir sur le lit de ma tante et de me laisser embrasser par elle.

Mademoiselle de Maran prenait du tabac en profusion, et l'odeur du tabac m'était insupportable. Pourtant, malgré la peur et la répugnance que m'inspirait ma tante, je me sentais touchée des marques d'affection qu'elle voulait me donner. Je faisais des efforts inouïs pour surmonter mon effroi, et souvent je ne pouvais y parvenir.

J'ai su plus tard (et la conduite de mademoiselle de Maran ne m'a que trop prouvé son aversion) que ce n'était pas par tendresse, mais pour s'amuser de ma frayeur, qu'elle me faisait subir son baiser de chaque matin.

Une scène entre autres m'a laissé un souvenir ineffaçable. Elle fera juger du caractère de ma tante.

Un jour on m'amena auprès d'elle.

Était-ce pressentiment, hasard? jamais elle ne m'avait paru plus méchante... Je n'osais en approcher. Je baissais tellement la tête, que les longues boucles de mes cheveux me tombaient sur le visage.

Enfin Blondeau me mit sur le lit de mademoiselle de Maran.

Celle-ci me prit rudement par le bras, en s'écriant avec aigreur : — Mon Dieu! que cette petite a l'air stupide avec ses grands yeux hé-

bétés et ses cheveux qui lui tombent sur le front !... Allons !..... allons ! il faut lui couper ces cheveux-là, tout en rond, comme ceux d'un garçon. .

Madame Blondeau, qui depuis m'a raconté tous ces détails, joignit les mains et s'écria :

— Sainte-Vierge ! mademoiselle ! ce serait un meurtre de couper les beaux cheveux blonds de Mathilde ! ils lui descendent jusqu'aux pieds !

— Eh bien !... justement, c'est pour qu'elle ne marche pas dessus.... Finissons.... des ciseaux.

— Ah ! mademoiselle ! — s'écria Blondeau les larmes aux yeux, — je vous en supplie, ne faites pas cela... Que mademoiselle me permette de lui dire... ce serait presque une impiété... un sacrilége.

— Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est? — demanda ma tante de sa voix impérieuse et perçante, qui faisait tout trembler autour d'elle.

— Oui, mademoiselle, —répondit ma gouvernante d'une voix émue, — madame la marquise... m'a recommandé de ne jamais couper les cheveux de sa fille. On ne les lui avait jamais coupés à elle-même... Pauvre madame !... Elle les avait si beaux !... C'est pour cela qu'elle

m'a fait cette recommandation avant... avant de mourir... — dit l'excellente femme, et elle se mit à fondre en larmes.

— Vous êtes une impertinente et une vilaine menteuse! Ma *belle-sœur* n'a jamais dit une telle sottise... Des ciseaux, et finissons.

Ma tante dit ces mots : ma *belle-sœur*, avec un accent d'ironie si amère, que plus tard j'avais toujours le cœur serré quand je lui entendais prononcer ces paroles.

Mademoiselle de Maran semblait tellement irritée, qu'il se serait agi de ma vie que je n'aurais pas été plus épouvantée.

D'une main elle me tirait à elle, en me serrant le bras dans ses longs doigts maigres et durs comme du fer; de l'autre elle ôtait mon peigne, afin de dérouler mes cheveux qui couvrirent bientôt mes épaules.

La terreur me rendit muette, je n'eus pas la force de crier.

— Mademoiselle! mademoiselle! — dit Blondeau en tombant à genoux, — au nom du ciel ne faites pas cela; il en arrivera malheur à Mathilde! C'est désobéir aux volontés de sa mère mourante, mademoiselle!

— Me donnerez-vous ou non des ciseaux, sotte bête que vous êtes?

— Mais, mon Dieu!... mon Dieu!... mademoiselle!

Sans lui répondre, ma tante sonna.

Servien parut.

— Servien, apportez ici vos grands ciseaux d'office.

— Oui, mademoiselle, — dit Servien.

Il sortit.

— Mademoiselle, — s'écria ma gouvernante avec énergie, — je ne suis qu'une pauvre domestique, vous êtes la maîtresse ici, mais je me ferais tuer plutôt que de laisser toucher aux cheveux de mon enfant.

Et ma gouvernante s'avança sur le lit pour m'arracher des mains de ma tante.

Félix, excité par ce mouvement, se jeta sur Blondeau et la mordit à la joue.

— Ah! la méchante bête! — s'écria-t-elle dans sa colère. Elle prit Félix par le cou et le jeta rudement au milieu du parquet.

Le chien poussa des cris lamentables. Je sentis les ongles de ma tante s'enfoncer dans mon épaule nue.

— Sortez d'ici! sortez d'ici, malheureuse! — dit-elle à Blondeau. Puis, voyant Servien entrer :

— Mettez cette insolente à la porte, — ajouta-t-elle, — et venez tenir cette petite, que je lui coupe les cheveux.

— Mademoiselle, pardon! pardon!... j'ai eu tort, je me suis ou-

bliée ; mais ayez pitié de Mathilde!... Grâce pour ses beaux cheveux, grâce! Et puis enfin, mademoiselle, la main de sa mère mourante les a touchés... c'est sacré, cela!

— Un mot de plus, et je vous chasse... entendez-vous? — lui dit ma tante.

Cette menace frappa Blondeau de stupeur. Elle savait mademoiselle de Maran capable de tenir sa parole. Avant tout elle craignait de me quitter : elle se résigna au sacrifice.

Toute ma vie je me souviendrai de cette scène. Elle semble puérile ; mais pour moi elle était horrible.

Servien, avec sa figure moitié lie de vin, tenait ses grands ciseaux ouverts. Je crus qu'il voulait me tuer... Je poussai des cris perçants.

— Prenez-la donc dans vos bras! — dit ma tante à cet homme, — et tenez-la bien ; en se débattant elle se ferait blesser.

Hélas! je ne songeais plus à me débattre ; j'avais presque perdu tout sentiment.

Blondeau se cachait la figure en sanglotant. Servien me prit dans ses grosses mains.

Je fermai les yeux, je frissonnai au froid de l'acier sur mon cou. J'entendis le grincement des ciseaux... et je sentis mes cheveux tomber tout autour de moi.

L'exécution finie, ma tante dit à Servien, en riant de toutes ses forces :

— Maintenant elle a l'air d'un affreux petit enfant de chœur..... Allons... allons... Servien, appelez une de mes femmes, qu'elle vienne les *balayer*, ces beaux cheveux!

Blondeau demanda en tremblant la permission de les ramasser et de les garder.

Ma tante le permit et lui ordonna de m'emmener.

Au moment où je quittai sa chambre, mademoiselle de Maran me fit venir auprès d'elle, me regarda un moment encore, et s'écria en éclatant de rire de nouveau :

— Mon Dieu! que cette petite est donc laide ainsi!

Une fois rentrée dans l'appartement que j'occupais avec Blondeau, celle-ci me prit dans ses bras et me couvrit de larmes et de baisers.

J'avais ressenti une telle frayeur à la vue des grands ciseaux de Servien que le dénoûment de cette scène me parut presque heureux. Je ne partageais pas le culte et l'admiration de ma gouvernante pour ma chevelure ; j'avoue même que je fus assez contente de pouvoir courir

dans le jardin sans être obligée d'écarter à chaque instant mes cheveux de mon front.

J'avais seulement été frappée de ces dernières paroles de ma tante :

— Que cette petite est laide ainsi !

Je priai ma gouvernante de me porter devant une glace. Je me trouvai une figure si singulière que, au grand chagrin de Blondeau, je me mis aussi à rire aux éclats.

Plus tard j'ai pu m'expliquer la singulière conduite de mademoiselle de Maran. Elle avait toujours ressenti une antipathie, une aversion profonde pour tout ce qui était beau ; et, sans vanité, mon ami, ou plutôt selon l'attachement aveugle de ma gouvernante, étant enfant j'étais charmante. Puis ma tante avait toujours détesté ma mère. Plus tard, hélas ! je fis à ce sujet de bien cruelles découvertes...

CHAPITRE II.

LE PROTECTEUR.

J'atteignis l'âge de sept ans. L'aversion de mademoiselle de Maran pour moi semblait augmenter chaque jour. Il n'est pas de petites tortures qu'elle ne se plût à m'infliger.

Ainsi, l'on m'avait toujours servi à dîner chez ma gouvernante, ma tante voulut me faire dîner à table à côté d'elle ; sa tabatière me causait un horrible dégoût, elle la mettait ouverte auprès de mon assiette ; si quelques mets me répugnaient, on m'en servait tous les jours ; si je ne pouvais surmonter mon dégoût, pour me punir mademoiselle de Maran faisait placer mon assiette dans la niche de *Félix*, et, malgré mon effroi, j'étais condamnée à aller chercher cette nourriture à genoux et à la manger à genoux.

Ma tante avait remarqué que la présence de ma bonne Blondeau me donnait le courage de tout souffrir sans pleurer, elle lui défendit de rester auprès de moi pour me servir. Le maître d'hôtel, Servien, fut

chargé de ce soin, et cet homme m'inspirait autant de dégoût que de frayeur.

Ce que j'ai maintenant peine à concevoir, c'est comment ma tante, malgré ses occupations, malgré la réelle supériorité de son esprit, pouvait mettre autant de calcul, autant de persévérance à tourmenter une enfant.

Rien n'était donné au hasard. Sa conduite envers moi était réfléchie, étudiée.

Peu à peu je m'endurcis à la douleur. La souffrance éveilla en moi le besoin de la vengeance. J'observai que plus je pleurais, plus ma tante riait ou semblait satisfaite.

Après des efforts inouïs pour me contraindre et pour cacher mes larmes, j'y réussis. J'éprouvai une grande joie en voyant l'étonnement, le dépit de ma tante.

Elle redoubla ses duretés, je redoublai de courage et de dissimulation.

Je frémis quelquefois encore en songeant à cette lutte ouverte entre une enfant abandonnée et une femme telle que mademoiselle de Maran; lutte dans laquelle je finis par avoir l'avantage, car la méchanceté de ma tante ne pouvait dépasser certaines limites.

Toute la maison tremblait devant elle; aussi ma gouvernante était-elle en butte à mille petites vexations de chaque jour. Il a véritablement fallu à cette excellente femme un dévouement plus qu'héroïque pour surmonter tant de dégoûts. Deux fois ma tante voulut m'en séparer; mais je tombai si gravement malade qu'elle dut renoncer à toute nouvelle tentative à ce sujet.

Je ne sais si c'était de la part de ma tante résolution arrêtée ou insouciance, mais à sept ans je n'avais encore eu aucun professeur.

Ma gouvernante m'avait appris à lire et à écrire; elle me faisait dire mes prières, mon catéchisme; je recevais enfin, grâce à l'attachement presque maternel de cette bonne créature, l'éducation qu'une personne de sa classe aurait donnée à sa fille.

Les enfants ne se trompent jamais sur les sentiments et sur les caractères de ceux qui les entourent. Leur pénétration confond; quand ils se voient aimés, ils savent avec une incroyable habileté assurer leur empire. Autant j'étais craintive et taciturne avec mademoiselle de Maran, autant j'étais gaie, turbulente, despotique avec ma gouvernante. Jamais elle ne résistait à mes volontés les plus extravagantes, à moins que ma santé ne fût en question. Elle m'idolâtrait, m'ac-

cablait de louanges sur ma beauté, sur mon esprit, sur ma gentillesse.

Je passais ainsi mon enfance entre les sarcasmes ou les duretés de ma tante et les flatteries aveugles de Blondeau.

Mon caractère devait participer de ces influences diverses.

J'étais tour à tour orgueilleuse ou humble à l'excès, rayonnante de bonheur ou navrée d'amertume, je ressentais enfin la haine et l'amour à un point inconcevable pour mon âge. J'étais presque heureuse des cruautés de ma tante, parce qu'elles m'offraient le moyen de la braver, de la dépiter par mon sang-froid.

Elle se vengeait en me persuadant avec un art infini que j'étais laide et sotte.

Je retenais mes larmes, je courais auprès de ma gouvernante, et j'éclatais en sanglots. Alors, pour me consoler, la pauvre femme me faisait les louanges les plus outrées, auxquelles je finissais par croire.

De là sans doute mes ressentiments toujours extrêmes, de là mon impuissance à accepter plus tard ces *mezzo termine* si fréquents dans la vie.

L'âge n'a d'ailleurs jamais modifié chez moi cette étrange façon de me juger. Au lieu de choisir un milieu raisonnable entre deux exagérations, au lieu de ne me croire ni tout à fait inférieure ni tout à fait supérieure aux autres, j'ai vécu dans de continuelles alternatives de confiance insolente ou de défiance accablante.

Les triomphes passés ne m'empêchaient pas plus d'être parfois d'une humilité ridicule, que les humiliations souffertes ne m'empêchaient d'être glorieuse jusqu'au dédain.

Du premier mot, du premier regard j'étais dominée ou je dominais, et cela dans les relations les plus ordinaires de la vie. Il y a des personnes vraiment redoutées et redoutables, devant qui les plus hardis tremblaient, auxquelles j'ai toujours complétement imposé, tandis que des gens de la plus grande insignifiance prenaient sur moi un empire absolu.

Je devais encore conserver de mon éducation première l'habitude, la volonté de dissimuler mes chagrins ou mes souffrances, et de me venger du mal qu'on me faisait par une apparence de dédaigneuse insensibilité.

. . . . . .

Je n'avais pas encore sept ans, je crois, lorsque mon éducation fut tout à fait changée. Les événements qui amenèrent cette révolution sont restés très-présents à mon souvenir.

M. D'ORBEVAL.

On m'avait abandonnée aux soins de ma tante, d'après l'avis de mon tuteur, le baron d'Orbeval, parent assez éloigné de mon père, que je voyais fort rarement.

Lorsqu'il venait chez mademoiselle de Maran, on m'envoyait chercher, on me faisait quitter le sarrau plus que modeste dont ma tante voulait toujours que je fusse vêtue. On m'habillait avec un peu plus de soin que de coutume, et on m'amenait devant mon tuteur.

C'était un grand vieillard blême, à figure de fouine, à perruque blonde très-frisée; il portait un abat-jour de soie verte et une douillette de soie puce tout usée : il était conseiller à la cour de cassation, et d'une sordide avarice.

Quand j'arrivais auprès de lui, il me regardait d'un air sévère et me demandait si j'étais bien sage.

Ma tante se chargeait ordinairement de répondre que j'étais volontaire, stupide et paresseuse.

Mon tuteur me donnait alors une chiquenaude très-sèche sur la joue, en me disant :

— Mademoiselle Mathilde, mais c'est très-mal!... très-mal..... Si cela continue, on vous enverra avec les petites filles des pauvres.

Je fondais en larmes, et Blondeau m'emportait.

J'étais restée trois ou quatre mois sans être présentée à mon tuteur, lorsqu'un jour je vis entrer dans ma chambre un homme jeune encore que je ne connaissais pas.

Dès qu'il parut, Blondeau s'écria en joignant les mains avec une expression de surprise et de bonheur :

— Mon Dieu!... c'est vous! c'est vous, monsieur de Mortagne!!...

Celui-ci, sans répondre à ma gouvernante, me prit dans ses bras, me regarda en silence avec une sorte d'avide curiosité; puis, après m'avoir tendrement embrassée, il me remit à terre, et dit en essuyant une larme : Comme elle lui ressemble!..... comme elle lui ressemble!!

Et il tomba dans une sorte de rêverie.

La figure de cet étranger me semblait si bienveillan e, malgre la sévérité de ses traits; il m'avait paru si ému en me contemplant, sa présence paraissait faire tant de plaisir à Blondeau, que je me rapprochai de lui sans crainte.

C'était un cousin germain de ma mère. Depuis plusieurs années il voyageait, et arrivait seulement en France.

M. le comte de Mortagne passait pour un homme très-étrange. Il avait servi, et vaillamment servi sous l'empire. Depuis l'on ne pouvait s'expliquer sa vie continuellement nomade. Il avait parcouru les deux mondes. On le disait doué d'une instruction prodigieuse, d'un caractère de fer, d'un courage à toute épreuve; mais sa franchise, presque brutale, lui avait concilié peu d'amis.

Il avait aimé ma mère comme le plus tendre des frères.

Plusieurs fois il avait tâché de faire comprendre à mon père tout le prix du trésor qu'il négligeait pour suivre les conseils ambitieux de mademoiselle de Maran : aussi ma tante avait-elle pris M de Mortagne dans une aversion profonde; mais, comme membre de mon conseil de famille, et chargé comme tel de veiller à mes intérêts, il se trouvait quelquefois forcément rapproché de mademoiselle de Maran.

Depuis quatre ans il voyageait dans l'Inde. Sa première visite, en arrivant à Paris, avait été pour moi.

Il ne pouvait se lasser de me regarder, de m'admirer, de me louer! Il accablait Blondeau de questions.

M DE MORTAGNE

Étais-je heureuse?

Recevais-je l'éducation que je devais recevoir?

Quels étaient mes maîtres?

A sept ans, je devais savoir bien des choses J'avais l'air si intelligente! je devais avoir bien profité de l'instruction qu'on m'avait donnée!

Ma pauvre gouvernante osait à peine répondre. Enfin elle avoua en pleurant la vérité... Le peu que je savais, c'était elle qui me l'avait appris. Mademoiselle de Maran devenait de plus en plus dure et injuste envers moi. Je n'avais aucun des plaisirs de mon âge; et ce qui surtout exaspérait Blondeau, je n'étais jamais vêtue comme devait l'être la fille de madame la marquise de Maran.

A chaque parole de ma gouvernante, l'indignation de M. de Mortagne augmentait.

C'était un homme de haute taille, toujours vêtu avec négligence. Quoiqu'il eût quarante ans à peine, son front était chauve; par une mode qui semblait à cette époque des plus bizarres, il portait sa barbe longue comme quelques personnes la portent aujourd'hui.

La brusquerie de ses manières, la hardiesse militaire de ses paroles, sa physionomie singulière et presque sauvage, l'avaient fait surnommer dans le monde le *paysan du Danube*.

Il appartenait à l'opinion libérale la plus avancée de cette époque, et il ne cachait en rien sa manière de voir, quoique des personnes bienveillantes pour lui l'eussent engagé à plus de modération.

Quand il le voulait, il dissimulait la plus mordante ironie sous une apparence de bonhomie naïve; mais ordinairement son langage était âpre, rude et presque brutal.

Lorsque ma gouvernante eut exposé à M. de Mortagne la manière dont j'étais élevée par ma tante, la figure de mon cousin, hâlée par le soleil de l'Inde, devint pourpre de colère: il marcha quelques moments avec agitation; puis, me prenant brusquement dans ses bras, il se dirigea vers l'appartement de mademoiselle de Maran en s'écriant :

— Ah! c'est ainsi qu'elle traite l'enfant de ma pauvre cousine..... Je vais lui dire deux mots, moi! et de ma grosse voix, encore!

— Mais, monsieur le comte, prenez garde... — dit ma gouvernante en le suivant d'un air effrayé.

— Soyez tranquille, madame Blondeau, je ne m'intimide pas pour si peu! J'ai écrasé du pied des bêtes encore plus malfaisantes que mademoiselle de Maran. — Et il m'embrassa deux fois en me disant : — Pauvre petite! ton sort va changer.

Jamais je n'oublierai la joie que je ressentis en devinant que mon protecteur allait me venger des méchancetés de ma tante.

Dans mon ravissement, dans ma reconnaissance, j'entourai de mes bras le cou de M. de Mortagne, et, croyant lui rendre un important service, je lui dis tout bas :

— Il n'y a pas que ma tante qui soit méchante, monsieur, il y a aussi son chien *Félix;* il faudra bien prendre garde à vous, car il mord jusqu'au sang.

— S'il me mord, ma petite Mathilde, je le jetterai par la fenêtre, — dit M. de Mortagne en m'embrassant encore.

M. de Mortagne me parut un héros; je ressentis pour la première fois l'ardeur de la vengeance.

Servien était, selon son habitude, dans le salon d'attente qui précédait la chambre à coucher de sa maîtresse.

M. de Mortagne, suivi de Blondeau, allait ouvrir la porte; le maître d'hôtel se leva et dit :

— Je ne sais pas, monsieur, si mademoiselle est visible.

M. de Mortagne, sans lui répondre, le repoussa du coude, et entra chez ma tante.

Assise dans son lit, en manteau et en chapeau de soie carmélite, selon son habitude, elle lisait ses journaux.

L'entrée de M. de Mortagne fut si brusque, si bruyante, que Félix alarmé sortit vivement de sa niche, et se jeta résolument aux jambes de mon protecteur.

— Prenez garde, prenez garde, voilà le méchant chien, — lui dis-je tout bas.

— Voilà pour lui! — et d'un coup de pied mon vengeur envoya Félix rouler sous le lit.

Aux hurlements de son favori, ma tante, déjà très-irritée de l'entrée de M. de Mortagne, qu'elle détestait, s'écria aigrement :

— Mais, monsieur, cela n'a pas de nom!... Qu'est-ce que cela veut dire? Entrer chez moi comme d'assaut!... écraser mon chien!. . Vous croyez-vous encore dans votre caserne?...

M. de Mortagne m'a bien des fois depuis raconté cette scène.

Il s'assit sans façon à côté du lit de mademoiselle de Maran, me tenant toujours sur ses genoux; il lui répondit :

— Il ne s'agit, madame, ni de chien, ni d'assaut; il s'agit de cette malheureuse enfant, que vous élevez en marâtre...

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?... — répondit ma tante

d'un air hautain. — Êtes-vous donc revenu des antipodes, monsieur, pour me dire de ces insolences-là? Parce que vous êtes fait comme un vilain sauvage, et que vous avez une réputation de grossièreté parfaitement bien établie, et méritée d'ailleurs, il ne s'ensuit pas que je me laisserai insulter ni intimider chez moi, entendez-vous bien, monsieur?

— Et parce que vous avez, madame, le bonheur de joindre la laideur et la méchanceté du feu duc de Gesvres à la difformité et à l'esprit d'Ésope, il ne s'ensuit pas non plus que je doive souffrir vos insolences, entendez-vous bien, madame? — reprit M. de Mortagne, qui avait toujours rendu à mademoiselle de Maran grossièreté pour grossièreté.

Ma tante pâlit de rage et s'écria : — Monsieur, prenez garde, quand je hais, je hais bien... et quand je hais, je le prouve...

— Je sais que vous avez des amis puissants et des créatures dangereuses, mais je n'ai besoin de personne, je ne crains personne... Je vous dirai donc la vérité... Tant pis si elle vous blesse; je l'ai dite à bien d'autres qui n'en sont pas morts... malheureusement! En un mot, cette enfant est indignement élevée, son éducation est si négligée que j'en rougis pour vous. N'avez-vous pas honte de traiter ainsi la fille de votre frère?

Ces mots réveillèrent à la fois l'amour de ma tante pour mon père et sa haine contre ma mère.

Elle s'écria :

— Et c'est parce que la mémoire de mon frère est sacrée pour moi que je traite cette petite comme il me convient de la traiter. Elle m'est confiée, je n'ai à en rendre compte qu'à son tuteur; ainsi, monsieur, allez porter ailleurs vos outrages, ce qui se fait ici ne vous regarde pas.

— Cela me regarde si fort que, comme membre du conseil de famille, je vais aujourd'hui même en demander la convocation, et l'on examinera si votre nièce a reçu jusqu'à présent l'éducation à laquelle elle doit prétendre...

Cette menace parut faire un assez grand effet sur mademoiselle de Maran.

— Venez ici, petite, et répondez, — dit ma tante en me faisant signe d'approcher.

Au lieu d'obéir, je me pressai contre M. de Mortagne en le regardant d'un air suppliant.

— Vous voyez bien que vous lui faites une peur horrible avec vos tendresses! — dit M. de Mortagne. — Ce n'est pas cette enfant qui doit répondre, c'est vous. Elle n'a pas un maître! elle sait à peine ce

que les enfants du peuple savent à son âge! Vous lui refusez jusqu'aux vêtements convenables à sa position. Pourtant on vous paye assez cher pour en prendre soin.

— Qu'est-ce que ça veut dire? On me paye! — s'écria ma tante avec indignation.

— Cela veut dire qu'on vous donne mille francs par mois, sur la fortune de cette pauvre enfant, pour subvenir à ses dépenses, et, à voir la façon dont elle est vêtue et instruite, il est clair que vous ne dépensez pas cent louis par an pour elle... Que faites-vous du reste? Si vous l'avez empoché, il faudra bien en rendre compte... Du reste, soyez tranquille... j'y veillerai... Parce que vous êtes très-méchante, ce n'est pas une raison pour que vous ne soyez pas aussi très-avare!

— Mais cela passe toutes les bornes! Mais si l'on ne savait pas que

vous êtes plus qu'à moitié fou, monsieur, ce serait à vous faire jeter par les fenêtres! Est-ce que j'ai des comptes à vous rendre? Qu'est-ce que signifie cette impertinente inquisition-là? — s'écria mademoiselle de Maran en s'agitant sur son lit.

— Je vous dis que je suis son parent, son conseil; m'entendez-vous? — répondit M. de Mortagne d'une voix tonnante, — et, comme tel, je vous citerai devant l'assemblée de famille pour répondre de votre conduite! Si l'on ne me fait pas justice de vous... je me la ferai moi-même! et nous nous verrons entre les deux yeux... ce qui ne sera guère agréable pour moi... car vous êtes un monstre.

— Ah! l'abominable homme! il va me rendre malade, avec ses brutalités... Traiter ainsi une malheureuse femme! — dit ma tante d'une voix dolente.

— Eh! madame, il y a long-temps que, par la hardiesse de vos attaques, par la méchanceté de vos propos, vous avez fait oublier la pitié qu'on doit avoir pour la vieillesse, pour la laideur et pour les infirmités... Allons donc! vous n'êtes plus une femme.

— Comment! je ne suis plus une femme! Je suis une licorne, peut-être?... Mais c'est à vous faire enfermer, monsieur! Allez-vous-en d'ici! allez-vous-en! je ne veux pas faire d'éclat devant mes gens... Sans cela...

— Sans cela! madame, il en serait tout de même, vous n'y gagneriez que des témoins. Voici mon dernier mot : je vais me rendre chez tous les membres du conseil de famille, afin de les engager (et j'y parviendrai) à vous retirer cette malheureuse enfant d'entre les mains et à la placer dans une pension ou dans un couvent.

— Et, pour compléter cette belle œuvre-là, — reprit mademoiselle de Maran d'un air ironique, — on vous chargera sans doute, monsieur, de désigner le couvent? C'est grand dommage qu'il n'y ait pas de *Jacobines*, vous y feriez mettre tout de suite cette petite, n'est-ce pas? En souvenir des *frères et amis de* 93, dont vous aimez tant l'histoire, vous l'appelleriez mamzelle *Scipionne* ou mamzelle *Égalité;* qu'est-ce que je dis donc, mamzelle! citoyenne, s'il vous plaît. Malheureusement ces bons temps-là sont passés... et de nos jours, en tout et pour tout, on tient compte, monsieur, on tient sévèrement compte, entendez-vous, de la manière de voir des gens qui veulent faire prévaloir leur avis contre celui... de personnes bien pensantes.

Mademoiselle de Maran accentua tellement ces derniers mots que M. de Mortagne en comprit la portée.

— Ah! nous y voilà, — s'écria-t-il, — j'étais bien étonné aussi que vous ne m'eussiez pas encore traité de *Jacobin* ou de bonapartiste, ce qui pourtant ne va guère ensemble. Je sais que vous êtes assez perfide pour me susciter dans le conseil une question de parti à propos de ma réclamation. Je sais que vos parents ultras y sont en grand nombre. Je sais qu'ils suivent aveuglément vos avis, et il est probable qu'ils feront dans cette circonstance, comme dans toute autre, un usage criminel de leur majorité.

En m'embrassant avec tendresse et émotion, M. de Mortagne ajouta tristement :

— Pauvre enfant!... Pauvre France!

— Ah! mon Dieu! voyez donc comme c'est à la fois superbe et touchant! — s'écria ma tante en riant aux éclats de son rire aigre et insolent. — Ah! mon Dieu! voyez-vous ce pharamineux rapprochement... *pauvre enfant! pauvre France!* Le tendre Saint-Just disait de ces jolies bergerades–là au club des Cordeliers, je crois; ce qui ne l'empêchait pas du tout de vous faire couper le cou le lendemain. Oui, oui, je vois bien à votre colère, monsieur, que, si cela dépendait de vous, vous me traiteriez à la façon de ces pauvres *frères et amis*. Car en vérité, malgré votre naissance, vous étiez digne d'être des leurs, vous avez fait partie de ces *messieurs de la Loire*.

M. de Mortagne m'a dit qu'en effet les froids et cruels sarcasmes de ma tante l'avaient mis hors de lui, et qu'il se reprocha de lui avoir brutalement répondu :

— C'est vrai! quand je songe que vous avez fait mourir de chagrin ma cousine de Maran, quand je songe que vous torturez un malheureux enfant avec une méchanceté diabolique, je me demande si l'on ne devrait pas mettre hors la loi... ce qui est moralement et physiquement hors de la nature.

— Assez d'insultes comme ça! sortez! sortez, monsieur! — s'écria mademoiselle de Maran avec une telle expression de colère que, lorsque M. de Mortagne, en se levant, voulut me déposer à terre, je me cramponnai à lui de toutes mes forces en le suppliant de ne pas me laisser avec ma tante.

Il me mit dans les bras de ma gouvernante, qui était restée muette et inaperçue pendant cette scène.

Nous sortîmes tous trois : mademoiselle de Maran était dans une colère difficile à peindre.

CHAPITRE III.

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Je n'avais pas compris grand'chose à la conversation de M. de Mortagne et de ma tante. J'avais seulement été ravie d'entendre mon protecteur parler d'une manière si ferme à mademoiselle de Maran.

Je pressentais quelque heureux changement dans ma position. L'idée d'entrer dans un couvent ou dans une pension, qui effraie toujours si fort les enfants, me plaisait, au contraire, beaucoup. Tout ce que je désirais au monde, c'était de quitter la maison de ma tante.

Le conseil allait décider si je resterais ou non au pouvoir de mademoiselle de Maran. Je faisais les vœux les plus vifs pour que M. de Mortagne réussît dans son dessein. Le jour fatal arriva ; ma tante me fit habiller avec soin, et je descendis dans le salon où les membres de notre famille s'étaient réunis.

Je cherchai des yeux M. de Mortagne ; il n'était pas encore venu. Ma tante me plaça à côté d'elle et de M. d'Orbeval, mon tuteur.

Tous nos parents semblaient craindre mademoiselle de Maran et l'entouraient d'une obséquieuse déférence. On lui savait un crédit puissant. Son salon était le rendez-vous des hommes les plus influents du gouvernement. Par égard pour Louis XVIII, les princes lui témoignaient une extrême bienveillance.

M. de Talleyrand partageait souvent ses soirées entre ma tante et madame la princesse de Vaudemont. Ce grand homme d'état, qui — disait ma tante avec beaucoup de raison d'ailleurs — avait élevé le silence jusqu'à l'éloquence, l'esprit jusqu'au génie, et l'expérience jusqu'à la divination, — causait quelquefois une heure, tête à tête, avec mademoiselle de Maran ; car elle était de ces femmes avec qui toutes les sommités sont presque obligées de compter.

Les enfants sont surtout frappés des apparences ; ils ne peuvent se rendre raison de la puissance de l'esprit et de l'intrigue : aussi pendant bien long-temps il me fut impossible de comprendre comment mademoiselle de Maran, malgré son apparence chétive, presque grotesque, exerçait autant d'empire sur des personnes qui n'étaient pas forcément sous sa dépendance.

Lorsque ma tante était assise, sa tête, presque de niveau avec son épaule gauche infiniment plus haute que la droite, ne dépassait pas le dossier d'un fauteuil ordinaire ; ses longs pieds, toujours chaussés de souliers de castor noir, reposaient sur un carreau très-élevé qu'elle partageait avec Félix.

Pourtant, malgré sa laideur, malgré sa méchanceté, mademoiselle de Maran réunissait chaque soir autour d'elle l'élite de la meilleure compagnie de Paris, et gourmandait avec hauteur les personnes qui demeuraient quelques jours sans venir la voir. Ses reproches, aigres et durs, témoignaient assez qu'elle ne tenait pas à ces hommages par affection, mais par orgueil.

On n'attendait plus que M. de Mortagne, il arriva. Mon cœur battait avec force. De lui allait dépendre mon avenir.

Je remarquai bien vite que M. de Mortagne était reçu avec froideur par mes parents. Sa barbe et ses dehors négligés firent chuchoter et sourire, quoique son originalité fût connue. On savait la profonde aversion de ma tante contre lui ; en le raillant, on savait la flatter.

Après quelques moments de silence, mon tuteur, M. d'Orbeval, pria M. de Mortagne de reproduire les raisons qui lui semblaient motiver la réunion d'une assemblée de famille.

M. de Mortagne répéta ce qu'il avait dit à ma tante sans mesurer davantage ses termes ; il finit par demander qu'on me mît au couvent des Anglaises, qui était alors en aussi grande vogue que l'a été par la suite le *Sacré-Cœur*.

Pendant cette violente accusation, mademoiselle de Maran resta impassible. Nos parents, complétement dominés par elle, en avaient une

CONSEIL DE FAMILLE.

peur horrible. Ils manifestèrent à plusieurs reprises leur indignation contre M. de Mortagne par des murmures et par des interruptions; leurs regards tournés vers ma tante semblaient la prendre à témoin et protester contre la brutalité du langage de mon protecteur.

Celui-ci, parfaitement indifférent à ces rumeurs, haussa les épaules de temps en temps, attendit que le bruit eût cessé pour recommencer de parler, et ne modifia en rien son langage.

Il lui fallait véritablement du courage pour s'attaquer ainsi à mademoiselle de Maran; placée, entourée comme elle l'était, elle pouvait trouver mille moyens de lui nuire, de se venger... Hélas, elle ne prouva que trop à M. de Mortagne que la haine qu'elle lui portait était implacable.

J'étais alors bien enfant; je me souviens pourtant d'un fait qui alors me frappa malgré son insignifiance, et qui maintenant a toute sa valeur à mes yeux.

Pendant ce débat, la physionomie de ma tante n'avait trahi aucune émotion; elle tenait dans ses mains une longue aiguille à tricoter... A mesure que M. de Mortagne parlait, mademoiselle de Maran semblait de plus en plus serrer cette aiguille entre ses doigts décharnés. Enfin au moment où il s'écria : — que, si rien n'était plus respectable que la laideur, la vieillesse et les infirmités, rien n'était plus lâche que d'abuser de ces déplorables désavantages pour répondre impunément des insolences aux hommes qui lui demandaient compte d'une conduite à la fois honteuse et cruelle, — mademoiselle de Maran brisa en morceaux et comme par hasard l'aiguille qu'elle tenait entre ses doigts, et jamais je n'oublierai le regard fatal qu'en ce moment elle jeta sur M. de Mortagne.

Mon tuteur crut devoir, au nom de la majorité de l'assemblée, répondre à l'antagoniste de ma tante et blâmer vertement son langage. Mon protecteur sembla se soucier fort peu de cette attaque, ensuite de laquelle M. d'Orbeval demanda à mademoiselle de Maran, avec la plus respectueuse déférence et seulement pour la forme, si elle croyait nécessaire d'apporter quelques modifications à mon éducation, se hâtant d'ajouter que, d'avance, l'assemblée s'en rapportait absolument à sa décision sur ce sujet, qu'elle pouvait apprécier mieux que personne.

Mademoiselle de Maran, sans faire allusion aux attaques de M. de Mortagne, répondit avec une finesse, avec une adresse extrême, qu'en effet j'étais ce qu'on appelle fort peu avancée, que j'avais la tête faible, l'entendement peu développé ; qu'elle avait cru ne pas devoir me fati-

guer vainement l'intelligence en me faisant donner des leçons dont j'aurais été hors d'état de profiter; qu'ainsi je me serais nécessairement dégoûtée du travail; elle avait, au contraire, voulu d'abord s'occuper de ma santé, qui, grâce au ciel! était florissante : je me trouvais donc dans une condition parfaite pour regagner le temps perdu, sans craindre les fatigues d'une application forcée. Elle termina en disant qu'avant la convocation de l'assemblée de famille, elle était résolue de me faire commencer immédiatement mes études.

M. de Mortagne m'a dit bien souvent qu'il était impossible de se défendre plus habilement que l'avait fait ma tante, et de colorer sa conduite de semblants plus spécieux : elle démontra clairement qu'en économisant beaucoup sur les premières années de mon éducation, elle avait voulu se réserver les moyens de me donner plus tard une instruction beaucoup plus large et beaucoup plus complète; elle ajouta qu'il était concevable que je m'ennuyasse dans la maison d'une tante vieille et infirme, mais qu'elle avait promis à mon père de ne jamais m'abandonner; qu'ainsi elle ne pouvait croire que mes parents voulussent me faire entrer au couvent.

Pour tout concilier et pour que j'eusse une compagne de mon âge, ma tante annonça que mon tuteur, cédant à ses sollicitations, consentait à retirer dans quelques mois sa fille du couvent et à la lui confier.

M. d'Orbeval était veuf, sa fille partagerait ainsi mes études et viendrait habiter chez mademoiselle de Maran.

Avec sa rudesse et sa franchise ordinaires, M. de Mortagne répondit que de cette façon ce serait moi qui ferais les frais de l'éducation de mademoiselle d'Orbeval, qui était pauvre, et que son père n'avait consenti à cet arrangement que par intérêt personnel et par frayeur de ma tante, qui pouvait lui nuire ou le servir.

M. de Mortagne reprit que, dans toute autre circonstance, il n'aurait élevé aucune objection contre l'éducation particulière qu'on voulait me donner et me faire partager avec ma jeune parente; mais qu'il avait de puissantes raisons de croire que l'influence de mademoiselle de Maran ne pouvait que m'être funeste; qu'elle avait torturé mon enfance, et qu'elle perdrait peut-être ma jeunesse.

Une rumeur d'indignation lui coupa la parole.

Mon tuteur s'écria que jamais sa fille ne mettrait le pied chez ma tante; qu'il n'avait adhéré aux propositions qu'on lui avait faites que dans mon intérêt, mais qu'il retirait sa promesse, puisqu'on interprétait si mal son dévouement. Pourtant, lorsque toute l'assemblée se fut

jointe à mademoiselle de Maran pour apaiser M. le baron d'Orbeval et pour blâmer M. de Mortagne, mon tuteur promit de laisser venir sa fille. — M. de Mortagne, ne pouvant contenir sa colère, s'échappa jusqu'à dire qu'il n'y avait pas dans l'assemblée un homme de cœur, que tous tremblaient devant le crédit de mademoiselle de Maran.

Comme mon protecteur leur offrait de soutenir l'épée à la main ce qu'il avait avancé, il n'y eut qu'un cri d'indignation contre ce spadassin, qui voulait faire prévaloir la force brutale dans les délibérations de famille, et qui ne respectait ni le sexe ni la vieillesse.

M. de Mortagne, outré, vint à moi, m'embrassa tendrement et me dit : — Mon pauvre enfant, dans peu de temps nous nous reverrons. Que Dieu vous garde de cette méchante femme et de ses complaisants! Je le vois, ils ont maintenant le nombre et la loi pour eux. Patience, patience, je trouverai moyen de vous sauver malgré eux..... Il m'embrassa de nouveau et sortit.

Après son départ l'indignation redoubla et fit bientôt place à un sentiment de pitié méprisante.

Ceux de mes parents qui étaient en état de répondre aux provocations de M. de Mortagne et qui ne l'avaient pas fait, non par manque de courage, mais par crainte de ma tante, affirmèrent que M. de Mortagne avait le cerveau fêlé, et qu'on ne pouvait traiter sérieusement ses folies.

Tout en regrettant beaucoup la défaite de mon protecteur, je ne pouvais m'empêcher de songer presque avec joie à cette compagne qu'on m'annonçait ; je regardais son père, M. d'Orbeval, avec moins d'inquiétude : je m'enhardis même jusqu'à demander à ma tante quand arriverait ma cousine.

A mon grand étonnement, mademoiselle de Maran me répondit sans aigreur et presque d'un ton affectueux que mademoiselle Ursule d'Orbeval viendrait prochainement.

Cette assurance me combla de joie. Si j'avais été plus heureuse, peut-être aurais-je accueilli avec jalousie l'arrivée de ma cousine, tandis qu'au contraire je ne pouvais croire qu'à une diversion favorable dans ma position.

Dès ce jour la conduite de mademoiselle de Maran changea complétement envers moi. D'abord elle me donna pour m'instruire les meilleurs professeurs de Paris. Par un motif que j'ai pénétré plus tard, elle me laissa madame Blondeau pour gouvernante, quoique celle-ci fût bien loin d'avoir les connaissances nécessaires pour remplir ces fonctions, alors que mon éducation devait être beaucoup plus cultivée.

Seulement elle adjoignit une femme de chambre à mon service ; au lieu de me laisser vêtue presque d'une manière sordide, ma tante voulut que je fusse habillée avec un luxe, avec une recherche qui n'étaient pas même de mon âge.

Je me souviens de ma surprise, de ma joie, un jour que je trouvai dans ma chambre une psyché faite pour ma taille, et une toilette à la duchesse entourée de flots de rubans et de dentelles.

Au lieu de me gronder sans cesse, de s'extasier sur ma laideur, sur mon ineptie, ma tante se mit tout à coup à m'accabler des louanges les plus outrées sur ma beauté, sur ma taille, sur l'élégance de ma tournure, sur mon esprit, sur mes dispositions.

Comme ce brusque changement de manières devait m'étonner beaucoup, mademoiselle de Maran me dit en confidence qu'il eût été très-dangereux de me faire part de ces charmantes vérités quand j'étais une paresseuse ; car mon amour-propre en aurait été dangereuse-

ment exalté : maintenant, comme je travaillais avec assiduité, c'était une manière de me récompenser que de m'apprendre qu'il n'y avait rien au monde de plus ravissant que moi.

La femme de chambre que ma tante m'avait donnée me répétait les mêmes paroles. Enfin, dans la maison, tout le monde, jusqu'à Servien, se mit à me flatter à l'envi.

Ma pauvre Blondeau, avec cet instinct, cette profonde sagacité de cœur que donne le dévouement, fut effrayée de ce revirement subit dans les procédés de ma tante. Ce fut elle alors qui me gronda, qui me reprocha de penser trop à ma toilette, de négliger mes prières, de devenir hautaine, capricieuse.

Malgré mon attachement pour cette excellente femme, je fus choquée de ses remontrances. Elles me parurent d'autant plus pénibles que jusqu'alors elle m'avait toujours traitée avec la tendresse la plus idolâtre.

Je sentis mon affection pour elle se refroidir ; au contraire, ma confiance s'augmentait envers mademoiselle Julie, ma femme de chambre, qui ne manquait aucune occasion de m'irriter contre ma gouvernante.

Malgré les prévenances de mademoiselle de Maran pour moi, je ne pouvais encore surmonter la frayeur et l'aversion qu'elle m'avait inspirées ; j'y tâchais cependant de toutes mes forces, croyant de ma reconnaissance de lui témoigner quelque attachement.

Je faisais vraiment des progrès rapides ; je m'appliquais avec ardeur au dessin, à la musique, à l'étude de l'anglais et de l'italien, afin de ne pas être trop au-dessous de ma cousine Ursule d'Orbeval, dont ma tante ajournait sans cesse l'arrivée.

Ma tante ne sortait que très-rarement ; elle m'envoyait presque chaque jour me promener au bois de Boulogne, dans sa voiture, avec mademoiselle Julie, car je ne cachais pas ma préférence pour cette fille.

Pendant toute la promenade, elle ne cessait de me répéter que tout le monde me regardait avec admiration.

Enfin, depuis près d'une année que ma tante s'occupait particulièrement de mon éducation, je n'étais plus reconnaissable : mon instruction avait beaucoup gagné, mon esprit s'était développé, mais le germe des plus mauvaises passions commençait à fermenter en moi.

Malgré le christ d'ivoire qui ornait l'alcôve de ma tante, elle ne pratiquait en apparence aucun acte religieux.

Elle se bornait à m'envoyer à la messe à Saint-Thomas-d'Aquin,

avec une de ses femmes. Un valet de pied me suivait, portant un carreau armorié pour mes pieds, et un sac de velours qui renfermait mon livre de messe. C'était un appareil aussi ridicule qu'inconvenant pour un enfant de mon âge, et j'entendais dire sur mon passage : — La tendresse aveugle de mademoiselle de Maran pour sa nièce va jusqu'à la folie.

Je finissais par croire à cet attachement. En effet, on disait partout que ma tante m'idolâtrait, et qu'il faudrait s'en prendre à sa faiblesse et à son aveuglement si un jour j'étais mal élevée.

A cette heure encore, bien des gens sont persuadés que mademoiselle de Maran m'a toujours tendrement... trop tendrement aimée...

Il n'y a rien de plus aimant, mais il n'y a aussi rien de plus cruellement égoïste que les enfants. Je me faisais un jeu barbare de combler ma nouvelle femme de chambre de marques de confiance en présence de Blondeau, pour faire *enrager* celle-ci, ainsi que disent les petites filles.

La malheureuse femme, éclairée par son bon sens, et non pas irritée par une basse envie, souffrait horriblement de se voir ainsi oubliée, méconnue par moi, elle qui m'aimait si sincèrement.

Bientôt mon ingratitude n'eut plus de bornes.

A mesure que mon intelligence se développait, mademoiselle de Maran m'inspirait, sinon plus d'attachement, du moins plus de curiosité. Mon esprit commençait à comprendre ses railleries, à s'en amuser; elle se moquait de Blondeau, de sa rigidité, de ses remontrances sur ma coquetterie naissante, et je riais beaucoup. Elle raillait son ignorance, son langage inculte, et je riais encore.

Peu à peu, à l'oubli de cette affection si sainte, si dévouée, se joignit presque le mépris; car ma tante me fit rougir de l'espèce de familiarité dans laquelle je vivais avec une femme de cette espèce.

Sans doute j'eus tort, bien tort; mais j'avais huit ans à peine, et une femme d'un esprit réellement très-supérieur en abusait pour me jeter dans une voie funeste.

Je ne suivis que trop ses conseils : je témoignai tant de froideur à ma gouvernante, que la malheureuse femme tomba malade de chagrin, après avoir fait tout pour réveiller en moi mon attachement d'autrefois.

Lorsque je la vis pâle, changée, je compris toute l'étendue de ma faute; je pleurai, je ne voulus plus la quitter : ma tante, s'apercevant de mon affliction, me persuada que la maladie de Blondeau était un

jeu, une feinte. Cette odieuse interprétation donnait une excuse à mon ingratitude, j'y ajoutai foi.

Je n'oublierai jamais le douloureux étonnement qui se peignit sur les traits de ma gouvernante lorsqu'elle me vit revenir auprès d'elle, souriante, légère et moqueuse. Elle leva au ciel ses mains amaigries, et s'écria en pleurant :

— Mon Dieu! elle qui avait le cœur de sa mère!... ils l'ont perdue... perdue...

De ce jour la malheureuse femme devint encore plus sombre, plus taciturne; quoique sa faiblesse fût grande, elle voulut se lever.... Distraite, absorbée, elle semblait préoccupée d'une idée fixe. Nos gens la prenaient presque pour leur jouet. Elle, autrefois si impatiente, semblait tout souffrir avec résignation, ou plutôt avec indifférence. Elle me parlait à peine.

Je me souviens qu'une nuit, en m'éveillant, je la trouvai la tête penchée sur mon chevet, les yeux baignés de larmes, et me regardant avec une angoisse indéfinissable.

J'eus peur, je feignis de me rendormir. Le lendemain je dis tout à ma tante. Elle me répondit que c'était une plaisanterie de Blondeau, qui voulait m'effrayer. Je crus mademoiselle de Maran, et je gardai rancune à ma gouvernante.

Le jour de l'an arriva; la veille, ma tante m'avait dit, en me parlant des étrennes de Blondeau : — Au lieu de lui donner quelques robes ou quelque bijou, il faudra lui donner de l'argent. *Ces gens-là aiment mieux l'argent que tout*. Et elle me remit cinq louis pour elle.

Les années précédentes jamais ma tante ne m'avait rien donné pour ma gouvernante ; comme j'aimais alors tendrement celle-ci, et que je tenais à lui offrir quelque chose, chaque année je faisais des prodiges de dissimulation et d'adresse pour parvenir à écrire à son insu quelques lignes d'une tendresse naïve, et pour lui broder de mon mieux quelque petit morceau de tapisserie.

Il est impossible de se figurer la joie, le ravissement de madame Blondeau, lorsque la veille du nouvel an, me jetant à son cou, après ma prière du soir, je lui apportais cette offrande.

Maintenant que j'y songe, il me semble qu'il y avait quelque chose de touchant, de religieux dans cette marque de mon affection, pauvre orpheline, abandonnée, rebutée, qui, ne possédant rien, recourais à mon travail enfantin pour acquitter la dette de mon cœur.

Malgré l'infériorité de sa condition, ma gouvernante avait trop

d'âme pour ne pas être touchée jusqu'aux larmes de cette preuve de mon attachement, que personne au monde ne m'avait conseillée.

Qu'on se figure donc sa douleur lorsque, le jour dont je parle, la veille du premier de l'an, je lui glissai, d'un air gai et riant, mes cinq louis dans la main.

Elle s'attendait à sa surprise ordinaire. Comme je commençais à dessiner passablement, elle avait même osé espérer quelque preuve de mon nouveau talent ! Malgré mon ingratitude apparente, elle n'avait pas un instant cru possible que j'eusse oublié si complétement les traditions délicates de mon enfance. Aussi, me regardant avec autant de tristesse que d'inquiétude, elle me rendit l'or.

— Vous vous trompez, Mathilde, ceci est pour Julie. Pour moi..... pour moi..... n'est-ce pas, vous avez autre chose.

Et sa voix tremblait, et elle me regardait d'un air inquiet, alarmé.

— Mais... non, je n'ai rien autre chose à te donner, — lui dis-je.

— Pourtant... les autres années... — et elle tâchait de cacher ses

larmes, — les autres années... vous savez bien... le soir... après votre prière... vous me donniez...

— Ah! oui, je sais ce que tu veux dire; mais maintenant, vois-tu, je n'ai plus le temps, il faut que j'étudie... Et puis d'ailleurs, vous autres, *vous aimez mieux l'argent que tout.*

Puis, sans l'embrasser, sans lui donner la moindre marque d'affection, je lui remis l'argent dans la main, et je sortis en sautant pour aller admirer une magnifique palatine d'hermine dont mademoiselle de Maran me faisait présent.

En quittant ma gouvernante, j'entendis un gémissement douloureux et le bruit des pièces d'or qui tombèrent de sa main sur le parquet.

Dans mon impitoyable indifférence, dans ma hâte d'aller contempler le cadeau de ma tante, je ne m'arrêtai pas un moment, je ne retournai pas la tête.

Hélas! quoique jeune encore, j'ai beaucoup souffert, j'ai versé des larmes bien amères! mais Dieu sait que, dans le plus violent paroxysme du désespoir, je me suis souvent écriée : — Je dois tout supporter sans me plaindre! car j'ai causé à la meilleure des créatures le plus affreux chagrin que le cœur humain puisse éprouver.

Le soir de ce jour-là, malgré mon indifférence, j'étais assez honteuse en songeant à Blondeau ; je m'attendis à des reproches, je trouvai, au contraire, ma gouvernante plus tendre que d'habitude ; seulement elle était très-pâle, très-affectée. Je lui trouvai dans le regard quelque chose d'extraordinaire.

Elle me coucha et m'embrassa à plusieurs reprises avec effusion ; je sentis ses larmes couler sur mes joues. Mon naturel reprit le dessus ; je me jetai à son cou en lui demandant pardon de l'avoir affligée.

— Vous accuser... vous... mon enfant... jamais, — disait-elle en pleurant, en baisant mes cheveux et mes mains. — Jamais, pauvre petite! Tant qu'on vous a laissée être bonne et délicate, vous avez été, en tout, le portrait de votre mère... Mais ne parlons plus de cela, ma chère enfant. Allons, faites votre prière du soir. Priez aussi pour votre vieille bonne. Elle vous aime bien; elle a besoin que vous priiez pour elle. Les prières des enfants sont comme celles des anges! le bon Dieu les aime et les exauce.

Lorsque j'eus prié, elle me baisa tendrement au front, et me dit : — Maintenant, mon enfant... bonsoir... bonsoir.

Je remarquai qu'elle tremblait, que ses mains étaient brûlantes, et qu'elle était pourtant d'une grande pâleur.

Je m'endormis. Je ne sais pas depuis combien de temps j'étais plongée dans un profond sommeil, lorsque je fus réveillée en sursaut. Un corps assez pesant s'appuyait sur moi.

Dans mon effroi, j'ouvris à demi les yeux. Je ne sais pas quelle heure il était.

Un restant de feu flambait dans la cheminée et éclairait la chambre de sa lumière vacillante.

A la lueur d'une veilleuse, je vis ma gouvernante; elle était auprès de mon lit; elle m'avait éveillée en voulant m'embrasser.

N'osant faire un mouvement, je la suivis des yeux. Sa figure, ordinairement si douce, si calme, avait une expression sinistre qui me glaça d'épouvante.

Elle me regardait en parlant à elle-même à demi-voix et d'un air égaré.

— Non, non, — disait-elle, — je ne puis supporter cela plus long-temps. Ce monstre perd mon enfant; elle l'a rendue indifférente..... Méprisante pour moi, Mathilde ne m'aime plus. Je ne lui suis plus bonne à rien, je n'ai pas besoin de rester plus long-temps... Aussi bien je ne le pourrai pas... Non, aujourd'hui j'ai trop souffert; on a comblé la mesure... De l'argent... à moi... ah! j'en deviendrai folle... Je crois que je le suis déjà... Allons, finissons-en; un dernier baiser à ce pauvre petit ange endormi; il a prié pour moi, le bon Dieu me pardonnera.

En disant ces mots, Blondeau me baisa au front et ajouta en sanglotant : — Adieu! adieu! tu ne sauras jamais le mal que tu m'as fait, pauvre petite... Ce n'est pas toi que j'accuse... oh non! c'est ce monstre qui a fait mourir ta mère de chagrin, et qui veut perdre ton âme... Adieu! encore adieu... O mes beaux cheveux blonds! que je les baise encore une fois. — Et je sentis sur mon front ses lèvres glacées.

J'avais jusqu'alors fermé les yeux, quoique éveillée. Tout à coup je regardai; je vis ma gouvernante aller vers la fenêtre et l'ouvrir violemment; je devinai sa funeste pensée : je courus vers elle, et je l'arrêtai au moment où elle allait se jeter par la fenêtre.

La pauvre femme resta stupéfaite; mes cris la rappelèrent à elle-même; elle tomba agenouillée, et s'écria : — Qu'allais-je faire? Seigneur mon Dieu, pardonnez-moi, j'étais folle; j'oubliais que j'avais juré à ta mère mourante de ne pas t'abandonner; mais je souffrais tant... aujourd'hui surtout; c'est le bon Dieu qui m'a envoyé cet ange pour m'empêcher de commettre un crime. Non, non, je resterai près de toi, mon enfant; je souffrirai, j'endurerai tout, je mourrai, s'il le faut, de chagrin, mais

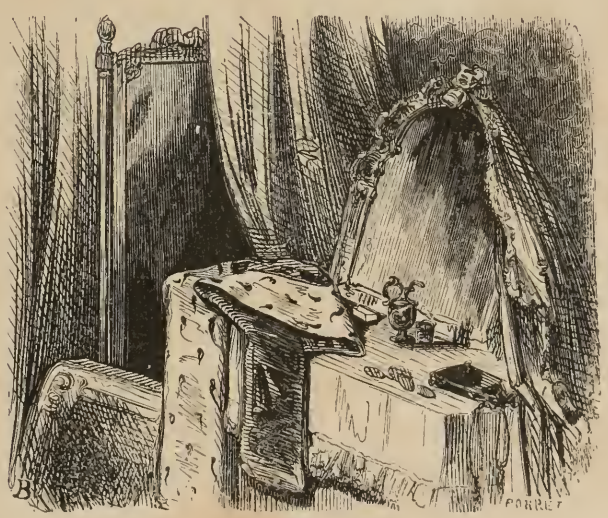
je mourrai près de toi, en te regardant; je l'ai promis à cette pauvre madame qui est dans le ciel et qui m'entend.

Cette scène me laissa une impression si profonde, je fus si frappée du désespoir de Blondeau, que mes premiers germes d'ingratitude à son égard furent à jamais étouffés. Je redevins pour elle ce que j'avais été autrefois, au grand chagrin de mademoiselle de Maran, qui avait un instant espéré de me priver de cette affection si sincère et si dévouée.

Peu de temps après, ma tante m'apprit qu'Ursule d'Orbeval, ma cousine et la fille de mon tuteur, allait enfin venir habiter avec nous, ajoutant — que j'étais beaucoup plus jolie, beaucoup plus instruite, beaucoup mieux mise qu'elle, et que par conséquent j'aurais infiniment de plaisir à lui faire ressentir toutes mes supériorités.

Ainsi, mademoiselle de Maran ne me laissait pas un sentiment dans sa pureté, dans sa fleur! Déjà cette joie douce et candide de trouver une amie de mon âge était flétrie par l'arrière-pensée de lui inspirer de la jalousie, de l'envie et nécessairement de la haine!

Ma tante, avec une singulière sagacité, avait pour ainsi dire fait deux parts de ma jeunesse : jusqu'à neuf ans, j'avais eu à souffrir de la terreur, des privations, de l'abandon; je n'étais pas encore mûre pour d'autres projets.



CHAPITRE IV.

UNE AMIE D'ENFANCE.

Une ère nouvelle allait commencer pour moi.

Jusqu'alors je n'avais eu que des sentiments incomplets ; je craignais ma tante, mais son esprit m'amusait. Malgré quelques preuves de froideur et d'oubli, j'aimais tendrement ma gouvernante, mais il n'existait entre nous aucun rapport d'âge ou de caractère.

Lorsque Ursule d'Orbeval arriva, j'étais si seule, j'avais fait de si beaux rêves sur cette affection promise, que je me sentais déjà reconnaissante envers ma cousine qui allait me mettre à même de réaliser ces douces espérances. J'oubliai complétement les perfides conseils de ma tante ; au lieu de songer à humilier Ursule, je ne songeai qu'à l'aimer.

Elle avait une année de plus que moi. Par une bizarre singularité, ses cheveux étaient noirs et ses yeux bleus, tandis que j'avais les yeux

noirs et les cheveux blonds. Nous étions à peu près de la même taille; les traits d'Ursule étaient loin d'être réguliers, mais on ne pouvait imaginer une physionomie plus piquante, un sourire plus enchanteur.

La première fois que je la vis, elle portait le deuil de sa grand'mère. Ses vêtements noirs faisaient encore plus ressortir la blancheur rosée de sa peau; je lui trouvai une expression si charmante que je me jetai à son cou, en l'appelant ma sœur.

Malgré moi je pleurai; ces larmes furent les plus douces larmes que j'eusse encore répandues. Ma cousine accueillit mes caresses avec une grâce touchante; je l'emmenai dans ma chambre, et je mis à sa disposition tous mes trésors de toilette.

Ursule ne montra ni embarras gauche, ni assurance indiscrète. Elle me dit, tout émue, qu'elle me demandait mon amitié; car elle était presque orpheline, son père étant pour elle d'une extrême dureté.

Je sentis s'éveiller en moi un monde de sensations nouvelles; je compris le bonheur de se dévouer à une personne qu'on aime, de la protéger, de la défendre; je sus presque gré à Ursule d'être pauvre, puisque j'étais riche; d'être presque abandonnée, puisque mon cœur était tout prêt à aller au-devant du sien et à lui offrir les affections qui lui manquaient.

Dès que j'eus une amie à aimer, je crus n'être plus un enfant, je me sentis *grande*, comme disent les petites filles; je devins très-sérieuse, très-réfléchie; j'eus honte de ma coquetterie passée; je dis à Ursule en lui montrant toutes mes belles robes avec un superbe dédain : — C'était bon quand j'étais seule.

Ma cousine portait le deuil; je voulus être vêtue de noir.

Toute la nuit je roulai mon projet dans ma tête. Le matin venu, j'entrai résolument chez mademoiselle de Maran.

— Ma tante, je voudrais être habillée de noir comme Ursule, et autant de temps qu'elle le sera.

— Mais vous êtes folle, ma chère petite; Ursule est en deuil, et vous n'avez aucune raison pour porter le deuil, — me dit ma tante avec étonnement.

— Mais le deuil de ma mère? — répondis-je en baissant tristement les yeux.

Ma tante éclata de rire, et s'écria :

— Est-elle donc divertissante avec ses imaginations funèbres! Mais vous l'avez porté il y a sept ans, le deuil de votre mère; c'est bien assez comme ça.

— Je l'ai porté sans savoir que je le portais, ma tante, — dis-je en sentant les larmes me venir aux yeux. L'éclat de rire de ma tante m'avait douloureusement blessée.

— Ah ! mon Dieu ! que cette petite a donc de drôles d'idées, — reprit mademoiselle de Maran en riant de nouveau et en me prenant le menton. — Allons... allons... follette, on vous passera ce beau caprice-là ; c'est-à-dire que vous serez vêtue en noir, mais non pas en noir de deuil, s'il vous plaît ; ce serait par trop ridicule..... Mais vous aurez de belles robes de moire et de soie, pendant que cette pauvre Ursule n'aura que des robes de laine... ce qui la fera bien enrager.

— Je voudrais n'être jamais mise autrement que ma cousine, ma tante.

— Comment ! c'en est déjà à ce point-là? — s'écria mademoiselle de Maran en attachant sur moi ses yeux perçants. — Mais c'est encore bien mieux que je ne le pensais. Allons... allons... rassurez-vous ; une fois le deuil fini, vous serez toujours mises comme les deux sœurs ; vous êtes assez riche pour faire de temps en temps cadeau d'une belle robe à votre cousine, qui n'a pas le sou.

— Ma tante, vous ne comprenez pas, — m'écriai-je avec impatience, — puisque Ursule est pauvre, je voudrais être mise comme elle, et non pas qu'elle fût mise comme moi.

Mademoiselle de Maran me regarda encore attentivement, et dit de son air sardonique :

— Ah çà ! mais à qui en a donc aujourd'hui cette petite avec ses superlatives délicatesses? Comme c'est touchant... ça tient de famille... Puis elle ajouta en se parlant à elle-même : — Au fait, tant mieux. — Et s'adressant à moi : — Bien... très-bien... petite, vous ne sauriez trop traiter Ursule en sœur. Je vois avec joie se manifester en vous les symptômes d'une grande délicatesse... d'une grande sensibilité. Tant mieux, je n'y comptais pas ; vous dépassez mes plus chères espérances.

Je sortis de chez mademoiselle de Maran toute fière, tout heureuse.

J'allai vite trouver ma gouvernante pour lui apprendre le résultat de mon entretien avec ma tante.

Blondeau m'embrassa cette fois en pleurant de joie, et me dit : — Voilà votre bon cœur revenu. Il me semble entendre parler votre pauvre mère.

On pourrait croire qu'il y eût alors un temps d'arrêt dans les méchantes menées de mademoiselle de Maran contre moi ; il n'en est rien.

Jamais, au contraire, elle ne se crut plus certaine de me nuire et

dans le présent et dans l'avenir. Mais alors j'ignorais ce que j'ai su depuis, et je me livrais avec bonheur à mes sentiments d'amitié exaltée pour ma cousine. Elle y répondit avec l'expansion la plus affectueuse, la plus reconnaissante. Quelques jours après l'arrivée d'Ursule à l'hôtel de Maran, je n'avais plus de secret pour elle. Je lui avais raconté toute mon enfance, excepté le sinistre dessein de ma gouvernante ; et encore ce secret m'avait-il bien coûté et me coûtait encore beaucoup à garder.

Quoique Ursule fût d'un an plus âgée que moi, j'étais à peu près aussi avancée qu'elle dans mes études ; nos professeurs ne manquaient jamais de préférer mes devoirs aux siens, soit qu'ils le méritassent réellement, soit qu'en agissant ainsi nos maîtres crussent flatter ma tante. Sans le savoir, ils se rendaient ainsi complices de ses secrets desseins.

Craignant de blesser l'amour-propre d'Ursule par mes succès, je faisais tout au monde pour m'excuser de ma supériorité. Je trouvais mille raisons d'expliquer mes petits triomphes à mon désavantage : tantôt, en me donnant la première place, nos professeurs voulaient plaire à mademoiselle de Maran ; tantôt Ursule elle-même m'aimait assez pour faire exprès des fautes et me laisser ainsi l'avantage.

Je ne sais si notre affection naissante contraria les projets de mademoiselle de Maran ; mais elle trouva le moyen de me tourmenter de nouveau, et plus cruellement que jamais.

Sous le prétexte de nous habituer peu à peu à voir le monde, elle nous fit venir quelquefois, le matin, dans son salon. Elle recevait tous les soirs, mais plusieurs personnes intimes venaient la voir entre quatre et six heures.

Qu'on juge de mon chagrin la première fois que j'entendis ma tante dire à des étrangers en nous montrant, moi et Ursule :

« Croiriez-vous que ma nièce, qui a une année de moins que made-
» moiselle d'Orbeval, et qui a commencé son éducation beaucoup plus
» tard, s'est tellement appliquée, a fait des progrès si étonnants, qu'en
» toute chose elle prime sa compagne? C'est étonnant, n'est-ce pas?
» Ordinairement, ce sont les pauvres filles sans fortune qui travaillent
» le plus assidûment. Ici, c'est tout le contraire. Mathilde ne se contente
» pas d'être au-dessus de sa cousine par la richesse et par la beauté,
» elle veut encore lui être supérieure par l'éducation. Pauvre chère
» petite, c'est un vrai trésor que cette enfant ; c'est tout le portrait de
» sa mère. »

Et mademoiselle de Maran me comblait de caresses hypocrites.

Mon cœur se brisait. Je regardais Ursule d'un air suppliant ; à peine étions-nous seules que je me jetais en pleurant dans ses bras, lui demandant pardon des louanges exagérées, ridicules, dont ma tante m'accablait.

Ma cousine, émue comme moi, calmait mes craintes, en plaisantait même, et me prouvait par sa tendresse toujours croissante qu'elle n'était nullement jalouse de mes avantages, ou blessée des reproches de mademoiselle de Maran.

Je fis alors tout mon possible pour laisser à Ursule la première place, mais en vain j'accumulais fautes sur fautes, je ne parvenais pas à voir les travaux d'Ursule préférés aux miens. Un jour j'imaginai de ne plus rien faire, de ne pas apprendre mes leçons ; il fallut bien alors donner la première place à ma compagne.

Mademoiselle de Maran nous fit descendre toutes deux dans le salon, où se trouvaient encore plusieurs personnes.

Après quelques mots d'une conversation insignifiante, ma tante me fit venir près d'elle.

Puis s'adressant à une de ses amies :

— Vous allez me dire que je répète toujours la même chose; mais il faut pardonner aux vieilles femmes d'être radoteuses quand elles ont à parler de ce qu'elles chérissent! Je vous vois rire; vous devinez qu'il s'agit encore de ma petite Mathilde? C'est vrai, j'en suis affolée, assotée, si vous voulez. Eh bien! oui, c'est comme ça; je ne puis pas m'en empêcher, — dit ma tante en prenant son ton de *bonne femme*, ce qui arrivait toujours lorsqu'elle disait quelques méchancetés. Elle reprit : — Enfin, tenez, comparez Mathilde et Ursule... par exemple... et il faut à propos que je lui donne une leçon, à *mam'zelle* d'Orbeval. — Puis, se retournant vers ma cousine, ma tante continua d'un air sévère : — Mademoiselle, vous êtes pauvre; vous profitez de tous les maîtres de votre cousine, et vous êtes assez paresseuse pour souffrir que Mathilde, cet ange de bonté, manque, comme aujourd'hui, exprès à ses devoirs pour vous laisser la première place que vous n'avez pas le courage de gagner par votre application.

— Mais, ma tante, — m'écriai-je, — Ursule n'en savait rien.

— Voyez-vous le bon cœur de cette chère petite? Quelle générosité! Elle la défend encore! — Et ma tante m'embrassa.

Puis, continuant de s'adresser d'un ton sévère à ma cousine, qui, rouge de honte, fondait en larmes, elle lui dit durement :

— Comment n'avez-vous pas honte de supporter, d'exiger peut-être de pareils sacrifices de la part de cette enfant?

— Mais, madame, — s'écria la pauvre Ursule, — je vous assure que j'ignorais...

— C'est bon!... c'est bon!... — dit mademoiselle de Maran, — je sais que penser. Et elle nous renvoya, après m'avoir encore tendrement embrassée.

Ses caresses me révoltaient. Je recommençais à la haïr plus que jamais. Je pressentais que son infernale méchanceté voulait m'aliéner mon amie.

Après cette scène je me jetai aux genoux d'Ursule en sanglotant. La pauvre enfant me rendit mes caresses, me remercia de mes assurances de tendresse; mais, je le vis, elle resta long-temps sous le coup de ses blessures, d'autant plus douloureuses qu'elle était fière et naturellement peu expansive dans le chagrin.

Toute ma terreur était que ma cousine me crût capable de faire quel-

ques rapports à ma tante, ou du moins d'être complice ou flattée des louanges qu'elle me donnait.

Je résolus de me mettre en état d'hostilité envers mademoiselle de Maran, de l'irriter à tout prix contre moi, afin de bien prouver à Ursule que je n'étais pas *traître*, et que je voulais partager avec elle les gronderies de ma tante.

Il s'agissait de frapper un grand coup; mon inapplication, mon refus de travail, loin d'indisposer ma tante contre moi, avaient attiré de cruels reproches à Ursule; il fallait donc me rendre autrement coupable.

Je méditai long-temps ce beau projet; j'avais, me dit plus tard Blondeau, l'air grave, pensif et préoccupé. Je redoublai de tendresse à l'égard d'Ursule; mais je prenais toutes les précautions possibles pour qu'elle ne pût pas être accusée d'avoir connu mes desseins.

Entre plusieurs fâcheux projets, j'avais songé d'abord à briser une magnifique coupe de porcelaine de Sèvres que le roi Louis XVIII avait donnée à ma tante et à laquelle elle tenait beaucoup.

Cela ne me satisfit pas : on pouvait attribuer cet acte à une maladresse, à une imprudence. Il me fallait quelque chose de prémédité, quelque bonne méchanceté, bien franche, bien inexcusable.

Alors je pensai bravement à mettre le feu aux rideaux du salon; mais les suites de cet incendie devenaient dangereuses pour Ursule et pour Blondeau, et d'ailleurs on pouvait encore attribuer tout au hasard.

En machinant ces mauvais desseins, je n'avais pas le moindre scrupule, je croyais faire quelque chose de très-généreux, de très-héroïque, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines, je croyais atteindre la sublimité du dévouement.

Je roulais ces grandes pensées dans ma tête lorsque la fatalité voulut que je jetasse les yeux sur Félix, le chien-loup de ma tante.

J'avais à me venger de ce méchant animal, il m'avait souvent mordue. La veille encore il avait donné un coup de dent à Ursule; mais, je l'avoue, eût-il été le plus débonnaire des chiens, son plus grand crime à mes yeux, ou plutôt la raison qui me le fit choisir pour victime, était l'attachement extrême que lui portait mademoiselle de Maran.

Je savais sa colère lorsque seulement par hasard un de ses gens faisait pousser le moindre cri à Félix. Un moment j'eus la lâcheté de trembler en pensant au courroux de mademoiselle de Maran. Je la

crus capable de me tuer si j'entreprenais quelque chose contre son chien. Mais mon amitié pour Ursule l'emporta. Je bravai toutes les conséquences de ma résolution.

Je me trouvais seule dans le parloir de ma tante, Félix était couché dans sa niche de velours ; je ne voyais que sa tête : je voulais lui faire du mal, mais je ne savais comment m'y prendre ; il était très-méchant, très-défiant, et d'ailleurs un coup de pied n'eût suffi ni à ma vengeance ni à mes projets.

Maintenant je ne puis m'empêcher de sourire en retraçant ces détails puérils ; pourtant je ne me souviens pas d'avoir jamais ressenti une émotion aussi profonde, aussi saisissante que celle que je ressentais alors, lorsque je fus sur le point d'agir.

Chose étrange ! depuis j'ai pris dans ma vie des résolutions bien graves, bien coupables même ; mais, encore une fois, jamais je n'ai éprouvé la crainte, l'hésitation, le remords anticipé, si cela se peut dire, que j'éprouvai au moment de commettre une méchante espiéglerie d'enfant.

J'avoue que ma vengeance contre Félix fut barbare : je n'étais pas cruelle par caractère ; il fallait tout mon désir de réhabilitation auprès d'Ursule pour me décider à cette atrocité.

J'eus l'abominable idée de mettre une pincette au feu ; quand je la vis bien rouge, je la pris et je m'avançai intrépidement contre mon ennemi.

Selon son habitude, il sortit de sa niche en aboyant pour se jeter sur moi ; mais je le saisis si adroitement avec la pincette par une de ses oreilles pointues, qu'il poussa des hurlements affreux, et tomba sans avoir le courage ou la force de regagner sa niche. J'eus un moment de remords en voyant fumer l'oreille de ce malheureux animal et en entendant ses cris douloureux ; mais, pensant au bonheur d'être maltraitée par ma tante aux yeux d'Ursule, j'étouffai ce mouvement de pitié.

J'étais restée héroïquement debout, ma pincette à la main : ma victime se roulait à mes pieds.

Mademoiselle de Maran accourut et entra tout effrayée.

Son maître d'hôtel la suivait non moins inquiet.

— Bon Dieu du ciel ! qu'y a-t-il ? — s'écria-t-elle en se précipitant sur Félix. — Qu'y a-t-il, mon pauvre loup ?... Puis, apercevant son oreille complétement brûlée, elle leva sa tête et me dit en furie :

— Petite stupide ! vous ne pouviez pas veiller sur lui et l'empêcher

d'approcher du feu?... Servien, Servien... vite de l'eau fraîche... de la glace...

Puis, les yeux égarés par la colère, les lèvres écumantes, ma tante, oubliant ses procédés habituels, me prit par les bras, me pinça jusqu'au sang et s'écria : — Tu ne pouvais pas veiller sur lui, vilaine sotte... indigne créature?...

Mademoiselle de Maran avait une si terrible figure, elle avait l'air si méchant, que j'eus un moment d'indécision : je pouvais lui laisser croire que la brûlure de Félix était la suite d'une imprudence, mais je surmontai bien vite cette lâche faiblesse; m'échappant de ses mains, je lui montrai la pincette que je tenais encore, en lui disant avec un calme superbe et triomphant :

— J'ai fait rougir cette pincette au feu, et je m'en suis servie pour brûler l'oreille de Félix.

Je n'avais pas terminé ces mots que je sentis sur ma joue les doigts osseux et secs de ma tante.

Le soufflet fut si violent que je faillis tomber à la renverse.

Quoique ma douleur eût été violente, quoique la frayeur de ma tante fût grande, je ne songeai pour ainsi dire qu'à l'*insulte;* je devins pourpre de colère : sans trop savoir ce que je faisais, je lançai les pincettes de toutes mes forces contre mademoiselle de Maran.

La fatalité me servit à souhait; les pincettes atteignirent la magnifique coupe de porcelaine de Sèvres : le royal présent fut brisé en morceaux.

Ensuite de cette belle victoire de chien brûlé et de coupe cassée, insensible aux reproches, aux menaces de ma tante, je courus dans le parloir, enivrée d'orgueil, en criant de toutes mes forces : — Ursule!... Ursule... viens donc voir!...

Puis, ne pouvant sans doute résister à la violence des sentiments qui m'agitaient depuis quelques minutes, je perdis complétement connaissance...

Que l'on juge de ma joie! En revenant à moi je me vis couchée dans mon lit, ma gouvernante était à mon chevet; ma cousine, à genoux, tenait mes mains dans les siennes.

Je ne puis exprimer avec quel ravissement, avec quel orgueil je me souvins de ma courageuse action. Toute ma peur était d'apprendre l'apaisement de la colère de ma tante.

— Mon Dieu, ma pauvre enfant, — dit Blondeau, — vous qui êtes si bonne, comment avez-vous donc eu le cœur de faire tant de mal à ce chien?... Il est méchant comme un démon.... je le sais, mais enfin c'était toujours bien cruel à vous...

— Et, ma tante!... ma tante!.. Est-elle bien fâchée? — dis-je avec impatience.

— Si elle est fâchée, Jésus mon Dieu! — dit Blondeau; — elle est si fâchée qu'elle en a eu une attaque de nerfs... En revenant à elle, ses premiers mots ont été d'ordonner qu'on vous mît au pain et à l'eau pendant huit jours.

— Ah!... Ursule! — m'écriai-je en me jetant au cou de ma cousine.

— Ce n'est pas tout, mademoiselle, — ajouta tristement Blondeau; — madame votre tante vous fait faire un sarrau de grosse toile grise avec un écriteau, avec lequel vous serez forcée de descendre demain au salon quand il y aura du monde.

— Ursule!... Ursule... tu le vois! elle me punit aussi!... elle m'humilie aussi... elle me déteste aussi!... — m'écriai-je, rayonnante de bonheur, en embrassant ma cousine.

— Ah! maintenant je devine tout, — dit ma gouvernante; et l'excellente femme joignit les mains en me regardant avec attendrissement.

CHAPITRE V.

PREMIÈRE COMMUNION.

Malgré sa finesse, malgré son esprit, mademoiselle de Maran ne pénétra pas le motif de ma vengeance contre Félix.

Elle crut que j'avais agi par haine et par ressentiment contre son chien.

Je n'eus qu'à m'applaudir de ma résolution : Ursule parut extrêmement touchée de cette preuve bizarre de mon amitié ; les liens de notre tendre affection continuèrent à se resserrer de plus en plus.

Je trouvais Ursule d'un caractère bien supérieur au mien ; souvent j'étais emportée, volontaire, opiniâtre : ma cousine, au contraire, se montrait toujours d'une patience, d'une sérénité parfaite ; son regard, doux et limpide, se voilait quelquefois de larmes, mais ne s'animait jamais du feu d'une émotion vive. Elle semblait destinée à souffrir ou à se dévouer.

Mademoiselle de Maran parut oublier peu à peu la faute dont je m'étais rendue coupable, et continua en toute occasion de m'exalter aux dépens de ma cousine.

Celle-ci, rassurée sans doute par les preuves d'attachement que je m'efforçais de lui donner, sembla désormais insensible aux perfidies de ma tante.

. . . . . .

Un des événements les plus graves de la vie d'une jeune fille qui n'est plus un enfant, *ma première communion*, éveilla plus tard en moi de nouvelles, de sérieuses pensées.

Mademoiselle de Maran ne suivait aucune des pratiques extérieures de la religion. Rien dans son langage, rien dans ses habitudes ne révélait des sentiments de piété. Elle nous fit donc seulement accomplir cet acte solennel comme une sorte de nécessité sociale.

Malheureusement, le prêtre chargé de notre instruction religieuse accomplit aussi cette céleste tâche, comme un des *devoirs* de sa profession. Se conformant à la lettre de cette cérémonie sainte, il n'en mit pas l'esprit divin à la portée de notre jeune intelligence. Ainsi il ne nous montra pas la confession comme un acte de confiance pieuse et salutaire, à laquelle le prêtre répond par des consolations et par le pardon.

La confession fut pour nous un aveu pénible et redouté.

Ce prêtre, qui venait chaque jour nous préparer à la communion, s'appelait l'abbé Dubourg. D'un caractère morose et dur, il semblait toujours pressé de terminer nos conférences. Son enseignement était sec, froid, presque dédaigneux. Éloquent prédicateur, il avait prêché deux carêmes avec le plus grand succès, et désirait, je crois, vivement d'arriver à l'épiscopat. Connaissant le puissant crédit de ma tante, il avait par calcul accepté les fonctions qu'il remplissait auprès de nous, fonctions qu'il regardait sans doute comme au-dessous de son savoir et de son éloquence.

Maintenant que je puis comparer et apprécier les faits, il me semble que les instructions de l'abbé Dubourg ne différaient en rien de celles de nos autres professeurs ; il nous donnait des *leçons de religion*, rien de plus.

Hélas !... heureuses les jeunes filles dont l'éducation religieuse a été développée, fécondée par la tendresse d'une mère, intermédiaire sacré entre son enfant et Dieu !

Ne faut-il pas, pour ainsi dire, que les éclatants rayons de la lumière divine ne pénètrent les natures enfantines, encore si tendres, si déli-

cates, qu'au travers de l'amour maternel? Sans cela, on est, à cet âge, ébloui, mais non pas éclairé.

Pourtant, l'instinct religieux qui existait, qui a toujours existé en moi, me révélait confusément la sainteté de l'acte auquel j'allais prendre part. Seulement, dans mon ignorance, je restreignis à mes sentiments personnels ce majestueux symbole, immense comme l'humanité.

Communier avec Ursule, ce fut pour moi prendre devant Dieu l'engagement sacré d'être pour elle la sœur la plus chrétienne. Ainsi je concentrai sur elle le dévouement sans bornes que la religion réclame pour tous.

Notre communion au pied des autels fut pour moi la consécration sainte, éternelle, de notre amitié.

Je le sais, mon Dieu, la loi sacrée s'étend à tous et non pas à un seul; mais le Seigneur, dans sa miséricorde, a dû prendre en pitié deux pauvres enfants orphelins qui, dans leur exaltation ingénue, rattachaient leur fraternité touchante à l'un des plus imposants mystères de la religion.

. . . . . .

De ce jour nos liens me parurent indissolubles; nous faisions les projets les plus extravagants : nous ne devions jamais nous quitter, jamais nous marier, vivre comme vivait ma tante. Charmée par l'amitié, cette future existence de vieilles filles nous semblait la plus enviable du monde.

Les trois ou quatre années qui suivirent ma première communion se passèrent sans événements importants.

Mon seul chagrin était de me voir, malgré mes prières, toujours plus élégamment vêtue que ma cousine, et d'entendre mademoiselle de Maran dire devant moi et devant ma cousine aux personnes qui venaient la voir :

« C'est incroyable comme les années changent les traits... Tenez, par » exemple..... Mathilde était seulement jolie, étant enfant; eh bien! à » mesure qu'elle grandit, elle devient d'une beauté si accomplie, si » remarquable, qu'on se retourne pour la voir; Ursule, au contraire, » qui avait un petit minois assez gentil, devient, en grandissant, un » vrai laideron; avec cela l'air si commun... si commun!!... tandis que » sa cousine a une physionomie si distinguée! Mais, hélas! que veux-tu, » ma petite, — ajouta mademoiselle de Maran en s'adressant à Ursule » avec une résignation hypocrite et en prenant son air de *bonne femme*, » — il faut nous résigner, et en passer par là... Notre côté, à nous, dans » la famille, n'a eu ni la grâce ni la beauté en partage! Je puis bien

» en parler, moi qui suis laide comme les sept péchés capitaux, et » bossue comme un sac de noix. Mais, à propos, — ajoutait ma tante » en s'adressant à ses complaisants, — est-ce que vous ne trouvez pas » qu'Ursule a la taille un peu voûtée, un peu tournée? Ce n'est presque » rien... mais certainement il y a quelque chose, n'est-ce pas? C'est » comme un ressouvenir de famille du côté paternel. »

Les complaisants de mademoiselle de Maran ne manquaient pas de nier faiblement, et ma tante de s'écrier :

« Quelle différence de Mathilde!... Voilà une vraie taille de fée, » droite comme un jonc, flexible comme l'osier ; il n'y a pas une jeune » personne de son âge qui réunisse comme elle la grâce à la majesté, » l'esprit à la beauté. Que faire à cela? Toi qui n'as pas ces belles qua- » lités, ma pauvre Ursule! crois-moi, pour te consoler d'être en tout si » au-dessous de ta cousine, il faut l'admirer... vois-tu, car l'admiration » est la consolation des vilaines figures généreuses ; ce sera d'autant » mieux de ta part que c'est surtout quand on te compare à Mathilde » qu'on te trouve laide... C'est comme moi, je ne paraissais jamais si » affreuse qu'en compagnie d'une femme jeune et belle; mais, ainsi » que je te le dis, je me consolais en l'admirant... Et puis enfin tu as » mille raisons pour aimer Mathilde ; votre amitié me charme, elle me » prouve que tu n'es pas ingrate. Ta cousine ne t'a-t-elle pas fait la plus » magnifique charité du monde, celle d'une éducation splendide! Sans » elle tu ne l'aurais jamais eue, cette éducation-là. Est-ce que ton père » aurait pu te donner des professeurs à un louis le cachet? Encore une » fois, tu fais bien d'aimer, de bénir ta cousine ; grâce à elle, tu peux, » par ton instruction, par tes talents, faire oublier que ta figure est » aussi peu agréable que la sienne est ravissante... »

Il n'y avait rien de plus perfide, de plus odieux, de plus dangereux que ces blâmes et que ces louanges sur nos avantages ou sur nos désavantages physiques.

Je n'ai jamais compris cette fausse modestie qui consiste à nier sa beauté ; c'est un fait indépendant de soi. Si l'on est belle, l'avouer n'est pas s'enorgueillir, c'est dire vrai.

Je conçois, au contraire, la plus scrupuleuse, la plus défiante réserve dans l'appréciation qu'on peut faire des talents ou des avantages acquis.

Je crois donc qu'à seize ou dix-sept ans j'étais belle : non sans doute aussi belle que le prétendait mademoiselle de Maran, mais enfin je l'étais assez pour justifier quelque peu ses louanges, si elles n'eussent pas été si cruellement exagérées.

Il en était ainsi des blâmes qu'elle prodiguait à ma cousine : sa taille était grande, mince, parfaitement droite ; mais ce qui donnait une apparence de réalité aux méchancetés de ma tante, c'est qu'Ursule, comme beaucoup de jeunes personnes qui ont grandi très-vite, se tenait un peu voûtée. On voit quel art, quelle suite mademoiselle de Maran mettait dans ses perfidies.

C'était le même système qu'elle avait employé depuis mon enfance. Sous un certain point de vue, elle disait vrai, et, de plus, l'arme était à deux tranchants.

Ma tante voulait blesser douloureusement Ursule dans sa vanité, et exciter mon amour-propre jusqu'au ridicule.

Si les idées les plus fausses, les mensonges les plus avérés, lorsqu'ils sont incessamment répétés, finissent par jeter et laisser des traces profondes dans notre esprit, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'apparentes vérités?

Ma cousine avait fini par se croire dénuée de tout charme, de tout agrément; si je l'assurais du contraire, elle considérait mes paroles comme dictées par un sentiment d'affectueuse pitié, et me répondait :

— Mon Dieu, que tu es bonne de chercher à me consoler ainsi! Je ne m'abuse pas, mademoiselle de Maran a raison... tu es aussi belle que je suis laide; j'en ai pris mon parti.

Sans doute le langage de ma cousine était sincère. Rien alors ne pouvait me faire supposer que ma tante eût atteint son but, qu'elle eût fait germer d'amères jalousies dans ce cœur candide et pur...

Mais, hélas! l'avenir prouvera si ce ne fut pas un crime... un grand crime à mademoiselle de Maran, qui avait sondé les replis les plus secrets, les plus sombres du cœur humain, d'avoir risqué seulement d'éveiller dans l'âme d'Ursule la plus effrayante, la plus féroce, la plus implacable des passions... l'ENVIE.

L'autre danger... celui d'exalter mon amour-propre outre mesure, était moins grave. En agissant ainsi, ma tante me rendait même un service à son insu.

Elle me mit pour jamais en garde contre les flatteries exagérées.

Ce qui rend les flatteries dangereuses, c'est l'habitude, c'est la conscience d'avoir été louée avec tendresse, avec tact, avec vérité.

On se laisse alors aveuglément aller au charme de ces paroles bienveillantes; elles vous rappellent un passé rempli de confiance, d'amour et de sincérité.

Quelle puissance irrésistible, enchanteresse, n'aurait pas une flatterie qui semblerait continuer les louanges d'une mère! . . . . . .

Quand je parlais à Ursule de nos projets de petites filles, de ne jamais nous marier, projets auxquels je voulais demeurer fidèle, elle me disait en souriant tristement :

— Cela est bon pour moi de rester vieille fille, je suis pauvre, sans agréments ; mais toi, riche, belle, charmante, tu te marieras, tu seras heureuse. Seulement tu me garderas une petite place dans ton cœur et dans ta maison, pour que je puisse à chaque instant assister à ton bonheur.

Hélas ! la fatalité se rit quelquefois bien amèrement de nos vœux et de nos prévisions !

J'avais atteint ma dix-septième année. Nous n'étions, ma cousine et moi, presque jamais sorties de l'hôtel de Maran.

Quelquefois nous allions aux Bouffes ou à l'Opéra avec M. d'Orbeval, mon tuteur ; mais nous n'avions pas encore été présentées dans le monde.

Très-rarement nous restions le soir dans le salon de ma tante. Elle voyait beaucoup plus d'hommes que de femmes, et la présence de deux jeunes filles est presque toujours une gêne pour la conversation.

Mademoiselle de Maran, songeant sans doute à me marier, se résolut, à son grand regret, de me mener dans le monde au commencement de 1830.

Elle nous fit part de cette résolution, à ma cousine et à moi, en ajoutant, selon son habitude, quelques choses désobligeantes pour Ursule.

« Ce n'est plus chez moi seulement que tu vas avoir à souffrir de la » comparaison qu'on fera de toi et de Mathilde, — lui dit-elle ; — mais » au grand jour... devant tout le monde... Arme-toi donc de courage, » ma chère enfant... Ta première épreuve se fera bientôt. Demain matin » je vous présenterai à madame l'ambassadrice d'Autriche, et mercredi » je vous conduirai au grand bal qu'elle donne. Il est temps que vous » entriez dans le monde. Je suis vieille, d'une mauvaise santé ; je ne » voudrais pas mourir sans voir ma chère nièce mariée... et surtout » mariée comme je le désire... »

CHAPITRE VI.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

Lorsque mademoiselle de Maran nous eut annoncé qu'elle nous conduirait au bal de l'ambassade d'Autriche, Ursule et moi nous fûmes très-inquiètes; cela était fort simple, car nous vivions presque dans la retraite.

Rien de plus monotone, de plus régulier que nos habitudes.

Le matin nous prenions nos leçons. Dans l'après-midi, selon la saison, nous allions nous promener, soit à pied avec madame Blondeau, soit en voiture avec mademoiselle de Maran; puis nous rentrions, et, après nous être habillées, nous restions quelquefois dans le salon de ma tante à travailler jusqu'au dîner.

Plusieurs de ses amis venaient la voir à cette heure. Ils étaient peu nombreux, et tous d'anciens compagnons d'émigration de mon père.

Parmi eux, nous aimions beaucoup M. de Versac, l'un des grands-officiers de la maison du roi.

Malgré ses soixante-dix ans, on ne pouvait voir un vieillard d'un esprit plus gai, plus jeune, plus aimable. Il était d'une tournure encore très-élégante, montait à cheval à merveille, et ne manquait aucune

des chasses du roi ou de monsieur le dauphin. Il avait toujours été pour moi d'une bonté parfaite, et, à ma grande joie, il avait souvent défendu Ursule en prenant très-gaiement son parti contre ma tante.

M. de Versac était d'un caractère charmant, mais sans consistance; il avait passé sa vie à plaire, et il lui eût été impossible de ne pas dire une chose aimable, gracieuse ou flatteuse. Jamais il n'avait, je crois, prononcé un mot qui approchât de la critique.

Je suis maintenant quelquefois tentée de croire que cette impitoyable bienveillance cachait, sinon un profond dédain, du moins une parfaite indifférence de tout et de tous. Mais si ce sentiment existait chez M. de Versac, il devenait difficile de le pénétrer à travers l'enveloppe d'urbanité et d'affabilité exquise dont il s'entourait. D'ailleurs je n'ai jamais pu me représenter M. de Versac ne souriant pas ou ne flattant pas : il avait les plus belles dents du monde, un sourire très-séduisant : peut-être ces avantages décidèrent-ils de son optimisme.

Je vois encore sa figure remplie de noblesse et de cette grâce affectueuse particulière aux vieillards heureux. Il portait ses cheveux blancs avec beaucoup de coquetterie. Lorsque, le soir, sa toilette, d'une recherche peut-être extrême pour son âge, était rehaussée du cordon bleu et de la plaque d'argent de l'ordre du Saint-Esprit, on ne pouvait imaginer un type plus agréable du grand seigneur d'autrefois.

Il voyait rarement madame la duchesse de Versac, sa femme, qui depuis la restauration était retirée à l'Abbaye-aux-Bois, où elle s'occupait de pieuses et bonnes œuvres.

Ce qui nous faisait encore aimer M. de Versac, c'étaient toutes ses narrations enchanteresses des bals de madame la duchesse de Berry, et surtout des quadrilles costumés. M. de Versac était un homme de plaisir par excellence; il parlait de ces fêtes, de ces distractions de la vie oisive et opulente avec le plus vif intérêt.

Parmi les autres personnes qui composaient, le matin, le petit cercle de mademoiselle de Maran, il y avait encore un des ministres du roi. C'était le meilleur homme du monde; il nous amusait fort par ses distractions et par ses insurmontables envies de dormir, auxquelles il cédait quelquefois en plein jour avec une bonhomie charmante.

Ce qui mettait le comble à notre joie, c'était l'arrivée de M. Bisson, homme d'une science prodigieuse et d'une réputation européenne; il passait pour l'un des membres les plus éminents de l'Académie des sciences. C'était un grand homme maigre, haut de six pieds, avec une toute petite tête, et la figure la plus débonnaire qu'on pût voir; son

M DE VERSAC.

long cou sortait d'une cravate blanche roulée en corde dont le nœud se trouvait ordinairement derrière sa tête. En toute saison, il portait un spencer vert, fourré d'astracan, par-dessus son habit noir à larges basques. Pour rien au monde on ne l'aurait fait monter en voiture, tant il avait peur de verser; aussi, lors des temps pluvieux ou boueux, arrivait-il quelquefois chez mademoiselle de Maran dans un état à faire pitié.

Rempli d'esprit, de connaissances, de bonté, il n'avait qu'une manie incurable, celle de toucher à tout, de tout déranger de place, et souvent de tout casser.

Ma tante se mettait dans des colères furieuses; mais comme elle aimait beaucoup causer sciences avec un homme de la réputation de M. Bisson, elle finissait par s'apaiser.

Je me souviendrai toujours d'une charmante tabatière ornée d'émaux de Petitot que ma tante lui avait imprudemment confiée, au milieu d'une dissertation sur un des derniers mémoires lus, je crois, par M. le duc de Luynes à l'Académie des sciences sur les vases étrusques.

M. Bisson commença par rouler innocemment la précieuse boîte dans sa main, puis peu à peu la conversation s'anima. Mademoiselle de Maran ne mettait aucune mesure dans ses attaques; plutôt que de céder, elle niait l'évidence.

Le savant, exaspéré par je ne sais plus quelle fausse affirmation de ma tante, s'écria en frappant impétueusement sur la cheminée :

— Eh ! non, non, non, mille fois non, et encore non, madame !

Chaque négation était accompagnée d'un grand coup de tabatière, donné à tour de bras sur la tablette de marbre.

Ma tante ne s'aperçut de la destruction de sa fragile boîte qu'au nuage de tabac et aux éclats d'émaux qui s'en échappèrent.

— Ah ! l'affreux brise-tout ! — s'écria-t-elle en colère : — qu'est-ce qu'il m'a encore cassé là ?... mais c'est ma tabatière de Petitot ! Ah ! le vilain homme; mais, monsieur, pour l'amour de Dieu, tenez-vous donc tranquille ! vous me jetez du tabac dans les yeux, vous m'aveuglez ! Pour cette fois, je vous défends de remettre les pieds chez moi, entendez-vous... Ma tabatière de Petitot !... L'autre jour, c'était une bonbonnière de cristal de roche irisé, une bonbonnière de cinquante louis, s'il vous plaît, qu'il m'a mise en morceaux en faisant gesticuler ses grands bras ! Allez-vous-en... de chez moi, je vous en supplie... allez-vous-en... vos conversations scientifiques me coûtent trop cher, sans compter que vous avez l'inconvénient d'arriver toujours fait

comme un voleur et de m'apporter ici toutes les boues des rues de Paris.

— Vous avez beau dire, madame! — s'écria M. Bisson tout courroucé, — je ne monterai jamais dans une voiture; j'y suis résolu, j'aime bien mieux salir votre tapis que de me casser le cou! — Et le savant ne parla pas autrement du désastre de la tabatière.

— Tenez, monsieur Bisson, — dit ma tante, — laissez-moi tranquille, vous allez me mettre hors de moi; faites-moi l'amitié de sortir tout de suite, et surtout ne revenez plus.

— Et où voulez-vous donc que j'aille? il n'est que deux heures et demie, je n'ai pas besoin d'être à l'Institut avant trois heures et demie, — dit M. Bisson; et il se plongea dans un fauteuil, en s'emparant d'un écran qu'il commença de démonter.

— Comment! où je veux que vous alliez? — s'écria mademoiselle de Maran outrée. — Est-ce que ma maison est faite pour servir de salle d'asile aux membres de l'Institut errants et désœuvrés? Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il fait encore là? Allons... bon... maintenant le voilà qui travaille à me casser un écran. Mais c'est intolérable... mais c'est une peste, mais c'est un fléau qu'un être aussi malfaisant; — et mademoiselle de Maran fut obligée d'arracher des mains de M. Bisson l'écran déjà presque brisé.

— C'est étonnant comme on travaille peu solidement de nos jours! Cela vient de ce qu'on exagère la production outre mesure, — dit M. Bisson d'un air méditatif en s'armant d'un petit balai de cheminée dont il se servit pour tisonner en guise de pincettes, à la grande impatience de ma tante qui se mit dans un nouvel accès de colère.

De pareilles scènes, souvent renouvelées, nous divertissaient beaucoup; car M. Bisson revenait, au bout de deux ou trois jours, complétement oublieux de ce qui s'était passé, et mademoiselle de Maran ne pouvait lui garder rancune.

Ensuite de cette réception du matin, nous dînions avec mademoiselle de Maran; elle n'aimait à se contraindre en rien, n'invitait jamais personne. On faisait chez elle une chère excellente; elle était gourmande et avait une manie qui nous causait d'insurmontables répugnances.

Son maître d'hôtel, Servien, lui apportait tout ce qu'on présentait sur la table, car elle goûtait à tout, et souvent, — pardonnez-moi ce détail, mon ami, — elle se servait avec ses doigts, ensuite c'était son chien Félix, alors valétudinaire, qu'elle faisait manger quelquefois dans son assiette.

La durée du dîner nous était presque un supplice. Nous rentrions un moment dans le salon, où nous restions jusqu'à ce que mademoiselle de Maran fût complétement endormie dans son fauteuil, coutume à laquelle elle ne manquait pas. Ses gens avaient ordre de ne jamais la réveiller, et de prier les personnes qui auraient pu, par hasard, venir en *prima sera*, d'attendre dans un autre salon.

Nous remontions, avec Ursule, dans notre appartement, sur les huit heures, et là nous causions, nous lisions, nous faisions de la musique jusqu'à l'heure du thé.

Jamais nous n'assistions aux soirées de mademoiselle de Maran ; elle y recevait peu de femmes : celles qu'elle voyait étaient généralement de son âge.

Vous concevez, mon ami, qu'habituées comme nous l'étions à cette vie monotone, nous devions être un peu éblouies de la perspective de bals et de fêtes que ma tante venait de nous ouvrir.

En apprenant cette nouvelle, notre premier mouvement fut joyeux ; peu à peu la réflexion amena des pensées mélancoliques.

Je passai dans une agitation singulière la nuit qui précéda le bal. A mesure que le jour de cette fête approchait, je me sentais de plus en plus triste et accablée. Je n'avais pas eu le bonheur de jouir de la tendresse de ma mère... je ne la regrettai peut-être jamais davantage qu'à cet instant.

L'expérience m'a prouvé que mon instinct ne m'avait pas trompée : c'est surtout lorsque nous entrons dans le monde que la sollicitude protectrice, imposante d'une mère, nous est indispensable.

Chacun sait que l'apparition officielle d'une jeune fille au milieu des fêtes, dont les convenances de son éducation l'avaient jusqu'alors tenue éloignée, encourage, autorise, pour ainsi dire, les prétentions de ceux qui peuvent demander sa main.

Qu'elle soit ou non justifiée, on a généralement une telle créance dans la sagacité du cœur d'une mère, que certaines vues, certaines espérances peu dignes ou peu susceptibles de réussir, craignent d'affronter cette pénétration maternelle, si attentive et si défiante.

Lorsqu'au contraire une jeune fille est orpheline, de quelque affection qu'on la suppose entourée, on la croit, on la sait plus isolée, moins défendue ; elle devient alors, pour peu qu'elle soit riche, une sorte de proie, de conquête, si vous voulez, à laquelle tous veulent prétendre.

Sans voir aussi clairement dans la douloureuse inquiétude qui me tint éveillée une partie de la nuit, j'avais un vague pressentiment de

ces pensées; j'étais choquée, presque irritée, en songeant que des indifférents allaient m'examiner, me commenter, supputer ma fortune, peser ma naissance, me classer dans la catégorie des *partis* d'une manière plus ou moins avantageuse. Il me semblait que je n'aurais pas éprouvé le moindre de ces scrupules si j'avais accompagné ma mère.

J'avais un autre motif de contrariété, presque de chagrin sans doute : j'étais loin de partager les préventions de ma tante à l'égard de ma cousine; mais à force d'entendre mademoiselle de Maran répéter qu'Ursule était laide et sans aucun agrément, j'avais fini par craindre que le monde ne confirmât le jugement de ma tante, et que mon amie ne s'aperçût du peu de succès qu'elle aurait.

Je tremblais qu'une fois au grand jour des salons, Ursule, malgré sa douceur, malgré sa résignation habituelle, ne m'enviât les frivoles avantages qui lui manquaient, et que sa jalousie ne se changeât peut-être en un sentiment plus amer.

Son amour-propre n'avait jamais souffert qu'en présence de quelques amis de mademoiselle de Maran. Que serait-ce s'il allait être cruellement et publiquement atteint par une dédaigneuse indifférence!

Cette préoccupation fut peut-être celle de toutes qui me tourmenta le plus, tant l'amitié d'Ursule était précieuse pour moi. D'ailleurs, sans lui dire un mot de ce projet, je pensais sérieusement aux moyens de partager ma fortune avec elle. Ce n'était pas une de ces exagérations enfantines aussi vite oubliées que conçues, c'était une résolution fermement arrêtée; pour la réaliser plus certainement, je ne voulais pas en parler à ma tante, étant bien décidée à poser ce don comme la première clause de mon contrat de mariage.

On rira sans doute de ma naïveté à propos d'*affaires d'intérêt*, comme on dit; je remercie le ciel de n'avoir pas été mieux ni plus tôt instruite; j'ai dû d'heureux moments à cette ignorance.

Enfin, le jour du bal arriva. Malgré sa laideur et sa mise négligée, mademoiselle de Maran avait un goût exquis; sa constante habitude de critique, sa haine de ce qui était jeune et beau, l'avaient rendue si difficile que ce qu'elle approuvait devait être au moins irréprochable.

Elle nous avait fait faire deux toilettes charmantes et absolument pareilles. Plus tard, je me suis demandé comment mademoiselle de Maran avait été assez généreuse pour ne pas m'affubler de quelque robe ou de quelque coiffure de mauvais goût; cela lui eût été très-facile et m'eût pour long-temps donné un ridicule, car la première impression

que reçoit le monde est souvent ineffaçable... Mais une mesquine vengeance était indigne de ma tante : elle voulait, elle fit mieux.

Si je ne craignais de désordonner les événements, en rapportant ici des choses que je n'ai pu apprendre que plus tard, on verrait qu'à cette époque de ma vie j'étais déjà presque enveloppée dans la trame que la haine de mademoiselle de Maran avait ourdie contre moi avec une sûreté de prévision qui prouvait une bien profonde et bien fatale connaissance du cœur humain.

CHAPITRE VII.

LE BAL.

Dès le matin, Ursule et moi nous causâmes des grands événements de la soirée; je trouvai ma cousine très-abattue, défiante d'elle-même et résolue à ne pas aller à ce bal. Elle me dit qu'elle avait pleuré toute la nuit; pourtant sa figure n'était ni pâle ni fatiguée, seulement elle avait une expression de mélancolie charmante.

Je la vois encore la tête baissée, le front caché par les boucles de ses cheveux bruns, presque affaissée sur elle-même, les mains croisées sur ses genoux, et soupirant de temps à autre en levant vers le ciel un regard voilé.

— Ursule, Ursule, ma sœur, — lui dis-je en l'embrassant avec tendresse, — je t'en supplie, reprends courage, n'aie pas de ces frayeurs; ne suis-je pas avec toi, comme toi ignorante de ce monde où nous allons, et dont, comme deux enfants, nous nous épouvantons follement,

j'en suis sûre ! On ne fera pas attention à nous, peu à peu nous nous y habituerons. Toujours à côté l'une de l'autre, ce sera pour nous un bonheur que de nous confier nos observations. Eh bien ! si pour la première fois nous sommes gauches, embarrassées, nous trouverons bien, à notre tour, quelque confidence maligne à nous faire.

Ursule sourit, et me répondit en serrant tendrement mes mains dans les siennes :

— Pardonne-moi, Mathilde, mais je ne puis te dire mon effroi du monde... Jamais... je le sens, je ne pourrai m'y habituer ; cela n'est pas enfantillage, c'est conscience, c'est devoir. Quand on est, comme moi, pauvre et sans agrément, on ne se met pas en évidence, on reste à l'ombre, on ne va pas au-devant des dédains... Toi, à la bonne heure, tu as tout ce qu'il faut pour paraître, pour briller dans le monde... Vas-y seule. Je t'attendrai, je serai si heureuse de t'entendre raconter tes succès ! Ces fêtes splendides, je les verrai par tes yeux ; cela me suffira. — Puis, souriant avec grâce, elle ajouta : — Tiens, je serai, non pas la Cendrillon du conte de fée, malheureuse et oubliée, mais une Cendrillon volontaire, heureuse de te voir belle et admirée ! Oui, quand tu arriveras du bal, bien lasse de plaisir, bien rassasiée de flatteries, tu seras accueillie par mon regard tendrement inquiet, et tu te reposeras de tes succès dans le calme de mon amitié pour toi.

Il fallait voir et entendre Ursule pour la trouver, non pas belle, mais enchanteresse, malgré l'irrégularité de ses traits.

Sa voix émue avait un timbre si pur, si suave, ses yeux bleus avaient une expression si douce, si implorante, qu'on se trouvait irrésistiblement subjugué...

— Ursule ! — m'écriai-je, — comment peux-tu concevoir une telle défiance de toi, lorsque tu parles, lorsque tu regardes ainsi ? Moi ta sœur, moi qui ne t'ai jamais quittée, moi qui devrais être habituée à ta voix, à ton regard, en ce moment je te trouve belle, mais belle à être jalouse si je pouvais l'être. Tu ne te connais pas... tu ne t'es jamais vue, pour ainsi dire... Crois-moi donc, malgré les méchancetés de mademoiselle de Maran, malgré tes défiances, tu es charmante. Penses-tu que ta sœur soit capable de te tromper ? Allons, Ursule, mon amie, du courage ; appuyons-nous l'une sur l'autre ; soyons braves, affrontons ce grand jour, et demain, peut-être, nous rirons de nos terreurs... Enfin, je te déclare que si tu ne m'accompagnes pas à ce bal je n'irai certainement pas seule.

— Mathilde, je t'en supplie, n'insiste pas.

— Ursule... à mon tour, je te supplie.

— Je ne puis.

— Ursule, cela est mal... Tu le sais, ma tante te reprochera d'avoir refusé de venir à ce bal pour m'empêcher d'y aller... Tu la connais; tu sais si je suis malheureuse quand je te vois injustement grondée... Eh bien! veux-tu me causer ce chagrin? Ursule, ma sœur, me refuser serait dire que tu me crois indifférente à tes peines... et je ne mérite pas ce reproche.

— Mathilde... ah! que dis-tu! — s'écria ma cousine, — maintenant je n'hésite plus, j'irai.

Plus le moment approchait, plus j'étais inquiète, moins encore de moi que d'Ursule. Malgré mon apparente sécurité, je ne savais si elle serait ou non à son avantage en toilette de bal. Pour ne pas émousser ma première impression, au lieu d'aller la voir s'habiller, lorsque je fus prête, je descendis dans le salon.

Je trouvai mademoiselle de Maran et M. le duc de Versac qui devait nous accompagner à l'ambassade.

Je n'ai plus de prétentions; ma première beauté, ma première jeunesse, sont si loin de moi! je ressemble si peu maintenant à ce que j'étais alors, que je puis parler de moi à dix-sept ans comme d'une étrangère; il y a d'ailleurs du courage, de la modestie, de l'humilité à savoir dire : *J'étais* belle.

Il y a maintenant dix ans de cela environ; j'étais dans toute la fleur de mes jeunes années, coiffée en bandeau, mes cheveux blonds ornés d'une branche de bruyères roses; j'avais une robe de crêpe blanc très-simple, garnie seulement de trois gros bouquets de bruyères naturelles, pareilles à celles de ma coiffure; madame la dauphine avait eu l'extrême bonté de choisir dans les serres de Meudon ces fleurs du Cap, d'une grande rareté, et de les envoyer à mademoiselle de Maran.

J'avais la taille très-mince. M. de Versac me fit, je crois, un compliment sur la rondeur de mon bras pendant que je mettais mes gants. Quant à mon pied et à ma main, ce sont les seules choses dont je ne puisse pas parler, car ils n'ont pas changé.

Il fallut que mademoiselle de Maran me trouvât bien ainsi, peut-être même *trop* bien; car, en me voyant, elle ne put s'empêcher de froncer les sourcils, malgré son habitude de me donner des louanges outrées. Pourtant elle réprima ce premier mouvement et dit à M. de Versac :

— N'est-elle pas toute charmante et belle comme un astre, cette chère enfant?

URSULE.

— Elle a heureusement assez d'esprit pour qu'on ne craigne pas de lui parler de sa beauté, — répondit M. de Versac en souriant.

Mademoiselle de Maran portait, comme toujours, une robe de soie carmélite, et, pour la première fois, je lui vis un bonnet fort simple, orné d'une branche de soucis.

J'attendais l'entrée d'Ursule avec inquiétude; elle parut enfin.

Je n'exagère pas en disant que je la reconnus à peine, tant je la trouvais embellie.

Elle était surtout coiffée à ravir. Ses beaux cheveux bruns, séparés au milieu de son front, tombaient en longues boucles de chaque côté de ses joues, et descendaient presque jusque sur ses épaules; sa pâleur rosée, son regard à demi voilé, son doux et triste sourire, et jusqu'à son maintien un peu languissant, semblaient personnifier en elle l'idéal de la mélancolie rêveuse, expression que ne peuvent jamais rendre les figures régulièrement belles.

Lorsque j'ai lu Shakspeare, j'ai toujours évoqué le souvenir d'Ursule lors de ce bal pour me représenter Ophélie.

Au lieu de se tenir un peu voûtée, selon son habitude, ma cousine prouvait, par sa démarche pleine de souplesse, que sa taille était irréprochable; seulement, comme elle inclinait toujours un peu son front *ainsi qu'une fleur penchée sur sa tige*, ce mouvement, donnant à son cou une légère courbure d'une élégance extrême, ajoutait encore au charme de son maintien. On lisait sur son visage une tristesse doucement contenue, qui semblait annoncer que ma cousine se mêlait aux joies du monde sans y prendre part. Le regard d'Ursule, presque suppliant, semblait enfin demander pardon de ce qu'elle restait étrangère aux plaisirs qu'une préoccupation douloureuse lui rendait indifférents.

J'étais habituée à voir Ursule souffrante et résignée. Mais, le jour de ce bal, c'était, pour ainsi dire, la souffrance intime et la résignation POÉTISÉES, je dirai maintenant... habillées pour le bal.

Mais, hélas! des épigrammes ne me vengeront pas du mal affreux que cette AMIE m'a causé... Pouvais-je croire à tant de dissimulation? Et encore non, non... ce n'est pas elle qu'il faut accuser, c'est mademoiselle de Maran, dont les railleries perfides...

Ces tristes découvertes n'arriveront que trop tôt... Revenons à mon récit.

Je m'étais approchée d'Ursule avec empressement pour lui prendre la main et la féliciter d'être aussi charmante.

M. de Versac s'écria : — De grâce, restez ainsi un moment toutes deux vous donnant la main ! Quelle adorable contraste ! vous, Mathilde, belle, ravissante, le front rayonnant de bonheur et de grâce, vous qui serez la reine de nos fêtes... Et vous, Ursule, touchante image de la mélancolie, qui sourit une larme dans les yeux.

Mademoiselle de Maran se mit à rire de toutes ses forces, et dit à M. de Versac :

— Pourquoi donc vous arrêter en si beau chemin, et ne pas pousser jusqu'à la comparaison de la rose glorieuse et de l'humble violette, s'il vous plaît? Est-ce que vous venez des bords du *Tendre* et du *Lignon*, bel *Alcandre?* Laissez-moi donc tranquille avec vos contrastes. La rose a près de cent mille livres de rente, et la violette n'a pas le sou ; voilà pourquoi l'une lève le front, et pourquoi l'autre le baisse modestement.

La comparaison de M. de Versac, la méchante remarque de mademoiselle de Maran, et peut-être la vue d'Ursule, que je n'avais jamais vue si jolie, m'inspirèrent, pour la première fois de ma vie, une pensée de jalousie, qui se changea bientôt en dépit contre moi-même. Ne doutant pas de ce que disait ma tante, je me crus l'air orgueilleusement satisfait que donne la richesse, et j'enviai l'intéressante modestie d'Ursule, qui jetait sur ses traits un charme si touchant. Sans doute cette pensée mauvaise dura peu ; sans doute j'eus honte de moi-même, en

songeant que j'avais assez peu de générosité pour jalouser à ma cousine, à mon amie la plus tendre, jusqu'à l'intérêt qu'inspirait sa pauvreté; sans doute, enfin, sans la maligne observation de ma tante, je n'eusse jamais ressenti ce mouvement d'envie, peut-être excusable, puisque riche j'enviais d'être pauvre. Néanmoins cette impression me laissa un ressentiment amer.

Au moment de partir, M. de Versac dit à mademoiselle de Maran :

— Voyez un peu quel oubli! Gontran est arrivé d'Angleterre ce matin, et je ne vous en ai rien dit.

— Votre neveu!... eh bien! ce sera un danseur tout trouvé pour ces jeunes filles.

Je regardai Ursule avec étonnement; jamais M. de Versac ni mademoiselle de Maran n'avaient prononcé devant nous le nom de ce neveu. Nous allions monter en voiture, lorsqu'un des amis les plus intimes de ma tante vint lui demander quelques moments d'entretien au sujet d'une affaire très-importante. Mademoiselle de Maran passa dans sa bibliothèque; M. de Versac prit le journal du soir.

Sous le prétexte d'arranger une épingle de coiffure, j'emmenai Ursule dans la chambre de mademoiselle de Maran; là, lui sautant au cou, je lui avouai franchement mon mouvement de jalousie, et les larmes aux yeux je lui en demandai pardon. Ursule fut aussi touchée jusqu'aux larmes de ma franchise; elle me rassura par les plus tendres protestations. Je rentrai dans le salon le cœur calme et content, me promettant bien, ainsi que je l'avais dit à Ursule, de tâcher de ne pas avoir l'*air d'une héritière*.

Nous partîmes pour l'ambassade.

CHAPITRE VIII.

LA PRÉSENTATION.

En entrant dans le premier salon de l'ambassade, accompagnée de M. de Versac, je sentis ma résolution m'abandonner. Il fallut l'accueil plein de grâce et de bonté de madame l'ambassadrice d'Autriche pour m'encourager un peu. Mademoiselle de Maran donnait le bras à Ursule. Plus que jamais je pus apprécier quelle était l'influence de ma tante, et combien on la redoutait. La femme la plus agréable, la plus à la mode n'aurait pas été plus entourée, plus courtisée à son entrée dans le bal que ne le fut mademoiselle de Maran; elle recevait ces respectueuses prévenances, ces hommages empressés, avec un très-grand air et une affabilité protectrice, presque dédaigneuse.

Nous allâmes du côté de la galerie où l'on dansait. M. de Versac, à

qui je donnais le bras, me nomma différentes personnes qui méritaient d'être distinguées. Nous nous arrêtâmes un moment auprès d'une des portes de la galerie. J'entendis là les paroles suivantes échangées entre deux personnes que je ne pouvais voir.

— Eh bien! vous savez..... Lancry est arrivé d'Angleterre..... Je viens de le voir... Il est plus brillant que jamais...

— Vraiment! il est de retour?... — reprit l'autre personne. — La duchesse de Richeville doit être bien joyeuse, car elle avait été *plus que triste* de son départ... Pauvre femme!...

A un mouvement assez brusque de M. de Versac pour nous frayer un passage dans la foule, je compris qu'il voulait distraire mon attention de cet entretien, qu'il n'était pas convenable que j'entendisse, et dont M. Gontran de Lancry, son neveu, était le héros.

Je n'attachai alors aucune importance à cet incident, et je suivis M. de Versac. Avant d'arriver au bal, il me semblait que tout devait m'embarrasser : mon maintien, ma démarche, mon regard; mais ma première émotion passée, une fois au milieu de cette société à laquelle j'appartenais, je me sentis non pas rassurée, mais, pour ainsi dire, placée au milieu des miens. L'on n'est, ce me semble, presque jamais gêné ou intimidé que lorsqu'on aborde une sphère au-dessous de celle à laquelle on appartient. Aussi je recouvrai bientôt toute ma liberté d'observation. En entrant dans la galerie où l'on dansait, je fus presque éblouie de l'éclat, de la magnificence des toilettes. Madame de Mirecourt, amie de ma tante, et qui chaperonnait une jeune femme récemment mariée, offrit de nous ménager une place auprès d'elle. Mademoiselle de Maran accepta ; Ursule et moi nous nous assîmes entre madame de Mirecourt et ma tante. M. de Versac nous quitta pour chercher son neveu, qu'il voulait nous présenter.

— Eh bien! — dis-je tout bas à ma cousine, — ce n'est pas si effrayant après tout; es-tu un peu rassurée?

— Non, — me dit Ursule, — je ne puis vaincre mon émotion; je tremble; c'est à peine si je vois ce qui se passe autour de moi.

— Moi, je vois fort bien, — lui dis-je gaîment, et pour lui donner un peu de courage j'ajoutai : — J'avoue que je trouve ce coup d'œil charmant. Quel dommage que tu ne puisses pas en jouir! Décidément c'est une bien jolie chose qu'un bal.

Comme je disais ces mots avec une joie naïve, ma tante, à côté de qui j'étais aussi, se prit à rire aux éclats. Plusieurs personnes qui étaient debout devant nous, pendant le repos d'une valse, se retour-

nèrent. Madame de Mirecourt, qui se trouvait de l'autre côté d'Ursule, se pencha et dit à ma tante :

— Qu'avez-vous donc à rire ainsi?

— Est-ce qu'on peut y tenir avec une petite moqueuse comme elle? — dit mademoiselle de Maran en me montrant à son amie. — Si vous entendiez combien ses remarques sont drôles, malignes... c'est à en mourir... Prenez bien garde à vous, car elle emporte la pièce d'abord! — Puis, se retournant vers moi, ma tante ajouta à demi-voix, d'un ton affectueusement grondeur : — Voulez-vous bien ne pas avoir autant d'esprit que ça, mademoiselle! on dira que c'est moi qui vous ai rendue si méchante.

Tout ceci fut dit à voix basse, mais de façon à être entendu des personnes qui nous entouraient. Je regardai ma tante avec un profond étonnement. Ursule, se penchant à mon oreille, me demanda ce que j'avais dit de si plaisant à mademoiselle de Maran, et de quel ridicule je m'étais choquée.

— Mais d'aucun, — lui répondis-je. — Je ne comprends pas un mot à ce qu'elle vient de me dire.

Voici le mot de cette énigme. Ma tante voulait commencer à me faire une réputation de méchanceté à laquelle on a long-temps cru. Aussi, grâce à ces perfides paroles, plusieurs personnes placées devant nous (l'une d'elles, la bonne et charmante lady Fitz-Allan, me l'a répété plus tard) crurent être l'objet de mes moqueries.

J'entrais pour la première fois dans le monde; pour plusieurs raisons je devais être assez remarquée. L'exclamation de ma tante sur mes observations malicieuses devait donc se répandre, et se répandit à l'instant. Il n'est pas pour une femme de plus funeste réputation que celle d'être spirituellement moqueuse... Les sots la redoutent et la calomnient; les gens d'esprit la jalousent; les caractères bienveillants et généreux s'en éloignent. Aussi une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis mon arrivée au bal que j'avais déjà des ennemis. Lady Fitz-Allan m'a dit depuis que ma méchanceté fut un moment la nouvelle du bal. On s'entretint de l'ironie mordante de mademoiselle Mathilde de Maran. (On m'appela ainsi pour me distinguer de ma tante.)

Personne n'avait entendu mes sarcasmes, il est vrai; mais, ainsi que cela arrive toujours, tout le monde en parlait. Ma tante voulut compléter son œuvre; quelques minutes après, au milieu d'un nouveau repos de valse, elle dit tout haut à Ursule :

— Mon Dieu! ma pauvre enfant, n'ayez donc pas l'air si sérieux,

M. LE VICOMTE GONTRAN DE LANCRY.

si mélancolique, soyez donc un peu de votre âge si vous pouvez : qu'est-ce que c'est que cette sauvagerie-là?

Ces derniers mots entendus, répétés, commentés, établirent positivement que j'étais aussi moqueuse, aussi étourdie que ma cousine était timide, sensée, réfléchie. Le monde revient bien rarement de ses premières impressions; ces paroles de ma tante eurent donc une grande influence sur ma destinée. Hélas! il faut tout dire, mon inexpérience, ma vanité augmentèrent encore la portée du mal qu'on me faisait... plus tard, je déplorai amèrement cette réputation de méchanceté moqueuse, mais j'eus d'abord assez de faiblesse pour en être presque flattée, presque fière. Je me croyais belle, je pensais que l'ironie était un brevet d'esprit.

La valse finie, M. de Versac s'approcha de ma tante avec son neveu, M. le vicomte Gontran de Lancry.

Je l'avoue... je ne pus m'empêcher de rester presque immobile de surprise à la vue de M. de Lancry; il avait alors environ trente ans. Il était difficile de voir un homme plus parfaitement agréable, d'un extérieur plus séduisant.

J'étais bien jeune, et chez mademoiselle de Maran je n'avais vu personne qui pût en rien être comparé à M. de Lancry. Ancien page du roi, il avait servi et fait très-vaillamment la guerre en Espagne. Attaché plus tard à une grande ambassade, il avait, au bout de quelques années, abandonné l'état militaire ; et, grâce aux bontés du roi et à la protection de M. de Versac, il avait été nommé gentilhomme de la chambre du roi.

Ma première entrevue au bal de l'ambassade d'Autriche me revient très-présente à l'esprit. Il y avait eu grande réception au château, beaucoup d'hommes de la cour étaient venus au bal en uniforme. M. de Lancry sortait aussi des Tuileries ; il portait l'éclatant habit de sa charge, et avait au cou le ruban rouge et la croix d'or de commandeur de la Légion-d'Honneur, à son côté la large plaque d'un ordre étranger. M. de Lancry était d'une taille moyenne, mais de la plus extrême élégance; ses traits, d'une régularité parfaite, étaient (selon ma tante, et elle disait vrai) ceux « d'un jeune Grec d'Athènes, » animés de toute la finesse et de toute la grâce parisienne. » C'était, disait-elle, *l'idéal du joli*. Il avait des cheveux châtains, les yeux bruns, les dents charmantes, une main, un pied à rendre une femme jalouse; je vous l'ai dit, ayant trente ans à peine, il n'en paraissait pas vingt-cinq. Ces avantages naturels, relevés d'insignes honorables

qu'on n'accorde généralement qu'à un âge plus mûr et qui semblent toujours annoncer le mérite, devaient donc rendre M. de Lancry infiniment remarquable. Lorsqu'il s'approcha de ma tante, elle lui tendit la main et lui dit :

— Bonsoir, mon cher Gontran!... Votre oncle m'a seulement appris tantôt votre retour de Londres ; eh bien! qu'est-ce que vous avez fait dans ce cher pays?

M. de Lancry sourit, s'approcha de mademoiselle de Maran, et lui dit tout bas quelques mots que je ne pus pas entendre.

— Voulez-vous bien vous taire! — s'écria ma tante en riant. — Puis elle ajouta : — Heureusement, on peut tout dire à une mère bobie comme moi; seulement, pour faire pénitence, vous allez faire danser ces petites filles. — Se tournant alors vers moi, ma tante dit à M. de Lancry d'un air rempli de dignité qu'elle prenait mieux que personne quand elle le voulait : — Mademoiselle Mathilde de Maran, ma nièce.

M. de Lancry s'inclina respectueusement.

— Mademoiselle Ursule d'Orbeval, notre cousine... — ajouta ma tante avec une nuance presque imperceptible pourtant assez marquée pour qu'on sentît qu'elle voulait établir à mon avantage une sorte de distinction entre mon amie et moi.

M. de Lancry s'inclina de nouveau.

Je baissai les yeux, je me sentis rougir beaucoup. Ma main était près de celle d'Ursule; je la serrai presque avec crainte.

— Mademoiselle voudra-t-elle me faire la grâce de danser avec moi la première contredanse? — me dit M. de Lancry.

— Oui, monsieur, — répondis-je en jetant un regard inquiet sur mademoiselle de Maran.

M. de Lancry me salua, et, s'adressant à Ursule, il lui dit : — Puis-je espérer, mademoiselle, que vous daignerez m'accorder la même faveur que mademoiselle de Maran pour la seconde contredanse?

— Sans doute, monsieur, — répondit Ursule avec un soupir, et, baissant la tête, elle jeta, à travers ses longs cils, un mélancolique regard sur M. de Lancry.

A ce moment, une fort jolie femme, éblouissante de pierreries, très-brune, très-mince, d'une tournure très-élégante, d'une physionomie fière, hardie, ayant de grands yeux noirs très-perçants et un peu rapprochés de son nez fait en bec d'aigle, s'arrêta devant nous; elle donnait le bras à un jeune colonel anglais.

— Vous êtes bien oublieux de vos amis, monsieur de Lancry, — dit-elle d'une voix sonore et douce.

M. de Lancry se retourna vivement, réprima un embarras assez visible, et dit en s'inclinant :

— Je ne mérite pas ce trop aimable reproche, madame la duchesse ; je suis seulement arrivé ce matin de Londres, et j'espérais avoir demain l'honneur de vous faire ma cour.

Combien certains pressentiments trompent peu, mon ami ! du moment où j'entendis M. de Lancry dire à cette femme... *madame la duchesse*... je ne doutai pas un moment qu'elle ne fût madame de Richeville, dont j'avais entendu le nom si indiscrètement rapproché de celui de M. de Lancry.

On préluda pour la contredanse.

— Voyez combien je suis bonne, — dit la duchesse à M. de Lancry ; — je vous pardonne votre oubli, et je vous dis même en confidence que je ne suis pas engagée pour cette contredanse ; suis-je assez généreuse?

M. de Lancry la regarda de nouveau d'un air étonné, presque stupéfait, et répondit avec une gêne assez évidente :

— Et moi, n'ai-je pas trop de bonheur?... j'aurais pu danser cette contredanse avec vous, madame, et je vais avoir le plaisir de la danser avec mademoiselle de Maran, que j'ai eu l'honneur d'inviter à l'instant.

Madame de Richeville, croyant qu'il s'agissait de ma tante, et que M. de Lancry plaisantait, partit d'un éclat de rire, et s'écria :

— Vous arrivez d'Angleterre pour faire danser mademoiselle de Maran... Il y a donc à Londres un *Excentric-Club?* vous voulez donc vous signaler parmi les plus intrépides?

M. de Lancry se hâta d'interrompre madame de Richeville. Elle avait la vue très-basse, elle ne s'était pas aperçue de la présence de ma tante.

— Je dois avoir l'honneur de danser tout à l'heure, madame, avec mademoiselle Mathilde de Maran, — dit M. de Lancry en appuyant sur ce nom *Mathilde*, et en s'inclinant légèrement de mon côté.

— Ah ! je comprends. On la mène donc déjà dans le monde? — dit la duchesse.

Prenant alors son petit lorgnon d'écaille, elle m'examina avec une curiosité qui me sembla très-malveillante. J'étais au supplice. Ma tante n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Voyant le lorgnon de

la duchesse de Richeville encore tourné sur moi, elle parut choquée, et lui dit de sa place, d'une voix aigre et impérieuse :

— Madame la duchesse, n'est-ce pas que ma nièce est charmante?...

— Charmante, madame, — répondit la duchesse d'un ton sec en rabaissant son lorgnon. Elle s'approcha de mademoiselle de Maran, et lui fit une demi-révérence pleine de grâce et de noblesse.

J'ai su depuis que ma tante et la duchesse se détestaient, ce qui m'expliqua l'attention avec laquelle on avait examiné ces deux adversaires également redoutables.

— Et bien! madame, — reprit ma tante, — je suis ravie pour cette chère petite que vous la trouviez charmante; l'approbation d'une femme comme vous, madame, ne peut que porter bonheur à une jeune personne qui entre dans le monde; c'est comme un présage... Malgré ça, j'ai peine à croire qne ma nièce puisse jamais approcher de votre mérite... et vous égaler... madame...

Il n'y avait en apparence rien que de très-simple, que de très-poli dans ces paroles; pourtant je connaissais assez l'accent de ma tante pour pressentir que ces mots avaient renfermé quelque perfidie. En effet, levant les yeux sur madame de Richeville et sur les personnes qui nous environnaient, je vis la première affecter un grand calme, et tout le monde fort embarrassé.

Plus tard j'ai rencontré dans le monde madame de Richeville; j'ai su qu'on exagérait jusqu'à la plus odieuse calomnie la légèreté de sa conduite. On disait que sans l'illustre nom qu'elle portait, que sans la grandeur et les alliances de sa maison, que sans son immense fortune, on eût difficilement fermé les yeux sur ses fautes, et que son mari avait été forcé de se séparer d'elle. Elle était néanmoins parfaitement bien accueillie dans la meilleure compagnie à laquelle elle appartenait; seulement, les jours de réception au château, madame la dauphine semblait lui témoigner son blâme par un abord glacial. On comprend maintenant tout ce qu'il y avait d'amer dans l'apostrophe de mademoiselle de Maran. Celle-ci, profitant de son premier avantage, porta un dernier coup à madame de Richeville en s'écriant :

— Ah! mon Dieu, les beaux rubis que vous avez là, madame! Est-ce que ce ne sont pas ceux qui appartenaient à cette excellente duchesse douairière de Richeville? Quel malheur qu'elle n'ait pas pu vous les voir porter! et comme ça doit faire plaisir à M. de Richeville de vous voir parée des pierreries de madame sa mère!

Pour sentir la cruauté de la remarque de mademoiselle de Maran,

il faut savoir que, selon un bruit accrédité (ce dont plus tard j'ai reconnu la fausseté !), on disait que M. le duc de Richeville avait donné à sa femme cette parure de famille lors de son mariage, et qu'en se séparant de la duchesse il avait eu la délicatesse de ne pas la lui redemander, délicatesse que celle-ci n'aurait pas imitée en continuant de porter ces bijoux. Tout le monde semblait atterré de la méchanceté de mademoiselle de Maran. Madame de Richeville eut assez d'empire sur elle-même pour cacher son ressentiment ; elle jeta sur ma tante un regard rempli de douceur et de dignité, et lui dit très-affectueusement :

— Vous me comblez, madame ; je voudrais pouvoir reconnaître les marques d'intérêt que vous me donnez..... Mais j'y songe..... je puis vous apprendre au moins une nouvelle qui vous fera, je l'espère, un

grand plaisir. Un de vos amis arrive d'Italie, où il était resté pendant des années sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Mais je le vois... vous êtes inquiète, je ne veux pas abuser plus long-temps de votre curiosité... Eh bien! — ajouta madame de Richeville d'un air gracieusement confidentiel, — eh bien! sachez donc que M. de Mortagne sera ici dans quelques jours... Oui, j'ai reçu de Venise des nouvelles de lui. On dit que c'est un roman terrible que sa disparition... Avouez que vous êtes bien surprise et *bien heureuse de ce retour, madame!*

Madame de Richeville lança ces derniers mots à mademoiselle de Maran comme un coup de poignard; puis, entendant les préludes de la contredanse, elle dit gaiement à M. de Lancry :

— Je vous offre une valse en dédommagement de la contredanse que vous m'avez refusée. — Et se tournant vers le colonel anglais qui lui donnait le bras : — Montons dans la petite galerie, — lui dit-elle. — Je voudrais voir cette contredanse...

Je n'avais jamais vu mademoiselle de Maran troublée. Elle le fut beaucoup dès les premiers mots de madame de Richeville; mais quand celle-ci eut prononcé ces paroles : *M. de Mortagne sera ici dans quelques jours*..... ma tante pâlit et parut accablée, au grand étonnement de ceux qui connaissaient son audace et ne comprenaient pas le sens caché de la réponse de madame de Richeville.

La contredanse commença. M. de Lancry eut le bon goût de m'épargner des compliments toujours embarrassants pour une jeune personne. Il fut très-simple, très-gai, sans méchanceté, me parla de mademoiselle de Maran avec une affectueuse vénération, de M. de Versac avec tendresse; il trouva la physionomie d'Ursule des plus intéressantes, et il me demanda quel était le grand chagrin qui la rendait si mélancolique. Il était musicien, nous causâmes musique. Je préférais les maîtres allemands, il préférait les maîtres italiens. Il mit une si aimable bonhomie dans la discussion qu'à la fin de la contredanse il ne m'intimida presque plus.

Après m'avoir ramenée à ma place et avoir rappelé à Ursule la promesse qu'elle lui avait faite, il alla saluer plusieurs femmes de sa connaissance.

— Mon Dieu! — me dit Ursule, — comment as-tu donc fait pour oser parler autant? Je t'admirais.

— Oh! — lui dis-je, — d'abord j'ai eu bien peur, peu à peu j'ai repris courage; et puis M. de Lancry paraît si bon, si simple! tu verras toi-même.

— Oh ! c'est à peine si j'oserai lui répondre, — dit timidement Ursule.

— Tu as bien tort, il te trouve charmante, il me l'a dit tout à l'heure, et c'est peut-être cela qui me l'a fait trouver si aimable...

Je ne pus continuer ma conversation avec Ursule. Tous les hommes qui connaissaient ma tante vinrent la saluer. Parmi eux, elle nous présentait ceux qui étaient d'un âge à danser, et nous eûmes bientôt, Ursule et moi, un grand nombre d'engagements. J'étais si occupée à regarder danser que, bien que je le voulusse, j'avais à peine le temps de songer aux dernières paroles de madame de Richeville au sujet de M. de Mortagne. J'avais toujours conservé de lui un souvenir plein de gratitude; il avait été, dans mon enfance, mon premier défenseur. Depuis huit ou neuf ans, on n'avait presque jamais prononcé son nom chez ma tante. Je me rappelai seulement alors avoir plusieurs fois entendu dire qu'on n'avait pas de ses nouvelles. Sa vie était si étrange, on lui savait une telle habitude de voyager que je ne trouvai là rien d'étonnant. Seulement, ce qui me paraissait extraordinaire, c'était l'effet presque écrasant que l'annonce de son retour produisait sur mademoiselle de Maran.

Je fus tirée de ces réflexions par les sons d'une valse. Parmi les couples qui furent bientôt emportés dans son tourbillon, je vis M. de Lancry et la duchesse de Richeville. Elle avait une taille accomplie, et, ainsi que lui, elle valsait à ravir. Les boucles de ses cheveux, noirs comme du jais, qu'elle portait très-longs, flottaient avec grâce autour de sa tête expressive, un peu renversée en arrière. Il fallait que cette femme fût bien forte de son innocence, ou qu'elle eût un bien profond dédain des jugements du monde pour le braver si ouvertement, après les mots cruels de mademoiselle de Maran, qui venaient de réveiller, pour ainsi dire, tous les scandales réels ou supposés de la conduite de madame de Richeville. Ce qui me surprit beaucoup, ce fut l'expression des traits de M. de Lancry pendant cette valse; il semblait tour à tour dédaigneux, sardonique et irrité; lorsqu'il reconduisit madame de Richeville à sa place, il me parut qu'elle souriait avec amertume de quelques paroles que M. de Lancry lui disait à voix basse. J'éprouvai d'abord, je ne sais pourquoi, un serrement de cœur en voyant M. de Lancry valser avec madame de Richeville. Je me souvins involontairement des paroles que j'avais entendu prononcer. Je ne doutai plus qu'il l'aimât. Elle avait un air de résolution et de fierté qui m'effrayait; pourtant, quand je pensais qu'elle était l'amie de M. de Mortagne, qui

m'avait protégée, qui avait été, m'avait dit plus tard madame Blondeau, si profondément dévoué à ma mère, je tâchais de surmonter l'impression désagréable qu'elle me causait.

Ces pensées furent interrompues de nouveau par les contredanses auxquelles j'étais engagée.

Ma réputation de *méchanceté* était déjà sans doute parvenue à plusieurs de mes danseurs, car beaucoup d'entre eux, pensant plaire à mon esprit moqueur, se mirent en grands frais d'épigrammes; d'autres me firent des louanges outrées; d'autres, des plaisanteries que je ne comprenais pas. Quoiqu'il y eût parmi eux beaucoup d'hommes agréables, la plupart me semblèrent manquer absolument du tact parfait dont était doué M. de Lancry. C'est qu'en effet il faut qu'un homme ait beaucoup de mesure et de délicatesse dans l'esprit pour mettre des jeunes filles en confiance, pour jouir de tout ce qu'il y a de naïf et de charmant dans leur entretien. Il faut un langage dont les nuances soient affaiblies, modifiées; ainsi c'est peut-être manquer de goût que de louer leur beauté, tandis qu'il y a toujours de la grâce à louer leur esprit. Leur gaieté a bien plus de grâce quand on ne l'excite pas au delà du sourire, et c'est effaroucher la finesse exquise et ingénue de leurs observations que d'y répondre par la médisance.

Je reviens à ce bal. Je vis Ursule danser avec la même grâce touchante et triste. Elle ne semblait pas s'amuser beaucoup; cependant elle ne refusa aucune contredanse, mais elle soupirait et semblait faire un grand sacrifice en les acceptant. Après avoir été voir le coup d'œil du souper et prendre une tasse de thé, nous quittâmes le bal. M. de Lancry, qui sortait aussi, nous retrouva dans le salon d'attente; il demanda les gens de ma tante et nous apporta nos pelisses.

M. de Versac donna son bras à Ursule, M. de Lancry offrit le sien à mademoiselle de Maran, qui lui dit en riant :

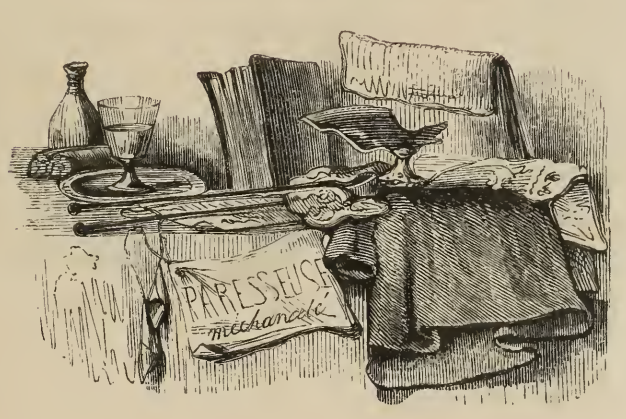
— Voulez-vous bien ne pas me faire de ces offensantes propositions-là, Gontran? Est-ce que je suis de taille à les accepter? Donnez votre bras à ma nièce, j'irai bien toute seule.

Lorsque nous fûmes montés en voiture, ma tante dit à M. de Lancry :

— Ah çà! Gontran, puisque vous voilà de retour, je compte bien vous voir souvent avec votre oncle; vous savez que je ne souffre pas qu'on me néglige... A propos, savez-vous qu'elle a un masque d'airain couleur de rose, cette belle duchesse, et qu'il faudrait le feu de l'enfer pour la faire rougir?... Mais qu'est-ce que je dis donc là devant ces

jeunes filles !... Allons, bonsoir, Gontran, et prenez bien garde à vous si vous ne me soignez pas.

M. de Lancry assura ma tante de son empressement à lui obéir, et nous rentrâmes à l'hôtel de Maran.



CHAPITRE IX.

LE LENDEMAIN DU BAL.

Il est de certaines impressions, comme de certains paysages, qui ont besoin d'être vues à quelque distance pour avoir toute leur valeur.

Le lendemain du bal, en rassemblant mes souvenirs, en me rappelant les moindres détails de cette soirée, j'en ressentis pour ainsi dire le contre-coup. Pourtant, pourquoi le cacher? parmi ces souvenirs, un seul dominait tous les autres : c'était celui de M. Lancry valsant avec madame de Richeville une valse de Weber.

Cet air, assez mélancolique, me revenait sans cesse à la pensée, tandis que je ne me rappelais pas celui de la contredanse que j'avais dansée avec M. de Lancry. Le résultat de mes impressions fut presque triste. Le monde, malgré son urbanité parfaite, malgré ses dehors

exquis, me semblait déjà une arène où l'on se portait les plus terribles coups, le sourire aux lèvres. Ce qui s'était passé entre mademoiselle de Maran et la duchesse de Richeville me le prouvait. Je n'avais entendu que des paroles polies, et leur sens détourné cachait quelque cruel mystère.

J'avais été très-entourée. Il me semblait, sans fausse modestie, qu'on me trouvait belle. Je n'avais pu m'empêcher d'entendre sur mon passage cette espèce de murmure toujours flatteur aux oreilles d'une femme. M. de Lancry, sans comparaison l'homme le plus agréable de cette brillante réunion, avait été très-assidu près de nous, et pourtant le ressentiment de mes impressions était triste et amer!

Néanmoins je dus à cette nuit de fête une douce espérance : M. de Mortagne allait arriver... Je me faisais une joie de son retour. Je ressentis confusément le besoin de conseils graves et sûrs; non-seulement j'éprouvais une profonde aversion pour ma tante, mais ses louanges, mais ses avis, mais ses remarques me laissaient dans une inquiétude continuelle. J'étais comme ces malheureux qui craignent de trouver du poison dans tout ce qu'ils portent à leurs lèvres. J'aimais Ursule de toutes les forces de mon âme, mais elle était aussi jeune, aussi inexpérimentée que moi; je comptais absolument sur le dévouement de Blondeau, mais cette excellente femme ne pouvait, ne savait que m'aimer aveuglément.

Mon tuteur, M. d'Orbeval, le père d'Ursule, s'était retiré en Touraine, dans une propriété qu'il possédait: je ne le voyais jamais; d'ailleurs il était complétement dominé par ma tante, ainsi que mes autres parents. Je devais donc regarder l'arrivée de M. de Mortagne comme un événement très-heureux pour moi; il m'avait d'ailleurs promis de revenir lorsqu'il pourrait m'être d'une utilité réelle. Ce qui rendait encore plus vif mon désir de le voir, c'était l'espèce d'effroi que ma tante avait manifesté lorsque madame de Richeville lui avait annoncé son retour.

Au milieu de ces préoccupations de mon esprit, Ursule entra dans ma chambre; nous causâmes du bal, je revins d'autant plus gaiement à parler du léger sentiment de jalousie qu'elle m'avait inspiré avant notre départ pour l'ambassade, que, pendant toute la durée du bal, j'avais joui du succès de ma cousine.

— Sais-tu bien, ma chère Ursule, — lui dis-je en souriant, — qu'à me voir si rayonnante on a peut-être cru que c'était de moi que je pa-

raissais si contente, tandis qu'au contraire j'étais orgueilleuse de toi? Mais que nous importe, à nous qui connaissons les secrets de notre cœur?

— Comment trouves-tu M. de Lancry? — me demanda tout à coup ma cousine.

— Mais je le trouve charmant, — lui dis-je, un peu surprise de cette question subite. — Oui... charmant, surtout quand il ne danse pas avec cette duchesse de Richeville, qui a l'air si impérieux.

Ursule me regarda attentivement, baissa les yeux, garda un mo ment le silence, et reprit :

— Veux-tu, Mathilde, que je te dise ce que je crois...?

— Dis donc vite...

— Eh bien! je crois que mademoiselle de Maran et M. de Versac seraient enchantés de te marier avec M. de Lancry.

D'abord, je fis un geste d'étonnement; puis, je me mis à rire aux éclats.

— Que trouves-tu donc de si déraisonnable à cette supposition, Mathilde? M. de Versac n'a-t-il pas présenté M. de Lancry à mademoiselle de Maran? celle-ci n'a-t-elle pas très-instamment engagé M. de Lancry à venir souvent la voir le matin? Or, qui reçoit-elle le matin? cinq ou six personnes très-intimes. Dans quel but aurait-elle fait une exception en faveur du neveu de M. le duc de Versac?

— Veux-tu, Ursule, que je te dise ce que je crois? — repris-je en me servant des termes de ma cousine, — c'est que M. de Versac et mademoiselle de Maran seraient enchantés de te marier avec M. de Lancry.

Ce fut au tour d'Ursule à sourire.

— Quelle folie! — me dit elle; — un si beau parti pour moi, pauvre fille, humble et sans fortune! est-ce que cela est possible? Non, non, tu sais mon désir, ma résolution de ne jamais me marier; je me rends trop de justice pour prétendre à ce que je ne puis espérer; et puis demain il dépendrait de moi d'épouser M. de Lancry, que je ne l'épouserais pas. Cela te surprend?... Il en est pourtant ainsi; il est trop beau, trop élégant, trop à la mode... Ce n'est pas là le bonheur que je rechercherais; je ne suis pas faite pour une position si brillante; ma vie doit s'écouler dans l'obscurité; je ne dois pas avoir d'autre félicité que la tienne.

— Nous ne serons jamais d'accord sur le rôle que tu prétends devoir jouer... Ma bonne Ursule, tu verras..... Si j'en crois mon cœur, tu

seras heureuse pour ton propre compte... Mais, pour parler de M. de Lancry, pourquoi veux-tu donc que *les dangereux avantages* qu'il possède me plaisent plus qu'à toi?

— Pourquoi? parce qu'en m'épousant M. de Lancry ferait une sorte de mésalliance; tandis que toi, qui possèdes, comme tu le dis, les mêmes dangereux avantages, tu ne peux, tu ne dois être, il me semble, que très-charmée des suites d'un pareil mariage.

— Ursule, tu es folle! M. de Lancry ne pense pas plus à moi que je ne pense à lui; et d'ailleurs, comme toi, j'aimerais un bonheur moins brillant, par cela même beaucoup plus assuré.

— Enfin tu trouves M. de Lancry charmant!

— Mon Dieu, que tu es méchante..... Eh bien! oui... autant que l'on peut trouver quelqu'un charmant, quand on l'a vu deux heures...

— Soit, et tu le trouves *surtout charmant quand il ne valse pas avec la duchesse de Richeville.*

Je ne pus m'empêcher de rougir. — Oui, — dis-je à ma cousine; — je ne sais pourquoi cela est ainsi; je ne sais pas davantage pourquoi je rougis en t'entendant répéter ces paroles que je t'ai dites.

— Pourquoi... pourquoi?... Veux-tu que je te le dise, moi? — reprit tristement ma cousine. — C'est que tu l'aimeras.

— Ursule, encore une fois, tu es folle!

— Non, non, Mathilde.... je ne suis pas folle... mon amitié pour toi, ma crainte de me voir oubliée par toi, ma jalousie d'affection, si tu le veux, me tiennent lieu d'une expérience que je ne puis avoir, et m'éclairent plus que toi peut-être sur tes propres sentiments... Mathilde... je devais m'attendre à ce changement dans ta vie, un jour ou l'autre cela doit arriver..... Pardonne..... pardonne-moi donc mes larmes.

Et elle se jeta en pleurant dans mes bras.

Je ne saurais dire avec quelle profonde émotion je répondis à cette preuve de l'affection d'Ursule; je tâchai de la rassurer par les plus tendres protestations.

— Tiens, — lui dis-je en essuyant mes yeux, — il n'en faut pas davantage pour me faire prendre M. de Lancry en aversion... je te jure...

— Mathilde... tais-toi... -- dit Ursule en me mettant doucement sa main sur ma bouche... — tais-toi... j'ai été sotte, folle, de céder à mon premier mouvement, mais il a été plus fort que moi; mon pauvre cœur

était plein, il a débordé ; et d'ailleurs je ne puis rien te cacher de ce que je ressens pour toi et à propos de toi.

Blondeau interrompit notre entretien ; elle entra en disant :

— Ah ! mon Dieu, mademoiselle, la jolie voiture ! il n'en est jamais venu de pareilles dans la cour de l'hôtel, bien sûr... et quel charmant jeune homme vient d'en descendre ! Il a demandé mademoiselle de Maran, et il s'est croisé sur le perron avec M. Bisson, qui a sans doute encore cassé quelque chose, car il marchait très-vite ; et il s'en est allé sans son chapeau, tant il avait l'air affairé.

Ursule me regarda ; je la compris. Ce jeune homme dont me parlait ma gouvernante ne pouvait être que M. de Lancry. Je fus choquée de cette visite si prompte, il me sembla y voir un manque de tact ; je résolus de refuser de descendre, dans le cas où mademoiselle de Maran m'en ferait prier, sous un prétexte quelconque.

Nous entendîmes un roulement de voiture ; Blondeau courut à la fenêtre et dit :

— Ah ! voilà déjà ce jeune homme qui repart, sa visite n'aura pas été longue.

Je fus soulagée d'un grand poids ; je regrettai presque de n'avoir pas eu à refuser de descendre auprès de mademoiselle de Maran.

Un peu avant dîner, nous allâmes rejoindre ma tante dans le salon ; elle s'y trouvait seule et semblait très en colère.

— Eh bien ! — nous dit-elle, — vous ne savez pas un nouveau trait de cet abominable brise-tout de M. Bisson ? Mais, Dieu merci, il ne remettra plus les pieds ici.

— M. Bisson a encore cassé quelque chose, ma tante ?...

— Comment, s'il a encore cassé quelque chose !... eh ! mais sans doute, et cela, c'est la faute de cet imbécile de Servien ! — s'écria ma tante avec un redoublement de fureur. — Je lui avais, une fois pour toutes, défendu de laisser jamais seul ce vilain homme dans mon salon. J'étais dans mon cabinet occupée à écrire une lettre, ma porte entr'ouverte, lorsque tout à coup j'entendis un bruit sec et roulant comme celui d'une crecelle ; ne sachant pas ce que ce pouvait être, je me lève, j'entre dans le salon, et qu'est-ce que je vois ? cet indigne M. Bisson, assis dans mon fauteuil, tenant ma pendule entre ses genoux, et tracassant dans l'intérieur du mouvement avec mes ciseaux ; il avait déjà cassé le grand ressort : c'était là le bruit de crecelle que j'avais entendu. — Mademoiselle de Maran était si fort en colère qu'elle ne s'aperçut pas de nos rires étouffés. — Mais en vérité, — reprit-elle, — c'est que

M. BISSON

je l'aurais battu si j'en avais eu la force. — Vous avez donc juré de tout détruire ici? vous ne pouvez donc vous tenir tranquille, abominable homme que vous êtes? — lui dis-je.

— Qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse en vous attendant? moi, je m'ennuie quand je ne fais rien, — me répondit-il si bêtement, si froidement en posant la pendule par terre, que, par ma foi! je n'ai pas pu y tenir. Je me suis révoltée, je l'ai poussé, je l'ai chassé, et il s'est encouru tout effaré.

— Sans emporter son chapeau que voilà sur cette chaise! — dis-je à ma tante.

— Tant mieux! — s'écria-t-elle; — je voudrais qu'il attrapât quelque bonne fièvre cérébrale, pour qu'on l'enfermât comme un affreux fou qu'il est, malgré toute sa science.

Il fallait que mademoiselle de Maran fût bien en colère, car elle repoussa brusquement les caresses du vénérable Félix, qui rentra dans sa niche en grondant. La vue de Félix me rappela la valeur de M. de Mortagne, que j'avais tant admirée dans mon enfance, lorsqu'il avait osé

battre ce vilain animal; je me hasardai à demander à mademoiselle de Maran où était M. de Mortagne et s'il devait bientôt arriver.

Je crois que ma tante aurait voulu me foudroyer d'un regard.

— Est-ce que ça vous regarde? Pourquoi me faites-vous cette question-là? Est-ce que je m'inquiète de ce que fait cet homme? Dieu merci! quoi qu'en dise cette belle duchesse, dont l'âme est aussi noire que l'enfer, qu'il vous suffise de savoir qu'il *est bien où il est*, et qu'il y *restera long-temps*, entendez-vous? cet affreux jacobin!

Je souligne ces mots, parce que je frissonnai malgré moi de l'expression sinistre, presque féroce, avec laquelle ma tante prononça ces paroles. Je me rappelai involontairement qu'il y avait dix ans, presqu'à la même place, elle avait jeté un regard implacable sur M. de Mortagne, en cassant dans sa rage muette l'aiguille qu'elle tenait dans sa main. Je ne trouvai pas un mot à dire ou à répondre à mademoiselle de Maran, tant j'étais effrayée. Après quelques moments de silence, elle reprit :

— Gontran est venu me proposer pour demain, à l'Opéra, la loge des gentilshommes de la chambre; j'ai accepté, et nous irons.

Je crus être très-héroïque et prouver mon amitié à Ursule en refusant cette occasion de revoir M. de Lancry.

— Je suis fatiguée du bal, ma tante, — répondis-je; — je préférerais ne pas aller à l'Opéra.

— Vous préférerez ce que je vous ordonnerai de préférer, — répondit aigrement mademoiselle de Maran.

Ursule me jeta un regard suppliant.

— J'irai à l'Opéra, si vous le désirez absolument.

CHAPITRE X.

L'OPÉRA.

Ce que m'avait dit Ursule de la possibilité de mon mariage avec M. de Lancry me fit profondément réfléchir lorsque je me trouvai seule. Peut-être, sans les remarques de ma cousine, serais-je restée longtemps sans me rendre compte de l'impression que le neveu de M. de Versac avait faite sur moi. Je m'interrogeai franchement, en mettant de côté la prévention favorable qu'inspirent toujours chez un homme l'extrême distinction des manières, un beau nom et une très-jolie figure. Je me demandai si le souvenir de M. de Lancry me troublait, si je ressentais pour lui quelque intérêt. Il me sembla qu'il m'était absolument indifférent; je m'étonnais seulement d'avoir été désagréablement affectée en le voyant danser avec madame de Richeville.

Enfin, je ne ressentais rien qui me parût ressembler à l'amour, à ces premières émotions qu'on rêve toujours si sereines et si douces. Et puis, d'ailleurs, je pensais qu'il me faudrait peut-être lutter de toutes mes forces contre ce sentiment s'il naissait en moi : il pouvait me rendre la plus malheureuse des femmes; car M. de Lancry ne le partagerait peut-

être pas, ou, s'il le partageait, ses vues devaient peut-être déplaire à sa famille ou à la mienne, quoi qu'en eût dit Ursule au sujet des projets qu'elle prêtait à mademoiselle de Maran.

Au milieu de ces préoccupations si graves pour une pauvre tête de dix-sept ans, je regrettais surtout l'absence de mon seul ami, de M. de Mortagne, en qui j'avais une confiance instinctive. Malheureusement les dernières paroles de mademoiselle de Maran firent évanouir les espérances que madame de Richeville avait éveillées en moi en m'annonçant le prochain retour de mon ancien protecteur. Abandonnée au cours de ces réflexions, bien résolue à épier les moindres mouvements de mon cœur, j'attendis avec une sorte d'anxiété cette soirée, pendant laquelle je reverrais sans doute M. de Lancry pour la seconde fois.

Nous arrivâmes assez tard à l'Opéra; la salle était complétement et brillamment remplie. Madame la duchesse de Berry assistait à cette représentation.

On donnait *le Siége de Corinthe*.

En entrant dans notre loge, la première personne que je vis, presque en face de nous, fut madame la duchesse de Richeville; madame de Mirecourt, une des amies de ma tante, et M. de Mirecourt, l'accompagnaient. Un autre homme que je ne connaissais pas était aussi dans la loge de madame de Richeville. Sa figure basanée et assez austère, quoique très-jeune, me frappa.

On ne pouvait rien voir de plus élégant, de plus joli que madame de Richeville. Son turban de gaze blanche lamée d'argent allait merveilleusement à son teint un peu brun et à ses cheveux noirs comme du jais; elle portait une robe de velours cerise à manches courtes, et malgré ses gants longs on pouvait juger de la perfection de ses bras... Elle tenait à sa main un énorme bouquet de roses blanches, l'une des plus grandes raretés qu'on puisse, dit-on, se procurer en hiver.

Je fis tout au monde pour être au moins indifférente à sa beauté; je ne pus m'empêcher d'être attristée : l'air mélancolique de la valse de Weber, qu'elle avait valsée avec M. de Lancry, vint pour ainsi dire accompagner ces tristes pensées. Madame de Mirecourt se pencha vers madame de Richeville, qui avait la vue très-basse, pour lui faire sans doute remarquer notre arrivée. La duchesse prit vivement sa lorgnette, et m'observa avec beaucoup d'attention, mais non plus avec l'affectation hautaine et malveillante qui m'avait frappée la veille.

On leva la toile. J'aimais tant la musique, l'opéra me semblait si

LA DUCHESSE DE RICHEVILLE

beau que j'écoutai, que je regardai tout avec une avidité de pensionnaire. Pendant l'entr'acte, je vis M. de Lancry se présenter dans la loge de madame la duchesse de Berry, mandé sans doute par la princesse, qui me parut accueillir M. de Lancry avec beaucoup de bienveillance, causa assez long-temps avec lui, et, au moment où il allait sans doute se retirer par discrétion, *Madame* daigna le retenir quelques moments encore.

Lorsqu'il quitta la loge royale, j'étais curieuse de savoir s'il viendrait nous faire visite avant que d'aller saluer la duchesse de Richeville. Pendant quelques minutes, cette curiosité fut pour moi presque de l'angoisse; mon cœur battit bien fort lorsque j'entendis ouvrir la porte de notre loge; je ne doutai pas que ce fût M. de Lancry. C'était lui... Je me sentais troublée, je n'osais pas retourner la tête. Il souhaita le bonsoir à mademoiselle de Maran et à Ursule.

Ma tante me toucha légèrement le bras, et me dit : — Mathilde! M. de Lancry.

Je me retournai et je m'inclinai en rougissant.

Peu à peu je sentis mon embarras diminuer, et je pris part à la conversation. M. de Lancry fut très-aimable, très-spirituel. Il connaissait tout Paris, et tout Paris assistait à cette représentation. Je me souviens parfaitement de cet entretien, car M. de Lancry m'y apparut sous un jour tout nouveau, et tout à fait à son avantage.

— Voyons, Gontran, — lui dit mademoiselle de Maran, — vous qui allez partout, mettez-moi donc un peu au fait de tout ce beau monde-là, que je ne connais pas; j'y suis aussi étrangère que ces petites filles. Voilà plus de quinze ans que je n'ai mis le pied à l'Opéra. Il doit y avoir ici toute la fleur des pois de la banque? Vous connaissez sans doute ça de nom ou de vue. C'est riche à faire peur aux honnêtes gens. Ça a toujours une loge à l'Opéra, tandis que nous autres nous profitons modestement des loges de la cour, qui sont les meilleures, Dieu merci.

— Je serais très-embarrassé, madame, — dit M. de Lancry; — car, pendant quatre mois que je suis resté en Angleterre, bien des loges de *la Banque*, comme vous dites, ont changé de maître. Je ne reconnais presque plus personne; la Bourse a tant de caprices, elle fait et défait tant de brusques fortunes!

— Il ne nous manquerait plus que de voir ces gens-là riches à perpétuité! ça serait d'un joli exemple pour les autres malfaiteurs! — dit mademoiselle de Maran. — Mais quelle est donc cette petite femme, aux secondes, en béret rose? Elle est jolie, n'est-ce pas?

— Très-jolie, — dit M. de Lancry. — Elle et son mari sont les héros d'une histoire bien simple et bien touchante, — ajouta-t-il avec un accent de mélancolie qui m'étonna et qui donnait beaucoup de charme à sa physionomie.

— Ah! mon Dieu! racontez-nous donc cela, Gontran! Comment s'appelle-t-elle, cette belle héroïne?

— Le nom de mes héros est très-insignifiant... Ils s'appellent M. et madame Duval, — dit M. de Lancry en souriant.

— Duval! mais c'est un très-beau nom! Est-ce qu'il ne vaut pas bien les Duparc, les Dupont, les Dumont ou les Dubois? Voyons, Gontran, le roman de M. et de madame Duval.

— Figurez-vous donc, madame, qu'il y a deux ans... — Puis, s'interrompant, M. de Lancry dit à ma tante : — Tenez, madame, votre sourire moqueur m'épouvante! Permettez-moi de m'adresser à mademoiselle Mathilde et à mademoiselle Ursule; elles ne me décourageront pas, elles s'intéresseront, j'en suis sûr, à cette naïve histoire.

Je levai les yeux, et je rencontrai le regard de M. de Lancry; je ne pus m'empêcher de rougir.

— Allons! allons! contez votre conte à ces jeunes filles. Je ne vous regarderai pas, — dit mademoiselle de Maran; — et si je ris, ce sera à part moi.

— Eh bien! donc, mademoiselle, — me dit M. de Lancry, — M. et madame Duval avaient fait un très-heureux mariage...

— Mais c'est très-bien! — s'écria mademoiselle de Maran; — ça commence tout juste comme une historiette de l'Ami des enfants ou de Berquin. Je vous demande un peu si on dirait que c'est un ancien capitaine des hussards de la garde qui raconte de ces choses-là! Continuez, continuez, voici la belle princesse Ksernika qui entre dans sa loge avec sa *suite*. Vous aurez fini votre historiette avant que le porte-flacon, le porte-lorgnon, le porte-éventail, le porte-bouquet, le porte-programme aient rempli leurs fonctions. Voilà une belle princesse qui n'aime guère les contes de Berquin.

— Je sais, madame, — dit M. de Lancry en souriant malignement, — toute la différence qu'il y a entre un conte de Berquin et madame la princesse Ksernika; mais je m'adresse à ces demoiselles; je n'ai pas besoin de leur demander grâce pour la naïve simplicité de cette histoire, et je continue : M. et madame Duval étaient complétement heureux et jouissaient d'une honnête fortune. Je ne sais quelle banqueroute ou quel abus de confiance les ruina entièrement. M. Duval avait une

vieille mère qu'il idolâtrait et qui était aveugle, elle lui avait abandonné tout ce qu'elle possédait, à condition de vivre avec lui et sa belle-fille, qu'elle aimait tendrement. En apprenant leur ruine, le premier, le plus grand chagrin de M. et de madame Duval fut d'avoir à craindre la pauvreté pour leur mère, qui, depuis si long-temps, était habituée à un bien-être presque indispensable à son âge. Ils résolurent donc de lui cacher ce désastre. Son infirmité les aida merveilleusement à réaliser ce projet. Quelques débris de fortune leur permirent de faire face aux dépenses des premiers temps. M. Duval savait parfaitement l'anglais et l'allemand, il fit des traductions ; sa femme peignait à ravir, elle fit des dessins d'album et jusqu'à des éventails. A force de travail,

de privations, et surtout de présence d'esprit et d'adresse, ils parvinrent pendant près de deux ans à tromper ainsi leur mère, qui, ne trouvant aucun changement matériel dans ses habitudes, ne se douta pas un instant du malheur qui avait frappé ses enfants, malheur qui lui aurait été doublement funeste, et par le chagrin qu'elle en eût ressenti, et par les privations qu'elle eût voulu s'imposer. Enfin, il y a quelques jours, M. Duval reçut cent mille francs avec une lettre qui lui annon-

çait que cette somme était une restitution de la part du banqueroutier qui l'avait ruiné. — D'autres personnes attribuent ce don à un bienfaiteur mystérieux.

— Ce qui paraît beaucoup plus dans la nature que le remords d'un maltôtier, — dit ma tante.

— Toujours est-il, mademoiselle, que, grâce à cette somme, ces bons et braves jeunes gens, maintenant habitués au travail, ont presque retrouvé l'aisance qu'ils avaient perdue, et leur vieille mère ne s'est pas aperçue qu'elle avait côtoyé de si près la misère.

— Ça finit comme ça avait commencé, — dit mademoiselle de Maran, — et ça prouve que la bonne conduite est toujours récompensée. C'est pour cela que, lorsque la belle princesse Ksernika ira devant le bon Dieu, elle n'y restera pas long-temps.

— Vous riez, madame, — reprit M. de Lancry; — eh bien! j'aurai le courage de maintenir cette anecdote comme un des faits qui honorent le plus notre temps. — Puis, s'adressant à moi : — Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, qu'il y a une rare délicatesse dans cette conduite? Avoir assez d'empire sur soi pour étouffer toute plainte, toute allusion involontaire au malheur dont on souffre et que l'on cache avec une si pieuse sollicitude? Avoir, au milieu des inquiétudes navrantes de la pauvreté, assez de présence d'esprit, assez de force d'âme pour conserver toujours le caractère égal et gai que donne l'habitude de la richesse? N'est-ce pas enfin un noble et touchant tableau que de voir ces deux jeunes gens tromper si religieusement leur vieille mère, en lui créant, à force de travail, un petit coin d'opulence au milieu de leur froide misère?

— Ah! sans doute, cela est beau, cela est admirable! — dit Ursule d'une voix émue en portant sa main à ses yeux. — En entendant raconter un pareil trait, — ajouta-t-elle, — on ne regrette pas d'être pauvre... puisque la pauvreté inspire de pareils dévouements.

J'étais si troublée que je ne pus trouver une parole, et je trouvai Ursule bien heureuse d'avoir pu dire quelque chose. M. de Lancry avait raconté avec une grâce parfaite cette histoire, puérile sans doute, mais par cela même pleine de charme dans la bouche d'un homme comme lui. Plusieurs fois, pendant ce récit, je l'avais regardé; la touchante expression de sa physionomie donnait un nouvel attrait à ses paroles; on ne pouvait, selon moi, apprécier si généreusement une telle action sans être capable de l'imiter. Je restais muette d'étonnement; je ne m'attendais pas à trouver cette douce sensibilité sous les

DESCENTE DE L'OPERA.

brillants dehors d'un homme à la mode. Aussi mon cœur se serra bien douloureusement quand j'entendis ma tante dire à M. de Lancry :

— Ma nièce Mathilde est si malicieuse, avec son air de sœur-Angélique, qu'elle est bien capable de se moquer de votre conte, au moins, mon pauvre Gontran.

Je levai vivement les yeux sur M. de Lancry comme pour le rassurer. Je rencontrai son regard, mais si triste, mais si découragé, que je fus sur le point de pleurer de chagrin et de dépit. Je ne sais comment cette scène se serait terminée sans l'arrivée de M. de Versac, qui ne précéda que de quelques moments le lever du rideau. J'éprouvais un trouble profond, une sorte de vertige que la puissance de la musique augmentait encore; chacune des pensées qui m'agitaient était pour ainsi dire accompagnée d'une harmonie tour à tour rêveuse, tendre ou passionnée, qui n'était que trop d'accord avec l'état de mon cœur.

Dans certaines circonstances, la musique a des séductions immenses.

Ainsi, sans songer un instant aux obstacles que pouvait rencontrer le sentiment qui s'éveillait si délicieusement en moi, bercée par d'adorables mélodies, je me plaisais à rappeler à ma mémoire les touchantes paroles de M. de Lancry; je me laissais aller à toute l'admiration que m'inspirait le caractère que je lui supposais. Des idées de jalousie venaient aussi m'assaillir lorsque, à travers ce songe éveillé, je voyais vaguement devant moi la brune figure de la duchesse de Richeville... L'acte fini, j'écoutais encore; j'étais si absorbée que ma tante dut m'appeler à plusieurs reprises pour me tirer de ma rêverie.

On sortait de la salle; je donnai le bras à M. de Versac; M. de Lancry donna le bras à Ursule. Je descendis presque machinalement, entendant, voyant à peine ce qui se passait autour de moi. Au moment où l'on vint nous annoncer notre voiture, je sentis un parfum très-agréable, mais très-fort; le frôlement d'une étoffe toucha ma robe, et une voix émue, affectueuse, me dit ces mots presque à l'oreille :

— Prenez garde, pauvre enfant..... on veut vous marier..... Attendez M. de Mortagne.....

Je retournai vivement la tête pour voir qui venait de me parler; je n'aperçus que le manteau de satin cerise et le turban lamé d'argent de la duchesse de Richeville, qui descendait légèrement l'escalier devant moi avec M. et madame de Mirecourt.

CHAPITRE XI.

L'AVEU.

Un mois s'était passé depuis le jour où j'étais allée à l'Opéra avec ma tante et M. de Lancry. Celui-ci était venu très-régulièrement voir mademoiselle de Maran, d'abord tous les deux ou trois jours, puis tous les jours. A mesure que notre intimité augmentait, je découvrais en lui mille nouvelles qualités charmantes; on ne pouvait rencontrer un caractère plus égal, plus prévenant, plus délicatement attentif. Son esprit, fin, ingénieux, savait si adroitement déguiser la flatterie qu'il me la faisait accepter, à moi qui me défiais toujours des louanges, en me souvenant des perfides exagérations de ma tante sur les avantages dont j'étais douée. Ardent et généreux, il n'y avait pas une noble cause que M. de Lancry ne défendît avec chaleur. Rempli de modestie, il souffrait visiblement lorsqu'on lui parlait des mérites qui lui avaient valu des distinctions toujours rares à son âge. Quant à ses succès dans le monde, quoique, par convenance, un tel sujet fût rarement traité devant moi et devant Ursule, il était facile de voir que M. de Lancry n'avait pas la moindre fatuité. Sa conversation était, quand il le voulait, sinon sérieuse, du moins instructive. Il avait beaucoup voyagé, et voyagé avec fruit. Il parlait des arts avec infiniment de goût, et il n'était pas étranger aux littératures contemporaines.

Peindre si longuement ses avantages, c'est presque dire que je l'aimais..... Hélas! oui..... je l'aimais. Comment ne l'aurais-je pas aimé? Vivant chez ma tante presque dans la solitude, ne voyant que lui, et le voyant chaque jour, pouvais-je résister long-temps au charme qui le rendait si séduisant? Dès que M. de Lancry vécut dans notre intimité, ma vie, jusqu'alors triste et monotone, changea bientôt; l'espoir, le plaisir de le voir, le désir de lui plaire, la crainte de n'y pas réussir,

les ressouvenirs qui succédaient à son absence, les longues rêveries, enfin les mille anxiétés mystérieuses de la passion me jetaient dans un trouble continu, et le temps s'écoulait avec une incroyable rapidité.

Je l'aimais..... et j'étais tour à tour bien heureuse et bien malheureuse de cet amour...

J'étais heureuse lorsque, dans mes rares accès de croyance en moi, dans mes jours d'orgueil de jeunesse, d'orgueil de beauté, d'orgueil de cœur, je me demandais si Gontran trouverait dans une autre les garanties de bonheur que je croyais posséder et que je pouvais lui offrir s'il demandait ma main...

J'étais malheureuse, oh! bien malheureuse lorsque, doutant de moi, de ma beauté, doutant presque de mon cœur, je n'osais croire que Gontran pût m'aimer; je me persuadais même qu'il était plus que jamais attaché à madame de Richeville... Alors ces mots qu'elle m'avait dits à l'Opéra avec un accent si affectueux : — *Prenez garde, pauvre enfant!* — ces mots me revenaient à la pensée. Dans mon découragement, je n'avais plus la force de haïr cette femme. J'interprétais ces paroles comme si elle m'eût dit : « Prenez garde, pauvre enfant, on veut » vous marier à Gontran; vous n'avez rien de ce qu'il faut pour lui » plaire, et vous souffrirez d'un amour que vous ressentirez seule. » Lorsqu'au contraire ma confiance renaissait, je voyais dans ces mots de la duchesse une sorte de menace déguisée, une sorte de défense de prétendre à un cœur qu'elle possédait.

J'étais d'autant plus accablée par ces différentes pensées que je ne pouvais les confier à personne. Mon tuteur, M. d'Orbeval, avait rappelé Ursule près de lui pendant quelque temps. Notre séparation, quoiqu'elle dût être de très-courte durée, n'en avait pas été moins pénible. Dans ce moment surtout, l'absence de ma cousine m'était doublement cruelle.

Lors de mes doutes les plus accablants, je me rassurais pourtant quelquefois en pensant que mademoiselle de Maran n'aurait pas si ouvertement, si particulièrement reçu M. de Lancry s'il ne lui avait pas fait part de ses vues. Cependant jamais ma tante ou M. de Versac n'avaient fait la moindre allusion à la possibilité d'un mariage entre moi et M. de Lancry.

Enfin, ces angoisses cessèrent.

Le 13 février, je me rappelle ce jour, cette date, ces circonstances, comme si tout s'était passé hier; le 13 février, j'étais seule dans le salon de ma tante, où j'avais cru la trouver; mais elle était sortie en

donnant ordre de dire aux personnes qui pouvaient la demander, qu'elle allait rentrer. Je lisais les *Méditations* de Lamartine lorsque j'entendis la porte du salon s'ouvrir; Servien annonça M. le vicomte de Lancry. Jamais je ne m'étais trouvée seule avec lui; je me sentis dans un embarras mortel.

— On m'a dit, mademoiselle, que madame votre tante allait bientôt rentrer, et qu'elle priait les personnes qui viendraient de vouloir bien l'attendre..... Et puis, après avoir hésité un moment, il ajouta d'une voix émue : — Et je ne croyais pas avoir le bonheur de vous trouver ici, mademoiselle; aussi permettez-moi de profiter de cette rare et précieuse occasion pour vous supplier de m'entendre.

— Monsieur... je ne sais... que pouvez-vous avoir à me dire? — répondis-je en balbutiant, avec un battement de cœur presque douloureux.

Alors, d'une voix tremblante dont je ne pourrai jamais oublier l'accent enchanteur, il me dit :

— Tenez, mademoiselle, laissez-moi vous parler avec la plus entière franchise... et soyez assez bonne pour me promettre de me répondre de même.

— Je vous le promets, monsieur.

— Et bien! mademoiselle, mon oncle, M. le duc de Versac, abusant d'un secret qu'il a pu pénétrer, mais que je ne lui ai jamais confié, était décidé à demander pour moi votre main à madame votre tante... Je l'ai conjuré de n'en rien faire.

Le courage me manqua... Je ressentis au cœur un coup violent; je crus que M. de Lancry avait de l'éloignement pour moi, et je répondis d'une voix faible :

— Il était inutile de m'apprendre... monsieur... — Je ne pus achever.

— Non, mademoiselle... cela n'était pas inutile, permettez-moi de vous le dire; je ne pouvais autoriser M. de Versac à faire cette demande à mademoiselle de Maran avant d'avoir eu votre consentement.

— Et c'est mon consentement que vous venez me demander? — m'écriai-je sans pouvoir cacher ma joie, sans penser à la cacher.

A un mouvement de surprise de M. de Lancry, je regrettai presque ma franchise; je craignis qu'il ne l'interprétât défavorablement; je rougis, je me troublai, et je ne pus ajouter un mot.

Après quelques moments de silence, Gontran reprit :

— Oui, mademoiselle, c'est votre consentement que je viens solliciter sans oser l'espérer. Vous êtes libre de votre choix, et j'aurais tou-

jours regretté d'avoir été le sujet de quelque demande, de quelque insistance qui auraient pu vous être désagréables.

— Monsieur, je...

Gontran m'interrompit, et me dit avec un accent de sérieuse tendresse :

— Mademoiselle, un mot encore avant de vous voir par un refus peut-être renverser, non de présomptueuses espérances, mais des vœux que jose à peine former; permettez-moi de vous exposer toute ma pensée. Vous êtes orpheline, vous êtes presque seule au monde. Je dois, en honnête homme, vous tenir le langage sérieux que je tiendrais à votre mère... Vous savez pourquoi... dans cette circonstance, je m'adresse *à vous*... et non pas à mademoiselle de Maran... — ajouta Gontran d'un air significatif qui me prouva qu'il avait pénétré quels étaient mes rapports avec ma tante, mais que par délicatesse il ne pouvait m'en parler. Je fus vivement touchée de la manière à la fois grave et affectueuse dont s'exprimait Gontran.

— Je vous comprends, — lui dis-je... — et je vous remercie.

— Quand vous m'aurez entendu, — reprit-il, — vous pourrez, mademoiselle, préjuger de l'avenir avec autant de certitude que s'il était accompli. J'ai peu de qualités peut-être, mais j'ai toujours été loyal et sincère dans l'exécution de ma parole... J'ai toujours résolu de ne me marier qu'à une femme que j'aimerais de l'amour le plus respectueux et le plus vif... de cet amour fervent et saint qui ne ressemble pas plus aux goûts passagers de la première jeunesse que la durée des liaisons éphémères, qui en sont la suite, ne ressemble à la durée du mariage; au contraire de tout le monde, rien ne m'a toujours semblé plus romanesque... oui, plus romanesque, qu'une union tendrement assortie... telle que je la rêvais... Pour accomplir ces vœux, il s'agit seulement de savoir ménager le trésor de félicités qui peuvent durer autant que nous... Alors on traverse avec enchantement, dans une confiance mutuelle, une vie de tendresse et d'amour, que le génie du cœur peut délicieusement varier... car, encore une fois, il n'y a rien de plus romanesque que le mariage... quand on sait s'aimer.

Je ne sais pourquoi à ce moment le souvenir de madame de Richeville traversa ma pensée. Je ne pus m'empêcher de dire à M. de Lancry :

— Pourtant, monsieur, ces liaisons éphémères dont vous parlez semblent quelquefois...

— Ah! mademoiselle, — s'écria-t-il en m'interrompant, — peut-on jamais les comparer à un bonheur légitime et vrai? Ah! croyez-moi... quand on aime pour la vie, on reconnaît bien vite le néant de ces affections. Quel est donc leur charme pour qu'on puisse les préférer à un amour béni par Dieu? Parce qu'une femme vous appartient devant le ciel et devant les hommes, appréciera-t-on moins tout ce qu'il y a de charme dans une longue soirée passée près d'elle? Jouira-t-on moins de ses préférences, parce que chaque jour on les aura méritées aux yeux de tous à force de soins et de tendresse? Son esprit, sa grâce, ses succès, vous seront-ils moins chers, parce que son regard pourra sans crainte chercher le vôtre, et vous dire : « Jouissez de ce que vous inspirez! » Si au milieu du monde elle accueille un signe de vous par un mystérieux et doux sourire, ce sourire sera-t-il moins doux, parce qu'il n'annoncera pas une coupable intelligence? Parce que ces fleurs dont elle est parée ont été choisies par une main amie et respectée, ont-elles moins d'éclat et de parfum? Si l'on veut voyager et se reposer du tumulte de Paris dans la contemplation des beautés de la

nature, faudra-t-il enlever absolument une fille à son père, une femme à son mari, pour jouir des mille ravissements d'un voyage amoureux fait dans un pays enchanteur et poétique? Le beau ciel d'Espagne ou d'Italie sera-t-il donc voilé pour tous ceux qui peuvent s'aimer sans rougir? Oh! croyez-moi, je vous le répète, il y a des trésors inépuisables de bonheur pur, de plaisirs romanesques, dans une union basée sur l'amour, telle que je la rêve... Car, je vous l'avoue, il me serait impossible de voir dans le mariage un isolement à deux, une vie indifférente, ou seulement convenable et polie!... Oh! non... non... je voudrais concentrer dans cette vie toutes les joies, toutes les adorations, toute la puissance de mon cœur! Maintenant, voyez-vous... que je connais les faux plaisirs de la jeunesse, ils me semblent aussi loin du

vrai bonheur que la superstition est loin de la religion... Je ne sais, mademoiselle, si vous m'avez bien compris, je ne sais si j'ai pu vous

donner une faible idée de mes sentiments, de mes pensées. Si j'étais assez heureux pour cela, si, contre tout mon espoir, vous me permettiez d'autoriser la demande que M. de Versac désire faire pour moi à mademoiselle de Maran, croyez-en ma foi d'honnête homme... mademoiselle... aimé de vous... je serais en tout digne de vous...

En disant ces derniers mots, M. de Lancry, qui était assis dans un fauteuil près du mien, se leva par un mouvement d'une gravité touchante; presque solennelle.

Je ne puis dire toutes les émotions que ce langage si nouveau pour moi éveilla dans mon cœur; il me sembla qu'un nouvel et radieux horizon s'offrait à ma vue; je fus frappée d'un saisissement délicieux, car les paroles de Gontran sur le romanesque d'un bonheur légitime traduisaient, résumaient complétement mille pensées jusque-là vagues et confuses dans mon esprit. Ce tableau ravissant de *l'amour dans le mariage*, avec les délicatesses, les mystères et les entraînements de la passion, me transporta d'une espérance ineffable. J'étais trop profondément heureuse pour cacher ma joie, pour mettre la moindre dissimulation dans ma réponse. Je sentis mes joues brûlantes, mon cœur battre, non de timidité, mais de résolution généreuse. Je voulus être à la hauteur de l'homme qui venait de me parler avec tant de sincérité et dont les paroles m'inspiraient une invincible confiance.

— Je ne serai ni moins franche ni moins loyale que vous, — lui dis-je. — Je suis orpheline; je ne dois compte qu'à Dieu et à moi du choix que je puis, que je veux faire... J'ai foi dans l'amour que vous me peignez si doux et si beau, parce que moi-même bien souvent j'ai rêvé cet avenir.

— Mademoiselle, il serait vrai... je pourrais espérer?

— Je vous ai promis d'être franche... je le serai. Avant que de vous donner, non pas une espérance, mais une certitude... permettez-moi, à mon tour, quelques mots : ne prenez pas ce que je vais vous dire pour l'expression d'un doute, bien loin de ma pensée... J'aime ma cousine comme la plus tendre des sœurs. Elle est sans fortune, elle veut faire un mariage selon son cœur; pour la mettre à même de choisir sans se préoccuper des questions d'intérêt, je désire lui assurer la moitié de mes biens. Si elle ne se marie pas, je désire la garder toujours près de moi... Consentez-vous à ce qu'elle soit aussi votre sœur?

D'abord Gontran me contempla avec étonnement; puis, joignant les mains, il s'écria :

— Quel noble cœur! quelle âme! Comment ne pas approuver, que

dis-je? ne pas admirer une affection si généreuse? Ne serait-elle pas une garantie de l'élévation de vos sentiments, s'il était possible d'en douter? Et puis ne connais-je pas mademoiselle Ursule? ne sais-je pas qu'elle mérite tant de dévouement?

— Oh! bien... bien, — dis-je avec entraînement, — je le vois, mon cœur trouve un écho dans le vôtre. Maintenant, une dernière question... — ajoutai-je en baissant les yeux et en balbutiant, — madame la duchesse de Richeville...

Je ne pus dire que ces mots.

Gontran me répondit aussitôt : — Je vous comprends, mademoiselle... les bruits du monde ont dû parvenir jusqu'à vous... Depuis mon retour d'Angleterre, ou plutôt depuis le bal de l'ambassade d'Autriche, je vous le jure sur l'honneur, je n'ai été occupé que d'une seule pensée... je n'ose dire... que d'une seule personne...

Je tendis la main à Gontran sans pouvoir retenir deux larmes, oh! deux bien douces larmes. — Si vous voulez la main de l'orpheline... elle est à vous... devant Dieu, je vous la donne, — lui dis-je.

— Devant Dieu aussi, je fais le serment de la mériter, — dit Gontran, — et il tomba à genoux d'une manière si charmante, si naturelle, je dirais presque si pieuse, en portant ma main à ses lèvres, que rien ne me parut exagéré dans ce mouvement. De ma vie je n'éprouvai une impression à la fois plus douce, plus sereine, plus triomphante... Je joignis les mains avec force, et je dis d'une voix profondément émue :

— Mon Dieu! mon Dieu! que je vous remercie de me faire maintenant la vie si riante et si belle!...

Un roulement de voiture qui retentit dans la cour annonça le retour de mademoiselle de Maran.

— Mathilde, — me dit Gontran, — voulez-vous me permettre de faire tout à l'heure, là, devant vous, ma demande à votre tante?..... Alors je pourrais peut-être revenir passer cette soirée près de vous.

— Oh! oui, oui, — m'écriai-je avec joie, — vous avez raison... Ainsi vous reviendrez ce soir!

Mademoiselle de Maran entra dans le salon.

— Je gage, — me dit-elle dès la porte du salon, — que vous ne savez pas ce qu'Ursule est allée faire en Touraine.

— Non, madame.

— Et vous, Gontran?

— J'ignore complétement...

— Eh bien! moi, je le sais; je viens de chez le notaire de M. d'Orbe-

val, qui est aussi le mien; il paperassait, devinez quoi... Je vous le donne en cent... je vous le donne en mille.

— Mais, ma tante...

— Il paperassait des titres, des donations pour Ursule, — dit mademoiselle de Maran en riant aux éclats, — pour Ursule, qui se marie.

— Ursule se marie... sans me l'écrire!... Dans sa dernière lettre elle ne m'en disait pas un mot! — m'écriai-je avec une douloureuse surprise.

— Attendez donc... attendez donc; tout à l'heure Pierron, après avoir ouvert la porte cochère, m'a remis quelques lettres que j'ai mises dans mon sac sans les regarder; il y en a peut-être une d'Ursule pour vous.

Mademoiselle de Maran fouilla dans son sac, en tira trois lettres, lut leurs adresses, et dit : — En effet... en voici une timbrée de Tours pour vous.

— Madame, — dit M. de Lancry à ma tante, — ce que je vais avoir l'honneur de vous dire est bien grave. Je choque sans doute les usages reçus en abordant un tel sujet sans préparation; mais je suis si heureux, et surtout si jaloux de jouir le plus tôt possible du privilége qui me sera peut-être accordé... que je viens, sûr de l'agrément de mademoiselle Mathilde, vous demander sa main.

— Ah! mon Dieu! — s'écria ma tante; — qu'est-ce que vous me dites donc là, Gontran? C'est comme un coup de tonnerre... je n'en reviens pas! Mais ça ne s'est jamais vu, un mariage arrangé de cette façon-là!

— Vous dites vrai, madame; si vous accordiez votre consentement, et si j'en crois mon cœur, ce mariage serait unique entre tous les mariages, — dit Gontran en me regardant.

— Mais c'est qu'en vérité j'en suis tout ébaubie. Ça ne se fait jamais comme ça, mon pauvre Gontran! Ce sont les grands-parents qui se chargent de ces ouvertures-là, avec toutes sortes de préliminaires et de préambules. On en cause quelquefois huit jours, et, après d'autres préambules encore, on fait venir la petite fille, et on lui dit qu'il se pourrait bien qu'on songeât un jour à la marier; que, dans ce cas-là, un jeune homme qui réunirait tels, tels et tels avantages semblerait un parti sortable.

— Eh bien! ma tante, — dis-je gaiement à mademoiselle de Maran, — figurez-vous que ces huit jours, que ces longs préambules ont duré, et que vous avez dit à la petite fille qu'un parti sortable se présentait...

— Eh bien ! — dit ma tante.

— Eh bien ! la petite fille accepte avec une profonde reconnaissance, — dis-je à mademoiselle de Maran en lui prenant tendrement la main pour la première fois de ma vie.

Je trouvai cette main glacée. Elle serra long-temps la mienne dans ses longs doigts décharnés, en attachant sur moi un regard perçant; puis elle sourit... comme elle pouvait sourire... Je ne pus vaincre un sentiment de vague frayeur qui se dissipa aussitôt.

— Vous voulez donc bien de cet abominable mauvais sujet-là pour mari, mon enfant?... Allons, soit, je ne veux pas vous contrarier... J'y consens... sauf l'approbation de M. d'Orbeval, votre tuteur, et celle de votre oncle... Gontran.

— Il devait vous faire lui-même cette demande, madame, dit M. de Lancry transporté de joie.

— Ah! ma tante! vous êtes pour moi une seconde mère!... — m'écriai-je dans ma joie, en embrassant mademoiselle de Maran avec effusion.

— Ah! ah! ah! entendez-vous cette folle? — dit ma tante en riant aux éclats, de son rire strident et moqueur ; — une seconde mère!.....

Hélas! j'avais blasphémé en donnant à mademoiselle de Maran le nom d'une mère..... Dieu devait m'en punir cruellement...

Le soir, à neuf heures, Gontran revint avec son oncle, M. de Versac. Il annonça officiellement à ma tante que le roi avait eu la bonté de permettre de substituer son titre de duc et sa pairie à M. de Lancry lorsque ce dernier se marierait.

— Ce qui fait qu'un jour vous serez duchesse, ce qui est certes fort agréable quand on joint à cela plus de cent mille livres de rentes, — dit mademoiselle de Maran. — Puis elle ajouta :

— A propos de rentes, j'ai fait fermer ma porte ce soir. Nous avons à causer contrat avec M. de Versac. Les amoureux n'ont rien à y entendre. Laissez-nous donc tranquilles, et allez-vous-en dans ma bibliothèque.

Que dirai-je de cette soirée si délicieusement employée à parler d'un avenir qui s'offrait si splendide? Était-il possible de réunir plus de chanches certaines de bonheur? Esprit, beauté, charme, délicatesse, mérite, naissance, fortune, celui que je devais épouser ne possédait-il pas tous ces avantages?

CHAPITRE XII.

LA LETTRE.

En remontant chez moi, quelle fut ma surprise! je trouvai dans mon cabinet d'études une énorme corbeille de jasmins et d'héliotropes, mes deux fleurs de prédilection. Nous étions au mois de février. C'était depuis le matin seulement que Gontran avait pour ainsi dire le droit de m'offrir des fleurs; je ne pus concevoir comment en si peu de temps il avait pu réunir cette masse de fleurs plus rares encore que précieuses dans cette saison. Je fus profondément touchée de cette prévenance. Blondeau m'attendait. Je lui dis tout mon bonheur, toutes mes espérances. Après m'avoir écoutée attentivement, cette excellente femme me répondit :

— Sans doute, mademoiselle, je crois que M. le vicomte de Lancry est bien aussi charmant que vous le dites ; un jour il sera duc et pair... c'est possible ; mais permettez-moi de vous faire observer qu'avant de se marier il est toujours prudent de prendre des informations.

— Comment! des informations? tu es folle! Est-ce que M. le duc de Versac, son oncle, n'en a pas donné à ma tante...

Blondeau secoua la tête.

— Les informations des parents, mademoiselle, sont toujours bonnes ; ce n'est pas à celles-là qu'il faut croire, ni même souvent à celles du monde.

— Où veux-tu en venir?

— Tenez, mademoiselle, si vous vouliez me le permettre, je trou-

verais moyen, en faisant causer les gens de M. le vicomte à l'office, de savoir bien des choses.

— Ah! c'est indigne!... Et c'est vous qui osez me parler d'un vil espionnage!... Rappelez-vous bien une chose, — m'écriai-je, — c'est que si vous faites le moindre cas de mon attachement pour vous, vous me promettrez à l'instant même de ne pas faire la moindre question aux gens de M. de Lancry.

— Mais, mademoiselle, c'est votre tante qui, à bien dire, a arrangé ce mariage! Oubliez-vous donc toutes ses méchancetés, la haine qu'elle portait à cette pauvre madame la marquise votre mère, qu'elle a fait mourir de chagrin!... Au moment de vous lier pour jamais, réfléchissez bien, mademoiselle... Pardonnez-moi si je vous parle ainsi. Je ne suis qu'une pauvre femme, mais je vous aime comme mon enfant; ce sentiment-là me donne des idées au-dessus de ma position et le courage de vous le dire. Pauvre mademoiselle! vous êtes si confiante, si bonne, si généreuse, que vous ne vous défiez de personne. C'est comme pour mademoiselle Ursule : je ne la crois pas franche, malgré ses soupirs et ses airs de victime...

— Écoutez-moi, Blondeau : je comprends qu'une sorte de jalousie d'affection vous porte à parler injustement de mademoiselle d'Orbeval, aussi j'excuse ce sentiment; mais je vous prie de ne pas vous permettre la moindre allusion à une union que je veux contracter, parce qu'elle est honorable et belle. Je sais ce que je fais; je ne suis plus une enfant. Ce n'est pas mademoiselle de Maran qui m'a parlé de ce mariage; c'est moi qui lui en ai parlé... D'ailleurs, je le sens là... ma mère vivrait encore qu'elle approuverait le choix de mon cœur. .

— Mademoiselle, une dernière observation. Si, comme vous n'en doutez pas, les renseignements qu'on peut avoir sur M. le vicomte sont bons, qu'est-ce que cela vous fait que?...

— Écoutez, — dis-je à Blondeau d'un ton très-ferme, — je ne puis vous empêcher d'agir à votre tête; mais quoi qu'il doive m'en coûter, oui, m'en coûter beaucoup, de me priver de vos services... je vous déclare que si vous me dites encore un mot à ce sujet, j'assure votre sort et je vous éloigne pour toujours de moi...

— Ah! mademoiselle, ne me regardez pas ainsi. Mon Dieu! c'est comme lorsqu'étant toute petite, et égarée par les méchants conseils de votre tante, vous m'avez dit que *j'aimais mieux l'argent que tout*.

Et la pauvre femme se mit à fondre en larmes.

— Ah! — lui dis-je avec une impatience chagrine et presque dure-

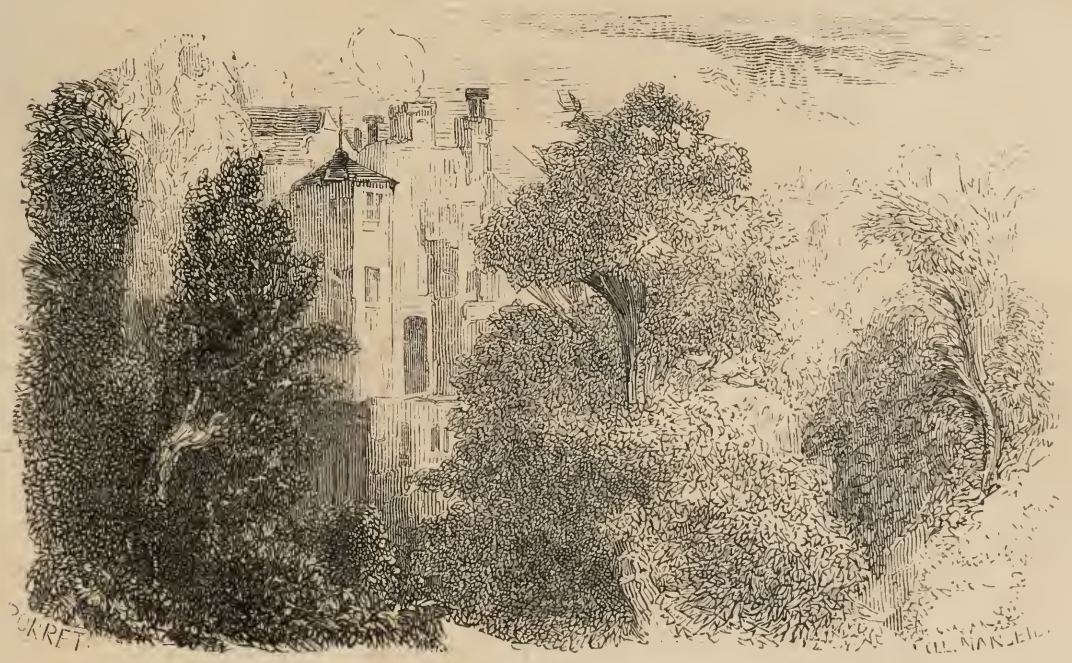
Mme BLONDEAU.

ment, — j'étais si heureuse! faut-il qu'avec vos ridicules visions vous veniez me distraire de ce bonheur!

Puis, ne voulant laisser à personne le soin de toucher à la précieuse corbeille de fleurs que Gontran m'avait envoyée, je la pris et je l'emportai dans ma chambre. De ce jour je m'habituai à avoir des fleurs près de moi sans rien en ressentir qu'une sorte de légère torpeur qui n'est pas sans charme. Peu à peu l'impatience que m'avait causée Blondeau se dissipa devant la douceur de mes souvenirs de la journée. Mes préoccupations avaient été si puissantes que je n'avais pas encore ouvert la lettre d'Ursule qui m'annonçait son mariage. J'ai gardé cette lettre, ainsi que plusieurs autres... la voici... On remarquera en la lisant que le style en est un peu prétentieux et romanesque. Je querellais quelquefois ma cousine sur cette manière d'écrire sans pouvoir l'en corriger.

En me rappelant maintenant toutes les phases de mon *amitié* pour Ursule et les suites de son mariage, je ne puis retenir un sourire de douloureuse amertume, je ne puis plus dire de haine... en lisant ces lignes éplorées, gémissantes, où elle se pose si lugubrement en victime.

Mais alors *les temps n'étaient pas changés*, alors j'avais toutes mes illusions, et je fus cruellement navrée du malheur d'Ursule. Pour tout dire, cette lettre, d'une écriture parfaitement correcte et posée, était cachetée de noir avec une pierre gravée représentant une tête de mort; cachet bizarre qu'Ursule affectionnait beaucoup.



« Saint-Norbert, février 1840.

» C'en est fait, Mathilde, ta pauvre Ursule est sacrifiée ; elle n'a plus qu'à vouer sa vie tout entière aux larmes et au deuil. C'est à peine si, au milieu du sombre avenir qui l'attend, elle entrevoit quelques lueurs de consolation, qu'elle devra sans doute à ton amitié chérie... Mais, mon Dieu ! pourquoi m'étonner du nouveau coup qui me frappe ! depuis long-temps ne suis-je pas habituée à souffrir ! Victime résignée au malheur, je ne puis que courber le front et pleurer !...

» Pardon, mon amie, ma sœur, de venir attrister tes joies par ces plaintes qui s'exhalent de mon âme désolée : car, j'en ai le pressentiment, tu seras heureuse, tu es heureuse selon ton cœur ; tu épouseras celui que tu aimes... Si belle, si riche, si charmante pour plaire, tu n'as qu'à paraître !...

» La pauvre Ursule, au contraire, sans charmes, sans attraits, sans fortune, a été en naissant fatalement vouée au malheur... Que veux-tu ? c'est sa destinée... Mais, que dis-je ?... non, non, je suis injuste ; ne t'ai-je pas rencontrée sur ma route ? n'as-tu pas tendu la main à la petite abandonnée ? n'a-t-elle pas dû à ta générosité, à ta touchante amitié, le plus précieux des biens, une éducation brillante, comme me le répète toujours avec raison mademoiselle de Maran ? Ne t'ai-je pas dû... ne te dois-je pas le sentiment le plus doux, le plus cher à mon cœur, notre amitié !.... Hélas ! sans elle... sans l'espoir involontaire qu'elle me donne... je serais déjà morte de désespoir... tu n'aurais plus qu'à pleurer ton amie.

» Écoute, Mathilde ; c'est une folie, diras-tu... soit... mais c'est une douloureuse et triste folie, je t'assure... J'ai de funèbres pressentiments, je ne sais quel est le sort qui m'attend... en tout cas... je voudrais te laisser un souvenir de moi, je voudrais te donner mes livres et cette petite parure de corail que tu sais. Hélas ! je suis sans fortune, je n'ai rien... Pardonne la pauvreté de ce présent ; mais au moins il te rappellera nos journées de travail et notre innocente coquetterie de jeunes filles, n'est-ce pas, Mathilde ? Tu pleureras ton amie ! n'est-ce pas qu'un vague souvenir d'elle viendra quelquefois traverser ta pensée au milieu des fêtes brillantes dont tu seras la reine ?...

» Je voudrais avoir ici mon dernier asile. Je suis allée souvent dans le modeste cimetière du village ; il n'a rien de repoussant : c'est une

pelouse verdoyante, entourée d'une haie de sureau et d'aubépine qui au printemps doivent être couverts de fleurs. On y voit çà et là de simples croix de bois... Oh! qu'il me serait doux d'être là confondue avec les humbles créatures qui reposent dans ces tombes ignorées! car j'aurai passé, comme elles, inaperçue dans ce monde...

» Pardon, Mathilde, de ce triste commencement de lettre; mais j'ai l'âme si profondément navrée que je me suis laissée aller à l'amertume de mes impressions. Il faut pourtant t'apprendre le sujet de mes larmes...

» Je me marie!

» Et quel mariage! mon Dieu!... Adieu mes rêves de jeune fille! adieu mes vagues espérances! adieu surtout cette vie de dévouement de tous les instants que je voulais passer près de toi! Un moment j'ai pensé à lutter contre l'inébranlable et terrible volonté de mon père; mais j'ai senti que j'aurais vite usé mes forces dans ce combat inégal, que je serais brisée dans la lutte; et puis une bien plus puissante raison me faisait un devoir de la résignation. J'ai obéi; tu sauras bientôt pourquoi. Il y a huit jours, le jour même où je t'avais écrit, sans savoir ce qui m'attendait, mon père me fit venir dans son appartement. Tu n'as jamais vu mon père que dans le monde ou devant mademoiselle de Maran, qui lui impose beaucoup; il n'a dû te paraître que grave et compassé. Ici il est habitué à dominer, à parler en maître inflexible; sa figure a une expression toute différente; elle est dure, presque menaçante.

— « Vous n'avez pas de fortune, » — me dit-il, — « il faut songer » à vous marier. J'ai trouvé pour vous un parti inespéré, un jeune » homme qui a plus de soixante mille livres de rentes, sans les espé- » rances et ce qu'il peut gagner encore; car il gère sa fortune à mer- » veille et entend parfaitement les affaires. Il viendra ici demain avec » sa mère. Arrangez-vous pour lui plaire; car, si vous lui plaisez, le » mariage est conclu. Surtout soyez simple et gaie, car M. Sécherin est » un garçon de bonne humeur, tout rond et sans façons. Réfléchissez à » cela; je vous laisse. Il faut que j'aille à ma ferme *des Saulaies*. En » vérité, cette malheureuse propriété me coûte plus qu'elle ne me rap- » porte, et vous avez besoin de faire un bon mariage pour ne pas être, » après ma mort, dans une position pire que médiocre. »

» Sans me donner le temps de lui répondre un mot, mon père me laissa seule.

» Oh! mon amie, je ne saurais te dire dans quel abîme je crus tom-

ber en entendant ces fatales paroles, moi qui, tu le sais, avais toujours rêvé, comme toi, cette ravissante union des âmes qui tôt ou tard se rencontrent, parce qu'elles se cherchent involontairement!! Je passai la nuit dans les larmes..... Tu me demanderas peut-être, bonne et tendre sœur, si j'avais oublié la généreuse promesse que tu m'avais faite de partager ta fortune avec moi pour me faciliter un mariage selon mon cœur, ou bien de me garder près de toi si je ne trouvais pas un parti qui me convînt. Non, Mathilde, non, je ne l'avais pas oubliée, cette promesse! Je savais que ton cœur était assez grand, assez noble pour la tenir..... C'est pour cela que j'ai voulu rendre impossible le sacrifice que tu voulais faire à notre amitié.

» Dans ton dévouement, aussi admirable qu'irréfléchi, tu n'avais pas songé à l'avenir: quoique considérables, tes biens ne sont pas assez grands pour pouvoir ainsi se diviser; avec ta fortune entière, tu es une très-riche héritière, et tu peux prétendre aux plus brillants partis. En la partageant, tu diminues tes chances de moitié. Sans doute, rester éternellement près de toi a été un de mes plus doux rêves de jeune fille; mais qui sait si cet arrangement conviendrait à celui que tu choisiras pour mari? Grand Dieu! plutôt mourir mille fois que d'être la cause du plus léger dissentiment entre vous! Je me suis donc résignée, Mathilde. J'ai trouvé la force de cette résignation dans mon amitié, dans mon dévouement pour toi. Je bénirai toujours le sacrifice que je me suis imposé, en songeant qu'il a peut-être pu contribuer à assurer ton bonheur à venir. Hélas! il m'en a bien coûté, j'ai pleuré, amèrement pleuré pendant la nuit qui précéda ma première entrevue avec M. Sécherin...

» Oserai-je tout te dire, tout t'avouer? Un moment une pensée impie suspendit mes larmes... La maison de mon père est entourée de fossés profonds et remplis d'eau... je me levai... j'ouvris ma fenêtre... je mesurai la hauteur; la lune était voilée, il faisait une triste nuit d'hiver, le vent gémissait; je m'avançai hors du balcon... je me dis : Mieux vaut une mort criminelle, sans doute, que la vie qui m'attend. Un vertige me saisit; j'allais peut-être céder à une funeste inspiration, lorsqu'en donnant un dernier adieu à tout ce qui m'était cher, c'est-à-dire à toi, ton souvenir m'arrêta... Grâce encore te soit rendue, Mathilde! car ce souvenir m'a retenue au bord du précipice, il m'a empêchée de commettre un crime, je me suis résignée à vivre... Hélas! cette vie que je dispute si faiblement aux chagrins qui m'accablent, cette vie ne s'usera-t-elle pas bientôt? Oh! si cela était... si cela était! je bénirais

Dieu de me retirer de cette terre, j'accepterais la mort comme la douce récompense de tant de sacrifices que j'ai eu le courage de m'imposer.

» Le jour fatal arriva ; le matin mon père me renouvela les plus sévères recommandations. J'attendis avec autant d'accablement que de morne indifférence le moment où l'on me présenterait M. Sécherin. Malgré les ordres, malgré la colère de mon père, je n'avais mis aucun

soin à ma toilette. Comment en aurais-je eu le courage, mon Dieu! J'avais une robe noire, véritable emblème des pensées qui navraient mon cœur. Mes cheveux tombaient en longues boucles autour de mon visage pâli par la douleur; je me tenais si courbée sous le poids du malheur qui m'accablait, que mademoiselle de Maran m'aurait bien certainement cette fois et avec raison reproché d'être contrefaite. Mon père eut beau me gronder durement, m'ordonner de me tenir mieux, de prendre un air souriant, je ne pus vaincre les pénibles émotions qui m'agitaient; c'est à peine si je tournai la tête lorsqu'on annonça M. Sécherin et sa mère.

» M. Éloi Sécherin est, m'a dit mon père, intéressé dans de très-grandes entreprises, et il augmente chaque jour la fortune que lui a laissée son père. Je ne puis rien te dire de sa figure, de ses manières... car je vois tout à travers un nuage de larmes. Il faut que M. Éloi Sécherin ne soit pas difficile à séduire; car, après son départ, mon père est venu me complimenter en m'assurant que j'avais été parfaitement bien, simple, sans prétention, et que M. Sécherin et sa mère étaient partis enchantés de moi.

» Je suis comme une pauvre prisonnière dont les yeux n'ont pas encore pu percer les ténèbres glacées qui l'environnent. J'ai bien vu vaguement M. Sécherin et sa mère; mais il ne m'en reste qu'une idée indécise. J'ai entendu plutôt qu'écouté quelques paroles. J'ai répondu machinalement. Aujourd'hui même on signe le contrat, et mon mariage doit avoir lieu demain ou après-demain, je crois. Quand tu me reverras à Paris dans quelques jours, tu ouvriras tes bras à la pauvre victime obéissante et résignée... Pardon, pardon, Mathilde, d'être venue ainsi attrister ton bonheur; car un secret pressentiment me dit que tu es heureuse, qu'*il* t'aime. Tu le sais depuis le jour de l'ambassade. Je te l'ai dit, — *tu l'aimeras*, — et je suis sûre qu'il s'est rendu digne de cet amour en le partageant.

» Heureuse, heureuse Mathilde, il me faut la certitude de ta félicité pour m'aider à supporter la vie que je vais misérablement traîner jusqu'à ce que le fardeau de mes souffrances soit trop lourd; alors je quitterai cette terre de douleur en jetant un dernier regard de regret sur les années passées près de toi...

» Adieu, adieu, bien tristement adieu! Un moment j'avais songé à te supplier à genoux de venir assister à mon mariage pour me donner du courage; mais j'ai bientôt réfléchi que ta vue, en me rappelant tout ce que je perds en me séparant de toi, m'ôterait le peu d'énergie qui

me reste... Adieu encore! Quand tu reverras ta pauvre Ursule, tu auras, j'en suis sûre, bien de la peine à la reconnaître.

» Adieu... oh! adieu! la force me manque; j'ai tant pleuré! A toi de cœur, du plus profond de mon cœur.

» Ursule d'Orbeval. »

Après la lecture de cette lettre, je fus atterrée.

La pensée qui domina toutes les autres fut qu'Ursule, ainsi qu'elle me le disait, s'était littéralement sacrifiée pour moi, dans la crainte de nuire à mon mariage avec M. de Lancry. Je fis ensuite presque un reproche à ma cousine d'avoir si peu compté sur mon affection et sur celle de Gontran. Il régnait dans sa lettre une tristesse si profonde, un abattement si désespéré, que je fus sérieusement inquiète, redoutant pour elle une maladie de langueur. Il me restait un espoir. Le mariage d'Ursule pouvait être retardé. Je me décidai le lendemain à prier Gontran de partir aussitôt pour la Touraine; il devait supplier ma cousine de rompre cette union, et l'assurer lui-même que l'exécution de mes promesses ne pouvait apporter la moindre difficulté à notre mariage. Je passai une nuit très-agitée. Le lendemain j'attendis avec la plus grande anxiété l'arrivée de Gontran. Il n'hésita pas un moment à aller trouver Ursule; il comprit, il partagea mes craintes, mes espérances avec une adorable bonté. Il ne devait pas parler de ce voyage à mademoiselle de Maran, et partir à l'instant même. Nous causions de ce sujet si intéressant pour moi lorsqu'on m'apporta une lettre de Tours...

Le mariage d'Ursule était accompli. Sa lettre de la veille avait eu plusieurs jours de retard. Cette nouvelle m'accabla. J'étais si heureuse de mon amour pour Gontran que je comprenais mieux encore combien le sort d'Ursule devait être cruel. Ma cousine m'annonçait qu'elle arriverait sous peu de jours avec son père et son mari, et qu'elle passerait la fin de l'hiver à Paris.

Je remontai chez moi pour écrire à Ursule, pour me plaindre de son manque de confiance, pour la consoler, pour l'encourager, pour faire enfin ressortir à ses yeux les avantages que sa douleur l'empêchait peut-être d'apercevoir dans cette union qui la désespérait.

Je trouvai Blondeau dans mon cabinet d'étude; elle me dit qu'une femme, qui venait me solliciter pour une bonne œuvre, demandait à me parler.

Je lui dis de la faire entrer.

Je vis une femme enveloppée d'un manteau, et dont les traits étaient absolument cachés par un voile noir très-épais.

Blondeau sortit.

Cette femme releva son voile...

C'était madame la duchesse de Richeville.

CHAPITRE XIII.

L'ENTRETIEN.

Je fus si surprise, presque si effrayée, à l'aspect de madame de Richeville, que je m'appuyai sur le dossier d'un fauteuil placé près de moi. Pourtant l'expression des traits de la duchesse n'avait rien de menaçant. Elle me parut très-changée, très-maigrie; elle était fort émue, me regardait avec intérêt, et se hâta de me dire, comme pour m'engager à l'entendre, et pour me mettre en confiance avec elle :

— Quelque étrange que puisse vous paraître ma visite, mademoiselle, rassurez-vous. Je viens au nom d'un de nos amis communs, M. de Mortagne.

— Est-il donc ici, madame?

— Hélas ! non ; et, quoiqu'il soit attendu d'un moment à l'autre, je ne puis rien encore vous dire de son mystérieux voyage... mais je sais tout l'intérêt qu'il vous porte... Il y a huit ans... en sortant de sa dernière entrevue avec mademoiselle de Maran, il m'a tout raconté... le conseil de famille, la scène avec votre tante, lorsqu'il vous prit dans ses bras et vous apporta dans la chambre de mademoiselle de Maran, malgré les aboiements de Félix. J'entre dans ces détails pour vous prouver que cet homme, le plus généreux des hommes, avait en

moi une confiance absolue... C'est au nom de cette confiance... que je viens vous demander la vôtre, mademoiselle...

— La mienne... madame?... *vous?*

J'accentuai tellement ce mot, — *vous*, — que madame de Richeville sourit amèrement et reprit :

— Pauvre enfant, si jeune encore ! croiriez-vous déjà aux calomnies du monde? auraient-elles altéré cette bonté charmante que M. de Mortagne prévoyait en vous, et qui se révèle dans tous vos traits?... Pourquoi accueillir si froidement... cette démarche dictée par votre seul intérêt, cette démarche faite pour ainsi dire sous l'autorité d'un homme qui fut l'un des meilleurs amis de votre mère... dites... pourquoi m'accueillir ainsi?

Il est impossible de rendre le charme insinuant de la voix de madame de Richeville, et de peindre le regard à la fois triste et affectueux dont elle accompagna ces paroles. Malgré la sourde jalousie que je ressentais contre elle, je fus émue, et je lui répondis avec moins de sécheresse :

— Il m'est permis de m'étonner d'une visite que je n'avais aucun droit d'espérer, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, madame.

— Il y a à peu près un mois... à la sortie de l'Opéra... ne vous ai-je pas dit ces mots... Pauvre enfant... prenez garde?

— J'ai entendu en effet ces mots, madame, mais j'ignorais dans quel but ils m'étaient dits.

— Vous l'ignoriez? — me dit madame de Richeville en attachant sur moi un regard perçant qui me fit rougir.

Ne voulant pas sans doute augmenter ma confusion, elle continua, en rendant, si cela est possible, sa voix et son regard plus affectueux encore.

— Écoutez-moi... Pour vous donner créance en mes paroles... pour que je puisse aborder le sujet qui m'amène ici sans être soupçonnée par vous d'arrière-pensée, il faut que je vous donne quelques explications sur le passé. De tout temps M. de Mortagne a été mon ami; il m'a autrefois rendu un de ces services qu'une âme généreuse ne peut acquitter que par une amitié de toute une vie; et quand je dis amitié... je parle des devoirs sacrés qu'elle impose... Je ne sais de quelles noires couleurs votre tante m'a peinte à vos yeux... mais vous saurez un jour, je l'espère, que mes ennemis les plus mortels n'ont jamais osé contester mon courage et mon dévouement à mes amis... Plus tard... vous connaîtrez peut-être le motif de mon éternelle gratitude envers

M. de Mortagne... Je savais, je sais tout l'intérêt que vous lui inspirez..... Or, ce qu'il aime, je l'aime.....

Voilà déjà un motif pour que vous m'intéressiez vivement... n'est-ce pas? J'ai des haines bien acharnées soulevées contre moi... mais il n'en est pas de plus violente, de plus implacable que celle de mademoiselle de Maran... Je sais que votre tante a tout fait pour rendre votre enfance malheureuse... maintenant elle fait tout pour vous rendre la plus malheureuse des femmes... vous devez la haïr au moins autant que je la hais... Voilà encore un motif pour que vous m'intéressiez... Vous arracher à ses méchants desseins, vous dévoiler de nouvelles perfidies... prouver enfin mon amitié, ma gratitude à M. de Mortagne, en agissant pour vous comme il aurait agi lui-même... voilà des motifs assez puissants pour exprimer l'intérêt que je vous porte, il me semble...

— Madame, j'ai pu avoir à me plaindre de mademoiselle de Maran; mais, depuis quelques jours, elle a tant fait pour moi... que je dois oublier quelques contrariétés de jeune fille.

J'appuyai à dessein sur ces mots, *elle a tant fait pour moi*, afin de bien donner à entendre à madame de Richeville que je voulais parler de mon mariage avec Gontran.

La duchesse secoua tristement la tête, et me dit : — Elle a tant fait pour vous!... Oui, vous dites vrai... elle n'a jamais tant fait pour votre malheur.

De ce moment, je crus deviner le sujet de la visite de madame de Richeville. Elle aimait Gontran, son mariage avec moi la rendait furieuse de jalousie; elle était aussi adroite que dissimulée, elle venait sans doute calomnier M. de Lancry, afin de rompre une union qu'elle abhorrait. A cette pensée, Gontran me devint plus cher encore, car on me disputait son cœur. Je fus presque fière de voir une femme comme madame de Richeville, si belle, si hautaine, si dédaigneuse du monde, avoir recours à un déguisement, aux faussetés les plus habiles et les plus compliquées pour venir jouer humblement auprès de moi un rôle odieux. Bien décidée à envisager la conduite de la duchesse sous ce point de vue, je répondis très-sèchement à madame de Richeville :

— Je vous répète, madame, que *maintenant* je ne puis qu'être profondément reconnaissante et touchée de tout ce que mademoiselle de Maran fait pour moi.

— Cela doit être ainsi, — dit madame de Richeville; — et c'est parce que cela est ainsi, et c'est parce que vous pouvez aveuglément

tomber dans le piége qu'on vous tend... malheureuse enfant, que je viens à vous. Vous êtes abandonnée de tous, isolée de tous! Regardez autour de vous, depuis que votre seul ami... votre seul protecteur est parti... à qui demander conseil? à qui vous fier?...

— A personne... vous avez raison, madame.

— A personne? pas même à moi, voulez-vous dire?... Cela est cruel, Mathilde... Oh! ne vous offensez pas de cette familiarité. J'ai presque le double de votre âge, et puis je ne sais que faire, je ne sais que dire pour rompre cette froideur de glace qui vous éloigne de moi. Pardonnez si je me sers en vous parlant de termes trop affectueux peut-être... Mais, mon Dieu! dans ce moment est-ce que je puis faire attention à ce que dit mon cœur?...

Il fallait ma prévention, ma jalousie contre madame de Richeville, pour ne pas être désarmée par la grâce enchanteresse avec laquelle la duchesse dit ces derniers mots. Ainsi que cela arrive toujours, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, certaines paroles émeuvent profondément, ou bien elles révoltent d'autant plus qu'elles semblent plus hypocrites. Je répondis donc à madame de Richeville :

— Je désirerais, madame, savoir le but de cet entretien ; s'il n'en a pas d'autre que de réveiller mes anciens griefs contre mademoiselle de Maran, tout en vous remerciant de l'intérêt que vous me portez au nom de M. de Mortagne, je ne puis que vous répéter, madame, que *maintenant* je n'ai qu'à me louer de mademoiselle de Maran.

— Il faut que vous ayez déjà bien souffert, que vous ayez été bien comprimée pour vous posséder ainsi à dix-sept ans, — me dit madame de Richeville, me regardant avec une expression de pitié douloureuse, — ou il faut que vos préventions contre moi soient bien invincibles... — Alors elle dit, en se parlant à elle-même : — A quoi bon tenter... Qu'importe?... C'est un devoir, — et, s'adressant à moi, elle me dit vivement... — Oui, c'est un devoir, et je l'accomplirai... On veut vous marier à M. de Lancry!

— Mademoiselle de Maran et M. le duc de Versac ont confirmé une résolution que M. de Lancry et moi nous avions prise, madame. Et ce mariage est assuré, — répondis-je, tout orgueilleuse, toute triomphante de pouvoir écraser ma rivale par ces mots, peut-être messéants dans la bouche d'une jeune fille.

— Savez-vous ce que c'est que M. de Lancry?

— Madame...

— Eh bien! je vais vous le dire, moi. M. de Lancry est un homme

charmant, rempli de grâces, d'esprit et de bravoure, de formes parfaites, d'une élégance achevée; vous savez cela : n'est-ce pas, malheureuse enfant? Ces brillants dehors vous ont séduite, je ne vous en fais pas un reproche; mais sous ces brillants dehors se cachent un cœur desséché, un égoïsme intraitable, une insatiable avidité qui cherche à se satisfaire par un jeu effréné. Depuis long-temps il a entièrement dissipé sa fortune; il a des dettes considérables. Croyez-moi, Mathilde,

mademoiselle de Maran a facilité, a protégé ce mariage, parce qu'il doit vous précipiter dans un abîme de malheurs incalculables : aussi, je vous en conjure, au nom de votre ami, M. de Mortagne, attendez son retour, qui doit être prochain, pour conclure cette union ; vous ne savez pas quel est l'homme que vous avez choisi! Encore une fois, je vous en supplie, attendez M. de Mortagne; attendez-le, au nom de votre mère!

— Assez, madame! — m'écriai-je indignée; — je ne souffrirai pas que le nom de ma mère soit invoqué à propos d'une calomnie à laquelle vous ne craignez pas de descendre, vous... vous, madame la du-

chesse.... Ah! madame, quel mal vous ai-je donc fait pour tenter d'empoisonner ce que je regardais, ce que je regarde encore, Dieu m'entend... comme le seul bonheur, comme le seul espoir de ma vie? Ah! je frémis d'épouvante en songeant que ces odieuses paroles, prononcées par toute autre que par vous, madame, auraient peut-être altéré la confiance, l'admiration, l'amour que j'ai pour M. de Lancry...

— Vous auriez peut-être cru à ces paroles si toute autre que moi vous les eût dites, — répéta madame de Richeville en me regardant attentivement et en semblant chercher le sens de ma pensée. — Pourquoi m'accordez-vous moins de confiance qu'à toute autre?

— Pourquoi? Vous me le demandez! Mais il s'agit de M. de Lancry, madame... Mais, tout isolée que je sois, certains bruits...

— Ah! la malheureuse enfant! elle me croit jalouse de M. de Lancry! — s'écria madame de Richeville avec un accent de surprise, presque d'effroi. — Alors, tout est perdu, Mathilde! vous croyez cela... Mon Dieu! mon Dieu! j'ai donc été bien calomniée auprès de vous, pour que vous me supposiez coupable d'une telle infamie. Éprise de M. de Lancry, je viens le calomnier auprès de vous pour rendre impossible un mariage qui me mettrait au désespoir? Dites, dites! n'est-ce pas cela que vous croyez?

— Dispensez-moi de vous répondre, madame!

— Eh bien! moi, je vais vous faire un aveu. Il est pénible, oh! il est bien cruel; mais, que m'importe! il peut vous sauver.

Après avoir long-temps hésité, madame de Richeville dit enfin d'une voix altérée en rougissant beaucoup, et avec toutes les marques d'une profonde confusion :

— Apprenez donc que, comme vous... j'ai aimé M. de Lancry; oui, comme vous, j'ai été séduite par ses brillants dehors... Mais j'ai bientôt découvert tout ce qu'il y avait en lui d'égoïsme, d'indifférence, de dureté, de cruauté même, lorsque sa vanité était satisfaite. Aussi maintenant je ne sais pas qui l'emporte dans mon âme, de mon aversion ou de mon mépris pour lui...

Ces derniers mots de madame de Richeville me semblaient si odieux que, perdant toute mesure, je m'écriai :

— Pourtant, lors de ce bal de l'ambassade... madame, vous ne pensiez pas ainsi!

Madame de Richeville haussa les épaules avec un mouvement d'impatience douloureuse :

— Écoutez-moi donc... vous saurez pourquoi j'ai agi ainsi à ce bal,

et vous connaîtrez M. de Lancry. Il y a près d'une année, je venais d'éprouver un grand malheur; j'étais la plus désolée des femmes... Puissiez-vous, Mathilde, ne jamais sentir combien la souffrance nous rend faibles; puissiez-vous n'être jamais malheureuse pour ne pas connaître le charme dangereux d'une voix amie qui nous console et qui nous plaint. Je crus aux protestations de M. de Lancry, je l'aimai avec sincérité, avec dévouement; j'étais pour lui la meilleure, la plus tendre des amies; je vivais alors presque dans la retraite, cherchant à prévenir toutes ses pensées, tous ses désirs. Un jour je ne le vois pas venir chez moi; je m'inquiète, j'envoie chez lui... Il était parti le matin pour Londres sans m'écrire un mot, et laissant au monde le soin de m'apprendre qu'il allait rejoindre en Angleterre je ne sais quelle fille de théâtre qu'il m'avait donnée depuis quelques jours pour rivale. Cette conduite était si brutale, si lâche, que ma colère tomba sur moi-même. Je m'indignai d'avoir pu être la dupe de cet homme. A mon grand étonnement, l'indifférence la plus absolue, la plus dédaigneuse, succéda à un sentiment que la veille je croyais indestructible. Il est des outrages si misérables, qu'ils n'inspirent pas la colère, mais la pitié. Lorsque je rencontrai M. de Lancry à l'ambassade, je le revoyais pour la première fois depuis qu'il m'avait si bassement sacrifiée. Malgré son assurance, il fut embarrassé... Je n'éprouvai rien... rien que le désir de lui prouver mon mépris en l'accueillant avec une sorte d'insouciante affabilité... ma vengeance n'allait pas au delà. Mais, pour un homme du caractère de M. de Lancry, et en général pour tous les hommes... rien n'est plus blessant, plus cruel, que de voir sourire indifféremment la victime qu'ils ont voulu frapper à mort. Je vous ai dit avec quel intérêt M. de Mortagne m'avait parlé de vous ; je vous regardais avec une affectueuse curiosité, lorsque mademoiselle de Maran m'interpella pour me dire quelques paroles sanglantes dont vous n'avez pu comprendre le sens détourné. J'eus assez d'empire sur moi pour ne lui répondre que par un fait qui devait la frapper presque de frayeur... l'arrivée de M. de Mortagne, que je savais d'une manière certaine ; il a été la victime d'une abominable machination. Avant peu, vous le verrez.

— Mon Dieu, madame, — m'écriai-je, — qu'est-ce que cela signifie? M. de Mortagne?...

— Je ne puis encore vous tout dire, — reprit madame de Richeville; — mais bientôt il sera ici. C'est pour cela que je vous supplie de l'attendre avant de contracter ce fatal mariage... Encore quelques mots, — ajouta la duchesse en voyant mon impatience, — et je vous laisse. Le

soir même, à l'ambassade, les projets de votre tante et de M. de Versac n'étaient plus un mystère. On disait partout que le duc n'avait fait revenir son neveu d'Angleterre que pour ce riche mariage. Lorsque le surlendemain je vous vis à l'Opéra dans la loge des gentilshommes de la chambre, je ne doutai plus de la réalité de ces bruits. Votre tante et M. de Versac les avaient, à dessein, confirmés, en vous faisant trouver, en grande loge à l'Opéra, avec M. de Lancry, afin d'empêcher tout autre parti de se présenter. Mademoiselle de Maran savait qu'un jeune homme, dont je vous parlerai bientôt, auquel M. de Mortagne s'intéressait vivement, et qui vous avait vue à l'ambassade, car vous aviez fait sur lui une vive impression, devait faire demander votre main... Je sentis le danger que vous couriez. A la sortie de l'Opéra, je vous dis : « Pauvre enfant, prenez garde! » Je ne voulais pas me borner à cet avertissement stérile... Ce que je vous dis aujourd'hui, je voulais vous le dire avant que M. de Lancry n'eût fait impression sur votre cœur; doué des avantages qu'il réunit, favorisé par votre tante, il devait vous plaire... Malheureusement, le lendemain de cette représentation de l'Opéra j'ai été souffrante, puis je suis tombée assez gravement malade pour ne pouvoir donner de suite à mon projet... Dans cette extrémité, je m'ouvris avec toute confiance à madame de Mirecourt, une femme de mes amies, qui voit souvent votre tante; je la chargeai de tâcher de vous parler en secret, afin de vous éclairer sur le mariage qu'on voulait vous faire faire, et de vous supplier d'attendre le retour de M. de Mortagne. Votre tante se méfiait de madame de Mirecourt; elle savait notre liaison, elle l'empêcha de se trouver seule avec vous... Alors je maudis encore davantage les souffrances qui me retenaient chez moi. Chaque jour votre amour pour M. de Lancry devait augmenter; je voulus vous écrire, je craignis que votre tante n'interceptât ma lettre; j'étais au désespoir en songeant que peut-être, prévenue à temps, vous n'auriez pas engagé votre avenir... je vous porte tant d'intérêt!...Que cette pensée m'était cruelle!... Mais, hélas! je le vois à votre froideur, Mathilde, je ne vous convaincs pas; dans votre défiance vous vous demandez toujours la cause de cet intérêt si puissant que je vous porte. Mon Dieu, faut-il vous répéter encore qu'en tâchant de vous sauver je m'acquitte envers M. de Mortagne?

— Et vous vous vengez de M. de Lancry, madame! — dis-je avec amertume.

— Je me venge, Mathilde? — reprit doucement la duchesse. — Faut-il donc être absolument conduite par un tel motif pour vous pren-

dre en affectueuse pitié? Comment mon cœur ne se briserait-il pas de douleur en vous voyant, pauvre petite, si jeune, si intéressante, abandonnée, perdue au milieu de ces méchants égoïstes, devenir à la fin victime de la haine de votre tante et de la cupidité de M. de Lancry?

— C'est trop, madame! — mécriai-je dans un accès d'orgueil révolté; — suis-je donc, après tout, si mal ou si peu douée, que M. de Lancry en recherchant ma main n'ait en vue que ma fortune? Parce qu'il vous a trompée, odieusement trompée, je le veux, est-ce une raison pour qu'il n'apprécie pas un cœur qui se donne à lui avec ivresse? Et qui vous dit, madame, que vous l'ayez aimé comme il méritait d'être aimé? Et qui vous dit que toutes les femmes qu'il a aussi indignement trompées l'aient aimé autant que moi? Et qui vous dit, madame, que ce n'est pas parce que son âme est généreuse et grande qu'il sait mesurer toute la distance qui existe entre une liaison coupable et un amour sacré aux yeux de Dieu et des hommes? De quel droit lui reprochez-vous une lâcheté..... vous qui avez commis une grande faute? De quel droit, enfin, venez-vous comparer votre amour au mien?

— O mon Dieu, mon Dieu! entendre cela, — dit madame de Richeville en cachant sa figure dans ses mains avec une expression de douleur et d'humilité qui m'eût frappée si je m'étais sentie moins indignée; mais, hélas! je ne pus modérer mon langage, et combien je regrette aujourd'hui son injustice et sa cruauté! Entraînée par le désir de venger Gontran des calomnies dont je le croyais l'objet, je continuai :

— Vous dites que M. de Lancry n'a plus de fortune! qu'il l'a dissipée... Tant mieux, madame, je suis doublement heureuse de pouvoir lui offrir la mienne. Il a, dites-vous, cherché des ressources dans le jeu!... Désormais riche, il n'aura pas à recourir à ce moyen... Vous croyez qu'il me trompe, madame; rassurez-vous... rassurez-vous : l'envie, la jalousie prennent souvent leurs méchantes espérances pour de la prévision... Le véritable amour est plus heureux; fort de son dévouement, de sa générosité, il prévoit sûrement la récompense qu'il mérite et qu'il obtient.

Madame de Richeville redressa son beau visage, qu'à ma grande surprise je vis baigné de larmes et douloureusement contracté. Malgré mon indignation, je ne pus m'empêcher d'être émue en voyant cette femme, ordinairement si fière et si hautaine, écouter mes reproches avec tant de résignation. Elle prit ma main, que je n'eus pas le courage de retirer, et elle me dit avec un accent de tristesse profonde :

— C'en est fait, Mathilde, il n'y a plus d'espoir... vous êtes victime d'un sophisme qui m'a perdue... qui a perdu bien des femmes... Moi aussi, lorsque j'ai aimé M. de Lancry, je me suis dit : Ne suis-je pas plus belle, plus séduisante que mes rivales?... Elles n'ont pu fixer ce cœur inconstant, dompter ce cœur altier et dédaigneux, qui se joue des sentiments les plus dévoués... moi j'y réussirai. Hélas! Mathilde, je vous ai dit ma honte et mon outrage. Maintenant, ne croyez pas que je veuille un instant me comparer à vous, que je pense l'emporter sur le charme de votre personne, sur ce rare assemblage de qualités aimables qui vous distinguent : c'est ce charme, ce sont ces qualités que j'avais presque devinées, qui m'ont encore rendue plus jalouse de servir la protégée de M. de Mortagne... Sans mesurer la portée de vos paroles, pauvre enfant, tout à l'heure vous m'avez fait bien cruellement ressentir la différence qui existait entre l'amour que j'avais pu offrir à M. de Lancry et celui que vous lui donnez... Vous avez raison, Mathilde... Si M. de Lancry pouvait être touché de tout ce qu'il y a d'adorablement bon et de dévoué dans votre amour pour lui, vous pourriez espérer le bonheur que vous rêvez. Mais, croyez-moi, ajouta la duchesse en baissant la voix et en arrêtant sur moi un regard baigné de larmes qui m'alla au cœur, — croyez-moi, quelque coupable que soit un amour... quelle que soit la femme qui aime et qui se dévoue sincèrement à lui... jamais un homme d'un cœur élevé, d'un caractère généreux, ne répondra par l'insulte et par la cruauté à des preuves d'attachement profond... Une telle conduite annonce toujours un méchant naturel... Pourtant, Mathilde, peut-être avez-vous raison à votre insu et au mien... Peut-être êtes-vous destinée à changer complétement le caractère de M. de Lancry... Certes, si la beauté, la grâce, les perfections les plus aimables peuvent opérer ce prodige..... vous y parviendrez... Mais, hélas! croyez-moi, si j'avais eu la moindre espérance de cette conversion, je me serais fait un crime de venir ébranler votre croyance, votre foi dans cet amour... Enfin... l'avenir décidera... Adieu, Mathilde... adieu... un jour peut-être vous me connaîtrez mieux... un jour peut-être, pauvre enfant, vous me direz avec amertume : — Que ne vous ai-je écoutée!... — Mais, grand Dieu! j'aimerais mieux rester à vos yeux ce que je vous parais sans doute, une femme méchante et perfide, que de voir mes prévisions justifiées par vos malheurs. Adieu... encore adieu une dernière fois... Vous ne voulez pas attendre l'arrivée de M. de Mortagne?

— Madame, — répondis-je, touchée des larmes de madame de Ri-

cheville, — je vous en supplie, cessons cet entretien. Quelques paroles que je regrette, oh ! que je regrette profondément, me sont échappées. Que du moins elles vous prouvent que la chaleur avec laquelle j'ai défendu M. de Lancry part d'un cœur qui lui appartient à jamais.

— Un dernier mot, et je vous quitte, — me dit madame de Richeville ; — ce que je vais vous dire n'altérera en rien votre résolution ; mais je ne dois pas vous cacher ce qui tenait aux projets de M. de Mortagne à votre égard. Avant son départ pour l'Italie, songeant à votre avenir, il m'avait, ainsi que je vous l'ai dit, parlé d'un mariage entre vous et le fils d'un de ses meilleurs amis, M. Abel de Rochegune, qui avait alors vingt ans, et dont la fortune devait être considérable. Ce jeune

homme paraissait à M. de Mortagne un parti digne de vous. Aujourd'hui M. de Rochegune, par la mort de son père, un des plus nobles

caractères de ce temps, se trouve maître de grands biens. Il arrive d'un voyage, chacun s'accorde à vanter son esprit et ses qualités; sans être régulièrement belle, sa physionomie a infiniment de charme. Vous ne l'avez pas sans doute remarqué; il se trouvait dans le fond de ma loge le jour où je vous ai vue à l'Opéra... Séduit par tout ce qu'il a entendu dire de votre caractère, frappé de votre beauté, M. de Rochegune, sans l'affectation avec laquelle mademoiselle de Maran a proclamé d'avance votre mariage avec M. de Lancry, eût demandé la grâce de vous être présenté. Hélas! si M. de Mortagne eût été ici, depuis long-temps il vous eût amené son protégé. Encore une fois, je vous dis cela, Mathilde, pour vous prouver que votre résolution de ne pas attendre pour vous marier l'arrivée de votre seul ami pourra lui être d'autant plus pénible qu'il avait des vues auxquelles votre bonheur lui semblait attaché.

— M. de Mortagne, dont je n'oublierai jamais les bontés, madame, serait ici que je lui répondrais... que j'ai fait un choix honorable, qu'aucune considération ne m'empêchera de m'unir à M. de Lancry... — répondis-je avec cette inflexible opiniâtreté de volonté qui caractérise l'amour profond, aveugle, encore exalté par la contradiction.

— Adieu donc, Mathilde! — dit madame de Richeville d'un ton pénétré, — donnez-moi l'assurance que vous croyez au moins au désintéressement de ma démarche; cela me consolera du chagrin de n'avoir pu gagner votre confiance... Dites, dites que vous ne conserverez pas de moi un mauvais souvenir.

J'allais lui répondre lorsque Blondeau entra brusquement.

Madame de Richeville baissa son voile.

— Mademoiselle, — me dit Blondeau, — mademoiselle de Maran vous prie de descendre chez elle.

Madame de Richeville me fit une modeste révérence et sortit. Maintenant, je le sais, la duchesse n'était pas guidée par une odieuse arrière-pensée en me parlant ainsi. Elle ressentait véritablement une généreuse compassion. Sa reconnaissance envers M. de Mortagne, l'intérêt qu'inspirait ma position avaient été les seuls mobiles de sa démarche. Et depuis,.. que d'adorables preuves de tendre amitié n'ai-je pas reçues d'elle... d'elle que j'avais d'abord si cruellement jugée?

. . . . . .

A peine madame de Richeville fut-elle sortie que j'allai chez ma tante. La première personne que j'aperçus auprès d'elle fut Gontran.

CHAPITRE XIV.

JUSTIFICATION.

En voyant M. de Lancry, je ne pus m'empêcher de rougir encore d'indignation en songeant aux calomnies dont je le croyais la victime.

— Je vous fais descendre, Mathilde, — me dit ma tante, — parce que voilà Gontran qui m'obsède de questions à propos de la corbeille. Il me demande quel est votre goût, quelles sont les parures que vous désirez. Il vaut beaucoup mieux que vous lui disiez cela que moi... Arrangez-vous ensemble... faites ce beau travail. Voilà de quoi écrire.

Et elle me montra son bureau, car nous étions dans sa bibliothèque.

Servien entra au même instant, et dit à sa maîtresse :

— Mademoiselle, M. Bisson est dans le salon.

— Et vous le laissez seul! mais, le malheureux, il va tout briser! — s'écria mademoiselle de Maran en sortant précipitamment pour s'opposer aux nouveaux méfaits du savant, qui, après quelque temps d'exil, était rentré en grâce auprès d'elle.

Je me trouvai seule avec Gontran. Hésitant à lui raconter la visite de madame de Richeville, je gardais le silence.

Gontran me dit : — Je suis très-content du départ de mademoiselle de Maran, car j'ai à vous parler bien sérieusement.

— De la corbeille? — lui dis-je en souriant.

— Non, — reprit-il d'un air grave, presque triste, qui me serra le cœur. — Hier, je vous ai parlé de l'avenir, de mes projets, de mes sentiments... Vous m'avez cru, vous avez bien voulu me confier le soin de votre bonheur, vous m'avez généreusement donné votre parole. Hier, tout au ravissement que me causait ce succès inespéré, je n'avais pas songé à vous parler du passé... et toujours le passé est une bonne ou mauvaise garantie pour l'avenir. Tout à l'heure un scrupule m'est venu. Vous êtes orpheline; votre tante est amie intime de mon oncle, M. de Versac; elle est remplie des préventions les plus favorables à mon égard. Si j'avais quelques défauts, quelques vices, ce n'est pas elle, ce n'est pas M. de Versac qui vous en avertiraient, n'est-ce pas? Vous vous êtes montrée envers moi si loyale, si confiante... que la noblesse de votre conduite m'impose des devoirs... Vous êtes seule. . vous êtes entourée de personnes qui m'aiment, qui m'ont sans doute présenté à vos yeux sous le jour le plus avantageux possible. C'est donc à moi de vous éclairer avec franchise sur mes défauts, sur ce qu'il peut y avoir eu de blâmable, de coupable même dans ma vie passée. Je le ferai sans exagérer le mal, mais avec une sévère sincérité... Après cela, vous jugerez si je suis toujours digne de vous... Au moins, si le malheur veut que ces révélations me soient défavorables... si je perds le plus cher espoir de ma vie... j'aurai la consolation d'avoir agi en honnête homme.

A mesure que M. de Lancry parlait, je me sentais émue de surprise et d'attendrissement. Gontran, par un hasard presque prodigieux, venait au-devant des pensées que l'entretien de madame de Richeville avait soulevées en moi.

L'instinct de son cœur le poussait à se justifier comme s'il avait pu prévoir qu'on l'avait attaqué. Sa franchise me charmait; j'attendais ses aveux avec plus de curiosité que d'inquiétude. Je me sentais si complétement rassurée que je lui dis en souriant :

— Je vous écoute; mais, si c'est une confession, prenez garde, je ne puis pas tout entendre.

— Je vous jure que rien n'est plus sérieux, — reprit Gontran. — Maintenant que je jette un regard sur le passé, maintenant que je vous ai vue, maintenant surtout que j'ai pu comparer mes impressions d'autrefois et mes impressions d'aujourd'hui, ma vie m'apparaît sous un tout autre jour; oui... certaines pensées jusqu'ici confuses s'expliquent très-clairement à cette heure. Je comprends l'espèce de malaise, d'impatience chagrine qui venait toujours flétrir ou briser ces liaisons passagères

qui me paraissaient d'abord si séduisantes. Plus j'avançais dans la vie, plus je reconnaissais le néant, l'amertume de ces affections. Je cherchais le bonheur, le calme, le repos du cœur; je ne trouvais qu'agitation douloureuse. Les femmes qui m'avaient sacrifié leurs devoirs, après une longue lutte, éprouvaient des remords qui me faisaient souvent maudire mon bonheur... tandis que je me révoltais bientôt de l'assurance de celles qui ne rougissaient plus... Et pourtant, me disais-je, il y a d'autres félicités que celle-ci. Dans mon désespoir d'atteindre le but impérieux vers lequel tendaient toutes les facultés de mon âme, je brisais bientôt l'idole que j'avais encensée; j'éprouvais une sorte de joie méchante à lui faire partager l'amertume dont mon âme était abreuvée; je poussais ce sentiment jusqu'à la cruauté peut-être; faut-il m'accuser? je ne sais... Il faudrait peut-être plutôt accuser l'idéal que je rêvais. Oui... car c'était lui qui me rendait si injuste, si sévère pour tout ce qui ne lui ressemblait pas. Si vous interrogiez le monde sur moi, Mathilde, il vous dirait que, dans quelques ruptures, je me suis montré égoïste, dédaigneux et dur... Cela est encore vrai... J'étais mécontent de moi; j'étais impatient d'échapper aux liens d'un faux bonheur; je cherchais une félicité qui me fuyait toujours... Les idées les plus simples sont celles qui ne nous viennent jamais à la pensée : j'étais bien loin de songer que ce but inconnu que je poursuivais avec une si ardente inquiétude était l'*amour dans le mariage*. On m'eût alors expliqué ainsi ces aspirations qui m'entraînaient à mon insu, que j'aurais souri d'un air de doute... Lorsque je vous ai vue, Mathilde, un bandeau est tombé de mes yeux; oui, le présent m'a révélé le passé; lorsque je vous ai vue, enfin... ce que j'avais vaguement désiré m'a distinctement apparu! en dédaignant tant de sentiments coupables, je rendais pour ainsi dire hommage au sentiment pur et sacré que mon cœur appelait de tous ses instincts, et que vous seule deviez me faire connaître...

Je restais stupéfaite d'admiration en entendant Gontran m'expliquer ainsi le passé. Par une coïncidence singulière, il se défendait à l'aide des mêmes sophismes que j'avais opposés aux dénonciations de madame de Richeville.

Les raisonnements de Gontran devaient m'impressionner profondément. Quelle femme aimant déjà avec passion ne croirait pas aveuglément l'homme qui lui dit : « Je vous aime, je vous aimerai d'autant plus » que j'ai dédaigné, que j'ai outragé davantage tout ce qui n'était pas » vous! » Est-il un paradoxe plus dangereux? n'est-ce pas avec une fatale adresse, ou plutôt avec une profonde connaissance du cœur hu-

main, faire une sorte de piédestal de toutes les trahisons dont on s'est rendu coupable pour y placer la nouvelle divinité qu'on adore? Le paradoxe enfin n'est-il pas plus dangereux encore lorsque la femme qu'on exalte ainsi a la conscience de ne ressembler en rien aux femmes qu'on lui a sacrifiées? N'étais-je pas dans cette position à l'égard de Gontran? Hélas! pourtant, était-ce un si méchant orgueil que de croire mon dévouement, mon amour pour lui, supérieurs à tous les autres amours, à tous les dévouements qu'il avait rencontrés?...

Gontran me paraissait si complétement disculpé des accusations de madame de Richeville, que je ne crus pas devoir parler de mon entrevue avec la duchesse. Je pensai qu'elle pouvait d'ailleurs être venue à moi guidée par un véritable intérêt: elle était l'amie de M. de Mortagne; cette dernière raison seule eût suffi pour m'engager à garder le silence.

Gontran me regardait d'un air inquiet, ne sachant pas l'effet que ses paroles avaient produit sur moi. Je lui tendis la main en souriant : — Parlons maintenant de *nos* projets d'avenir.

Il secoua tristement la tête et me dit :

— Que vous êtes généreuse et bonne! Mais je ne puis encore dire *nous*, en parlant de vous et de moi; il me reste d'autres aveux à vous faire.

— Eh bien!... vite, avouez-moi tout... Voyons, de quoi s'agit-il? Vous avez été joueur, prodigue, votre fortune est obérée? Sont-ce bien là les terribles aveux que vous avez à me faire? — Puis j'ajoutai en souriant : — Voyez si je ne vous parle pas comme un grand-parent indulgent!

— De grâce, ne plaisantez pas, Mathilde, — répondit Gontran. — Eh bien, oui! j'ai joué!... j'ai joué pendant quelque temps avec fureur; oui!... là j'ai cherché des émotions que je ne trouvais plus ailleurs... Indigné de l'effronterie de certains amours, effrayé des remords dont j'étais cause... n'ayant rien qui m'attachât à la vie... n'ayant d'autre avenir que le lendemain, sentant mon cœur engourdi, rougissant de moi et des autres, désespérant de jamais rencontrer le bonheur que je rêvais, n'aimant rien, ne regrettant rien, je me jetai dans le gouffre du hasard... Mais les agitations stériles du jeu, ses angoisses et ses espérances sordides me lassèrent bientôt... Jouant pour m'étourdir, et non pas pour gagner, je perdis beaucoup... et ma fortune s'en ressentit... elle était déjà obérée par d'assez grandes dépenses que j'avais été obligé de faire pour tenir dignement mon rang à l'ambassade où j'avais été attaché; néanmoins je possède encore à cette heure...

— Ah! pas un mot de plus! — m'écriai-je, d'un ton de reproche. — Pouvez-vous parler ainsi? Croyez-vous que je me sois un instant préoccupée de ce que vous pouviez ou non posséder? Vous-même, avez-vous un instant pensé que la donation que je voulais faire à ma cousine, et que son sacrifice rend maintenant inutile, réduisait ma fortune de moitié?

— Mais enfin, Mathilde...

— Parlons de la corbeille, — dis-je en souriant, — ou plutôt de choses plus graves; parlons de nos projets d'avenir. En sortant de chez ma tante, où irons-nous? Voyons, monsieur, avez-vous seulement songé à me demander le quartier que je voudrais habiter? à vous informer de mon goût pour l'arrangement de notre demeure?

— Mathilde, je voudrais vous voir plus sérieuse pour les affaires d'intérêt.

— Vous voulez me voir sérieuse? Eh bien! — lui dis-je avec l'expression de la touchante gratitude que je ressentais, — eh bien! laissez-moi vous dire combien j'ai été *sérieusement* heureuse en voyant hier, chez moi, cette corbeille de jasmins et d'héliotropes... Oh! tenez, cela est plus sérieux, croyez-moi, que les affaires d'intérêt... Il y a là plus que des chiffres... il y a là un sentiment, un présage, que dis-je, un présage? une certitude de bonheur pour l'avenir... Oui... le cœur se révèle dans les plus petites choses... et l'homme qui a montré tant de prévenances, tant de délicatesse dans une occasion, ne saurait jamais se démentir... Ces fleurs, qui ont été la première marque de vos sentiments, resteront toujours pour moi le symbole de mon bonheur. Oh! d'abord je serai très-exigeante! Chaque matin je veux avoir une corbeille de ces fleurs; mais je vous préviens que mon cœur s'éveille de très-bonne heure, et qu'une pensée pour vous aura déjà prévenu l'arrivée de ce beau bouquet!

— C'est à genoux, à genoux qu'il faut vous adorer..... Mathilde. Comment ne pas vouer sa vie entière à votre bonheur? Il faudrait être le plus misérable des hommes pour ne pas répondre devant Dieu de vous rendre la plus heureuse des femmes.

— Oh! je vous crois, Gontran! J'ai trop de confiance dans mon amour pour ne pas avoir une croyance aveugle dans le vôtre. Pourquoi me tromperiez-vous? Doué comme vous l'êtes, ne trouveriez-vous pas mille autres jeunes filles qui ne vous aimeraient pas mieux que moi sans doute... je les en défierais... mais qui plus que moi auraient de quoi vous charmer? Je crois donc ce que vous me dites, Gontran, parce

que je vous sais loyal et généreux. Tout ce que vous venez de m'apprendre de votre vie passée, au risque de me déplaire, de me perdre peut-être, m'est une preuve de plus de votre sincérité.

Le reste de notre conversation avec M. de Lancry fut employé à faire des projets charmants. Notre mariage devait être célébré aussitôt que les formalités nécessaires seraient remplies. Le roi devait y signer; Gontran devait prendre les ordres de S. M. à ce sujet. Nous causâmes avec un plaisir extrême de nos arrangements futurs, de notre maison, des saisons que nous passerions à Paris, en voyage ou dans nos terres. Gontran me parla pour notre établissement d'un charmant hôtel situé dans le faubourg Saint-Honoré, et donnant sur les Champs-Élysées. Nous convînmes de l'aller voir avec mademoiselle de Maran. Il me pria aussi d'apprendre à monter à cheval, afin que nous pussions plus tard

faire de longues promenades à la campagne, et que je fusse en état de l'accompagner à la chasse, qu'il aimait passionnément. Nous réglâmes approximativement nos dépenses. Gontran, qui avait toujours été prodigue, me parla très-sérieusement d'une économie raisonnable. Tant qu'il avait été garçon, jamais ces idées d'ordre ne lui étaient venues, mais maintenant il en comprenait, disait-il, toute la nécessité. Il n'y avait rien de plus charmant que ces projets, que ces pensées d'avenir à la fois riantes et sérieuses. Ma première jeunesse s'était si tristement écoulée chez mademoiselle de Maran, j'avais vécu jusqu'alors tellement en petite fille, que je ne pouvais croire au bonheur qui m'attendait.

. . . . . .

Deux ou trois jours après cet entretien, Gontran vint un matin nous chercher, mademoiselle de Maran et moi, afin de nous faire voir l'hôtel du faubourg Saint-Honoré dont il nous avait déjà parlé. Après quelques moments de conversation, mademoiselle de Maran dit en parlant de la maison dont M. de Lancry avait envie :

— Mais attendez donc, est-ce que ce ne serait pas l'hôtel de Rochegune dont il serait question?

— Oui, madame, — dit Gontran, — c'est une occasion magnifique. Le vieux marquis de Rochegune est mort l'an passé. Son fils, Abel de Rochegune, au retour de ses voyages, y avait fait faire de très-grands embellissements, comptant l'habiter; mais comme il est très-fantasque, il a tout à coup changé d'avis, et maintenant il désire s'en défaire.

— Il chasse de race, — dit mademoiselle de Maran, — car il n'y avait pas d'homme plus original et plus insupportable que monsieur son père.

— Mais on ne parlait de lui qu'avec vénération, madame! — dit Gontran d'un air étonné.

— Allons donc, — s'écria mademoiselle de Maran en riant d'un air sardonique, — c'était une espèce de vieil imbécile, une manière de philosophe, un rêvasseur, par-dessus cela philanthrope enragé, et toujours fourré dans les prisons et dans les bagnes, où il se faisait dévaliser par *messieurs* les voleurs et *messieurs* les assassins qu'il embrassait de toutes ses forces, et les appelait *ses frères*, s'il vous plaît! ce qui était bien agréable pour sa famille. Joignez à cela que ce vilain homme, en sortant de ces baisers de Judas, avait l'inconvénient de vouloir toujours vous embrasser sous le moindre prétexte d'amitié ou de parenté,

ni plus ni moins que si vous aviez été un de ses *chers frères* les galériens.

— Mais, madame, il a fondé, dit-on, dans l'une de ses terres, un hospice pour les pauvres!

— Eh! je le sais bien : c'était une abomination de plus!

— Comment cela, madame? — dit Gontran.

— Il avait fondé cela pour avoir le droit de tyranniser un tas de vieux vagabonds qui ainsi dépendaient complétement de lui. On n'a pas l'idée des imaginations de ce vilain homme pour torturer ces pauvres gens. Pour se divertir, il leur faisait manger des loups, des rats et des chauves-souris; il les battait comme plâtre et les faisait travailler dix-huit heures par jour à toutes sortes d'ouvrages, dont il tirait profit, bien entendu, de façon que ce soi-disant hospice était une manière de

ferme qui lui rapportait beaucoup, sans compter la réputation de charité qui lui servait de manteau pour cacher toutes sortes d'actions véreuses.

Quoique je n'eusse aucune raison pour m'intéresser à la mémoire de M. de Rochegune, je fus indignée de la méchanceté de ma tante. D'un regard je le fis comprendre à Gontran, qui me semblait aussi choqué que moi.

— Je crois, madame, — dit-il à ma tante, — que vous avez été mal informée, et que...

— Pas du tout, je sais ce que je dis. C'était un homme à pendre! quand je ne devrais en juger que par ses amitiés; il avait pour disciple un de nos parents... du côté de ma belle-sœur... Dieu merci... qui ne valait pas mieux que lui, un M. de Mortagne.

— M. de Mortagne? cet ancien soldat de l'empire! ce voyageur aussi original qu'infatigable! — dit Gontran; — mais je ne savais pas qu'il eût l'honneur de vous appartenir.

— Si vraiment, nous avons cet honneur-là... du moins nous l'avions...

— Comment, madame, est-ce que M. de Mortagne serait mort? — demanda Gontran.

— Mort! grand Dieu! — m'écriai-je en prenant avec anxiété la main de mademoiselle de Maran.

Celle-ci me regarda d'un air dur et ironique, et dit en riant de son rire aigu et strident :

— Ah!... ah!... ah!... voyez donc l'émotion de Mathilde. Eh bien, oui, il est mort... On en doutait il y a quelques jours, mais maintenant il paraît que c'est certain.

— Ah! madame, puissiez-vous vous tromper! — dis-je avec amertume.

— Me tromper! eh bien! où serait donc le grand mal qu'il fût mort, ce beau héros de caserne? un jacobin, un de ces brouillons dangereux qui, pour faire marcher l'humanité, comme ils disent, s'inquiètent peu qu'elle marche dans le sang jusqu'aux genoux!

— Madame, — m'écriai-je, — je ne suis qu'une femme, je tiens peu compte des opinions politiques; mais tant que je n'aurai pas la preuve du malheur dont vous parlez, ce sera toujours avec l'impatience d'un cœur reconnaissant que j'attendrai M. de Mortagne; il fut l'ami de ma mère, madame... Quand malheureusement je ne pourrai plus douter de sa mort, je conserverai de sa mémoire un pieux respect.

— Eh bien ! ma chère, vous pouvez commencer cette belle conservation-là, vous dis-je; mais ne parlons plus de cet homme-là; mort ou vif, je l'exècre, — dit mademoiselle de Maran d'un ton impérieux; et, s'adressant à Gontran : — Et le fils du vieux Rochegune, qu'est-ce que c'est?

— C'est un homme dont on ne sait trop que dire, madame. Il est arrivé depuis peu; il a parlé une fois à la Chambre des pairs d'une manière fort remarquable, dit-on, quoique dans un assez mauvais esprit. Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde, où il va rarement. Il a eu en Espagne une très-grande aventure à la fois terrible et romanesque, qui a fait beaucoup de bruit, et dans laquelle il s'est, à la vérité, conduit avec la discrétion chevaleresque et l'héroïque dévouement des anciens Maures de Grenade; il a été laissé pour mort, percé de je ne sais combien de coups de poignard. Il s'agissait pour lui de sauver la réputation d'une femme; et... mais, — dit Gontran en souriant, — je ne puis vous compter cela devant mademoiselle Mathilde; je le conterai plus tard à madame de Lancry.

— Ah ! mon Dieu ! — reprit mademoiselle de Maran; — c'est donc un héros de roman que nous allons voir?

— A peu près, mademoiselle, mais je doute que nous le voyions... Il s'était d'abord offert avec beaucoup d'empressement à se mettre à nos ordres pour nous montrer sa maison; puis tout à coup il s'est ravisé, disant que peut-être il ne pourrait nous en faire lui-même les honneurs; il m'a donc prié de l'excuser auprès de vous.

CHAPITRE XV.

LA VISITE.

En apprenant que nous allions chez M. de Rochegune, je fus vivement contrariée des relations qui allaient peut-être s'établir entre lui et nous. C'était de lui que madame de Richeville m'avait parlé, en me disant que M. de Mortagne aurait voulu me le présenter dans l'espoir de me le faire épouser. Je me reprochai mon premier manque de confiance envers Gontran. Si je lui avais rapporté la conversation de madame de Richeville, j'aurais pu lui dire l'espèce d'éloignement que j'éprouvais à rencontrer M. de Rochegune. Nous arrivâmes; je fus très-contente d'apprendre que ce dernier était sorti... sa vue m'aurait sans doute embarrassée. Son intendant nous fit voir la maison; elle parut parfaitement convenir à M. de Lancry. Le rez-de-chaussée, destiné aux pièces de réception, était d'un goût parfait, d'une rare élégance. Nous remarquâmes un appartement d'une charmante distribution, mais dont les murs étaient nus, sans tentures ni boiseries. Il s'ouvrait en partie sur le jardin et en partie sur une serre chaude.

— Pourquoi cet appartement est-il le seul qui ne soit pas décoré? — dit Gontran.

— Parce que M. le marquis, destinant cet appartement à sa *future*,

voulait sans doute qu'elle pût le faire arranger à son goût, — reprit l'intendant.

— M. de Rochegune devait donc se marier? — demanda M. de Lancry.

— C'est probable, monsieur le comte; car c'est la raison que m'a donnée l'architecte quand je lui ai demandé pourquoi cet appartement restait ainsi.

— Mais voyez donc, M. de Rochegune, sans le vouloir, a été rempli de prévoyance, — me dit Gontran; — ne trouvez-vous pas? Je serais ravi que cet appartement vous convînt, alors nous l'arrangerions à votre goût.

— Sans doute, il est charmant, — répondis-je à M. de Lancry, sans pouvoir m'empêcher de rougir.

Pendant que Gontran examinait toutes les pièces avec attention, ce que m'avait dit madame de Richeville me revint à l'esprit; lorsque l'intendant de M. de Rochegune parla du mariage que son maître avait dû faire, je pensai qu'il s'était peut-être agi de moi. Je trouvai singulier qu'il fût dans ma destinée que cette maison m'appartînt. Nous montâmes au premier étage. Arrivés dans un salon d'attente, l'intendant s'aperçut qu'il avait oublié la clef d'une salle formant bibliothèque, et descendit la chercher. Cédant à un simple mouvement de curiosité, nous entrâmes avec Gontran dans une petite galerie de tableaux modernes; au bout de cette galerie était une double porte de velours rouge. Un de ses battants ouverts laissait voir une autre porte fermée. En examinant les tableaux, nous nous étions insensiblement rapprochés de cette porte. Gontran fit un mouvement, et dit d'un air étonné:

— Il y a quelqu'un là; on parle haut. Je croyais M. de Rochegune sorti.

A peine M. de Lancry avait prononcé ces mots que quelqu'un dit, dans la pièce à côté, d'un ton presque suppliant:

— Je vous en conjure, monsieur, silence! on pourrait nous entendre!! Il y a quelques personnes ici, et j'ai fait dire que je n'y étais pas.

— Mais c'est la voix de M. de Rochegune! — dit Gontran.

— Ça devient fort piquant, — reprit mademoiselle de Maran; — nous allons faire quelque affreuse découverte; je suis sûre que le fils vaut le père.

— Retirons-nous, — dis-je vivement à M. de Lancry.

Nous n'en eûmes pas le temps. Une autre voix s'écria, en répondant à M. de Rochegune :

ROCHEGUNE.

— Il y a quelqu'un là... Eh bien! tant mieux, monsieur; tout ce que je demande, c'est qu'on m'entende... Béni soit le hasard qui m'envoie des témoins.

— Vous allez voir qu'il s'agit de quelque somme confiée au vieux Rochegune en sa qualité de vertueux philanthrope, et que monsieur son fils nie le dépôt comme un enragé, — dit mademoiselle de Maran en se rapprochant de la porte.

— Monsieur... encore une fois... je vous en supplie, — dit M. de Rochegune, — qu'allez-vous faire?...

A ce moment la porte s'ouvrit violemment. Un homme sortit, et s'écria en nous voyant :

— Dieu soit loué! il y a quelqu'un là...

Quel fut mon étonnement! je reconnus M. Duval, que Gontran nous avait montré à l'Opéra, en nous racontant la touchante conduite de ce jeune homme envers une vieille mère aveugle à laquelle il avait caché sa ruine à force de travail. L'autre personne était M. de Rochegune, que j'avais vu dans la loge de madame de Richeville : il était grand et très-basané. Ce qui me frappa dans sa physionomie fut l'expression triste et sévère de ses yeux gris. Gontran fit à M. de Rochegune mille excuses de notre indiscrétion involontaire.

— Ah! monsieur, ah! mesdames, — s'écria M. Duval avec exaltation en s'adressant à nous, — c'est le ciel qui vous envoie; au moins je pourrai témoigner toute ma reconnaissance à mon bienfaiteur.

— Monsieur, je vous en supplie, — dit M. de Rochegune avec embarras.

Je regardai ma tante. Ses traits avaient jusqu'alors exprimé une sorte de triomphe moqueur. A ces mots elle sembla dépitée, et s'assit brusquement sur un fauteuil en souriant d'un air ironique...

— Monsieur, — reprit M. de Rochegune en s'adressant à M. Duval, — je vous demande instamment, formellement le silence.

— Le silence! — s'écria M. Duval avec une explosion de reconnaissance pour ainsi dire furieuse. — Le silence! Non... non... monsieur, ces traits-là sont trop rares; ils honorent trop la nature humaine pour qu'on ne les publie pas à haute voix.

— Madame, — dit M. de Rochegune à ma tante, — je suis en vérité confus... J'avais fait défendre ma porte... excepté pour vous. Je comptais rester dans mon cabinet pour ne vous pas gêner dans la visite de cette maison, et...

— Et moi j'ai forcé la consigne! — s'écria M. Duval. — Un secret

pressentiment me disait que vous étiez... chez vous, monsieur! j'avais appris que d'un moment à l'autre vous deviez partir pour un voyage; depuis hier seulement je sais que je vous dois presque la vie de ma pauvre vieille mère, il fallait à tout prix que je vous visse...

— Monsieur... monsieur... dit encore M de Rochegune.

— Oh! monsieur, monsieur... il ne s'agit pas de faire le bien et de se cacher après... — s'écria M. Duval dans sa généreuse colère. — Heureusement ces dames sont là; elles vont en être juges. Une banqueroute m'avait ruiné. Jusqu'alors j'avais vécu dans l'aisance; ce coup m'avait été terrible, moins pour moi, moins pour ma femme peut-être que pour ma mère, qui était vieille et aveugle. Il fallait, avant tout, madame, lui cacher ce malheur. A force de travail, moi et ma femme nous y parvînmes pendant quelque temps; mais enfin nos forces s'épuisaient; ma pauvre femme tomba malade. Nous allions peut-être mourir à la peine, lorsqu'un jour je reçus sous enveloppe cent mille

francs, madame; cent mille francs, avec une lettre qui me prévenait que c'était une restitution que faisait le banqueroutier qui m'avait emporté quatre cent mille francs. — Vous comprenez ma joie, mon bonheur; ma mère, ma femme étaient désormais à l'abri du besoin. Pour nous, maintenant habitués au travail, que nous n'avons pas interrompu pour cela, c'était presque de la richesse. Je racontai partout que je devais ce secours inespéré au remords du misérable qui nous avait tout enlevé. Des personnes qui connaissaient cet homme en doutèrent; elles avaient bien raison, car M. le marquis de Rochegune, que voici, était le seul auteur de cette généreuse action.

— Mais encore une fois, monsieur, je vous en supplie, vous abusez des moments de ces dames, — dit M. de Rochegune avec impatience.

— Voyons, arrivez donc au fait, monsieur, — dit mademoiselle de Maran d'une voix aigre, en s'agitant avec dépit sur son fauteuil.

— Monsieur, — s'écria gaiement Gontran en prenant la main de M. Duval, — nous nous liguons tous contre M. de Rochegune, et quoi qu'il dise. Quoique nous soyons chez lui, nous ne sortirons pas que vous ne nous ayez tout raconté...

— A la bonne heure, monsieur, — dit M. Duval, — je vois que vous êtes digne d'apprécier ces choses-là... Inquiet de savoir d'où me venait alors un secours si généreux, je relus la lettre, je ne connaissais pas cette écriture : voyez si la Providence ne m'est pas venue en aide? Un de mes amis qui habite la province, et qui arrive bientôt à Paris... M. Éloi Sécherin... me prie de lui chercher un domestique de bonne maison.

— Le mari d'Ursule? — m'écriai-je.

— Madame connaît M. Sécherin? — me dit M. Duval d'un air étonné.

— Pour l'amour du ciel! continuez, mon cher monsieur, — dit mademoiselle de Maran.

— Hier donc, — dit M. Duval, — un domestique se présente chez moi. Je lui demande ses certificats, il m'en montre plusieurs; le dernier lui avait été donné par M. le marquis de Rochegune; en l'ouvrant, l'écriture me frappe : je cours chercher ma lettre; plus de doute! monsieur, l'écriture était semblable, absolument semblable, impossible de s'y tromper. Dire ma joie, mon émotion, serait impossible. Je demandai au domestique quelques renseignements sur son maître. — Ah! monsieur, — me dit-il, — il n'y en a pas de meilleur, de plus charitable; tout le portrait de son père qui a fait tant de bien... — Et pourquoi quittez-vous son service? — lui demandai-je. — Hélas! monsieur,

M. le marquis va partir pour un long voyage, il ne garde que deux anciens serviteurs qui l'accompagnent. Je ne pouvais plus conserver le moindre doute. Je dis tout à ma femme. Je pars hier et j'arrive ici, M. de Rochegune était sorti; je reviens dans la soirée, il n'était pas encore rentré. Enfin, ce matin, après avoir encore en vain tenté de le voir, et craignant qu'il ne partît, je suis monté ici malgré le portier, et j'ai pu presser les mains de mon bienfaiteur. Oh! d'abord il a voulu nier, mais il sait trop mal mentir pour cela...

— Monsieur, — dit M. de Rochegune avec un embarras croissant...

— Oui, monsieur, — s'écria M. Duval, — vous ne savez pas mentir... je vous dis que vous mentez d'une manière pitoyable! et lorsque j'ai proposé, pour vous confondre, de m'écrire absolument la même lettre que celle que j'avais reçue avec les cent mille francs, vous n'avez pas osé, monsieur, car cette épreuve était infaillible! répondez à cela... Voilà, madame, ce que monsieur a fait pour moi. Voilà ce que je suis glorieux d'accepter, non comme don, mais comme prêt; car je compte sur mon travail pour m'acquitter. Voilà la bonne et généreuse action que je raconterai partout; mais je n'en suis pas moins heureux d'avoir pu une bonne fois convaincre monsieur de son bienfait devant témoins, maintenant il n'osera plus le nier peut-être!

— Si, monsieur... je le nierai, — dit M. de Rochegune, — car il m'importe que le véritable bienfaiteur soit connu. Quelque douce que me soit votre reconnaissance, je ne puis l'accepter; je n'ai fait, en agissant ainsi, qu'obéir aux derniers vœux de mon père, — dit M. de Rochegune d'un ton triste et pénétré.

— Votre père, monsieur? — s'écria M. Duval.

— Oui, monsieur! — encore une fois, — je n'ai fait qu'exécuter ses dernières volontés.

— Mais je n'avais pas l'honneur d'être connu de lui, monsieur. Mais vous l'avez perdu bien avant l'époque où vous êtes si généreusement venu à mon secours.

— Quelques mots vous expliqueront, monsieur, ce que je viens de vous dire. Mon père avait, dans sa jeunesse, placé une faible somme dans une de ces sociétés fondées au profit du dernier survivant. Il avait complétement oublié ce placement. Peu de temps avant sa mort, il reçut environ trois cent mille francs provenant de cette source. Un scrupule, dont j'apprécie toute la délicatesse, l'empêcha de profiter d'une somme due à la mort successive de plusieurs personnes. Cette somme fut par lui destinée à de bonnes œuvres. Pendant sa vie, il en

employa une bonne partie. Lorsque je le perdis, il me recommanda d'user du reste de cet argent dans le même but. J'ai appris, monsieur, avec quelle pieuse énergie vous aviez, pendant deux années, lutté contre le sort. J'ai appris combien votre conduite envers votre mère avait été admirable : je n'ai donc fait, monsieur, vous le voyez bien, qu'obéir aux ordres de mon père. J'avais cru que ceci demeurerait secret, comme tant d'autres généreuses actions de mon père. Le hasard a voulu qu'il n'en fût pas ainsi, monsieur. Je vous avoue que maintenant j'en ai moins de regrets, puisque je connais personnellement celui dont le courageux dévouement m'avait si vivement frappé. — Et M. de Rochegune tendit cordialement la main à M. Duval.

J'étais délicieusement émue ; je me rappelais avec quelle grâce touchante M. de Lancry m'avait raconté à l'Opéra l'histoire de M. Duval : aussi le souvenir de Gontran se mêlait d'une manière charmante à toutes les grandes et généreuses pensées que cette scène soulevait en moi. Je regardai Gontran avec émotion. Il me sembla partager l'admiration que m'inspiraient le bienfaiteur et l'obligé.

Mademoiselle de Maran avait plusieurs fois souri d'un air ironique. Je reconnus sa méchanceté habituelle au portrait qu'elle avait fait du père de M. de Rochegune, l'un des hommes les plus remarquables, les plus justement vénérés de son temps, et qui s'était illustré par une foule d'actes d'une philanthropie éclairée, et par de beaux et de grands travaux d'intelligence.

— Monsieur, — dit Gontran à M. de Rochegune avec une amabilité parfaite, — je suis bien heureux du hasard qui m'a mis à même de reconnaître ce que je savais déjà par le bruit du monde : c'est que, dans certaines familles privilégiées, et la vôtre est de ce nombre, monsieur, les plus nobles qualités sont héréditaires. — Puis s'adressant à M. Duval, il ajouta : — Il y a deux mois, monsieur, qu'à l'Opéra j'avais l'honneur de raconter à ces dames votre belle conduite avec l'enthousiasme qu'elle m'inspirait; je n'espérais pas être un jour assez heureux pour vous témoigner à vous-même, monsieur, l'admiration que vous méritez.

— C'était au *Siége de Corinthe*, n'est-ce pas, monsieur? — dit naïvement M. Duval, — un jour où madame la duchesse de Berry assistait au spectacle... c'est bien cela. C'était la première fois que ma femme et moi nous allions au spectacle depuis deux ans; nous nous en étions fait une vraie fête.

— Nous avons même remarqué, monsieur, le béret de madame Duval, qui lui allait à merveille, — dit mademoiselle de Maran; — elle était jolie comme un ange, et n'avait pas du tout l'air, je vous l'assure, d'être réduite à travailler pour vivre...

— Peut-être trouvez-vous, madame, que ma femme était mise avec trop d'élégance pour notre position? — dit M. Duval avec une fierté douloureuse. — C'est qu'alors, madame, je croyais que cet argent était une restitution. Depuis que je sais que c'est un prêt, je me refuserai tout superflu, croyez-le bien.

Gontran, désolé comme moi de la méchante remarque de mademoiselle de Maran, dit à M. de Rochegune pour détourner sans doute la conversation :

— Mais j'ai eu aussi le plaisir de vous voir à cette représentation, monsieur de Rochegune, et j'étais bien loin de me douter que vous fussiez le bienfaiteur mystérieux dont j'entretenais ces dames.

— Oui, je crois en effet que ce jour... j'étais à l'Opéra avec madame la duchesse de Richeville, — reprit M. de Rochegune d'un air embarrassé.

Je levai par hasard les yeux sur lui; je rencontrai son regard, qu'il détourna aussitôt.

— Monsieur, — dit mademoiselle de Maran à M. de Rochegune en prenant un air de bonhomie qui me présagea quelque perfidie, — rien de ce que nous voyons ou de ce que nous entendons là ne peut nous étonner; monsieur votre père avait habitué tout le monde à l'admiration de ses bonnes œuvres.

— Madame... — dit M. de Rochegune en s'inclinant avec une sorte d'impatience pénible, soit qu'il n'aimât pas mademoiselle de Maran, soit que sa modestie souffrît de la prolongation de cette scène.

— Pardonnez-moi, monsieur, c'était un homme admirable, — reprit mademoiselle de Maran. — Je disais encore tout à l'heure à ma nièce que rien n'était plus touchant que ses visites dans les prisons... que la bonté avec laquelle il traitait les pauvres de son hospice; c'était comme une manière de saint Vincent de Paul ou quelque chose d'approchant.

— C'était simplement un homme de bien, madame, — dit M. de Rochegune d'un ton ferme et sévère qui prouvait qu'il n'était pas dupe des louanges ironiques de mademoiselle de Maran.

Je vis avec plaisir à la physionomie chagrine de Gontran qu'il souffrait, comme moi, d'entendre ma tante parler ainsi. Mais le caractère de mademoiselle de Maran était trop altier pour jamais céder. Elle voulait toujours, comme on dit vulgairement, avoir le *dernier mot*. Offrant donc son bras à M. de Lancry, elle dit à M. de Rochegune :

— Adieu, monsieur. C'est égal, quoi que vous en disiez, un simple homme de bien n'aurait pas fait le trait mirifique de la *tontine* * ! Oui, monsieur, ce scrupule de *tontine*-là suffirait pour illustrer une famille... Cent mille écus d'aumônes !... mais c'est-à-dire qu'autrefois il n'y avait que les grands coupables qui se permissent de faire de ces libéralités-là... en manière d'amendes honorables... probablement.

— Pardon, monsieur, — dit Gontran en interrompant vivement mademoiselle de Maran. — Ces dames ont quelques visites à faire, je reviendrai voir cette maison si vous le permettez.

— Elle est toute à vos ordres, monsieur, — dit M. de Rochegune en saluant d'un air froid, et contenant à peine l'indignation que les dernières paroles de ma tante lui avaient causée.

Lorsque nous fûmes remontés en voiture, je ne pus m'empêcher de dire à mademoiselle de Maran :

— Ah ! madame, vous avez été bien cruelle !

— Comment, bien cruelle?... — s'écria-t-elle en éclatant de rire. — Laissez-moi donc tranquille... Est-ce que vous croyez que je donne dans ces comédies-là?

— Quelles comédies?

— Comment, quelles comédies ! mais tout cela était convenu, arrangé; on nous attendait ! Il est évident qu'on avait fait dire à cet im-

* On appelle ainsi les sociétés pareilles à celle où M. de Rochegune avait dû la somme qu'il voulait employer en bonnes œuvres.

bécile de M. Duval de venir et de se tenir tout prêt à pousser ces cris reconnaissants : aussi s'est-il mis à crier comme une ache-pie quand il nous a sus près de la porte. Ce vieux drôle d'intendant avait sans doute été l'avertir, sous le prétexte de chercher la clef de la bibliothèque.

— Ah! madame... quelle supposition! — dit Gontran; — et dans quel but, madame?

— Eh! mon pauvre garçon, c'est un calcul tout simple : d'abord, si M. de Rochegune vous surfait sa maison de 20 ou 30,000 francs, vous n'oserez pas marchander avec un homme capable de si beaux traits, sans compter qu'habiter un hôtel témoin de si vertueuses actions, ça porte bonheur et ça se paye. Je parie que le vieux Rochegune en a fait bien d'autres pour s'arranger sa belle réputation de philanthrope, afin de pouvoir, sous cet abri, tripoter, j'en suis sûre, dans toutes sortes d'abominables agiots. On dit qu'il prêtait à la petite semaine; je le croirais fort, car il est mort riche à millions! La preuve de ce que je dis, c'est qu'on ne fait pas des aumônes de 100,000 écus quand on a la conscience nette. *Il n'y a que les gros pécheurs qui donnent gros aux pauvres*, répétait toujours le desservant de ma paroisse de Glatigny, qui n'était pas bête... Peste! 100,000 écus en bonnes œuvres! c'est la part du diable, comme disent les bonnes gens, ou, si vous l'aimez mieux, c'est l'*amortissement* d'un capital de toutes sortes de vilenies...

— Mais, madame, — dit Gontran avec impatience, — vous avouerez du moins qu'on ne pouvait mieux placer ce bienfait, quelle que fût la source de cet argent.

— Certainement, certainement, cette petite Duval était très-gentille, ma foi, avec son béret rose. Ça aura été l'avis de M. de Rochegune, qui aura payé cent mille francs le droit du seigneur; et le benêt de mari qui vient encore le remercier!...

— Ah! madame! quelle indignité! — s'écria Gontran. — D'ailleurs M. de Rochegune part dans quelques jours...

— Eh bien! quoi?... il part? ça prouverait tout au plus qu'il est las de cette petite bourgeoise, — dit mademoiselle de Maran en éclatant de rire.

— Madame, madame! — dit M. de Lancry en me regardant, pour faire sentir à ma tante l'inconvenance de ce propos.

Je ne pourrais vous peindre, mon ami, l'impression désolante que je ressentis en entendant mademoiselle de Maran flétrir aussi méchamment tout ce que mon cœur venait d'admirer; jamais son horreur, jamais sa haine du beau, qu'il fût physique ou moral, ne s'était plus

odieusement manifestée. A cette nouvelle preuve de l'impitoyable méchanceté de ma tante, je fis un retour sur moi-même et sur ma position. Mes défiances devinrent plus vives que jamais contre mademoiselle de Maran, sans que pourtant mon aveugle confiance pour Gontran diminuât en rien. Je ne pus m'empêcher de me souvenir de ce que m'avait dit madame de Richeville : — Défiez-vous de ce mariage. Votre tante le protége, il doit vous être fatal ! — Je reconnaissais aussi que la duchesse ne m'avait pas trompée sur les qualités qu'elle accordait à M. de Rochegune, que M. de Mortagne aurait voulu me voir épouser. Je l'avoue, un moment je fus inquiète de l'apparente gravité de ces réflexions. Mon cœur trembla pour ainsi dire de voir mon esprit embarrassé pour y répondre. Par instinct je jetai les yeux sur Gontran.... La vue de sa physionomie si noble, si douce, si loyale, me rassura. Ce n'est pas mademoiselle de Maran, c'est mon cœur qui a fait ce mariage, me dis-je ; et enfin parce que M. de Rochegune a de généreuses qualités, est-ce une raison pour que Gontran n'en ait pas? N'est-ce pas lui qui le premier m'a raconté cette touchante action si noblement récompensée? Tout à l'heure encore n'a-t-il pas partagé mon émotion? Ces réflexions chassèrent les impressions pénibles que les paroles perfides de ma tante avaient fait naître. Lorsque nous descendîmes de voiture, un des gens de mademoiselle de Maran lui dit que mademoiselle Ursule, c'est-à-dire madame *Sécherin*, — ajouta-t-il en se reprenant, — attendait dans le salon avec son mari.

Ma cousine était arrivée !! oubliant Gontran, ma tante, je montai rapidement l'escalier ; j'ouvris vivement la porte du salon. En effet, c'était elle... c'était Ursule et son mari.

CHAPITRE XVI.

M. ET MADAME SÉCHERIN.

— Ursule !

— Mathilde !

Nous nous embrassâmes avec effusion. Je m'attendais à trouver ma pauvre cousine affreusement changée : quel fut mon étonnement de la voir plus fraîche, plus jolie que jamais, quoique son regard fût toujours mélancolique, quoique son sourire fût toujours triste. Elle me présenta M. Éloi Sécherin : c'était un jeune homme d'une taille moyenne, d'une figure pleine, colorée, assez vulgaire, mais d'une expression riante et ouverte. Au premier abord il me parut être un de ces hommes qui se font pardonner le peu de distinction de leur tournure et de leur langage par la franchise et par la bonhomie de leurs manières. Néanmoins je n'eusse jamais cru que ma cousine, avec nos idées de jeunes filles, aurait pu se décider à un pareil mariage. En voyant M. Sécherin, le sacrifice qu'Ursule disait m'avoir fait me parut encore plus grand. Je la plaignais profondément d'avoir dû subir l'impérieuse volonté de son père. Lorsque j'embrassai Ursule, je lui serrai la main ; elle me comprit, serra la mienne et leva les yeux au ciel.

Mademoiselle de Maran entra avec M. de Lancry. Ursule me jeta un regard qui me navra : elle comparait son mari à Gontran. Ma cousine

M. SÉCHERIN

présenta son mari à ma tante; je crus que celle-ci allait donner carrière à son esprit ironique. A mon grand étonnement, il n'en fut pas d'abord ainsi; mademoiselle de Maran fit *la bonne femme*, et dit à M. Sécherin avec la plus grande affabilité, afin sans doute de le mettre en confidence :

— Eh bien! monsieur, vous voulez donc rendre Ursule la plus heureuse des femmes? Vous voulez donc nous faire oublier, nous tous qui l'aimons tant? Savez-vous bien que je vais devenir très-jalouse de vous au moins, monsieur Sécherin? Oui, sans doute, et d'abord je dois vous prévenir d'une chose : c'est qu'ici nous avons l'habitude de parler en toute franchise, nous vivons bonnement en famille; dans une demi-heure vous nous connaîtrez comme si nous avions passé notre vie ensemble. Moi, je suis une vieille bonne femme qui rabâche toujours la même chose... que j'adore ces deux enfants, Mathilde et Ursule; ainsi, tenez-vous bien pour averti que je ne taris pas quand il s'agit d'elles; après cela je suis grondeuse, boudeuse, quinteuse et ruchonneuse, parce que c'est le privilége de la vieillesse. Et bien, pourtant, malgré tout ça, monsieur Sécherin, je ne sais pas comment ça se fait... mais on finit toujours par m'aimer un peu.

M. Sécherin fut complétement dupe de cette feinte bonhomie. J'observais sur sa physionomie franche et cordiale la confiance croissante que lui inspirait ma tante; son embarras, sa gêne disparurent; il s'écria joyeusement :

— Ma foi, tenez, madame, je ne crois pas qu'on doive vous aimer un peu! moi, je crois qu'on doit vous aimer beaucoup. S'il faut parler franchement, je vous avouerai que vous me faisiez une peur diabolique. Eh bien! votre accueil m'a tout de suite rassuré.

— Comment! vous avez peur de moi, mon cher monsieur Sécherin? Eh! pourquoi donc cela, s'il vous plaît?

En vain Ursule fit signes sur signes à son mari, il ne les aperçut pas.

— Certes, madame, j'avais peur de vous, — reprit M. Sécherin de plus en plus confiant, — et il y avait bien de quoi.

— Ah! mon Dieu! mais vous m'interloquez, monsieur Sécherin!

— Eh! sans doute, madame; mon beau-père, M. le baron d'Orbeval, me cornait toujours aux oreilles : Prenez bien garde, mon gendre! mademoiselle de Maran est une grande dame! Si vous aviez le malheur de lui déplaire, vous seriez perdu, car elle a de l'esprit vingt fois gros comme vous; et elle sait s'en servir de son esprit, je vous en réponds! Eh bien, maintenant, madame, savez-vous ce que je lui ré-

pondrais, au beau-père? car il ne me faut pas beaucoup de temps, à moi, pour toiser mes pratiques...

Ursule rougit jusqu'au front en entendant ces expressions vulgaires; Gontran dissimula son sourire. Mademoiselle de Maran dit au mari d'Ursule, avec un ton de bonhomie incroyable :

— Mon cher monsieur Sécherin, nous nous sommes promis d'être francs, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien! on ne dit pas, même en parlant d'une vieille femme comme moi, *toiser mes pratiques*. C'est de mauvais goût! Oh! je ne vous passerai rien d'abord! je vous en préviens. Voilà comme je suis.

— Tenez, madame, — s'écria M. Sécherin avec une expression de reconnaissance vraiment touchante, — ce que vous faites là est généreux, voyez-vous! je vous en remercie de tout cœur! D'autres se seraient moqués de moi; vous, au contraire, vous avez la bonté de me reprendre. Que voulez-vous, madame! je ne suis qu'un provincial, peu fait aux belles manières de la capitale.

— De Paris... monsieur Sécherin, de Paris! On ne dit pas de la capitale, — reprit mademoiselle de Maran avec un très-grand sérieux.

— Vraiment, madame? Tiens, c'est drôle. Pourtant notre procureur du roi et notre sous-préfet disent toujours *la capitale*.

— C'est possible; ça se dit en administration et en géographie, — continua mademoiselle de Maran; — mais ça ne se dit pas ailleurs. Vous voyez que je suis implacable, mon pauvre monsieur Sécherin.

— Allez, allez, madame, allez toujours, je n'oublie jamais ce qu'on m'a dit une fois. Eh bien donc, madame, si j'avais maintenant à faire votre portrait à mon beau-père... je lui dirais : Mademoiselle de Maran est sans doute une très-grande dame par sa position, mais au fond c'est une bien brave petite dame, franche et unie comme bonjour, qui a le cœur sur la main, et qui a peut-être encore plus de bonté que d'esprit. Eh bien! dites, est-ce que je me trompe?

— Mais c'est-à-dire, mon cher monsieur Sécherin, que Lavater n'était rien du tout auprès de vous; vous êtes un Nostradamus, un Cagliostro pour la prévision et pour la prédiction! Tenez, je suis si contente du portrait que vous avez fait de moi, que je ne relèverai pas certains mots.

— Ah bien! si, madame, si... relevez-les; ou sans cela je me fâcherai, je vous en avertis.

— Ah bien non! monsieur Sécherin, ah bien non! je vous en prie...

— Madame, je vous dis que je me fâcherai si vous ne me reprenez pas.

— Eh bien! puisque vous le voulez absolument, et pour conserver la bonne harmonie entre nous, je vous ferai observer que, *unie comme bonjour* et *le cœur sur la main*, c'est un peu bien vulgaire.

— Allons, convenu, je ne le dirai plus. Mais, mon Dieu, madame, comme vous êtes bonne! C'est qu'après tout, voyez-vous, il n'y a pas de méchanceté dans mon fait; vous avez deviné ça tout de suite!

— Certainement, je vous ai tout de suite deviné, mon bon monsieur Sécherin : vous me paraissez le meilleur des hommes, et certes je ne vous crois pas le moindre fiel.

— Du fiel... moi! pas plus qu'un pigeon; ce qui me manque, je le sens bien, c'est l'éducation; mais que voulez-vous? j'ai été élevé en province, mon père était un petit marchand, il a commencé sa fortune en achetant des biens d'émigrés.

— Avec un début comme celui-là, monsieur votre père ne pouvait certes pas manquer de prospérer, — dit mademoiselle de Maran.

— C'est ce qui est en effet arrivé, madame.

— Je le crois bien; continuez, monsieur Sécherin.

— Quant à ma mère, — reprit la malheureuse victime de la perfidie de ma tante, — quant à ma mère, c'est la meilleure des femmes, mais elle a toujours voulu conserver son bonnet rond et son casaquin d'autrefois; c'est une vraie ménagère dans toute l'acception du mot; vous voyez donc bien que je n'ai pas été élevé comme un duc et pair. J'ai fait couci couci mes études au collége de Tours; à la mort de mon père, j'ai pris la direction de sa fortune, et j'ai trouvé dans son vieux bureau de sapin noir un inventaire de soixante-trois mille sept cents livres de rentes en terres et en propriétés, et cela nets d'impôts, madame; sans compter le matériel de deux fabriques où j'emploie cinq cents ouvriers qui ne peuvent pas suffire aux commandes... Voilà où j'en suis, madame.

— Mais vous êtes dans une position magnifique, monsieur Sécherin! C'est tout simple, les honnêtes gens prospèrent toujours, et je suis sûre que l'achat de ces biens d'émigrés dont nous parlions a valu cette prospérité croissante à monsieur votre père.

— Madame, — dit Ursule, qui était au supplice, — je crains que ces détails...

— Allons donc, Ursule, ils m'intéressent au contraire beaucoup, ma chère enfant.

— Sans doute, *chère bellotte*, mes petites affaires d'intérêt ne peuvent qu'intéresser infiniment notre bonne tante.

— Monsieur Sécherin, toujours fidèle à mon système de franchise, — dit mademoiselle de Maran, — je vous ferai observer que *chère bellotte* doit être réservé pour la plus douce et la plus secrète intimité: vous profanez le charme mystérieux de ces adorables expressions en les prodiguant ainsi.

— Pourtant, madame, mon père appelait toujours ma mère *chère bellotte*, et ma mère l'appelait *petit père* ou *gros loup*.

— Mais remarquez, mon bon monsieur Sécherin, que je n'incrimine pas en elles-mêmes les tendres et naïves expressions de *chère bellotte*, *petit père*, et même de *gros loup*, au contraire!! j'espère bien qu'Ursule, pieusement fidèle à ces touchantes traditions de votre famille, vous prodigue en secret ces noms si doux.

— Ah çà! mais tu as donc dit à madame que tu m'appelais ton gros loup, toi? — s'écria M. Sécherin en se retournant vers Ursule et en frappant dans ses mains avec étonnement.

— Vraiment! Ursule... vous appelle déjà son gros loup, mon bon monsieur Sécherin? — s'écria ma tante.

— Mais oui, madame, et elle ne met pas de mitaines pour cela, — continua M. Sécherin avec une orgueilleuse satisfaction.

— Ah! madame, pouvez-vous croire!... — s'écria Ursule, — et des larmes de honte et de confusion lui vinrent aux yeux.

— Comment, — reprit M. Sécherin, — comment! tu ne te souviens pas que le surlendemain de notre mariage, lorsque je t'ai fait voir l'inventaire de notre fortune, je t'ai dit en t'embrassant : — Tout cela est à toi et à ton gros loup! — et que tu m'as répondu en m'embrassant : — Oui, tout ça c'est à moi et à mon gros loup! — Mais rappelle-toi donc bien, c'était dans la petite chambre verte qui me sert de cabinet.

Il est impossible de se figurer la douleur, l'accablement d'Ursule en entendant ces mots. J'étais navrée pour elle. Gontran souriait malgré lui; mademoiselle de Maran triomphait. Pourtant elle ne voulut pas trop prolonger cette scène, et reprit aussitôt :

— Voulez-vous bien vous taire, monsieur Sécherin, vilain indiscret! Est-ce qu'on dit ces choses-là? On garde ces friands petits bonheurs-là pour soi tout seul; ce sont de ces petites félicités coquettes et mystico-quentieuses dont on se chafriole en secret et qu'on n'avoue pas! Ursule vous aurait mille et mille fois appelé son gros loup qu'elle se ferait tuer plutôt que de l'avouer, et elle aurait raison. Je vous répète que vous êtes un vilain indiscret. Ah! les hommes!... les hommes!... nous ne pouvons pas leur laisser lire dans notre cœur nos plus charmantes préférences, nous ne pouvons pas les leur témoigner par les noms les plus doux, sans qu'ils aillent tout de suite se vanter de cela de toutes leurs forces!

— Eh bien! c'est vrai, madame, — dit M. Sécherin, — j'ai eu tort, vous avez raison, toujours raison; encore une leçon dont je profiterai. Je garderai *bellotte* et *gros loup* pour nous deux, ma femme.

— Et vous ferez bien. Mais parlez-moi donc de ces biens d'émigrés que monsieur votre père avait achetés lorsqu'il était petit marchand. Vous ne savez pas comme ça m'intéresse. Est-ce qu'ils étaient considérables, ces biens?

— Oui, madame, ils avaient appartenu en partie à la famille de Rochegune avant la révolution; mais, à la restauration, mon père les a revendus au vieux marquis.

A ce nom, qui revenait si singulièrement et si souvent dans cette journée, ma tante fronça le sourcil.

— Est-ce que M. de Rochegune a encore beaucoup de propriétés dans cette province, monsieur? — demanda Gontran.

— Certainement, monsieur; il a toutes les propriétés de son père comme il en a toutes les qualités... L'hospice des vieillards fondé par feu M. le marquis est à deux lieues de chez moi. Ah! madame,—ajouta M. Sécherin avec exaltation en se retournant vers ma tante, — quel bien M. le marquis faisait dans le pays!... et avec cela si peu fier! Enfin, madame, figurez-vous que, tant qu'il restait à son château de Rochegune, il allait tous les dimanches à la messe de l'hospice des vieillards; après la messe il dînait à leur table, allait avec eux à vêpres, soupait encore avec eux et couchait dans leur dortoir : il faisait

toujours cela une fois par semaine; ce n'est pas tout, il suivait jusqu'au cimetière le cercueil des pauvres qui mouraient. Voilà, madame, ce qui s'appelle faire du bien avec bonté... n'est-ce pas?

— Oui, sans doute, — répondit ironiquement mademoiselle de Maran. — Aller manger dans la gamelle de ces vieux vagabonds, mais je trouve cette idée-là tout à fait réjouissante.

— Ah! vous avez bien raison, madame, — reprit naïvement M. Sé-

cherin ; ça leur réjouissait le cœur, à ces pauvres gens. Mais ce n'est encore rien que cela, madame.

— Ah ! mon Dieu ! il y a quelque chose de plus pharamineux encore que cette communion de gamelle avec ces mendiants ?

— Oui, madame. Comme j'étais le plus fort manufacturier du pays, M. le marquis m'avait prié de commander de petits ouvrages à ces malheureux : ils les faisaient, mais Dieu sait comme ! cela ne servait à rien ; c'était de la matière première perdue que feu M. le marquis payait ; non content de cela, il me remboursait les petites sommes que je donnais à ces pauvres vieux censément pour prix de leurs ouvrages, de façon qu'ils croyaient gagner par leur travail les douceurs qu'ils se procuraient ainsi...

— Mais c'est que c'est, en effet, d'une superlative délicatesse ! — s'écria mademoiselle de Maran, — et c'est bien raisonné surtout ! car enfin, jugez donc ! si ces messieurs les vagabonds étaient venus à s'apercevoir que ce M. de Rochegune se permettait de leur faire l'aumône en tout et pour tout, c'est qu'ils auraient pu se révolter au moins ! et joliment rabrouer cet impertinent marquis, ou profiter d'une nuit où il serait venu coucher dans leur dortoir pour lui donner une bonne traversinade qu'il n'aurait pas volée.

L'amertume avec laquelle mademoiselle de Maran raillait une action d'une délicatesse peut-être outrée, mais qui révélait du moins la plus touchante bonté, prouvait combien elle était piquée de voir donner à ses calomnies un si éclatant démenti. Gontran partageait mon émotion. Ursule, les yeux fixes, semblait profondément et douloureusement absorbée.

M. de Lancry dit à M. Sécherin :

— Je trouve aussi que la conduite de M. de Rochegune est admirable, monsieur ; et l'hospice, est-il toujours entretenu ?

— Toujours, monsieur, et M. le marquis de maintenant fait comme faisait son père. Au retour de ses voyages, il est venu passer six mois à son château, et il a été une fois par semaine dîner et coucher à l'hospice tout comme son père ; aussi est-il adoré dans le pays tout comme son père...

— Et il le mérite bien assurément... *tout comme son père...* — dit mademoiselle de Maran avec aigreur. — Est-ce qu'il met aussi le bonnet et la casaque des pauvres ces beaux jours-là ?

— Non, madame ; il reste habillé comme il est. Oh ! il fait cela comme tout ce qu'il fait, simplement, sans ostentation. C'est naturel

chez lui. Il tient ça de son père. C'est comme le courage; il est brave comme un lion. Tenez, il y a sept ou huit ans, il n'avait alors que vingt ans, lui et un drôle d'homme, M. le comte de Mortagne, qui était l'ami intime de son père, ont fait un coup devant lequel les plus intrépides auraient peut-être reculé.

En entendant le nom de M. de Mortagne, la mauvaise humeur de mademoiselle de Maran augmenta.

— Vous avez connu M. de Mortagne? — dis-je vivement à M. Sécherin.

— Oui, mademoiselle; c'était un original qui avait été au bout du monde, un ancien troupier de la grande armée, une barbe comme un sapeur; il venait bien souvent nous voir à la fabrique; mon pauvre père l'aimait bien aussi. Pour en revenir à mon histoire, un jour, lui et le jeune M. de Rochegune chassaient un lièvre à cheval et aux chiens courants; ils n'avaient donc pas de fusils, et ne possédaient pour toute arme qu'un fouet; le lièvre débouche de la forêt de Rochegune et prend la plaine. C'était en plein hiver; ils trouvent dans un champ un berger couvert de sang et à moitié mort.

— Bon... bon... je vois d'ici ce que c'est, — dit mademoiselle de Maran avec impatience, — quelque chien... quelque loup enragé qui aura mordu les moutons et le berger, et que ces deux paladins auront mis à mort. Allons, c'est superbe... N'en parlons plus.

— Non, madame, c'était...

— Bien, bien, mon cher monsieur Sécherin, faites-nous grâce de ces histoires-là, elles doivent être d'une terrible beauté, et cette nuit leur ressouvenir me donnerait le cauchemar. Mais, tenez, je vois dans les yeux d'Ursule qu'elle meurt d'envie d'aller causer avec Mathilde.

Je me levai, je pris ma cousine par la main, et je l'emmenai chez moi, laissant M. Sécherin avec ma tante et Gontran.

CHAPITRE XVII.

L'AVEU.

L'humiliation d'Ursule fut profonde et cruelle; non-seulement elle avait souffert de la vulgarité de son mari, mais aussi de la révélation des expressions ridiculement familières qu'il avait employées à son égard quelques jours après son mariage. Mademoiselle de Maran avait été servie au delà de ses souhaits; sa bonhomie perfide, en mettant d'abord le mari d'Ursule en confiance, avait montré ce dernier sous un jour presque grotesque; le hasard avait fait le reste.

Je pense maintenant que, sans trop anticiper sur les événements, je puis vous faire remarquer que dès mon enfance mademoiselle de Maran n'avait eu qu'une pensée, celle d'exciter la jalousie, l'envie d'Ursule contre moi; elle voulait me faire tôt ou tard une ennemie implacable de celle que j'aimais de la tendresse la plus sincère. Lorsque j'étais enfant, elle avait mis mon intelligence, mon esprit au-dessus de celui d'Ursule; jeune fille, c'était ma beauté, c'était ma fortune qui devait complétement éclipser ma cousine; enfin, elle s'était efforcée de faire indirectement ressortir la distinction, l'élégance, la position, la naissance de Gontran, que j'allais épouser, en provoquant avec une infernale méchanceté les épanchements candides de M. Sécherin, le mari d'Ursule. Hélas! je le crois, sans l'incessante obsession de ma tante, ma cousine n'eût pas si souvent comparé avec amertume ma position

à la sienne ; elle ne m'eût pas envié quelques avantages, et nous aurions vécu sans rivalité, sans jalousie. Je croirai toujours que le cœur d'Ursule était primitivement bon et généreux, les insinuations de ma tante ont causé le mal qu'elle m'a fait plus tard...

Je montai dans ma chambre avec Ursule. J'avais la plus entière, la plus aveugle créance dans sa franchise : je voyais en elle une victime ; je me souvenais de la lettre si lugubre, si gémissante, qu'elle m'avait écrite : aussi je cherchais en vain à m'expliquer la singulière familiarité de ses expressions envers son mari deux ou trois jours après ce mariage désespérant qui lui avait donné des idées de suicide. Si j'avais un instant soupçonné Ursule de fausseté, si je l'avais crue capable d'avoir contracté une union, sinon avec plaisir, du moins par calcul, j'aurais compris l'étrange contradiction des paroles de la lettre de ma cousine ; mais, je le répète, j'avais une foi profonde en elle, j'attendais avec anxiété l'explication de ce mystère.

En entrant chez moi, Ursule tomba dans un fauteuil ; elle cacha sa tête dans ses deux mains sans me dire un mot.

— Ursule, mon amie, ma sœur ! — lui dis-je en me mettant à ses genoux, en prenant ses deux mains dans les miennes.

— Laisse-moi... laisse-moi, — dit-elle en cherchant à se dégager et en souriant avec amertume à travers ses larmes. — Pourquoi ces paroles de tendresse? tu ne les penses pas... tu ne peux plus les penser.

— Ah ! Ursule... c'est cruel... que t'ai-je fait? que t'ai-je dit? pourquoi m'accueillir ainsi, mon Dieu ! après une si longue absence?

— Mathilde, je n'accuse pas ton cœur ; il est bon et généreux ! mais c'est parce qu'il est généreux, qu'il a en horreur tout ce qui est mensonge et fausseté. Ainsi, laisse-moi... laisse-moi ! ne te crois pas obligée de paraître m'aimer encore.

— Ursule... que dis-tu?

— Est-ce que je ne sais pas que tu me méprises !... — ajouta la malheureuse femme en fondant en larmes. Puis elle se leva et alla près de la fenêtre essuyer ses pleurs.

J'étais restée stupéfaite, ne comprenant rien à ce que me disait Ursule. Je courus à elle.

— Mais, au nom du ciel, explique-toi ; que veux-tu dire? pourquoi veux-tu donc que je te méprise?

— Pourquoi, Mathilde? peux-tu me le demander? Comment ! il y a quinze jours, je t'écris une lettre désolée, une lettre qui te peignait l'affreux bouleversement de mon cœur. Tu t'émeus de mon désespoir,

tu plains ton amie... tu pleures sur son sacrifice, sur ses illusions perdues, et, tout à l'heure, tu entends dire que cette femme qui, un moment, n'avait vu d'autre refuge que la mort pour échapper à cet odieux avenir; que cette femme, trois jours après ce mariage détesté, prodigue à son mari les noms les plus ridiculement familiers... Encore une fois, Mathilde, je te dis que tu me méprises... ou bien tu caches ce sentiment, et je te fais pitié... Mais la pitié... je n'en veux pas..... j'aime mieux le dédain... j'aime mieux la haine... j'aime mieux l'indifférence; mais la pitié... oh! jamais, jamais!

Et mettant son mouchoir sur sa bouche, Ursule étouffa les sanglots qu'elle ne pouvait contenir.

— Mais tu es folle, Ursule! tu ne penses pas ce que tu dis... Souviens-toi donc de ma lettre! Est-ce que je ne sens pas tes larmes couler sur mes joues! — lui dis-je en l'embrassant, — est-ce que je ne vois pas, hélas! que tu es bien malheureuse? Que me fait, après tout, un mensonge de ton mari?

— Un mensonge... non, ce n'est pas un mensonge, Mathilde... non. Ces mots, si ridiculement familiers, je les ai dits... entends-tu?... Je les ai dits...

— Tu les as dits... Ursule?

— Oui, oui... Ainsi laisse-moi..... tu le vois bien... je suis la plus dissimulée... la plus fausse des créatures... Je feins le désespoir pour me faire plaindre, tandis qu'au fond je suis ravie de ce mariage..... Mon mari est si riche... après tout! O honte! ô infamie!

Et Ursule appuya avec force ses deux mains sur son front.

— Non... il n'y a pas de honte, il n'y a pas d'infamie, — m'écriai-je. — Il y a là un mystère que je ne comprends pas. Eh! que m'importe après tout quelques paroles passées! tu souffres, tu pleures : eh bien! je veux souffrir, je veux pleurer avec toi... Vois mes larmes..... ma sœur, sens mon cœur comme il bat..... Dis..... maintenant, dis... crois-tu que ce soit là du mépris... de la pitié?

— Eh bien! non, non; je te crois, Mathilde. Pardon! oh! pardon d'avoir un instant pu douter de ton cœur... Mais c'est qu'aussi j'avais... je dois avoir tant de préventions à détruire dans ton esprit!

— Mais aucune, — te dis-je.

— Alors, écoute-moi, ma sœur, ma tendre sœur. Tes larmes, ton affliction m'arrachent mon secret. Tout à l'heure je ne voulais rien te dire... Je voulais ne plus te revoir; car vivre près de toi, soupçonnée par toi de fausseté, oh! cela me semblait impossible.

— Pauvre Ursule! eh bien! voyons... ne mérité-je pas ta confiance?

— Si... oh! si! mon Dieu! toi seule... écoute donc... Ce mariage me causait un tel désespoir que jusqu'au dernier moment, malgré moi, je crus qu'un événement imprévu l'empêcherait... Oui... j'étais comme ces condamnés qui savent qu'ils doivent mourir, qu'il n'y a pas de grâce pour eux, et qui pourtant ne peuvent s'empêcher d'espérer cette grâce impossible. C'était un dernier instinct de bonheur qui se révoltait en moi!

— Ursule... Ursule... ce que tu dis là est affreux. Combien tu as dû souffrir, mon Dieu!

— J'obéis à mon père... je voulus te mettre dans l'impossibilité de consommer le généreux sacrifice que tu m'avais proposé. Ce mariage se fit... Mon sort irrévocablement fixé, je n'avais que deux alternatives... la mort...

— Ursule... Ursule, ne parle pas ainsi... tu m'épouvantes.

— La mort, ou une vie à tout jamais malheureuse. Un moment je restai accablée sous le coup de ce funeste avenir! Pourtant, avant que de me désespérer tout à fait je me demandai ce qui causait l'éloigne-

ment que m'inspirait mon mari ; je me dis que c'était la vulgarité de ses manières, son éducation commune : car son cœur est bon, je crois...

— Oh ! sans doute, Ursule, crois-le, crois-le ; il est généreux, il est bon. N'as-tu pas vu avec quelle sensibilité il parlait des bienfaits de M. de Rochegune ! Mon Dieu ! son langage, ses manières se façonneront au monde.

— Eh bien, donc, je me suis dit : Ce langage commun me choque ces familiarités, presque grossières, me révoltent... Ma vie, désormais, doit se passer dans la compagnie de cet homme ; il faut renoncer à toutes mes idées de jeune fille. Désormais je dois vivre d'une vie tout autre... Du courage... tout est fini, tout !!! — et les larmes couvrirent la voix d'Ursule. — C'est la délicatesse naturelle de mes habitudes, — reprit-elle, — de mes penchants, qui me rend si malheureuse. Eh bien ! puisque je ne puis pas élever mon mari jusqu'à moi... je m'abaisserai jusqu'à lui... Oui, ce langage qui me révolte, je le parlerai... ces manières qui me font frissonner de répugnance, je les imiterai... Mathilde ! Mathilde ! cela, je l'ai fait ; j'ai flatté cet homme comme il voulait être flatté. J'ai feint de l'aimer comme il voulait être aimé... Ses expressions ridiculement familières, je les ai répétées en rougissant d'humiliation et de honte... Oh ! ma sœur, ma sœur... tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert pendant les huit jours d'épreuves que je m'étais imposés !... Tu ne sauras jamais ce qu'il y a d'affreux dans cette profanation de soi-même, dans ce mensonge des lèvres, dont le cœur se révolte. Oh ! que de larmes dévorées en secret pendant que je jouais cette triste et amère comédie !... Mais, vois-tu, maintenant je ne puis plus, je souffre trop... Non, je ne puis plus ! Ah ! plutôt que de continuer à m'abaisser à mentir ainsi... oh ! oui, la mort ! mille fois la mort !

L'accent d'Ursule était si déchirant, si désespéré, son air si égaré, ses traits si bouleversés qu'elle m'effraya. Alors je comprenais sa conduite ; alors j'étais frappée du courage qu'il lui avait fallu pour tenter seulement ce qu'elle avait essayé.

— Rassure-toi, rassure-toi, ma sœur, — lui dis-je, — écoute seulement mes conseils. Tu te trompes, je pense, en croyant nécessaire de t'abaisser au niveau de ton mari. Son cœur est généreux, il t'aime avec idolâtrie ; essaie au contraire de l'élever jusqu'à toi... Tout à l'heure n'as-tu pas vu avec quel empressement il accueillait les observations de mademoiselle de Maran ? Juge donc de quelle autorité se-

raient les tiennes sur lui! Ursule, ma sœur, songe à cela... Sans doute, je t'aurais désiré une autre union; mais enfin celle-ci est accomplie. Ne repousse donc pas les chances de bonheur qu'elle t'offre.

— Du bonheur, Mathilde, à moi du bonheur?... oh! jamais.

— Si, si, du bonheur... Ton mari est bon, franc, loyal... Il est riche, il t'aime. Il n'est pas d'une très-jolie figure; ses manières, son langage manquent d'élégance: soit; mais cela est-il donc irréparable? Mon Dieu! cela s'apprend si vite, l'exemple est tout! Et tu seras pour lui un si charmant exemple à étudier! Et puis enfin veux-tu que nous t'aidions?... Oui, pour te rendre cette éducation plus facile, — lui dis-je en souriant, — veux-tu que moi et Gontran nous allions passer cet été quelque temps chez toi? Si tu ne veux pas encore prendre de maison à Paris, tu viendras chez nous. Aujourd'hui nous avons vu une maison assez grande pour que nous puissions t'offrir un appartement. Eh bien! mon projet, qu'en dis-tu?

— Je dis que tu es toujours la meilleure des amies! la plus tendre des sœurs! — me dit Ursule en m'embrassant avec effusion. — Je dis que près de toi j'oublie mon malheur, et que tu as toujours le don de me faire espérer. Mais, hélas! maintenant, Mathilde, il me sera difficile de me faire illusion.

— Je ne te demande pas de te faire illusion; je ne te demande que de croire aux réalités... Tu verras ton mari dans un an! Combien ton amour pour lui l'aura transformé!

— Mais vois combien le chagrin rend égoïste! — me dit Ursule; — je ne te parle pas de ton bonheur; tu dois être si heureuse, toi!

— Oh! oui, maintenant, surtout que tu es là pour partager ce bonheur... Tiens, Ursule, si je te savais sans chagrin, je ne connaîtrais pas de félicité égale à la mienne : Gontran est si bon, si dévoué! c'est un si noble cœur, un caractère si élevé! et puis il me comprend si bien! Oh! je le sens là... à la sécurité de mon cœur, c'est un bonheur de toute la vie. Il m'inspire une confiance inaltérable; la mort seule pourrait la troubler. Et encore! Non, non, quand on s'aime ainsi, quand on est aussi heureuse que je le suis, l'on ne survit pas; on meurt la première... Non, rien au monde ne pourrait m'ôter cette conviction, que je serai la plus heureuse des femmes, et que ce bonheur durera toute ma vie, ou plutôt toute la vie de Gontran!

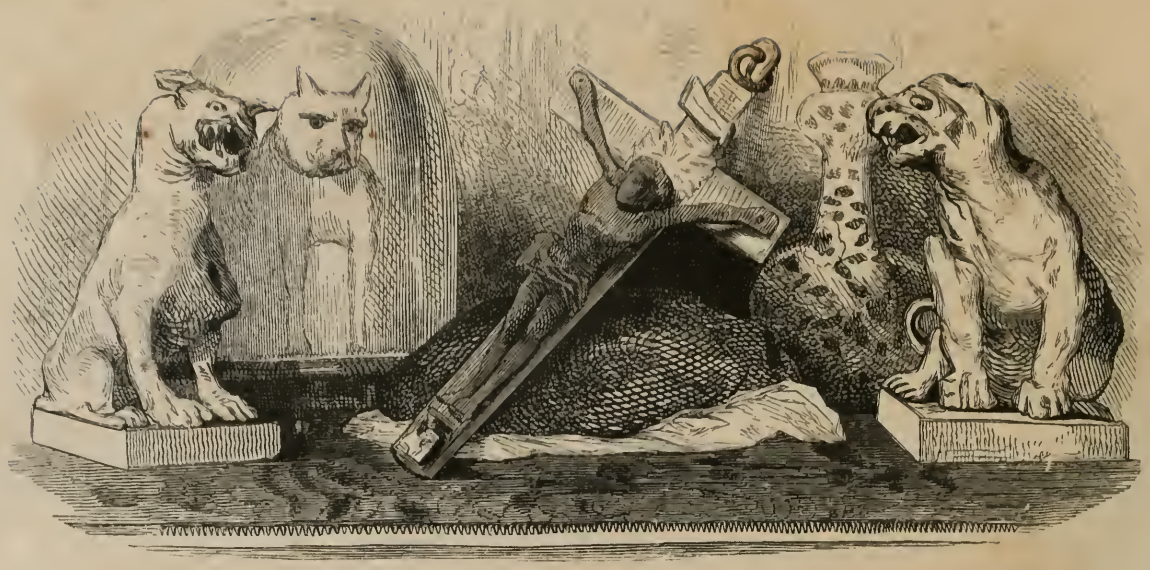
. . . . . .

Maintenant encore, quoique ces prévisions de mon cœur aient été bien cruellement déçues, mon ami, je me souviens que cette créance

à un avenir heureux était absolue, aveugle. . . . . .

. . . . . .

Huit jours après l'arrivée d'Ursule, toute notre famille devait se rassembler le soir pour la signature de mon contrat de mariage avec M. de Lancry. Mademoiselle de Maran avait obtenu du maire de notre arrondissement de nous marier le soir après cette cérémonie, afin d'éviter les curieux.



CHAPITRE XVIII.

LA LETTRE.

Le jour de la signature du contrat, je fus réveillée, selon mon habitude, par Blondeau, qui m'apporta la corbeille d'héliotrope et de jasmin que depuis six semaines Gontran m'envoyait chaque matin. J'ai toujours attaché une importance extrême à ce qu'on appelle vulgairement *les petites choses*. Des attentions délicates, quand elles sont persistantes, prouvent la constante occupation de la pensée; les occasions où l'on peut montrer son dévouement par quelque acte éclatant sont si rares qu'il vaut mieux donner, si cela peut se dire, la *monnaie* courante de ce dévouement. Ceux qui les réservent absolument pour les circonstances extraordinaires semblent vous dire : *Noyez-vous... jetez-vous au milieu des flammes*, et alors vous saurez ce que je vaux. Fataliste de cœur, comme je l'étais, cette corbeille de fleurs de chaque matin avait pour moi une grande signification. Le souvenir du premier aveu de Gontran s'y rattachait, et je songeais avec un indicible bonheur que désormais chaque jour commencerait pour moi par une pensée de lui, qui me viendrait au milieu de mes fleurs de prédilection. De très-bonne heure j'allai à l'église avec madame Blondeau. En voyant arriver le moment où je devais appartenir à Gontran, plus que jamais j'éprouvais l'irrésistible besoin de prier, de bénir Dieu, et de mettre cet avenir de bonheur sous la protection du ciel et de ma mère. Je ressentais une joie sereine, confiante et grave; bien souvent, dans la journée, mes yeux se mouillèrent de douces larmes, cela sans raison.

C'étaient des attendrissements vagues, involontaires, toujours terminés par des élans de reconnaissance ineffable et religieuse.

Vers les quatre heures, mademoiselle de Maran me fit venir dans sa chambre, où je n'étais pas entrée depuis fort long-temps. Je ne puis dire ce que j'éprouvai en me retrouvant dans cet appartement, qui me rappelait les scènes cruelles de mon enfance. Rien n'y était changé : c'était toujours le crucifix, les vitraux coloriés, le secrétaire de laque rouge, les chimères vertes sur la cheminée, et, sous les cages de verre, les aïeux de Félix, qui allait sans doute bientôt les rejoindre. Mademoiselle de Maran était assise devant son secrétaire; je vis sur sa tablette un écrin, un portefeuille, un paquet cacheté, et un médaillon que ma tante considérait avec tant d'attention qu'elle ne s'aperçut pas de mon entrée chez elle. Ses traits, toujours si dédaigneux, avaient une expression de tristesse sévère que je ne lui avais jamais vue. Ses lèvres minces n'étaient plus contractées par le sourire d'implacable ironie qui la rendait si redoutable- Elle semblait soucieuse et accablée.

J'hésitais à lui parler. En m'appuyant sur la cheminée, je remuai un flambeau. Mademoiselle de Maran retourna vivement la tête.

— Qui est là? — s'écria-t-elle. Elle me vit, laissa retomber le médaillon qu'elle tenait à la main et resta quelques moments rêveuse.

— Nous allons nous séparer, Mathilde, — me dit-elle avec un accent de douceur qui me rendit muette de surprise. — Votre première jeunesse n'a pas été heureuse, n'est-ce pas? Ce sera toujours avec amertume que vous vous souviendrez du temps que vous avez passé près de moi.

— Madame...

— Oh! ça doit être... je le sais bien, — reprit-elle d'une voix lente, et comme si elle se fût parlé à elle-même. — Vous m'avez souvent trouvée dure, acariâtre à votre égard. Je n'ai pas été pour vous ce que j'aurais dû être... Non, je le sais bien... C'est sans doute pour cela que j'éprouve une sorte de chagrin de vous quitter. Au moins votre jolie et jeune figure animait un peu cette maison... Je suis bien vieille... et à cet âge il est triste de rester toute seule, d'attendre son dernier jour avec un chien pour tout compagnon, et puis de mourir seule... sans être plainte, sans être regrettée.

Après quelques moments de sombre silence, elle reprit avec douceur :

— Mathilde... soyez généreuse, ne vous en allez pas d'ici avec un mauvais ressentiment de moi, cela rendrait ma solitude plus pénible encore!

Mademoiselle de Maran devait être sincère en me parlant ainsi. Les caractères les plus méchants ne sont pas à l'abri de certains retours sur eux-mêmes. D'ailleurs l'expression de ses traits, de sa voix trahissait son émotion. Elle n'avait aucun intérêt à jouer cette comédie devant moi.... Je fus profondément sensible à cette preuve d'intérêt, la seule que ma tante m'eût jamais donnée. J'avais été plus joyeuse que touchée de son consentement à mon mariage avec Gontran. Je savais qu'à la rigueur j'aurais pu me passer de son adhésion ; et, sans exagération de vanité, je sentais que ma tante devait être satisfaite, tout en assurant mon bonheur, de pouvoir donner ma main au neveu d'un de ses amis intimes; mais, dans cette circonstance, les regrets affectueux que me témoignait mademoiselle de Maran m'émurent profondément. Je pris sa main, je la portai à mes lèvres, et je la baisai cette fois avec une tendre vénération. Elle avait la tête baissée ; je ne voyais que son front. Tout à coup elle se releva vivement en m'ouvrant ses bras. A ma grande surprise, deux larmes, les seules que j'aie jamais vu répandre à mademoiselle de Maran, mouillaient ses paupières. Je me mis à genoux devant elle. Elle appuya légèrement ses deux mains sur mes épaules, et me dit en me regardant avec intérêt :

— Jamais tu ne t'es plainte, jamais tu n'as senti la douceur d'une caresse maternelle... jusqu'à présent, ou je t'ai abominablement tourmentée... ou bien je t'ai louée avec une funeste exagération... j'ai eu tort, j'en suis désolée. Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? Je le regretterai jusqu'à la fin de mes jours, qui, hélas ! n'est pas bien loin... Heureusement ton bon naturel a pris le dessus ; ce sera un reproche que j'aurai de moins à me faire ; il m'en reste bien assez comme ça... Tiens, ma chère petite, je suis si navrée que, s'il en était encore temps, je voudrais... je voudrais... mais non... non... et pourtant...

Sans achever sa phrase, ma tante baissa de nouveau la tête, comme si une lutte se fût engagée en elle entre son désir de parler et une autre influence. Malgré moi j'eus peur, comme si mon avenir allait dépendre du secret que ma tante hésitait à me livrer. Celle-ci, voulant peut-être s'affermir dans sa bonne résolution en me demandant de nouvelles paroles de tendresse, me dit :

— Je te suis moins odieuse qu'autrefois, n'est-ce pas ?

— Ma tante, depuis un moment je vous aime, tout est oublié ; — et je serrai ses deux mains dans les miennes avec effusion.

— Cela est pourtant bon, bien bon, de s'entendre dire cela... Et si je te rendais un grand service .... qui assurât peut-être le bonheur de

ta vie entière... me chérirais-tu beaucoup? Me dirais-tu souvent de ta douce voix attendrie... Je vous aime bien!... Tu me regardes avec de grands yeux étonnés... Enfin, réponds-moi... J'ai toujours été crainte ou détestée, excepté par ton père, mon excellent frère. Ah! celui-là m'aimait! Mais aussi pour celui-là seul j'avais été bonne et dévouée... oui, je l'aimais tant... que je me croyais le droit de haïr tout le monde, et puis sans doute l'on a en soi-même une plus ou moins grande dose de bonté; moi, j'en ai très-peu et je l'avais toute concentrée sur ton père... Je ne sais pourquoi à cette heure ta voix... ton accent me touchent et éveillent en moi, sinon de la bonté, au moins de la pitié. Aussi répète-moi que tu m'aimerais bien, que tu aimerais de toutes les forces de ton cœur une amie qui t'arrêterait au bord d'un précipice où tu serais sur le point de tomber. Réponds... réponds... est-ce que tu lui dévouerais ta vie, à cette amie?

Mademoiselle de Maran prononça ces derniers mots avec une sorte d'impatience nerveuse qui prouvait la violence du combat qui se livrait en elle. Sans comprendre ce que me disait ma tante, je me jetai dans ses bras tout effrayée.

— Ayez pitié de moi! — m'écriai-je; — je ne sais pas quel malheur me menace... mais s'il en est un, oh! parlez... parlez! Vous êtes la sœur de mon père! Je suis seule... seule... je n'ai que vous au monde! Qui m'éclairera, si ce n'est vous?... Oh! parlez... parlez par pitié... Un malheur! dites-vous, mais lequel?... Gontran m'aime, je l'aime autant que je puis l'aimer; j'ai la plus tendre des amies dans Ursule; puis-je entrer dans le monde sous de plus heureux présages? Vous-même, à cette heure, vous me parlez avec tendresse; quelques mots de vous ont à tout jamais effacé les souvenirs pénibles de mon enfance. Si quelque malheur caché menace ma destinée, oh! dites-le... par pitié... dites-le.

— Malheureuse enfant! je ne sais quelle voix me dit que ce serait un crime affreux de te laisser dans cette erreur... et que tôt ou tard la vengeance divine ou humaine me saurait atteindre, — s'écria ma tante.

Le sentiment auquel elle cédait était si généreux, elle était si noblement émue, qu'un moment sa figure eut presque un caractère de beauté touchante. Je l'écoutai dans une angoisse indicible, lorsque Servien frappa à la porte et entra apportant une lettre sur un plateau d'argent..... J'eus un affreux serrement de cœur; un sinistre pressentiment me dit que le hasard fatal qui interrompait mademoiselle de

Maran allait à tout jamais cacher à mes yeux le mystère qu'elle était sur le point de me dévoiler.

— Qu'est-ce que c'est? — s'écria ma tante avec une impatience presque douloureuse.

— Une lettre, madame, — dit Servien en avançant son plateau.

Mademoiselle de Maran la prit brusquement et dit :

— Sortez!...

Je respirai, je crus que ma tante allait continuer notre entretien, car sa physionomie n'avait pas changé d'expression ; elle semblait même si préoccupée qu'elle jeta la lettre sur son bureau sans la décacheter. La fatalité voulut que l'adresse fût tournée du côté de ma tante ; l'écriture la frappa ; elle la prit et l'ouvrit vivement... Tout espoir disparut : cette lettre parut faire sur elle un effet foudroyant ; ses traits

reprirent peu à peu leur expression d'ironie et de dureté habituelle; ses sourcils froncés lui donnèrent une expression plus méchante que jamais... Un moment elle resta comme frappée de stupeur, et dit d'une voix sourde en froissant la lettre avec rage :

— Et moi... qui justement allais... Ah çà ! mais qu'est-ce que j'avais donc? j'étais folle, je crois... cette petite fille m'avait ensorcelée..... Je faisais des *bonasseries* stupides, pendant que *lui*... Ah ! que l'enfer le confonde !... heureusement j'ai le temps.

Ces paroles de ma tante entrecoupées de longs silences réfléchis m'effrayèrent.

— Madame, — lui dis-je en tremblant, — tout à l'heure vous étiez sur le point de me faire un aveu bien important...

— Tout à l'heure j'étais une sotte, une bête, entendez-vous? — reprit-elle d'un ton aigre et emporté. . — Je crois, Dieu me pardonne, que je m'étais attendrie..... Ah !..... ah !... ah !... et cette petite qui a cru cela... qui ne voyait pas que je me moquais d'elle... avec mes sensibleries... Je suis si sensible, en effet !

— J'ai cru à votre émotion, madame; oui, vous étiez émue. Vous le nieriez en vain... J'ai vu vos larmes couler... Ah ! madame, au nom de ces larmes que le souvenir de mon père a peut-être provoquées, ne me laissez pas dans une douloureuse inquiétude !!! Cédez au généreux

sentiment qui vous avait fait m'ouvrir vos bras... Cela serait trop cruel, madame, de m'avoir mis au cœur cette défiance, ce doute, d'autant plus cruel qu'il peut s'attaquer à tout, et me faire vaguement soupçonner ceux que j'aime le plus au monde.

— Vraiment! ça vous paraît ainsi! Eh bien! tant mieux, ça vous occupera de chercher le mot de cette énigme. C'est un jeu très-divertissant que celui-là... je vous promets de vous dire si vous devinez juste.

— Madame, — m'écriai-je indignée de la froide méchanceté de ma tante, — vous l'avez dit vous-même, la justice humaine ou la justice divine vous atteindrait si...

— Ah!... ah!... ah! — s'écria ma tante en m'interrompant par un éclat de rire sardonique. — Ah çà! est-ce que vous voulez me menacer des gens du roi ou des foudres du Vatican, avec votre justice humaine et divine?... Vous ne voyez donc pas que je plaisantais... C'est tout simple, on est si gai le jour d'un mariage... Je sais bien que vous allez me parler de mes deux larmes... Eh bien! ma chère petite, je vais vous faire une confidence qui pourra vous servir un jour pour attendrir Gontran dans une de ces discussions dont le meilleur ménage n'est pas à l'abri... Voyez-vous, un petit grain de tabac dans chaque œil, et vous pleurerez comme une Madeleine. Or, de beaux yeux comme les vôtres sont irrésistibles lorsqu'ils pleurent.

— Mais... madame...

— Ah! j'oubliais, j'ai là quelques objets que, par son testament, votre mère a recommandé de vous remettre le jour de votre mariage, c'est-à-dire quand votre mariage sera conclu. Je voulais vous les donner tout à l'heure... Je me ravise... je vous les donnerai ce soir, après la mairie, — dit-elle en se levant et en fermant son secrétaire à clef.

— Ah! madame, accordez-moi au moins cela, — lui dis-je; — vous allez me laisser bien triste, bien effrayée de vos cruelles réticences... Ces dernières preuves de la tendresse de ma mère me consoleront, au moins.

— C'est impossible, — dit mademoiselle de Maran; — la clause du testament est formelle. Une fois mariée, je vous remettrai tout cela... Mais, comment!... cinq heures déjà... et je ne suis pas habillée! Laissez-moi... chère petite.

En disant ces mots, ma tante sonna une de ses femmes, qui entra, lui dit qu'on venait d'apporter au salon un meuble pour moi de la part de M. le vicomte de Lancry.

— Allez vite... c'est sans doute votre corbeille, — me dit ma tante; — si j'en juge par le goût de Gontran, ça doit être charmant et magnifique à la fois.

Je sortis navrée de chez mademoiselle de Maran. En songeant à ce secret qu'elle avait voulu me confier une seconde fois, je me rappelai malgré moi ce que m'avait dit la duchesse de Richeville... Et pourtant... je n'avais pas la moindre défiance de Gontran; lui-même n'avait-il pas été au-devant de mes soupçons en m'avouant les torts qu'on pouvait lui reprocher? et puis d'ailleurs je l'aimais passionnément. J'avais en lui une foi profonde. Je ne me sentais si assurée, si charmée de mon avenir que parce qu'il en était chargé. Il en était de même de l'amitié d'Ursule; je la croyais aussi dévouée, aussi sincère que celle que j'éprouvais moi-même pour elle.

La cruelle inquiétude que mademoiselle de Maran m'avait jetée au cœur planait donc au-dessus des deux seules affections que j'eusse, et semblait les menacer toutes deux sans en attaquer aucune. Je trouvai dans le salon la corbeille que m'envoyait M. de Lancry. Ainsi que l'avait prévu ma tante, il était impossible de rien voir de plus élégant et de plus riche : diamants, bijoux, dentelles, châles de cachemire, étoffes, etc., tout était en profusion et d'un goût exquis. Mais j'étais trop triste pour jouir de ces merveilles. Je les aurais à peine regardées si elles n'avaient pas été choisies par Gontran. Pourtant, à force de vouloir deviner le mystère que mademoiselle de Maran me cachait, je finis par croire que son attendrissement, qui m'avait paru très-sincère, ne l'avait pas été, que son seul but avait été de me tourmenter et de me faire de *cruels adieux*.

La vue de Gontran, qui vint un peu avant l'heure fixée pour la signature du contrat, ses tendres paroles, finirent par me rassurer tout à fait.

A neuf heures, ma famille et celle de Gontran étaient rassemblées dans le grand salon de l'hôtel de Maran. J'étais à côté de ma tante et de M. le duc de Versac. Le notaire arriva. Presque au même instant, on entendit le claquement des fouets et le bruit retentissant d'une voiture qui entrait dans la cour au galop de plusieurs chevaux.

Je regardai ma tante; elle devint livide.

Un moment après, M. de Mortagne parut à la porte du salon.

CHAPITRE XIX.

M. DE MORTAGNE.

Sans les traits fortement accentués qui caractérisaient la physionomie de M. de Mortagne, il eût été méconnaissable. Sa barbe, ses cheveux avaient entièrement blanchi; son front ridé, ses yeux caves et bistrés, ses joues profondément creusées témoignaient de longues et cruelles souffrances; ses vêtements étaient aussi négligés que d'habitude. Cette apparition presque sinistre, au milieu de ce salon étincelant d'or et de lumières, rempli d'hommes et de femmes élégamment parés, formait un contraste étrange. D'abord l'assemblée resta muette d'étonnement. M. de Mortagne vint droit à moi : je me levai; il me prit les mains, me regarda quelques minutes; l'expression farouche de ses traits s'adoucit, il m'embrassa tendrement sur le front, et me dit :

— Enfin me voici! pourvu qu'il ne soit pas trop tard... — Et, me considérant attentivement, il ajouta : — C'est sa mère... tout le portrait de sa pauvre mère! Ah! je comprends bien la haine du monstre.

La première stupeur passée, mademoiselle de Maran retrouva son audace habituelle, et s'écria résolument :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, monsieur?

Sans lui répondre, M. de Mortagne s'écria d'une voix tonnante :

LA SIGNATURE DU CONTRAT.

— Je viens ici accuser et convaincre trois personnes d'indignes manœuvres et de basse cupidité! Ces trois personnes sont vous, mademoiselle de Maran! vous, monsieur d'Orbeval! vous, monsieur de Versac!

Ma tante s'agita sur son fauteuil, M. d'Orbeval pâlit d'effroi, et M. de Versac se leva; mais son neveu s'écria vivement :

— Monsieur de Mortagne!... prenez garde, M. le duc de Versac est mon oncle... et l'insulter, c'est m'insulter.

— Votre tour viendra, monsieur de Lancry, mais plus tard : d'abord les causes, puis les effets, — dit froidement M. de Mortagne.

Je saisis la main de Gontran, en lui disant tout bas d'une voix suppliante :

— Que vous importe? je vous aime; ne vous irritez pas contre M. de Mortagne, il a été le seul protecteur de mon enfance.

M. de Mortagne continua :

— Je m'attends à des cris, à des menaces, c'est tout simple; quiconque m'empêchera de parler redoutera mes paroles.

— On ne redoute que vos injures, monsieur, — s'écria mon tuteur.

— Quand j'aurai dit ce que j'ai à dire, je serai aux ordres de ceux qui se trouveront offensés.

— Mais c'est une tyrannie insupportable, vous ne nous imposerez pas avec vos airs furieux de Matamore et de Ramasse-ton-Bras! — s'écria mademoiselle de Maran.

— Mais en effet, c'est intolérable... — dit M. de Versac. — On n'a pas d'idée d'une grossièreté pareille chez un homme bien né...

— Il y a là calomnie et diffamation, — dit mon tuteur.

— Vous craignez donc mes révélations.... puisque vous voulez étouffer ma voix? — s'écria M. de Mortagne. — Vous craignez donc bien que je ne détourne cette malheureuse enfant du mariage qu'on veut lui faire faire!

— Monsieur, — s'écria Gontran, — c'est maintenant moi, entendez-vous... moi! qui vous somme de parler... et de parler sans réticences... Si honoré, si heureux que je sois de m'unir à mademoiselle Mathilde, je renoncerais à l'instant à des vœux si chers s'il lui restait le moindre doute sur...

J'interrompis à mon tour M. de Lancry, et je dis à M. de Mortagne : — Je ne doute pas que votre conduite ne vous soit dictée par l'intérêt que vous me portez, monsieur... Je n'ai pas oublié vos bontés pour

moi; mais je vous en supplie, pas un mot de plus... Rien au monde ne pourra faire changer ma résolution...

— Mais moi, mademoiselle, j'en changerai, — s'écria Gontran... — Oui, si cruelle que soit cette résolution,... je renoncerai à votre main si à l'instant monsieur ne s'explique pas...

— C'est ce que je demande... — dit M. de Mortagne.

— Mais c'est absurde, s'écria mademoiselle de Maran pâle de colère; — mais vous n'avez donc pas de sang dans les veines, tous tant que vous êtes, de vous laisser imposer par cet échappé de Bicêtre!...

— Échappé des prisons de Venise... où vous m'avez fait jeter depuis huit ans... par la plus exécrable machination! — s'écria M. de Mortagne d'une voix tonnante en saisissant rudement mademoiselle de Maran par le bras et en la secouant avec fureur.

— Mais il va m'assassiner, il est capable de tout! — s'écria ma tante.

— Et toi, infernale créature, de quoi n'es-tu pas capable? Ta trahison ne m'a-t-elle pas fait souffrir mille morts... Vois mes cheveux blanchis, vois mon front sillonné par les souffrances. Huit ans de tortures... entends-tu? Huit ans de tortures! Et je m'en vengerai, dussé-je te poursuivre jusqu'à la fin de tes jours... et encore je ne sais pas pourquoi je ne délivre pas tout de suite la terre d'un monstre tel que toi... — ajouta M. de Mortagne en rejetant mademoiselle de Maran dans son fauteuil.

Cette scène avait été si brusque, l'accusation que M. de Mortagne portait contre ma tante semblait si extraordinaire, que tous les assistants restèrent un moment frappés de stupeur et d'effroi. Mademoiselle de Maran, quoique redoutée, était assez universellement détestée pour que ses *amis* ne fussent pas fâchés d'être involontairement témoins d'une scène si étrangement scandaleuse. Le front de mademoiselle de Maran était couvert d'une sueur froide, elle respirait à peine, et regardait M. de Mortagne avec frayeur et d'un air égaré.

— Vous ne savez pas comment j'ai découvert votre abominable trame? continua-t-il en s'adressant à ma tante, et il tira de sa poche quelques papiers. — Reconnaissez-vous cette lettre au gouverneur de Venise?... Reconnaissez-vous ces proclamations incendiaires? Tout ceci vous étonne, messieurs? — dit M. de Mortagne en voyant les regards de curiosité inquiète qu'on jetait sur ces mystérieux papiers. — Vous ne me comprenez pas encore? Je le crois sans peine; jamais complot n'a été plus méchamment et plus habilement conçu. Écoutez donc... et apprenez à connaître cette femme. Il y a huit ans, je l'accusai

devant vous tous, qui composiez le conseil de famille de ma nièce, d'élever en marâtre cette malheureuse enfant; je vous demandais de la lui retirer; vous m'avez refusé : j'étais seul, vous aviez le nombre pour vous, je me résignai. Obligé de partir, j'espérais bientôt revenir à Paris, et bon gré mal gré exercer une surveillance continue sur l'éducation de Mathilde. Mon retour épouvanta sa tante; vous allez voir comme elle l'empêcha... Vous tremblez devant cette femme, je le vois. Mais vous aurez peut-être le courage de reconnaître la noirceur de cette âme, s'il y a une âme dans ce corps difforme.

— Et vous souffrez cela? et vous me laissez insulter ainsi? — s'écria mademoiselle de Maran furieuse en se retournant vers l'auditoire.

Personne ne lui répondit.

— Il y a huit ans, — reprit M. de Mortagne, — je partis pour l'Italie... je devais attendre à Naples M. de Rochegune, fils d'un de mes meilleurs amis. Ce jeune homme au cœur ardent et généreux devait venir avec moi combattre quelque temps en Grèce. J'étais complétement étranger aux complots que les sociétés secrètes tramaient alors en Italie. J'arrive à Venise... D'abord je ne suis pas inquiété; mais une nuit la police fait une descente chez moi; on m'arrête, on me garrotte, on saisit mes papiers, mes effets, et on me conduit en prison; je suis mis au secret. Je proteste de mon innocence, je défie qu'on trouve

contre moi la moindre preuve de culpabilité; on me répond que le gouvernement autrichien a été instruit de mes mauvais desseins, que je viens prendre une part active aux menées des sociétés révolutionnaires. Je nie hautement cette accusation. On apporte mes malles, on les ouvre devant moi, et on trouve dans un double fond, dont j'ignorais l'existence, plusieurs paquets cachetés.

— Mais il faut être aussi fou que cet homme pour écouter sérieusement de pareilles balivernes! — s'écria mademoiselle de Maran. — Quant à moi, je ne les entendrai pas plus long-temps. — Et elle se leva.

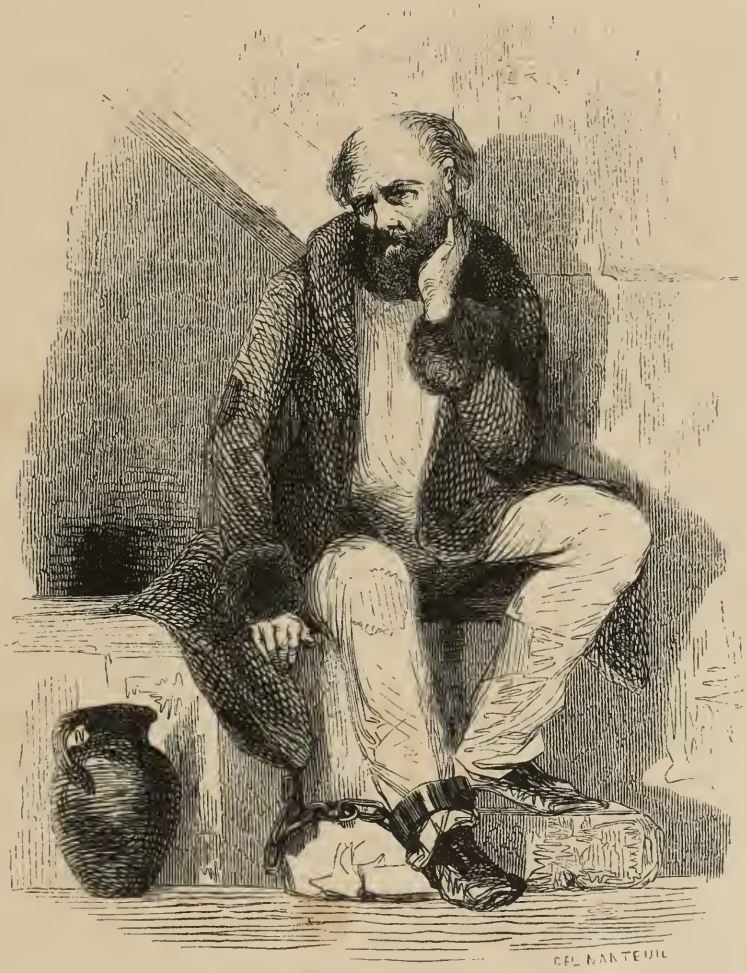
— Soit, allez-vous-en; ce n'est pas à vous que je prétends dévoiler ces abominables mystères, vous n'en avez que trop le secret.

Mademoiselle de Maran se rassit en frémissant de rage.

M. de Mortagne continua :

— On ouvrit ces paquets, et l'on y trouva les proclamations les plus incendiaires, un appel aux ventes des carbonari, un plan d'insurrection contre la puissance autrichienne, et quelques lettres mystérieuses à mon adresse, timbrées de Paris, que j'étais censé avoir lues, et dans lesquelles on me promettait le concours de tous les hommes libres de la Lombardie... Ces apparences étaient accablantes, je restai anéanti devant ce fait inexplicable. On me demanda compte de mes opinions, je n'eus pas la lâcheté de les nier. Je répondis que je m'étais voué à une seule cause : celle de la liberté sainte et pure de toute souillure... Ces hommes ne comprirent pas que, puisque j'avais le courage d'avouer des opinions qui pouvaient me perdre, je devais être cru lorsque je jurais sur l'honneur que j'ignorais l'existence de ces papiers dangereux. Je fus jeté dans un cachot, j'y restai huit années... J'en sortis, vous le voyez, décrépit avant l'âge... Maintenant savez-vous comment j'étais porteur de ces dangereux papiers? Peu de temps avant mon départ pour l'Italie, cette femme avait dépêché Servien, son digne serviteur, auprès de celui de mes gens qui devait m'accompagner. Sous le prétexte de faire entrer en Italie des marchandises de contrebande, et de réaliser de grands bénéfices, il lui persuada de faire mettre à mon insu des doubles fonds à mes malles, et d'y cacher les prétendus paquets de dentelles d'Angleterre. Une fois à Venise, un correspondant devait venir réclamer les dentelles, et donner vingt-cinq louis à mon domestique. Ce malheureux, ignorant le danger de cette commission, accepta... Je partis, et presque en même temps que moi partit aussi cette lettre, adressée au gouverneur de Venise :

« M. de Mortagne, ancien officier de l'empire, connu par l'exaltation de ses idées révolutionnaires et par ses liaisons avec les anarchistes de tous les pays, arrivera à Venise dans le courant du mois de



mai; on trouvera dans plusieurs malles à double fond les preuves de ses dangereux desseins... » — Eh bien! cela est-il assez infâme? — s'écria M. de Mortagne en croisant ses bras sur sa poitrine et en jetant un regard d'indignation sur mademoiselle de Maran.

Celle-ci, un moment accablée, reprit bientôt toute son audace, et s'écria :

— Et qu'ai-je de commun, monsieur, avec vos paquets de dentelles renfermant des conspirations? Est-ce que c'est ma faute, à moi, si, en voyant vos projets révolutionnaires déjoués, vous avez imaginé une histoire absurde à laquelle on n'a pas cru du tout, avec raison? Qui est-ce qui croira jamais que je me suis amusée à fabriquer des proclamations, des constitutions, des conspirations, et que j'ai mis un de

mes gens dans la confidence de cette belle œuvre? Allons donc, monsieur, vous êtes fou... Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela... Je le nie!

— Vous le niez?... et votre misérable Servien niera-t-il aussi la déposition de mon domestique qui l'accuse formellement de lui avoir remis les paquets?

— Votre domestique! — s'écria ma tante en riant aux éclats; — voilà une belle garantie, en vérité, et qui doit être bien admise! Tel maître, tel valet, monsieur. Est-ce qu'on ne connaît pas vos antécédents? Qu'y a-t-il d'étonnant dans la lettre que vous nous avez lue, et qui a été adressée au gouverneur de Venise? Est-ce que vous ne vous êtes pas toujours déclaré le champion des *frères* et *amis* de tous les pays? La police d'ici, qui vous surveille, aura, en bonne sœur, averti la police autrichienne de vos projets, c'est tout simple... ça se fait tous les jours... Ainsi laissez-moi tranquille avec vos paquets de dentelles rembourrés de conspirations; c'est un conte de ma mère l'Oie... Vous avez voulu faire le Brutus, le Washington, le Lafayette, on vous a coffré et on a bien fait... Vous vous plaignez d'avoir les cheveux blancs, est-ce que j'y puis quelque chose, moi? On sait bien que les plombs de Venise ne sont pas fontaine de Jouvence, non plus! Si par suite votre imaginative est détraquée, comme il y paraît, prenez des douches, monsieur, et laissez-nous en repos, car vous êtes insupportable.

Les cruels sarcasmes de mademoiselle de Maran trouvèrent, contre mon attente, M. de Mortagne impassible. Il lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Grâce aux soins actifs de l'amitié de madame de Richeville, de M. de Rochegune et de quelques autres amis, me voici libre, malgré votre impudente audace; nous avons assez de preuves pour vous clouer au pilori de l'opinion publique, et j'y parviendrai.

— C'est ce que nous verrons, monsieur!

— Et vous n'y serez pas seule; j'y attacherai aussi vos complices... ceux qui, par lâcheté, égoïsme ou cupidité, ont servi vos méchants desseins... Entendez-vous, monsieur de Lancry? entendez-vous, monsieur d'Orbeval? entendez-vous, monsieur de Versac?

Une explosion d'indignation accueillit ces paroles de M. de Mortagne; il continua sans se déconcerter :

— Je ne sais pas même, messieurs, si votre conduite n'est pas plus exécrable encore que celle de mademoiselle de Maran... Au moins

celle-ci me hait, elle hait sa nièce, et, quoique la haine soit une détestable passion, elle prouve au moins une certaine énergie... Mais vous trois... vous avez lutté de lâcheté, d'égoïsme et de cupidité...

— Continuez, monsieur, continuez, — dit Gontran pâle de rage...

— Il y a eu un jour, sans doute, où vous, monsieur de Versac, vous avez dit à mademoiselle de Maran : — Mon neveu est perdu de dettes, c'est un joueur effrené; on ferme les yeux sur le scandale de ses aventures, mais il m'embarrasse; s'il se met dans de mauvaises affaires, par respect humain je serai obligé de l'en tirer. Votre nièce est fort riche; arrangeons ce mariage-là : les dettes de mon neveu seront payées, et je n'aurai plus à m'en occuper.

— Monsieur, — dit M. de Versac avec une urbanité parfaite, — je vous ferai observer que ce que vous me faites l'honneur de me dire manque complétement d'exactitude, et que...

— Monsieur le duc, — reprit M. de Mortagne, — si vous aviez une fille qui vous fût chère... la donneriez-vous à votre neveu?... Sur l'honneur, répondez.

— Il me semble, monsieur, que nous ne sommes pas dans des termes assez particulièrement familiers pour que je puisse vous faire mes confidences à ce sujet, — dit M. de Versac.

— Ce détour... est accablant pour votre neveu, monsieur, — reprit M. de Mortagne.

Gontran allait s'emporter; je le contins à force de supplications. M. de Mortagne continua :

— A la proposition de ce mariage, mademoiselle de Maran a réfléchi sans doute; oui, elle s'est demandé si le parti qu'on lui proposait réunissait bien tous les défauts et tous les vices nécessaires pour assurer le malheur de sa nièce, qu'elle abhorrait... M. de Lancry lui a paru doué des qualités convenables; elle a donné parole à M. de Versac, et l'on a commencé cette odieuse machination... Il y a une justice humaine, dit-on, et cela se passe impunément ainsi! — s'écria M. de Mortagne avec indignation. — Voici une jeune fille orpheline, isolée depuis son enfance de toute affection, abandonnée à elle-même, sans appui, sans conseil... On introduit près d'elle, à chaque instant du jour, un homme doué de séductions dangereuses; on écarte tout rival honorable; on la lui livre, à cet homme, à lui tout seul... à lui rompu dès long-temps aux intrigues de la galanterie. La pauvre enfant, sans expérience, habituée aux duretés, aux perfidies d'une marâtre, écoute avec une confiance ingénue et ravie les douceurs hypocrites, les pro-

messes menteuses de cet homme. Ignorante du danger qu'elle court, elle ne s'aperçoit qu'elle aime... que lorsque l'amour est à jamais enraciné dans son cœur... La malheureuse enfant n'a pas un ami, pas un parent pour l'éclairer sur les dangers qu'elle court, sur la position, sur les antécédents de l'homme qui la trompe...

— Assez, monsieur, assez, — m'écriai-je transportée d'indignation, car je souffrais cruellement de ce que devait ressentir Gontran. — C'est moi, moi seule qui dois répondre ici... Au lieu de me taire le passé que vous lui reprochez avec tant d'amertume... M. de Lancry, plein de franchise et de loyauté, a été au-devant des informations que je ne pouvais prendre; il m'a dit : — Je ne veux pas vous tromper; ma jeunesse a été dissipée, j'ai joué, j'ai été prodigue. Mais lorsque M. de Lancry a voulu me parler de sa fortune, du peu qu'il possédait encore, c'est moi qui n'ai pas voulu l'entendre... Je n'ai donc pas été trompée en accordant ma main à M. de Lancry; j'ai une foi profonde, absolue, dans les assurances qu'il m'a données, dans les promesses qu'il m'a faites, dans l'avenir que j'attends de lui; et, tout en regrettant amèrement cette triste discussion, je suis heureuse, oui, bien heureuse de pouvoir déclarer ici hautement, solennellement, que je suis fière du choix que j'ai fait...

M. de Mortagne me regardait avec un étonnement douloureux.

— Mathilde... Mathilde... Pauvre enfant... on vous abuse... vous ne savez pas ce qui vous attend...

— Monsieur, je respecterai toujours le sentiment qui a dicté votre conduite, et j'espère qu'un jour vous reviendrez de vos injustes préventions contre M. de Lancry.

Puis, allant vers la table où était posé le contrat, je le signai vivement, et je dis à M. de Mortagne :

— Voici ma réponse, monsieur, — et je donnai la plume à Gontran.

M. de Mortagne se précipita vers lui, et lui dit d'une voix émue, presque suppliante :

— Ayez pitié d'elle ! vous êtes jeune, tout bon sentiment ne peut pas être éteint dans votre cœur... grâce pour Mathilde, grâce pour tant de candeur, pour tant de confiance, pour tant de générosité ! N'abusez pas de votre influence sur elle... vous savez bien que vous ne pouvez la rendre heureuse... Est-ce sa fortune que vous convoitez?... eh ! monsieur, parlez... je suis riche...

A cette dernière offre, qui était un outrage, Gontran devint pâle de rage.

— Signez... oh! signez, — dis-je à M. de Lancry d'une voix défaillante.

— Oui, oui, je signerai, — dit-il avec une fureur contenue. — Ne pas signer serait m'avouer coupable, serait mériter les outrages de cet homme; ne pas signer serait m'avouer indigne de vous... mademoiselle; — et Gontran signa.

— Dites donc que ne pas signer serait renoncer à la fortune que vous convoitez, car vous êtes indigne de comprendre et d'apprécier les qualités de cet ange... Dans deux mois vous la traiterez aussi brutalement que vos maîtresses... si l'on n'y met ordre...

— Gontran, — dis-je tout bas à M. de Lancry, — je suis votre femme, accordez-moi la première chose que je vous demande... pas

un mot à M. de Mortagne... je vous en supplie... terminez cette scène qui me tue...

Gontran réfléchit pendant quelques moments, et me dit d'un air sombre :

— Soit, Mathilde... vous me demandez beaucoup... je vous l'accorde.

— Le sacrifice est consommé, — dit M. de Mortagne; — cela devait être ainsi... Allons, maintenant courage... plus que jamais il me reste à veiller sur vous, Mathilde... Si je le puis, je dois rendre les suites de votre fatale imprudence moins funestes pour vous... et empêcher les malheurs que je prévois... Soyez tranquille... partout où vous serez... je serai... partout où vous irez... j'irai... Ce monstre — et il montra mademoiselle de Maran — a été votre mauvais génie; je serai, moi, votre génie tutélaire... Et ici je déclare une guerre acharnée, sans merci ni pitié, à tous vos ennemis, quels qu'ils soient... Mes cheveux sont blancs, mon front est ridé, mais Dieu m'a laissé l'énergie du cœur et du dévouement. Hélas! pauvre enfant, je viens bien tard dans votre vie; mais, je l'espère, je ne viens pas *trop tard*... Adieu, mon enfant, adieu... Je vais signer ce contrat... j'assisterai à votre mariage, c'est mon droit, c'est mon devoir... En ce moment plus que jamais je tiens à remplir ce devoir et ce droit.

En allant à la table, il signa le contrat d'une main ferme. La voix, la figure de M. de Mortagne avaient un tel caractère d'autorité que personne ne dit mot; lorsqu'il eut signé, il dit :

— Monsieur d'Orbeval, monsieur de Versac, monsieur de Lancry... je ne rétracte rien de ce que j'ai dit... cela est vrai, je le maintiens et je le maintiendrai pour vrai, ici et partout. Il y a dix ans, j'aurais ajouté que je le soutiendrais l'épée à la main, monsieur de Lancry! Aujourd'hui je ne le dirai plus; ma vie appartient à cette enfant qui, je le vois, n'a plus que moi au monde. Ne souriez pas avec dédain, jeune homme; vous savez bien que M. de Mortagne n'a pas peur! — Puis, étendant son bras droit, il fit de son index un geste menaçant et impérieux, et dit à M. de Lancry :

— Si vous ne réparez pas votre vie passée; si par la tendresse la plus reconnaissante, si par une adoration de tous les instants vous ne vous rendez pas digne de cet ange, c'est vous qui aurez à trembler devant moi, monsieur! Oh! les regards furieux ne m'imposent pas, j'en ai dompté de plus farouches que vous. — Et M. de Mortagne se retira d'un pas lent.

A peine fut-il parti que l'espèce de stupeur qu'avait causée cet homme singulier se dissipa. Chacun l'attaqua, le déprisa, l'accusa de folie. On se rappela qu'environ neuf ans auparavant, il avait fait des sorties tout aussi incroyables et tout aussi sauvages. L'intérêt qu'il avait un moment excité en racontant la perfidie de mademoiselle de Maran se refroidit bientôt; presque tous nos parents se rallièrent à ma tante, et lui déclarèrent qu'ils ne croyaient pas un mot de la fable de M. de Mortagne au sujet des causes de sa captivité à Venise.

Quelques instants après son départ, nous nous rendîmes à la mairie.

Malgré la scène cruelle qui venait de se passer, ma confiance aveugle dans M. de Lancry ne faiblit pas. M. de Mortagne et madame de Richeville l'accusaient de fautes qu'il m'avait avouées, et dont il avait trouvé l'excuse et presque la justification dans son amour pour moi; je l'avais cru, et je n'éprouvais que de l'irritation contre M. de Mortagne et un redoublement de tendresse pour Gontran; je m'accusais avec amertume d'avoir été cause de cette scène si douloureuse pour lui, et je me promettais de la lui faire oublier à force de dévouement. Si l'on s'étonne d'une persistance à conclure ce mariage malgré tant d'avertissements vagues ou précis, c'est que l'on ne connaît pas cette aveugle et intraitable opiniâtreté de l'amour, qui augmente presque en raison de l'opposition qu'elle rencontre. Ce fut avec un religieux ravissement que je répondis *oui*, lorsqu'on me demanda si je prenais Gontran pour époux. La cérémonie terminée, nous revînmes à l'hôtel de Maran. Le lendemain matin, nous nous rendîmes à la chapelle de la chambre des pairs, où le mariage devait avoir lieu à neuf heures. En entrant, la première personne que j'aperçus fut M. de Mortagne. N'ayant pas été prévenu la veille, il n'avait pu assister au mariage civil.

Monseigneur l'évêque d'Amiens nous unit. Son allocution à Gontran fut grave, sérieuse, presque sévère; je pensai qu'on jugeait mon mari sur sa conduite passée; je fus presque orgueilleuse de l'espèce de conversion que son amour pour moi allait opérer dans l'avenir. En sortant de la chapelle, nous rentrâmes dans un salon que M. le grand-référendaire avait bien voulu mettre à notre disposition. J'étais près de la fenêtre avec Gontran et mademoiselle de Maran, attendant le retour de M. de Versac pour partir avec lui.

M. de Mortagne s'avança près de nous.

Les yeux de Gontran étincelèrent de colère... Effrayée, je lui pris le bras en lui disant : — Gontran, rappelez-vous votre promesse; mais

il me repoussa presque durement en me disant : — C'est bon... je sais ce que j'ai à faire; puis, s'avançant vers M. de Mortagne, il lui dit d'une voix sourde :

— J'ai enduré vos outrages et vos menaces, monsieur... tant que j'ai eu des raisons pour les endurer; ces raisons n'existent plus, et il faudra bien que vous me donniez satisfaction, maintenant que mademoiselle Mathilde est ma femme.

Mademoiselle de Maran prit Gontran par la main; son regard brilla d'une méchanceté infernale. Elle dit à M. de Lancry, en lui montrant M. de Mortagne :

— Désormais monsieur doit être sacré, inviolable à vos yeux, entendez-vous? Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, vous devez tout endurer de lui.

— Je dois tout endurer! — dit Gontran, — et pourquoi cela?

— Pourquoi cela?..... — et mademoiselle de Maran, jetant sur moi et sur M. de Mortagne un regard de vipère, dit avec son affreux sourire : — Vous devez tout endurer de M. de Mortagne, mon pauvre Gontran, par une raison toute simple... c'est qu'on ne peut pas se battre avec le PÈRE DE SA FEMME.

M. de Mortagne resta foudroyé..... Gontran le regardait avec stupeur. Moi... je fus quelques moments sans comprendre l'épouvantable portée des exécrables paroles de mademoiselle de Maran..... Puis, lorsqu'elles traversèrent ma pensée, brûlante comme un trait de feu, je ne pus que m'écrier : O ma mère! et je m'évanouis.

. . . . . .

Bien des années se sont écoulées depuis cette horrible scène; mon ami, bien des fois j'ai amèrement pleuré en y songeant; maintenant encore je pleure en la retraçant. O ma mère! ma mère, la plus sainte des femmes! ô vous dont l'angélique vertu rayonnait d'un éclat si pur que le monstre qui causait votre lente agonie n'avait pas même osé tenter de vous calomnier pendant votre vie! ô ma mère! il a fallu que vos cendres fussent depuis long-temps refroidies pour qu'une haine sacrilége osât profaner votre mémoire!

Telle fut mon enfance, telle fut ma première jeunesse jusqu'à l'époque de mon mariage.

CHAPITRE XX.

LA RETRAITE.

Après la célébration de mon mariage avec M. de Lancry, en sortant de la chapelle du Luxembourg, quel fut mon étonnement de voir une voiture attelée de chevaux de poste! Madame Blondeau était assise sur le siége de derrière. Le valet de chambre de M. de Lancry ouvrit la portière.

— Où allons-nous donc? — demandai-je à Gontran.

— Voulez-vous vous confier à moi? — me répondit-il en souriant.

Je montai, heureuse de penser que sans doute je ne reverrais plus mademoiselle de Maran; sa calomnie atroce et insensée contre ma mère avait mis le comble à mon aversion pour elle. En vain Gontran m'avait fait observer que ce n'était plus de la méchanceté, mais de la folie, que de si odieux soupçons tombaient d'eux-mêmes; je sentais qu'il me serait désormais impossible de me rencontrer avec mademoiselle de Maran.

La voiture partit rapidement.

Pendant trois heures que dura notre voyage, Gontran fut pour moi rempli d'attentions, de gracieuses prévenances; il me parla peu; ses paroles furent d'une bonté touchante, presque grave et recueillie. Il sentait, comme moi sans doute, qu'on ne peut s'initier aux grandes félicités que par une sorte de méditation rêveuse et mélancolique.

Il n'y a rien de plus sérieux, de plus pensif que le bonheur, lorsqu'il arrive à l'idéal. Je fus émue jusqu'aux larmes de l'expression de ten-

LA RETRAITE.

dresse protectrice avec laquelle Gontran me regarda souvent. Jamais, je crois, je ne me sentis l'âme plus élevée; jamais je n'eus d'aspirations plus généreuses. Je songeais avec enchantement à tous les grands, à tous les pieux devoirs que j'allais remplir. Je contemplais l'avenir avec une sérénité calme et fière; j'attendais avec une religieuse impatience le moment de prouver à M. de Lancry tout ce que valait mon cœur. En pensant enfin que peut-être, à force d'amour, je deviendrais indispensable au bonheur de la vie de Gontran, un moment j'éprouvai la folle ardeur, le glorieux enivrement, le magnifique orgueil que l'ambition doit causer aux hommes. . . . . .

Nous arrivâmes à Chantilly.

Nous étions à la fin d'avril. Le soleil à demi voilé répandait une lumière douce et tiède. A mon grand étonnement, notre voiture entra dans la forêt, côtoya les étangs si pittoresques de la Reine-Blanche, et atteignit la lisière des bois qui bordent le *désert*. M. de Lancry me fit descendre de voiture, il la renvoya avec son valet de chambre; madame Blondeau restait seule près de nous. Gontran, souriant de ma surprise, m'offrit son bras.

Nous suivîmes un petit sentier déjà tout parfumé de violettes et de primevères. Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes devant une haie d'aubépine fleurie, très-haute, très-épaisse, au milieu de laquelle était une porte de bois rustique.

Blondeau l'ouvrit, nous entrâmes.

Je vis une maisonnette et un jardin qui auraient tenu dans le grand salon de l'hôtel de Maran.... Jamais chalet d'opéra ne fut plus coquettement orné que cette maisonnette; son toit disposé en gradins était couvert de pots de fleurs cachés dans la mousse; les massifs du jardin étaient tellement encombrés de rosiers, d'héliotropes, de jasmins, de petits lilas de Perse, que ce parterre ressemblait à une immense jardinière ou à un gigantesque bouquet. Notre maisonnette se composait d'un rez-de-chaussée; on y entrait par un petit salon où je vis, avec une douce surprise, mon piano, ma harpe, mes livres que j'avais laissés la veille à l'hôtel de Maran. Cela tenait du prodige. A droite, deux petites chambres pour moi; à gauche, l'appartement de Gontran; au fond du jardin, une chaumière en bois rustique renfermant la chambre de Blondeau et la cuisine. Dire l'élégance incroyable, presque féerique, de ce petit Eden, serait aussi impossible que de peindre ma reconnaissance envers Gontran, ou ma folle joie d'enfant en songeant que nous allions vivre là pendant quelque temps.

M. de Lancry demanda en riant à Blondeau si elle serait capable de nous faire chaque jour à dîner. Ma gouvernante répondit très-fièrement qu'elle nous étonnerait par son savoir-faire, car elle seule devait nous servir pendant notre séjour dans ce chalet.

Ai-je besoin de vous dire combien j'appréciai cette délicate attention de Gontran?

Il était trois heures à peine; je pris le bras de mon mari pour faire une longue promenade dans la forêt. Le soleil avait peu à peu dissipé les nuages qui le voilaient; l'air était embaumé, saturé des mille floraisons du printemps; les feuilles, encore d'un vert tendre, frémissaient au léger souffle de la brise; des oiseaux de toute espèce gazouillaient, voltigeaient, se cherchaient dans ces arbres magnifiques, et troublaient seuls de leurs petits cris joyeux le profond silence de la forêt. Mon cœur se dilatait avec force. J'aspirais avec une ineffable avidité tous les parfums, toutes les suaves émanations de la nature. Je m'appuyai davantage sur le bras de Gontran... nous marchions lentement... A peine nous échangions de temps à autre quelques rares paroles... Un moment je voulus me rappeler quelques impressions de ma première jeunesse : chose étrange! cela me fut presque impossible. Le passé m'apparaissait comme vague, voilé; mes souvenirs m'échappaient. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette bizarre sensation. Était-ce donc que le bonheur présent envahissait, absorbait assez mes facultés pour m'ôter même la mémoire des anciens jours? Bientôt ces ressentiments devinrent si vifs que je fermai à demi les yeux, je ne pus faire un pas; malgré moi ma tête appesantie s'appuya sur l'épaule de Gontran, et je joignis mes deux mains sur son bras...

Mon mari, sans doute aussi ému que moi, s'arrêta, et ne troubla pas cet accablement ineffable.

— Pardon, — lui dis-je après quelques minutes de silence; — je suis bien faible et bien enfant, n'est-ce pas? Mais que voulez-vous? tant de bonheur est au-dessus de mes forces... Oh! que vous devez être heureux d'inspirer autant d'amour!...

— Vous avez raison, Mathilde, car l'inspirer, c'est le ressentir! C'est à moi de vous demander pardon de mon silence... Et pourtant non... car c'est aussi un langage que le silence... il exprime tant de choses que la parole est impuissante à rendre!... Dites, Mathilde, quels mots pourraient peindre ce que nous éprouvons?

— Oh! cela est vrai; il me semble aussi que la parole doit se taire lorsque la pensée s'entretient avec l'âme... Mais, mon Dieu! — ajou-

LA LUNE DE MIEL.

tai-je en souriant, — vous allez trouver cela bien métaphysique, bien ridicule. Voyez combien vous avez raison... Je veux expliquer ces adorables impressions, et je dis des folies. Continuons notre promenade, et laissons nos deux cœurs s'entretenir silencieusement.

Le soleil commençait à s'abaisser lorsque nous rentrâmes au chalet, déjà presque noyé dans les ombres du soir, tant les arbres qui l'environnaient étaient touffus. Nous trouvâmes avec plaisir dans le salon un feu de pommes de pin bien pétillant, que madame Blondeau nous avait allumé, car les soirées du printemps étaient encore froides. Un charmant petit couvert était mis près de la cheminée. Gontran m'avoua naïvement qu'il était très-disposé à faire honneur aux talents de ma gouvernante : elle s'était surpassée. Notre dîner fut très-gai; nous nous servions nous-mêmes. Je voulais prévenir les désirs de Gontran, lui les miens; de là de folles discussions dans lesquelles il finissait toujours par céder.

Après dîner, il ouvrit la porte du salon; il y avança un grand fauteuil où je m'assis.

— Voyez donc quelle belle soirée, — me dit-il.

Un clair de lune admirable jetait des flots de lumière argentée sur notre petit jardin et sur la cime des grands arbres qui l'entouraient. Le silence le plus solennel régnait dans la forêt... Au-dessus de nous les étoiles brillaient dans les profondeurs du firmament; autour de nous les fleurs épandaient leurs parfums. Gontran s'assit à mes pieds. Son noble et beau visage était tourné vers moi; un pâle rayon de la lune se jouait sur son front et sur ses cheveux. Il tenait une de mes mains dans les siennes et me contemplait avec une sorte d'extase... Étrange contraste de notre nature! A ce moment, je crois, j'atteignis l'apogée du bonheur : l'homme que j'aimais de toutes les forces de mon âme était à mes pieds. Le calme mystérieux d'une belle nuit ajoutait encore à mes ravissements. A ce moment pourtant, une indéfinissable tristesse s'empara de mon cœur... je pleurai. Gontran vit mes larmes; bientôt ses yeux se mouillèrent aussi. Je penchai mon front accablé sur le sien, et nos pleurs se confondirent.

Hélas! hélas!... pourquoi ces larmes? Sommes-nous donc si malheureusement doués, que la grandeur de certaines félicités nous écrase? ou bien la tristesse involontaire qu'elles nous inspirent est-elle un pressentiment de leur peu de durée? . . . . . .

. . . . . .

Que dirai-je de ces jours fortunés, si beaux, si rapides, de cette vie

d'amour et de solitude que Dieu voulut environner de toutes ses splendeurs, car le temps fut toujours admirable?

Un crayon de notre journée fera comprendre l'amertume de mes regrets lorsqu'il fallut abandonner cette existence enchanteresse.

Chaque matin, après avoir admiré ma corbeille de jasmin et d'héliotrope, qui ne m'avait jamais manqué à mon réveil, et que Gontran se plaisait à cueillir lui-même dans notre parterre, chaque matin nous allions de très-bonne heure nous promener à pied dans la forêt, fouler avec joie les grandes herbes trempées de rosée, savourer les parfums des plantes aromatiques, et voir les cerfs et les biches se retirer dans l'épaisseur des taillis. Lorsque le soleil commençait à s'élever, nous revenions déjeuner; puis après, les stores de notre petit salon baissés, jouissant de la fraîcheur et de l'ombre, nous nous reposions de notre promenade du matin en faisant quelquefois une sieste pendant la chaleur du jour.

Ensuite je me mettais souvent au piano; je chantais avec Gontran certains duos, certains airs auxquels nous attachions de tendres souvenirs. D'autres fois nous lisions. Le timbre de la voix de Gontran était charmant; c'était pour moi un bonheur toujours nouveau que de lui entendre lire un de mes poètes favoris. Ces douces occupations étaient mêlées de longues causeries, de projets d'avenir, de doux regards déjà jetés sur le passé. Puis, à l'heure du dîner, nous allions nous habiller avec autant de coquetterie et de recherche que si nous eussions habité un château rempli de monde. J'attachais un prix infini aux louanges, aux flatteries de Gontran; je prenais plaisir à me coiffer moi-même, afin de ne devoir qu'à moi tous les succès que je voulais obtenir auprès de lui.

Malgré l'essai des talents de madame Blondeau, M. de Lancry, qui avouait franchement son goût pour la bonne chère, avait fait venir son cuisinier à Chantilly; au moyen d'une cantine de chasse parfaitement organisée, notre dîner nous arrivait chaque jour de ce village avec de la glace, des fruits; Blondeau n'avait qu'à nous servir. Gontran avait aussi des chevaux à Chantilly. Après dîner, notre calèche venait nous prendre, et nous partions pour de longues promenades dans les magnifiques allées de la forêt. Nous revenions quelquefois à la nuit au clair de lune, bercés par les plus adorables rêveries; puis nous rentrions. La voiture s'en allait, et Blondeau nous servait le thé!... Oh! que de longues soirées ainsi passées! la porte de notre salon ouverte, et nous... jouissant de toutes les beautés de ces nuits de printemps, dont

le silence n'était interrompu que par le léger bruissement du feuillage! Oh! que d'heures ainsi passées, pendant lesquelles j'écoutais Gontran me raconter sa vie, sa première jeunesse, les combats de son père, un des héros de la Vendée, bravement mort dans les landes sauvages de la Bretagne pour sa foi, pour son roi. Avec quelle insatiable curiosité j'interrogeais Gontran sur la guerre qu'il avait faite, lui, sur les dangers qu'il avait courus! Plus je pénétrais dans le passé, grâce à sa confiance, plus je reconnaissais la vanité, l'injustice des accusations de madame de Richeville et de M. de Mortagne. Ils m'avaient dépeint Gontran comme un homme d'un caractère inégal, égoïste, dur, profondément blasé, incapable de comprendre les délicatesses d'un amour élevé... Avec quelle joie, avec quel orgueil je trouvais au contraire Gontran rempli de douceur, de prévenances, de tendresse, et doué surtout du tact le plus parfait, le plus exquis!

. . . . . .

Ce bonheur durait depuis trois semaines. Un soir, en prenant le thé, Gontran me dit en souriant :

— Mathilde, j'ai une grave proposition à vous faire.

— Oh! dites... dites, mon ami.

— C'est de prolonger encore quelque temps notre séjour ici... si cette solitude ne vous déplaît pas.

— Gontran... Gontran.

— Vous acceptez donc?...

— Si j'accepte? avec joie, avec ivresse!... Mais vous me gâtez ainsi la vie, Gontran; une fois rentrée dans le monde... que de regrets!... quels sacrifices!... Eh! pour qui? et pourquoi? mon Dieu!

— Vous avez raison, Mathilde, — dit Gontran en soupirant. — Pourquoi? pour qui? Il y a tant de charmes dans cette existence! et il faut la quitter pour aller se jeter dans ce gouffre étincelant qu'on appelle le monde.

— Mais qui nous y force, mon ami? A quoi bon la fortune, si ce n'est à vivre librement à sa guise... Mais non, vous dites cela par bonté pour moi, Gontran... Vous êtes trop jeune encore, trop brillant pour renoncer au monde...

— Pauvre enfant, — dit Gontran en souriant doucement, — c'est vous, au contraire, qui êtes trop jeune pour vous priver de plaisirs que vous connaissez à peine... Long-temps prolongée, cette vie que vous trouvez charmante vous semblerait monotone.

— Ah ! Gontran, vous dites que je suis belle... vous vous lasserez donc de ma beauté?

— Mathilde, quelle différence !

Un bruit de pas et de voix inaccoutumé interrompit Gontran. On parlait de l'autre côté de la haie. On frappa bientôt à la porte du jardin. Il était onze heures du soir. Cela m'inquiéta.

— Je vais ouvrir, me dit Gontran.

— Grand Dieu ! mon ami, prenez garde.

— Il n'y a rien à craindre : cette forêt est toute la nuit parcourue par les gardes de M. le duc de Bourbon.

— Qui est là? — dit Gontran.

— Moi, Germain, monsieur le vicomte.

C'était un palefrenier de M. de Lancry. Mon mari ouvrit la porte.

— Que veux-tu?

— Le chasseur de M. le comte de Lugarto apporte une lettre à M. le vicomte ; il est venu en courrier. Il savait où nous étions logés avec les chevaux à Chantilly ; il est venu nous trouver, et nous a dit de le conduire à monsieur, ayant une lettre pressée à lui remettre.

— Où est cet homme?

— Là, derrière la porte, monsieur le vicomte.

— Fais-le entrer.

A la clarté que jetait la lampe du salon, je vis un homme de grande taille vêtu en courrier. Je ne sais pourquoi sa physionomie me sembla sinistre. Il ôta sa casquette et remit une lettre à Gontran. M. de Lancry, depuis l'arrivée de cet homme, semblait vivement contrarié... presque abattu. Il s'approcha de la lampe, prit la lettre et la lut rapidement... Par deux fois il fronça les sourcils, et me parut réprimer un mouvement d'impatience ou de colère... Après avoir lu, il déchira la lettre et dit au courrier :

— C'est bon, vous direz à votre maître que je le verrai demain à Paris. — Puis, s'adressant à son palefrenier, M. de Lancry ajouta : — Tu donneras l'ordre à Pierre d'amener demain matin ici la voiture de voyage. Vous autres, vous partirez ce soir pour Paris avec les chevaux et la calèche. En arrivant à l'hôtel, vous direz que tout soit prêt, car j'arriverai dans la journée.

Les deux domestiques partis, je dis à Gontran avec inquiétude :

— Vous semblez contrarié, mon ami... Qu'avez-vous?

— Rien, je vous assure... rien... un service assez important... que

me demande un de mes amis qui arrive d'Angleterre. Cela m'oblige de me rendre à Paris plus tôt que je ne le pensais.

— Quel dommage de quitter cette retraite! — dis-je à Gontran sans pouvoir retenir mes larmes.

— Allons... allons... — me dit-il doucement, — Mathilde, vous êtes une enfant!

— Mais nous y reviendrons. Oh! n'est-ce pas? Cette petite maison sera pour nous un souvenir vivant et sacré!

— Sans doute, sans doute, Mathilde; mais je vous laisse. Il faudra que nous partions demain de très-bonne heure; j'ai hâte d'arriver à Paris... Vous devez avoir quelques ordres à donner à madame Blondeau. Je vais me promener; j'ai un peu de migraine.

— Mon ami, permettez-moi de vous accompagner.

— Non, non, restez.

— Je vous en prie, Gontran, puisque vous souffrez.

— Encore une fois, je préfère être seul... — dit M. de Lancry avec une légère impatience. — Et il se dirigea vers la porte du jardin.

Je versai des larmes... larmes amères, cette fois...

Retirée chez moi, j'attendis le retour de Gontran. Il revint une heure après, se promena long-temps encore dans le salon, et rentra chez lui.

CHAPITRE XXI.

LE DÉPART.

Je passai une nuit remplie d'angoisses en songeant à l'inquiétude, à l'agitation que M de Lancry n'avait pu dissimuler. Au point du jour, je me levai; j'étais douloureusement oppressée. Je voulais jeter un dernier regard sur cette mystérieuse et charmante retraite où j'avais passé des moments si heureux. Hélas! était-ce un présage? Tant de bonheur devait-il à jamais s'évanouir?... Le ciel, si pur pendant tant de jours, se voilait de nuages noirs; un vent froid gémissait tristement à travers les grands arbres de la forêt. La prédisposition de l'âme est un prisme qui colore les objets extérieurs de ses reflets sombres ou riants. Je fis une remarque puérile, mais elle me navra... Toutes les fleurs qui ornaient cette demeure avaient été apportées et transplantées comme une décoration champêtre. Peu à peu elles avaient langui et s'étaient flétries. Absorbée par mon bonheur, voyant tout à travers les rayonnements que l'amour jetait sur ma vie, je ne m'étais pas aperçue de l'insensible étiolement de ces plantes; mais à ce moment, sous ce ciel gris, pensant à ce départ qui m'affligeait, je fus douloureusement frappée de ce spectacle. Malgré moi, je fis un vague rapprochement entre les jours heureux que je venais de passer et l'existence de ces fleurs.... pauvres fleurs éphémères, dépaysées, sans racines, qui, au lieu de s'épanouir chaque matin toujours fraîches et vivaces, mou-

raient d'une mort précoce, après avoir jeté un parfum, un éclat passagers.

Je frémis... en me demandant s'il en devait être ainsi de la félicité que j'avais goûtée. Pourtant je voulus échapper à ces réflexions pénibles; je les regardai comme un blasphème. Je cueillis pieusement quelques branches d'héliotrope et de jasmin que je me promis de garder toujours; je pensai qu'après tout j'étais folle de chercher de douloureux pronostics dans un état de choses qu'il dépendait de moi de faire cesser. Je résolus d'établir un jardinier dans notre maisonnette pour y cultiver des fleurs qui, cette fois, ne mourraient pas au bout de quelques jours. Par une réflexion bizarre, je me demandai pourquoi l'on entretenait si religieusement les tristes jardins des tombeaux, et pourquoi l'on n'entourerait pas des mêmes soins pieux et touchants les lieux consacrés par quelques souvenirs chéris.

Je rentrai. Gontran semblait encore plus soucieux que la veille. La voiture arriva; nous partîmes.

M. de Lancry ne prononça pas un mot de regret sur l'abandon où nous laissions notre retraite à la garde d'un de ses gens; cela me fit mal. Après quelques moments de silence, Gontran me dit :

— Mathilde, je vous présenterai demain un de mes meilleurs et de mes plus intimes amis, M. Lugarto, qui arrive de Londres. C'est pour lui rendre un service assez important qu'il me demande que je quitte Chantilly. Nous verrons souvent Lugarto; je l'aime beaucoup; je désire que vous l'accueilliez avec bienveillance.

— Quoique M. Lugarto soit cause de notre brusque retour à Paris, — dis-je en souriant à M. de Lancry, — je vous promets d'oublier ce grand grief, et de recevoir votre ami comme vous le désirez. Mais vous ne m'avez jamais parlé de lui?

— J'étais à la fois si distrait et si absorbé par mon amour, — reprit Gontran avec grâce, — qu'il y a bien des choses que je ne vous ai pas dites... J'avais laissé Lugarto à Londres; il est très-paresseux; il écrit rarement, et j'avais de trop charmantes compensations pour m'apercevoir du silence de cet ingrat.

— Mais savez-vous, Gontran, qu'il faut que vous aimiez en effet beaucoup M. Lugarto pour lui faire le sacrifice que vous lui faites..... Nous étions si heureux dans notre retraite!

— Oui, oui, sans doute; mais, de son côté, Lugarto m'a autrefois rendu de très-grands services; je vous conterai cela.

— Oh! alors, mon ami, si vous acquittez une dette de reconnais-

sance, je ne me plains plus; d'ailleurs j'ai mon projet, et, à mon tour, je vous demanderai une grâce à laquelle je tiens beaucoup.

— Parlez... parlez... Mathilde.

— Eh bien! il faut me promettre de venir chaque mois passer quelques jours dans notre maisonnette de Chantilly.

Gontran me regarda avec étonnement.

— Mais cette maison ne m'appartient pas, me dit-il.

Mon cœur se serra douloureusement.

— Comment cela? lui demandai-je.

— Mon Dieu! rien de plus simple; j'avais chargé mon homme d'affaires de me chercher une petite maison à Chantilly ou dans quelque endroit bien retiré, et de me la louer pour la saison; il m'a trouvé cette maison de paysan presque enclavée dans la forêt: je vins la voir, cela me parut charmant comme position, j'y envoyai mon tapissier qui est très-bon décorateur; car, vous le voyez, il a transformé une affreuse chaumière en un vrai chalet d'opéra. Cela se trouvait d'autant mieux que le propriétaire de cette masure et des quelques arpents de terre qui en dépendent est sur le point de les vendre à M. le duc de Bourbon; dès qu'on aura enlevé ce que nous avons laissé dans cette maisonnette, on l'abattra; je ne l'avais louée que pour quatre mois, et il nous reste, je crois, encore environ trois semaines de jouissance.

Hélas! les paroles de Gontran me rappelèrent cruellement ma remarque du matin sur l'éclat factice des fleurs éphémères de notre jardin. Sans le vouloir, M. de Lancry me causait un sensible chagrin. Cet homme d'affaires, ce tapissier, ce loyer... tous ces mots vinrent gâter un à un tous mes souvenirs chéris. Sans doute je n'étais pas assez insensée pour vouloir échapper aux réalités de la vie; mais il me semblait qu'un si petit réduit devait rester environné de tout son prestige, de toute sa poésie, et que, sans prodigalité folle, on aurait pu le respecter à tout jamais. Je n'accusai pas Gontran; absorbé par le bonheur présent, il avait pu négliger l'avenir; je songeai qu'à nous autres femmes était surtout réservé le culte du passé.

— Gontran, — lui dis-je, — je suis toute fière d'une pensée que vous n'avez pas eue malgré votre cœur si ingénieusement inventif.

— Parlez, ma chère Mathilde.

— Il nous faut acquérir tout de suite cette maison et le petit champ qui l'environne, puisque heureusement cela n'est pas encore vendu à M. le duc de Bourbon.

— Vous n'y songez pas, Mathilde, le prince doit payer la conve-

nance de cette acquisition. Le propriétaire nous ferait les mêmes conditions qu'au prince, et, dans de pareilles circonstances, ces gens-là ont toujours des prétentions exorbitantes.

— Mais encore... combien cela vaut-il?

— Que sais-je? peut-être trente, quarante mille francs, plus même, car on ne peut assigner de prix raisonnable à une chose toute de convenance...

— Comment! ce ne serait pas plus cher que cela? — m'écriai-je avec joie.

— Enfant! — me dit Gontran en me serrant tendrement la main.

— Mais qu'est-ce que c'est que trente mille francs auprès...?

— Écoutez, Mathilde, — me dit M. de Lancry en m'interrompant avec bonté, — puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que nous parlions un peu raison... et *ménage*, comme l'on dit; c'est très-ennuyeux, mais très-nécessaire, et puis je désire savoir si les dispositions que j'ai prises vous conviendront.

— Parlez, mon ami; mais je ne vous tiens pas quitte de notre maisonnette, j'y reviendrai tout à l'heure.

Gontran haussa les épaules en souriant, me regarda et continua :

— Vous comprenez, Mathilde, que notre position nous oblige à tenir un état de maison convenable, digne de notre fortune, et qui vous mette enfin à même de jouir des plaisirs de votre âge.

— Notre chalet... voilà tout l'état de maison que mon cœur désire.

— Mathilde, parlons sérieusement. Voici comment j'ai arrangé nos dispositions intérieures : nous aurons un maître d'hôtel, un valet de chambre pour vous, un pour moi; quatre valets de pied pour l'antichambre et...

— Mais, mon ami, je vous assure que pour moi je préfère réduire cette livrée, et conserver notre petit paradis.

— Soyez donc raisonnable. Il faut, ma chère enfant, d'abord parler des dépenses nécessaires... Notre écurie se composera de quatre chevaux de voiture et d'un cocher pour vous : pour moi, de deux chevaux de harnais et de deux ou trois chevaux de selle, avec mes gens d'écurie anglais, deux femmes pour vous sans compter madame Blondeau; un cuisinier et son aide compléteront notre domestique. Pardonnez-moi ces détails, ma chère Mathilde; mais une fois tout ceci convenu, nous n'en parlerons plus.

— Je vous écoute, mon ami; tout à l'heure je vous ferai mes observations.

— Nous habiterons l'hôtel Rochegune pendant l'hiver; ensuite nous ferons un voyage aux eaux ou en Italie, afin de revenir dans votre terre de Maran vers le mois de septembre pour la chasse; nous y resterons jusqu'à la fin de janvier, époque de notre retour à Paris. Vous aurez un soir par semaine pour recevoir. Vous choisirez vos jours de loge, l'un à l'Opéra, l'autre aux Bouffes. Enfin, si vous trouvez que mille francs par mois vous suffisent pour votre toilette, nous conviendrons de cette somme.

— Mon ami...

— Encore un mot, ma chère Mathilde, et je me tais, — dit Gontran en souriant. — Vous voyez que notre état de maison est fort simple; dans notre position, nous ne pouvons avoir moins; ne m'en voulez pas si maintenant j'arrive à de grands vilains chiffres. Votre fortune s'élève à cent trente mille francs de rente environ; avec ce qui me reste de la mienne, nous pouvons donc compter à peu près sur un revenu de cent cinquante mille francs; mais en défalquant l'acquisition de l'hôtel Rochegune, les non-valeurs et les économies que nous devons rigoureusement tenir en réserve pour les cas imprévus, nous ne devons calculer à peu près que sur cent mille francs par an. Eh bien! ma chère Mathilde, il ne nous faut ni plus ni moins que cela pour tenir notre maison sur le pied que je vous ai dit. Vous le voyez, nous n'avons que ce que l'on pourrait appeler le *nécessaire du luxe*, sans aucun superflu, car toutes les dépenses que je vous ai énumérées sont absolument indispensables.

— Ce que vous ferez sera toujours parfaitement fait, mon ami, quoiqu'il me semble qu'on puisse vivre très-heureux sans sacrifier autant au *nécessaire*, comme vous dites; mais ce qui vous plaît est bien: je ne veux voir que par vos yeux, ne penser que par votre pensée. Seulement, dussé-je pour cela retrancher sur ce que vous m'accordez, je veux... vous entendez, je veux absolument mon chalet de Chantilly; c'est pour moi la plus indispensable, la plus nécessaire, la moins superficielle de toutes les dépenses; ce sera mon luxe de cœur. Nous irons de temps en temps y faire un joli pèlerinage avec ma pauvre Blondeau pour toute suite.

— Allons, allons, soyez tranquille, nous reparlerons de cela, jolie petite opiniâtre, — me dit Gontran avec gaieté. — Ah! j'oubliais; il faudra envoyer notre architecte à votre château de Maran. Depuis vingt ans il n'a été habité que par votre régisseur; il doit être en ruines.

— Sans doute... et puis un château, c'est si grand!... Tenez, mon ami... grondez-moi ; mais votre chalet m'a gâtée... Ah ! que le printemps de Paris va me sembler pesant et ennuyeux auprès de notre beau printemps de la forêt!... Voyez comme je suis rancunière, je ne puis vraiment pardonner à votre ami les sacrifices que vous lui faites.

— A propos de Lugarto, — me dit Gontran, — il faudra excuser chez lui certaines façons un peu cavalières, qui ne sont peut-être pas de la plus exquise compagnie... Il a toujours été si gâté!

— Que voulez-vous dire?

— Mais tenez, Mathilde, je ne puis mieux faire que de vous tracer à peu près le portrait de Lugarto; au moins vous le connaîtrez lorsque je vous le présenterai. Lugarto a vingt-deux ou vingt-trois ans à peine : il est d'origine brésilienne. Son père, fils d'un esclave sang mêlé, avait été affranchi dès son enfance. Ce père, d'abord intendant

d'un très-grand seigneur portugais, géra si bien ou si mal la fortune de son maître qu'il le ruina complétement, et qu'il acquit une grande

partie de ses biens. Telle fut l'origine d'une fortune d'abord considérable, puis enfin colossale; car des entreprises et des concessions de mines dans l'Amérique du Sud augmentèrent tellement ses biens qu'à sa mort M. Lugarto laissa à son fils plus de soixante millions. M. Lugarto père avait vécu aux colonies avec le faste et la dépravation d'un satrape. Profondément corrompu, affichant un cynisme révoltant, aussi lâche que méchant, il avait, dit-on, dans un accès de colère féroce, tellement maltraité sa femme qu'elle était morte des suites de ces violences.

— Mais c'était un monstre qu'un pareil homme! — m'écriai-je. — Quel triste et cruel héritage qu'une telle mémoire!... Son fils doit être bien à plaindre, malgré ses millions!

— D'autant plus à plaindre, — dit Gontran en souriant avec amertume, — que son père lui a donné les plus hideux exemples. Maître à quinze ans d'une fortune de roi, Lugarto a grandi au milieu des excès, des adulations de toutes sortes. A vingt ans, il éprouvait déjà la satiété de la vieillesse, grâce à l'abus de tout ce qu'on peut se procurer avec l'or. D'une nature frêle, délicate, étiolé avant son développement, il n'a de jeune que son âge; sa figure même, malgré des traits agréables, a quelque chose de morbide, de flétri, de convulsif, qui révèle de précoces infirmités.

J'écoutais Gontran avec étonnement; en me traçant le portrait de M. Lugarto, sa voix avait un accent d'ironie mordante; il semblait se complaire dans la triste peinture du caractère de cet homme. Un moment je fus sur le point de faire cette observation à Gontran, puis je ne sais quel scrupule me retint : il continua :

— Au moral, Lugarto est un homme profondément dépravé, sans foi, sans courage, sans bonté, habitué à mépriser souverainement les hommes, car presque tous ont bassement flatté sa fortune. Tour à tour d'une prodigalité folle et d'une avarice sordide, ses dépenses n'ont qu'un mobile, l'orgueil; qu'un but, l'ostentation. Le procureur le plus retors ne sait pas mieux les affaires que lui; seul, il gère son immense fortune avec une sagacité, avec une habileté incroyables, et il s'enrichit encore chaque jour par les spéculations les moins honorables. Portrait fidèle de son père, l'ignoble rapacité de l'esclave lutte encore chez lui contre la ridicule vanité de l'affranchi; tout prouve cette double nature : son luxe sévèrement réglé, son faste retentissant, mais parcimonieux; tout, jusqu'à ses bruyantes aumônes faites orgueilleusement et sans l'intelligence du malheur qu'il secourt, mais

qu'il ne plaint pas... Deux plaies incurables empoisonnent pourtant la royale opulence de Lugarto, la bassesse de son extraction et la conscience du peu qu'il vaut personnellement. Aussi, par un compromis qui ne trompe que lui, il s'est affublé du titre de comte, et s'est fait fabriquer je ne sais quelles grotesques armoiries. Exalté par l'adulation et par l'orgueil, l'adulation et l'orgueil le torturent; il le sait : c'est à sa fortune qu'on accorde les prévenances dont on l'entoure; pauvre demain, il serait conspué; alors parfois sa rage contre le sort n'a pas de bornes; mais Lugarto est aussi lâche que méchant, et il se venge en maltraitant avec la plus cruelle dureté ceux que leur dépendance oblige à supporter ses violences; des femmes... des femmes même n'ont pas été à l'abri de ses brutalités... Eh bien, malgré cela, malgré tant de vices odieux, le monde n'a toujours eu pour lui que des sourires; les plus hardis lui ont témoigné de l'indifférence.

Ne pouvant me contenir plus long-temps, je m'écriai :

— Eh! comment osez-vous appeler un tel homme votre ami? comment avez-vous pu lui sacrifier nos plus chers désirs?... En vérité, Gontran, je ne vous comprends pas.

M. de Lancry, sans doute rappelé à lui par ces mots, me regarda d'un air interdit.

— Que dites-vous, Mathilde?

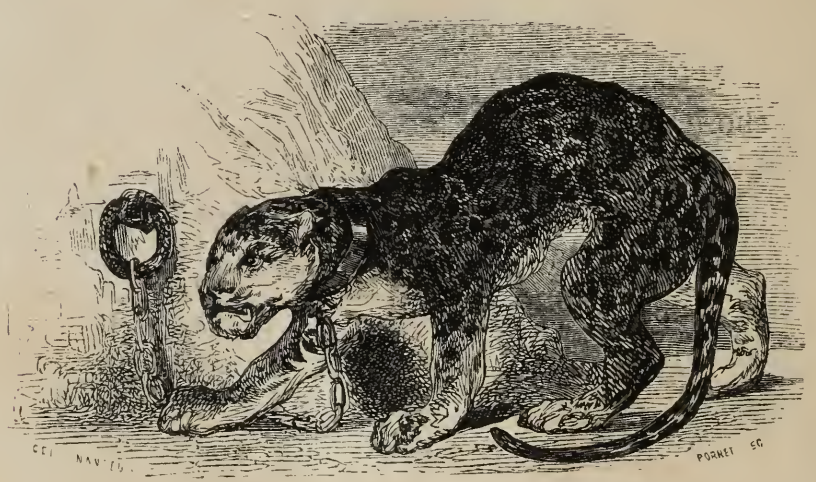
— Je vous demande comment vous pouvez appeler M. Lugarto votre ami?... Mais jamais je ne consentirai à recevoir chez moi un homme aussi pervers, aussi odieux... Et c'est pour lui que vous quittez sitôt cette retraite où nous vivions si heureux?... Gontran, il y a là quelque chose d'inexplicable!

M. de Lancry se remit de son émotion, et me dit en souriant :

— Écoutez une comparaison bien ambitieuse, Mathilde... L'homme qui parvient à dompter et à rendre sociables et soumis le tigre et la panthère, ne prend-il pas en amitié la bête féroce qu'il a pu rendre douce et obéissante? Eh bien! quoique ce pauvre Lugarto ne soit pas un tigre, il y a, je crois, un peu de ce sentiment-là dans mon amitié pour lui. Oui, autant je l'ai vu dédaigneux, méchant, altier pour les autres, autant pour moi il a toujours été bon, prévenant, dévoué. Je vous l'avoue, Mathilde, je n'ai pu m'empêcher d'être profondément touché des preuves nombreuses d'affection qu'il m'a données... et, vous le concevez, avec bien du désintéressement. Toujours dominé par la crainte de n'être recherché que pour sa fortune, il ressent pour moi une affection confiante qu'il n'éprouve pour personne. Eh bien!

dites, Mathilde, mon cœur... ma vanité... je dirais presque mon hon neur, ne m'ordonnent-ils pas de l'accueillir avec bienveillance?

Déjà je connaissais assez la physionomie de Gontran pour avoir remarqué en lui une sorte de contrainte pendant qu'il m'expliquait la cause de son amitié pour M. Lugarto, tandis qu'au contraire il s'était laissé aller à une franche amertume en dépeignant l'odieux caractère de cet homme. Sans pouvoir justifier mes soupçons, je sentais qu'il y avait là quelque mystère; les explications de Gontran ne me rassurèrent qu'à demi. Pourtant tel est le prestige de l'amour, que peu à peu, en réfléchissant à ce que venait de me dire Gontran, je vis une nouvelle preuve du charme qu'il inspirait dans l'influence extraordinaire qu'il exerçait sur M. Lugarto. Si j'avais eu besoin de m'excuser à mes propres yeux de n'avoir pu résister aux rares séductions de Gontran, ne me serais-je pas dit que je devais céder à cette inévitable fatalité, puisque les caractères les plus intraitables, les plus altiers n'avaient pu y échapper. Que dirai-je? ma passion était si aveugle que M. Lugarto me devint presque moins odieux par la pensée qu'il avait subi l'irrésistible empire de Gontran.



CHAPITRE XXII.

LES VISITES DE NOCES.

M. de Lancry avait profité de notre absence pour faire disposer l'hôtel de Rochegune; nous le trouvâmes prêt à notre arrivée. Quoique cette maison fût splendide, je ne pus vaincre un sentiment de tristesse en y entrant. Tout m'était pour ainsi dire nouveau dans cette demeure, et l'inconnu m'a toujours glacée. Ursule et son mari étaient partis. Elle devait passer l'automne à notre terre de Maran; M. Sécherin l'y amènerait et viendrait la reprendre, ses occupations ne lui permettant pas une longue absence.

Le lendemain du jour de notre arrivée, je m'éveillai de bonne heure; je sonnai Blondeau, elle entra.

— Eh bien!... et mes fleurs? — lui dis-je en ne lui voyant pas la corbeille de jasmin et d'héliotrope qu'elle m'avait toujours présentée chaque matin depuis mes fiançailles avec Gontran.

— On n'en a pas apporté, madame.

— C'est impossible!

— Je puis vous assurer, madame, qu'on n'a rien apporté... Je viens de l'antichambre.

— C'est impossible, encore une fois; je t'en prie, retournes-y, ma bonne Blondeau.

Elle revint sans fleurs...

Ce fut un enfantillage, sans doute, mais les larmes me vinrent aux yeux.

Blondeau s'en aperçut et me dit :

— Mais, madame, nous sommes seulement ici depuis hier, ça ne peut être qu'un oubli.

Hélas ! oui, ce n'était qu'un *oubli*, et cet oubli me faisait mal... Dans ma superstition de cœur, j'attachais une importance, une signification extrême à cette preuve quotidienne du souvenir de Gontran. C'était très-simple en soi-même, il ne s'agissait que de donner un ordre et d'en surveiller l'exécution ; c'est par cela même que je ressentais plus vivement encore ce chagrin qu'on aurait pu si facilement m'épargner. Blondeau, voyant mes larmes, voulut me consoler ; elle m'avoua que les craintes qu'elle avait eues de ne pas me voir heureuse étaient évanouies ; M. de Lancry paraissait rempli de soins, de bontés pour moi, et je n'étais pas raisonnable de m'affecter si profondément pour si peu... Jamais je n'aurais accusé Gontran. Je dis à Blondeau qu'elle avait raison, que j'étais folle, qu'il ne fallait plus songer à cela. Puis je pensai qu'après tout c'était peut-être une maladresse de nos gens... J'attendis le lendemain avec angoisses... Pas de corbeille encore !... Pour en finir avec les fleurs, à dater de ce jour elles ne reparurent plus. Pour rien au monde je n'en aurais parlé à M. de Lancry. Après le chagrin que cause l'oubli de certaines prévenances, il n'y a rien de plus douloureux, de plus humiliant pour le cœur que de réclamer contre cet oubli. Quoique j'aie cruellement et long-temps souffert d'une puérilité si insignifiante en apparence, j'excusai Gontran aux dépens de ma susceptibilité, sans doute exagérée, déraisonnable. Je lui sus gré d'avoir du moins mis une sorte de transition à cet oubli si cruel pour moi. Combien d'hommes, le lendemain de leur mariage, substituent tout à coup une sorte de laisser-aller insoucieux et égoïste aux prévenances, aux recherches de la veille ! Les insensés ! pour échapper à quelques douces contraintes, pour vivre ce qu'ils appellent *sans gêne*, ils ne savent pas de quelles ravissantes douceurs ils se privent à jamais ! ils ne comprennent pas que le mariage devient une existence monotone, grossière, souvent intolérable, faute de cette continuité de soins exquis, de coquetteries gracieuses, de délicatesses charmantes et mystérieuses ! Ils ne comprennent pas que, de ces attentions si futiles en apparence, dépendent souvent le bonheur, le repos de la vie ! Ils ne sentent pas enfin à quelle humiliation navrante ils réduisent une

femme, du jour où ils la forcent à se demander si c'est son titre d'épouse qui lui mérite cette brusque cessation d'empressement! Ils ne sentent pas de quelle généreuse résignation il faut qu'une femme soit douée pour ne pas faire une comparaison fatale entre les égards attentifs de gens qui ne lui sont rien... et la négligence de celui qui doit être tout pour elle!... Hélas! je sais qu'on reproche aux femmes qui ressentent si vivement ces nuances d'attacher une importance outrée, ridicule, à de petites choses, à des *misères;* et pourtant ces misères suffisent presque toujours au bonheur des femmes! Pour ces *misères,* elles se dévouent aveuglément, avec orgueil, avec joie! Pour ces *misères*, elles oublient souvent les privations, les chagrins, les grands malheurs qui les frappent; car ces *misères* leur prouvent qu'elles sont précieusement aimées, et il est une chose qui les blesse toujours d'une manière incurable, c'est l'indifférence et le dédain. Et puis enfin, puisque les hommes, dans leur glorieuse suffisance, traitent d'enfantillage ce qui est tant pour nous, est-il bien généreux de leur part, à eux si sages, à eux si forts, à eux si puissants, de nous refuser quelques soins qui leur coûteraient si peu, et qui nous seraient au moins un prétexte de les aimer avec adoration?

Cette longue digression était peut-être nécessaire pour faire sentir combien je devais souffrir de l'oubli de Gontran. Ce fut le premier chagrin qu'il me causa. . . . . .

Cette journée, d'ailleurs si malheureuse à son début, devait m'être pénible. Après le déjeuner, M. de Lancry me montra la liste des visites de noces qu'il avait fait dresser, et me dit :

— Il est inutile d'y mettre le nom de mademoiselle de Maran, car il est tout simple que nous commencions notre tournée par elle.

Je regardai M. de Lancry avec stupeur.

— Ma tante! Vous n'y pensez pas, mon ami.

— Comment cela?

— Aller chez elle, moi! moi!

— Mais en vérité, Mathilde, je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas... Ah!... Gontran!

— Bon... j'y suis... vous songez encore à cette calomnie insensée contre votre mère? mais nous sommes convenus que c'était de la folie. Il faut prendre les gens pour ce qu'ils sont... Plutôt que de ne calomnier personne, votre tante médirait d'elle-même; c'est une infirmité morale dont il faut avoir autant de pitié que d'une infirmité physique... Vous me regardez d'un air stupéfait... pourtant rien n'est plus

simple... Ajouteriez-vous la moindre importance aux propos d'un fou?... Non, sans doute, n'est-ce pas? Eh bien, faites comme moi... Oubliez de folles paroles dictées par l'égarement de la haine; la noble mémoire de votre mère est au-dessus de pareilles médisances.

Mon cœur se brisait. D'abord je n'eus pas la force de dire un mot, puis je m'écriai en fondant en larmes, car depuis le matin je les étouffais :

— Jamais... jamais je ne remettrai les pieds chez mademoiselle de Maran!... Je vous en supplie, n'insistez pas... cela me serait impossible.

— Calmez-vous, Mathilde, calmez-vous... croyez bien que je ne vous demande rien que de juste, que de nécessaire... Je n'exige pas que vous voyiez souvent votre tante, mais je désire que vous la voyiez quelquefois.

— Non, je vous dis que la vue de cette femme me tuera... Elle me fait horreur.

— Ce sont là des exagérations, ma chère Mathilde. Réfléchissez à une chose : le monde ne pourra s'expliquer votre brusque rupture avec une parente qui vous a élevée... et qui a presque fait mon mariage. Vous comprenez cela, Mathilde... On fera des commentaires... des suppositions à perte de vue... On interrogera votre tante... Celle-ci, choquée de ce manque de procédés de votre part, sera capable de l'expliquer à sa façon... Vous, moi... et... M. de Mortagne, — ajouta Gontran en prononçant ce nom avec effort, — nous avons seuls entendu les folles et méchantes paroles de mademoiselle de Maran; craignez de la pousser à bout, elle pourrait répéter à d'autres ce qui demeurera un secret pour nous... et, malgré son inaltérable pureté, la mémoire de votre mère...

— Et c'est vous... vous, Gontran, qui me proposez cela!... Eh! que m'importe le monde?... et que m'importent les abominables noirceurs de mademoiselle de Maran?... Croyez-vous donc que si l'on m'interroge je laisserai ignorer la raison qui m'a fait à jamais rompre avec elle? Non, non... Il n'y a pas de plus sanglante vengeance à tirer des calomniateurs que de proclamer leurs calomnies, et de les écraser ainsi sous leur propre honte! Ah! ne craignez rien, Gontran, la mémoire de ma mère peut braver les basses attaques de mademoiselle de Maran. Tous les honnêtes gens m'approuveront quand je dirai pourquoi je ne veux pas remettre les pieds chez cette horrible femme.

— Mathilde, vous parlez en fille tendre et dévouée, c'est tout sim-

ple, mais vous ne connaissez pas le monde... Croyez-moi, maintenant la mémoire de votre mère m'est aussi sacrée qu'à vous; c'est pour la conserver pure de toute souillure que, malgré votre répugnance, j'insiste absolument pour que vous fassiez quelques rares visites à mademoiselle de Maran. Encore une fois, cela est nécessaire, indispensable... vous m'entendez?

En prononçant ces derniers mots, la voix de M. de Lancry, jusque-là douce et affectueuse, prit une expression plus ferme; il contracta légèrement ses sourcils. Je craignis de l'avoir blessé par ma résistance, j'en fus désespérée; mais ce qu'il me demandait, avec raison peut-être, me semblait au-dessus de mes forces.

— Pardon, pardon, mon ami, — lui dis-je; — ayez pitié de ma faiblesse... mais, pour rien au monde... je ne reverrai cétte femme...Au nom de notre amour, Gontran... n'exigez pas cela de moi... Je ne le pourrais pas.

— Je vous assure, Mathilde, qne vous le pourrez.... C'est un sacrifice, un grand sacrifice... soit... je vous le demande.

— Gontran, par pitié!

— Je vous dis que cela est nécessaire, et que vous le ferez.

— Mais, mon Dieu! mon Dieu! vous ne savez donc pas ce que c'est que...?

M. de Lancry m'interrompit avec une violence jusque-là contenue, et s'écria en frappant du pied :

— Je sais bien ce que c'est, moi! que d'avoir enduré les insultants reproches, les insolentes bravades de M. de Mortagne!..... Je sais ce que c'est que d'avoir été ainsi traité à la face de votre famille et de la mienne; je sais ce que c'est que d'avoir refoulé ma haine et mon désir de vengeance; je sais enfin ce que c'est que d'avoir, par égard pour vous, consenti à ne pas forcer cet homme à me donner satisfaction, quoiqu'il se retranche derrière la protection qu'il vous porte! Eh bien! c'est parce que je sais combien tout cela m'a couté..... qu'en retour je vous prie de faire ce que je crois de votre rigoureux devoir... Une fois pour toutes, autant vous me trouverez aveuglément dévoué à tous ceux de vos désirs qui ne vous seront pas fâcheux, autant vous me trouverez intraitable lorsqu'il s'agira de céder à un caprice.

— Un caprice!... Gontran... mon Dieu!.... un caprice!!!

— L'exagération d'un sentiment très-louable vous empêche de juger nettement cette question.

— Mais mon cœur se révolte... malgré moi; que puis-je faire?...

— Eh bien! puisque les raisons, puisque les prières ne peuvent rien sur vous, — s'écria M. de Lancry en courroux, — je vous déclare que si vous ne consentez pas à m'accompagner chez mademoiselle de Maran, je découvrirai la demeure de M. de Mortagne; je connais sa bravoure, je sais que, malgré sa résolution de ne pas se battre, il est des outrages qu'il ne souffrira pas..... et si vous m'y forcez par votre refus, je...

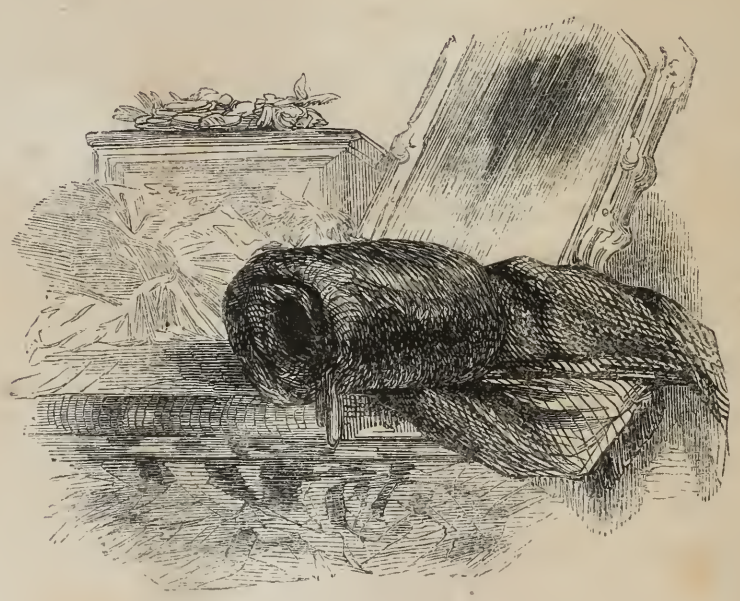
— J'irai chez mademoiselle de Maran, — dis-je en pleurant et en prenant la main de mon mari entre les miennes presque avec effroi, et comme pour l'arracher à un grand danger.

On frappa à la porte du salon où nous étions; je rentrai dans ma chambre à coucher en essuyant mes larmes.

J'entendis un valet de chambre annoncer à mon mari que M. le comte de Lugarto l'attendait chez lui. Gontran vint me trouver, changea de ton, me parla avec tendresse, et me dit de le faire avertir lorsqu'il pourrait m'amener M. Lugarto, qu'il voulait me présenter.

— Mais je suis en larmes, — lui dis-je; — de grâce, remettez cette visite.

— Vite, vite, séchez ces beaux yeux, — me dit Gontran avec une apparente gaieté, — ou je vous amène tout de suite mon tigre dompté. Pendant que vous allez vous remettre, je vais lui faire admirer notre maison, et j'enverrai tout à l'heure vous demander si vous pouvez nous recevoir.



LE COMTE DE LUGARTO.

CHAPITRE XXIII.

M. LUGARTO.

J'essuyai mes larmes et j'attendis cette présentation importune. Je n'eus pas un seul moment d'amertume contre Gontran. Je crus qu'il voyait de son point de vue et moi du mien ; je devais avoir tort, il le disait, je devais me soumettre à son jugement. La seule pensée d'une rencontre entre M. de Mortagne et M. de Lancry me glaçait d'effroi. Enfin, alors comme depuis, en songeant au cruel sacrifice que j'allais faire aux volontés de Gontran, en songeant à tout ce que j'allais souffrir en présence de mademoiselle de Maran, je me consolais par cette pensée que ma résignation plairait à mon mari. Dès lors je compris cette grande, cette terrible vérité, si vraie qu'elle ressemble à un paradoxe :

« Lorsqu'une femme aime passionnément... les ordres les plus in-
» justes... les traitements les plus barbares, loin de diminuer son
» amour... l'exaltent davantage encore ; elle baise pieusement la main
» qui la frappe, ainsi que les martyrs, dans leur ravissement doulou-
» reux, remerciaient le Seigneur des tortures qu'il leur imposait... »

On vint me demander de la part de M. de Lancry si je pouvais le recevoir avec M. Lugarto. Je lui fis répondre de passer chez moi. Quelques instants après, Gontran et son ami entrèrent. Le portrait que mon mari m'avait fait de ce dernier me parut frappant.

M. Lugarto était d'une taille grêle, et mis avec plus de recherche que de goût. On retrouvait dans ses traits, quoique agréables, le type

primitif de sa race : un teint pâle et jaune, un nez écrasé, des yeux d'un bleu vitreux et des cheveux bruns. Sa physionomie maladive avait une expression de suffisance, d'astuce et de méchanceté, qui me repoussa tout d'abord.

— Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter M. Lugarto, le meilleur de mes amis.

Je m'inclinai sans pouvoir trouver une parole.

— Lancry m'avait bien dit, madame, que vous étiez charmante, mais je vois que ses éloges sont encore au-dessous de la réalité, — me dit M. Lugarto avec une sorte d'aisance protectrice et familière.

Je ne répondis rien.

Gontran me fit un signe d'impatience, et se hâta de dire en souriant à son ami :

— Moi qui n'ai pas la modestie de madame de Lancry, moi qui jouis de ses succès comme s'ils étaient les miens, je vous avoue, mon cher Lugarto, que je suis très-sensible à votre suffrage.

— Et vous avez raison, mon cher ; vous le savez, je ne m'enthousiasme pas facilement. Or, si je vous jure que je n'ai rien vu de plus séduisant que madame... c'est que cela est. Mais je vous dirai avec la même franchise qu'il est très-dangereux pour vos amis de voir un trésor pareil...

— Ah ! mon cher Lugarto, prenez garde, voici que vous tombez dans l'exagération ; vous aviez si bien commencé, dit Gontran embarrassé de mon silence.

J'étais au supplice ; pourtant, faisant un effort sur moi-même, je dis à M. Lugarto d'un air glacial :

— Vous arrivez de Londres, monsieur ?

— Oui, madame ; j'étais allé assister aux courses du printemps.

— Vous voyez, ma chère amie, un des vainqueurs habituels d'Epsom et du Darby. Les chevaux de course de Lugarto sont célèbres en Angleterre, — se hâta de dire Gontran pour engager la conversation. — Est-ce que vous n'en ferez pas venir ici quelques-uns pour les courses du bois de Boulogne et du Champ-de-Mars ?

— Bah !... vos chevaux français ne valent pas la peine qu'on se dérange pour les battre ; et puis vous ne pouvez pas tenir de paris assez forts, — dit dédaigneusement M. Lugarto en s'adressant à moi. — Il y a après-demain une matinée dansante à l'ambassade d'Angleterre ; venez-y donc, tout Paris sera là... Ce sera charmant... si vous y êtes surtout.

— J'ignore, monsieur, si M. de Lancry a l'intention d'aller chez madame l'ambassadrice d'Angleterre.

— Ah çà! mon cher, vous êtes donc un tyran... que votre femme attend vos ordres pour savoir où elle doit aller? — Et, se tournant vers moi, M. Lugarto ajouta : — Tenez, croyez-moi, en fait de plaisirs, agissez toujours à votre tête; mettez tout de suite ce cher Lancry dans la bonne voie. Il n'y a rien de plus désagréable que ces diables de maris, une fois qu'on leur laisse prendre de mauvaises habitudes.

Je regardai Gontran, et, à ces impertinentes vulgarités dites avec une impudente assurance, je répondis par ces seuls mots :

— Le Musée est-il déjà ouvert, monsieur? — Je voulais faire bien sentir à M. Lugarto, par ce brusque changement de conversation, que je trouvais ses plaisanteries de mauvais goût.

M. Lugarto, sans doute habitué à un autre accueil, parut piqué; il dit à Gontran :

— Ah çà! mon cher, nous jouons aux propos interrompus avec madame de Lancry; je lui parle de la tyrannie des maris, elle me répond par une question sur le Musée.

— C'est qu'en effet, mon cher Lugarto, vous êtes très-embarrassant, votre conversation étonne d'abord un peu; vous êtes né un siècle trop tard: il fallait venir sous la régence; et encore, ma chère amie, — me dit Gontran, — il ne faut pas juger Lugarto sur ses folles paroles, il vaut beaucoup mieux qu'elles, mais il est convenu qu'on lui passe tout... on l'a tant gâté... Allons, allons, Lugarto, je me charge de faire votre paix avec madame de Lancry.

— Je serais fâché de vous avoir déplu par une mauvaise plaisanterie, — reprit M. Lugarto avec un sourire contraint, et sans me dire *madame;* sorte de familiarité qui lui semblait habituelle, et qui me paraissait de la dernière inconvenance. Je fus sur le point de lui répondre quelque chose de très-dur, mais je me contins, et je répondis : — Il m'a seulement paru, monsieur, que vous vous hâtiez trop de me confondre dans l'intimité qui vous lie à M. de Lancry.

— C'est que, voyez-vous, on a hâte de jouir des avantages qu'on désire vivement, et j'espère que vous m'excuserez en faveur de ce motif, — me dit M. Lugarto en souriant d'une manière convulsive; puis il me jeta un regard morne, froid, qui me fit presque peur.

Mon instinct me dit qu'en quelques minutes je venais de me faire un ennemi. Mon mari semblait vivement contrarié. Voulant relever une seconde fois la conversation que je laissais tomber à dessein afin de

rompre le plus tôt possible un entretien qui m'était insupportable, Gontran dit à M. Lugarto, dont l'impertinente assurance n'était en rien troublée :

— Avez-vous vu la serre chaude sur laquelle s'ouvre l'appartement de madame de Lancry? Vous qui êtes grand amateur de fleurs, il faut que vous nous donniez des conseils. Voulez-vous venir, Mathilde?

J'allais refuser, j'obéis à un geste impérieux de Gontran; je l'accompagnai dans le parloir qui communiquait à cette serre chaude.

— C'est horriblement mal établi! — s'écria M. Lugarto après l'avoir examinée. — Votre architecte n'y entend rien. C'est bâti au-dessus d'une voûte; le froid passant en dessous, vous n'aurez jamais là... une température convenable. Mais voilà bien les Français... ils veulent singer l'opulence, et ils sont réduits à un luxe économique!

Le rouge monta au front de M. de Lancry, mais il fit un effort sur lui-même, et répondit :

— Vous êtes bien sévère pour M. de Rochegune, l'ancien propriétaire de cette maison, mon cher Lugarto! car nous avons trouvé cette serre chaude toute bâtie.

— Rochegune?... Rochegune?... — dit M. Lugarto, — je le connais bien; je l'ai rencontré à Naples. J'étais alors l'amant de la comtesse Bradini... Rochegune me l'a enlevée, mais il n'a pas joui long-temps de son triomphe... Au moyen de certaines lettres contrefaites... et vous savez que je contrefais les écritures à merveille, le mari...

— Mon ami, je trouve qu'il fait bien chaud ici, — dis-je à M. de Lancry en interrompant M. Lugarto, dont le cynisme me révoltait; — voulez-vous rentrer dans le salon?

— Pardon, — me dit M. Lugarto, — je voudrais à peu près prendre la mesure de cette serre avec ma canne; je veux vous envoyer quelques magnifiques passiflores du Brésil et d'autres plantes très-rares que j'ai envoyé chercher en Hollande; il faut que je voie si elles tiendront ici.

— Monsieur, je vous rends grâce... Les fleurs qui garnissent cette serre me suffisent.

— Mais elles sont affreuses, ces fleurs! c'est toujours du goût de ce M. de Rochegune. Quand on a les choses, il faut les avoir complètes... Tenez, Lancry, moi, par exemple, j'ai voulu envoyer cet hiver chercher des plantes équinoxiales en Hollande; comment m'y suis-je pris? j'ai fait construire un énorme fourgon vitré et disposé en serre chaude avec un petit poêle à vapeur; le tout a été si parfaitement établi que,

LA SERRE.

bien que ce fourgon fût venu en poste de La Haye, pas une des vitres qui le couvraient n'a été brisée. Deux jardiniers accompagnaient cette serre nomade dans une voiture de suite; tout cela est arrivé ici comme par enchantement.

— En effet, cette idée est très-ingénieuse, — dit M. de Lancry. — C'est qu'aussi vous avez beaucoup d'invention, Lugarto.

— Que voulez-vous? il ne suffit pas d'avoir de l'argent, il faut encore avoir l'esprit de l'employer convenablement... Il y a tant de gens qui ne savent pas même bien dépenser la fortune qu'ils n'ont pas!

— Dépenser quand on n'a pas, vous parlez en énigme, mon cher Lugarto.

— Ah! vous croyez, mon cher Lancry?

Gontran et son ami me parurent échanger un étrange regard pendant un silence de quelques secondes. Mon mari le rompit le premier, et dit en souriant d'un air embarrassé :

— Je vous comprends... dans ce sens, vous avez raison... Mais, si vous le voulez, nous allons rentrer dans le salon. Je crains réellement que la chaleur ne fasse mal à madame de Lancry.

M. Lugarto finit de mesurer la hauteur du mur avec sa canne, et dit :

— Mes passiflores tiendront parfaitement ici; j'y joindrai quelques orchidées très-rares avec les paniers en joncs caraïbes pour les suspendre. Au moins vous aurez une serre convenablement meublée. Il est vrai qu'elle est si mal construite, votre serre, que tout y périra; mais j'en serai ravi, cela me donnera l'occasion de renouveler vos fleurs plus souvent.

Nous rentrâmes dans le salon.

Je croyais cette interminable visite finie, il n'en fut rien. M. de Lancry fit voir à M. Lugarto une assez belle vue de Venise par un peintre moderne, et lui dit :

— Vous êtes connaisseur, que pensez-vous de cela?

— Ce n'est pas mal. Avez-vous payé cela bien cher?

— Non, ce tableau est entré dans la vente de l'hôtel.

— C'est la meilleure manière d'acheter des tableaux, car cette racaille d'artistes, toujours affamés, vous les font payer le double de leur valeur quand on les leur commande et qu'ils vous savent riches... Autrefois j'étais assez niais pour les payer d'avance; aussi il arrivait que très-souvent je pouvais à peine leur arracher mon tableau... Et quel tableau!... Une fois l'argent mangé, ces *meurt-de-faim* ne s'inquiétaient pas du reste... Maintenant, donnant... donnant, je les paye

lorsque je suis content; sinon je leur fais retoucher, refaire et refaire jusqu'à ce que cela me plaise... Au moins ainsi je ne suis plus volé.

Cette brutale insolence m'indigna. Je ne pus m'empêcher de dire :

— Ah! monsieur... vous me révélez là une des plaies douloureuses du génie que je ne soupçonnais pas!... Et vous trouvez des artistes qui consentent à peindre pour vous?

— Comment, si j'en trouve? et des plus fameux encore!... Ils m'accablent de platitudes quand je vais dans leur atelier; ils me demandent mes conseils, même pour les tableaux qu'ils ne font pas pour moi, et ils ont l'air de m'écouter pour me faire la cour. En vérité, je ne sais pas ce qu'on ne ferait pas faire à cette race-là pour quelques billets de mille francs.

Il me fut impossible de me contenir davantage; je me souvins de ce que m'avait dit Gontran sur la rage qu'éprouvait M. Lugarto de n'avoir ni naissance ni valeur personnelle, et je dis à M. de Lancry :

— Mon Dieu! mon ami, ce que monsieur nous dit là me rappelle une bien touchante histoire de *grand artiste* et de *grand seigneur*, que M. le duc de Versac, votre oncle, m'a plusieurs fois racontée. Il s'agissait de Greuze et de M. de Penthièvre; ne vous en a-t-il jamais parlé?

— Non, je ne me le rappelle pas du moins, — dit M. de Lancry.

— Contez-nous donc ça; j'ai quelques tableaux de Greuze, cela m'intéressera, — dit M. Lugarto.

— Voici, mon ami, — répondis-je en m'adressant à Gontran, — ce que m'a raconté monsieur votre oncle. M. le duc de Penthièvre aimait passionnément les arts; il les protégeait en grand seigneur digne de comprendre que l'antique illustration de race et le génie se touchent, en cela que ce sont deux magnifiques avantages que l'histoire ou que Dieu seul vous donnent, et que tous les trésors du monde ne sauraient acquérir ni remplacer... — Je regardai M. Lugarto, il rougit de dépit; je continuai : — M. le duc de Penthièvre avait donc pour Greuze la plus touchante amitié. Vous le savez, l'inépuisable bonté de cet excellent prince égalait la supériorité de son esprit, d'une finesse et d'une grâce exquise. Lorsqu'il alla voir les premiers tableaux que Greuze fit pour lui, et qu'il rémunéra avec une libéralité toute royale, il dit au grand peintre, avec ce charme qui n'appartient qu'aux grandes aristocraties : « — Mon cher Greuze, je trouve vos tableaux admirables; mais j'ai » une grâce à vous demander. — Monseigneur, je suis à vos ordres. — » Eh bien! — dit le prince avec une sorte d'hésitation timide et comme » s'il eût demandé une faveur, — eh bien!... je voudrais que vous

» missiez de votre main, au bas de ces tableaux : Donné *par Greuze à* » *son* ami *M. le duc de Penthièvre.* — La postérité saurait que j'ai été

» l'ami d'un grand peintre !... » — Avouez, — dis-je à Gontran en remarquant avec joie que le coup avait porté, et que M. Lugarto ne pouvait dissimuler sa contrariété, — avouez qu'il n'y a rien de plus délicat, de plus charmant que la conduite du prince.

— Oui, en effet... c'est charmant, — dit M. de Lancry avec embarras en me faisant un signe d'impatience et en me montrant du regard M. Lugarto, qui, les yeux baissés, mordait la pomme de sa canne. Malgré mon désir de plaire à Gontran, je continuai.

— N'est-ce pas, mon ami, que cela rehausse à la fois le grand artiste capable d'inspirer un tel sentiment, et le véritable grand seigneur capable de ressentir et d'exprimer ainsi l'amitié?

— Gontran avait tâché de m'interrompre par quelques signes; j'avais été trop outrée contre M. Lugarto pour résister au plaisir de le mortifier. J'y parvins; je le vis à la pâleur de cet homme et à un nouveau regard de haine, regard morne et froid qui m'alla au cœur, pesant comme du plomb. M. Lugarto, néanmoins, ne se déconcerta pas; il reprit avec une imperturbable assurance :

— Je ne connais pas cette histoire du duc de Penthièvre; elle est fort jolie, mais elle ne me convertit pas. Je préfère ne pas passer pour un niais aux yeux des artistes et ne pas me donner la peine de faire de la délicatesse avec eux. Mais j'y pense, j'ai justement une vue de Naples, de Bonnington, qui ferait à ravir le pendant de votre vue de Venise, mon cher Lancry; je vous l'enverrai avec ces fleurs que j'ai promises à votre femme.

— Mon cher Lugarto, je vous en prie...

— Allons... vous faites des façons?... entre amis, pour un malheureux tableau... Qu'est-ce que cela?

— Eh bien! je suis de votre avis, on ne doit pas faire de façons entre amis pour un tableau. Permettez-moi donc de vous envoyer ma vue de Venise, qui fera tout aussi bien pendant à votre vue de Naples.

— Ma foi, mon cher, je suis pris dans mes propres filets; j'accepte avec d'autant plus de plaisir que ce tableau vient de l'appartement de madame de Lancry. A ce soir, mon cher, je vous verrai un moment au club.

— Je ne sais, j'ai plusieurs visites à faire avec madame de Lancry.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi, vos visites! je vous dis qu'il faut que je vous voie ce soir. Vous savez pourquoi.

— Ah! oui... j'oubliais, vous avez raison. Ainsi donc ce soir, mais un peu tard, — répondit M. de Lancry avec un certain embarras.

— Sans rancune, — me dit M. Lugarto en me tendant la main.

Quoique cette habitude anglaise fût alors à peine répandue dans le monde, elle me choqua moins encore que l'audace de M. Lugarto.

Au lieu de prendre la main qu'il m'offrait, je répondis par un salut très-froid.

— Décidément vous ne voulez pas faire la paix? Allons, mon cher, votre femme me déclare la guerre, — dit M. Lugarto à M. de Lancry.

— Eh bien! elle a tort, car elle finira par reconnaître que je vaux

mieux que ma réputation... C'est un défi, prenez garde à vous, mon cher ; je serai peut-être forcé de faire la cour à votre femme pour la faire revenir de ses préventions... Vous le voyez, je ne vous prends pas en traître, Lancry, je vous préviens.

— Vous serez toujours le plus grand fou que je connaisse, — lui dit Gontran en l'emmenant et en le prenant par le bras.

Je restai plus stupéfaite encore de la patience de Gontran que de l'impudence de cet homme. Je cherchais à pénétrer quel pouvait être le secret de l'influence qu'il exerçait sur Gontran, lorsque celui-ci rentra. Pour la première fois je vis sur ses beaux traits une expression de colère qui les défigurait.

— Mon Dieu! madame, — s'écria-t-il en fermant la porte avec violence, — je ne vous avais pas encore vue exercer cette méchanceté d'esprit dont j'avais entendu parler dans le monde! Mais vous auriez pu, ce me semble, ne pas choisir pour victime mon meilleur ami! Chacune de vos paroles aurait été perfidement calculée, qu'elle n'aurait pas pu le blesser plus cruellement. Hier, je vous dis en confidence que Lugarto regrettait amèrement de n'être pas grand seigneur et de n'avoir d'autre valeur que celle de ses millions, et vous vous étendez complaisamment sur les avantages de l'aristocratie de naissance et de talent!! Malgré son air riant, il est parti furieux... je le connais bien... il est furieux, vous dis-je.

— Comment, mon ami, vous le défendez!... C'est vous... vous! qui me reprochez d'avoir fait sentir à cet homme tout ce que ses manières avaient d'inconvenant?

— Eh! mon Dieu! madame, je vous ai prévenue qu'il avait des façons peut-être trop familières, et que vous m'obligeriez de les excuser en faveur de l'amitié qui m'attache à lui. Je vois avec peine que, malgré mes recommandations, vous faites tout ce qu'il faut pour l'irriter, car, je vous le répète, il est très-irrité.

— Mais que vous importe, je vous le demande, la colère de M. Lugarto?

— Il m'importe de ne pas m'aliéner un ami... un ami intime que j'aime, auquel je suis sincèrement attaché... Vous m'entendez, madame?

— Vous aimez cet homme, dites-vous, Gontran?... Je voudrais vous croire, et je ne puis... Il n'y a aucun rapport entre la noblesse de vos sentiments et la grossièreté de M. Lugarto... Et puis enfin je ne sais... mais, quand vous parlez de l'amitié que vous ressentez pour lui... vos

traits se contractent... votre parole est amère... et l'on dirait qu'il s'agit d'un sentiment tout contraire.

Ces mots, que je dis presque au hasard, semblèrent produire un effet terrible sur M. de Lancry. Il frappa du pied avec violence, et s'écria, les lèvres tremblantes de colère :

— Qu'entendez-vous par là, madame? qu'entendez-vous par là?

Effrayée, le cœur me manqua; je fondis en larmes, et je dis à Gontran :

— Pardon, mon ami, pardon, je n'ai rien voulu vous dire de blessant, seulement je ne puis comprendre...

— Il ne s'agit pas de comprendre; il s'agit de m'obéir sans interpréter mes paroles, sans scruter mes sentiments secrets. Si je vous dis que M. Lugarto est mon ami, si je vous demande de le traiter comme tel, vous devez me croire et m'obéir sans raisonner ni réfléchir.

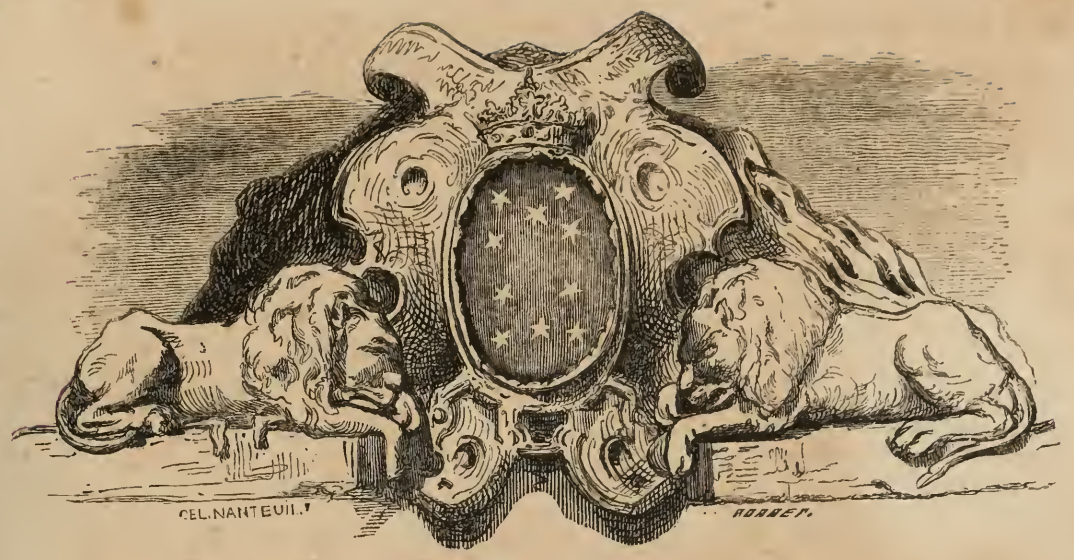
— Ne vous fâchez pas, Gontran... je vous obéirai; seulement laissez-moi vous dire qu'il m'en coûte beaucoup. Dans ce seul jour vous m'avez demandé deux bien cruels sacrifices : revoir mademoiselle de Maran, et admettre dans notre intimité un homme dont le caractère et les manières doivent inspirer une profonde aversion à tous ceux qui, comme vous, n'excusent pas M. Lugarto par une indulgente amitié... Encore une fois, mon ami, parce que le sacrifice que je fais est pénible, ne croyez pas que je manquerai à ma promesse... Plus les preuves de dévouement que vous me demandez sont grandes, plus elles me seront douloureuses, plus, je l'espère, elles vous attesteront de la vivacité de mon amour... Pardonnez-moi donc, mon ami... l'hésitation que j'ai montrée. Maintenant je ferai tout ce que vous voudrez à ce sujet.

La figure de M. de Lancry avait peu à peu repris son expression de douceur habituelle; seulement il semblait accablé. Il me prit la main et me dit avec bonté :

— C'est à mon tour, Mathilde, à vous demander pardon de ma violence... Mais, une fois pour toutes, croyez... oh! croyez bien que je ne demande rien qui ne soit indispensable à votre bonheur... je n'ose dire au mien.

— Ah! mon ami! cette raison est la seule qu'il faille invoquer; elle suffira toujours à me décider.

On vint annoncer à Gontran que la voiture l'attendait. Nous partîmes pour aller rendre visite à mademoiselle de Maran.



CHAPITRE XXIV.

LA PRINCESSE KSERNIKA.

M. de Lancry ne me dit pas un mot pendant le temps que nous mîmes à arriver chez mademoiselle de Maran ; il semblait rêveur, abattu. Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte, le cœur me manqua. Je suppliai Gontran de remettre au moins cette visite, il me répondit par un geste d'impatience. Je vis quelques voitures dans la cour de l'hôtel, je fus presque contente ; il me semblait qu'une première entrevue avec ma tante me serait ainsi moins pénible. Quelle fut ma surprise en entrant dans le salon de retrouver M. Lugarto. J'y vis aussi la princesse Ksernika, qui assistait à la représentation de *Guillaume Tell* lorsque j'étais allée à l'Opéra avec mademoiselle de Maran, dans la loge des gentilshommes de la chambre.

— Bonjour, bonjour donc, ma chère enfant, — me dit ma tante de l'air du monde le plus affectueux en se levant pour m'embrasser.

Je frissonnai ; je fus sur le point de la repousser. A un regard de Gontran, je me résignai.

— Mais c'est qu'elle est encore embellie, — dit mademoiselle de Maran en m'examinant avec sollicitude. — C'est tout simple... le bonheur sied si bien. Et Gontran sait mieux que personne prodiguer cette parure-là. — Puis, s'adressant à madame Ksernika : — Ma chère prin-

cesse, permettez-moi de vous présenter madame de Lancry, ma nièce, ma fille adoptive.

La princesse se leva et me dit avec beaucoup de grâce :

— Nous commencions, madame, à trouver M. de Lancry bien égoïste; mais on ne le blâmait sans doute autant que parce qu'on l'enviait davantage...

Je saluai madame de Ksernika, je m'assis près d'elle.

C'était une très-jolie femme, blonde, grande, mince, d'une taille et d'une tournure charmantes; ses traits, d'une extrême régularité, avaient presque toujours une expression hautaine, boudeuse ou ennuyée; ordinairement elle fermait à demi ses grands yeux bleus un peu fatigués. Cette habitude, jointe à un port de tête assez impérieux, lui donnait un air plus dédaigneux que véritablement digne... Polonaise, elle parlait notre langue sans le moindre accent, mais avec une sorte d'indolence et de lenteur presque asiatique. Quoiqu'elle fût d'une superbe élégance, elle se recherchait encore plus dans sa parure que dans sa personne.

A peine fus-je assise auprès de la princesse que M. Lugarto vint se mettre derrière moi sur une chaise, et me dit familièrement :

— Eh bien! est-ce que vous êtes encore fâchée?... Vous voulez donc la guerre?... — Et, s'adressant à madame Ksernika en me montrant du regard, il ajouta : — Princesse, dites-lui donc que je gagne à être connu, et qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

Je rougis de dépit; je n'osais, de peur de déplaire à Gontran, répondre avec dureté; je gardai le silence. La princesse reprit de sa voix langoureuse et en regardant avec hauteur M. Lugarto par-dessus son épaule :

— Vous?... Il me serait fort égal de vous avoir pour ami ou pour ennemi, car je ne croirais pas plus à votre amitié que je ne craindrais votre inimitié.

— Allons donc, princesse, vous êtes injuste.

— Non, vous savez que je ne vous gâte pas... moi... je suis peut-être la seule personne qui vous dise vos vérités... Vous devez m'en savoir gré... car je ne me donne pas la peine de les dire à tout le monde. Est-ce que vous ne trouvez pas, madame, — dit la princesse en s'adressant à moi, — qu'il faut faire une espèce de cas des gens pour leur dire ce que tout le monde n'ose pas leur dire?

— En cela, madame, — répondis-je, — il me semble que l'estime et le mépris se traduisent de la même sorte.

— Expliquez-nous donc cela, — me dit M. Lugarto.

— Eh bien ! je crois, monsieur, qu'on peut dire les plus dures vérités sans faire le moindre état de la personne à laquelle on les adresse.

— Est-ce que c'est pour moi que vous dites ça? — reprit M. Lugarto avec son imperturbable assurance.

— Vous mériteriez bien qu'on vous répondît : Oui, — dit la princesse; — savez-vous que je ne comprends pas pourquoi hommes et femmes tolèrent vos airs audacieux et familiers?

— C'est mon secret, et vous ne le saurez pas.

— Vous allez me faire croire à quelque pouvoir... surnaturel, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Vous êtes fou !...

— Je suis fou? Eh bien ! voulez-vous que je vous fasse d'abord rougir jusqu'au blanc des yeux, et puis ensuite pâlir plus que vous ne le voudrez?

— C'est bien usé, cela... — répondit la princesse avec indolence. — Vous allez me proposer de me magnétiser? Et vous ne savez peut-être pas seulement ce que c'est que le magnétisme; car vous n'êtes pas savant, vu que la science ne s'achète pas avec de l'argent.

M. Lugarto souriait depuis quelques moments d'un sourire méchant et convulsif qui lui était particulier... Je lisais dans ses yeux ternes l'expression d'une joie maligne; il dit lentement en attachant un long regard sur la princesse :

— Je suis ignorant comme un sauvage, c'est vrai; mais il y a des choses que personne au monde que moi ne peut savoir, parce qu'il faut beaucoup d'argent pour acheter cette science-là.

— Vraiment? — dit dédaigneusement la princesse.

— Vraiment... Et ce qu'il y a de plus piquant, c'est que ma science n'a l'air de rien..... mais, comme tous les gens habiles, avec peu je fais beaucoup. Ainsi, par exemple, vous n'avez pas idée des résultats que j'obtiens, je suppose, avec une date, un nom de rue et un numéro.

Je regardai par hasard la princesse; elle devint pourpre.

— Ainsi, le 12 décembre... rue de l'Ouest..... n° 17.... par exemple..... cela a l'air de ne rien signifier du tout, — reprit M. Lugarto, — et pourtant il n'en faut pas davantage pour vous faire pâlir... maintenant que vous avez rougi, comme je vous l'avais prédit. — Puis il reprit de manière à n'être entendu que de madame Ksernika et de moi :

— Faites donc attention, princesse, on vous remarque; ne me re-

gardez pas ainsi d'un air ébahi, cela vous va mal. Vos yeux sont bien plus jolis lorsqu'ils sont à demi fermés, ajouta-t-il avec une cruelle ironie.

Madame Ksernika était en effet d'une pâleur extrême, elle semblait fascinée par la révélation que venait de lui faire M. Lugarto. A ce moment, mademoiselle de Maran causait à voix basse avec M. de Lancry. Remarquant l'agitation de madame de Ksernika, elle lui dit :

— Est-ce que vous êtes souffrante, chère princesse?

— Oui, madame, j'ai eu toute la journée une migraine affreuse, — dit la pauvre femme en balbutiant et en se remettant avec peine.

— Vous le voyez..... il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi, — me dit tout bas M. Lugarto.

Il se leva.

Deux femmes entraient alors; la princesse put sortir et déguiser plus facilement son trouble... Je restai presque terrifiée du pouvoir mystérieux de M. Lugarto. Gontran me fit un signe, en me montrant un fauteuil vide auprès de mademoiselle de Maran; j'allai m'y asseoir. Ma tante me dit tout bas :

— Est-ce que vous croyez que j'ai donné dans la migraine de cette belle princesse *Micomicon?*..... Je parie que ce *nègre blanc*, — et elle me montra M. Lugarto, — lui a dit quelque infamie, qu'elle mérite bien d'ailleurs, car, quoique son mari la batte comme plâtre, et qu'il lui ait déjà cassé un bras, elle est loin d'être quitte envers lui; elle lui redoit au moins son autre bras et ses deux jambes, s'il est disposé à lui briser un membre par chaque amoureux. Mais c'est égal, l'impudence de ce Lugarto m'a révoltée. Je n'ai consenti à recevoir cette espèce archimillionnaire que pour me donner le régal de le flageller d'importance.

Malgré l'aversion que mademoiselle de Maran m'inspirait, je ne pus m'empêcher de lui savoir gré de cette résolution. Les deux femmes nouvellement arrivées causèrent quelques instants avec mademoiselle de Maran, Gontran et M. Lugarto.

— Dites donc, *m'sieu* Lugarto, — s'écria tout à coup mademoiselle de Maran tout en continuant de travailler à son tricot, et en interrompant l'un de ces silences qui coupent souvent les conversations; — est-ce que c'est à vous, cette voiture où je vous ai rencontré l'autre jour?

— Pour quelle raison me demandez-vous cela? — dit négligemment M. Lugarto.

Mademoiselle de Maran, au lieu de répondre à cette question, en fit

une autre. Elle m'avait toujours dit que rien n'était plus impertinent et plus dédaigneux que ce procédé.

— Pourquoi donc alors qu'il y avait des armoiries sur c'te voiture, si elle est à vous?

— Ce sont les miennes, madame, — dit M. Lugarto en rougissant de dépit; car son imperturbable audace était en défaut lorsqu'on attaquait ses ridicules prétentions nobiliaires.

— Est-ce que vous les avez payées bien cher, ces armoiries-là? — dit mademoiselle de Maran.

Il y eut un moment de silence très-embarrassant. M. Lugarto serra les lèvres l'une contre l'autre en fronçant le sourcil. Je regardai Gontran. Il ne put s'empêcher d'abord de sourire amèrement; puis, à un regard de M. Lugarto, il dit vivement à mademoiselle de Maran :

— A propos d'armoiries, madame, est-ce que vous aurez la bonté de me prêter votre d'Hozier? j'aurais quelques recherches à faire sur une de nos branches collatérales. Mais j'y songe, ne pourriez-vous pas.....?

— Laissez-moi donc tranquille avec vos branches collatérales, — reprit mademoiselle de Maran; — vous venez vous jeter à la traverse d'une conversation intéressante! Dites donc, monsieur Lugarto, on vous a joliment volé, si l'on vous a vendu ces armoiries-là cher... Je parie que c'est une imagination de votre carrossier..... Alors, permettez-moi de vous le dire, ça n'a pas le sens commun. Est-ce qu'il faut jamais s'en rapporter à ces gens-là pour composer un blason? Puisque vous vouliez vous passer cette fantaisie, il fallait vous adresser mieux.

— Mais, madame — dit M. Lugarto en devenant pâle de colère contenue...

— Mais, monsieur, je vous répète que votre carrossier ou son peintre sont des imbéciles. Est-ce qu'on a jamais vu mettre en blason métal sur métal? Figurez-vous donc, mon pauvre monsieur, qu'ils se sont outrageusement moqués de vous avec leurs *étoiles d'or en champ d'argent;* ils ont inventé ça parce que c'était plus riche probablement, et que ça rappelait ingénieusement vos monceaux de piastres et de doublons...

— Mais, madame, ce n'est pas moi qui ai inventé ces armoiries. Ce sont celles de ma famille, — dit M. Lugarto en se levant avec impatience, et en lançant un coup d'œil furieux sur Gontran.

Celui-ci voulut en vain intervenir dans la conversation; mademoiselle de Maran n'abandonnait pas si facilement sa proie.

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... Vraiment... ce sont les armoiries de votre famille? — s'écria ma tante en ôtant ses lunettes et en joignant les mains avec une apparente bonhomie. — Pourquoi donc que vous ne me l'avez pas dit tout de suite? Ah çà! mais pourtant il y a un inconvénient : on dit que monsieur votre grand-père était quelque chose comme un esclave nègre, ou approchant...

— Madame... vous abusez...

— C'est là ce qui fait, — reprit mademoiselle de Maran sans abandonner son tricot, — c'est là ce qui fait que je ne puis pas venir à bout de me figurer monsieur votre grand-père avec une couronne de comte sur la tête. Coiffé de la sorte, il ressemblerait comme deux gouttes d'eau à ces vilains sauvages de Bougainville qui portaient gravement une croix de Saint-Louis passée dans le bout de leur nez. Est-ce que vous ne trouvez pas?

Je frémis de l'expression presque féroce que prit un moment la physionomie de M. Lugarto; cette expression me frappa d'autant plus qu'au même instant il partit d'un éclat de rire nerveux et forcé.

— N'est-ce pas que c'est une drôle de comparaison que j'imagine-là? — dit mademoiselle de Maran en s'adressant à M. Lugarto.

— Très-drôle, madame, très-drôle; mais avouez que j'ai le caractère bien fait.

— Comment donc! mais le meilleur du monde; et je suis bien sûre que vous ne garderez pas contre moi la moindre rancune. Et, après tout, vous avez raison; il n'y a rien de plus innocent que mes plaisanteries.

— De la rancune, moi! — dit M. Lugarto; — ah! pouvez-vous le croire! Tenez, je veux emmener tout de suite Gontran avec moi pour rire avec lui à notre aise de mes étoiles d'or en champ d'argent.

— Et vous avez raison; mais que cela ne vous empêche pas de garder vos armoiries et votre titre, mon cher monsieur, gardez-les; ça jette de la poudre aux yeux des passants. C'est tout ce qu'il faut pour des yeux bourgeois; car vos innocentes prétentions nobiliaires ne dépassent pas nos antichambres. Quant à nous, pour nous éblouir, ou plutôt pour nous charmer, vous avez, ma foi, bien mieux que des *étoiles d'or en champ d'argent;* vous réunissez toutes sortes de qualités de cœur et d'esprit, toutes sortes d'immenses savoirs et de modesties ingénues; aussi demain vous seriez pauvre comme Job que vous n'en seriez pas moins un homme joliment intéressant et furieusement compté, c'est moi qui vous le dis.

— Je sens tout le prix de vos louanges, madame, je tâcherai de m'acquitter envers vous, et d'étendre, si je le puis, ma reconnaissance aux personnes de votre famille et à celles qui vous intéressent, — répondit M. Lugarto avec amertume et en me jetant aussi un regard furieux.

— Et j'y compte bien, car je ne suis pas égoïste, — répondit mademoiselle de Maran avec un étrange sourire.

— Venez, Lancry, — dit M. Lugarto à mon mari.

— Je vous verrai ce soir au club, nous en sommes convenus, — répondit Gontran avec impatience.

— Oui, mais j'avais oublié que notre homme de Londres nous attend à trois heures, — reprit M. Lugarto d'un air impérieux.

A ces mots, M. de Lancry fronça les sourcils, se leva, et dit à mademoiselle de Maran :

— Madame, je vous laisse Mathilde; M. Lugarto me rappelle un engagement que j'avais oublié.

Je jetai un regard suppliant sur Gontran, il l'évita.

— Lugarto me mène, — ajouta-t-il, — gardez la voiture, je vous reverrai à dîner.

Les deux femmes qui avaient été, comme moi, spectatrices muettes de cette scène entre mademoiselle de Maran et M. Lugarto, s'en allèrent quelques instants après.

Je restai seule avec mademoiselle de Maran.

CHAPITRE XXV.

MADEMOISELLE DE MARAN.

Long-temps et douloureusement contenue, mon indignation éclata enfin contre cette femme, qui avait osé calomnier ma mère d'une manière si atroce.

— Voilà une leçon que cet impertinent n'oubliera pas de sitôt, — me dit mademoiselle de Maran. — Il sera d'autant plus furieux que je la lui ai donnée, et, ma foi, fort à dessein, cette leçon, devant les deux comtesses d'Aubeterre, qui sont les plus mauvaises langues que je connaisse. Ce soir, tout Paris saura l'histoire des étoiles d'or en champ d'argent.

— Madame, dis-je à mademoiselle de Maran, — vous devez être étonnée de me voir chez vous?

— Étonnée! Et pourquoi cela, ma chère petite?

Cet excès d'audace augmenta mon indignation.

— Écoutez-moi, madame : il n'y avait au monde que la volonté de M. de Lancry qui pût m'obliger à vous revoir après les affreuses paroles que vous avez osé prononcer contre ma mère. Tout à l'heure j'avais peur de me trouver seule avec vous; maintenant j'en ai moins de regret : je puis vous exprimer toute l'horreur que vous m'inspirez.

— Mathilde... vous oubliez...

— Je me souviens, madame, de vos cruautés; je me souviens des chagrins dont vous avez abreuvé mon enfance et ma jeunesse. Pourtant j'aurais pu vous les pardonner en faveur du bonheur dont je jouis depuis mon mariage, bonheur auquel vous avez sans doute involontairement contribué...

— Involontairement, non, ma chère petite, je savais bien ce que je faisais; c'est justement pour cela que votre ingratitude...

— Mon ingratitude? Cette raillerie est cruelle, madame!

— Eh... oui... oui... votre ingratitude, — s'écria mademoiselle de Maran en m'interrompant avec colère. — Oui, vous êtes une ingrate de ne pas avoir apprécié ce que je faisais pour vous... en empêchant votre mari de se couper la gorge avec ce misérable M. de Mortagne.

— Fallait-il, madame, recourir à une épouvantable calomnie pour empêcher ce malheur? D'ailleurs Gontran m'avait promis...

— Belle promesse qu'il n'aurait pas tenue!... au lieu que maintenant il respectera celui qu'il croit votre père...

— Maintenant! — m'écriai-je, — osez-vous croire M. de Lancry capable d'ajouter foi à un si abominable mensonge? Ah! madame, j'aime bien mon mari, je sens mon amour assez puissant pour résister à toutes les épreuves, à son abandon même... il n'est au monde qu'une occasion où mon cœur trouverait la force de l'accuser... ce serait le jour où... Mais, non... non... c'est impossible, impossible! Tout à l'heure encore il m'a répété que cette affreuse calomnie était détruite par son exagération même.

— Eh bien! alors de quoi vous plaignez-vous? Si Gontran n'y croit pas, si M. de Mortagne n'y croit pas, quel mal vous ai-je fait? J'ai peut-être empêché un événement sinistre, voilà tout.

— Voilà tout, madame? Et pourtant, vous l'avez vu, je n'ai pu résister à la violence de cet horrible coup.

Je ne pus retenir mes larmes en prononçant ces derniers mots. Mademoiselle de Maran se leva, vint à moi, et prit un accent presque affectueux :

— Allons, allons, calmez-vous; sans doute j'ai eu tort, chère petite, j'ai voulu faire le bien à ma façon... je m'y suis mal prise, parce que je n'en ai pas l'habitude. Que voulez-vous? dans cette occasion j'ai peut-être agi comme une vipère qui se serait crue une sangsue... mais il faut pourtant tenir compte à cette pauvre vipère de sa bonne volonté.

Cette hideuse plaisanterie me révolta.

— Je vous connais trop, madame, pour croire à un bon sentiment de votre part; votre méchanceté même ne se contente pas du présent, elle embrasse l'avenir et le passé, ces paroles, vous ne les avez pas dites sans en calculer le résultat; elles cachent quelque odieuse arrière-pensée qui ne se révélera que trop tôt peut-être.

— Eh bien! après? — s'écria mademoiselle de Maran avec impatience. — Qu'est-ce que vous voulez conclure de tout ça? Ce qui est fait est fait, n'est-ce pas? Gontran veut que vous continuiez à me voir, vous lui obéirez. A quoi bon récriminer sur ma méchanceté? Je suis comme cela, et trop vieille pour changer... De deux choses l'une, ou mon aversion contre vous n'est pas éteinte, ou elle l'est... Si elle l'est, vous n'avez rien à craindre de moi, et vos reproches sont inutiles; si elle ne l'est pas, tout ce que vous me dites ou rien c'est la même chose. Vous ne pouvez pas me nuire, et moi je puis vous nuire; ne tentez pas à lutter. Je peux, je sais bien des choses... Vous avez vu comme je l'ai arrangé, ce Lugarto, à qui son opulence colossale et la platitude du monde semblent donner un brevet d'audace et d'insolence!... maintenant il sait que quand je mords, je mords bien, et que la cicatrice reste... Il me haïra, ça, j'y compte bien, mais en même temps il me craindra comme le feu; car, si je m'acharne après lui, je le traquerai de salon en salon et je ne le ménagerai pas... Aussi maintenant je le tiens dans ma main... ce vilain homme! Or, rappelez-vous bien, chère petite, qu'il aimera toujours mieux prendre pour ennemis mes ennemis que de m'avoir à ses trousses. Vous m'entendez, n'est-ce pas? — ajouta ma tante en me lançant un regard d'ironie cruelle; — aussi je ne dis rien de plus. Seulement ne me poussez pas à bout et soyez gentille...

Je restai accablée d'effroi... Je ne pouvais prononcer une parole. Ce que me disait mademoiselle de Maran n'était que trop vrai : elle seule pouvait se mettre assez au-dessus des convenances pour attaquer si impitoyablement M. Lugarto dans son orgueil, et le dominer ainsi par la frayeur. Je frémis en songeant à la possibilité de je ne sais quel monstrueux accord conclu entre cet homme et mademoiselle de Maran, accord basé sur leur méchanceté commune.

Un invincible pressentiment me disait que Gontran subissait malgré lui l'influence de M. Lugarto. A quelle cause fallait-il attribuer cette influence? c'est ce que j'ignorais. Assaillie par ces soupçons, je reconnaissais que les menaces de mademoiselle de Maran n'étaient pas vaines.

LA PRINCESSE KSERNIKA.

Oh ! ce fut un moment affreux que celui où je me sentis forcée de contenir mes ressentiments devant cette femme qui avait outragé la mémoire de ma mère !

— Allons, allons, je vois que nous nous entendons, n'est-ce pas? — me dit mademoiselle de Maran avec son sourire sardonique. — Vous irez à ce bal du matin de madame l'ambassadrice d'Angleterre ; j'irai peut-être aussi pour *méduser* ce Lugarto, et le tenir dans ma dépendance. Dites donc, chère petite, est-ce que vous ne trouvez pas que je lui ai donné un joli échantillon de mon savoir-faire? Examinez bien demain son visage de cire jaune quand il m'apercevra... ça vous amusera et moi aussi... Peut-être je vous l'immolerai... cet archi-millionnaire... peut-être, au contraire... Mais je ne dis rien... Qui vivra verra.

Je quittai ma tante dans un état d'inquiétude inexprimable ; je me rappelai son entretien avec une sorte de terreur sourde. De tous côtés je ne voyais que haines, que périls, que perfidies cachées. J'aurais préféré de franches menaces aux sinistres réticences de mademoiselle de Maran.

Je rentrai chez moi absorbée par ces tristes pensées. Dans un moment de désespoir, je songeai à M. de Mortagne ; mais, grâce à ma tante, je ne pouvais même penser à mon unique protecteur sans un souvenir douloureux, sans me rappeler les scènes cruelles qui avaient précédé et suivi mon mariage.

Ma voiture s'arrêta un moment avant que d'entrer dans la cour. Machinalement je jetai les yeux sur la maison qui était en face de la nôtre.

Au second étage, à travers un rideau à demi soulevé, je reconnus M. de Mortagne, assis dans un grand fauteuil ; il me parut très-pâle, très-souffrant ; il me fit rapidement un signe de la main, comme pour me dire qu'il veillait sur moi ; puis le rideau retomba.

J'eus un moment d'espérance ineffable ; je me sentis plus forte, moins effrayée en sachant cet ami près de moi ; je ne doutai pas de son appui dans un cas extrême. Je remerciai la Providence des secours imprévus qu'elle semblait ainsi m'offrir.

M. de Lancry n'était pas encore rentré ; je m'habillai pour dîner, me rappelant avec des regrets pleins d'amertume que, dans notre charmante retraite de Chantilly, je me faisais belle aussi, et que j'arrivais près de Gontran radieuse et fière de mon bonheur.

Hélas ! deux jours à peine me séparaient de ce passé si enchanteur,

déjà il me semblait que des mois entiers s'étaient écoulés depuis ce temps heureux !

Sept heures sonnèrent, Gontran ne vint pas.

Je ne commençai à m'inquiéter sérieusement que vers les huit heures ; je fis demander par Blondeau au valet de chambre de M. de Lancry s'il avait donné quelque ordre ; il n'en avait donné aucun ; on l'attendait pour dîner.

A huit heures et demie, ne pouvant vaincre mes craintes, je me décidai à envoyer un de nos gens à cheval chez M. Lugarto afin de savoir si M. de Lancry n'y était pas resté ; j'écrivais un mot à mon mari, en le suppliant de me rassurer.

M. Lugarto demeurait rue de Varennes; je recommandai la plus grande promptitude, j'attendis le retour de mon messager avec une pénible impatience.

Une demi-heure après, Blondeau entra.

— Eh bien? — m'écriai-je.

— M. le vicomte est chez M. Lugarto, madame; monsieur a fait répondre à Jean que c'était bon, et qu'on prévienne madame qu'il ne reviendrait que très-tard.

Je ne fus rassurée qu'à demi. Pour que Gontran m'eût ainsi oubliée, il fallait sans doute qu'il eût de graves préoccupations; je l'attendis.

Hélas! pour la première fois je connus cette anxiété dévorante avec laquelle on compte les minutes, les heures! ces tressaillements d'espoir que cause le moindre bruit, et les mornes abattements qui leur succèdent.

J'avais envoyé ma pauvre Blondeau chez le portier, en lui recommandant de guetter le retour de M. de Lancry et de venir tout de suite m'en faire part. Sans les événements de la journée, de telles angoisses eussent été puériles, mais tout ce qui s'était passé les excusait peut-être.

A minuit Gontran n'avait pas paru; alors les frayeurs les plus folles, les plus exagérées s'emparèrent de moi. Je me souvins des sinistres regards que M. Lugarto avait jetés sur Gontran. Sans réfléchir au peu de vraisemblance de mes craintes, je crus M. de Lancry en danger, je demandai ma voiture, je dis à Blondeau de m'accompagner.

— Mon Dieu! où voulez-vous aller, madame?

— A la porte de M. Lugarto. Tu monteras chercher M. de Lancry, tu lui diras que je suis en bas à l'attendre. Je ne puis supporter un moment de plus cette incertitude.

— Mais, madame, rassurez-vous.

A cet instant un bruit presque imperceptible arriva à mon oreille, c'était la grande porte qui se refermait; un instinct inexplicable me dit que Gontran venait de rentrer.

Sans songer à ce que je faisais, je sortis de ma chambre, je courus au-devant de mon mari: je le trouvai dans le salon qui précédait sa chambre à coucher.

— Vous voilà, mon Dieu! vous voilà! Ne vous est-il rien arrivé? — m'écriai-je d'une voix défaillante en lui prenant les mains.

— Rien, rien; mais passons chez vous, — me dit M. de Lancry en me montrant son valet de chambre d'un coup d'œil irrité.

Je compris le peu de convenance de cette scène devant nos gens ; mais mon premier mouvement avait été tout irréfléchi.

Je craignis d'avoir contrarié Gontran ; mon cœur se serra lorsque je fus seule avec lui. Alors seulement je remarquai qu'il était très-pâle, très-défait.

— Mon Dieu ! Gontran, que vous est-il arrivé? — m'écriai-je.

— Et que vouliez-vous qu'il m'arrivât? Êtes-vous folle ! Tout cela n'est-il pas naturel, très-naturel? — ajouta-t-il d'un air qui me parut presque égaré, et en riant d'un rire sardonique qui m'épouvanta. — Quoi de plus simple? J'ai retrouvé le meilleur de mes amis, le tigre que j'ai dompté, vous savez... Je vous présente ce cher Lugarto ; il vous trouve charmante ; vous le traitez avec le dernier mépris.... Il va chez votre tante, qui l'accable des plus sanglantes épigrammes... Lui qui a le caractère le meilleur, le plus inoffensif, le plus généreux, prend ces malices en très-bonne part ; il en rit comme j'en ris moi-même maintenant, fort gaiement... C'est qu'en effet il n'y avait rien de plus piquant, de plus gai que vos épigrammes et que celles de votre tante ; elles étaient avec cela d'un à-propos inouï.

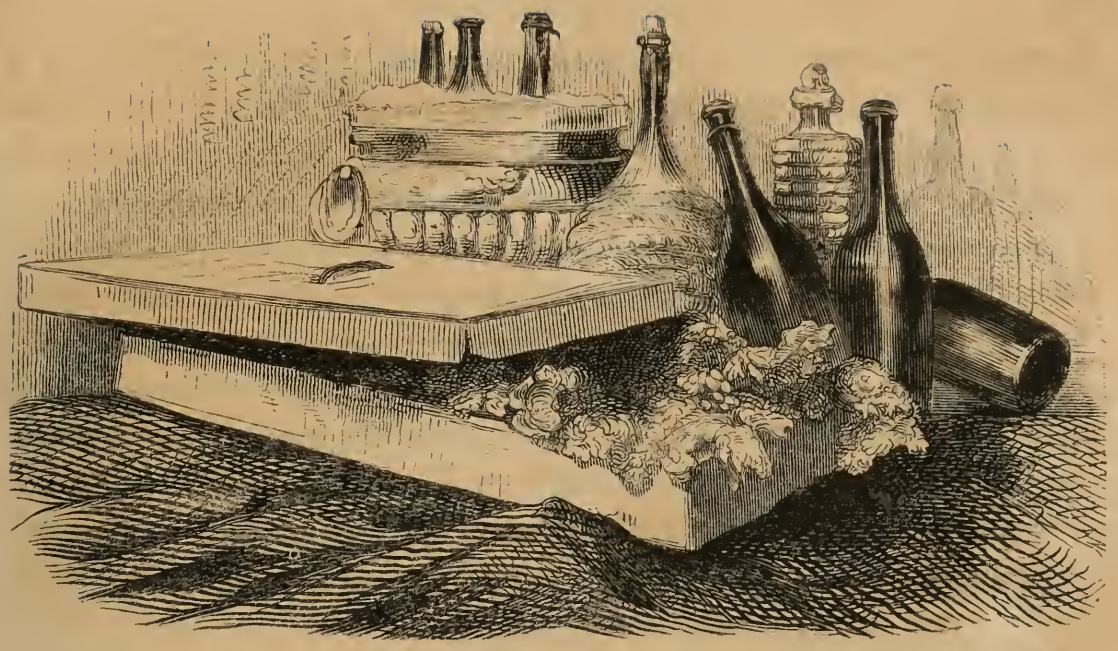
La voix de M. de Lancry était saccadée, interrompue par des éclats de rire brusques, nerveux ; il me parlait presque sans me voir, et en marchant avec agitation, comme s'il eût été en délire.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Gontran, vous m'épouvantez.... Par pitié..... dites..... qu'avez-vous?

Mon mari s'arrêta brusquement devant moi, passa ses deux mains sur son visage, me parut revenir à lui, et me dit d'une voix terrible :

— Ce que j'ai?... ce que j'ai?... Vous ne savez donc pas quel est l'homme que vous et votre tante avez impitoyablement raillé? Votre infernale tante a fini tantôt ce que vous avez si bien commencé ce matin. Ah ! Mathilde !... Mathilde !... qu'avez-vous fait?... Malheureuse femme ! que les suites de votre imprudence n'atteignent que moi ! — ajouta Gontran d'un accent douloureux en quittant ma chambre.

Je voulus le suivre... D'un geste impérieux il me commanda de rester.



CHAPITRE XXVI.

MATINÉE DANSANTE.

Je passai une nuit cruelle.

Dès que le jour parut, j'envoyai Blondeau savoir des nouvelles de M. de Lancry. Il me fit dire qu'il allait parfaitement bien.

Un peu avant l'heure du déjeuner, il entra chez moi ; sa figure était riante et douce comme si la scène de la veille n'avait pas eu lieu.

Je restai muette d'étonnement.

Il me prit la main, la baisa avec une gracieuse tendresse, et me dit :

— C'est un grand coupable qui vient vous demander pardon, mon amie.

Il y avait tant de douceur, tant de sérénité dans la voix de Gontran, que, malgré moi, je fus presque rassurée. L'influence de mon mari sur moi était telle que mes traits reflétaient pour ainsi dire toujours l'expression des siens ; et puis je désirais si ardemment de le voir heureux que je devais accepter, trop facilement peut-être, les explications sur sa conduite de la veille.

— De quel pardon parlez-vous? — lui dis-je.

— C'est très-embarrassant, Mathilde ; car comment vous avouer... vous expliquer... un si grand crime?...

— Un crime!... Vous plaisantez... Mais encore... dites... oh! vous êtes pardonné d'avance.

— Je le sais... vous êtes si bonne! et pourtant ce pardon, je ne le mérite pas.

— Comment?

— Hier, ne vous ai-je pas d'abord inquiétée par mon absence, et presque épouvantée par mon retour?

— Il est vrai... votre agitation...

— Mon Dieu! ma jolie Mathilde, comment oser vous dire que vous avez été assez bonne pour vous intéresser... à... un vilain ivrogne? Voilà le terrible mot prononcé... Oui, hier Lugarto m'a retenu à dîner chez lui avec quelques amis communs : on a porté je ne sais combien de toasts à mon bonheur, à votre beauté; je n'ai pas pu, je n'ai pas voulu refuser. Depuis que j'ai quitté la vie de garçon, j'ai, Dieu merci, perdu l'habitude de ces dîners britanniques; aussi oserai-je vous faire cet abominable aveu : je me suis grisé en pensant à vous! Vous voyez que je n'ai fait que changer d'ivresse... Mais, hélas! la première est aussi belle que l'autre est honteuse... Encore une fois, me pardonnez-vous?

— Comment? Ces reproches que vous m'avez faits hier en rentrant...

— Quels reproches?

— Vous m'avez dit que mes épigrammes et celles de ma tante avaient irrité M. Lugarto au dernier point; que sa vengeance pouvait être terrible, et que...

— M. de Lancry partit d'un éclat de rire si franc que je crus à sa sincérité.

— Malheureux Lugarto! — répéta-t-il; — j'en ai fait un ogre, je le vois... Pauvre Mathilde! je rirais davantage encore si je ne vous avais pas inquiétée. Mais, sérieusement... quelle terrible vengeance voulez-vous que Lugarto?...

— Mais, mon ami, hier matin vous m'avez paru fâché de la dureté de mes réponses.

— Oui, sans doute; car, je vous le répète, malgré quelques excentricités de caractère, je le regarde, Lugarto, comme un de mes meilleurs amis; comme tel, je désire le voir à l'abri de vos spirituelles attaques, ma jolie petite méchante; mais ce sera difficile, et, je le vois, on dira l'esprit des Maran, comme on disait l'esprit des Mortemart. Pourtant, je vous en prie, ménagez ce pauvre garçon, si ce n'est pour lui... que ce soit pour moi.

— Mais hier... vous m'avez dit aussi que vous craigniez de l'irriter?

— Sans doute, car alors il tombe dans des désolations sans fin; il

me reproche de ne pas l'aimer, d'être un mauvais ami ; en un mot, de sa part, ce ne sont pas des reproches, je n'en supporterais pas, mais des plaintes, c'est ce qui me rend le plus pitoyable envers lui...

— Et vous êtes bien sûr de son amitié ? — demandai-je en hésitant à Gontran.

— D'autant plus sûr qu'elle est plus rare, et qu'il n'a aucune raison pour affecter un sentiment qu'il n'éprouverait pas.

Je racontai à Gontran l'entretien que j'avais entendu entre M. Lugarto et la princesse Ksernika.

— C'est une plaisanterie de bal masqué sans domino, — me dit Gontran : — il aura voulu s'amuser à la tourmenter ; et cela n'est d'aucune conséquence avec la princesse, qui est la meilleure des femmes. A ce propos, si elle vous fait quelques avances, répondez-y, je vous en prie, car elle est très-bonne amie quand elle le veut, et les bonnes amies sont rares. D'ailleurs vous la verrez ce matin à l'ambassade d'Angleterre.

— Irons-nous donc à cette fête? — dis-je à M. de Lancry d'un air chagrin.

— Eh ! mais, sans doute. L'ambassadrice m'a écrit ce matin une lettre charmante, me disant qu'elle avait seulement appris hier soir notre retour, et qu'elle espérait bien avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui.

— Allons, soit, mon ami, j'irai, — dis-je en soupirant.

— Un soupir, Mathilde ! mais vous serez charmante. C'est un triomphe d'être jolie le matin ; et moi je suis si fier de vous, de votre ravissante beauté !...

— Hélas ! mon ami, cette beauté est à vous ; mais j'en suis plus fière encore quand je me fais belle pour vous seul.

Gontran sourit et me dit : — Je devine... encore vos rêves de maisonnette ?

— Encore mes rêves de bonheur.... Oui, Gontran.

— Eh bien, soyez jolie, bien jolie, plus jolie que toutes les femmes, vous voyez que je ne vous demande rien que de très-facile, et nous songerons à cette folie.

— Vrai ? oh ! bien vrai? — m'écriai-je avec ravissement.

— Silence, — me dit Gontran ; — il faut dire cela tout bas à mon cœur, afin que ma raison ne vous entende pas ; car elle est bien sévère, et elle dirait non.

Blondeau entra, portant un carton carré.

— Qu'est-ce que cela?

— Je ne sais pas, madame; on l'a remis chez le concierge, c'est très-léger; cela doit être des fleurs ou des dentelles.

Je regardai Gontran, il ne put s'empêcher de sourire.

Je devinai quelque surprise. Mon cœur battit bien fort : c'étaient peut-être mes chères fleurs de prédilection que j'allais revoir.

Par un de ces enfantillages très-sérieux pour les esprits fatalistes, avec la rapidité de la pensée je me dis : Si je trouve un bouquet d'héliotropes et de jasmins dans ce carton, ce sera un bon présage, je serai heureuse de ma journée d'aujourd'hui, sinon ce jour me sera fatal.

Une fois cette espèce de défi jeté au sort, je me repentis presque de ma témérité; je n'osai plus ouvrir le carton.

Gontran s'aperçut que ma main tremblait, que je rougissais beaucoup.

— Eh bien!... Mathilde, qu'avez vous?

— Rien... rien... — lui dis-je, et, surmontant mon émotion, j'ouvris le carton...

Hélas! mon cœur se serra douloureusement. C'est à peine si je pus retenir mes larmes. Je ne trouvai ni jasmins ni héliotropes : les fleurs qui les remplaçaient étaient charmantes, il est vrai; jamais je n'en avais vu de pareilles... Il y avait un gros bouquet et deux branches de petites grappes de fleurs d'un pourpre très-vif; au centre de chaque fleur brillait comme un diamant une goutte de rosée solide, si je puis m'exprimer ainsi; de longues feuilles d'un vert d'émeraude glacé de cramoisi complétaient cette parure d'un goût parfait, sans doute d'une extrême rareté, et dont j'aurais été tout heureuse sans mon maudit souhait.

— Que vous êtes bon! — dis-je à Gontran avec reconnaissance.

— Ce sont des euphorbes*, plantes fort rares et telles qu'il les faut pour parer une beauté rare, — me dit gaiement M. de Lancry; — rien ne sera plus joli, plus coquet que ces deux branches de fleurs purpurines au milieu de vos beaux cheveux blonds sous un chapeau de paille de riz.

Nous arrivâmes à l'ambassade.

Le temps était radieux; les toilettes des femmes étaient d'une fraîcheur extrême; les rayons du soleil, brisés et adoucis par le feuillage des plantes et des masses de fleurs qui garnissaient la galerie, ne jetaient qu'une douce clarté dans ces vastes salons.

* Euphorbia fulgens. — Linné.

Généralement il n'y a rien de plus gai, de plus riant que ces matinées dansantes, où le soleil remplace les bougies, où la tiède atmosphère du printemps, toute chargée du parfum des fleurs du jardin, remplace la chaleur étouffante des bals de l'hiver.

Presque en arrivant je me trouvai en présence de madame la duchesse de Richeville; elle donnait le bras à une femme de ses amies. Je ne pus m'empêcher de rougir extrêmement en la voyant. Gontran ne s'en aperçut pas.

Madame de Richeville lui dit avec beaucoup de grâce : — Je vais vous rendre malgré vous à votre liberté et vous enlever madame de Lancry. Lord Mungo nous garde deux ou trois places dans la galerie.

Bien hardi et bien adroit celui ou celle qui les lui fera rendre avant notre retour.

M. de Lancry, quoiqu'il parût vivement contrarié, ne put qu'accepter la proposition de madame de Richeville. Celle-ci prit mon bras, Gontran offrit le sien à la femme qui accompagnait la duchesse, et nous nous dirigeâmes vers les places gardées par lord Mungo.

Il me parut en effet parfaitement capable de les conserver et de les défendre par sa force d'inertie ; c'était un homme d'un embonpoint démesuré. Lorsqu'il nous aperçut, il fit un vain effort pour se lever. Madame de Richeville me dit en souriant :

— J'ai peut-être été imprudente de lui confier nos places ; s'il n'allait pas *pouvoir* nous les rendre !

Pourtant, grâce à un nouvel effort, lord Mungo se leva, et nous nous assîmes toutes les trois parfaitement à notre aise.

Gontran s'éloigna après m'avoir jeté un regard expressif en me désignant madame de Richeville.

A ma gauche était un véritable buisson de camélias ; la duchesse était à ma droite ; aussi, en se tournant de mon côté, elle put me parler à voix basse sans être entendue de personne.

— Mon Dieu ! — me dit-elle, — je vous parais bien hardie, n'est-ce pas, après ce qui s'est passé entre nous ?...

— Madame...

— Ne m'en veuillez pas, j'ai à vous parler de notre ami, de M. de Mortagne. Il a été en grand danger.

— Que dites-vous, madame ?

— Sans doute ; il avait tant souffert ! et puis les dernières émotions l'ont si vivement agité ! Maintenant il est encore bien souffrant, mais il est mieux.

— Je le sais, madame ; hier, en rentrant chez moi...

— Vous l'avez vu à sa fenêtre. Oui, il est allé habiter en face de votre maison pour être plus près de vous. Si vous saviez combien il vous aime ! toutes ses craintes... Eh bien ! non... non, ne parlons plus de cela, — reprit la duchesse à un mouvement que je fis ; — j'espère que lui et moi nous nous sommes trompés ; vous semblez heureuse... c'est une conversion que vous avez opérée : je ne m'en étonne pas... seulement je n'osais l'espérer.

— Je suis en effet très-heureuse, madame, ainsi que je l'avais prévu.

— Et moi je vous jure que je suis aussi bien heureuse de m'être

trompée dans ma prévision. Mais dites-moi, pendant que nous sommes à peu près seules, n'oubliez pas, si vous aviez quelques lettres à faire parvenir à M. de Mortagne, de les faire adresser rue de Grenelle, à l'hôtel de Richeville, dans le cas où il serait absent pour quelques jours... Enfin, pauvre enfant, quoi qu'il vous arrive, dans quelque occasion que ce soit, rappelez-vous que vous avez une amie bien vraie, bien dévouée. Cela vous semble étrange, n'est-ce pas? Tout ce que je vous demande, c'est de mettre à l'épreuve cette amitié que je vous offre; elle ne vous manquera jamais.

A ce moment M. Lugarto entra dans la galerie.

Involontairement je fis un mouvement d'effroi en me rapprochant de la duchesse de Richeville.

— Qu'avez-vous donc? — me dit-elle.

— J'ai, madame, un peu froid; il vient beaucoup d'air par cette galerie.

Madame de Richeville vit par hasard M. Lugarto qui causait avec plusieurs personnes, elle me dit en me le désignant :

— Vous voyez bien cet homme?

— Oui, madame, — répondis-je en tremblant.

— En bien! votre tante est un ange de mansuétude auprès de lui. C'est l'orgueil dans la bassesse, et la lâcheté dans la cruauté; pourtant on le reçoit. Il y a des traits de lui qui font frémir. L'année dernière il a perdu, à jamais perdu une malheureuse jeune femme, madame de Berny, qui est, à cette heure, seule, abandonnée de sa famille, repoussée par tout le monde; il a agi envers elle de la manière la plus brutale, la plus scandaleuse, la plus cruelle. M. de Berny, soit faiblesse, soit mépris, s'est renfermé dans une dédaigneuse indifférence sur le sort de sa femme. M. Lugarto est encore resté une fois impuni! Puisque les hommes sont si lâches, ce serait au moins aux femmes de faire justice des Lugarto et de leurs pareils. Aussi je ne conçois pas qu'on tolère dans le monde une pareille espèce, ou même qu'on lui réponde quand il vous parle; car il est familier, et son impudence est grande.

Je restai muette. Je pressentais que M. Lugarto allait venir auprès de moi. En effet, madame de Richeville me parlait encore lorsqu'il s'approcha, me fit un léger salut, et me tendit la main en me disant :

— Eh bien! vous êtes venue à ce bal. Vous avez eu raison de m'écouter.

Voyant que je ne prenais pas la main qu'il m'offrait, il reprit en souriant d'un air sardonique :

— Nous sommes donc toujours en guerre? J'avais pourtant dû croire le contraire en vous voyant porter les fleurs que je vous avais envoyées ce matin.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, — lui répondis-je; et, m'adressant de nouveau à madame de Richeville, je lui demandai le nom de deux très-jolies personnes qui entraient en ce moment.

M. Lugarto ne se déconcerta pas, il continua :

— Vous ne me comprenez pas : ce que je vous dis, c'est pourtant assez clair. Les fleurs que vous avez à la main et dans les cheveux viennent de mes serres : c'est moi qui vous les ai envoyées ce matin. Savez-vous que je n'en donne pas à tout le monde, au moins! J'avais, le printemps passé, donné la pareille garniture à la jolie petite madame de Berny... Ça lui a véritablement porté bonheur.

Ces fleurs, que je croyais devoir à Gontran, me firent horreur; il me fut cruel de penser que mon mari s'était entendu avec cet homme pour me les faire accepter. Je vis quelque chose de sinistre dans le rapprochement qu'il faisait entre moi et cette femme dont madame de Richeville venait de me parler. Je ne pus vaincre un mouvement de colère; dans mon dépit, j'arrachai quelques feuilles du bouquet que je tenais à la main.

— Prenez garde! — s'écria M. Lugarto en me montrant une sorte de liqueur blanche qui sortait de la tige des feuilles arrachées; — vous avez la main nue, cette substance est très-corrosive; ces fleurs sont charmantes, mais la plante qui les porte est très-vénéneuse.

En effet, une goutte de cette liqueur blanche était tombée sur mon doigt; je sentis une légère cuisson, et il me resta une petite tache livide à la peau *.

Je ne devais pas sans doute m'étonner de la propriété vénéneuse de ces fleurs; mais en songeant qu'elles venaient de cet homme qui m'inspirait tant d'effroi, il me fut impossible de ne pas faire des rapprochements sinistres en pensant qu'il y avait quelque chose de fatal, de mortel jusque dans son présent. Saisie de terreur, je jetai cet affreux bouquet au milieu des camélias qui se trouvaient près de moi. M. Lugarto sourit et me dit :

— On dirait que vous avez été mordue par un serpent; il est bien dommage que vous ne puissiez pas jeter aussi loin de vous ces grappes des mêmes fleurs qui ornent vos beaux cheveux; je suis heureux, malgré vous, de vous voir obligée de les garder.

* Le suc de l'euphorbe est un très-violent poison.

MATINÉE DANSANTE.

— Oh! madame, — dis-je à voix basse à madame de Richeville, — ce qui se passe ici a l'air d'un rêve terrible ; emmenez-moi d'ici, je vous en conjure, allons retrouver M. de Lancry ; je désire me retirer.

— Je ne reviens pas de ma stupeur, — me dit la duchesse ; — vous connaissez donc cet homme?

— Non, pas moi, madame ; il est l'ami intime de mon mari, qui me l'a présenté ; il me cause autant de frayeur que d'aversion. Oh! par grâce, emmenez-moi d'ici.

Pendant que je parlais à voix basse avec la duchesse, M. Lugarto répondit d'un air distrait et hautain aux empressements de quelques jeunes gens, grands admirateurs de son luxe et de ses chevaux.

Madame de Richeville resta un moment silencieuse et comme absorbée ; puis elle me dit avec un accent profondément ému :

— Bénissez Dieu, pauvre enfant, de ce qu'il vous a rendu M. de Mortagne ; je ne sais pourquoi cette intimité de votre mari et de M. Lugarto m'épouvante. Venez retrouver M. de Lancry, vous êtes toute pâle.

— Oui, madame ; et puis c'est un enfantillage, mais il me semble que ces horribles fleurs que j'ai au front me donnent le vertige.

Je ne sais si M. Lugarto m'entendit ; abandonnant aussitôt les personnes qui l'entouraient, il se retourna au moment où moi et madame de Richeville nous nous levions.

— Vous vous en allez de là? — me dit-il ; — voulez-vous mon bras?

Sans lui répondre, je me pressai contre madame de Richeville.

— A propos, madame la duchesse, — dit M. Lugarto en laissant tomber ses paroles une à une, et en suivant du regard l'effet qu'elles produisaient, — j'ai une question assez insignifiante à vous adresser. Y a-t-il long-temps que la vieille mademoiselle Albin a été au village de Bory en Anjou chez le fermier Anselme?

Madame de Richeville resta stupéfaite, rougit et pâlit tour à tour, comme la princesse Ksernika avait pâli et rougi la veille.

M. Lugarto me regardait d'un air triomphant.

Tout à coup ses traits changèrent d'expression ; son impertinente audace disparut sous un masque d'humilité forcée ; il salua deux fois, avec une obséquieuse politesse, une personne que je ne pouvais voir.

Je me retournai : c'était M. de Rochegune.

Ce dernier répondit par un froid signe de tête aux civilités empressées de M. Lugarto, et s'approcha de madame de Richeville.

Encore sous le coup de son émotion, la duchesse n'avait pu trouver une parole.

Madame de Richeville parut éprouver un profond sentiment de joie en voyant M. de Rochegune.

— Que votre présence me fait de bien! — reprit-elle; — je suis mieux depuis que vous êtes là.

M. de Rochegune regarda madame de Richeville d'un air étonné.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, madame? — lui dit-il.

— Rien, une folie; vous savez que je crois aux présages; madame de Lancry partage mes superstitions, nous venions de nous effrayer pour rien; mais en vous voyant, vous l'homme sage et raisonnable par excellence, nos folles visions se sont bien vite évanouies.

Lorsque madame de Richeville m'eut nommée, M. de Rochegune s'inclina respectueusement de mon côté. Je ne l'avais pas revu depuis la scène de reconnaissance dont j'avais été témoin chez lui avec ma tante et Gontran; il me semblait très-changé; un sourire douloureux donnait un caractère singulièrement triste à sa figure, à la fois douce et grave.

— Vous n'êtes pas resté long-temps en voyage, monsieur; vos amis ont dû être bien satisfaits de votre prompt retour! — dit M. Lugarto à M. de Rochegune avec une excessive affabilité; — vous me permettrez, je l'espère, d'aller vous chercher un de ces matins.

— Je regretterais que vous prissiez cette peine, monsieur, car on me trouve rarement chez moi, — répondit M. de Rochegune d'un ton glacial.

— Si je ne suis pas heureux dans ma première visite, — reprit M. Lugarto, — je le serai peut-être dans la seconde, monsieur. Je ne me décourage pas facilement lorsqu'il s'agit d'une chose à laquelle j'attache beaucoup de prix.

— Vous êtes trop bon, monsieur, je crains que vous vous exagériez beaucoup la valeur de mes relations; d'ailleurs je n'ai ici qu'un pied à terre tellement modeste, que je n'y puis absolument recevoir *que mes amis*.

Ces dernières paroles, dites très-séchement, terminèrent cette conversation.

M. Lugarto dissimula son dépit, et, voulant sans doute se venger sur quelqu'un, il dit à madame de Richeville :

— Vous n'oublierez pas le renseignement que je vous ai donné, madame la duchesse; lorsque vous le désirerez, j'aurai l'honneur d'aller causer avec vous.

A mon grand étonnement, à celui de M. de Rochegune, madame de Richeville répondit d'une voix émue :

— Mais demain, si vous le voulez, monsieur... De quatre à cinq heures vous me trouverez.

— Je ne manquerai pas de profiter de cette bonne fortune, madame la duchesse, — dit M. Lugarto en s'inclinant profondément. Puis s'adressant à moi :

— Ah! madame, prenez garde... je vous dénonce M. de Lancry comme un infidèle... Je l'aperçois là-bas en grande coquetterie avec la belle princesse Ksernika, qui est fort expéditive, je vous en préviens... car chez elle un caprice prend bien vite le caractère de la passion. Tenez... voyez-vous, ce monstre de Lancry!... il est si absorbé qu'il ne se souvient pas seulement que vous êtes ici.

En effet, Gontran traversait un salon avec la princesse Ksernika; il lui donnait le bras, et lui parlait bas en souriant.

Elle baissa les yeux, rougit légèrement, sourit aussi, et fit un petit mouvement d'impatience.

Gontran sembla insister dans sa demande; elle leva les yeux sur lui, rencontra son regard, et, au lieu de l'éviter, il me sembla qu'elle se complaisait à le soutenir; puis, comme si M. de Lancry se fût seulement alors souvenu ou aperçu de ma présence, il fit un brusque mouvement, dit un mot à la princesse en regardant de mon côté, et l'expression de leurs deux physionomies changea à l'instant.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire; pour la première fois, je connus la jalousie.

Jamais je n'oublierai le coup douloureux, profond, que je ressentis au cœur en voyant la princesse sourire ainsi à Gontran.

Étrange et cruel mystère! cette jalousie envahit soudainement, complétement toutes mes facultés; il me sembla que depuis long-temps j'avais l'*habitude de cette souffrance.*

En un instant j'éprouvai ses haines, ses défiances, ses humiliations... Je n'échappai à aucune de ses tortures variées.

Hélas! la jalousie est un de ces sentiments qui débutent par une terrible maturité; comme Minerve, elle naît armée de toutes pièces.

Mon âme se brisa, mes joues se colorèrent d'une rougeur fébrile; Gontran s'avança, il donnait le bras à la princesse. Celle-ci vint à moi d'un air riant et ouvert, je sentis mes larmes prêtes à couler: je ne pus que m'incliner sans répondre à quelques paroles aimables qu'elle me dit.

— Monsieur de Rochegune, voulez-vous me donner votre bras? — dit madame de Richeville; — vous aurez la bonté de demander ma voiture.

— Vous ici, monsieur de Rochegune? — dit Gontran en tendant la main à ce dernier; — je vous croyais en voyage. J'espère que vous n'aurez pas complétement oublié le chemin de votre ancienne maison, et que madame de Lancry et moi nous aurons le plaisir de vous voir souvent.

— Je crois rester très-peu à Paris, — dit M. de Rochegune; — mais je n'oublierai pas votre bien aimable proposition; et j'aurai au moins l'honneur d'aller faire mes adieux à madame de Lancry, si elle m'accorde cette faveur.

Je répondis machinalement. Madame de Richeville et M. de Rochegune quittèrent la galerie.

— Je désirerais m'en aller, je suis un peu souffrante, — dis-je à M. de Lancry.

— Pas encore, ma chère Mathilde; la princesse a traversé toute la foule pour venir vous trouver.

M. Lugarto s'approcha de madame de Ksernika; il me parut qu'ils échangeaient un regard d'intelligence.

La princesse, si hautaine la veille, lui dit avec une sorte d'affabilité craintive :

— Je vous pardonne vos méchancetés, vous êtes un homme terrible au moins! — Elle se retourna vers moi, et ajouta en s'asseyant à mes côtés : — Je prends la place de la duchesse de Richeville, dont j'étais vraiment jalouse.

— Vous êtes bien bonne, madame, mais...

— Je vais faire un tour dans le bal avec Lugarto, — me dit Gontran. — Tout à l'heure, si vous le désirez, je reviendrai vous chercher.

M. de Lancry prit le bras de M. Lugarto, et tous deux s'éloignèrent. Je restai près de la princesse.

— Savez-vous, — me dit-elle très-gaiement, — que vous avez un mari charmant! Je ne le connaissais que de réputation; car, depuis que je suis entrée dans le monde, le hasard a fait que lui ou moi nous avons toujours été en voyage; mais je compte bien me dédommager cette saison. D'abord je commence par vous prévenir que nous sommes déjà fort en coquetterie; et j'ai presque envie d'en être aux regrets, car il me semble très-dangereux. Ah çà! que diriez-vous donc si j'allais vous l'enlever?

La princesse aurait pu parler long-temps encore sans que je songeasse à lui répondre. Ce qu'elle venait de me dire pouvait passer

pour une de ces plaisanteries que le monde tolère. Pourtant chacune de ces paroles me portait un coup cruel.

Mon amour pour Gontran était si dévoué, si sérieux, si fervent; cet amour enfin, sur lequel reposait ma vie, ma destinée tout entière, était pour moi l'objet d'un culte si religieux que, lors même que la jalousie n'eût pas été douloureusement excitée, j'aurais été blessée de la légèreté du langage de la princesse.

Il y a dans tout sentiment sincère et profond qui sent sa *vaillance* une sorte d'austérité ombrageuse, de susceptibilité farouche, de pudeur sacrée qui se révolte à la moindre profanation. Aussi, songeant à mon isolement, à mon caractère défiant, aux malheurs de mon enfance, à l'espoir immense que j'avais fondé sur mon mariage avec Gontran, on comprendra peut-être mes ressentiments.

La princesse, étonnée de mon silence, me dit :

— Mais vous semblez préoccupée, madame, à quoi pensez-vous donc?

Je fus sur le point de lui dire avec candeur ce que j'éprouvais, et de la supplier, au nom de mon bonheur, de ne pas être coquette pour Gontran; mais je réfléchis au ridicule de cette démarche : j'y renonçai. Le monde est ainsi fait, qu'il n'a que des mépris ou des sarcasmes pour l'expression d'une douleur légitime et ingénue.

Alors mon orgueil s'indigna, des paroles remplies de fiel et d'amertume me vinrent aux lèvres; je tâchai de m'inspirer de la méchanceté de mademoiselle de Maran ; je tâchai, mais en vain, de trouver quelque repartie sanglante... je souffrais trop pour avoir de l'*esprit*.

Forcée de répondre à une seconde interpellation de la princesse, je ne pus que trouver cette sottise, que je dis en souriant avec amertume :

— Je ne doute pas, madame, de la puissance de vos charmes.

— Mon Dieu! de quel air sombre et tragique vous me dites cela! — reprit madame de Ksernika en riant aux éclats. — Est-ce que vous seriez jalouse, par hasard? et jalouse de votre mari encore? mais ça serait très-piquant.

— Madame...

— Ah çà! vous n'allez pas avoir cette ridicule faiblesse, au moins! j'en serais désolée. Mon triomphe serait bien moins grand, la jalousie vous ferait perdre une grande partie de votre supériorité sur moi. Mais voyez donc un peu ma prétention, ma vanité! j'ose entrer en lutte avec vous, avec vous armée de tant d'avantages! avouez que c'est bien héroïque!

J'étais au supplice; il me fallut l'habitude de dissimuler mes chagrins, habitude que j'avais contractée pendant ma triste enfance, pour m'empêcher de pleurer à chaudes larmes.

Hélas! je n'aurais pas cru devoir sitôt recourir à cette faculté, fruit d'un si misérable passé. Toutes les forces de mon âme furent employées à cette contrainte. Je sentis que j'allais encore faire une sotte réponse, et presque malgré moi je balbutiai ces mots absurdes :

— Parlez-vous sérieusement, madame?

La princesse recommença de rire aux éclats.

— Comment, si je parle sérieusement! — reprit-elle; — vous me faites là une question de pensionnaire. Mais certainement, tout ce que je vous dis est très-sérieux. Je raffole de M. de Lancry; et vous voyez en moi une rivale déclarée, prête à vous disputer ce cœur par tous les moyens possibles. Quelle belle occasion, enlever une charmante conquête à une adversaire redoutable!

Je regardai fixement madame Ksernika pour tâcher de pénétrer le

fond de sa pensée. Cela me fut impossible, tant l'expression de ses traits était mobile et changeante.

Peu à peu pourtant je repris mon sang-froid, je surmontai mon émotion, je tâchai de reprendre un air riant et léger.

— Mais, madame, — répondis-je, — savez-vous que vous risquez beaucoup en entrant en lice contre moi?

— Certainement, et c'est ce qui fait mon orgueil; car enfin vous êtes bien plus belle, bien plus jeune, bien plus aimable que moi, — dit la princesse avec un accent moqueur.

— Ceci n'est pas la question, madame; ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas, comme vous... une réputation à conserver...

— Comment cela, madame? — dit la princesse en me regardant avec surprise; — votre réputation...

— Oh! madame, j'ai la mienne comme vous avez la vôtre... Il y en a de toutes les sortes.

Madame de Ksernika fit un mouvement de dépit.

Je me hâtai de continuer :

— La vôtre est une réputation de beauté irrésistible établie par de brillants et surtout par de *nombreux* succès. Si dans notre lutte vous triomphez encore, une nouvelle conquête n'augmentera pas de beaucoup votre gloire; tandis que si vous succombez... jugez donc... madame, ce sera devant qui? devant une pauvre jeune femme sans expérience qui entre dans le monde et qui défend bourgeoisement... son mari... ou, si vous l'aimez mieux, son bonheur...

La princesse prit son air hautain, et me dit assez aigrement :

— Vous êtes piquée, madame?

Je vis à ces mots que ma réponse avait porté juste; j'en ressentis une joie amère.

— Pas du tout, madame, car nous plaisantons... je crois.

Gontran revint avec M. Lugarto.

— Princesse, — dit M. de Lancry, — mesdames d'Aubeterre et M. de Saint-Prix viennent d'arranger une partie de petit spectacle et un souper au cabaret pour ce soir; vous conviendrait-il d'en être avec madame de Lancry, moi et Lugarto?

— Sans doute, avec le plus grand plaisir, — reprit-elle.

— Voici ce qu'on propose encore, — ajouta M. de Lancry. — Il est bientôt six heures, le temps est charmant; nous irions faire un tour au bois de Boulogne jusqu'à sept heures et demie, et de là nous irions voir Arnal au Vaudeville.

— C'est à merveille! — répéta la princesse; — adopté à l'unanimité; n'est-il pas vrai, madame de Lancry?

— Je me sens assez souffrante, — dis-je à Gontran, — pour vous prier de me dispenser de ce plaisir.

— Y pensez-vous? — répondit M. de Lancry; — au contraire, cela vous distraira.

— Arnal est ravissant d'abord, — ajouta M. Lugarto.

— Je vous en prie... — dis-je en jetant un regard suppliant sur mon mari.

— Monsieur de Lancry, soyez impitoyable, — dit la princesse; — faites le tyran, ordonnez.

— Nous serions trop privés de l'absence de madame de Lancry, — répondit Gontran en souriant, — pour que je ne suive pas le barbare conseil de la princesse. Ainsi donc, ajouta-t-il avec une emphase comique, — madame de Lancry, je vous ordonne positivement de venir passer avec nous une charmante soirée.

— Si vous l'exigez... — dis-je à Gontran.

— Sans doute, nous l'exigeons tous, — ajouta M. Lugarto.

— C'est convenu, — reprit Gontran. — Je vais aller prévenir Saint-Prix et madame d'Aubeterre, et envoyer tout de suite prendre deux avant-scènes au Vaudeville et commander le souper chez Véry.

— Mais, j'y pense, — dit la princesse, — madame de Sérigny m'a amenée, et je n'ai pas demandé mes gens!

— Rien de plus simple, princesse, — reprit M. Lugarto. — Lancry dispose de sa voiture pour envoyer retenir les loges; je vous offre la mienne, ainsi qu'à madame de Lancry et à Gontran.

— C'est on ne peut mieux, — dit mon mari en offrant son bras à madame de Ksernika. — Allons rejoindre ces dames, elles nous attendent.

M. Lugarto m'offrit son bras avec un sourire de triomphe... Il m'était impossible de le refuser malgré ma répugnance.

Il me dit tout bas : — Cela vous désole d'être parée de *mes* fleurs, d'accepter *mon* bras, de venir dans *ma* voiture. J'en suis désolé, c'est votre faute; pourquoi me traitez-vous si mal que toutes mes prévenances tournent pour vous en contrariétés?

Je ne répondis rien; je traversai ces salons remplis de gens heureux et gais. Les fenêtres ouvertes laissaient voir le jardin avec tous ses trésors de fleurs et de verdure.

En contemplant ce riant tableau, en entendant l'harmonie de l'or-

chestre, j'avais la mort dans le cœur : ce contraste m'était insupportable. On me regardait beaucoup. J'entendais murmurer mon nom et celui de M. Lugarto; je rougissais de honte, pensant que tout le monde avait pour lui autant de mépris que moi. J'étais navrée de paraître liée intimement avec cet homme.

Il n'en était rien, du moins en apparence; les hommes échangeaient avec lui un salut cordial ou quelques paroles prévenantes, beaucoup de femmes lui souriaient en répondant à son salut : un moment nous nous arrêtâmes dans l'embrasure d'une porte.

La jeune marquise de Sérigny, très-grande dame pourtant, s'approcha de M. Lugarto et lui dit :

— Je viens vous présenter une requête au nom d'une foule de jolies femmes.

— Voyons, de quoi s'agit-il? — demanda M. Lugarto.

— D'un ou de deux bals charmants que vous deviez nous donner ce printemps pour célébrer votre retour. Vous savez si bien organiser une fête! ce serait délicieux.

— Oui, oui, donnez-nous des bals de printemps, monsieur Lugarto, — reprirent quelques jeunes femmes en se joignant à madame de Sérigny.

M. Lugarto se retourna vers moi, et me dit très-haut avec sa familiarité choquante :

— Allons, voyons... décidez : voulez-vous, oui ou non, que je donne quelques bals? Fixez l'époque, le nombre, et je vous obéis... à vous...

Je devins pourpre de honte; tous les yeux se tournèrent vers moi : je remarquai quelques méchants sourires; mon cœur se serra, je ne trouvai pas un mot.

— Lancry, répondez donc pour votre femme, — dit Lugarto à mon mari qui était devant nous; — je lui demande si elle veut que je donne des bals; elle ne dit ni oui ni non.

— Donnez-les toujours, — dit Gontran; — je suis sûr que la discrétion empêche seule madame de Lancry de vous dire oui.

— Eh bien! mesdames, alors, puisque cela plaît à madame de Lancry, je donnerai quatre bals.

— Deux bals du matin et deux bals le soir avec illumination dans votre magnifique jardin, ce sera ravissant! — dit madame de Sérigny.

— Peut-être bien... — répondit M. Lugarto. — Il faudra que je

demande le goût d'une personne de mes amies, — et il me jeta de nouveau un regard expressif, — et en qui j'ai toute confiance.

— Monsieur Lugarto, vous êtes toujours un homme charmant, — dirent plusieurs femmes.

— Sans doute, quand je vous donne des bals, — répondit-il insolemment.

Nous passâmes pour aller attendre nos voitures.

CHAPITRE XXVII.

LE SOUPER.

J'étais atterrée de l'impudence avec laquelle M. Lugarto s'était adressé à moi, et de l'indiscrétion effrontée avec laquelle des femmes de la meilleure et de la plus haute compagnie, dans leur ardeur effrénée pour le plaisir, mendiaient des fêtes à un homme qu'elles devaient mépriser.

La voiture de M. Lugarto avança.

— Il n'y a que vous au monde pour avoir des chevaux pareils, — dit la princesse.

— Ils sont assez chers pour être magnifiques, — dit Gontran ; — l'attelage lui coûte quinze mille francs.

Nous partîmes pour le bois de Boulogne ; M. de Saint-Prix et mesdames d'Aubeterre suivaient dans une autre voiture.

D'une tristesse morne, j'étais écrasée sous le poids des émotions si violentes de cette journée de *fête*.

La force factice et fébrile qui m'avait un moment soutenue m'abandonna tout à fait. Je m'étais en vain promis de lutter d'esprit, d'entrain, de gaieté avec la princesse. Sans m'abuser d'un vain orgueil, j'avais vu que je pourrais l'embarrasser, mais je n'eus pas le courage de le tenter.

Je tombai dans une sorte d'affaissement douloureux, je me résl

gnai... Dans ma pensée j'offris à Gontran le sacrifice que je lui faisais en assistant aux *joies* de cette soirée, qui, pour moi, était un supplice.

Je sentais, avec une sorte de consolation amère, que, tout en souffrant beaucoup des angoisses de la jalousie, mon amour pour Gontran n'éprouvait pas la moindre atteinte. Je ne pourrais, je crois, mieux comparer cette impression qu'à celle que ressent une mère en pleurant les erreurs d'un enfant adoré... elle hait ses fautes en le chérissant toujours.

Oh! c'est qu'il y a dans l'amour invincible des femmes un sentiment de charité magnifique au-dessus de l'intelligence et des facultés du vulgaire. Plus on souffre, plus on désire épargner des souffrances à celui qui cause les vôtres; on met en pratique, avec une résignation pieuse, ce précepte évangélique d'une naïveté sublime : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

Je me souviens que cette pensée me vint à l'esprit au moment où la princesse riait très-haut et très-fort d'une plaisanterie de Gontran sur la tournure ridicule d'un homme qui passait à cheval auprès de nous.

Il y avait un tel contraste entre mes idées et celles qu'on venait d'exprimer, que j'en rougis d'abord presque de honte; puis vint une réaction contraire : je ne pus m'empêcher de jeter sur la princesse un regard de mépris écrasant, en me soulevant à demi du fond de la calèche où j'étais appuyée.

Gontran s'en aperçut; il profita d'un moment où M. Lugarto et madame de Ksernika étaient penchés à une des portières pour voir passer monseigneur le duc de Bordeaux, qui revenait de Bagatelle, et il me dit tout bas avec impatience :

— Vous n'avez pas l'air souffrant, mais fort maussade; vous vous ferez dans le monde la réputation d'avoir un caractère insupportable; c'est du dernier ridicule : on s'épuise en frais pour vous, et vous y répondez par le silence le plus dédaigneux.

— Gontran, je vous assure que je souffre...

Et deux larmes, long-temps contenues, me vinrent aux yeux.

— Allons, des pleurs maintenant! Il ne manque plus que cela pour vous achever, — dit-il en haussant les épaules.

Je baissai la tête, je portai mon mouchoir à mes lèvres, je cachai mes larmes.

Sans doute Gontran regretta son mouvement d'impatience; car, relevant bientôt sur lui mes yeux pour lui montrer que je ne pleurais plus, je rencontrai les siens...

Oh! jamais, jamais je n'oublierai le regard rempli de tristesse et de bonté qu'il me jeta.

Puis ses traits se contractèrent..... par un mouvement plus rapide que la pensée; pendant une seconde, sa figure si belle, si noble, porta l'empreinte d'un désespoir terrible

Je ne pus retenir un léger cri, tant je fus effrayée.

La princesse et M. Lugarto se retournèrent vivement.

Les traits de mon mari avaient repris leur expression de gaieté habituelle; il me dit :

— Pardon, ma chère Mathilde; je suis un maladroit, j'ai manqué d'écraser votre joli pied.

L'heure du spectacle arriva; nous y arrivâmes avec les personnes qui devaient nous y accompagner, mesdames d'Aubeterre et leur oncle M. de Saint-Prix.

Les femmes étaient assez insignifiantes et parlèrent heureusement beaucoup. Les hommes avaient à peu près la même valeur. Je me mis dans un coin de la loge, M. Lugarto se tint derrière moi.

Gontran parut très-occupé de la princesse; celle-ci fut d'assez mauvais goût pour s'attirer plusieurs fois quelques *chut* énergiques, tant ses éclats de rire étaient désordonnés.

Je répondis par de rares monosyllabes à ce que me disait M. Lugarto; je causai quelque peu avec mesdames d'Aubeterre placées près de moi.

Les lazzis de ce théâtre m'auraient peut-être amusée dans une autre situation d'esprit, mais ils me parurent insupportables.

Avant la dernière pièce, nous partîmes pour aller souper chez Véry. M. de Lancry fut placé entre la princesse et l'une des comtesses d'Aubeterre. J'eus à ma droite M. Lugarto, à ma gauche M. de Saint-Prix. J'espérais échapper à l'entretien du premier en causant avec le second; ce fut en vain : M. de Saint-Prix était fort gourmand, il prit le souper très au sérieux et me répondit à peine.

— Lancry a raison, vous avez un bien malheureux caractère, car vous méconnaissez vos amis, — me dit M. Lugarto de manière à n'être entendu que de moi; — mais avec le temps vous reviendrez de vos injustes préventions...

Je ne répondis rien. Il continua sur le même ton :

— J'ai entendu votre mari inviter M. de Rochegune à venir vous voir.... J'espère bien que vous ne recevrez pas souvent cet original; il est ennuyeux comme la pluie, et je le déteste, moi.

Je ne pus m'empêcher de dire à M. Lugarto :

— Vous le détestez sans doute autant que vous le craignez, monsieur, car ce matin vous avez été plus que poli pour lui.

— Tiens!.... vous le défendez! — dit-il en attachant sur moi un regard fixe.

— Je tiendrais beaucoup à compter M. de Rochegune au nombre de mes amis; c'est un homme de grande naissance, d'un rare savoir et d'un noble cœur.

— Ah!... ah!... c'est comme cela, c'est bon à savoir, — dit M. Lugarto avec ce sourire convulsif qui annonçait toujours chez lui une colère contrainte.

Je me tus. J'étais fermement résolue à avoir avec M. de Lancry une dernière explication au sujet de cet homme.

De vagues pressentiments me disaient qu'il se tramait quelque machination perfide dont moi et Gontran nous devions être les victimes. En me rappelant l'expression de désespoir qui avait un moment contracté les traits de M. de Lancry, je faisais mille suppositions contraires. Je ne pouvais concilier son apparence de gaieté et son empressement auprès de la princesse, avec le regard tendre, désolé, presque suppliant, qu'il m'avait jeté à la dérobée.

Cette mortelle journée finit enfin. Hélas! elle devait contenir pour ainsi dire dans leur germe bien des malheurs pour l'avenir...

. . . . . .

Je viens de relire ces pages, cette réflexion me semble encore plus juste; il n'est pas un des faits les plus insignifiants de ce jour qui n'ait eu plus tard un cruel développement.

CHAPITRE XXVIII.

EXPLICATION.

Plusieurs jours se passèrent : la princesse Ksernika vint me voir. Croyant sans doute qu'elle n'aurait pas un grand avantage sur moi dans une conversation un peu piquante, elle se contenta de m'accabler de paroles d'affection.

Gontran continua de se montrer très-assidu près d'elle lorsqu'il la rencontrait dans le monde.

M. Lugarto venait presque chaque jour voir mon mari ; il ne cessait de me persécuter de son odieuse présence. Malgré moi, malgré les observations que j'avais faites à Gontran, très-souvent cet homme m'envoyait des fleurs. Il demanda à mon mari une place dans notre loge à l'Opéra pour la fin de la saison ; malgré mes supplications, M. de Lancry la lui accorda.

A toutes mes objections il n'avait que cette réponse :

« Lugarto est mon ami intime ; je ne puis ni ne veux rompre une » très-ancienne liaison pour satisfaire à votre antipathie aussi injuste » qu'elle est déraisonnable. Lugarto vous déplaît, soit, vous ne le lui » prouvez que trop ; je vous laisse libre d'agir à votre gré, laissez-moi » la même liberté à son égard ; seulement, par convenance, ménagez- » le devant le monde. »

J'avais déjà pu reconnaître que la volonté de Gontran était inébranlable, je me résignai.

Heureusement je m'aperçus d'un changement notable dans les manières de M. Lugarto à mon égard. Au lieu de me poursuivre de sa conversation lorsqu'il se trouvait dans le monde avec nous, il m'adressait à peine quelques mots. Plusieurs fois Gontran m'avait obligée à

offrir aussi une place dans notre loge à la princesse Ksernika. Je continuai de souffrir cruellement de mes soupçons jaloux. Vingt fois je fus sur le point d'en parler à Gontran : je n'osai pas.

Je me souvins de ce qu'on m'avait raconté de ma mère, de la force d'inertie avec laquelle elle se repliait sur elle-même, sous le poids de la douleur : je me sentis le même pouvoir ; je contins, je cachai mon chagrin ; je ne montrai jamais à M. de Lancry qu'un front calme et serein.

D'abord je m'interrogeai chaque jour presque avec effroi, afin de savoir si mon amour pour Gontran avait reçu la moindre atteinte : il n'en était rien.

Dans l'orgueil de mon dévouement, j'attendais avec une sorte de sécurité douloureuse que mon mari reconnût le néant de l'affection à laquelle il me sacrifiait sans scrupule. D'ailleurs, à part les soins apparents qu'il rendait à madame Ksernika, Gontran était bon pour moi, affable ; il ne soupçonnait pas mes souffrances, car je le trouvais toujours riant et léger.

En vain je recherchais dans ses traits cette expression fugitive de désespoir qui m'avait une fois si vivement frappée, et qui un instant m'avait fait penser que sa conduite lui était imposée par la mystérieuse influence de M. Lugarto.

Je me trompais cependant en croyant que, pour être contraints et dissimulés, mes ressentiments perdaient de leur intensité ; je ne pouvais me confier à personne, je vivais seule, je n'avais pas d'amie, Ursule était loin de moi ; d'ailleurs j'aurais presque considéré comme un sacrilége toute récrimination contre Gontran.

Généralement l'on ne se plaint que pour faire excuser ses représailles ou pour faire montre de sa résignation.

J'aimais Gontran plus que jamais ; ma résignation était si naturelle que je ne pouvais songer à en tirer vanité.

Une douleur immense, solitaire, s'amassait lentement dans mon cœur. A mesure que cette douleur l'envahissait, j'éprouvais une sensation singulière. Je me sentais de plus en plus oppressée, comme si peu à peu l'air m'eût manqué. Je craignais qu'il ne vînt un moment où mon âme déborderait, où, malgré moi, je jetterais un premier cri d'angoisse en suppliant Gontran de me prendre en pitié.

Ce moment arriva.

Depuis quelques jours j'étais souffrante. Un matin je dis à mon mari :

— Gontran, j'ai à réclamer de vous une promesse bien chère.

— Que voulez-vous dire, Mathilde?

— Vous m'avez fait espérer que nous irions passer quelque temps dans notre maisonnette de Chantilly. Voici bientôt la fin du mois de mai, il me semble que le bon air de la forêt me ferait du bien.

— Comment, vous pensez encore à cette folie? Mais depuis huit jours cette masure est abattue. Mon homme d'affaires m'a dit que l'administration des domaines de M. le duc de Bourbon en avait pris possession. C'est une affaire terminée.

J'avais conservé une lueur d'espoir; voyant qu'il fallait y renoncer, je fondis en larmes. Gontran me parut impatienté, et me dit :

— Mais, en vérité, ma chère amie, vous n'avez pas le sens commun de pleurer pour un tel enfantillage. Je vous l'ai déjà dit, quoique riches, notre fortune ne nous permet pas de satisfaire à tous vos caprices.

— Des caprices! J'en ai bien peu, Gontran, et celui-là était saint et sacré pour moi.

— Encore une fois, ce qui est fait est fait; il est impossible de revenir sur cette vente : ce sont, mon Dieu! d'ailleurs des imaginations de roman; s'il fallait acheter tous les endroits où l'on s'est trouvé heureux, on se verrait au bout d'un certain temps singulièrement embarrassé de ces propriétés commémoratives qui ne vous rapporteraient que des souvenirs. Malheureusement, dans notre siècle de fer, il faut pour vivre d'autres revenus que ceux-là.

Cette plaisanterie de Gontran me fit un mal affreux. J'avais toujours cru à sa religion pour ces temps si fortunés, je ne pus m'empêcher de lui répondre en pleurant :

— Hélas!... mon ami, cette occasion de folle dépense, comme vous dites, était unique.

— C'est-à-dire que, depuis ce temps, vous vous trouvez très-malheureuse sans doute?

— Non... non... je ne me plains pas; seulement je regrette ces beaux jours où vous étiez tout à moi... où nous vivions l'un pour l'autre.

— Puisque l'occasion se présente, — reprit M. de Lancry après un long silence, — j'en profiterai pour vous donner quelques avis dont vous profiterez, je l'espère... Je ne sais pas quelle idée romanesque vous vous êtes faite du mariage; mais permettez-moi de vous dire ce qu'il doit être pour des gens raisonnables. Comme deux amants ou plutôt comme deux enfants, nous avons joué au bonheur solitaire, *à une chaumière et à un cœur :* toute exagération a un terme, nous avons usé toutes ces joies pastorales. Maintenant nous devons seulement voir

dans le mariage une douce intimité basée sur une confiance, et surtout sur une liberté réciproques ; nous sommes du monde, nous devons vivre pour et comme le monde.

— Gontran, vous souvenez-vous de ce que vous me disiez : « Pour » moi le mariage, c'est l'amour, c'est la passion dans une union bénie » de Dieu? » — Vous souvenez-vous que vous me disiez encore : « Il » me serait impossible de me résoudre à ces relations froides et mono- » tones où le cœur n'a point de part? »

— Je vous disais cela ! je vous disais cela... sans doute... C'est qu'alors j'étais persuadé que ce rêve était impossible à réaliser, j'étais de bonne foi.

— Et vous ne vous trompiez pas, Gontran ; oh ! cette espérance n'était pas une chimère : pour moi, du moins... rien n'est changé... l'amour... la passion dans le mariage, c'est, ou plutôt, si vous le vouliez, ce serait... toujours ma vie, mon bonheur...

— Les femmes prennent toujours leurs désirs pour des faits accomplis. Vous vous abusez étrangement, vous êtes plus jeune que moi. Il se peut que votre illusion dure un peu plus long-temps que la mienne ; mais, comme la mienne, elle se dissipera : vous verrez que l'amour romanesque que vous ressentez doit, comme toute chose, avoir son terme...

— Gontran, par pitié, ne blasphémez pas !

— Tout cela, ce sont des mots ; il faut mieux voir tout de suite clair dans sa vie. On n'en est que plus heureux... La preuve de cela, c'est que depuis quelque temps vous êtes horriblement maussade... tandis que moi je suis du caractère le plus égal... Pensez comme moi, renoncez à des idylles imaginaires, et vous acquerrez cette placidité, cette indulgence qui font du mariage un paradis au lieu d'un enfer.

— O mon Dieu ! mon Dieu !... et entendre cela... de vous !... de vous ! — dis-je en cachant ma tête dans mes mains pour étouffer mes sanglots.

— Allons... une scène... à présent ; ah ! quel caractère !...

— Non !... non... Gontran, je ne vous ferai pas de scène... Écoutez... je vous parlerai franchement. Oui !... j'ai besoin de vous dire ce que je souffre depuis long-temps. Vous l'ignorez... car sans cela vous ne vous feriez pas un jeu de mon chagrin. Vous êtes si bon, si généreux !...

Je pris la main de M. de Lancry dans les miennes.

— Allons, voyons, parlez, Mathilde... si je vous ai tourmentée,

c'est sans le savoir. Si vos reproches sont raisonnables, je m'excuserai, vous me pardonnerez, et à l'avenir cela ne m'arrivera plus, comme disent les enfants... — ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Je n'attendais pas moins de votre cœur, mon ami. Vous m'encouragez, votre gaieté dissipe la pénible impression que m'avaient causée vos paroles de tout à l'heure... Moquez-vous bien de votre pauvre Mathilde, — ajoutai-je en m'efforçant de sourire après un moment de silence : — elle est jalouse de la princesse Ksernika... Oui, vos assiduités auprès d'elle me font un mal horrible; depuis que vous vous occupez de cette femme, il me semble que vous m'oubliez.

— Sont-ce là tous vos reproches? et qu'en conclurez-vous?

— Que vous pourriez me rendre aussi heureuse que par le passé en m'accordant une chose qui ne doit nullement vous coûter, mon ami.

— Eh bien! voyons, parlez — dit-il avec impatience.

— Je voudrais que nous pussions rompre les relations presque intimes dans lesquelles nous vivons avec la princesse... et cesser peu à peu de la voir.

— Voilà ce que vous me demandez : ah çà, vous êtes folle!

— Gontran!

— Comment! — s'écria-il courroucé, — je ne pourrai pas être convenable, poli avec une femme sans que vous me poursuiviez de vos jalousies!! comment! sous prétexte de calmer vos visions, vous venez me demander de traiter avec impertinence une personne qui ne mérite que votre considération; que votre respect! Mais vous perdez la tête!

— Eh bien oui... je la perdrai, si mes souffrances se prolongent. Gontran! croyez-moi, mon calme apparent cache bien des douleurs! Par la mémoire de ma pauvre mère qui a tant souffert aussi, je vous le jure... ce que j'endure depuis quelque temps est au-dessus de mes forces.

— Eh! que voulez-vous donc que j'y fasse? — s'écria-t-il de plus en plus en colère; — suis-je responsable des songes que vous forgez pour vous tourmenter?

— Mais si ce sont de fausses apparences, dissipez-les en m'accordant ce que je vous demande.

— Mais c'est justement parce qu'il s'agit d'apparences qui n'ont pas le moindre fondement, qu'encore une fois je ne puis, de gaieté de cœur, faire une grossièreté à une femme de mes amis et des vôtres.

— Mais s'il s'agit de mon bonheur, Gontran, de mon repos?

— Écoutez-moi, Mathilde, — dit Gontran en se contraignant avec

peine, — j'ai de la raison, de la volonté. Il est de mon devoir de ne faire que ce que je trouve juste, convenable, ainsi que je vous l'ai déjà dit au sujet de vos répugnances à revoir mademoiselle de Maran et à recevoir mon ami intime. Vous me trouverez inflexible lorsqu'il s'agira de me prêter à des caprices extravagants; c'est vous dire qu'il n'y aura rien... — vous m'entendez! — rien de changé dans nos relations avec la princesse.

— Ainsi, vous continuerez d'être assidu auprès d'elle? Ainsi, dans le monde, vos regards, vos prévenances seront pour elle? Ainsi ce sera toujours votre bras qu'elle prendra pour se promener? Ce sera elle, mon Dieu! toujours elle!

— Ne voulez-vous pas que ce soit vous, vous! toujours vous! et afin

que vous et moi nous soyons couverts de ridicule? Eh! madame, si vous n'aviez pas un abord si glacial, si dédaigneux, vous seriez assez entourée pour trouver un bras à défaut du mien! Il y a mille coquetteries innocentes et parfaitement admises par le monde qui permettent à une femme de chercher dans les hommes qui l'entourent ces soins, ces prévenances que son mari ne peut lui consacrer sans se faire montrer au doigt. Mais non, vous êtes d'une morgue, d'une hauteur qui éloigne tout le monde de vous... Et, après cela... vous venez vous plaindre d'être isolée! Si je faisais comme vous, où en serais-je? je serais un de ces maris maussades, jaloux, qui ne parlent à aucune femme, ne bougent de l'embrasure des portes, et qui, lorsque minuit sonne, viennent, comme les spectres de la ballade, enlever d'un air rébarbatif leur femme à ses danseurs? Qu'arrive-t-il? que ces maris-là sont bafoués. Or, ma chère, pour vous et pour moi, je suis décidé à toujours éviter un pareil rôle.

— Ainsi, — m'écriai-je avec amertume, — il faut que je me soumette sans me plaindre à ces étranges lois du monde, qui regardent comme souverainement inconvenant qu'un mari s'occupe de sa femme, et qu'il l'entoure des soins qu'il prodigue à toute autre! Singulier usage qui consacre pour ainsi dire les apparences de l'infidélité comme une coutume de bonne compagnie! qui flétrit d'un ridicule impardonnable tout empressement légitime et naturel!... Vous haussez les épaules, Gontran... Ces réflexions d'un cœur ulcéré vous font pitié, n'est-ce pas?

— Encore une fois, madame, puisque nous vivons dans le monde, pour l'amour du ciel, vivons en gens du monde... Quant à moi, je suis décidé à ne rien changer dans ma conduite... et je désire... je n'aimerais pas à vous dire *je veux*, que vous modifiiez la vôtre... Il m'est déjà assez pénible de vous voir si mal répondre aux prévenances de mon meilleur ami. Mais j'ai renoncé à tout espoir de ce côté. Heureusement l'affection de Lugarto pour moi n'est pas de celles qu'une fantaisie, qu'une antipathie déraisonnable peut attiédir.

— Et je vous dis, moi, que vous n'avez pas de plus mortel ennemi que cet homme, — m'écriai-je; — et je vous dis qu'il est la seule cause de tous mes chagrins et des vôtres. L'instinct de mon cœur ne me trompe pas : il exerce sur vous je ne sais quelle mystérieuse influence; j'en ignore les causes, mais elle existe, entendez-vous, Gontran? elle existe. Bien des fois, malgré votre apparente sérénité, j'ai surpris sur vos traits l'expression d'un sombre désespoir; ce ne sont plus des

soupçons maintenant, ce sont des certitudes. Cet homme, je le hais... Et vous même, au fond de votre cœur... vous me savez gré de cette haine... vous la partagez!...

— Mais c'est intolérable! Eh! pourquoi, madame, voulez-vous que je m'abaisse à feindre une amitié que je ne ressens pas?

— Là est le mystère, Gontran... Et si je ne craignais pas... Eh! d'ailleurs, pourquoi craindrais-je de tout vous dire? ne s'agit-il pas de votre bonheur, du mien?... Eh bien! oui... cet homme vous domine malgré vous, et vous n'osez pas m'avouer la cause de cette domination; pourtant me méconnaîtriez-vous au point de croire que je ne puis tout vous pardonner?... auriez-vous envers moi une fausse honte? En m'unissant à vous, n'ai-je pas voulu partager non-seulement votre vie à venir, mais, si cela se peut dire, votre vie passée? Mon ami, je suis courageuse, je trouverai des forces, des ressources immenses dans mon amour... Autant vous me voyez faible et abattue, autant vous me trouveriez vaillante et résolue s'il s'agissait de vous sauver.

— De me sauver? Et de quoi voulez-vous me sauver?... C'est à en perdre la tête!...

— Mon Dieu! puis-je vous le dire positivement? Cet homme vous domine : c'est un fait. Il a peut-être surpris un de vos secrets, ainsi qu'il a surpris ceux de la princesse et de madame de Richeville; que sais-je?... Vous avez été prodigue : cet homme a une fortune royale; peut-être avez-vous contracté envers lui des obligations?

— Et vous osez croire que pour un si misérable motif je consentirais à montrer pour lui une amitié que je ne ressentirais pas!... — s'écria M. de Lancry en courroux.

— Je crois, mon ami, que, soumis comme vous l'êtes à l'opinion du monde, vous êtes capable de vous imposer les plus grands sacrifices pour y paraître.

— Madame! madame!... — dit Gontran avec une rage contenue.

— Vous vous résignez bien à me causer le plus cruel chagrin, plutôt que de passer aux yeux de ce monde pour un homme amoureux de sa femme. Pourquoi donc ne vous résigneriez-vous pas à passer pour l'ami de M. Lugarto, à subir sa pernicieuse influence plutôt que de renoncer peut-être à une partie du faste qui nous environne?

— Madame... madame... prenez garde!...

— Mon ami... ne voyez pas là un reproche. Depuis bien long-temps vous avez l'habitude de mettre le bonheur dans ces brillants dehors... vous croyez peut-être que moi-même je n'y renoncerais qu'avec peine:

combien vous vous trompez! Que m'importe ce luxe? je le hais s'il vous cause le moindre chagrin... Ce luxe n'était pour rien dans ce bonheur divin qui a duré si peu pour nous, qui durerait peut-être encore sans l'arrivée de cet homme! Que faut-il pour vivre obscurément dans quelque coin ignoré? vous, moi, et ma pauvre Blondeau. Cette vie ne serait-elle pas mon rêve idéal? Jusqu'à notre mariage n'ai-je pas vécu dans la solitude, loin de ces plaisirs qui sont pour moi une fatigue, car mon cœur n'y prend pas de part? Mon ami, vous êtes ému, je le vois... Oh!..... par grâce, écoutez celle qui ne songe qu'à votre bonheur, qui l'achèterait au prix de sa vie entière... Gontran, c'est à

genoux, à genoux que je vous en supplie, ne me cachez rien, comptez sur moi..... Mettez mon amour à l'épreuve, cherchez-y un refuge, une consolation, vous verrez s'il vous manque.

Je me mis aux genoux de Gontran. La tête baissée sur sa poitrine,

les yeux fixes, il semblait profondément absorbé; sans me répondre, il poussa un long soupir et cacha sa tête dans ses deux mains.

— Oh! je le vois... je le vois, — m'écriai-je presque avec joie, — je ne me suis pas trompée : courage, mon ami, courage! Tenez, j'admets l'impossible... Supposons que, pour vous libérer envers cet homme, nous soyons ruinés tout à fait; ne nous restera-t-il pas Ursule, mon amie? Mon Dieu, je viendrais à elle aussi confiante, aussi heureuse qu'elle l'aurait été elle-même en venant à moi. Quand on s'aime comme nous nous aimons, car vous m'aimez... malgré vos coquetteries avec cette belle princesse, est-ce qu'il y a des jours mauvais? Mais souvenez-vous donc de cette histoire si touchante que vous me racontiez à l'Opéra avec tant de charme. Eh bien! nous ferons comme ces deux jeunes gens si nobles, si courageux...

Gontran se leva brusquement, et me dit avec une ironie amère :

— En vérité, vous peignez là une existence bien digne d'envie, et bien faite pour compenser la perte d'une grande fortune! Belle vie que celle-là! Je suis fou d'écouter vos rêveries; une fois pour toutes, vous m'obligerez de ne plus revenir sur ce chapitre. Vos suppositions n'ont pas de sens; aucune obligation ne me lie à Lugarto : il m'a rendu autrefois quelques services, mais ce ne sont nullement des services d'argent. Je m'étonne qu'avec l'exaltation romanesque de vos idées vous ne compreniez pas que la reconnaissance suffise pour former des liens indissolubles d'une fervente amitié. En résumé, je vous dirai que votre jalousie est dérisoire, que vos soupçons sur Lugarto sont absurdes, que je suis d'âge à savoir me conduire dans le monde, et que vous ferez bien, dans l'intérêt de notre tranquillité commune, de prendre la vie comme elle doit être prise..... Vous m'entendez?...

Ce qui se passa en moi fut étrange, je fis rapidement ce raisonnement :

Ce que je veux, c'est le bonheur de Gontran. Mon bonheur à moi doit être considéré comme un moyen de parvenir à ce but. Si en me sacrifiant j'assure son repos, sa félicité, je ne dois pas hésiter; quoi qu'il m'en coûte, je ferai ce qu'il désire.

Je suis encore à comprendre comment je me résignai si brusquement à ce parti extrême, qui contrastait tant avec les plaintes que je venais d'exprimer à Gontran. Maintenant il me semble que ce revirement subit participa de ces résolutions désespérées que l'on prend avec la rapidité de la pensée dans les dangers de mort.

— Je vous entends, Gontran, — lui dis-je, — je vous obéirai. Mes

plaintes vous importunent, je ne me plaindrai plus; il vous coûterait de vous occuper de moi dans le monde..... je ne vous le demanderai plus... Vous trouvez une distraction dans les soins que vous rendez à la princesse, je ne vous ferai plus de reproches à ce sujet. Vous me voyez avec peine ne pas comprendre le sentiment qui vous lie à M. Lugarto, je ferai tout mon possible pour vaincre l'aversion que cet homme m'inspire. Seulement, — ajoutai-je en ne pouvant retenir mes larmes, — il est une grâce que j'implore de vous, permettez-moi d'aller dans le monde le moins possible. Je ne pourrais vaincre cette froideur que vous me reprochez; malgré moi... ma pensée se révolte à l'idée de recevoir d'autres soins que les vôtres, s'agît-il même des soins les plus insignifiants. C'est une faiblesse, c'est un enfantillage... je l'avoue... mais soyez généreux... pardonnez-le-moi... Pour le reste, je ferai ce que vous voudrez... Eh bien! êtes-vous content? — me pardonnez-vous l'impatience que je vous ai causée? — lui dis-je en tâchant de sourire à travers mes larmes.

— Pauvre Mathilde! — dit Gontran avec un attendrissement qu'il ne put vaincre; — il faudrait être de bronze pour résister à tant de douceur et de bonté... j'ai peut-être eu tort?

— Non! non! — dis-je en l'interrompant, — ce qui me manque, voyez-vous, c'était l'expérience de ce qui vous plaisait ou non... Vous avez raison..... j'étais folle; mais il ne faut pas m'en vouloir, voyez-vous, j'ignorais vos désirs; mais rassurez-vous, mon ami... cette leçon ne sera pas perdue, croyez-le. Maintenant et toujours, dites-moi, bien franchement, bien nettement votre volonté, je m'y résignerai; mais aussi, n'est-ce pas? si, malgré tous mes efforts, je ne pouvais quelquefois, oh! mais bien rarement... parvenir à vous obéir... lorsque vous aurez la preuve que cela a été au-dessus de mes forces, vous serez bon, indulgent, n'est-ce pas? Vous ne me gronderez plus?

Gontran me regarda avec étonnement, presque avec inquiétude; il me prit vivement la main, il la trouva glacée.

En effet, je me sentais défaillir. Je venais de tenter une résolution désespérée. Ce n'était pas la volonté de tenir ma promesse qui me manquait, c'était la force physique de soutenir cette scène cruelle.

Sans mon mari qui me soutint dans ses bras, je serais tombée; j'eus une sorte de douloureux vertige; le soir une fièvre ardente se déclara, et durant quelques jours je fus gravement malade.

CHAPITRE XXIX.

LE BILLET.

Je fus plusieurs jours très-souffrante, et pourtant, après notre retraite de Chantilly, je comptai ces jours parmi les plus beaux de ma vie.

Gontran resta près de moi, me prodigua les plus tendres soins. Mes pensées étaient mélancoliques, tristes, mais d'une tristesse douce. Quelquefois je me demandais à quoi bon la vie désormais. Je craignais d'avoir épuisé toute la félicité que je pouvais espérer. Sincèrement, sans exagération, je priais Dieu de me retirer de ce monde: alors la mort m'eût paru presque belle.

Mon mari était redevenu affectueux, prévenant comme par le passé; il regrettait le chagrin qu'il m'avait causé, il ne me quittait pas; j'étais délivrée de la présence de M. Lugarto.

Mon bonheur était si grand que j'oubliais les chagrins qui avaient causé ma maladie. Je redoutais presque le rétablissement de ma santé, dans la crainte de voir cesser les précieuses attentions de Gontran; car, à mesure que mes souffrances diminuaient, il devenait moins assidu.

Dans mon égoïsme pour le retenir près de moi, je désirais ardem-

ment une rechute. A l'insu de ma pauvre Blondeau, qui me veillait pourtant avec une sollicitude maternelle, je commis de grandes imprudences; je tombai assez gravement malade.

Je ne saurais dire ma joie en voyant que j'avais réussi. Gontran redevint pendant quelques jours ce qu'il avait été d'abord. Mais le bonheur d'être toujours près de lui avait sur moi une telle influence que je renaissais bientôt à la vie; alors de nouveau je craignais de le perdre.

Au milieu de ces alternatives, je me traçai une ligne de conduite dont je me promis bien de ne pas m'écarter; elle était en tout conforme à la dernière résolution que j'avais prise. Il serait faux de dire que cette détermination ne me coûtait pas beaucoup; mais il y a dans tout sacrifice fait à l'amour une sorte de satisfaction profonde qui augmente pour ainsi dire en raison de la grandeur même du sacrifice qu'on s'impose.

Le lendemain de ma première sortie, Blondeau entra chez moi; elle m'apportait la liste des personnes qui étaient venues savoir de mes nouvelles et se faire écrire à ma porte pendant ma maladie.

La princesse de Ksernika, M. de Rochegune, M. Lugarto s'y trouvaient; mademoiselle de Maran avait aussi envoyé chez moi, mais elle n'était pas venue me voir. Jamais elle n'approchait de la maison d'un malade, car elle avait la manie de croire toutes les maladies contagieuses.

Je fus étonnée de ne pas trouver sur la liste le nom de madame de Richeville; mes préventions contre elle avaient en partie disparu : non que j'eusse en rien reconnu la vérité de ses préventions au sujet de Gontran, car un des symptômes de l'amour est un aveuglement complet; mais le charme qu'elle possédait m'attirait malgré moi, et je ne mettais plus en doute l'intérêt qu'elle me portait.

— Madame la duchesse de Richeville n'a pas envoyé savoir de mes nouvelles? — demandai-je à Blondeau.

— Non, madame... mais...

Je vis à la physionomie de Blondeau qu'elle avait quelque chose à me dire au sujet de cette liste, et qu'elle hésitait.

— Qu'as-tu donc? tu parais embarrassée. (Quoique ce tutoiement fût assez peu convenable, je n'avais pu renoncer à cette habitude de mon enfance.)

— C'est que j'ai peur de vous inquiéter, madame.

— S'agirait-il de M. de Lancry? — m'écriai-je.

— Non, non, madame, c'est une aventure extraordinaire qui s'est

MALADIE.

passée pendant votre maladie. Je ne vous en aurais pas parlé s'il ne s'agissait pas, indirectement il est vrai, de ce bon M. de Mortagne.

— Dis donc vite, alors.

— Eh bien! madame, le lendemain du jour où vous êtes tombée malade, le soir, pendant que vous étiez assoupie, j'étais un moment descendue à l'office; M. René, votre valet de chambre, venait de nous apprendre qu'il quittait la maison.

— Il est vrai, — dis-je à Blondeau en me souvenant d'avoir vu le matin un nouveau domestique dont la figure m'avait frappée, car il ne me semblait pas inconnu, — sais-tu pourquoi René s'en est allé?

— Pour retourner dans son pays, en Lorraine, a-t-il dit.

— Et celui qui le remplace, d'où sort-il?

— Il était chez des Anglais; il est au fait du service, il paraît très-bon homme et assez intelligent. Mais, madame, il ne s'agit pas de cela, ainsi que vous allez le voir. Le soir donc on vint me dire que quelqu'un me demandait à la porte de l'hôtel, et on me remit un billet où étaient écrits ces mots de l'écriture de M. de Mortagne, que je reconnaîtrais entre mille.

« *Ma bonne madame Blondeau, ayez toute confiance dans la personne qui vous remettra ce billet; elle vous dira ce que j'attends de vous: j'ai appris que Mathilde est malade, je tiens à avoir chaque jour de ses nouvelles par vous.*

» *Signé* Mortagne. »

— Vous pensez bien, madame, que je n'hésitai pas un moment. Je descendis à la porte, je vis un fiacre, la portière était entr'ouverte; dans cette voiture était un homme dont je ne pouvais distinguer les traits à cause de l'obscurité; il me dit d'une voix émue et que je ne reconnus pas :

— Madame Blondeau, je viens de la part de M. de Mortagne savoir des nouvelles de madame la vicomtesse de Lancry...

— Elle est bien souffrante, — dis-je à cet inconnu. — Les médecins craignent une mauvaise nuit.

— Vous ne vous étonnerez pas du mystère avec lequel M. de Mortagne s'informe par moi, son ami, de l'état de madame de Lancry, — ajouta-t-il, — quand vous saurez que dans l'intérêt de votre maîtresse le nom de M. de Mortagne ne doit pas être prononcé chez elle. — Vous

ne m'aviez pas caché, madame, — ajouta Blondeau, — la scène cruelle de votre contrat de mariage; il me parut très-simple que M. de Mortagne s'informât de vos nouvelles par un moyen détourné, d'autant plus qu'il n'était pas alors à Paris.

— Où est-il donc? — dis-je à Blondeau.

— Cette même personne inconnue ajouta que M. de Mortagne était absent de Paris par suite d'affaires très-importantes qui vous concernaient, et qu'il lui fallait s'entourer du plus grand mystère pour les mener à bien.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne sais pas, madame. Toujours est-il que cet inconnu me dit qu'il ne pouvait me faire ainsi désormais demander à la porte sans provoquer les remarques de vos gens, ce qui eût été fâcheux; que, pour avoir des détails fréquents et précis sur votre santé, il me priait au nom de M. de Mortagne de mettre chaque jour une espèce de bulletin sous une grosse pierre à la grille du jardin du côté des Champs-Élysées, et qu'il viendrait le prendre le soir, cet endroit étant, la nuit, tout à fait désert; que si je pouvais quelquefois venir moi-même, il m'en serait bien reconnaissant au nom de M. de Mortagne, car il pourrait ainsi avoir des nouvelles encore plus détaillées; il ajouta que M. de Mortagne avait bien pensé à envoyer un domestique s'informer de votre santé, ainsi que cela se fait, mais que ce renseignement incomplet ne pouvait satisfaire son inquiétude; il me dit enfin qu'il avait aussi songé à me demander de lui écrire, par la poste, sous un nom supposé, mais que ce moyen était de tous le plus dangereux.

— Et pourquoi si dangereux?

— Je ne sais, madame, il ne s'est pas expliqué davantage; il m'a bien recommandé de vous dire, une fois pour toutes, que si vous aviez, dans un cas grave, à écrire à M. de Mortagne, vous ne remettiez votre lettre qu'à madame la duchesse de Richeville elle-même, qui la lui ferait parvenir.

— C'est étrange! — dis-je à Blondeau. — Et qu'as-tu fait?

— Ainsi que me l'avait demandé M. de Mortagne, j'ai écrit un bulletin de votre santé; sous le prétexte de me promener dans le jardin avant de revenir veiller, chaque soir je mettais ma lettre sous la grille, et cet inconnu venait la prendre. Le jour où vous avez été si mal, j'écrivis un mot à la hâte et je le portai comme d'habitude. Le lendemain je ne pus sortir de chez vous que très-tard, lorsque vous étiez un peu assoupie; il y avait du mieux, j'étais tout heureuse; j'écrivis deux

mots pour M. de Mortagne, je courus à la grille; la nuit était noire. L'inconnu m'attendit sans doute, car il me dit à voix basse :

— Madame Blondeau, — c'est vous?

— Oui, monsieur, — lui dis-je. — Au nom du ciel, comment va-t-elle? — s'écria-t-il d'une voix qui me parut bien altérée. — Mieux, bien mieux; dites-le à M. de Mortagne, — lui répondis-je; — je sors seulement depuis hier de la chambre de cette pauvre madame, et j'apportais un petit mot. — Je crois qu'en apprenant cette bonne nouvelle la personne inconnue tomba à genoux, car la voix s'abaissa pour ainsi dire, et j'entendis ces mots prononcés comme par quelqu'un qui prie : « Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni, elle vit, elle vivra. » — Je retourne bien vite auprès de madame, — dis-je à l'inconnu; — rassurez bien M. de Mortagne. — Soyez tranquille, ma bonne madame Blondeau, il ne sera pas long-temps sans apprendre cette heureuse nouvelle. — Je revenais à la maison lorsqu'il me sembla entendre, du côté de la grille, comme des cris étouffés, un bruit de lutte, et un bruit sourd comme un corps pesant qui serait tombé.

— Tu m'effraies! Et ensuite?

— J'écoutai de nouveau, je n'entendis rien. Inquiète, je retournai bien vite à la grille, j'écoutai... encore rien... rien. J'appelai à voix basse, on ne me répondit pas... Je crus m'être trompée, je rentrai.

— Et le lendemain? — demandai-je à Blondeau.

— Le lendemain, à la nuit tombante, je portai un billet à la place accoutumée; j'attendis assez long-temps, personne ne vint : je supposai que le messager de M. de Mortagne n'avait pu arriver plus tôt. Je rentrai, me promettant bien d'aller voir de grand matin si le billet avait été retiré comme d'habitude.

— Eh bien?

— Eh bien, madame! le lendemain je le retrouvai... On n'était pas venu le prendre... Non, madame. Mais ce qu'il y a de plus malheureux et ce qui me donne des craintes...

— Mais dis donc! — m'écriai-je en voyant l'hésitation de Blondeau.

— Ah! madame, — reprit-elle en joignant les mains, — jugez de mon effroi lorsque je vis près de la grille une assez grande tache de sang.

— Oh! c'est horrible! Et ce billet... ce billet?

— Je le laissai toujours pour voir si l'on viendrait le rechercher. Ce fut en vain. Hier seulement je l'ai retiré. Voilà donc aujourd'hui dix jours que cet événement est arrivé, car depuis dix jours l'on n'est pas

venu retirer le billet... Il paraît donc malheureusement vrai que le messager de M. de Mortagne a poussé le cri sourd que j'ai entendu....

— Hélas!... cela ne semble que trop probable... Et tu es bien sûre d'avoir entendu un cri et comme la chute d'un corps? — dis-je à Blondeau.

— Oui, oui, madame, et ces traces de sang ne prouvent que trop que je ne m'étais pas trompée.

— Écoute, Blondeau, M. de Mortagne demeure en face de cette maison ; il faudra que ce soir tu ailles savoir s'il est à Paris : s'il n'y est pas, demain j'irai voir madame de Richeville pour l'en informer, car je suis cruellement inquiète. Dès que M. de Lancry sera rentré, je lui dirai tout, afin qu'il se joigne à moi pour tâcher d'éclaircir ce triste mystère.

— Madame, — dit Blondeau en m'interrompant, — permettez-moi de vous faire observer qu'il ne serait peut-être pas prudent de parler de cela à monsieur le vicomte. Vous le savez, il déteste M. de Mortagne, et cet inconnu m'avait dit que ce dernier s'occupait de graves intérêts qui vous regardaient. Hélas! madame, vous êtes heureuse maintenant, — ajouta cette excellente femme en attachant sur moi ses yeux baignés de larmes. — Mais qui sait, enfin... ; un jour peut venir où vous aurez besoin de la protection de M. de Mortagne. Ne vaudrait-il pas mieux ne parler de tout ceci à personne, de peur d'ébruiter quelque chose, d'attirer l'attention sur M. de Mortagne, et ainsi de contrarier peut-être ses projets, en nuisant au mystère dont il croit devoir s'entourer? Pourquoi instruiriez-vous monsieur le vicomte de ceci! Après tout, j'ai agi à votre insu; si quelqu'un a tort, c'est moi. Et encore, quel tort y a-t-il à donner de vos nouvelles à un de vos parents, le seul qui vous ait véritablement aimée?

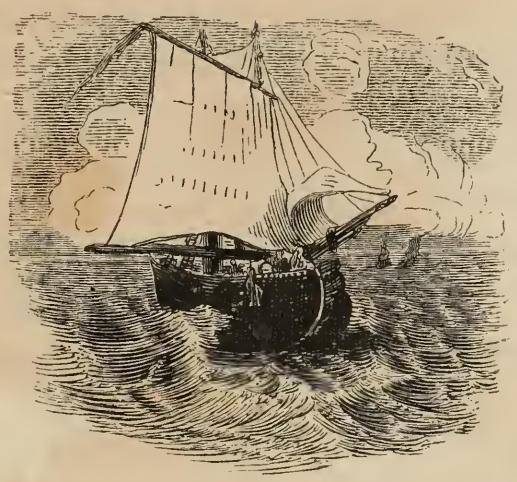
Malgré la répugnance que j'éprouvais à cacher quelque chose à Gontran, je me rendis aux observations de Blondeau.

Mes inquiétudes au sujet de l'influence que M. Lugarto exerçait sur mon mari étaient aussi vives qu'avant ma maladie. Cet homme m'inspirait toujours une profonde terreur. Je pensais qu'un jour, moi et Gontran, nous serions peut-être forcés de réclamer la protection de M. de Mortagne.

J'imaginai que la conduite mystérieuse de ce dernier devait avoir pour but de déjouer ou de pénétrer les méchants desseins de M. Lugarto. Sous ce rapport, la disparition de l'émissaire de M. de Mortagne éveillait mes craintes.

Au milieu de ces inquiétudes, on m'annonça M. de Rochegune.

Je le fis prier d'attendre un moment. Je donnai quelques ordres à Blondeau, et je rejoignis bientôt M. de Rochegune, remerciant le ciel de me mettre peut-être ainsi à même d'avoir des nouvelles de M. de Mortagne, car je savais l'intimité qui les unissait.



CHAPITRE XXX.

L'ENTREVUE.

M. de Rochegune me parut très-changé, très-pâle; il avait l'air plus triste que d'habitude.

— Aussitôt, madame, que j'appris que vous receviez, — me dit-il, — je me suis empressé de me présenter chez vous pour m'acquitter d'une commission dont m'a chargé une personne de mes amis, qui serait très-heureuse d'être comptée parmi les vôtres.

— De qui voulez-vous parler, monsieur?

— De madame la duchesse de Richeville. Forcée de quitter subitement Paris pour se rendre en Anjou, elle n'a su que là, et par moi, votre maladie. Elle me priait de vous faire part de tous ses vœux pour votre prompte guérison. Aussi sera-ce une consolation pour elle que d'apprendre votre rétablissement.

— Une consolation, monsieur? lui serait-il arrivé quelque accident fâcheux?

— Je le crains, madame; elle est partie soudainement en m'écrivant qu'un malheur imprévu l'obligeait de quitter Paris, qu'elle ne savait pas encore toute la portée du coup qui la frappait. Sa dernière lettre me laisse dans la même incertitude; elle ne m'a écrit que pour me prier d'être son interprète auprès de vous.

Involontairement je me rappelai l'espèce de menace mystérieuse que M. Lugarto avait faite à madame de Richeville; un pressentiment me dit que cet homme n'était pas étranger au malheur qui éloignait la duchesse de Paris.

— Il est une autre personne, monsieur, à qui je porte un bien vif in-

térêt, — dis-je à M. de Rochegune, — et qui est aussi de vos amis, M. de Mortagne.

— Il est absent de Paris depuis quelques jours, madame; il est parti encore souffrant, car il aurait besoin de longs soins pour remettre sa santé, qui a déjà supporté de si rudes atteintes.

— Savez-vous où est M. de Mortagne, monsieur?

— Non, madame... et je regrette d'autant plus de ne pas le savoir que je suis au moment de quitter la France... pour bien long-temps peut-être... Avant mon départ je voulais avoir l'honneur de venir prendre vos ordres, madame, dans le cas où vous auriez eu quelque commission à me donner pour Naples, où je vais m'embarquer.

— Vous êtes mille fois bon, monsieur, mais je n'ai pas à profiter de votre extrême obligeance.

M. de Rochegune garda quelques moments le silence d'un air embarrassé. Par deux fois il leva les yeux sur moi, par deux fois il les baissa; enfin, après une assez longue hésitation, il me dit d'un air grave, solennel :

— Madame, me croyez-vous un honnête homme?

Je regardai M. de Rochegune avec étonnement.

— Vous êtes l'ami de M. de Mortagne, — lui dis-je, — et le hasard m'a permis de me convaincre, monsieur, que vous étiez digne de cette amitié. Ici, dans cette maison, la scène de reconnaissance dont j'ai été témoin...

— Par grâce, madame, — dit M. de Rochegune en m'interrompant, — permettez-moi d'oublier ce temps-là; pour moi trop d'amers souvenirs s'y rattachent. Je vous ai demandé, madame, si vous me croyez honnête homme, parce qu'il faut que je sois bien fort de votre confiance, moi qui vous suis inconnu, moi que vous ne verrez plus peut-être, madame, pour oser dire ce que j'ai à vous dire.

— Monsieur, je suis sûre que je puis vous écouter sans crainte.

— Je vais donc parler, madame, avec sincérité... Un mot seulement... Croyez que l'homme auquel vous voulez bien reconnaître quelque noblesse de cœur est incapable de cacher une arrière-pensée. Si vous ne connaissiez pas, madame, plusieurs antécédents de ma vie, peut-être la démarche que je tente vous semblerait blessante, incompréhensible. Permettez-moi donc d'entrer dans quelques détails.

— Je vous écoute, monsieur.

M. de Rochegune, avant de continuer, parut se recueillir. Sa figure douce et triste devint pensive; il continua d'une voix légèrement alté-

rée, malgré les visibles efforts qu'il faisait pour vaincre son émotion.

— Le projet favori de M. de Mortagne et de mon père avait été d'obtenir votre main pour moi, madame.

— Monsieur, à quoi bon ces souvenirs... je vous prie?...

— Pardonnez-moi de vous parler d'un passé, de projets qui vous intéressent si peu, madame; mais, j'ai eu l'honneur de vous le dire, c'est indispensable. J'avais souvent entendu M. de Mortagne, avant son funeste voyage pour l'Italie, dire à mon père combien votre enfance était malheureuse malgré les rares qualités qui s'annonçaient en vous. Le récit des mauvais traitements que vous faisait subir mademoiselle de Maran excita plusieurs fois la généreuse indignation de mon père. J'étais bien jeune, mais je n'oublierai jamais quel intérêt votre position m'inspirait. J'avais jusqu'alors habité avec mon père une de ses terres; c'est vous dire, madame, que j'avais eu toujours sous les yeux l'exemple des plus nobles vertus. En entendant M. de Mortagne raconter quelques traits de mademoiselle de Maran, pour la première fois de ma vie j'appris qu'il existait des êtres méchants et pervers... Quand je voyais M. de Mortagne, je l'accablais de questions à votre sujet; vous étiez pour moi, madame, la personnification de la douleur et de la résignation. Je partis pour d'assez longs voyages; bien souvent, en songeant à mon père, à la France, je donnais une triste pensée à la pauvre orpheline abandonnée aux méchants caprices d'une femme impitoyable. Si vous saviez, madame, la haine invincible que m'a toujours inspirée l'abus de la force, si vous saviez combien j'ai toujours pris le parti du faible contre le puissant, vous ne vous étonneriez pas de m'entendre parler ainsi du profond intérêt que vous m'inspiriez déjà.

— Je vous en sais gré, monsieur, croyez-le...

— A mon retour, je trouvai M. de Mortagne à Paris; il vint nous apprendre, à mon père et à moi, l'issue de la scène violente à la suite de laquelle votre conseil de famille, madame, vous avait laissée sous la tutelle de mademoiselle de Maran. Alors seulement mon père me parla de projets qui ne devaient jamais se réaliser. Au retour d'une campagne en Grèce que j'avais projetée avec M. de Mortagne, celui-ci voulait tout tenter pour éclairer l'opinion de votre famille, afin de vous soustraire à l'influence de mademoiselle de Maran. Vous avez su, madame, par quelles odieuses machinations notre courageux ami avait été retenu dans les prisons de Venise pendant longues années; nous le crûmes perdu pour nous... Cet homme généreux nous avait si vive-

ment intéressés à votre sort que mon père crut obéir à un pieux devoir en tâchant de remplacer M. de Mortagne auprès de vous.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Mon père fit tout au monde pour se rapprocher de mademoiselle de Maran. Dans la noble illusion de sa belle âme, il croyait, par la seule influence de la raison et de la vertu, pouvoir décider madame votre tante à changer de conduite envers vous. Il eut plusieurs entrevues avec elle; il la trouva inflexible. Je ne puis vous dire, madame, ses regrets, le chagrin qu'il éprouva. Il fit entendre à cette femme un langage tour à tour sévère, menaçant, suppliant : rien ne put la toucher.

— J'avais toujours ignoré cette intervention, monsieur; maintenant je comprends l'éloignement que ma tante a souvent témoigné pour monsieur votre père.

— Après de nouveaux voyages je le perdis... madame. — M. de Rochegune garda un moment le silence, baissa la tête, essuya furtivement une larme et reprit : — En mourant, mon père me recommanda, au nom de l'amitié qui nous unissait à M. de Mortagne, de toujours veiller sur l'orpheline qui méritait à tant de titres l'intérêt de notre ami. Hélas! madame, j'étais réduit à faire des vœux stériles pour votre bonheur. Je voulus en vain me faire présenter à mademoiselle de Maran; le nom que je portais fut un motif d'exclusion : elle me refusa l'entrée de sa maison. Vous aviez alors seize ans, je crois, madame. Plusieurs fois, attiré par une sorte de curiosité pieuse que m'inspirait votre position, je me trouvai sur votre chemin; il y avait sur vos traits je ne sais quel mélange de tristesse contenue, de résignation douloureuse qui me navrait. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? cette part mystérieuse que je prenais à votre vie. La respectueuse sympathie que j'éprouvais pour vous était comme un legs pieux que mon père, que M. de Mortagne, notre meilleur ami, avaient fait à mon cœur. Ne pouvant vous rencontrer, souvent je m'entretenais de votre position avec madame de Richeville. L'inquiète et jalouse surveillance de mademoiselle de Maran empêcha souvent quelques personnes de nos amis et des siens de parvenir jusqu'à vous. A la moindre question sur votre sort, sur ses projets sur vous, mademoiselle de Maran détournait la conversation ou refusait formellement de répondre. Un an se passa de la sorte. Je reçus une lettre de M. de Mortagne : après des tentatives et des efforts inouïs, il était parvenu à corrompre un de ses gardiens, à s'évader de Venise. Obligé de s'arrêter à Marseille par

suite de ses fatigues, il m'écrivit de me rendre auprès de lui le plus tôt possible. J'y courus : je le trouvai presque mourant, mais préoccupé d'une seule chose, de votre avenir. Je lui appris que madame de

Richeville, une de nos amies, avait en vain essayé de parvenir jusqu'à vous. Il me demanda si vous étiez bien portante, si vous étiez belle: je lui fis votre portrait, madame ; une lueur de bonheur et de joie brilla dans son regard mourant.

— Excellent ami ! — m'écriai-je.

— Oui, madame, vous n'en avez pas de plus fervent, de plus dévoué... Je ne le quittai plus... Madame de Richeville, bravant les convenances peut-être, mais suivant le premier mouvement de son amitié

et d'une inaltérable reconnaissance, vint passer quelque temps à Marseille; elle amenait avec elle l'un des meilleurs médecins de Paris : M. de Mortagne fut sauvé... Comme toujours, il se préoccupait avant tout de votre sort.... Alors revint à sa pensée ce projet d'union qui avait fait la joie, l'espérance de mon père... Cette espérance, qu'un moment j'ai crue réalisable, a suffi pour me donner, j'ose presque le dire, le droit... de vous supplier de disposer toujours de mon religieux dévouement. M. de Mortagne, à son arrivée à Paris, devait avoir un long entretien avec vous. Que mademoiselle de Maran y consentît ou non, il voulait vous faire part de ses projets. On croit ce qu'on désire, madame; il me semblait si beau d'avoir la mission de vous faire oublier une enfance, une jeunesse malheureuse! L'amitié prévenue de M. de Mortagne me montra l'avenir sous un si beau jour que je revins à Paris, partageant presque les espérances de mon ami. Tout à coup deux nouvelles foudroyantes firent évanouir ce beau rêve : votre mariage était arrêté avec M. de Lancry; et M. de Mortagne, ayant voulu se mettre trop tôt en route, était retombé gravement malade à Lyon : l'on désespérait presque de ses jours. Je courus près de lui... Ce que je lui appris empira tellement sa maladie, qu'il fut saisi d'une fièvre ardente; elle dura un mois environ. Quelques affaires pressantes m'obligèrent de le précéder à Paris; il y arriva la veille de votre mariage. Quant à moi, renonçant à un espoir caressé depuis bien long-temps, je résolus de voyager; je mis cette maison en vente, alors que j'eus l'honneur de vous voir chez moi, madame, avec M. de Lancry et mademoiselle de Maran.

— Permettez-moi une question, monsieur : savez-vous la démarche que madame de Richeville a faite auprès de moi avant mon mariage?

M. de Rochegune me regarda avec surprise, et me dit avec l'accent le plus sincère :

— Je ne sais, madame, de quelle démarche vous voulez parler.

— Veuillez continuer, monsieur, — dis-je à M. de Rochegune.

Je pensais avec angoisse qu'il allait sans doute me parler de Gontran dans les mêmes termes que madame de Richeville. Quoique jusqu'alors la conversation de M. de Rochegune eût été remplie de délicatesse, de mesure et de respect, je n'aurais pas souffert la moindre attaque contre M. de Lancry.

M. de Rochegune continua.

— Vous le voyez, madame, par ce long préambule, depuis dix ans votre sort n'a pas cessé d'occuper M. de Mortagne, mon père ou moi,

tout ceci à votre insu, je le sais ; mais enfin puisse cet intérêt si vif, si soutenu, me donner maintenant le droit de vous dire une vérité utile, quelque cruelle que soit cette vérité.

— Monsieur, je ne sais ce que vous avez à me dire... mais s'il s'agit de quelque récrimination contre M. de Lancry, il est inutile de prolonger cet entretien.

M. de Rochegune me regarda avec un étonnement presque douloureux.

— Je le vois, madame, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... Du moment où vous avez donné votre main à M. de Lancry, ce choix si honorable pour lui l'a placé à mes yeux parmi les personnes auxquelles je serais heureux de prouver mon dévouement. Une des raisons qui me donnent le courage de venir à vous en toute confiance, madame, c'est que mes paroles intéressent autant M. de Lancry que vous-même.

Ce simple et noble langage me débarrassa d'un poids énorme, mais il éveilla mes craintes au sujet de Gontran.

— Que venez-vous m'apprendre, monsieur? — m'écriai-je vivement.

Après un moment de silence, il me répondit :

— Vous voyez souvent M. Lugarto, madame?

— Oui, monsieur, et je dirais presque malgré moi, s'il n'était pas l'ami de M. de Lancry.

— Savez-vous, madame, ce que c'est que M. Lugarto?

— Hélas! monsieur, je le sais.

— Savez-vous, madame, que M. Lugarto passe maintenant sa vie chez mademoiselle de Maran?

— Je l'ignorais... monsieur ; j'avais au contraire entendu mademoiselle de Maran le traiter avec l'ironie la plus impitoyable.

— Sans doute mademoiselle de Maran l'a traité ainsi jusqu'au jour où elle a reconnu que vous n'aviez pas, madame, d'ennemi plus dangereux que cet homme.

— Cela devait être, — dis-je en souriant avec amertume... — ma tante m'avait presque prévenue de cette nouvelle perfidie.

— Mais vous ignorez, madame, toute la noirceur, toute la lâcheté de cette nouvelle machination de mademoiselle de Maran... Vous ne savez pas l'indigne appui qu'elle prête par ses discours aux calomnies infâmes de M. Lugarto?

— Et quelles calomnies... monsieur? Ce que dit un pareil homme est-il compté? et d'ailleurs que peut-il dire?

— Oh! rien qu'il ne puisse justifier, madame, rien non plus qui ne

soit vrai, ce qui rend malheureusement ses affreuses médisances plus fatales... Il dit que M. de Lancry est son ami intime, et il le prouve en se montrant sans cesse avec vous et avec lui... Il dit que chaque matin il vous envoie des fleurs dont vous vous parez, et cela est encore vrai; il dit que les fêtes qu'il va donner, c'est pour vous qu'il les donne; il dit que devant le monde vous lui témoignez de la froideur, mais que cette froideur est une feinte convenue avec vous pour tromper votre mari... Il dit enfin que vous l'aimez, madame!

Je regardais M. de Rochegune avec tant de stupeur qu'il crut que je ne l'avais pas entendu; il reprit : — Oui, madame... M. Lugarto dit que vous l'aimez.

Cette accusation me parut d'une stupidité si révoltante, que je m'écriai avec un éclat de rire sardonique :

— Moi! aimer cet homme! Mais c'est de la folie, monsieur; qui croira jamais cela? qui admettra cela comme possible? Sans doute, je regrette amèrement l'intimité qui s'est établie entre lui et mon mari, je regrette amèrement d'être de sa part l'objet d'attentions que je méprise et que je hais... mais jamais, mon Dieu! je n'ai craint de voir ces relations que j'abhorre interprétées de la sorte.

M. de Rochegune me regardait avec une expression de pitié douloureuse.

— Hélas! madame, — reprit-il après un assez long silence, — il m'en coûte de vous convaincre d'une réalité bien affligeante; mais votre repos, mais... le dirai-je? le soin de l'honneur... oui, de l'honneur de M. de Lancry, me font un devoir de vous éclairer.

— Ah! monsieur, parlez...

— Vous êtes bien jeune, madame; vous êtes fière de la noblesse, de la pureté de vos sentiments; vous êtes fière de l'amour que vous éprouvez, de celui que vous inspirez à l'homme que vous avez choisi; vous êtes fière de votre bonheur enfin, parce qu'il est noble, grand et légitime; vous dédaignez des calomnies infâmes; qui voudra les croire? dites-vous. Écoutez, madame. Au lieu de supposer le monde ce qu'il est, avide de scandale et de médisance, croyant au mal, parce que la sottise et la vulgarité ont juste l'intelligence qu'il faut pour répéter, pour colporter une médisance; supposez le monde spectateur impartial... que voit-il? Vous, belle, jeune, sans expérience, paraissant déjà presque oubliée par votre mari, tandis que lui rend ses soins empressés à une femme très à la mode et d'une réputation souvent compromise. Ce n'est pas tout : l'ami de votre mari, madame, vit dans

votre intimité de chaque jour, partout il vous accompagne; sa renommée est telle qu'on le sait incapable de s'occuper d'une femme avec désintéressement; il dit bien haut, il affiche à tous les yeux les préférences forcées, je n'en doute pas, qu'il reçoit de vous : ces apparences fâcheuses sont envènimées par la jalousie qu'une femme dans votre position, madame, inspire à toutes les femmes. Mademoiselle de Maran, poursuivant l'œuvre de perfidie et de méchanceté qu'elle a commencée dès votre enfance, joue un autre rôle maintenant. C'est contre sa volonté, dit-elle, que vous avez épousé M. de Lancry; elle redoutait sa légèreté, dont il ne donne maintenant que trop de preuves en s'occupant si évidemment de la princesse Ksernika. Mademoiselle de Maran dit encore qu'elle a représenté à M. de Lancry qu'il vous pousserait dans quelque funeste voie de représailles; que votre position est d'autant plus dangereuse que vous voyez souvent M. Lugarto, et qu'à part quelques préventions puériles elle ne peut s'empêcher de trouver cet étranger doué de qualités charmantes et faites pour séduire une femme... Ce n'est pas tout, madame; préparez-vous à un dernier coup plus cruel encore que les autres, parce qu'il n'attaque pas que vous seule... Mademoiselle de Maran donne encore une autre cause au regret qu'elle éprouve de votre mariage avec M. de Lancry; elle affirme que, par suite de dettes énormes contractées par votre mari avant votre mariage, votre fortune est maintenant gravement compromise, et que...

— Vous hésitez, monsieur? — dis-je à M. de Rochegune en contenant mon indignation, non contre lui, mais contre les auteurs de cette trame odieuse qui se déroulait alors tout entière à mes yeux... — Continuez, continuez, je suis préparée à tout entendre...

— Et moi à tout vous dire, madame; car, heureusement, je crois avoir le moyen de ruiner et de confondre tant de méchantes impostures...

— Eh bien! monsieur?

— Eh bien, madame, votre tante a l'infamie de répéter que M. de Lancry, voyant ses affaires embarrassées, s'est adressé à l'obligeance de M. Lugarto; et qu'il est dans une telle dépendance à l'égard de cet homme, qu'il se voit presque forcé de souffrir ses assiduités auprès de vous.

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu! — m'écriai-je en cachant mon visage dans mes mains...

— Vous frémissez, madame; c'est un abîme de honte et d'infamie,

n'est-ce pas? Vous si noble, vous si pure! c'est à peine si vous pouvez comprendre ce tissu d'horreurs... Eh bien, madame, croyez un homme qui de sa vie n'a fait un mensonge... Tel est le bruit qui court sur vous, sur M. de Lancry, sur M. Lugarto... Et ce n'est pas un vain bruit sans écho, madame; non... non, malheureusement c'est une conviction basée sur les apparences les plus funestes. M. Lugarto a agi avec une infernale habileté; M. de Lancry, vous-même, madame, à votre insu, vous avez accrédité ces abominables calomnies.

Je restais anéantie; je m'expliquais alors l'invincible aversion, la terreur instinctive que m'inspiraient les soins de M. Lugarto. Alors je voyais toute l'étendue du mal.

Mes soupçons sur la nature des obligations que M. de Lancry avait pu contracter envers M. Lugarto me semblaient justifiés. En cela, sans doute, mademoiselle de Maran ne calomniait pas.

Quoique sans expérience du monde, je le connaissais assez pour savoir qu'il accueillait les bruits les plus infâmes. Malheureusement mille circonstances interprétées dans le sens odieux qu'on attachait aux relations qui existaient entre nous et M. Lugarto me revinrent à l'esprit.

Jusqu'alors elles m'avaient semblé insignifiantes, à cette heure elles m'épouvantèrent par l'influence qu'elles pouvaient avoir sur les jugements du monde.

Je me sentis un moment accablée; j'appuyai ma tête brûlante dans mes deux mains sans trouver une parole.

— Vous le voyez, madame, — me dit M. de Rochegune, — il fallait toute l'impérieuse nécessité du devoir, il fallait l'absence de M. de Mortagne pour me décider à venir vous parler de ce coup douloureux. Maintenant permettez-moi de vous indiquer ce que je crois utile dans cette circonstance. Il faut, sans perdre un moment, tout apprendre à M. de Lancry. Pour qu'il ne doute pas de la vérité, je vous conjure, madame, de lui raconter notre entretien. Quant à la manière de faire tomber ces bruits infâmes, elle est bien simple; je n'ai pas oublié les leçons de M. de Mortagne : avant tout et pour tout, la vérité, telle brutale, telle violente qu'elle soit, c'est le seul moyen d'écraser la perfidie et le mensonge. Lorsque vous aurez tout confié à M. de Lancry, ni vous ni lui ne changerez rien dans vos manières avec M. Lugarto. Dans quelques jours vous donnerez une soirée priée, vous y inviterez toutes les personnes de votre connaissance, M. Lugarto, mademoiselle de Maran, et moi-même, madame. Je retarderai mon départ jusque là,

car je pourrai vous servir, je l'espère; alors ce jour-là, madame, hautement, à la face de tous, devant ce tribunal composé de gens du monde, j'accuserai M. Lugarto et mademoiselle de Maran d'avoir indignement calomnié vous, madame, et M. de Lancry. Mademoiselle de Maran, malgré son audace; M. Lugarto, malgré son impudence, resteront accablés devant une accusation si solennelle; alors vous, madame, et M. de Lancry, vous sommerez cet homme et cette femme de répéter devant vous, devant tous, les indignes mensonges qu'ils ont accrédités; de donner la preuve des horreurs qu'ils avancent. Alors, madame, croyez-moi, quelque prévenu que soit le monde, il sera bien forcé de croire à la honte, à l'infamie de ceux qui, foudroyés par votre généreuse indignation, ne pourront que balbutier une lâche défaite.

— Oui... oui... vous avez raison! — m'écriai-je ranimée par le noble langage et par le généreux conseil de M. de Rochegune. — Oui, c'est une inspiration du ciel! Béni soyez-vous, monsieur, vous qui nous le donnez! Il faudra que la vérité sorte éclatante de cette explication... Je serai sans merci ni pitié. Mensonge à mensonge, je poursuivrai ces infâmes jusqu'à ce qu'ils avouent leur lâcheté à la face de ce monde qu'ils avaient fait leur complice, et qui sera leur juge!

— Bien! bien! madame. Alors moi je partirai plus tranquille, plus rassuré sur l'avenir d'une personne à qui j'ai voué le plus inaltérable dévouement...

— Ah! monsieur, vous êtes le digne, le noble ami de M. de Mortagne! — m'écriai-je en tendant la main à M. de Rochegune. — Au nom de M. de Lancry, au nom de notre gratitude éternelle, recevez l'assurance d'une amitié non moins vive que la vôtre. Par cette courageuse révélation, vous nous aurez sauvés de bien des malheurs. Jamais, oh! jamais nous ne pourrons l'oublier.

M. de Rochegune prit respectueusement la main que je lui offrais, la serra cordialement dans les siennes, et me dit avec émotion :

— Par la mémoire sacrée de mon père, je prends ici l'engagement d'être pour vous le frère... l'ami le plus dévoué... Le voulez-vous? Me croyez-vous digne de cette amitié, madame?

— Elle nous honore trop tous deux pour que nous ne la contractions pas avec joie et fierté, — lui dis-je.

On frappa à la porte.

Blondeau entra.

— Que voulez-vous? — lui dis-je.

— Madame, — reprit-elle en regardant attentivement M. de Rochegune, — je viens de recevoir une lettre qu'on me dit de remettre sans délai à M. le marquis de Rochegune.

Elle me présenta une lettre, je la donnai à M. de Rochegune; il s'écria :

— Elle est de M. de Mortagne; je lui avais laissé un mot chez moi dans le cas où il arriverait, le prévenant que j'étais chez vous, madame... Me permettez-vous de lire cette lettre? elle peut vous intéresser.

Je fis un signe de tête à M. de Rochegune; il ouvrit la lettre et la lut.

— Madame, — me dit tout bas Blondeau en me montrant M. de Rochegune, — je reconnais sa voix... c'est lui...

— Comment?

— C'est la personne qui venait savoir de vos nouvelles de la part de M. de Mortagne.

— Que dis-tu?

— Aussi vrai que le bon Dieu est au ciel, c'est lui, madame, je suis sûre de ne pas me tromper; c'est sa voix, vous dis-je.

Pendant que Blondeau me parlait, j'examinais les traits de M. de Rochegune; ils prirent tout à coup l'expression d'une anxiété profonde... je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Qu'avez-vous, monsieur? M. de Mortagne...

— Il faut que je le rejoigne à l'instant... madame... Nous allons quitter Paris... pour quelque temps; il est sur la voie d'une abominable machination, — me dit-il sans s'expliquer davantage.

— Et ce complot, qui menace-t-il? — m'écriai-je.

— Pouvez-vous me le demander, madame?... vous... vous.

— Et Gontran, mon mari?

— M. de Mortagne vous recommande avant tout de ne pas le quitter; s'il voyage, de voyager avec lui; mais avant tout, et surtout pour son salut et pour le vôtre, de ne jamais vous séparer de lui un seul instant.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... et qui soupçonne-t-il? de qui avons-nous tant à craindre?

— Est-il besoin de vous le dire, madame? de M. Lugarto. L'immense fortune de cet homme met à sa disposition des ressources inouïes; il est aussi rusé que méchant. M. de Mortagne, pour contrecarrer ses projets, s'est absenté ou a feint de s'absenter de Paris depuis quelque temps.

— Mais, monsieur, vous me laissez dans une mortelle inquiétude.

— Voyez la lettre de M. de Mortagne; il m'écrit à la hâte et ne m'instruit d'aucune particularité : tant que durera l'absence de madame de Richeville, il ne pourra vous donner de ses nouvelles, car c'est seulement par son entremise qu'il pourrait vous écrire; il craint que plusieurs de vos gens ne soient gagnés, et la moindre indiscrétion sur ses desseins les ferait avorter; il est donc obligé d'agir dans l'ombre et dans le silence... Adieu, madame, je m'en vais plus rassuré; si M. de Mortagne croit que je puisse vous assister dans la justification que vous provoquerez, j'aurai l'honneur de venir vous en instruire, sinon persistez dans le projet que je vous ai indiqué; lui seul peut couper le mal dans sa racine et confondre les méchants..... Mais, j'y songe, pour remédier à mon absence, j'écrirai à M. de Lancry tout ce que je vous ai dévoilé, l'autorisant à se servir de ma lettre. Adieu, madame, M. de Mortagne me dit que chaque minute est comptée..... Espoir et courage, vous avez des ennemis bien acharnés.

— Mais nous comptons deux amis bien précieux, — dis-je à M. de Rochegune. — Adieu, monsieur, vous entreprenez une noble tâche, Dieu vous soutiendra.

M. de Rochegune sortit.

— C'est lui, madame, qui a été assailli, blessé, j'en suis sûr, — me dit Blondeau. — Avez-vous remarqué combien il était pâle et la cicatrice que ses cheveux cachaient à peine?

— Tu te trompes, — lui dis-je.

— Oh! madame, sa voix est trop douce pour que je ne la reconnaisse pas.

Le valet de chambre ouvrit la porte et annonça M. le comte de Lugarto.

Blondeau sortit.

Je me trouvai seule avec cet homme.

CHAPITRE XXXI.

L'AVEU.

En voyant entrer M. Lugarto chez moi, je fus sur le point de me retirer; mais, me rappelant les conseils de M. de Rochegune, je contins mon indignation. M. Lugarto, contre son habitude, avait l'air soucieux, embarrassé. Il dut lire sur mon visage une partie des émotions violentes qui m'agitaient, et que je réprimais avec peine. Assise près d'une croisée, je regardais dans le jardin en attendant que M. Lugarto prît la parole. Après un assez long silence, il s'assit à côté de moi, et me dit brusquement :

— Vous avez été très-malade; j'ai été bien inquiet de vous; cela m'a fait une peine que vous ne sauriez croire.

— Je sais, monsieur, tout l'intérêt que vous me portez, — lui dis-je en souriant avec amertume.

— Vous me haïssez donc toujours?

— Monsieur...

— Eh! mon Dieu! pourquoi le nier? Pourtant, que vous ai-je fait?

— Je n'ai pas à répondre à de pareilles questions, monsieur!

— Mais enfin on dit aux gens ce que l'on a contre eux. Depuis que vous êtes à Paris, j'ai toujours tâché de vous être agréable.

— Cette peine était inutile, monsieur.

— Je m'en suis bien aperçu, et de reste! Vous n'avez répondu à mes soins, à mes prévenances que par le mépris.

— Vous auriez dû voir par là, monsieur, que ces soins, ces prévenances ne pouvaient m'agréer.

— Mais pourquoi cela, encore une fois? Vous ne me répondez pas. Était-ce donc vous insulter que d'avoir pour vous des attentions que toute femme accueille, sinon avec gratitude, du moins avec complaisance?

Je levai les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'exécrable duplicité de cet homme. Il fit un mouvement d'impatience; il reprit en tâchant de donner à sa voix aigre un accent affectueux et insinuant :

— Voyons, ne soyez pas aussi méchante, causons en bons amis; oui, car je suis votre ami, quoique vous ayez tout fait jusqu'ici pour m'irriter contre vous; mais je ne sais pas comment... vous m'avez ensorcelé! Moi qui me souviens toujours du mal qu'on me veut, et qui sais prouver que je m'en souviens, je ne puis vous garder rancune, je vous pardonne tout. C'est qu'aussi vous exercez sur moi une influence incroyable! D'abord je n'ai rien compris à cette influence, puis peu à peu j'ai reconnu... mais vous allez encore vous fâcher... En vérité, moi qui ne suis pas un écolier, moi qui connais les femmes, pour la première fois de ma vie... j'hésite... à vous dire... car vous avez un air si froid, si hautain, que... Allons, de mieux en mieux, si vous me toisez avec cette figure-là, ce n'est pas le moyen de me décider à parler.

Je regardai M. Lugarto si fièrement, avec une expression de mépris si écrasant, que, malgré son audace, il s'interrompit un moment; mais, rougissant bientôt de s'être laissé déconcerter, il reprit :

— Après tout, je suis stupide, je ne vous apprendrai rien que vous n'ayez depuis long-temps deviné; les femmes ne sont pas aveugles, elles sont les premières instruites des sentiments qu'elles inspirent... Eh bien! je vous aime, oui... je vous aime avec passion.

M. Lugarto dit ces derniers mots d'une voix basse, émue, tremblante. Avertie par M. de Rochegune, je prévoyais cet insolent aveu; mon visage resta impassible. M. Lugarto s'attendait sans doute à une explosion d'indignation de ma part, il parut très-surpris de mon calme, de mon silence.

— Oui, je vous aime à l'adoration, — reprit-il; — moi qui jusqu'ici

n'ai eu que des fantaisies, que des amours éphémères, je sens près de vous le besoin de me fixer tout à fait. Si vous vouliez, nous arrangerions notre vie à merveille... Maintenant je suis établi dans votre intimité, nous pourrons mener l'existence la plus agréable... Mais vous ne me répondez pas! est-ce que cela vous fâche?

— Continuez, monsieur, continuez.

— De quel air vous me dites cela! Vous ne me croyez peut-être pas capable de vous être à tout jamais fidèle? Vous avez tort, voyez-vous. J'ai joui de la vie et de tous ses plaisirs, avec trop d'excès peut-être; je serais charmé de pouvoir me reposer dans une affection bien douce, bien paisible; mon caractère, qui est souvent détestable, je l'avoue naïvement, y gagnerait beaucoup, vrai... Je suis sûr que, si vous vouliez vous en donner la peine, vous pourriez me rendre bien meilleur que je ne suis. Voyons, essayez; qu'est-ce que cela vous fait? je vous aimerai tant!... Oh! vous ne savez pas ce que c'est que d'être aimée par un homme qui méprise tous les autres hommes!... Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez... et l'on dira partout: — Voyez donc l'empire de madame de Lancry! elle a su fixer, adoucir, assouplir cet homme, le plus indomptable qu'il y ait au monde!!!

Si je n'avais pas senti, au brisement de mon cœur, que je touchais à une crise fatale de ma vie, et qu'un grand danger grondait sourdement autour de moi et de Gontran, l'incroyable suffisance de cet homme, sa fatuité cynique, dont le ridicule touchait à l'odieux, m'auraient fait sourire de pitié; mais j'étais obsédée par de cruels pressentiments. M. Lugarto m'épouvantait; il me semblait que, malgré sa grossière audace, il ne m'aurait pas parlé ainsi, à moi, s'il n'avait cru pouvoir le faire presque impunément. Aussi je lui dis en joignant les mains avec frayeur:

— Que se passe-t-il donc, monsieur, que vous osiez me parler ainsi?

— Mon langage est tout simple, pourtant... Mon Dieu! rassurez-vous... je ne suis pas exigeant... je ne vous demande que des espérances pour l'avenir accompagnées d'un peu de confiance pour le présent. Laissez-vous aimer, ne vous occupez plus du reste; seulement soyez assez loyale pour me promettre de ne pas lutter contre le penchant qui pourrait s'éveiller dans votre cœur en ma faveur. Voyons, avouez que je vous parais fat en vous parlant ainsi: je parie que cela vous choque?... Eh bien! vous avez tort... c'est le langage du véritable amour... L'homme qui aime bien se sent toujours sûr de faire tôt ou tard partager sa passion... Êtes-vous bizarre! Adoucissez donc ce

regard effarouché. Après tout, qu'est-ce que je vous demande? de vous laisser être heureuse... Vous verrez, vous verrez... Mais répondez-moi donc... au moins... Mathilde.

En m'appelant ainsi, M. Lugarto s'approcha de moi, il voulut me prendre la main. J'entendais ce langage ignoble et je croyais rêver; l'impudence de cet homme m'était connue, et j'en vins presque à me demander si à mon insu je n'avais pas mérité une pareille humiliation. Je me crus fatalement punie de n'avoir pas assez témoigné à M. Lugarto l'aversion qu'il m'inspirait. Lorsqu'il voulut me prendre la main, la honte, le courroux, l'épouvante m'exaspérèrent; je me levai brusquement :

— Sortez, monsieur! — m'écriai-je, — sortez! Le dégoût et le mépris arrivent quelquefois à ce point que l'âme se révolte malgré les efforts que l'on fait pour se contenir; je vous dis de sortir, monsieur!

— Mais vous êtes donc sans pitié... sans cœur?... — s'écria M. Lugarto. — Est-ce vous injurier que de vous aimer? car je vous aime, moi, je vous jure que je vous aime. Si jusqu'ici je vous ai choquée, contrariée, je vous en demande pardon, cela vient de ma mauvaise éducation... Et puis je n'ai pas été habitué à rencontrer souvent des femmes comme vous... on m'a gâté... J'ai de mauvaises manières, je l'avoue; d'un mot... d'un mot seulement un peu affectueux, vous auriez pu me changer; il m'aurait été si doux de vous obéir! Et puis je ne savais que penser... En vous voyant si indifférente à mes soins, je croyais que vous n'en compreniez pas la signification, je ne savais qu'imaginer pour vous faire entendre que c'était de l'amour; quelquefois j'étais tenté de m'éloigner, mais j'étais retenu malgré moi par le charme qui vous entoure. Tenez... ayez non pas un peu d'intérêt, mais un peu de pitié pour moi; donnez-moi un ordre, dites-moi de m'éloigner, j'aurai la force de vous obéir : mais que je sache au moins que ce cruel sacrifice me sera peut-être un jour compté. Répondez-moi... par grâce, répondez-moi... Rien... rien... pas un mot... toujours ce regard de haine, de mépris implacable! Ah! je suis bien malheureux!... Et l'on m'envie encore! — s'écria M. Lugarto.

Deux larmes feintes ou vraies roulèrent sur ses joues livides; il cacha sa tête dans ses deux mains.

Si je n'avais pas été prévenue par M. de Rochegune des bruits odieux que répandait cet homme, sans être aucunement touchée de sa douleur apparente, j'y aurais cru peut-être. Je n'y vis qu'une insultante hypocrisie : il me faisait horreur. Je m'avançai vers la porte pour

sortir. M. Lugarto s'aperçut de mon mouvement, il se plaça devant cette porte.

J'eus peur. Je revins précipitamment près de la cheminée afin de pouvoir sonner.

— Vous voulez donc me réduire au désespoir ! — s'écria-t-il d'une voix altérée en joignant ses deux mains d'un air suppliant. — Oh ! dites, dites-moi seulement que vous me laisserez essayer de vous plaire, que vous me permettrez de tâcher de vaincre l'éloignement que je vous inspire, cela, rien que cela? — Et il tomba à mes genoux.

Je sonnai précipitamment.

M. Lugarto se releva.

— Ah ! c'est comme cela? — s'écria-t-il en devenant tout à coup livide de rage ; — rien ne vous fait, ni prières, ni tendresse, ni humilité. Eh bien ! j'emploierai d'autres moyens ; c'est à genoux, enten-

dez-vous, femme orgueilleuse, c'est à genoux que vous me supplierez d'avoir pitié de vous.

Il y avait tant de confiance, tant de méchanceté dans l'accent de cet homme, que je frissonnai d'épouvante.

Un valet de chambre entra.

— Dites à mes gens de s'en aller, — dit M. Lugarto avec le plus grand sang-froid, et avant que j'eusse pu prononcer une parole. Rien ne paraissait plus simple que cet ordre. Le domestique sortit. J'étais si stupéfaite que je n'osai pas le retenir. M. Lugarto, qui avait un moment contenu sa colère, perdit toute mesure. Il devint hideux, ses yeux s'injectèrent, tout son corps trembla convulsivement; ses lèvres décolorées se contractèrent par un tressaillement nerveux. Je ne pouvais faire un pas, j'attendais avec anxiété quelque révélation horrible.

— Ah! vous voulez lutter avec moi! — s'écria-t-il, — mais vous ne savez donc pas ce que je puis, moi?... Vous avez pourtant vu que d'un mot j'ai maté cette insolente princesse! Quant à cette belle duchesse, vous ne savez pas les larmes de sang que lui coûte à cette heure son impertinence à mon égard; vous ne savez pas que si je voulais... entendez-vous, que si je voulais, je n'aurais qu'un mot à dire, un seul, pour vous faire tomber évanouie de terreur... Ah! vous croyez que lorsqu'un homme comme moi veut quelque chose... qu'il le veut en vain! ah! vous croyez que je ne sais pas me venger de qui m'outrage! ah! vous croyez que pendant que vous m'abreuviez de mépris et d'insultes je ne vous rendais pas mépris pour mépris, insulte pour insulte! J'aurais été bien niais. Mais apprenez donc que, grâce à moi et à votre tante que j'ai su mettre de mon parti, vous êtes déjà perdue dans l'opinion publique. Quoi que vous fassiez désormais, c'est une blessure incurable faite à votre réputation! Le monde juge, condamne et frappe d'une honte éternelle pour mille fois moins que cela! Mais apprenez donc que pour compléter, que pour achever de rendre mes calomnies vraisemblables, la princesse, par ma volonté, a fait des avances à votre mari; que celui-ci, encore par ma volonté, vous est infidèle : c'est un fait avéré pour tous... le monde dit que vous vous vengez de votre mari en le trompant avec moi... Maintenant, je vous défie de détruire ces bruits, ces apparences! Que vous le vouliez ou non, je serai là, toujours là, toujours auprès de vous. Je vous épouvante, je vous fais horreur, tant mieux; vous n'aurez qu'un moyen de vous délivrer de mon obsession; je suis blasé sur les succès trop faciles : j'aime mieux triompher, comme on dit, par la terreur que par l'amour. Je vous vois

d'ici suppliante... éplorée... épouvantée... vos beaux yeux noyés de larmes... tant mieux, vous en serez plus ravissante encore!

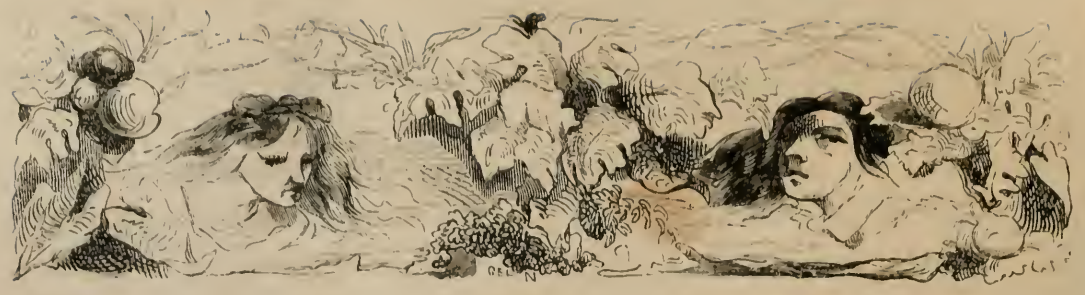
En prononçant ces exécrables paroles, les yeux vitreux de cet homme semblaient briller d'une férocité sauvage. Depuis quelques moments je l'écoutais machinalement, comme si j'avais été le jouet d'un rêve affreux; tout à coup j'entendis du bruit dans l'appartement de mon mari. C'étaient ses pas; il allait entrer dans le salon. Je joignis les mains en m'écriant :

— Béni soyez-vous, mon Dieu!... le voici.

M. Lugarto me regarda avec étonnement.

La porte s'ouvrit.

M. de Lancry parut.



CHAPITRE XXXII.

LE DÉFI.

A l'aspect de Gontran, mon premier mouvement fut de courir à lui et de m'écrier :

— Sauvez-moi!... sauvez-moi!...

Mes traits bouleversés frappèrent Gontran ; il s'écria en regardant M. Lugarto :

— Mathilde, qu'avez-vous? Au nom du ciel, qu'avez-vous?

M. Lugarto se prit à rire aux éclats, et dit à M. de Lancry :

— Ah çà! mon cher, savez-vous que votre femme est incroyable? Elle est capable de prendre au sérieux une mauvaise plaisanterie.

— Vous êtes un infâme, — m'écriai-je, — je n'ai aucun ménagement à garder... En dévoilant votre conduite à mon mari, je n'expose pas ses jours; vous n'oseriez pas vous battre avec lui, et il ne daignerait pas se battre avec vous.

— Vous entendez, mon cher, comme elle me traite, — dit M. Lugarto à M. de Lancry ; — avouez que j'ai un bon caractère.

— Trêve de plaisanteries, monsieur! — s'écria Gontran; — je vois à l'agitation, à la pâleur de madame de Lancry, qu'elle est péniblement émue. Quelle que soit mon amitié pour vous, je ne souffrirai jamais que vous oubliiez un moment le respect que vous devez à ma femme, monsieur.

— Vous le prenez comme cela, mon cher? c'est différent, — dit M. Lugarto; — n'en parlons plus, oublions cette folie, et songeons à autre chose... Que faites-vous ce soir?

— Vous l'entendez! — mécriai-je, — cet homme vous dit d'oublier ce qu'il appelle une folie! Il va vous demander votre main et vous trahir encore. Non... non... mon noble, mon généreux Gontran, quoi que votre âme confiante et bonne doive souffrir de cette découverte,

je vais tout vous dire; il faut que cet homme, que vous croyez votre ami, soit démasqué; il faut que là, devant lui, vous appreniez les bruits infâmes qu'il répand sur vous, sur moi; il faut que vous sachiez qu'ici, tout à l'heure, il m'a déclaré son indigne amour, non pas comme une vaine galanterie... il ment... non... non... d'abord il a parlé de son amour en suppliant... avec des larmes dans les yeux, avec de douces et hypocrites paroles.

— Monsieur, — s'écria Gontran en devenant pourpre de colère et en jetant un regard furieux à M. Lugarto.

— Écoutez-la donc jusqu'à la fin, mon cher; je vous répète qu'elle s'indigne à tort, qu'elle prend sérieusement une mauvaise plaisanterie.

— Et puis, — continuai-je, — lorsqu'il a vu le mépris, le dégoût qu'il m'inspirait, alors sont venues les menaces de vengeance, les révélations horribles. Le monde, — disait-il, — croyait que vous m'étiez infidèle, Gontran; le monde, — disait-il encore, — croyait que je me vengeais de votre abandon en aimant cet homme. Avez-vous dit cela, monsieur? avez-vous dit cela?

M. Lugarto sourit et haussa les épaules.

— Monsieur Lugarto, prenez garde! — dit Gontran d'une voix sourde... — La patience humaine a des bornes... et depuis longtemps... oh! bien long-temps, je suis patient, voyez-vous.

M. Lugarto baissa les yeux, et ne répondit rien. Fière de sa confusion, espérant m'en délivrer à jamais après cette scène cruelle, je continuai :

— Mais cela n'est pas tout : il s'est joint à notre plus mortelle ennemie, à mademoiselle de Maran, pour proclamer partout que vous, que vous, mon noble Gontran... vous subissiez sa présence tout en la maudissant... que les soins qu'il me rendait étaient tolérés par vous. Et savez-vous pourquoi? parce que notre fortune était compromise par vos dettes, et que vous aviez eu recours à l'argent de cet homme.

Un moment je fus effrayée de l'expression de rage qui anima les traits de Gontran.

Il se leva, saisit M. Lugarto par le bras, et lui dit d'une voix foudroyante :

— Entendez-vous ce que dit ma femme, monsieur? l'entendez-vous?

— Enfin, mon Dieu! nous serons délivrés de ce démon! — m'écriai-je en joignant les mains.

M. Lugarto était resté assis.

Lorsque Gontran s'approcha de lui, il ne fit pas un mouvement; il

se dégagea froidement de l'étreinte de Gontran, le regarda fixement, et lui dit avec un calme sardonique dont je fus atterrée :

— Ah çà! mon cher, décidément vous êtes fou.

— Je vous dis, monsieur, que ces bruits que vous répandez sont infâmes... et que je ne souffrirai pas...

— Vous ne souffrirez pas! — articula lentement M. Lugarto en riant d'un rire sardonique. — Ah! ah!... ah! je le trouve charmant, ma parole d'honneur; il ne souffrira pas! Ah çà! est-ce que par hasard vous vous donnez les airs de me menacer, monsieur le vicomte de Lancry?

— Oui... oui... quoi qu'il puisse arriver, une fois au moins je...

— Quoi qu'il puisse arriver, vicomte? — s'écria M. Lugarto d'une voix stridente en interrompant mon mari. — Quoi qu'il puisse arriver... Répétez donc cela.

Gontran était dans une angoisse inexprimable : son beau visage, douloureusement contracté, exprimait la haine, la rage, le désespoir; mais on aurait dit qu'une mystérieuse influence empêchait l'explosion de ces violents ressentiments.

Ils éclatèrent. M. de Lancry s'écria en frappant du pied :

— Eh bien! oui, oui! quoi qu'il puisse arriver, puisque vous me poussez à bout, je vous insulterai, entendez-vous, je vous insulterai à la face de tous; nous nous battrons, et je vous tuerai ou vous me tuerez; l'un de nous maintenant est de trop sur la terre : cette existence m'est insupportable... Si ce n'était la crainte de vous causer une joie infernale, je me serais déjà délivré de cette vie qui m'est odieuse.

Il y avait tant de désespoir dans ces paroles de Gontran, elles me menaçaient d'un nouveau et si formidable malheur, que je me sentis défaillir.

— Vous ne m'insulterez pas et je ne me battrai pas avec vous, — reprit froidement M. Lugarto. — Comme l'a dit madame, je ne l'oserais pas d'abord, et puis vous ne le daigneriez pas... Mais revenons à votre *quoi qu'il arrive*. Est-ce un défi... hein... vicomte? Voulez-vous qu'à l'instant devant madame je dise...

— Arrêtez! oh! arrêtez! pas un mot de plus, — s'écria Gontran avec effort; — par pitié... pas un mot!...

Il tomba dans un fauteuil, mit sa main sur ses yeux en s'écriant d'une voix étouffée :

— O mon Dieu!... mon Dieu!...

Je restai frappée de stupeur.

— Allons donc... on a bien de la peine à vous convaincre, mon cher et intime ami, qu'après tout je ne suis pas si diable que j'en ai l'air, — reprit M. Lugarto. — Qu'est-ce que je demande? à vivre en paix avec vous et avec votre femme, à réaliser le triangle équilatéral des Italiens, en tout bien tout honneur s'entend... car vous êtes un vilain jaloux, un Othello. Voyons... de quoi vous plaignez-vous? Admettez que je fasse la cour à votre femme; que vous importe? Elle est vertueuse, elle vous adore et elle m'exècre; voilà trois raisons pour une de vous tranquilliser... une manière de Cerbère à trois têtes qui défend suffisamment votre bonheur conjugal. « Mais, — me dites-vous, — le monde jase, il croit que vous êtes au mieux avec ma femme. » — Eh! mon Dieu... laissez le monde jaser; n'êtes-vous pas sûr de la fidélité de votre femme? Allons, vicomte, soyez philosophe et n'attachez pas de prix à de vaines paroles. — « Mais ce bruit, tout mensonger qu'il est, est contrariant, » — me direz-vous encore. — C'est possible... mais, vous le savez, de deux maux il faut choisir le moindre; et, puisque les propos du monde vous effraient, songez donc, mon cher, à ceux qu'il ferait, le monde... si je jasais, moi, sur certaines choses... si je disais comment... à Londres...

— Monsieur... oh! monsieur!... — s'écria Gontran d'un air suppliant.

M. Lugarto me regarda en souriant d'un air ironique.

— Vous voyez, voilà ce beau matamore souple comme un gant!... Vous qui êtes la sagesse même, conseillez-lui donc d'être raisonnable. Tenez, je vais finir en parlant comme un traître de mélodrame : Vicomte de Lancry, vous êtes en ma puissance; vous ne pouvez m'échapper qu'en m'assassinant ou qu'en vous suicidant. Or, je vous sais de trop bonne compagnie pour recourir à de tels moyens. Ceci bien établi, passons. Voyons, mon cher, oublions les rêveries de votre femme, vivons tous les trois dans une douce intimité, comme par le passé; laissons dire le monde, et jouissons de la vie, car elle est courte. Pourtant, comme on ne m'insulte pas impunément, comme je tiens à me venger des mépris de cette chère Mathilde, je veux la punir, et je la condamne à venir dîner avec vous aujourd'hui chez moi pour célébrer sa convalescence. Nous serons peu de monde... la princesse Ksernika, trois ou quatre femmes ou hommes de nos amis. Ceci est sérieux, mon cher... vous entendez... JE LE VEUX... Madame de Lancry fera quelques façons; mais je vous laisse le soin de décider ma belle ennemie. Vous ne manquerez pas d'excellentes raisons à lui donner, j'en suis sûr...

Je regardai Gontran avec stupeur ; il ne disait pas un mot, il avait les yeux fixes, la tête baissée sur sa poitrine.

M. Lugarto se leva et ajouta : — Dites donc un peu, mes bons amis, comme c'est bizarre ! Qui est-ce qui dirait qu'à cette heure, dans un des plus jolis hôtels du faubourg Saint-Honoré, par cette belle journée de printemps, il se passe une de ces scènes incroyables qui feraient la fortune d'un romancier?... C'est pourtant vrai... La vie du monde est, après tout, beaucoup moins prosaïque qu'on ne le croit. Ah çà ! à tantôt ; nous dînerons à sept heures. Vous essaierez un nouveau cuisinier ; il sort de chez le prince de Talleyrand ; on en dit des merveilles. Ah ! j'y pense, vous renverrez votre voiture après dîner, nous irons tous à Tivoli ; il y a une fête charmante ; on dit que madame la duchesse de Berry doit y assister. Je tiens à y paraître avec vous, votre femme et votre adorable princesse, vilain infidèle... Ainsi, c'est convenu, je vous ramènerai chez vous, et avant que de rentrer nous irons prendre des glaces chez Tortoni... Vous le voyez, je tiens absolument à continuer de compromettre Mathilde, et je choisis bien mon théâtre, je crois... Ah çà, mon cher, m'avez-vous entendu?... Hein !...

— Oui, monsieur... — dit Gontran à voix basse.

— Je compte donc sur vous et sur ma belle ennemie... Mais répondez-moi donc... Je vous ai dit que je le voulais... cela doit vous suffire, je pense.

— Madame de Lancry et moi... nous irons dîner chez vous, monsieur... — répondit Gontran avec un effort désespéré.

M. Lugarto sortit en me jetant un regard de triomphe infernal.

CHAPITRE XXXIII.

EXPLICATION.

Après le départ de M. Lugarto, ni moi ni Gontran nous n'eûmes le courage de dire un seul mot; je tombai dans un abîme de réflexions désolantes. Il était donc vrai, un mystérieux, un terrible secret mettait M. de Lancry dans la dépendance de M. Lugarto. Pour la première fois, mon mari avait parlé de se tuer; cette horrible pensée ne m'était jamais venue à l'esprit: je frémissais en songeant à la résolution de Gontran.

J'avais ressenti au cœur un coup bien douloureux lorsqu'il s'était écrié en s'adressant à M. Lugarto: —*Sans la crainte de vous causer une joie infernale, je me serais déjà tué.* Hélas! et moi, il oubliait donc que je lui survivais?... Alors je me reprochai amèrement d'être comptée pour si peu de chose dans la vie de Gontran; je me reprochai de l'avoir pour ainsi dire *mal aimé*. Ce n'était pas une vaine humilité de cœur, c'était conscience. Sans doute, j'avais toujours été pour lui dévouée, prévenante, soumise, passionnée; mais j'avais sans doute mal employé ces nobles sentiments, puisqu'il pouvait mourir sans me regretter. De ce moment, j'acquis cette amère conviction, née de l'amour le plus fervent et d'une profonde défiance de moi-même : — *L'on a toujours tort de n'être pas aimée*. Je m'attachai de toutes mes forces à cette conviction, paradoxale sans doute; j'employai toutes les ressources de mon

esprit, toute la puissance de mon cœur à lui donner une irrécusable autorité.

Elle me permettait de m'accuser et de pardonner à Gontran. Les femmes qui ont aimé avec cet aveuglement sublime, avec cette magnifique abnégation de *soi* qui constitue la passion, comprendront le bonheur qu'on a de saisir la moindre occasion d'excuser les cruautés de celui qu'on chérit, lors même qu'on doit se sacrifier à cette réhabilitation. Maintenant que les années, maintenant que le malheur ont mûri mon jugement, il me semble qu'il faut peut-être attribuer aussi cette opiniâtre indulgence à l'impérieux besoin que nous avons de justifier notre choix à nos propres yeux, même au prix de nos plus chères espérances. Une fois dans cette voie de défiance de moi, je me reprochai encore de n'avoir pas su inspirer à Gontran assez de tendresse pour qu'il m'eût appris le malheureux secret dont M. Lugarto faisait un si funeste abus.

En voyant l'accablement de Gontran, j'en vins à me faire presque un crime de m'être montrée d'abord si dédaigneuse envers M. Lugarto, de n'avoir pas su mieux dissimuler mon aversion. Au lieu de s'exaspérer contre nous, peut-être cet homme fût-il resté inoffensif. Je fus heureuse et pourtant presque épouvantée de cette dernière réflexion. Telle était la formidable puissance de l'amour! moi, si fière, surtout depuis que j'appartenais à Gontran, je regrettais presque de m'être conduite avec dignité envers le plus méprisable, le plus méchant des hommes.

Maintenant je m'étonne du silence prolongé que moi et Gontran nous gardâmes après cette scène; mais les paroles de M. Lugarto établissaient si nettement l'horrible dépendance de Gontran à son égard que nous devions rester quelque temps comme étourdis de ce coup écrasant.

M. de Lancry tenait son visage caché dans ses deux mains.

Je m'approchai de lui toute tremblante. — Mon ami... — lui dis-je.

— Que voulez-vous encore? — s'écria-t-il brusquement et d'une voix courroucée. Il redressa son front, qui me parut sombre comme la nuit, et me jeta un regard qui me fit pâlir.

— Voilà où votre causticité, voilà où votre sotte pruderie nous ont conduits! à une explication positive. Vous devez être satisfaite, maintenant! Ma position envers Lugarto est claire et tranchée, j'espère?

— Comment, Gontran! je devais écouter sans indignation les horribles aveux de cet homme!... Mais mon honneur, mais le vôtre!

— Eh, madame! qui vous parle de compromettre votre honneur et le mien? Il y a un abîme entre une faute et une innocente coquetterie... Si vous aviez eu l'ombre de perspicacité, aux premiers mots que je vous ai dits sur Lugarto, vous auriez deviné que c'était un homme à ménager. Mais non, malgré mes recommandations les plus expresses, vous avez vingt fois pris à tâche de l'irriter. Blasé, méchant comme il est, il trouve un affreux plaisir dans les contrariétés, dans la résistance... Quelques banalités affectueuses de votre part nous en auraient débarrassés... Mais vous l'avez piqué au jeu... Maintenant, — ajouta M. de Lancry avec rage, — maintenant il est poussé à bout. Malgré moi je me suis laissé aller à lui dire de dures paroles... Maintenant je sais qu'il vous fait la cour; et il faut que je sois assez lâche pour ne pas le souffleter, et pour aller ce soir, demain, tous les jours en public avec vous et avec lui... Voilà ce dont vous êtes la cause, madame.

— Moi!... moi!...

— Eh! oui, oui, mille fois oui! Puisque vous étiez sûre de vous, autant que je le suis moi-même, il fallait, sans agréer ses soins, ne pas les repousser brutalement; il fallait lui dire avec grâce et bonté que ses assiduités vous compromettaient, et que, puisqu'il voulait vous être agréable, il devait commencer par vous obéir en cela : il vous aurait écoutée; car ainsi vous ne lui ôtiez pas toute espérance, vous ne l'exaspériez pas... Mais était-ce à moi à entrer dans de tels details? Était-ce à moi à vous dire le rôle que vous deviez jouer dans cette circonstance? Ne deviez-vous pas m'épargner ce soin à la fois humiliant et ridicule? Si vous m'aimiez pour moi, je n'aurais pas eu besoin de vous dire tout cela... Il ne suffit pas d'être une femme de bien, de faire parade de sa vertu, — ajouta-t-il en souriant avec amertume; — il faut encore tâcher de ne pas mettre son mari dans une position dont il ne puisse sortir que par le déshonneur ou par un crime... Entendez-vous, madame?

— Grand Dieu!... Gontran!

— Vous parliez d'obligations d'argent... je donnerais ma vie pour n'en avoir pas d'autres... envers lui; car, sachez-le donc, malheureuse femme, il tient entre ses mains plus que ma vie... entendez-vous, plus que ma vie... Maintenant, comprenez-vous?

— Je comprends, mon Dieu! je comprends... Pardonnez-moi, Gontran, soyez bon; tout à l'heure je me suis dit aussi que j'avais tort. Vous le savez, avant ma maladie, j'ai pris la résolution de vous aimer

pour vous ; cette résolution, je la tiendrai toujours, mon ami... Notre position est horrible... Ce secret, je ne vous le demande pas, non, non ; mais enfin que faut-il faire?

— Aller ce soir à ce dîner d'abord, puis à cette fête...

— Soit, nous irons... nous irons... Oh! vous verrez, j'aurai du courage. Je parlerai à cet homme sans lui témoigner mon aversion. S'il le faut, je lui sourirai. Le monde interprétera ma conduite comme il le voudra... peu m'importe, pourvu qu'aux yeux de Dieu, de vous, je n'aie pas à rougir... Gontran, j'ai plus de résolution que vous ne le pensez. Voyons, regardons notre position bien en face... Cet homme peut vous perdre, je l'abhorre autant que je vous aime, Gontran ; je pourrai bien, je vous le promets, cacher l'horreur qu'il m'inspire... mais enfin, s'il persiste, si un jour il me dit... à moi... car cet homme ose tout : Ce secret qui peut perdre votre mari, je le dévoile, si vous ne m'aimez pas?...

Gontran rougit d'indignation, et s'écria :

— Je le tuerai... et je me tuerai après!

— Cet homme avait donc raison... mon ami... un crime où le suicide... Allons... c'est bien... En tout cas vous ne mourrez pas seul. Voici donc nos chances les plus terribles... Maintenant écoutez-moi... Ce matin, M. de Rochegune est venu me faire ses adieux ; il a reçu ici une lettre de M. de Mortagne. Ne prenez pas cet air courroucé, Gontran ; notre position est bien triste, et M. de Mortagne est peut-être notre seul ami. Il sait, je ne sais comment... que M. Lugarto a de funestes desseins sur vous, sur moi. Il est parti, dit-il, de Paris pour les déjouer ; il me fait surtout recommander de ne jamais vous quitter si vous voyagiez. Tout ceci est bien vague sans doute ; mais enfin il est toujours consolant de penser que nous avons des amis qui veillent sur nous.

— Et M. de Mortagne aura bien à faire pour que j'oublie ses lâches insultes! — s'écria Gontran.

— Ce qu'il faudra faire pour cela, mon ami, il le fera de grand cœur, croyez-le.

— Mais au fait... il ne s'était pas trompé ; il vous avait prévenue que je vous rendrais très-malheureuse, — dit Gontran avec une irritation continue ; — vous devez reconnaître la justesse de ses prévisions.

— Mon ami, — dis-je en tâchant de sourire, — sans doute j'aime beaucoup M. de Mortagne, mais je suis forcée en cette occasion de lui donner tort ; ce n'est pas vous, c'est cet homme implacable qui me

rend si malheureuse! Tant que vous avez été libre, ne m'avez-vous pas comblée de toutes les félicités possibles? Avant mon mariage ne vous ai-je pas dû de beaux jours tout rayonnants d'amour et d'espérances?

— Et ces espérances ont été bien trompées... n'est-ce pas?

— Gontran... vous savez bien qu'il n'en est rien. N'ai-je pas goûté un bonheur idéal dans notre retraite de Chantilly? Qui est venu nous arracher de cet Éden? cet homme odieux! Son arrivée n'a-t-elle pas été le signal de nos chagrins? Ne sais-je pas maintenant qu'en rendant des soins à cette femme dont j'étais si jalouse vous obéissiez encore à l'influence de cet homme? N'avait-il pas besoin, pour ses affreux projets, que vous eussiez l'air de m'être infidèle? Encore une fois, Gontran, je ne vous accuse pas.

— Vous êtes pourtant, et toujours et malgré tout, une noble et excellente créature, — me dit Gontran en me regardant d'un air attendri. — Au! maudit soit le jour où j'ai écouté les avis de mon oncle et de votre tante!... Quelle vie je vous ai faite, malheureuse enfant! Ah! c'est affreux! Tenez, j'ai quelquefois horreur de moi-même.

En disant ces mots, Gontran sortit violemment.

Le malheur donne quelquefois une grande décision de caractère.

Je résolus de suivre les ordres de Gontran, d'être affable pour M. Lugarto. Maintenant que je ne suis plus sous le charme de l'amour que m'inspirait M. de Lancry, ni sous l'impression de la terreur que m'inspirait *son ami*, je puis à peine concevoir comment j'ai pu me résigner à cette honteuse, à cette humiliante concession, après la scène odieuse qui avait eu lieu le matin.

Mais alors je n'hésitai pas; avant tout, il fallait surtout gagner du temps. M. de Mortagne agissait de son côté : peut-être espérait-il trouver le moyen d'arracher Gontran à l'influence de M. Lugarto.

Nous partîmes pour ce dîner, pour cette fête.

Il faisait un temps magnifique; je me rappelle une circonstance puérile, mais bizarre.

Au coin de l'avenue de Marigny, notre voiture fut obligée de s'arrêter quelques instants. Un pauvre, d'une figure hideuse et difforme, s'approcha et demanda l'aumône.

Gontran, je crois, ne l'entendit pas; le mendiant jeta sur nous un regard de courroux, et nous dit avec un geste menaçant, au moment où notre voiture repartit : — Ces riches! ils sont bien fiers, ils sont si heureux!

Par un mouvement spontané, nous nous regardâmes, Gontran et moi, comme pour protester contre cette accusation de bonheur.

Hélas! pourtant l'erreur de ce pauvre était excusable : il voyait une

jeune femme, un jeune homme dans une brillante voiture, entourés de ce luxe que le vulgaire prend pour le bonheur, et qui cache souvent tant de douleurs, tant de plaies incurables. Ce pauvre pouvait-il deviner les chagrins dont nous étions navrés? Et cette fête somptueuse à laquelle nous nous rendions comme à un supplice avec une sourde et vague frayeur! Que de tristes enseignements dans ces contrastes de l'apparence et de la réalité!

Nous arrivâmes chez M. Lugarto.

Mon découragement, ma tristesse avaient fait place à une sorte d'a-

nimation fébrile et factice. M. Lugarto nous reçut le sourire sur les lèvres ; il triomphait dans l'orgueil de son exécrable méchanceté.

Sa maison, que je ne connaissais pas, était encombrée de toutes les magnificences imaginables, mais entassées, mais accumulées sans goût. Au milieu de ce chaos d'admirables choses, certaines mesqueneries inouïes dénotaient des instincts d'avarice sordide. Cette vaste et opulente demeure, malgré ses proportions, manquait complétement d'élégance, de noblesse et de grandeur.

Nous y trouvâmes réunies les personnes que M. Lugarto nous avait annoncées ; de temps en temps je regardais Gontran pour prendre courage. M. Lugarto parut frappé du changement qui s'était opéré dans mes manières à son égard.

Tout ce que je pus faire fut d'être pour lui d'une politesse presque bienveillante ; il en parut plus étonné que touché : il me considérait attentivement, comme s'il eût douté de cette apparence ; il fut pour moi de la plus extrême prévenance.

Gontran était placé auprès de la princesse de Ksernika ; soucieux, absorbé, il répondait à peine aux coquetteries provoquantes de cette femme.

M. Lugarto me dit à voix basse et en sortant de table, qu'il était le plus heureux des hommes, puisque je semblais renoncer à mes injustes préventions contre lui ; qu'il regrettait amèrement son emportement du matin, mais que je devais l'excuser en faveur de la violence d'un amour dont il n'était pas le maître.

— Hélas ! — pensais-je en l'écoutant, — qui m'aurait dit, un jour, que trois mois après mon mariage, après cette union qui était pour moi si adorablement belle et sainte, je serais réduite à entendre de telles paroles sans pouvoir témoigner ma honte, mon dégoût, mon indignation ! Oh ! profanation ! oh ! sacrilége ! un amour que j'avais rêvé si noble, si grand, si pur !

Après dîner, ainsi que l'avait voulu M. Lugarto, nous montâmes dans sa voiture, lui, la princesse, Gontran et moi ; nous allâmes à Tivoli. Mon supplice continua.

M. Lugarto me donnait le bras, mon mari donnait le sien à la princesse : il y avait beaucoup de monde à cette fête ; presque toutes les personnes de la cour que leur service retenait à Paris y assistaient.

J'étais restée assez long-temps malade ; depuis quelques semaines, je n'étais pas allée dans le monde : aussi certaines nuances dans la ma-

nière dont on m'accueillait, ainsi que M. de Lancry, me surprirent sensiblement.

Les hommes lui rendaient ses saluts d'un air froid et distrait; quelques femmes auxquelles il parla lui répondirent à peine. M. Lugarto fut, au contraire, accueilli comme d'habitude; son visage rayonnait. Je crus voir que les hommes lui jetaient des regards d'envie, et que plusieurs femmes me montraient avec dédain.

Les révélations de M. de Rochegune me vinrent à la pensée; je frissonnai en songeant aux bruits ignominieux dont moi et Gontran nous étions peut-être l'objet en ce moment, tant les apparences semblaient accablantes...

Je me sentis défaillir; je dis à M. Lugarto d'une voix suppliante :

— Vous tenez notre destinée entre vos mains, monsieur; ayez pitié de nous... sortons de ce jardin...

— Voici, madame, la duchesse de Berry. Gontran ne peut se dispenser d'aller la saluer, ni vous non plus, — me dit M. Lugarto.

En effet, *Madame* était venue à cette fête; elle entrait alors sous une tente où l'on dansait.

Je repris un peu d'espoir. Lorsque j'avais été présentée à *Madame* après mon mariage, elle avait bien voulu m'accueillir avec cette grâce touchante et cordiale qui n'appartenait qu'à elle.

— « C'est un trésor que mademoiselle de Maran; en vérité, vous » êtes plus heureux que vous ne le méritez, monsieur de Lancry, » — avait-elle dit à Gontran d'un air moitié souriant, moitié sérieux.

Je pensais que *Madame*, en nous accueillant avec sa bonté accoutumée, imposerait aux méchants propos du monde, et que, par habitude de cour, toutes les personnes présentes modèleraient leur conduite envers nous sur celle de *Madame*.

Je pris le bras de Gontran; nous nous approchâmes de S. A. R.

Mon cœur battait à se rompre.

En nous voyant venir, les personnes qui accompagnaient *Madame* s'écartèrent de façon à laisser un assez grand espace vide entre nous et la princesse.

Je vis avec frayeur la figure de *Madame*, d'une expression ordinairement si bienveillante, se rembrunir tout à coup et devenir hautaine et sévère.

Malgré son assurance, M. de Lancry tressaillit légèrement. A peine avait-il salué *Madame* que S. A. R., après avoir regardé mon mari avec un mélange de dédain glacial et de fierté révoltée, comme si elle eût été indignée que nous eussions osé nous présenter devant elle, nous tourna le dos sans lui dire un mot.

M. de Lancry devint pâle de douleur et de rage. Il me fit tellement pitié que j'eus la force de surmonter mes ressentiments. Je lui dis d'une voix ferme :

— Mon ami, pardonnez à *Madame*. Elle, toujours si bonne, si généreuse, aura été involontairement surprise par les calomnies du monde... Venez, venez... Pas un mot de ceci à M. Lugarto; ne donnons pas ce nouveau triomphe à sa méchanceté.

J'entraînai presque M. de Lancry.

Un grand nombre de personnes curieuses de voir *Madame* l'avaient suivie; nous pûmes cacher notre confusion dans la foule, et rejoindre M. Lugarto et madame de Ksernika.

— Il me semble que madame la duchesse de Berry vous a par-

faitement accueillis, — dit M. Lugarto avec ironie à M. de Lancry.

— Oui... oui... fort bien, — dit Gontran en souriant d'un air contraint.

Je donnais le bras à Gontran; son cœur battait si vite, si violemment, que j'en sentis les pulsations. Je vis qu'il se contenait à peine.

— Je ne veux pas, mon cher, vous enlever plus long-temps à madame de Ksernika, dit M. Lugarto.

Je me pressai contre Gontran; il me dit à voix basse : — Un moment encore... donnez-lui le bras... je vous en prie.

L'accent de sa voix me parut singulièrement altéré; il ajouta tout haut :

— Et moi, mon cher Lugarto, je ne veux pas vous enlever plus long-temps non plus à madame de Lancry; nous nous entendons à merveille. Mais ne devions-nous pas aller prendre des glaces chez Tortoni ce soir?

— Sans doute, — répondit M. Lugarto. — J'y pensais bien, mon cher, et je ne vous aurais pas fait grâce de cette partie du *programme de notre soirée*, — ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

— Ni moi non plus, mon cher, — reprit Gontran.

J'étais désolée, je croyais cette malheureuse soirée terminée. Tout Paris était à Tortoni; notre présence allait être une nouvelle occasion de calomnies.

En regagnant notre voiture, M. Lugarto me dit à voix basse :

— Je n'ai pas été dupe de Lancry; la duchesse de Berry l'a reçu de la manière la plus humiliante. J'ai vu cela aux figures rayonnantes des personnes qui accompagnaient Son Altesse; car Gontran est aussi détesté par les hommes que vous l'êtes par les femmes, tout cela grâce à vos avantages naturels à tous deux. Vous le voyez bien, *la ville et la cour*, comme on disait autrefois, croient que nous sommes ensemble du dernier mieux... Vous n'avez donc plus maintenant à craindre pour votre réputation... Laissez-moi donc vous aimer, vous verrez que je parviendrai à me faire supporter... Déjà, ce soir, vous êtes mieux pour moi... Tenez... je vous aime tant que, si vous le vouliez, vous pourriez m'ôter tout pouvoir sur votre mari.

Je ne répondis rien; nous montâmes en voiture, nous arrivâmes à Tortoni. A mon grand chagrin, Gontran nous conduisit dans un salon au premier. J'y reconnus plusieurs personnes qui avaient vu avec quel dédain *Madame* avait accueilli mon mari. Ma confusion fut à son

LE DÉFI.

comble lorsque je vis beaucoup de personnes nous regarder en souriant malignement.

— Enfin, — dit Gontran, — le moment est venu...

Ne sachant ce qu'il voulait dire, je le regardai. L'expression de son visage me fit peur... Je me rappelle cette scène effrayante comme si j'y assistais encore. Gontran était assis à côté de moi, il avait en face de lui madame de Ksernika et M. Lugarto. M. de Lancry se leva tout à coup, et dit à M. Lugarto d'une voix haute et vibrante de colère :

— Monsieur Lugarto, vous êtes un misérable!..,

Celui-ci, stupéfait malgré son audace, ne sut que répondre. Plusieurs hommes se levèrent vivement. Un profond silence régna dans le salon. Je ne pus faire un mouvement..... je croyais rêver. Gontran reprit :

— Monsieur Lugarto, vous osez attaquer dans le monde la réputation de madame de Lancry et faire entendre que je suis un mari complaisant, parce que je vous ai certaines obligations; je vous dis ici bien haut que vous êtes un infâme imposteur! Madame de Lancry vous a toujours méprisé comme vous le méritez, et vous avez indignement abusé de l'intimité qui existait entre nous pour donner une apparence à vos lâches calomnies.

La première, la seule idée qui me vint fut que cet homme allait perdre Gontran et révéler le funeste secret qu'il possédait.

— Mon Dieu! mon Dieu! — m'écriai-je en fondant en larmes.

Deux ou trois femmes de ma société, que je ne connaissais cependant que de vue, vinrent auprès de moi et m'entourèrent avec la plus touchante sollicitude, tandis que plusieurs hommes s'interposaient entre Gontran et M. Lugarto.

Ce dernier, sa première stupeur passée, redoubla d'impudence; je l'entendis répondre à M. de Lancry avec l'apparence d'une dignité contrainte et offensée :

— Je ne comprends pas, monsieur, le motif de vos reproches; je déclare ici hautement que personne ne respecte plus profondément que moi madame de Lancry, et j'ignore complétement les calomnies auxquelles vous faites allusion. Quant aux obligations que vous pourriez avoir envers moi, je ne sache pas que j'en aie dit un mot à personne... Votre attaque est si violente, monsieur, votre accusation tellement grave, et surtout si imprévue, car nous venons de passer la soirée ensemble, que je ne puis l'attribuer qu'à une imagination passagère que je déplore sans me l'expliquer.

— Misérable fourbe! — s'écria Gontran hors de lui par la fausse modération et par l'infernale perfidie de la réponse de M. Lugarto.

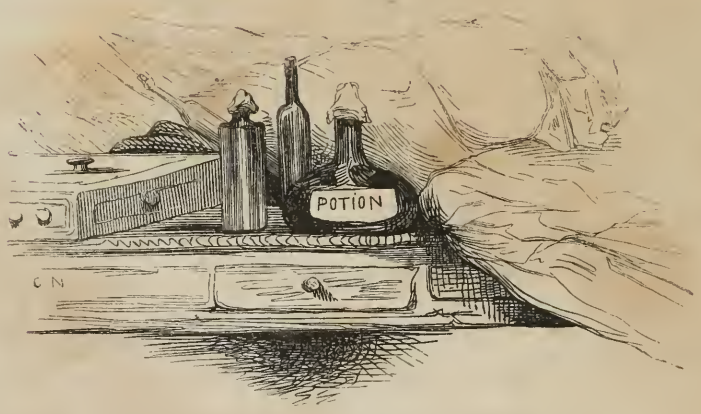
— Toutes les personnes ici présentes, — dit ce dernier, — comprendront, je l'espère, dans quelle position nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, monsieur, et qu'il est des injures qu'on doit savoir tolérer.

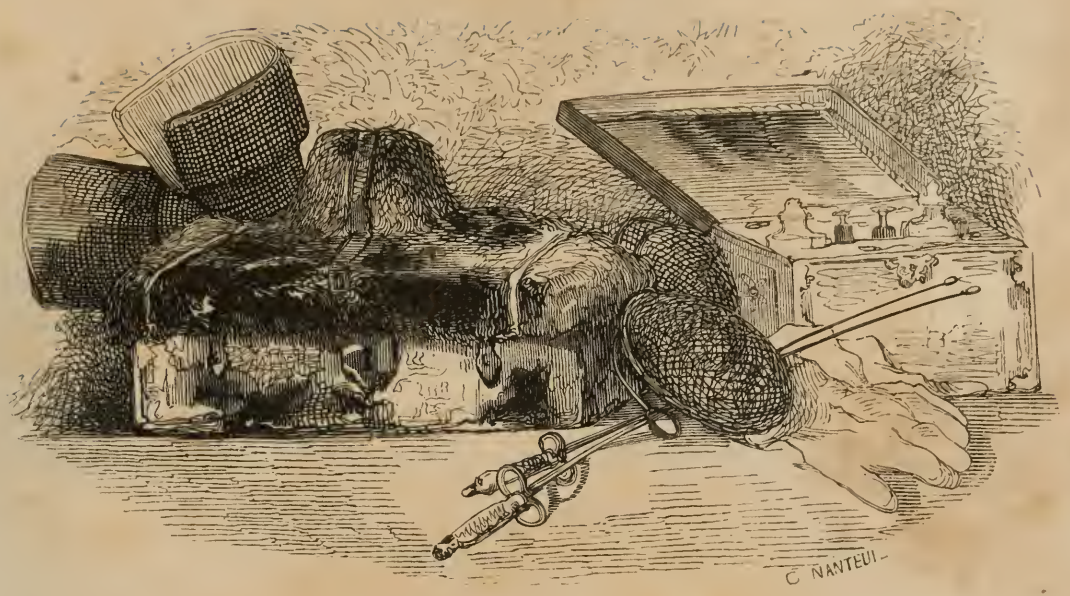
— Et ceci, le tolérerez-vous?... — s'écria Gontran.

Et j'entendis le bruit d'un soufflet.

Il y eut un moment de tumulte, au-dessus duquel domina la voix de M. Lugarto, qu'on entraînait, et qui s'écriait avec un accent de rage que je n'oublierai jamais :

— Offense pour offense, monsieur, nous sommes quittes. Demain tout Paris saura comment je me venge!...





CHAPITRE XXXIV.

UNE VISITE.

Je passai une nuit horrible. A peine M. de Lancry m'eut-il ramenée chez moi que je tombai dans une crise nerveuse qui m'ôta toute connaissance. Je ne me souviens pas de ce qui se passa pendant les longues heures qu'elle dura. Elle cessa vers les quatre heures de l'après-midi. Ma pauvre Blondeau était assise à mon chevet et pleurait silencieusement. Je portai les mains à mon front comme pour rassembler mes souvenirs. En me rappelant la scène de la veille, je ne doutai pas qu'un duel n'eût eu lieu.

Hélas! c'était encore la moindre de mes terreurs. Lugarto pouvait perdre Gontran. Peut-être cet homme avait-il parlé!

— Où est M. de Lancry? — m'écriai-je.

Blondeau me regarda avec une sorte de tendresse compatissante, et me dit :

— M. le vicomte est sorti ce matin, madame, puis il est rentré et ressorti encore.

— Et sans être blessé? — m'écriai-je.

Blondeau parut très-étonnée.

— Sans être blessé, madame!... pas le moins du monde... S'il l'eût été il n'aurait pas pu se mettre... en route.

— En route... que dis-tu?

— M. le vicomte, en rentrant ce matin, a donné l'ordre de préparer son nécessaire de voyage, une ou deux malles; et il est parti, emmenant son nouveau valet de chambre, et en laissant cette lettre pour vous, madame.

— Parti!... parti... sans moi. Et les avertissements de M. de Mortagne! — m'écriai-je. — Il y a là quelque chose de bien fatal...

J'ouvris en hâte la lettre de Gontran.

En quelques lignes il m'apprenait qu'à la suite de la scène de la veille une rencontre avait eu lieu entre lui et M. Lugarto, que ce dernier était légèrement blessé. Mon mari se voyait obligé, me disait-il, de faire une absence de quelques jours seulement pour terminer l'affaire importante que je savais; il regrettait beaucoup de me laisser seule, mais je devais comprendre combien étaient graves et décisives les démarches qu'il allait tenter.

— Et par quelle barrière est sorti M. de Lancry? Quelle route a-t-il prise? — demandai-je à Blondeau. Car, désirant obéir aux recommandations expresses de M. de Mortagne de ne jamais me séparer de Gontran, je voulais le rejoindre.

— Je n'en sais rien, madame.

— Il faut envoyer à l'instant à la poste aux chevaux savoir quelle route M. de Lancry a suivie; grâce à ces mêmes renseignements, pris de relais en relais, je pourrai peut-être l'atteindre. Nous allons partir... à l'instant... Tu m'accompagneras...

— Partir, madame, dans l'état où vous êtes? mais c'est impossible.

— Je te dis qu'il le faut... Tu ne sais pas combien cela est important.

— Comment faire alors, madame, pour savoir où est allé M. le vicomte? il n'est parti ni dans sa voiture ni en poste, il a fait venir un fiacre, et il y est monté avec son valet de chambre.

— Mon Dieu!... mon Dieu! — m'écriai-je avec désespoir.

Je ne comprenais rien au brusque départ de Gontran, je redoutais quelque perfidie de M. Lugarto.

J'envoyai Blondeau s'informer si ce dernier était à Paris; on lui répondit qu'il y était, que sa blessure avait assez de gravité, et qu'il ne pouvait pas sortir de quelques jours. J'étais en proie à une mortelle inquiétude. Je frémissais en songeant que M. de Mortagne avait pour ainsi dire prévu cette absence de Gontran, puisqu'il m'avait expressément recommandé de ne pas quitter M. de Lancry. En vain Blondeau interrogea ceux de nos gens qui avaient assisté au départ de mon mari,

je ne pus recueillir le moindre renseignement. Je passai la fin de la journée et la nuit suivante dans d'inexprimables angoisses. Je ne pouvais comprendre comment M. Lugarto n'avait pas exécuté sa menace de perdre Gontran : peut-être l'avait-il fait ; peut-être mon mari, parti précipitamment pour échapper aux suites de cette révélation, n'avait pas voulu m'effrayer.

Je ne savais qu'interroger pour être éclairée à ce sujet. Je me décidai à aller, quoi qu'il m'en coûtât, chez mademoiselle de Maran. Elle, plus que personne, devait m'instruire de ce que je voulais savoir, car elle recueillait avec empressement les bruits odieux qui nous concernaient. Je me disposais à me rendre chez ma tante lorsqu'on l'annonça. En toute autre circonstance cette visite m'eût été odieuse. Je remerciai presque le ciel de m'envoyer mademoiselle de Maran. Pourtant, lorsque je vis l'air ironique et satisfait de ma tante, je regrettai le vœu que j'avais formé.

— Eh bien !... Eh !... — me dit-elle, — qu'est-ce qu'il y a donc? Du trouble dans votre ménage, chère petite? Dans ce modèle des jolis ménages commodes et faciles? On parle de tragédies... qui, j'en suis sûre... ne sont que des comédies... heureusement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame ; à cette heure je suis horriblement inquiète de M. de Lancry, je ne l'ai pas revu depuis la scène cruelle qui au moins aura fait tomber les calomnies dont M. de Lancry et moi nous étions l'objet.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, ma chère petite! Vous croyez qu'elle a été d'un bon effet, cette scène à Tortoni! Ah çà! est-ce que vous êtes folle?

— Je crois, madame, que les honnêtes gens qui auront entendu M. de Lancry prouver si nettement l'infamie de M. Lugarto ne se feront plus l'écho de bruits encore plus ridicules qu'ils ne sont odieux ; si personne à l'avenir ne nous défend, personne du moins ne nous attaquera.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos preuves : il n'a rien prouvé du tout, votre mari! Est-ce qu'on a été dupe de cette comédie-là ?

— Une comédie! madame, une comédie!

— Mais certainement ; est-ce que M. Lugarto pouvait répondre autrement qu'il a fait à l'apostrophe sauvage de Gontran?... Est-ce que devant tout le monde il pouvait avouer que vous aviez eu des préférences pour lui?... Ainsi, chère petite, vous avez la bonhomie de vous croire blanche comme neige et votre mari aussi, parce que M. Lugarto

aura proclamé votre innocence à la face du lustre de Tortoni ! Mais le simple savoir-vivre l'obligeait à agir ainsi. Il faudrait être un vilain, un croquant, pour se conduire autrement. Je ne suis pas suspecte, moi ; je trouve ce Lugarto bête comme une oie à l'endroit de sa titulature et de ses *étoiles d'or en champ d'argent ;* mais je dois avouer avec tout le monde que, dans cette occasion-là, il s'est conduit avec toutes sortes de réserve, de mesure et une dignité non pareille... Est-ce que, pour vos beaux yeux, il ne s'est pas laissé menacer, injurier, presque assommer par votre mari sans proférer une plainte, et, au contraire, en défendant votre réputation? Allons donc!... Galaor et Orondate sont des monstres de cynisme et de fatuité... auprès de ce pauvre Lugarto.

Je ne trouvais pas une parole à répondre à mademoiselle de Maran. J'avais déjà une si triste expérience de la méchanceté du monde que je ne doutai pas que la conduite de M. de Lancry et de M. Lugarto ne pût être interprétée ainsi que le disait ma tante.

Je laissai tomber avec accablement ma tête sur ma poitrine. Mademoiselle de Maran, fière de son triomphe, continua avec une joie cruelle :

— Ce qu'il y a de pis pour Gontran, c'est que, par là-dessus, le Lugarto s'est très-bien conduit dans le duel ; il a été blessé, l'honneur est satisfait, comme l'on dit, sans compter qu'à la rigueur ce bel archi-millionnaire aurait pu parfaitement refuser à Gontran de se battre avec lui... vu que votre mari a, dit-on, l'inconvénient de lui devoir énormément d'argent. Or, entre nous, c'est une drôle de manière de payer ses dettes que de vous rembourser d'un bon coup d'épée... Mais, puisque le Lugarto s'arrange de cette monnaie-là, tout est dit. Seulement cela prouve qu'il vous aime d'une furieuse force... et même, depuis sa blessure, il ne parle de vous qu'avec des roucoulements de fidèle berger les plus touchants du monde ; je vous en avertis.

— Ainsi, madame... depuis cette scène, moi et M. de Lancry... nous sommes tombés encore un peu plus bas dans l'opinon du monde? — dis-je avec un calme qui étonna mademoiselle de Maran ; — et M. Lugarto inspire, au contraire, le plus touchant intérêt.

— Vous parlez d'or, chère petite ! cela est ainsi, ni plus ni moins ; aussi vous m'en voyez tout émue, toute bouleversée. Je venais dare-dare... vous avertir et vous dire, un peu tardivement peut-être (mais vaut mieux se repentir tard que jamais), que j'étais désolée d'avoir consenti à votre mariage avec Gontran. Qui est-ce qui se serait jamais attendu à cela de lui? Savez-vous qu'après tout ce Mortagne, avec son cerveau fêlé, ne manquait pas d'une certaine judiciaire au moins? Mais

on a eu beau faire et beau dire, il n'y a pas eu moyen de vous ôter ce beau mari-là de la tête, pauvre petite! Eh! penser qu'après quatre mois à peine de mariage vous voilà déjà avec un mari méprisé, ruiné, infidèle! Tenez... c'est à fendre le cœur! Je sais bien que vous me répondrez à ça que la conduite de votre infidèle vous a donné le droit d'user de représailles, et que ce Lugarto ne manque pas d'agréments, malgré sa figure de cire jaune, ses épilepsies et sa manie de titulature, c'est égal, quand on me parle de votre goût pour lui, je me révolte... je m'indigne...

— Vraiment, madame...

— Vraiment... Mais comme vous prenez bien ce que je vous dis! ça n'a pas l'air de vous émouvoir du tout!

— Non, madame... vous le voyez... je suis très-calme... Je suis touchée même du sentiment qui vous dicte les consolations que vous venez de me donner...

— Et vous avez bien raison d'en être touchée; mais je vous disais que, lorsqu'on me parlait de votre goût pour ce Lugarto, je me révoltais, je disais aux méchantes langues : Vous seriez furieusement interloqués, tous tant que vous êtes, si vous saviez le pourquoi et le comment du goût de cette petite vicomtesse de Lancry pour M. Lugarto... Il y a dans cette jeune femme-là, voyez-vous, une manière d'abnégation courageuse dans le goût des femmes héroïques de l'antiquité, quelque chose comme une mixture de Porcia et de la mère des Gracques... Mais c'est vrai, ce que je vous dis là... A vous voir à cette heure si calme, est-ce qu'on pourrait seulement penser que votre mari vous rend la plus malheureuse des femmes, et qu'à tort ou à raison votre réputation et la sienne sont à jamais perdues? Ah çà, mais, dites-moi donc, maintenant j'y pense... si c'est à tort qu'on vous accuse, comme ça doit être affreux pour vous!

— Écoutez, madame, — dis-je à mademoiselle de Maran avec un sang-froid qui la confondit, — vous êtes venue ici pour jouir de votre triomphe, pour voir si vos prévisions s'étaient bien accomplies, si la jeune femme était aussi malheureuse que la jeune fille, que l'enfant l'avait été... n'est-ce pas, madame?

— Allez toujours, je vous répondrai plus tard.... C'est étonnant comme vous êtes perspicace.

— Eh bien! madame, je vais vous porter un bien terrible coup.. Je vais d'un seul coup me venger, me cruellement venger de tout le mal que vous m'avez fait, de celui que vous avez voulu me faire.

— C'est étonnant... vous ne m'effrayez pas du tout, chère petite.

— Regardez-moi bien en face, madame; écoutez bien l'accent de ma voix, remarquez bien l'expression de mes traits... vous si pénétrante, vous verrez si je mens.

— Au fait... au fait, — dit mademoiselle de Maran avec aigreur.

— Eh bien, madame, j'aime Gontran autant que je l'ai jamais aimé... entendez-vous?... Je l'aime avec passion, je l'aime plus encore qu'autrefois, car il est malheureux... Cet amour-là, c'est ma force, c'est mon courage, c'est ma consolation ; grâce à cet amour, je suis déjà sortie, meurtrie peut-être, mais souriante, des luttes les plus cruelles... Grâce à cet amour, enfin, je défie l'avenir d'un front calme et serein.

Il y avait un tel accent de vérité dans mes paroles; mon visage, ranimé par la puissance de mes convictions, était sans doute si radieux, que mademoiselle de Maran, ne pouvant cacher sa rage, s'écria :

— C'est qu'elle est capable de dire vrai! C'est qu'il y a pourtant des femmes assez imbéciles pour s'ensorceler ainsi d'un homme! Les vilaines stupides, on les assommerait à coups de bûche qu'elles s'écrieraient encore avec toutes sortes de voluptés langoureuses, comme les convulsionnaires du diacre Pâris : — *O douceur charmante!... ô ravissement ineffable!*

Puis, revenant involontairement à ses habitudes d'autrefois, mademoiselle de Maran me serra violemment le bras en s'écriant :

— Mais vous êtes donc aveugle, sotte ou folle?

La colère de ma tante me fit du bien; mon amour pour Gontran était compris; il pouvait, il devait me consoler de tout, puisque mademoiselle de Maran était si furieuse de me le voir ressentir.

— C'est à vous faire enfermer, — répéta ma tante.

— Je l'aime, madame, je ne puis vous dire autre chose.

— Elle me fera perdre la tête avec ses devises de mirliton sur tous les tons : Je l'aime!!! je l'aime!!! je l'aime!!! Belle réponse! Vous l'aimez, mais il vous a ruinée, mais il doit des sommes énormes à ce Lugarto; mais du moment où celui-ci en exigera le payement, vous serez réduite à la misère.

— Je partagerai cette misère avec Gontran, madame...

— Mais il est déshonoré aux yeux du monde.

— Il ne l'est pas aux miens.

— Mais il vous méprise, mais il vous a laissé compromettre par ce Lugarto.

— Gontran est sûr de mon amour.

— Il en est si sûr qu'il ne vous aime pas.

— Mais je l'aime, moi, madame.

Je ne sais avec quel accent je prononçai ces derniers mots, mais mademoiselle de Maran frappa du pied et s'écria avec emportement :

— Il faut que l'enfer s'en mêle! cet amour a tourné en folie : elle est maintenant incurable.

— Oui... oh! oui... vous l'avez dit, mademoiselle, c'est une folie, une sainte, une noble folie du moins que celle-là! Elle concentre toutes les forces de mon esprit, toute la puissance de mon âme sur Gontran. Ce qui n'est pas lui n'existe pas pour moi... vivre de sa vie, si dure, si pénible, si humiliante qu'elle soit... c'est mon seul vœu : vous avez raison, je suis folle. Qu'est-ce que la folie, sinon un sentiment exagéré aux dépens de tous les autres? Eh bien! oui... je suis folle... Comme les folles, j'ai de ces souvenirs chéris, adorés, enivrants, qui viennent à chaque instant luire à mon esprit, me transporter dans un

monde idéal; ces souvenirs sont ceux des jours ineffables que j'ai passés près de lui alors que j'étais si fière d'être belle et jeune, parce qu'il aimait ma jeunesse et ma beauté.

— Mais à cette heure il en est las et rassasié, de votre beauté; quant à votre jeunesse, bel avantage!... vous n'en aurez que plus long-temps à souffrir.

— Vous ne pouvez comprendre ces questions de jeunesse et de beauté, madame; ou plutôt vous ne les comprenez que trop, c'est ce qui cause votre rage. Mais le ciel est juste... il veut que vous connaissiez les tourments de l'envie... Il vous a réservé un terrible supplice, celui de me voir, malgré tout et à tout jamais, heureuse, et par celui qui, selon vous, devait causer mes plus cruels chagrins! Voyez-vous, madame, demain il me dirait : Va-t'en... je te hais... qu'il ne pourrait pas arracher de mon cœur ce trésor de souvenirs adorés dont je vivrais un siècle... Quelque méprisant, quelque impitoyable que soit Gontran, il ne pourra pas faire que le passé n'ait pas été le passé, un passé éblouissant comme un rêve de fée... un passé dans lequel je me refugierai dès que le présent deviendra sombre et obscur.

— Ah!... ah! quelle est donc surprenante et réjouissante avec son cher petit passé!... Laissez-moi donc tranquille! Est-ce que ce n'est pas pour votre argent qu'il vous a épousée? Vous auriez été laide et méchante comme les sept péchés capitaux, qu'il vous aurait épousée tout de même.

— Aussi, madame, jugez donc combien je me suis trouvée heureuse d'être à la fois riche, belle et dévouée.

— Mais c'est intolérable, mais c'est l'acharnement dans la frénésie qu'un tel amour! — s'écria mademoiselle de Maran hors d'elle-même. — Mais enfin un jour il mourra, il faudra bien qu'il meure, ce cher et bel adoré! Comment vous consolerez-vous alors? Ah!... ah!... ah!... je vous prends sans vert! répondez à cela!

— Dans ce monde, je prierai Dieu pour lui; dans l'autre, je le reverrai. Madame, ma vie se passera ainsi entre la prière et l'espérance...

Mademoiselle de Maran se leva brusquement, et s'écria :

— Allons, c'est une gageure, un parti pris, un défi... dont je ne suis pas dupe. Vous faites contre fortune bon cœur... vous êtes si orgueilleuse!!... Vous crèveriez de désespoir et de rage... plutôt que de pleurer devant moi!! C'est bien, ma mie, à votre aise. Vous êtes heureuse, très-heureuse, superlativement heureuse, n'est-ce pas? Grand bien vous fasse... Je me sentais disposée à être pitoyable pour vos chagrins,

mais je vous trouve d'un tempérament si robuste à l'endroit des peines de cœur que je ne m'en occuperai plus... J'ai dû charitablement vous prévenir de ce qu'on disait sur vous et sur votre bel Alcindor; vous trouvez tout cela parfaitement simple et naturel. Rien de mieux. Seulement, maintenant n'attendez pas de moi que je vous défende ou que je vous plaigne le moins du monde... Nous verrons où cette belle obstination vous conduira.

Mademoiselle de Maran partit furieuse...

J'étais radieuse de ma fermeté et de l'espèce de révélation que je devais à la visite de mademoiselle de Maran. Peut-être, sans la violence de ses attaques, n'aurais-je pas vu aussi clair dans mon cœur. Jamais je n'aurais osé me poser les questions qu'elle m'avait faites. Il est des suppositions si douloureuses ou si horribles que, par instinct, l'esprit ne s'y arrête pas; mais une fois qu'elles sont admises, une fois qu'on les a résolues, on est presque heureux de les avoir soulevées. La visite de mademoiselle de Maran eut donc un effet contraire à celui qu'elle attendait.

Cette discussion m'éclaira davantage encore sur la profondeur de mon dévouement pour M. de Lancry. Avant j'aurais pu douter de moi, alors je n'en doutais plus : j'avais envisagé sans pâlir les plus terribles chances que cette affection pût subir... Hélas! je n'avais que trop besoin de cette puissante conviction pour résister aux nouveaux coups qui me menaçaient.

CHAPITRE XXXV.

LA ROUTE.

Un nouveau chagrin vint m'accabler.

Ma pauvre Blondeau tomba malade. Mon médecin parut étonné de cette indisposition presque subite; sans être grave, elle tenait cette excellente femme dans un état de torpeur et de somnolence étranges. Mon inquiétude au sujet de Gontran augmentait de plus en plus. Je ne savais à qui me confier; j'envoyai chez madame de Richeville. Elle était encore en Anjou; l'on ne savait pas l'époque de son retour.

M. de Mortagne n'avait pas reparu à Paris depuis le jour où il avait adressé chez moi une lettre à M. de Rochegune. Avec quelle amertume je regrettai Ursule, ma seule amie! J'aurais pu, sinon lui demander ses conseils, du moins lui dire mes angoisses.

Elle m'écrivait souvent des lettres remplies de mélancolie et de tristesse. Elle n'était pas heureuse; non que son mari manquât de soins, de prévenances pour elle, mais *il ne la comprenait pas*. Elle se plaignait de la vie monotone qu'elle menait et regrettait notre enfance.

Depuis mon entrée dans le monde, je n'avais pas contracté une amitié de femme; tout en reconnaissant les généreuses qualités de madame de Richeville, malgré moi j'éprouvais toujours un sentiment vague de jalousie... Elle aussi avait aimé Gontran! Je me trouvais donc complétement isolée; j'étais entourée de gens récemment entrés à mon service; presque toute ma maison s'était renouvelée, la plus ancienne de mes deux femmes y était à peine entrée depuis six semaines. L'indisposition de Blondeau me privait de la seule personne amie que j'eusse alors auprès de moi.

Depuis près de trois jours j'ignorais le sort de Gontran.

TRAHISON.

Vers les cinq heures du soir, Fritz, le valet de chambre qu'il avait emmené, arriva dans un de ces cabriolets qu'on trouve aux postes, et m'apporta une lettre de mon mari. Je fus stupéfaite des nouvelles qu'il m'apprit.

Gontran était souffrant, il m'attendait près de Chantilly, dans une maison où devait me conduire l'homme qu'il me dépêchait. M. de Lancry désirait qu'aussitôt sa lettre reçue je partisse en poste avec Blondeau et Fritz pour venir le rejoindre.

« Il est très-important pour moi — ajoutait M. de Lancry — qu'on » ignore encore à Paris que vous êtes venue me retrouver. Vous direz » donc à vos gens de répondre aux personnes qui viendraient vous de- » mander que vous êtes partie pour aller passer quelques jours chez » madame Sécherin. Vous écrirez aussi dans ce sens à mademoiselle » de Maran, à mon oncle de Versac, et aussi à la princesse Ksernika. » *Je vous en prie*, Mathilde, quelque répugnance que vous ayez à » écrire à cette dernière personne, l'important est qu'il soit bien con- » staté dans le monde que vous vous rendez auprès d'Ursule, et non » pas auprès de moi. Je vous expliquerai tout ce mystère, qui heureu- » sement ne doit pas durer. Vous pouvez avoir une confiance absolue » dans Fritz, que je vous envoie; il vous conduira près de Chantilly : » c'est là que je vous attends, bonne et chère Mathilde. Courage! j'es- » père que de beaux jours nous sont encore réservés. »

Je l'avoue, ma joie de revoir Gontran l'emporta peut-être sur l'inquiétude que me causait sa santé. Je donnai les ordres nécessaires pour partir à l'instant. Quoiqu'il me répugnât d'interroger un de mes gens, je demandai à Fritz si M. de Lancry était tombé malade pendant son voyage ou à son retour.

— Je ne puis répondre à madame la vicomtesse à ce sujet, — me dit-il. — En arrivant de Paris, M. le vicomte m'a laissé près de Chantilly, dans la maison où il attend madame; il en est parti seul, il y a trois jours; il y est revenu seul ce matin. M. le vicomte semblait fatigué, souffrant; il m'a ordonné de prendre un cabriolet à la poste et de venir chercher madame.

Une folle espérance me passa par le cœur. Je pensai un moment que Gontran m'avait trompée en annonçant la ruine de notre maisonnette, qu'il me ménageait une surprise, et que c'était dans cette retraite que nous devions nous réfugier pour échapper aux méchants bruits du monde. J'avais tant de religion pour cette adorable phase de ma vie passée que, par un scrupule exagéré, je ne voulus pas pour ainsi dire

profaner mon espoir et mes souvenirs chéris en faisant à Fritz la moindre question à ce sujet. Ainsi que Gontran me l'avait recommandé, j'écrivis à mademoiselle de Maran, à M. de Versac et à madame de Ksernika que j'allais passer quelques jours à la campagne chez Ursule; je donnai chez moi l'ordre de répondre dans le même sens aux personnes qui pourraient venir me voir. J'étais fâchée de ne pouvoir emmener Blondeau, mais je ne songeai pas même à lui parler de mon départ; malgré son état maladif, elle eût voulu m'accompagner. J'allai la voir dans sa chambre. Elle me reconnut à peine. Ses traits ne semblaient pas altérés. Elle ne paraissait pas souffrir; elle était seulement absorbée dans un engourdissement profond.

A six heures je partis de Paris.

Celle de mes femmes qui me suivait avec le valet de chambre de M. de Lancry était une fille assez triste et dont la physionomie me déplaisait sans que je susse pourquoi. On était à la fin de juin, le ciel était sombre, l'air lourd, la chaleur étouffante; un orage menaçait. Malgré la longueur du jour, vers les sept heures et demie, au moment où je changeais de chevaux à Écouen, la nuit était presque complétement venue. Le tonnerre commença de gronder dans le lointain, quelques éclairs sillonnèrent l'horizon. L'atmosphère devint encore plus pesante. A ce relais, il s'éleva un débat puéril entre mon domestique et les postillons qui m'avaient conduite. Je ne signale ce fait, en apparence si peu important, que parce qu'il eut plus tard une grave conséquence. On avait jusqu'alors payé les guides à quatre francs, je crois, car j'avais recommandé la plus grande vitesse; je ne sais pourquoi à ce relais Fritz voulut payer à trois francs seulement. Le postillon vint réclamer à la portière; j'ordonnai de lui donner ce qu'il demandait, en ajoutant qu'avant toute chose je voulais aller très-vite, car j'étais très-pressée d'arriver. Le maître de poste, qui assistait à cette légère discussion, recommanda aux postillons la plus grande attention lorsqu'ils arriveraient à la descente de Luzarches, car la route était presque entièrement dépavée en cet endroit par suite des réparations qu'on y faisait. Des lanternes, d'ailleurs, signalaient ce danger.

Nous partîmes d'Écouen.

L'obscurité redoubla, quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Je craignais que le bruit de la foudre n'effarouchât les chevaux, qu'un accident imprévu ne retardât mon arrivée près de Gontran. Du reste, je contemplais avec un calme mélancolique ces signes précurseurs de l'orage. Hélas! ces grands phénomènes de la na-

ture, si imposants, si terribles qu'ils soient, sont bien moins effrayants que ces sourdes et lâches méchancetés qui bourdonnent autour de nous. Il y a tant de majesté dans cette commotion des éléments que l'âme s'élève au-dessus de la peur, et ne songe qu'à religieusement admirer la magnificence de cette lutte. Ces pensées me donnèrent de nouvelles forces, d'ailleurs j'allais retrouver M. de Lancry; il n'était que souffrant, me disait-il; je comptais sur mes soins, sur le repos pour le guérir.

J'avais fini par me persuader qu'il m'attendait, soit dans notre ancienne demeure, soit dans une nouvelle maison, et que nous devions vivre ainsi quelque temps dans l'isolement. Je regardais cet événement si désiré comme la récompense de mon dévouement pour Gontran; je remerciai Dieu de m'avoir si bien inspirée. J'avais une telle confiance dans la force de mes sentiments que je ne doutais plus du bonheur de mon mari, désormais livré à la seule influence de mon amour.

Peu de temps avant d'arriver à la descente de Luzarches, qu'on avait signalée comme dangereuse, ma voiture s'arrêta un moment au haut d'une côte que nous venions de gravir, il fallait enrayer. J'entendis d'abord dans le lointain le bruit du galop d'un cheval qui se rapprochait de plus en plus. Je me penchai machinalement à la portière; peu d'instants après, un cavalier, accourant à toute bride, s'écria d'une voix haletante en s'adressant à Fritz :

— Vous êtes poursuivis; ils sont si pressés qu'ils ont doublé la poste d'Écouen... Je n'ai pas dix minutes d'avance sur eux; ils montent la côte; je vais là-bas prévenir que...

Je ne pus entendre le reste de sa phrase; il poursuivit sa route à bride abattue... Saisie d'effroi, ma première pensée fut qu'il s'agissait de M. Lugarto.

— Qui nous poursuit? Quel est cet homme? — m'écriai-je.

Fritz hésita un moment et me répondit :

— C'est un homme à qui M. le vicomte m'avait fait porter une lettre en même temps que je venais chercher madame... Sans doute, il agit d'après les ordres qu'il a reçus de M. le vicomte, en accourant prévenir madame qu'on nous poursuit.

— Mais qui nous poursuit? mon Dieu!

— Je ne saurais le dire à madame, — répondit Fritz d'un air inquiet en se baissant pour écouter.

En effet, pendant un de ces moments de profond silence qui cou-

pent parfois le fracas de l'orage, nous entendîmes le bruit encore éloigné d'une voiture; malgré l'escarpement de la côte, elle s'approchait assez vite...

— Les voilà... les voilà... — dit Fritz presque avec frayeur.

Tout me fut expliqué; sans doute Gontran, dans la crainte que M. Lugarto ne découvrît sa retraite ou ne fût instruit de mon départ, avait ordonné à un homme sûr d'observer ses démarches. Cet homme avait vu partir M. Lugarto, il allait prévenir M. de Lancry que sa retraite était découverte, et m'avertissait en passant.

— Mon Dieu! que faire?... que faire? — m'écriai-je.

Le bruit de la voiture se rapprochait de plus en plus.

Elle arriva au haut de la côte; n'ayant plus qu'à descendre, elle allait nous rejoindre.

— Que madame la vicomtesse n'ait pas peur, — me dit tout à coup Fritz. — J'ai un moyen... Postillon, attention à tes chevaux, et ventre à terre sans enrayer; tu t'arrêteras après avoir passé l'endroit dépavé où on a mis ces lanternes qu'on voit là-bas...

A peine Fritz avait-il parlé que la voiture partit avec une vitesse effrayante.

Elle ne roulait pas, elle bondissait sur cette descente rapide. Il fallut aux postillons une adresse merveilleuse pour traverser la saine partie de la route, sorte d'étroit passage pratiqué à travers d'énormes monceaux de pavés, et seulement éclairé par trois lanternes posées sur des pieux. Cet obstacle franchi, nous nous arrêtâmes. Je regardai par le carreau du fond de la voiture; Fritz sauta de son siége, courut aux lanternes et les éteignit. Les postillons, tournant le dos à la partie de la route qu'ils venaient de dépasser et que la voiture leur cachait, ne purent s'apercevoir de l'action de Fritz.

Je compris son dessein... La nuit était si noire que les personnes qui nous poursuivaient, ignorant le danger, puisqu'elles n'avaient pas relayé à Écouen, devaient arriver aveuglément sur cette masse de grès et s'y briser. Nous avions descendu cette côte avec tant de rapidité que l'autre voiture apparaissait à peine à son sommet lorsque Fritz s'écria :

— Marche! postillon... Dix francs de guides si vous montez la route au galop!

Malgré cette recommandation, les chevaux, essoufflés par cette course désordonnée, gravirent lentement le rude versant qui succédait à la descente. Dans un état d'angoisse inexprimable, je regardais tou-

jours à travers le carreau du fond de la voiture. Fritz resta sur le marchepied de son siége pour juger du résultat de sa ruse.

La nuit continuait d'être si profonde qu'on ne distinguait pas la voiture qui nous poursuivait ; on ne voyait que deux points lumineux (ses lanternes) qui approchaient, qui descendaient avec une effrayante vitesse sur cette pente presque à pic.

A la lueur d'un éclair, je vis parfaitement une voiture attelée de deux chevaux blancs... lancés avec impétuosité...

Puis tout retomba dans l'ombre...

Une idée terrible me vint : si les malheureux qui couraient à une perte certaine n'étaient pas ceux qui nous poursuivaient!... Machinalement je jetai mes deux mains en avant et je m'écriai : Arrêtez!!

Un nouvel éclair me montra la voiture entraînée par son irrésistible élan... Elle était à peine à vingt pas de la masse de grès, sur laquelle elle devait inévitablement se briser... Que devins-je, mon Dieu! lorsque je crus reconnaître la forme particulière d'une sorte de briskha appartenant à M. de Mortagne, et dans lequel il était arrivé d'Italie chez ma tante le jour de la signature de mon contrat de mariage! Gontran m'avait parlé souvent de la construction commode, quoique bizarre, de cette voiture.

En voyant les deux points lumineux qui la signalaient disparaître tout à coup... je poussai un cri déchirant, je mis ma main sur mes yeux... comme si j'avais assisté à l'effroyable catastrophe que je redoutais. A ce moment, nos chevaux, arrivant au haut de la côte que nous avions gravie, trouvèrent un terrain plat et repartirent avec une nouvelle impétuosité. En vain j'appelai les postillons, le bruit étourdissant des roues couvrait ma voix; ils ne m'entendirent pas : je me rejetai dans le fond de la voiture avec désespoir...

Peu à peu, craignant de m'appesantir sur cette idée, que M. de Mortagne était peut-être victime d'un épouvantable accident, je voulus me persuader, je me persuadai que je m'étais trompée. D'ailleurs il n'existait peut-être pas que cette seule voiture d'une forme particulière; M. de Mortagne pouvait l'avoir vendue et M. Lugarto l'avoir achetée : ainsi je calmai, ou plutôt j'étourdis ma terreur... Je m'efforçai de croire que ce dernier nous poursuivait, et qu'une punition toute providentielle frappait l'homme qui nous avait fait tant de mal. Enfin j'allais voir Gontran. Cet espoir seul me rassurait; M. de Lancry, prévenu par le messager qui nous avait dépassés, éclaircirait mes doutes à ce sujet. Après avoir couru une demi-heure environ sur la grande route, je m'aperçus bientôt que nous quittions le pavé et que nous nous engagions dans un chemin de traverse. La nuit était si obscure que je ne pus voir si nous entrions ou non dans la forêt. Après avoir ainsi marché quelque temps, nous nous arrêtâmes tout à coup. L'orage durait toujours.

Je vis une maison de triste apparence dont tous les volets étaient fermés. Fritz descendit du siége, frappa, la porte s'ouvrit... Mon cœur battait à se rompre en songeant que j'allais revoir Gontran. J'entrai vivement dans cette maison pendant que mes gens s'occupaient de décharger la voiture. Une femme âgée, que je ne connaissais pas, me pria d'entrer dans un petit salon au rez-de-chaussée.

— Où est M. de Lancry? — m'écriai-je.

— M. le vicomte a laissé cette lettre pour madame...

— M. de Lancry n'est donc pas ici? mon Dieu!

— M. le vicomte ne doit revenir que demain soir, ainsi qu'il a dû sans doute l'écrire à madame dans cette lettre.

Très-inquiète de l'absence de M. de Lancry, je pris la lettre que m'offrait cette femme. J'y lus ces mots :

« Ne vous tourmentez pas, ma chère Mathilde, je pars à l'instant » pour profiter d'une très-heureuse circonstance qui me met à même

» de *tout terminer*, et de pouvoir désormais ne penser qu'à votre bon-
» heur. Courage! ma tendre et généreuse amie, nos mauvais jours sont
» finis... Attendez-moi, demain soir au plus tard je reviendrai; si la
» maison vous plaît, nous y resterons jusqu'à ce que nous puissions
» aller nous établir à votre château de Maran. Adieu! consolation, es-
» poir de ma vie, pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés, et
» aimez-moi un peu. »

Quoique ce nouveau départ me contrariât beaucoup, je m'y résignai sans trop de chagrin, en songeant que le lendemain je reverrais M. de Lancry. D'ailleurs quelle joie pour moi! Gontran réalisait mes secrètes espérances, il me promettait de vivre seul avec moi dans cette retraite. J'étais depuis quelque temps témoin d'événements si mystérieux que je ne pouvais m'étonner de cette nouvelle et soudaine absence.

— N'est-il pas venu dans la soirée un homme à cheval apporter à M. de Lancry des nouvelles très-pressées? — demandai-je à cette femme.

— Non, madame, je n'ai vu personne.

— Appelez Fritz à l'instant, — lui dis-je au comble de l'étonnement.

— M. le vicomte a donné ordre à Fritz de reconduire la voiture à Chantilly avec les chevaux, madame, car il n'y a pas de place ici pour la remiser; il est déjà parti, il n'est pas seulement entré dans la maison.

— Comment, ce soir, un homme à cheval n'est pas arrivé de Paris?

— Non, madame.

Qu'était devenu ce messager? que voulait-il apprendre à M. de Lancry? Je commençais à être inquiète de me trouver dans cette maison isolée avec des gens que je ne connaissais pas. Je regrettais surtout de n'avoir pas Blondeau avec moi. Était-ce M. Lugarto qui me poursuivait? En admettant cette hypothèse, j'étais à peu près rassurée; sa voiture devait s'être brisée au milieu de la route, et il ne pouvait continuer son chemin; mais si je m'étais trompée, mais si à sa place M. de Mortagne... Cette pensée était affreuse, je ne voulus pas m'y appesantir. La femme qui m'avait reçue me demanda si je voulais qu'elle me servît à souper. J'étais partie de Paris sans dîner... La fatigue m'accablait, je me décidai à manger pour reprendre mes forces.

Cette femme sortit.

Le salon où je me trouvais était meublé avec élégance, tendu de rouge et éclairé par de nombreuses bougies placées dans des candélabres dorés. Je reconnus le goût de Gontran à certains détails; je n'osais croire encore que pendant long-temps peut-être j'habiterais cette de-

meure avec M. de Lancry. Bientôt la femme qui m'avait ouvert m'apporta une petite table servie avec recherche, en me disant que M. de Lancry avait lui-même commandé le souper. Je fus sensible à cette attention de Gontran, je renvoyai cette femme pour être seule et songer librement aux événements de la journée. Après avoir pris quelques cuillerées de potage, mangé un blanc de poulet et bu deux ou trois verres d'eau rougie d'un peu de vin de Bordeaux, car j'avais une soif ardente (on verra pourquoi j'insiste sur ces puérils détails), je repoussai la table et je rapprochai mon fauteuil de la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu dans l'âtre. L'orage grondait toujours sourdement, un vent violent s'était élevé, l'on entendait ses longs et tristes gémissements. Au bout de quelque temps, je cédai à une violente fatigue morale et physique, mes paupières s'appesantirent malgré moi ; ne voulant pas encore céder au sommeil, je me levai brusquement; je fis quelques pas, et je m'approchai par hasard d'une porte qui devait communiquer dans une pièce voisine.

Fut-ce le vent ou un effet de mon imagination, il me sembla entendre un profond et douloureux soupir derrière cette porte.

Je me reculai vivement, j'eus peur...

Il me vint un vague pressentiment de quelque malheur.

Je vis un cordon de sonnette à l'un des côtés de la cheminée; j'y courus, je l'agitai violemment...

Personne ne vint.

Je sonnai de nouveau et plus fort... personne ne vint.

Une troisième épreuve fut aussi vaine...

Épouvantée du silence de mort qui régnait dans cette maison, je me jetai dans un fauteuil en cachant ma figure dans mes mains.

Alors il me parut qu'un engourdissement invincible me clouait à ma place, je sentais mes jambes alourdies, je crus qu'un sommeil invincible me gagnait. Craignant de m'endormir, voulant absolument trouver ma femme de chambre, ou la personne qui m'avait servie, je surmontai ma frayeur, je pris une bougie sur la table et je m'avançai résolument vers la porte qui donnait sur l'antichambre. Je mettais la main au bouton de la serrure lorsque je le sentis remuer avec un bruit sec et redoublé.

On fermait du dehors la porte à deux tours.

Dans ma subite épouvante, je secouai cette porte : impossible de l'ouvrir...

Frappée de stupeur, commençant alors à entrevoir vaguement les

plus horribles machinations, j'allai à la fenêtre; je l'ouvris, les volets étaient aussi barrés en dehors...

Éperdue, je courus à la porte derrière laquelle j'avais cru entendre un gémissement.

A cette porte apparut M. Lugarto

CHAPITRE XXXVI.

RÉVÉLATIONS.

M. Lugarto était très-pâle; sa figure avait une expression d'infernale méchanceté que je ne lui avais pas encore vue.

— Ceux qui habitent cette maison me sont dévoués. Toutes ses issues sont fermées; il n'y a pas de puissance humaine qui puisse avant demain vous enlever d'ici.

Tels furent les premiers mots de cet homme.

Frappée de stupeur, je le regardais d'un air égaré sans pouvoir lui répondre.

Tout à coup, me réfugiant auprès d'une des fenêtres, je m'écriai :

— Ne m'approchez pas!.... ne m'approchez pas!

Il haussa les épaules, s'assit dans un fauteuil, et me dit :

— Causons... J'ai beaucoup de choses à vous apprendre. — Il tira de sa poche un portefeuille, qu'il posa sur une table. — Asseyez-vous donc, — ajouta-t-il, — car ce sera long, et vous devez être fatiguée.

— Seigneur, mon Dieu! ayez pitié de moi! — m'écriai-je en tombant à genoux sur un fauteuil, et j'adressai au ciel une prière fervente.

M. Lugarto feuilleta son portefeuille, y prit quelques papiers et me dit, en me les montrant :

— Voici qui va bien vous étonner... Mais procédons par ordre.

Encouragée par la pieuse invocation que je venais d'adresser à

Dieu, je me relevai, je restai debout, je jetai un regard assuré sur M. Lugarto et je lui dis :

— Il y a un Dieu au ciel et j'ai des amis sur cette terre.

— Sans doute, moi d'abord... Mais... si vous comptez aussi sur M. de Mortagne, vous avez tort; sa voiture s'est brisée à la descente de Luzarches. Il est resté sur la place, à demi mort.

— Il était donc vrai!... cette voiture qui nous poursuivait...

— C'était la sienne... Oh! Fritz est un homme précieux... Je savais bien ce que je faisais en ordonnant à votre mari de le prendre...

Un moment atterrée par cette fatale nouvelle, je repris bientôt espoir en pensant que M. Lugarto ne pouvait être instruit du sort de M. de Mortagne.

— Vous mentez, monsieur, — m'écriai-je. — En admettant ce funeste événement, vous n'avez pu avoir aucun détail sur l'état de M. de Mortagne; Fritz ne m'a pas quittée.

— Aussi n'est-ce pas Fritz, mais un des deux hommes à qui j'avais donné l'ordre de suivre votre voiture à une assez grande distance depuis votre départ de Paris, qui m'a appris cette bonne nouvelle... Sans être militaire comme ce cher Lancry, je sais l'utilité des arrière-gardes. Voyez si cela m'a servi!..... S'apercevant que M. de Mortagne tâchait de vous atteindre, un de ces deux hommes est venu à fond de train prévenir Fritz, et moi ensuite; l'autre *suivant* est resté à quelque distance de la voiture de M. de Mortagne pour l'observer; témoin de la culbute de votre sauveur à la descente de Luzarches, il l'a vu retirer à moitié mort de son briska; et mon fidèle serviteur est arrivé ici un quart d'heure après vous, laissant son cheval à quelque distance pour ne pas éveiller vos soupçons... En un mot, la preuve que vous n'avez pas plus à espérer la présence de M. de Mortagne que je n'ai, moi, à le redouter, c'est que vous me voyez ici fort paisible, et prenant, comme on dit, mes coudées franches.

Ce que me disait M. Lugarto était malheureusement si probable que je ne pus conserver aucune espérance; je gémis en songeant à la fatalité qui me privait du secours que la Providence m'envoyait.

— Oh! c'est un rusé jouteur que M. de Mortagne, — reprit M. Lugarto, — lui et ce Rochegune, que l'enfer confonde, se sont attachés à mes pas depuis deux mois; cachés dans l'ombre, ils ont déjà fait échouer deux ou trois projets qui vous concernaient, ma toute belle ennemie! Ils ont corrompu des gens à moi que je croyais incorruptibles. Heureusement Fritz, il y a quelque temps, a déjà presque as-

sommé ce Rochegune, lorsque celui-ci venait faire le pied de grue à la grille de votre jardin pour avoir des nouvelles de votre chère santé, pendant votre maladie.

— C'était!... lui!... mon Dieu! M. de Rochegune, c'était lui!... Un assassinat!...

— Allons donc! pour qui me prenez-vous? Une simple rixe... un bon coup de bâton sur la tête, rien de plus... Rochegune s'est bien donné de garde d'ébruiter cette affaire. Ce vertueux et philanthrope jeune homme savait, et moi aussi, qu'en portant sa plainte il lui aurait fallu expliquer comment et pourquoi il venait chaque soir se mettre en faction à la grille de votre jardin... Cela pouvait vous compromettre; il devait se taire. J'y avais bien compté.

— Aussi lâche que traître et cruel, — dis-je en joignant les mains avec horreur.

— Lâche, non; *nerveux*, oui. Que voulez-vous? j'ai la faiblesse de tenir essentiellement à la vie. — C'est tout simple... je vous aime... et vous me faites chérir l'existence... A propos de cela... je dois vous paraître un adorateur joliment novice ou joliment froid... J'ai en mon pouvoir une femme charmante, la plus adorable femme de Paris, sans contredit, et je lui raconte tranquillement mes bons tours, au lieu de lui parler de ma flamme. Mais ne vous impatientez pas, je vais vous expliquer cette conduite qui vous semble peut-être un peu trop respectueuse... Vous voyez cette pendule, n'est-ce pas? Elle marque onze heures et demie... Eh bien!... avant minuit vous serez endormie d'un sommeil profond, invincible... à minuit donc, vous serez en ma puissance... Tout à l'heure, en soupant, vous avez pris un narcotique infaillible, déjà même vous avez dû ressentir quelques symptômes d'accablement... maintenant, en attendant l'heure du berger... causons.

Je poussai un cri terrible... je me rappelai en effet l'espèce d'engourdissement passager qu'un moment auparavant j'avais attribué au sommeil et à la fatigue.

— Ayez pitié de moi... — m'écriai-je en tombant à genoux. — Cela est horrible... Que vous ai-je fait? mon Dieu! grâce... grâce...

M. Lugarto se mit à rire aux éclats et me dit :

— Mais, madame, qu'avez-vous? que voulez-vous? que me reprochez-vous? En vérité... c'est incroyable... Je suis là, bien tranquille dans mon fauteuil, très-loin de vous, vous contemplant avec le plus profond respect, et, à vous voir ainsi suppliante, effarouchée, on dirait que je me conduis en Tarquin... Allons donc! belle Lucrèce, vous

n'êtes pas juste... Savez-vous au moins que, si j'étais fat, je croirais que vous me reprochez ma réserve... pour provoquer mon audace...

J'interrogeai pour ainsi dire mes sensations avec une terrible anxiété ; je portai mes mains à mon front : il était brûlant ; ma tête me sembla pesante, mes paupières étaient alourdies. A chacune de ces fatales découvertes je frissonnais d'épouvante ; j'étais à genoux, je voulus me relever : je sentis mes genoux fléchir sous moi.

— Mais cela n'est pas du sommeil ! — m'écriai-je désespérée. Non, c'est une agonie... une vivante agonie... Mais c'est affreux ! Oh ! mon Dieu !... mon Dieu ! Est-ce une illusion ?... Mais, encore une fois... non... non... Je sens mes forces faiblir... un nuage s'étend devant mes yeux... Dieu du ciel ! Dieu vengeur ! ne viendrez-vous donc pas à mon secours ?...

Hélas ! soit que mon imagination, frappée par la révélation de M. Lugarto, hâtât les effets du narcotique que j'avais pris, soit qu'il agît naturellement, j'éprouvais une sorte de langueur, d'accablement invincible... Malgré moi je tombai assise dans un fauteuil, auprès de la table où avait été servi ce funeste souper.

J'étais agitée d'un tremblement convulsif, je pouvais à peine parler ; dans ma terreur, je faisais en vain à ce monstre des gestes suppliants.

— J'étais bien sûr de l'effet de mon breuvage... — reprit-il, — je l'ai déjà essayé plusieurs fois. Bon, vous voilà assise, bientôt vous serez incapable de faire aucun mouvement... mais vous pouvez encore entendre pendant quelque temps... écoutez-moi donc, cela vous distraira.

J'entendais en effet, mais déjà vaguement.

Il me semblait être le jouet de quelque rêve horrible : j'avais les yeux fixes. Cet homme me paraissait alors presque doué d'une puissance surnaturelle.

Pendant un moment il garda le silence, il cherchait quelques papiers.

Le vent redoublait de violence en s'engouffrant par la cheminée. Je sentais une torpeur croissante envahir peu à peu toutes mes facultés ; par deux fois je voulus me lever, appeler du secours : les forces, la voix me manquaient.

— Je vous dis que c'est inutile, — dit Lugarto en haussant les épaules ; — mais écoutez-moi... vous allez connaître votre bien-aimé Gontran et savoir le sujet de mon aversion pour lui... Il y a deux ans... à Paris, j'avais découvert, dans la position la plus humble, une perle de grâce,

un trésor de beauté, un cœur noble, un esprit enchanteur, une jeune fille adorable en un mot; je ne m'étais pas fait connaître à elle pour ce que j'étais. Cette jeune fille m'aima, mais elle ne voulut en rien faillir à ses devoirs... irrité par la contradiction, j'en devins si éperdument épris, je la trouvai si belle, si bonne, si ingénue, que j'aurais fait la folie de l'épouser, car c'était une de ces vertus qui, malgré leurs rigueurs, attirent au lieu de repousser. L'enfer me fit rencontrer Gontran de Lancry; je me liai avec lui, je lui confiai mon amour, mes projets : je le présentai à cette jeune fille comme mon ami le plus intime. Un mois après cette présentation, j'étais évincé, supplanté auprès d'elle; il avait révélé mon nom, calomnié mes intentions, séduit cette enfant jusque-là si pure... La malheureuse s'est suicidée en se voyant plus tard abandonnée par Lancry... Voilà ce qu'il m'a fait... votre mari... il a flétri, souillé, tué le seul véritable amour que j'eusse peut-être éprouvé de ma vie! Il a du même coup et à jamais ulcéré mon cœur et mon orgueil en m'enlevant si dédaigneusement une conquête que j'aurais achetée au prix de ma main... c'est là ce que je ne lui pardonnerai jamais. Tenez, vous ne savez pas ce qu'il m'a fait souffrir, cet homme.

M. Lugarto me parut sortir de son ironie glaciale en prononçant ces derniers mots avec un accent profondément ému.

— Vous avez au moins connu un sentiment généreux et pur, — m'écriai-je. — Au nom de ce sentiment, de ce souvenir cruel mais sacré, ayez pitié de moi... je le sens, mes forces m'abandonnent...

M. Lugarto répondit par un éclat de rire.

— Que vous êtes enfant!... C'est tout simple... je vous fais prendre un narcotique, c'est pour qu'il agisse. Votre somnolence va augmenter ainsi jusqu'à ce que vous soyez tout à fait endormie. Pour en revenir à Lancry, si j'ai oublié la jeune fille, il m'est resté au cœur la rage d'avoir été sacrifié à Gontran, la soif de la vengeance. Si j'avais eu le courage de me battre avec Lancry, il me semble que je l'aurais tué, tant je le haïssais; mais, je vous l'ai dit... je suis *nerveux*, j'ai attendu... Et puis la vengeance *se mange très-bien froide*, comme on dit vulgairement... D'ailleurs je ne sais quelle voix mystérieuse m'avertissait que tôt ou tard Gontran ne pourrait m'échapper. L'an passé, j'étais à Londres, il y vint; il apportait les derniers débris de sa fortune; il voulait jeter un certain éclat factice pour amorcer et épouser quelque riche héritière... J'allai franchement à lui; je commençai par rire du bon tour qu'il m'avait joué en m'enlevant cette jeune fille; il en rit aussi, fut ravi de voir que je prenais bien les choses; nous rede-

vînmes intimes... Son mariage n'avançait pas; j'avais répandu le bruit de sa ruine et de ses desseins intéressés, ajoutant qu'il se moquait par avance des héritières qu'il s'attendait à prendre dans ses filets conjugaux. L'orgueil aristocratique des jeunes miss des trois royaumes se révolta contre les secrètes prétentions de cet insolent Français que j'avais dévoilées. Enfin, malgré son beau nom, son esprit, sa charmante figure, avantages que j'abhorrais, ce cher Lancry ne put pas seulement parvenir à épouser quelque obscure héritière de la Cité... Mais, je le vois, le sommeil vous gagne de plus en plus, — ajouta

M. Lugarto; — il n'atteint pas encore votre intelligence; c'est jusqu'à présent un engourdissement tout physique. Je continue, car je vois à l'expression de votre figure que vous m'entendez très-bien. Lancry avait donc épuisé ses dernières ressources en faisant cette chasse aux héritières... Son oncle, le duc de Versac, ne voulant plus lui donner un liard, votre cher Gontran allait être réduit aux expédients lorsque le démon l'inspira. Il m'emprunta de l'argent pour la première fois,

de ce jour il était à moi. Je lui prêtai mille louis si facilement, il savait ma fortune si énorme, qu'il accepta sans scrupule, et qu'il revint à la charge. J'allai au-devant de ses désirs par un nouveau prêt plus considérable. La tête lui tourna, il me prit pour une vache à lait.

Dans son intérêt, je lui conseillai charitablement d'étaler de nouveau un grand luxe. On l'avait cru ruiné, on le verrait reparaître splendide; il annoncerait un héritage tout frais, et ne pourrait cette fois manquer d'accrocher quelque riche mariage. Quant à la dépense, j'étais là, j'avais trois ou quatre millions de revenus; une fois richement marié, il me rembourserait. C'était une sorte d'entreprise pour laquelle je lui prêtais des fonds; je ne les lui réclamerais qu'après la réalisation des bénéfices. J'ai l'air d'un sot, n'est-ce pas? car, après tout, Lancry pouvait ne pas trouver à se marier, et je pouvais en être, moi, pour mon argent, quoiqu'il m'eût fait plus tard des obligations que j'ai là... Mais, pour la réussite de certain projet assez adroitement combiné, il me fallait lui inspirer une confiance aveugle dans ma générosité et dans mon amitié... Vous allez voir que je plaçai bien mon argent... Toutes les fois que je lui avais prêté quelque somme considérable, je lui avais donné un simple bon signé de moi sur mon banquier : remarquez bien ceci. — Un jour je quittai brusquement Londres sans en prévenir Lancry et sans lui faire dire où j'allais. Je le savais alors sans argent. Je lui détachai un certain juif fort madré qui, sur sa signature, lui proposa une trentaine de mille livres. Lancry, comptant sur moi pour rembourser, signa. J'étais à Brighton, d'où je le surveillais... Mon projet était mûr... L'or est une baguette magique. Quelque temps après son emprunt, je fis sérieusement proposer à Lancry une héritière de plus de cinquante mille écus de rente. Je connaissais les parents de cette jeune fille; ils avaient en moi toute confiance. J'avais garanti sur ma propre fortune que Lancry apporterait en dot plus de deux millions; seulement j'engageai les parents à ne traiter la question d'argent qu'à mon retour. Par habitude, Lancry se donnait toujours effrontément pour millionnaire; il vit la jeune fille, on l'accueillit, et l'on convint d'un jour pour régler les affaires d'intérêt. Lorsqu'on en fut là, j'écrivis à Lancry de Brighton : sa réponse fut une demande de deux mille louis pour payer le juif, car l'échéance approchait; il y avait prise de corps; le créancier était impitoyable. Or, au moment de faire un mariage de cinquante mille écus de rentes, il eût été atroce pour Lancry d'être incarcéré, de voir ainsi avorter une si belle espérance. La veille du jour du payement arrive, j'avais tout

calculé, l'anxiété de Lancry était horrible; mais, ô miracle du ciel! manne bienfaisante! j'adressai à Gontran par la poste, mais sans lettre d'envoi, remarquez bien encore ceci, un bon de deux mille louis de moi, payable à vue sur mon banquier, et ne renfermant que ces mots, comme d'habitude : *Bon pour deux mille livres sterling. — Brighton. — Comte de Lugarto.* — J'écrivais seulement un mot à Lancry pour lui dire que je quittais Brighton, et que je lui ferais plus tard savoir où je serais. Je m'étais arrangé de manière à ce que le bon arrivât le soir par la poste. J'avais donné à Lancry un valet de chambre de ma main. Lancry met le bon dans un tiroir et sort sans ôter la clef, car il ne brille pas par l'ordre, votre tendre époux; le domestique prend le bon, selon mes ordres, et me le renvoie. Le lendemain Lancry cherche son bon... rien... il questionne son valet de chambre... rien. Celui-ci joue son rôle à merveille; il ne sait pas ce que son maître lui demande... Le juif arrive, veut son argent à toute force, menace de s'adresser à la famille de la fiancée et de faire ainsi manquer le mariage. Lancry, aux abois, se voit au moment de perdre son héritière faute de ce maudit bon; il éclate, il tempête; dans sa colère, il instruit son valet, dans lequel d'ailleurs il avait toute confiance, de l'atroce embarras où il se trouve. Mon drôle alors, suivant de point en point mes instructions, fait à son maître le raisonnement suivant, après mainte hésitation : « M. le comte de Lugarto a envoyé à M. le vicomte » un bon de deux mille louis; il veut donc lui prêter deux mille louis; » maintenant M. le vicomte a égaré le bon. Où serait le mal si M. le vi» comte fabriquait un autre bon? — Misérable!... un faux? — Mais » puisque M. de Lugarto a envoyé un bon à M. le vicomte, et que ce » bon s'est perdu... c'est toujours la même chose. A qui cela fait-il du » tort qu'on en fasse un autre? » Votre cher Gontran, après quelques scrupules de conscience, se rendit à cette belle rhétorique de faussaire: une heure après, il présentait à mon banquier un faux bon de moi... Mais ceci vous réveille... — ajouta M. Lugarto en voyant que je me relevais par un effort presque désespéré.

— Vous mentez... vous mentez, — m'écriai-je d'une voix affaiblie. — Gontran est incapable d'une telle infamie...

Presque épuisée par ce mouvement, je retombai dans mon fauteuil.

De ce moment j'éprouvai une sorte d'hallucination étrange; à mesure que M. Lugarto parlait, il me semblait voir son récit en action; les personnages qu'il évoquait apparaissaient et disparaissaient à ma vue, comme dans un rêve, avec la rapidité de la pensée.

— Je mens si peu en accusant Lancry d'être un faussaire, — reprit M. Lugarto en me montrant un papier, — que le *faux*, le voilà. Je reprends mon récit. J'en ai au plus pour les dix minutes de connaissance qui vous restent. Depuis quelques jours mon banquier était confidentiellement prévenu par moi, et sous le sceau du plus profond secret, que Lancry, abusant de mon amitié, pourrait lui présenter deux faux bons de moi; mais, par égard pour le nom que portait ce misérable, — disais-je, — je priai mondit banquier de payer sans faire d'éclat, seulement de garder le bon et de bien constater le crime de M. de Lancry, me réservant de faire des poursuites si cet indigne ami ne s'amendait pas plus tard. Ce qui fut dit fut fait; des témoins dont l'autorité était irrécusable, mais dont la discrétion était sûre, virent Lancry apporter le billet et en empocher l'argent. Les témoins signèrent avec mon banquier un procès-verbal que voici, et dans lequel j'ai fait toutes réserves pour l'avenir. Vous le voyez, je n'ai qu'à dire un mot pour faire condamner votre mari comme faussaire, car on obtiendra facilement son extradition.

Je cachai ma tête dans mes mains avec horreur.

— Ceci vous explique le secret de ma domination sur Lancry et sur beaucoup de personnes. J'ai une espèce de police à moi; je la mets à la piste de toutes les personnes sur lesquelles je veux agir, et c'est bien le diable si je ne découvre quelque tendre erreur ou quelque sordide action qui me les livre pieds et poings liés. Vous avez vu une preuve de ce savoir-faire dans ma domination sur la princesse de Ksernika et la duchesse de Richeville... Pour en revenir à Gontran, quoique le juif aux 30,000 francs eût été payé, son mariage avec la riche héritière ne se fit pas. Je retirai ma garantie sans m'expliquer. Lancry, mis en demeure de justifier de la fortune qu'il prétendait avoir, ne put rien prouver; bien entendu, on lui tourna le dos, et il retomba pauvre comme Job, ayant pour tout bien plus de deux cent mille francs qu'il me devait. C'était cher; mais son âme m'appartenait, comme aurait dit Satan... Lorsque Lancry s'est vu ainsi en mon pouvoir, il a jeté feu et flammes; mais que faire? se résigner, sous peine de la marque. Ce fut alors qu'il reçut une lettre de son oncle qui vous proposait en mariage. Cela me ravit; ma vengeance allait se doubler, j'allais disposer de deux existences au lieu d'une... Pour faire réussir ce beau projet conçu par mademoiselle de Maran et M. de Versac, je prêtai une centaine de mille francs à Lancry en avance d'hoirie sur votre dot, pour faire face aux dépenses imprévues et lui permettre de ne pas manquer

cette belle affaire. Le mariage se conclut. J'étais malade à Londres, sans cela je serais venu assister à la noce comme premier garçon d'honneur. Une fois rétabli, j'écrivis à Lancry, qui savourait sa lune de miel à Chantilly... Je lui ordonnai de revenir à Paris sur l'heure. Il vous ramena ; je vous vis, je vous aimai, et je me mis dans la tête de vous posséder... Or, ce que je veux... je le veux bien. Je déclarai à votre mari que je vous ferais la cour ; il s'y résigna en enrageant... Pourtant il comptait sur votre vertu, et il avait raison... aussi m'avez-vous mis dans la nécessité de recourir, comme on dit, aux grands moyens. Vous savez le reste... jusqu'à la scène de l'autre jour à Tortoni... Sa mauvaise tête l'a emporté ; exaspéré par le méprisant accueil de *Madame*, il a fait cette sortie, cette bravade ridicule à Tortoni... A deux heures du matin, il était chez moi, à genoux, pleurant, sanglotant, suppliant, demandant grâce pour vous et pour lui... Il rabâchait des galères... je me suis encore laissé attendrir, à ces conditions : 1° Il fallait un duel, et j'étais trop *nerveux* pour en accepter un sérieux. Il serait donc convenu que nous serions *censés* nous être battus seulement avec des soldats pour témoins ; je serais encore *censé* avoir reçu un coup d'épée peu dangereux ; je me chargeais d'accréditer ce bruit ; ce qui s'est fait, et je passe *pour un crâne*... 2° Lancry devait immédiatement partir pour Londres, où il est à cette heure. Avant son départ, sans que j'aie voulu lui dire dans quel but, je l'obligeai à vous écrire sous ma dictée la première lettre que vous avez reçue à Paris et qui vous a décidée à venir ici. Les autres lettres sont de moi, bien entendu, car votre mari n'est pas le seul qui sache contrefaire les écritures et faire des faux.

Je n'ai rien oublié, je crois... non... Maintenant qu'il vous reste encore un peu de connaissance, envisagez bien les conséquences de votre position : depuis deux mois, le monde est persuadé que nous sommes ensemble du dernier mieux... si l'on en pouvait douter, qu'on juge sur les faits... Vous êtes venue ici volontairement ; vous avez voulu cacher ce voyage à votre tante, à M. de Versac, à madame de Ksernika, puisque vous leur avez écrit que vous alliez chez madame Sécherin, à la campagne ; on croit que votre mari m'a blessé en duel ; on pensera que vous êtes accourue ici aussitôt après son départ pour me consoler dans mes souffrances : comment le nierez-vous? où seront vos preuves? Mes fausses lettres, direz-vous ; mais tout à l'heure, quand vous allez être complétement endormie, je vous prendrai ces lettres et je les brûlerai.

Invoquerez-vous le témoignage de vos gens? D'abord ils me sont dévoués; et puis ils diront, ce qui est vrai, qu'ils ont agi d'après vos ordres, car vous seule avez ordonné le départ. Ce n'est pas tout; pour comble d'horreur... un de vos parents, un homme respectable, apprenant sans doute votre infâme conduite, se met à votre poursuite pour vous empêcher de vous perdre... Votre passion vous aveugle tellement que, de complicité avec un laquais, vous faites tomber ce vertueux poursuivant dans un piége abominable où il aura peut-être perdu la vie... Eh bien! que dites-vous? Je défie l'avocat le plus habile de contredire tout ceci... de vous empêcher d'être écrasée sous les apparences... sous le dernier et éclatant scandale : car je me suis arrangé de façon à ce que l'on sache bien que vous n'avez pas été du tout chez madame Sécherin, et que vous êtes venue ici me faire vos tendres et tristes adieux. Demain matin... (votre sommeil va durer au moins huit ou dix heures) je pars pour l'Italie, je vous laisse vous réveiller tout à votre aise, et écrire à Gontran, poste restante à Londres, de revenir vous consoler si ça l'amuse... J'emporterai toujours avec moi... ce précieux *faux*... ce fil infernal au bout duquel je tiendrai constamment l'âme de Gontran et la vôtre. Quant aux cent mille écus que votre mari me doit environ... et dont voici les titres, demain matin, après mon départ, vous les trouverez à vos pieds, déchirés en morceaux, car je suis galant homme et généreux.

Cette dernière infamie ranima le peu de force et de volonté qui existât encore en moi...

M. Lugarto se leva, regarda la pendule et me dit : — Dans dix minutes vous serez à moi.

En faisant un mouvement désespéré pour me soulever du fauteuil où j'étais engourdie, mes yeux tombèrent sur un couteau. Maintenant je me rappelle à peine les violentes pensées qui m'agitèrent en ce moment; soit que je voulusse échapper par la mort au déshonneur, soit que je crusse qu'une douleur, que la perte de mon sang peut-être, m'arracheraient de l'état affreux où j'étais plongée, je saisis ce couteau, je rassemblai toute mon énergie pour m'en porter un coup dans la poitrine; la lame glissa et m'atteignit légèrement à l'épaule.. Ce mouvement fut si rapide que M. Lugarto ne l'aperçut pas.

Une voix bien connue s'écria avec effroi ;

— Arrêtez, Mathilde!

Je me relevai toute droite par un mouvement presque convulsif, et je fis deux pas en étendant mes bras vers M. de Mortagne, car c'était lui...

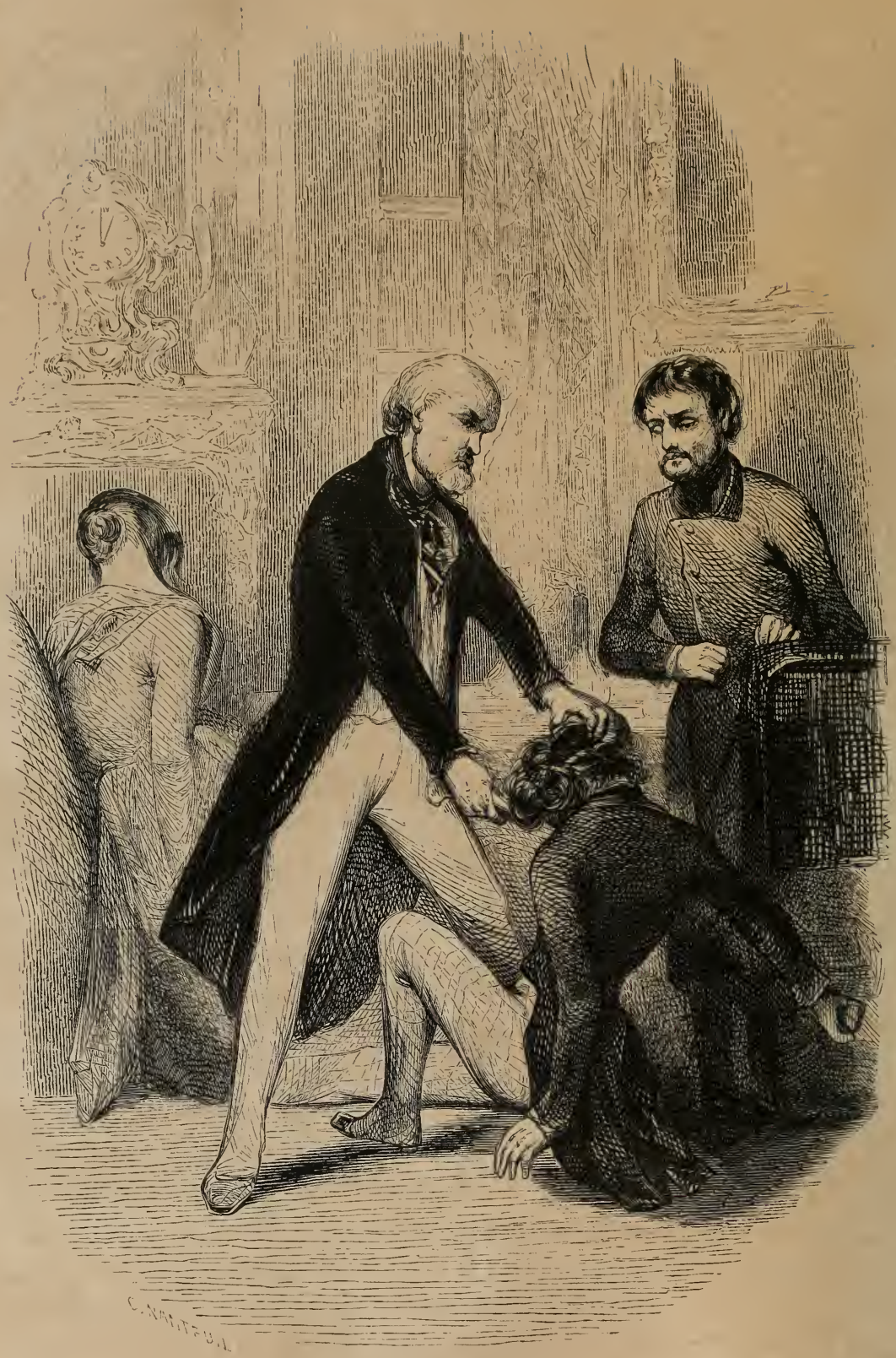
Sortant d'une pièce voisine, il se précipita vers moi.

M. de Rochegune, qui l'accompagnait, saisit d'une main M. Lugarto au collet et ferma à double tour la porte par laquelle venaient d'entrer mes deux sauveurs.

CHAPITRE XXXVII.

PUNITION.

J'éprouvai une telle commotion à la vue de M. de Mortagne et de M. de Rochegune que je revins tout à fait à moi. Peut-être aussi la légère blessure que je m'étais faite eut-elle une action salutaire en cela qu'elle remplaça une saignée, car je me sentis presque dans mon état naturel. Pendant que M. de Mortagne pansait cette blessure, M. de Rochegune s'emparait des papiers de M. Lugarto, qui était devenu livide de terreur. Alors seulement je m'aperçus que la figure de M. de Mortagne était meurtrie en plusieurs endroits. Ses habits, ainsi que ceux de M. de Rochegune, étaient souillés de boue. Dans mon premier saisissement, je n'avais pas réfléchi à tout ce que ce secours avait de providentiel. Plus calme, je remerciai Dieu de m'avoir sauvée. Je ne pris qu'une part muette à la scène suivante, mais elle est restée gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables. Tant qu'elle dura, quoique M. de Rochegune fût plus témoin qu'acteur, ses traits basanés et contractés eurent une expression peut-être plus menaçante, plus ef-



LA PUNITION

frayante encore que l'emportement de M. de Mortagne. Toutes les fois que le regard de M. de Rochegune s'arrêta sur M. Lugarto, il sembla flamboyer; plusieurs fois je remarquai à la crispation nerveuse de ses mains qu'il faisait de grands efforts pour conserver un calme apparent. Toutes les fois aussi que ses yeux gris et perçants s'arrêtèrent sur M. Lugarto, celui-ci sembla presque en proie à une fascination douloureuse. Après m'avoir donné les premiers soins, M. de Mortagne m'établit dans un fauteuil et me dit :

— Vous allez maintenant, pauvre enfant, assister au jugement et à l'exécution de ce monstre... — Et il se retourna vers M. Lugarto.

— Mais, monsieur, que prétendez-vous donc me faire? Vous n'abuserez pas de votre force, — s'écria celui-ci en étendant les mains d'un air suppliant.

— A genoux d'abord... à genoux... — lui dit M. de Mortagne d'une voix terrible; et, de sa main puissante, il prit M. Lugarto par le collet et le força de s'agenouiller rudement sur le plancher.

— Mais c'est un guet-apens... un abus de...

— Tais-toi! — s'écria M. de Mortagne.

— Mais...

— Un mot de plus, je te bâillonne.

M. Lugarto, accablé, laissa retomber sa tête sur sa poitrine...

— Écoute bien, — dit M. de Mortagne... — tu vas écrire à M. de Lancry que tu lui renvoies le faux qui peut le perdre. Il m'est nécessaire qu'il croie que tu agis volontairement en lui rendant cette pièce, et que personne n'a été dans ton horrible confidence... Tu m'entends...

Un moment altérés, les traits de M. Lugarto reprirent peu à peu leur expression d'audace. Toujours agenouillé, il jeta un regard oblique sur M. de Mortagne et lui répondit :

— Vous me prenez pour un enfant, monsieur; vous pouvez me prendre ces papiers de force, mais je vous défie de m'obliger à écrire ce que vous voulez que j'écrive...

— Tu n'écriras pas?...

— Non...

— Non?

— Encore une fois non... non.

M. de Mortagne garda le silence pendant un moment, jeta les yeux autour de lui; puis il dit tout à coup ;

— Rochegune, donnez-moi l'embrasse du rideau; est-elle solide?...

— Très-solide, — dit M. de Rochegune en ôtant un assez long cordon de soie de l'une des patères.

— Que voulez-vous faire? — s'écria M. Lugarto en se levant à demi.

M. de Mortagne le rejeta à genoux.

— Te mettre ce cordon autour du front et le serrer au moyen d'un tourniquet... (ce manche de couteau sera parfait pour cela), et le serrer jusqu'à ce que tu cèdes... C'est un moyen de torture excellent que j'ai vu pratiquer dans l'Inde... Grâce à lui, les plus têtus obéissent.

— Vous ne ferez pas cela! — s'écria M. Lugarto en tremblant, — vous ne ferez pas cela... la justice... la loi...

— Je me charge de répondre à la justice; l'important est que tu écrives, — dit M. de Mortagne avec un sang-froid effrayant, en faisant un nœud coulant au cordon de soie.

— Mais je ne me laisserai pas faire... mais...

— Regarde-moi bien... regarde M. de Rochegune, regarde ensuite ta chétive personne, et tu verras si tu peux nous résister.

— Mais...

— Oh! finissons... Rochegune, prenez-lui les mains.

La figure de M. Lugarto devint hideuse de rage et de terreur. Je mis mon mouchoir sur mes yeux; une courte lutte s'engagea, au bout de laquelle j'entendis un cri perçant, puis ces mots d'une voix tremblante :

— Grâce... grâce... j'écrirai...

— Alors écris, — dit M. de Mortagne.

— Vous abusez de votre force. Vous êtes deux contre un... murmura M. Lugarto.

— Écriras-tu? écriras-tu?...

M. Lugarto se résigna et écrivit ces quelques lignes que lui dicta M. de Mortagne :

« J'ai fait trop long-temps durer la mauvaise plaisanterie que vous » savez, mon cher Lancry : je vous renvoie le papier en question; que » ce secret soit désormais entre vous et moi, car j'ai grand'honte de » tout ceci. Je pars pour l'Italie; adieu. Tout à vous. »

M. Lugarto, après avoir écrit, signa.

— J'espère que c'est tout, — ajouta-t-il; — je cède à la force... Mais patience... patience...

— Tais-toi... — dit M. de Mortagne. — Combien M. de Lancry te doit-il d'argent?

— Voici les obligations de M. de Lancry dans ce portefeuille, — dit M. de Rochegune; — trois cent vingt mille francs.

M. de Mortagne écrivit quelques lignes sur un papier, les remit à M. de Lugarto, et lui dit : — Voici un bon de cette somme sur mon banquier, payable à vue; tu les feras toucher par ton correspondant.

Puis il déchira les billets de Gontran.

— Mais c'est indigne... mais il y a soustraction de pièces... mais...

— Et ce malheureux faux de Gontran? — dit M. de Mortagne sans lui répondre.

— Le voici, — dit M. de Rochegune.

M. de Mortagne le joignit à la lettre que M. Lugarto venait d'écrire à M. de Lancry, et mit le tout dans son portefeuille.

En se voyant ainsi arracher le moyen de continuer les tortures de sa victime, M. Lugarto poussa un cri de fureur presque sauvage.

— C'est infâme! il y a contrainte... guet-apens... violence!

— Mais tu veux donc que je te bâillonne? — s'écria M. de Mortagne. — Je te défends de parler lorsque je ne t'interroge pas... Écris encore.

— Mais...

— Rochegune, donnez-moi le cordon...

M. Lugarto leva les yeux au ciel et obéit.

M. de Mortagne dicta ce qui suit à M. Lugarto :

« Je déclare avoir écrit de fausses lettres à madame la vicomtesse » de Lancry, en contrefaisant l'écriture de son mari. Par ces lettres, » M. de Lancry invitait sa femme à se rendre à l'instant auprès de lui, » dans une maison située près de Chantilly. Madame de Lancry, étant » tombée dans ce piége infâme, est partie aussitôt de Paris; à son ar- » rivée ici, elle a trouvé une autre lettre de M. de Lancry, également » contrefaite par moi, dans laquelle il priait sa femme de ne pas s'in- » quiéter, de l'attendre, lui annonçant qu'il serait de retour le lende- » main. Madame de Lancry, épuisée de fatigue, a accepté le souper » que je lui avais fait préparer; j'avais mélangé un narcotique dans » tout ce qu'on lui a servi. Lorsque l'effet de ce poison a commencé de » se manifester, je me suis présenté devant madame de Lancry; j'ai » eu la barbarie de lui annoncer qu'elle avait pris un narcotique et de » lui faire constater de minute en minute l'influence croissante de ce » breuvage, affirmant à madame de Lancry qu'à minuit elle serait » complétement endormie et alors en mon pouvoir... A cette horrible » menace, madame de Lancry, préférant la mort au déshonneur, a

» rassemblé ce qui lui restait de force et de connaissance, a saisi un » couteau et s'en est frappée. M. de Mortagne et M. de Rochegune, » qui étaient parvenus à s'introduire dans la maison, et qui, cachés, » avaient été témoins de toute cette scène, sont, en ce moment, entrés » dans la chambre; comme je suis aussi lâche que cruel!... »

— Je n'écrirai pas cela... — s'écria M. Lugarto en rejetant la plume.

Du revers de sa main, M. de Mortagne donna un vigoureux soufflet à M. Lugarto.

Celui-ci voulut se lever.

M. de Mortagne le maintint sur sa chaise et lui dit :

— Je veux te prouver à toi-même, ce que tu sais d'ailleurs de reste, que tu es un misérable lâche; je t'ai souffleté, je te dois une réparation. Voici des pistolets chargés, il fait un clair de lune superbe, Rochegune sera notre témoin... Viens...

Et il saisit M. Lugarto par le collet en faisant un pas vers la porte, pendant que M. de Rochegune prenait des pistolets qu'en entrant il avait déposés sur la table.

M. Lugarto écumait de rage, et paraissait en proie à une lutte violente.

— Allons... viens... — dit M. de Mortagne en voulant l'entraîner, — viens... j'ai idée que je te tuerai... car Dieu est juste... Viens donc!

M. Lugarto se leva, fit un pas, mais la peur l'emporta sur le désir de venger son outrage; il retomba affaissé sur sa chaise, en disant à M. de Mortagne d'une voix altérée :

— Vous êtes un duelliste consommé; vous voulez m'assassiner... Je...

— Alors écris donc... que tu es un lâche, ou je te brise les os! — s'écria M. de Mortagne d'une voix terrible.

M. Lugarto courba la tête, reprit la plume, et continua d'écrire :

« Comme je suis aussi lâche que cruel...

— Ouvre une parenthèse... — ajouta M. de Mortagne.

» (Et si lâche qu'après avoir été tout à l'heure souffleté par M. de » Mortagne...

— Ecriras-tu?

M. de Lugarto hésita encore. Il se décida.

» Qu'après avoir été tout à l'heure souffleté par M. de Mortagne, je » n'ai pas eu le cœur d'accepter le duel qu'il daignait m'offrir...)

— Ferme la parenthèse.

» J'ai déclaré et avoué les infamies que je viens d'écrire en trem-

» blant de peur. Je déclare aussi avoir fait tomber M. de Rochegune » dans un guet-apens dont Fritz Muller, homme à mes gages, a été » l'instrument, ainsi que le démontrera l'instruction qui va être pro- » voquée par M. de Rochegune...

— Mais, — dit M. Lugarto en s'interrompant encore, — puisque je consens à tout... épargnez...

— Te tairas-tu!... Écris : « Fait, signé et déclaré vrai, sous l'em- » pire de la terreur, que les lâches de mon espèce ressentent toujours » en présence des honnêtes gens courageux.

» Lugarto. »

Après avoir signé son nom, M. Lugarto jeta sa plume et cacha sa tête dans ses mains.

— Maintenant écoute, — continua M. de Mortagne. — Demain matin tu partiras pour l'Italie, et je te défends, tu m'entends bien... je te défends de remettre les pieds en France, à moins que je ne t'y autorise... Je t'exile.

— C'est de la folie! — s'écria M. Lugarto. — Après tout, je brave vos menaces; la loi me protégera; je resterai en France si cela me convient...

— Écoute-moi, — s'écria M. de Mortagne en se redressant de toute la hauteur de sa grande et robuste taille; et il appuya sa large main sur l'épaule de M. Lugarto, qui fut presque obligé de se courber sous cette puissante étreinte...

— Écoute-moi bien. Depuis quatre mois tu as été le mauvais génie de la plus adorable femme qui existe sur la terre; tu as fait tout au monde pour flétrir sa réputation, pour avilir son mari; tu as usé de la plus exécrable perfidie pour accréditer des bruits infamants; tu as voulu faire assassiner M. de Rochegune; tu as été faussaire pour attirer ici madame de Lancry. Toi et tes complices, vous avez été encore meurtriers en me faisant tomber dans un piége horrible; tu as été empoisonneur en faisant prendre à cette malheureuse femme un breuvage qui devait te permettre d'ajouter un nouveau crime à tant de crimes... Voilà ce que tu as fait... entends-tu... entends-tu?...

L'air, la voix, l'accent de M. de Mortagne étaient si menaçants que, malgré son audace, M. Lugarto n'osa répondre un seul mot.

M. de Mortagne ajouta avec une exaltation croissante et me désignant à M. Lugarto :

— Tu ne sais donc pas que j'ai promis à sa mère mourante de veiller sur elle comme sur mon enfant? Tu ne sais donc pas quels dangers on court en attaquant ceux que j'aime?... Tu ne sais donc pas que, sans l'intérêt que j'avais à pénétrer quel était le mobile de la fatale domination que tu exerçais sur M. de Lancry, je t'aurais déjà chassé de France en te crossant de coups de pied? car tu sens bien qu'un homme comme moi qui veut s'acharner à la poursuite d'un misérable comme toi... vient à bout d'en délivrer la société... et qu'il n'y a pas de tribunaux qui fassent!... .. Et d'ailleurs, — s'écria M. de Mortagne ne se possédant plus, — est-ce que tu n'es pas hors la loi! En vérité, je suis bien bon de ne pas te tuer là comme un chien!... Est-ce que je n'en ai pas le droit?

— Le droit!... — s'écria M. Lugarto effrayé de la violence de M. de Mortagne.

— Oui, le droit... oui... j'ai le droit de te tuer... là... à l'instant. Mathilde est ma parente; tu l'attires ici à l'aide de fausses lettres; j'en ai la preuve... tu l'empoisonnes, j'en ai la preuve... tu vas commettre un crime exécrable, lorsque moi, son ami, son parent, j'arrive, je te surprends... je prends ce pistolet, je te l'appuie sur le crâne — et M. de Mortagne appuya en effet un pistolet sur le front de M. Lugarto — et je te fais sauter la cervelle. Eh bien! après? qui donc me blâ-

mera?... quel tribunal osera me condamner? N'es-tu pas pris en flagrand délit?... ta vie ne m'appartient-elle pas, hein! misérable?...

Épouvanté de la fureur de M. de Mortagne, qui, s'exaltant peu à peu, ne se connaissait plus, et qui lui tenait toujours le pistolet armé sur le front, M. Lugarto joignit les mains avec terreur; sa figure se décomposa, il n'eut que la force de dire :

— Grâce.... grâce.... Prenez garde, mon Dieu! le pistolet est chargé...

Et il laissa retomber ses deux bras le long de son corps, comme s'il eût perdu tout sentiment.

M. de Rochegune lui-même, effrayé de l'exaspération de M. de Mortagne, lui dit :

— Ayez pitié de ce misérable.

— Eh! a-t-il eu pitié de cette malheureuse enfant, lui, lui?... — s'écria M. de Mortagne.

— Grâce... mon Dieu... je partirai quand vous voudrez... je vous le jure, — murmura M. Lugarto à voix basse.

— Oses-tu bien faire ici un serment?... Ce n'est pas sur ta parole que je compte, mais sur la mienne, et je te la donne, entends-tu?... ma parole d'honnête homme, que tu ne remettras pas les pieds en France, et par une bonne raison que tu vas comprendre... Comme après tout il faut que tu sois puni de tes infamies, et que la voie légale ne peut me convenir; comme après tout tu es un faussaire, un meurtrier, un empoisonneur, et qu'on marque tes pareils d'un fer chaud, je veux aussi te marquer, moi... entends-tu?... te marquer non pas sur l'épaule, mais sur le front... te marquer d'un T et d'un F, pour que cela se voie bien et toujours!... De la sorte, tu ne seras pas tenté de revenir en France, j'espère.

— Mais c'est le démon que cet homme! — s'écria M. Lugarto en joignant les mains avec terreur et en se levant à demi... — Mon Dieu! mon Dieu! que voulez-vous donc me faire encore? Ne m'avez-vous pas assez insulté, humilié?

— Je veux te marquer sur le front. La lame de ce couteau, rougie à la flamme de cette bougie, suffira pour rendre l'empreinte ineffaçable.

En disant ces mots, M. de Mortagne prit le couteau avec lequel je m'étais blessée et l'approcha de l'un des flambeaux.

M. Lugarto le regardait avec terreur; il courut à la porte.

Elle était fermée.

Il revint, se jeta à mes pieds et me dit d'une voix déchirante :

— Oh! pas cela... pas cela... madame... ayez pitié de moi. Je vous ai offensée... J'ai été lâche, infâme. Je partirai... je partirai... Jamais je ne reviendrai... Mais pas cela... Oh! par pitié! pas cela!!!

Les traits de cet homme étaient bouleversés par la terreur; il pleurait, il tendait les mains vers M. de Mortagne.

Celui-ci, impassible, continuait d'exposer la lame du couteau à la flamme de la bougie.

— Mais vous, monsieur, vous serez moins impitoyable! — s'écria M. Lugarto en s'adressant à M. de Rochegune. — Je vous ai fait traîtreusement attaquer, je l'avoue. Je m'en repens; ayez pitié de moi, priez pour moi... Mais, au nom du ciel, pas cela... Pour la vie!... Jugez donc, marqué pour la vie... sur la figure... Ah! c'est horrible!... c'est une idée infernale!

M. de Rochegune haussa les épaules et ne répondit rien.

— Madame, mais... vous... vous, ô mon Dieu! par le souvenir de votre mère que vous aimiez tant... madame, priez pour moi.

Malgré moi... malgré le mal horrible que m'avait fait cet homme, je reculai devant la barbarie du châtiment.

— Mon ami, mon sauveur, — dis-je à M. de Mortagne, — laissez cet homme à ses remords; qu'il parte seulement, qu'il parte...

— Ses remords! — dit M. de Mortagne, — est-ce que ses pareils ont des remords? La rage d'avoir au front l'empreinte d'un fer chaud, voilà le seul remords qu'il puisse connaître. Allons, Rochegune, le couteau est chauffé à blanc... attachons-lui les mains.

— Par pitié, laissez-le, — m'écriai-je; — je n'assisterai pas à cette torture horrible. Mon ami, je vous en supplie, une telle vengeance est indigne de vous et de moi.

Après avoir un moment regardé M. Lugarto qui, à travers ses sanglots, murmurait encore des prières et des supplications, M. de Mortagne lui dit :

— Grâce à cet ange de bonté, cette fois encore j'ai pitié de toi.

— Oh! votre main... votre main, laissez-moi baiser votre main! — s'écria M. Lugarto dans un élan de reconnaissance indicible en se traînant à genoux jusqu'auprès de M. de Mortagne.

Celui-ci se retira vivement, le repoussa du pied et lui dit :

— Mais je te jure que si tu oses revenir en France, ce que je ne fais pas maintenant je le ferai alors; tu dois me connaître assez pour croire que je ne reculerai devant rien : moi et deux hommes déterminés,

nous suffirons à cette exécution, et je saurai bien m'emparer de toi...

— Je vous promets de ne jamais revenir en France, tout est prêt pour mon départ, ma voiture viendra ici demain; au point du jour, je partirai pour l'Italie; je voyagerai jour et nuit jusqu'à ce que je sois sorti de France, je vous le jure, — dit M. Lugarto, dont les dents se choquaient de terreur.

— Mathilde, mon enfant, vous avez besoin de repos, — me dit M. de Mortagne, — votre femme de chambre est là, vous n'avez plus rien à craindre. Venez, Rochegune va rester avec ce misérable. Demain, lorsque vous serez plus reposée, je vous dirai comment nous avons découvert le mauvais dessein de cet homme.

Je suivis le conseil de M. de Mortagne, je me retirai dans la chambre qu'on m'avait préparée.

Bientôt je m'endormis d'un profond sommeil.

CHAPITRE XXXVIII.

LES ADIEUX.

Le lendemain à mon réveil, je crus avoir fait un songe, mais la vive douleur que me causait ma blessure me rappela la terrible scène de la nuit précédente. Mon premier mouvement fut de remercier encore Dieu qui m'avait sauvée, qui m'avait rendu Gontran. Les mystères odieux qui m'avaient si long-temps affligée étaient éclaircis; je ne doutai plus que mon mari, désormais tranquille et rassuré, ne redevînt pour moi ce qu'il avait été dans les premiers jours de notre union.

J'attribuai à la funeste influence de M. Lugarto toutes les peines que Gontran m'avait involontairement causées. N'était-ce pas pour obéir à son mauvais génie qu'il s'était occupé de madame de Ksernika? D'abord, je l'avoue, je redoutais d'appesantir ma pensée sur l'acte fatal qui avait mis M. de Lancry dans la dépendance de M. Lugarto. Pourtant, voulant en finir avec ces pénibles réflexions, j'envisageai courageusement la conduite de Gontran. Je cherchai à la pallier par tous les raisonnements possibles. Hélas! j'avais naturellement des principes trop arrêtés pour pouvoir trouver un milieu entre un blâme sévère ou une approbation coupable... Je condamnai Gontran. Un moment je fus atterrée en m'apercevant que cette funeste découverte ne portait pas la moindre atteinte à mon amour pour M. de Lancry. Je fus presque effrayée d'aimer toujours passionnément un homme capable d'une action si mauvaise. Je pleurai amèrement sur sa faute; il m'était affreux de me sentir supérieure à lui, d'avoir non pas à lui reprocher, mais à lui pardonner... une bassesse. Ce ressentiment devint si vif, si douloureux que, par une étrange inconséquence que je puis à peine m'expliquer aujourd'hui, moi qui n'avais pu trouver une excuse honorable

LES ADIEUX

à son action honteuse, je fis tout au monde pour me persuader, par plusieurs analogies, que dans une situation pareille j'aurais agi comme Gontran. Je ne saurais dire ma joie lorsque, après de longues, après de mûres réflexions plus paradoxales les unes que les autres, je me fus convaincue de cette sorte de complicité morale... Avec quel bonheur triomphant je reconnus que je n'avais plus le droit de blâmer Gontran ! Sans doute il y avait dans cet abaissement singulier de ma part une arrière-pensée de sacrifice, d'abnégation, dont alors je ne me rendais pas bien compte, et qui me guidait à mon insu. . . . .

. . . . . .

Lorsque je descendis dans le salon, j'y trouvai M. de Rochegune; il rougit et me dit que M. de Mortagne donnait quelques ordres pour mon départ.

— J'étais hier si troublée, si souffrante, — lui dis-je, — que j'ai à peine pu vous exprimer toute ma reconnaissance. Vous et M. de Mortagne avez été mes sauveurs. Je n'oublie pas non plus que lors de ma maladie...

— Je vous en conjure, madame, ne parlons pas de ceci... Vous m'avez permis de me dire votre ami, j'ai agi comme votre ami.

— Ah! monsieur!... comment jamais reconnaître?

— En me conservant toujours ce précieux titre... madame, en me permettant de continuer à le mériter...

Je ne sais pourquoi il me vint tout à coup à l'esprit cette idée pénible que M. de Rochegune, connaissant le secret de Gontran, se croirait peut-être le droit de juger sévèrement la conduite de mon mari.

Par une de ces bizarres correspondances de la pensée dont il y a tant d'exemples, M. de Rochegune ajouta à ce moment même :

— Et lorsque je vous prie, madame, de me permettre de vous dire de vos amis, j'ose croire que vous n'oubliez pas que je serai heureux aussi d'être *toujours compté parmi les amis de M. de Lancry*.

Je remarquai que M. de Rochegune appuya avec intention sur ces derniers mots. Je trouvai cette assurance si généreuse, elle répondait si noblement à mes craintes, que je ne pus m'empêcher de m'écrier vivement :

— Oh! merci, monsieur, merci pour lui et pour moi!

M. de Rochegune, étonné de ce mouvement, me regarda... Nous nous entendions...

Il comprenait ma gratitude comme j'avais compris sa bienveillance pour Gontran.

Un doux et triste sourire effleura les lèvres de M. de Rochegune; il me dit d'une voix émue :

— Il y a dans la vie de nobles jouissances, madame, le bien est trop facile à faire à ce prix...

Un silence de quelques minutes suivit ces paroles de M. de Rochegune.

J'en fus embarrassée; par hasard, je levai les yeux sur lui : son regard était vague et distrait, il semblait rêveur. Sa physionomie, ordinairement sévère et hautaine, avait une expression d'ineffable bonté. Ses cheveux noirs recouvraient à peine une cicatrice récente et profonde qu'il avait au front, et que j'avais déjà remarquée lorsqu'il était venu me voir pour la première fois après ma maladie.

Malgré moi, mes yeux se remplirent de larmes, en songeant que j'avais été la cause involontaire du guet-apens où était tombé M. de Rochegune en venant s'informer de mes nouvelles auprès de Blondeau. Voulant rompre le silence, je lui dis :

— Vous ne souffrez plus... de cette blessure que vous avez reçue...

En entendant ma voix, M. de Rochegune tressaillit et se hâta de me répondre :

— Je ne souffre plus, madame. — Puis, comme si ce sujet de conversation lui eût été gênant, il me dit d'un ton pénétré :

— Toute ma crainte maintenant est que ce misérable Lugarto, quoique hors de France, ne se venge de M. de Mortagne.

— Comment cela?

— Ce matin cet homme est parti; M. de Mortagne a voulu le voir monter en voiture et lui faire une dernière recommandation... — Souvenez-vous... — lui a-t-il dit avec un geste menaçant.

— Pour votre repos, je ne me souviendrai que trop!!! — a répondu M. Lugarto; à quelque distance que je sois... je saurai vous atteindre. — Et après avoir montré le poing à M. de Mortagne, il a ordonné aux postillons de partir à toute bride... Oh! madame, il est impossible de voir quelque chose de plus hideux que la figure de cet homme au moment où il prononçait cette dernière menace : la haine, la vengeance, la terreur, la rage s'y confondaient dans une horrible agitation.

— Grand Dieu! — m'écriai-je, — il est capable, même en pays étranger, de comploter quelque perfide machination contre M. de Mortagne; cet homme trouve dans sa richesse tant de ressources pour assouvir son infernale méchanceté!

— Je partage vos craintes, — me dit M. de Rochegune, — et mal-

heureusement je suis obligé d'abandonner M. de Mortagne... Sans cela... j'aurais veillé sur ses jours comme sur ceux de mon père...

— Et où allez-vous donc, monsieur?

— En Grèce, madame, faire la guerre contre les Turcs. C'est une noble et sainte cause à défendre... Et puis j'ai besoin de mouvement, d'agitation...

— C'est, dit-on, une guerre souvent terrible, sans merci ni pitié... — dis-je à M. de Rochegune avec intérêt.

— C'est une guerre comme toutes les guerres, madame, — reprit-il avec un sourire mélancolique, — l'on tue ou l'on est tué... Seulement, dans celle-ci, l'on meurt pour une généreuse et héroïque nation... et cette mort est belle et grande.

— Ce sont là de tristes pressentiments, — lui dis-je, — ne vous y appesantissez pas. Moi, j'ai l'espérance, la conviction même que vos amis vous reverront.

— Et je partage cette conviction, madame. L'on n'a pas le droit d'être indifférent à la vie lorsqu'on a la moindre chance de pouvoir être utile à ceux qu'on aime et qu'on respecte.

M. de Mortagne entra.

Il paraissait très-irrité.

— Je viens encore d'apprendre une autre infamie de ce Lugarto. Votre femme de chambre, que je viens de presser de questions et de menaces, m'a avoué qu'elle avait été placée chez vous par cet homme, et qu'afin d'empêcher votre excellente madame Blondeau de vous accompagner, cette créature avait, d'après l'ordre de Lugarto, mêlé une certaine poudre à son breuvage, ce qui avait rendu Blondeau assez malade pour ne pouvoir vous suivre.

— Mon ami, M. de Rochegune me dit qu'en partant M. Lugarto...

— Oui, oui... il m'a menacé... je m'attends bien à quelque tour diabolique, mais je serai sur mes gardes... Tout ce que je voulais, c'était de vous débarrasser de lui, et j'y ai réussi, je pense... Je regrette néanmoins de ne l'avoir pas marqué... Ç'aurait été une garantie de plus.

— Et aussi un motif de haine et de vengeance de plus pour cet homme, — lui dis-je.

— Si l'on était arrêté par de pareilles craintes, on ne ferait jamais rien, — dit M. de Mortagne. — Je sais bien contre qui j'ai à lutter... Mais il faut que je vous apprenne comment j'ai suivi la trace de cette abominable machination... Quelque temps après votre retour de Chan-

tilly, j'ai appris par Rochegune les bruits infâmes que Lugarto faisait courir sur vous; j'étais malade, hors d'état de sortir... Le premier mouvement de Rochegune fut d'aller trouver Lugarto, de lui ordonner de se taire; il le connaissait de longue main, il le savait très-lâche, il ne doutait pas qu'une vigoureuse menace ne l'intimidât : je l'engageai à n'en rien faire, j'avais écrit à Londres pour avoir des renseignements sur la vie que M. de Lancry y avait menée avant son mariage.

Voyant que la conversation allait s'engager sur M. de Lancry, par un sentiment de convenance exquise dont j'appréciai toute la délicatesse, M. de Rochegune dit à M. de Mortagne :

— J'aurais quelques ordres à donner pour notre départ, je vous laisse.

Il me salua et sortit.

M. de Mortagne continua :

— On me dit qu'à Londres M. de Lancry avait dépensé beaucoup d'argent, et que, selon le bruit public, cet argent lui avait été prêté par Lugarto. En rapprochant ceci de quelques autres circonstances, je devinai facilement que votre mari se trouvait dans la dépendance de cet homme, sans toutefois croire que cette dépendance fût rendue plus absolue, plus dangereuse encore par l'acte que vous savez; j'engageai donc Rochegune à patienter et à attendre mon rétablissement. Un homme très-sûr qui me sert depuis vingt ans fit jaser quelques-uns des domestiques de Lugarto. J'appris par eux qu'ils avaient souvent entendu M. de Lancry, enfermé avec leur maître, supplier celui-ci de ne pas le perdre. Ce rapport me prouva qu'il s'agissait d'autre chose que d'une obligation d'argent; je voulus pénétrer à tout prix ce secret et vous garantir des mauvais desseins de Lugarto. Il savait mon affection pour vous. Je m'aperçus bientôt que j'étais suivi; car cet homme, à force d'argent, s'est créé une sorte de police au moyen de laquelle il découvre une foule de secrets dont il use et abuse dans l'occasion, ainsi que vous l'avez vu à l'égard de madame de Ksernika et de madame de Richeville. Pour détourner ses soupçons, je quittai Paris; ses espions perdirent mes traces : c'était à peu près à l'époque de votre maladie... Au bout de quelques jours je revins m'établir à Paris dans un quartier éloigné : je n'en surveillais pas moins les démarches de Lugarto, je savais aussi bien que lui que les gueux sont corruptibles. Or, comme presque tous ses gens sont complices de quelques-unes de ses méchancetés ou honteuses actions, il me fut possible d'acheter quelques-uns de ses domestiques : j'appris ainsi que depuis quelque

temps il avait loué et fait meubler une maison isolée du côté de Chantilly... C'était celle où nous sommes... Je vins m'assurer du fait par moi-même, et reconnaître la position de cette demeure. Je savais que Lugarto contrefaisait les écritures avec une détestable habileté. Craignant quelque ruse, je vous fis dire par Rochegune de ne jamais quitter votre mari, supposant bien que Lugarto choisirait le moment de son absence pour vous jouer quelque tour infernal. La scène de Tortoni arriva, je n'en fus instruit que le lendemain par Rochegune; j'envoyai chez vous, on me dit que vous veniez de partir pour aller chez Ursule, et que M. de Lancry était aussi en voyage; j'envoyai chez Lugarto, il était, dirent ses gens, retenu au lit, blessé d'un coup d'épée... reçu le matin même... Je connaissais l'homme, je ne crus pas à ce coup d'épée; je fus avant toute chose frappé de votre isolement de Gontran : une heure de retard ou d'hésitation pouvait tout perdre... si vous étiez véritablement allée chez madame Sécherin, vous ne couriez aucun danger, nous n'avions donc pas à nous occuper de cette hypothèse; à tout hasard, nous nous décidâmes à nous rendre ici. Nous allions vous atteindre à la descente de Luzarches, lorsque ce diable d'homme nous fit culbuter dans un tas de pavés : la chute fut terrible; je restai quelques minutes sans connaissance...

— Mon ami... mon Dieu... et pour moi... toujours pour moi... tant de périls déjà courus!

— Ces périls-là ne comptent, ma pauvre enfant, que lorsqu'ils me font arriver trop tard... Cette fois, grâce au ciel, il n'en fut pas ainsi. Après quelques moments d'étourdissement, je revins à moi... J'en étais quitte, ainsi que Rochegune, pour quelques rudes contusions... Mais nos chevaux étaient incapables de marcher, notre postillon avait la jambe cassée, ma voiture était brisée... Nous comptions les secondes; à pied, il nous fallait plus d'une heure pour nous rendre ici : nous nous mîmes en marche... Heureusement, au bout d'un quart d'heure, nous rencontrâmes les chevaux de retour qui vous avaient amenée ici. Aux détails que nous donnèrent les postillons, il n'y avait plus de doute, c'était bien vous. Nous prîmes, moi et Rochegune, les deux porteurs et nous partîmes à bride abattue; en une demi-heure, nous étions à quelques pas de cette maison. Pour ne pas éveiller les soupçons, nous laissâmes nos montures assez loin. Toutes les fenêtres étaient fermées, mais on voyait de la lumière à travers les volets. Nous allions nous décider à frapper violemment à la porte lorsqu'une croisée du rez-de-chaussée s'ouvrit; c'était votre femme de chambre qui sans

doute voulait prendre l'air. Nous vîmes dans une salle basse une vieille femme et Fritz; d'un saut nous entrâmes dans cette salle, le pistolet à la main. Rochegune se mit à la porte, moi à la fenêtre. Ces misérables tombèrent à genoux, saisis de frayeur.

— Il doit y avoir un bûcher, une cave, — leur dis-je, — conduisez-nous-y, ou nous vous brûlons la cervelle.

— A droite, sous le vestibule, il y a la porte de la cave, — me dit la vieille.

Cinq minutes après, Fritz et les deux femmes étaient renfermés. Nous entrâmes dans la chambre qui précède le salon où vous étiez; nous entendîmes parler : c'était Lugarto; il vous dévoilait toutes ses horribles machinations. Ces révélations pouvaient nous servir; nous attendîmes jusqu'au moment, pauvre femme, où vous vous êtes si courageusement blessée...

— Noble et généreux ami, — dis-je à M. de Mortagne en serrant ses mains dans les miennes... — toujours... toujours là... lorsqu'il s'agit de me secourir ou de me sauver!

— Oui, sans doute, toujours là... Sans vous, quel intérêt aurais-je dans la vie? Mais, dites-moi, mon enfant, il faut aujourd'hui même mettre à la poste cette lettre pour votre mari; il la trouvera à son arrivée à Londres, elle lui apportera ce malheureux faux et lui rendra sa liberté. Pour déjouer les méchants propos de Lugarto et expliquer votre départ de Paris, afin que votre mari n'ait aucun soupçon de ce qui s'est passé cette nuit, vous allez partir pour la terre de madame Sécherin. Une fois là, vous écrirez à votre mari que, ne voulant pas rester à Paris sans lui, vous êtes allée passer chez Ursule le temps de son absence. Vous adresserez votre lettre chez vous, à Paris; à son arrivée il la trouvera.

— Mais, mon ami, pourquoi ne pas tout dire à Gontran?

— Pourquoi? pauvre enfant! parce que, du moment où votre mari vous saura instruite de la bassesse qu'il a commise, il vous haïra... il aura à rougir devant vous... et jamais il ne vous pardonnera *sa faute*.

— Ah! pouvez-vous croire...?

— Écoutez, Mathilde... je ne veux pas récriminer, je ne veux voir dans M. de Lancry que l'homme que vous aimez, votre noble et sainte affection le sauvegarde à mes yeux; mais enfin... soyez juste, lorsqu'il vous savait si malheureuse de cette hideuse intimité avec un homme qu'il méprisait, qu'il haïssait autant que vous, a-t-il eu le cou-

rage de vous faire ce fatal aveu? Non, il a préféré laisser s'accréditer sur vous les bruits les plus infamants.

— Mais rompre ouvertement avec M. Lugarto, c'était se perdre.

— Mais c'était sauver votre réputation à vous, malheureuse femme, innocente de toutes ces vilenies... Si votre mari n'avait pas été un abominable égoïste, il aurait courageusement bravé les conséquences de sa faute, au lieu de vous laisser avilir aux yeux du monde... Après cette scène de Tortoni, qui révélait au moins de sa part une lueur de généreuse indignation, n'a-t-il pas de nouveau souscrit à toutes les exigences de Lugarto? Ne vous a-t-il pas, pour ainsi dire, lâchement abandonnée à ses infâmes tentatives? Tenez, Mathilde, pauvre et chère enfant! il faut tout le respect, toute l'admiration que m'inspire votre dévouement pour m'empêcher de dire ce que je pense... je ne veux pas vous attrister encore... Seulement, croyez-en mon expérience, ne dites jamais à Gontran que vous avez son secret... Cet aveu vous serait fatal... Je vous le répète, l'homme qui, dans les terribles circonstances où vous vous êtes trouvée, n'a pas eu assez de confiance dans votre cœur pour tout vous avouer, serait impitoyable s'il vous savait instruite d'un mystère qu'il a caché avec tant d'opiniâtreté.

— Mais, enfin, si par hasard Gontran découvre mon séjour dans cette maison?

— J'y ai songé... J'ai songé aussi que, par une nouvelle méchanceté dont je ne puis concevoir le but, Lugarto pourrait tout écrire à votre mari; alors cette déclaration signée de lui, mon témoignage, celui de Rochegune suffiraient pour vous mettre à l'abri de toute calomnie, car il faut tout prévoir....

— Je suivrai vos conseils, — dis-je à M. de Mortagne en soupirant. — Pourtant, je vous l'avoue, il m'en coûte de cacher quelque chose à Gontran...

M. de Mortagne, sans me répondre, me prit les deux mains, et me regarda quelques moments en silence.

Sa figure si caractérisée avait une expression d'attendrissement inexprimable. Malgré lui, il pleura... Je ne saurais dire combien je fus profondément touchée en voyant couler les larmes de cet homme si énergique et si résolu.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, mon ami? — m'écriai-je sans pouvoir non plus retenir mes larmes.

— Je ne vous vois pas encore heureuse pour l'avenir... Pauvre enfant... votre mari est délivré d'une épouvantable domination, votre

fortune est rétablie... M. de Lancry a des torts cruels à se faire pardonner, et le repentir doit rendre meilleures encore les âmes naturellement bonnes... Pourtant je crains, je ne suis pas rassuré...

— Ce sont de vaines terreurs, mon ami... votre affection pour moi s'alarme à tort... croyez-moi.

— Hélas! je voudrais me tromper, — me dit M. de Mortagne en secouant tristement la tête.

— A propos, — lui dis-je, — cette somme considérable que vous avez remboursée pour nous... il est entendu, n'est-ce pas, que nous vous la rendrons?

— Écoutez, Mathilde, j'ai environ soixante mille livres de rente; pendant les années que mademoiselle de Maran m'a fait passer sous les plombs de Venise, j'ai fait des économies forcées; j'ai peu de besoins, j'emploie presque tout mon revenu à soulager de nobles et obscures infortunes; je n'aurai pas d'autres héritiers que vous, cette somme est donc une avance d'hoirie.

— Mon ami! pourtant...

— Écoutez-moi encore : votre contrat de mariage a été si déloyalement fait, que vous, qui apportez toute la fortune dans la communauté, vous n'avez droit à aucune réserve : votre mari peut vous dépouiller ou vous ruiner complétement. Heureusement je suis là... ma fortune garantit votre avenir.

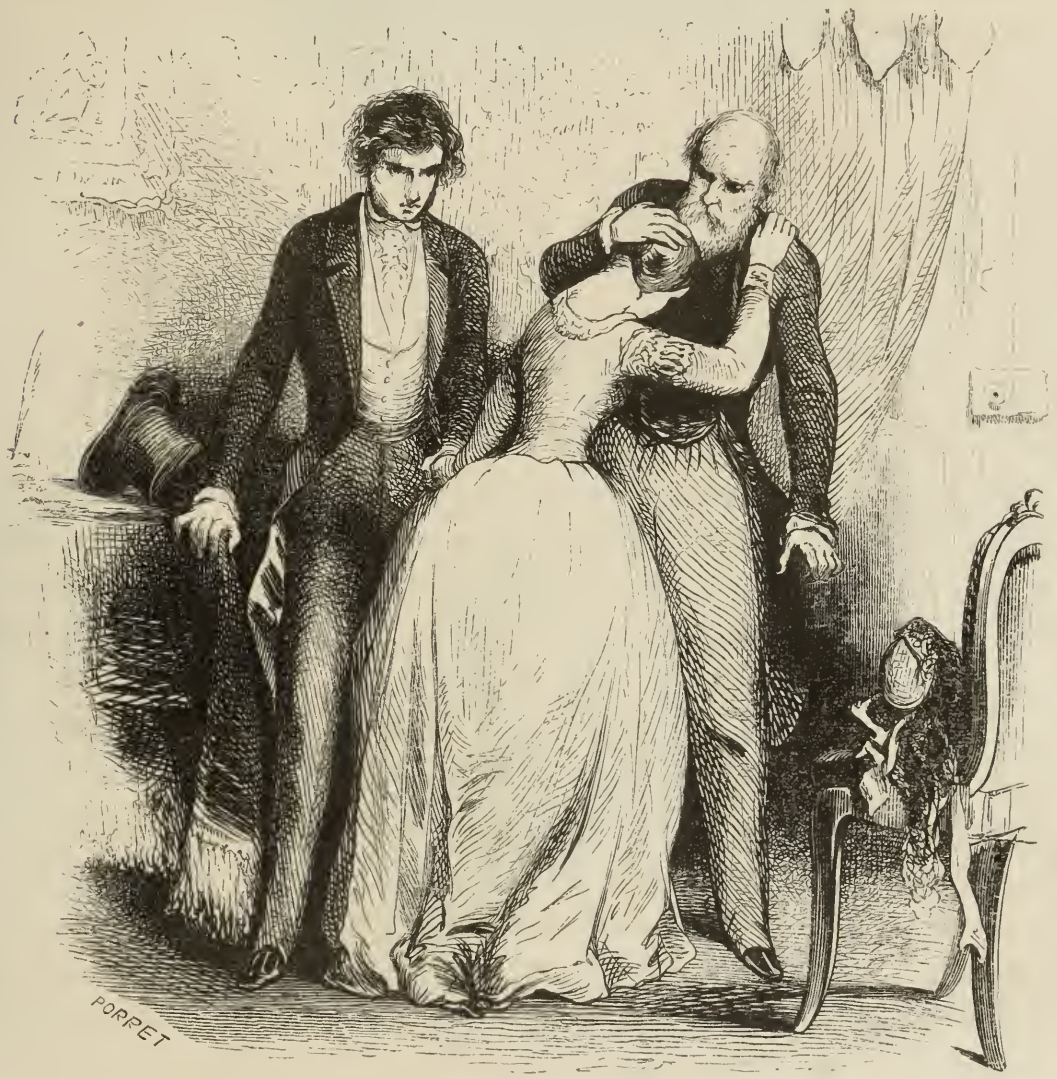
— Mon ami... n'ayez pas ces craintes; je vous assure que Gontran est revenu de ses goûts de faste... il ne joue plus...

— L'état de maison que vous tenez à Paris était déjà beaucoup trop considérable pour votre fortune; je suis sûr que lorsqu'il se verra débarrassé de Lugarto, M. de Lancry se jettera de nouveau dans de folles dépenses... Vous avez encore maintenant net cent mille livres de rente, votre hôtel payé; eh bien! en cinq ou six ans d'ici, votre mari peut avoir tout dissipé. Je connais les prodigues.

— Mais, mon ami...

— Mais, mon enfant, il n'a pas été arrêté, retenu par la honte de commettre un faux pour se procurer de l'argent... Quel frein l'arrêtera lorsqu'il n'aura qu'à puiser à pleines mains dans votre fortune?... Pardon... Mathilde... je vous afflige; mais il est de ces vérités sévères qu'il faut oser dire... Jamais je n'ai failli à ce devoir, jamais je n'y manquerai... Je vous en conjure, résistez autant que vous pourrez aux prodigalités de votre mari; pour vous, pour lui-même, ayez cette résolution... Moi, je ne veux lui rien dire; je réserverai mon influence

pour les cas extrêmes. Il est violent, emporté; il est impatient des remontrances : peu importe, lorsque votre intérêt voudra que je parle... je parlerai, et de façon à être entendu et écouté, je vous en réponds. Allons, adieu, mon enfant... Au moindre événement, écrivez-moi à Paris; à tout jamais comptez sur moi... et sur Rochegune... Quant à



celui-ci, que Dieu me le conserve..., car il s'en va faire une terrible guerre, et il n'est pas homme à s'y ménager... Adieu, encore adieu! Je vous enverrai Blondeau chez madame Sécherin; un de mes gens qui m'accompagnait hier, et qui vient d'arriver avec ma voiture, vous suivra; il m'appartient depuis long-temps, c'est vous garantir sa sûreté. Vous pouvez avec lui prendre cette femme que vous avez amenée; mais, à l'arrivée de Blondeau, chassez-la, et, à votre retour à Paris, faites maison nette, de peur qu'il ne reste parmi vos gens quel-

que dangereuse créature de Lugarto, puis ne remontez votre maison qu'avec des gens parfaitement bien recommandés. Allons, encore adieu.

Une dernière fois, j'embrassai cet excellent ami en versant de douces larmes.

Je serrai affectueusement les mains de M. de Rochegune, et je partis pour la Touraine, me faisant une fête de surprendre Ursule par ma visite inattendue.

CHAPITRE XXXIX.

LA FAMILLE SÉCHERIN.

La propriété de M. Sécherin, qu'il habitait alors avec Ursule, était située à Rouvray en Touraine, sur le bord de la Loire. Je fus obligée de repasser par Paris; je m'y arrêtai afin de mettre moi-même à la poste la lettre de M. Lugarto pour Gontran, lettre qui allait combler mon mari de joie et le délivrer de l'odieuse influence dont il avait si long-temps souffert. Nous étions à la fin du mois de juin. Je voyageai très-rapidement; à mesure que je m'éloignai de Paris, il me semblait que je respirais plus librement : la vue des riantes compagnes que je traversais me calmait, me faisait du bien; mon cœur se dilatait, j'allais revoir l'amie de mon enfance... Après tant de cruelles secousses, j'allais goûter le repos des champs; je me faisais une fête de partager pendant quelque temps la vie simple, paisible d'Ursule et de son mari. Depuis assez long-temps je n'avais reçu aucune lettre de ma cousine. Dans ses dernières lettres, elle continuait de se plaindre de son sort, mais elle le supportait avec une résignation mélancolique. Je connaissais l'exaltation du caractère d'Ursule, la bonté de son mari, aussi n'étais-je pas très-inquiète. Je ne lui avais pas écrit un mot de ce qui avait bouleversé ma vie depuis quelque temps; j'étais décidée à ne lui faire à ce sujet aucune confidence : ce n'était pas mon secret à moi seule, c'était aussi le secret de Gontran.

J'arrivai à Rouvray par un beau soleil couchant, par une ravissante soirée d'été. Je laissai à gauche de grands bâtiments où était établie la

manufacture de M. Sécherin. J'entrai dans une belle avenue de tilleuls qui conduisait à la maison d'habitation.

A peine ma voiture était-elle à la moitié de cette allée que j'aperçus Ursule. Les chevaux s'arrêtèrent, on ouvrit la portière, je me précipitai dans les bras de ma cousine. Il est impossible de peindre sa joie, son étonnement surtout; elle m'embrassait, me regardait, comme si elle ne pouvait en croire ses yeux; puis elle m'embrassait encore.

— Comment! c'est toi? c'est toi? — me disait-elle. — Quelle douce surprise!

— Ursule! oui, c'est moi, moi ta sœur; je viens passer ici quelques jours dont je puis disposer pendant que mon mari est en Angleterre.

— Quelle ravissante idée tu as eue là, Mathilde! combien j'en suis reconnaissante! Quel dommage seulement que notre pauvre maison soit si peu digne de te recevoir!

Je haussai les épaules en souriant :

— Et ton mari, où est-il, comment va-t-il?

— Très-bien, — me dit Ursule.

Après cette effusion de reconnaissance, j'examinai ma cousine; elle me parut encore plus jolie que par le passé.

— Tu es heureuse, car tu es charmante, — lui dis-je.

— Heureuse, — reprit-elle avec un accent qui devint presque subitement plaintif... — heureuse?... Oui, je suis heureuse; — et elle étouffa un soupir. — Mais c'est à toi... qu'il faut parler de bonheur!

— Oh! oui, — m'écriai-je, — en ce moment surtout; tu ne sais pas combien je jouis du plaisir de te revoir, tu ne sais pas tout ce que j'attends de ces jours que je viens passer auprès de toi!

J'avais mis mon bras sous le bras d'Ursule, et nous cheminions vers la maison. Cette habitation était assez grande; le jardin qui l'entourait, symétriquement disposé en carrés, en quinconces, et bordé de grandes allées de charmilles régulièrement taillées à l'ancienne mode française, avait un aspect calme et grave; au bout d'une de ces longues voûtes de verdure qui aboutissait à une terrasse, on apercevait la Loire.

— Tu trouves cette demeure bien provinciale, bien vulgaire, n'est-ce pas? — me dit Ursule; — mais M. Sécherin, ou plutôt sa mère, ne veut rien y changer, sous le prétexte qu'elle était ainsi du temps de feu M. Sécherin père, ce qui n'empêche pas cette habitation d'être très-laide, comme tu peux le voir. Et cet affreux jardin français, ne dirait-on pas un jardin de couvent! comme il est triste et sombre!

LE CHATEAU DE ROUVRAY.

— Mais, non, tu calomnies cette maison, ma chère Ursule; je trouve ce jardin très-beau et très-noble : et puis vous avez, ce me semble, une terrasse sur les bords de la Loire; comptes-tu cela pour rien?

— Toujours indulgente et bonne, chère Mathilde!

— Non, vraiment, je t'assure que tout ceci me plaît beaucoup. C'est si calme, si tranquille!

— Oh! pour du calme, il y en a beaucoup; heureusement on n'entend pas le bruit étourdissant des machines de la fabrique de M. Sécherin.

— Ce sont ces grands bâtiments qu'on voit en entrant, n'est-ce pas? Mais c'est un établissement magnifique!

— Magnifique... comme une fabrique. Il n'y a rien de plus triste au monde... si ce n'est d'entendre sans cesse parler des résultats merveilleux de cette même fabrique, du nombre d'ouvriers qu'elle emploie, de son importance dans le pays, etc. Il faudra, ma pauvre Mathilde, te résigner à supporter souvent ces conversations-là. Quel changement pour toi, habituée à cette brillante vie du monde que, hélas! je n'ai fait qu'entrevoir avant de venir m'enterrer ici!

Je regardai Ursule avec un air de reproche.

— Ma sœur, ma sœur, — lui dis-je, — je crains d'avoir encore à te gronder; je suis sûre que tu médis de ton bonheur... Ah! crois-moi, ce monde... ce monde dont nous nous faisions de si brillantes imaginations, ce monde est bien triste et bien méchant. Combien je préférerais à ses faux plaisirs l'existence paisible que tu mènes ici!

Ursule me regarda avec surprise.

— Toi... toi, — me dit-elle, — tu envierais mon sort... Tu es donc bien malheureuse, Mathilde?... Que t'est-il donc arrivé? Tu m'as donc caché quelque chose?

— Non, ma chère Ursule, — me hâtai-je de répondre; — mais je t'assure que les plaisirs du monde étourdissent, et ne remplissent pas le cœur. Tu le sais, j'ai toujours été un peu sauvage : même chez mademoiselle de Maran, j'aimais mieux passer avec toi nos soirées dans notre chambre que de rester dans le salon.

— Combien je reconnais ta bonté, ta délicatesse habituelle, — me dit Ursule, — tu feins d'envier mon sort pour me le faire trouver désirable! Mais viens que je te conduise dans ton appartement, tu excuseras cette modeste hospitalité.

Nous entrâmes dans la maison.

Tout était simple, mais tenu avec une extrême propreté. Nous

montâmes un grand escalier carrelé, à rampe de bois massive; il aboutissait à un long corridor où s'ouvraient plusieurs portes

Ursule en ouvrit une; je traversai une petite antichambre, et je me trouvai dans une très-grande chambre à antiques boiseries grises. Au fond était un lit à baldaquin avec des rideaux de toile de Perse à sujets chinois rouges sur fond blanc. Au-dessus des portes et de la cheminée, on voyait des panneaux peints et représentant des pastorales dans le goût de Watteau. C'étaient des arbres d'un vert tendre, un beau ciel

d'azur, des bergères en jupes roses, des bergers en habits bleu-céleste ayant à leurs pieds des moutons d'un blanc de neige qui portaient à leur cou de larges rosettes de rubans.

Je ne puis dire combien je me sentis réjouie à l'aspect de ces bergerades, un peu maniérées sans doute, mais dont le calme souriant et champêtre reposait délicieusement ma pensée. De grandes fenêtres à petits carreaux s'ouvraient sur le jardin et dominaient la Loire. Une commode et un secrétaire en bois des îles semés de marqueterie verte et rose, des meubles peints en gris et aussi recouverts de toile de Perse rouge et blanche complétaient l'ameublement de cette chambre.

Ursule paraissait honteuse de cette simplicité, qui me ravissait. Je

ne trouvais rien de plus gai, de plus riant. Deux autres pièces meublées dans le même goût, dont l'une pouvait servir de petit salon, dépendaient de cet appartement.

— Vraiment, — me dit Ursule, — tu ne te trouveras pas trop mal établie?

— Je m'y trouve si bien que, si M. de Lancry veut rester ici quelque temps lorsqu'il viendra me chercher, je te préviens que tu auras beaucoup de peine à nous renvoyer de chez toi.

— Allons, je te crois, ma bonne Mathilde; toute ma peur est que tu ne t'ennuies bientôt de cette vie que tu pares, j'en suis sûre, de tout le prestige de ton imagination : je crains aussi que la compagnie de ma belle-mère, madame Sécherin, ne te paraisse bientôt insupportable.

— Mais ton mari la disait la meilleure des femmes.

— Les fils sont toujours indulgents : tu la verras; elle est sans esprit, sans usage, d'une dévotion outrée, d'un entêtement qui serait une incroyable fermeté de caractère si elle avait autant d'intelligence que de volonté : jamais ni moi ni son fils nous n'avons pu obtenir d'elle de faire le moindre changement à cette maison, d'augmenter le nombre de ses domestiques, d'améliorer leur service. Son éternel refrain est : *Feu mon pauvre Sécherin trouvait que c'était bien comme ça.* Aussi, Mathilde, toi qui as, dit-on, une des meilleures et des plus élégantes maisons de Paris, — me dit Ursule en rougissant de confusion, — ne te moque pas trop de nous en nous voyant à table servies par deux grosses paysannes tourangelles : c'est une manie de ma belle-mère, à laquelle rien au monde n'a pu la faire renoncer.

Je regardai ma cousine sans pouvoir lui cacher ma tristesse.

— Comment, Ursule, tu me connais assez peu pour me croire capable de remarquer seulement de telles misères? Est-ce qu'avant toute chose je ne songe pas au plaisir d'être près de toi?

Sept heures sonnèrent.

— Je vais vite t'envoyer ta femme de chambre, — me dit Ursule; — Madame Sécherin soupe exactement à huit heures. Oui, elle soupe, car rien n'a pu lui faire changer ses habitudes gothiques, et elle aurait assez peu d'usage pour se mettre à table sans toi si tu n'étais pas prête.

— Et j'en serais désolée, ma bonne Ursule, car ta belle-mère verrait peut-être un manque d'égards de ma part dans mon inexactitude; et, tu le sais, je ne trouve rien de plus respectable que les habitudes de famille.

Ursule sortit ; ses craintes, ses remarques me chagrinèrent pour elle. Elle semblait presque humiliée, pour ne pas dire dépitée, de la simplicité de sa réception, et l'on eût dit qu'elle songeait encore plus à sa vanité qu'à moi-même. Maintenant je me souviens que ma cousine, tout en protestant de sa joie, du bonheur qu'elle avait à me revoir, me parut contrariée de ma venue ; d'abord j'attribuai sa contrainte aux puérils motifs que j'ai dits. Je devais bientôt savoir la véritable et misérable cause de son embarras.

Je m'habillai très-vite et le plus simplement possible.

Ursule frappa à ma porte.

— Tu excuseras ma belle-mère de n'être pas venue te voir ; mais elle marche difficilement, et il lui aurait été très-pénible de monter l'escalier. Mon mari arrive à l'instant de la fabrique, il va vous rejoindre au salon.

— Descendons vite, car je suis décidée à faire la conquête de ta belle-mère, — dis-je en riant à Ursule.

— Oh ! tu auras bien de la peine : j'ai eu beau lui rappeler ton rang, la position de ton mari, lui parler de votre élégance, de votre richesse ; elle ne m'a pas paru disposée à faire plus de frais pour toi qu'elle n'en fait pour une bourgeoise de notre sous-préfecture. Tu excuseras ce manque d'éducation, n'est-ce pas?

— Cette simplicité me donne au contraire encore meilleure opinion de ta belle-mère, ma chère Ursule, et il faut absolument que je réussisse à lui plaire...

Nous descendîmes, nous entrâmes dans une salle à manger où le couvert était mis, puis dans un salon où se tenait madame Sécherin.

Je me souviens des moindres détails de cette scène, car elle me frappa beaucoup par l'harmonie qui existait pour ainsi dire entre madame Sécherin et les objets qui l'entouraient. J'avais eu de telles agitations que je devais surtout trouver un charme infini dans tout ce qui rappelait des idées de calme, de tranquillité. Les fenêtres et les portes vitrées de ce salon s'ouvraient sur un parterre émaillé de fleurs. Un lustre de cristal de roche, soigneusement entouré d'une gaze blanche, descendait d'une énorme poutre qui traversait le plafond ; çà et là, pour tout ornement, étaient accrochés à la boiserie grise plusieurs cadres dorés renfermant des têtes d'étude dessinées au crayon par le mari d'Ursule lorsqu'il apprenait le dessin au collége de Tours, et offerts à son père ou à sa mère pour le jour de leur fête, ainsi que le témoignaient des dédicaces écrites d'une magnifique écriture.

MADAME SÉCHERIN

Sur le marbre de la cheminée, on voyait une pendule et des candélabres en bronze doré recouverts de gaze comme le lustre ; deux consoles en bois d'acajou placées entre les fenêtres, des fauteuils et deux canapés garnis de housses de basin blanc composaient l'ameublement de cette pièce carrelée en rouge et cirée avec une minutieuse propreté.

Madame Sécherin était assise dans une bergère placée dans l'embrasure d'une des fenêtres ouverte, au-dessous de laquelle s'étendait un beau massif de rosiers en fleurs. Un vieux et gros perroquet gris à collier rouge se promenait gravement sur le rebord de cette croisée.

La belle-mère d'Ursule filait sa quenouille au bruit mesuré de son rouet.

C'était une femme de soixante-dix ans environ, vêtue d'une robe noire et coiffée d'une sorte de bavolet de batiste, sans aucune garniture, qui encadrait étroitement son front pâle et ses joues creuses et ridées.

Au premier abord, cette physionomie paraissait seulement simple et grave ; mais en l'observant plus attentivement, on y découvrait une grande expression de fermeté, tandis que son regard calme, mais profond et scrutateur, révélait une longue habitude d'observation.

Je fus à l'instant persuadée qu'Ursule était prévenue contre sa belle-mère, ou qu'elle la jugeait mal. Ce qui me prouva surtout que madame Sécherin n'était pas une femme vulgaire, c'est qu'elle m'accueillit avec une dignité affable et sans aucun embarras. Lorsque j'entrai, elle se leva péniblement en s'appuyant sur les bras de sa bergère, me fit un salut affectueux et me dit :

— Vous êtes bien bonne, madame, d'être venue voir ma bru : nous ferons ce que nous pourrons, mon fils et moi, pour que vous vous plaisiez ici.

— Comment ne m'y plairais-je pas, madame ! je suis avec une sœur que j'aime et dont j'estime beaucoup le mari, et vous m'accueillez avec une cordialité qui me fait espérer davantage encore ?

— Je me sens très-disposée à vous aimer, mon fils m'a dit que vous étiez une brave et honnête dame : les braves gens aiment les braves gens ; j'espère que vous serez contente avec nous.

— Je n'en doute pas, madame.

— Nous sommes sans façons, — dit madame Sécherin en se remettant à son rouet ; — nous vivons à l'ancienne mode... comme du temps de mon mari. Je n'aurais pas pu changer des habitudes qui ont été les siennes pendant tant d'années.

— Je comprends cette religion des souvenirs, madame, et je l'admire; ainsi l'absence d'un être aimé se sent encore davantage... il n'y a rien d'amer dans ces regrets, ils sont adoucis par l'espérance d'être un jour réunis à ceux que nous pleurons.

Madame Sécherin me regarda pendant un instant avec intérêt et me dit : — Les bons cœurs entendent les bons cœurs; — puis elle soupira, garda quelques moments le silence, et reprit, comme si elle eût voulu changer le cours de ses pensées :

— Voici nos habitudes de Touraine, madame : nous déjeunons à neuf heures, nous dînons à deux, nous soupons à huit, à dix nous sommes tous couchés; car, voyez-vous, qui se lève tôt doit se coucher tôt. Mon fils est sur pied au chant du coq, il ne peut pas veiller tard.

Ursule me regarda d'un air presque suppliant, et haussa les épaules en me montrant sa belle-mère.

Ma cousine craignait que je ne fusse choquée de la familiarité naïve avec laquelle madame Sécherin me recevait, j'étais au contraire charmée de son accueil; je la trouvais très-digne.

Il n'y a rien de plus bourgeoisement, de plus platement vulgaire qu'un empressement faux et bruyant, que ces humbles protestations, que ces regrets exagérés de n'être que de pauvres provinciaux indignes de recevoir des *personnes de la capitale* (style de sous-préfecture, comme disait mademoiselle de Maran).

M. Sécherin entra vivement; il parut ravi de me voir, et vint à moi les bras ouverts pour m'embrasser. Son mouvement fut si naturel, si cordial, que je lui tendis mes deux joues, non sans sourire et sans rougir un peu. M. Sécherin fit retentir le salon de deux gros baisers, à la grande confusion d'Ursule, qui ne put s'empêcher de lui dire à demi-voix :

— En vérité, monsieur, vous êtes fou! Quelles manières! Mathilde, pardonnez-lui!

— Comment, quelles manières! — s'écria-t-il. — Parce que j'embrasse notre cousine de tout mon cœur sur les deux joues? Ma foi, moi, ça me réjouit de la voir, et je le lui prouve à ma façon.

— Ne voyez-vous pas qu'Ursule est jalouse, mon cher cousin? — dis-je en riant à M. Sécherin.

Celui-ci avait paru néanmoins réfléchir aux paroles d'Ursule; aussi me dit-il d'un air confus, presque triste :

— Après tout, ma femme a peut-être raison... Sans doute j'ai eu tort, ma cousine... Excusez-moi, mais j'étais si heureux de vous re-

voir que je n'ai pas réfléchi si c'était l'usage ou non de vous embrasser...

— J'ai bien envie, mon cher cousin, de vous prier de recommencer, pour apprendre à Ursule à ne plus vous gronder injustement.

— Vrai... vous n'êtes pas fâchée? — s'écria M. Sécherin, dont la figure s'épanouit aussitôt.

— En ai-je l'air? — lui dis-je.

— Êtes-vous bonne, mon Dieu! êtes-vous bonne! Tenez, juste comme votre excellente tante mademoiselle de Maran... Et, à propos, comment se porte-t-elle, cette excellente dame?

— Mais fort bien, — dis-je assez embarrassée en échangeant un regard avec Ursule.

— Ah! maman, — reprit M. Sécherin avec exaltation, — vous n'avez pas d'idée quelle bonne femme ça est que mademoiselle de Maran, la tante de madame de Lancry! Elle est unie comme bonjour... Enfin, pour tout dire, elle vous ressemble comme deux gouttes d'eau pour le caractère, maman! en cela, c'est tout votre portrait.

— Tu me l'as toujours dit, mon fils... et je te crois.

— Et je le dirai toujours. Tenez, madame de Lancry peut vous l'affirmer. La première fois qu'elle m'a vu, mademoiselle de Maran m'a tout de suite parlé comme vous m'auriez parlé vous-même, maman, elle m'a fait des remontrances; elle m'a même un peu sermonné, parce que je disais des choses que je ne devais pas dire... Et c'est si rare, cette franchise-là... N'est-ce pas, maman?

— Les vieilles gens doivent des leçons aux jeunes, le bon Dieu les laisse sur la terre pour cela, — dit simplement madame Sécherin en continuant de tourner son rouet. Puis, levant par hasard les yeux sur son fils, elle lui dit : — Est-ce que tu vas à la ville ce soir?

— Non, maman. Pourquoi voulez-vous que j'aille à la ville?

— Tu as ton habit noir, une cravate blanche, et tu es rasé tout frais.

— Ceci, maman, c'est une idée de ma femme; elle m'a dit d'aller me faire beau à cause de madame de Lancry, j'avais ma blouse en revenant de la fabrique.

— Comment, Ursule, c'est pour moi... Ah, mon cousin! nous nous fâcherons si vous changez la moindre chose à vos habitudes pendant mon séjour ici...

— Eh bien! vois-tu, *Bellotte*, — dit M. Sécherin se retournant vers Ursule, — quand je te le disais que ça lui serait bien égal, à madame de Lancry, que je dîne en blouse avec une barbe d'avant-hier?

— Encore une fois, mon cher cousin, je serais au désespoir d'être venue ici si je devais vous gêner en rien.

— Eh bien! c'est convenu, ma cousine, j'accepte, et, quoi qu'en dise ma femme, je resterai dorénavant en blouse. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? C'est qu'ainsi, quand on s'est occupé toute la journée, on trouve joliment bon de se mettre à son aise le soir.

— Le fait est que tu te fatigues comme si tu avais encore ta fortune à faire, mon fils, — dit madame Sécherin avec un soupir, — et pourtant le bon Dieu a béni le travail de ton père.

— Soyez tranquille, maman; quand mon inventaire se montera à cent mille livres de rentes bien claires et bien nettes, j'arrêterai la mécanique. Je me suis dit : Ma femme trouve que je n'ai pas assez de fortune comme ça; elle veut avoir cent mille livres de rentes pour aller briller à Paris. Eh bien donc! elle les aura, ses cent mille livres de rentes! C'est si bon, si doux de penser que toute la peine que je me donne fait plaisir à ma femme, de penser enfin qu'il est en mon pouvoir de réaliser tous ses vœux, et que, pour le faire, il ne s'agit que de travailler... Tenez, cousine, rien qu'à cette idée-là je suis heureux comme un roi de pouvoir travailler comme un nègre... Aussi c'est pour cela que j'ai les mains si noires; car je n'ai pas le temps de faire le petit-maître, moi! — dit M. Sécherin en riant aux éclats. Et il me montra ses grosses mains, qui justifiaient assez de sa plaisanterie.

Ursule rougit de honte, de dépit, et lança un coup d'œil furieux à son mari. Celui-ci me regarda timidement, en contemplant ses mains d'un air décontenancé.

— Et quand cette digne main s'offre comme gage d'une promesse ou d'une amitié sincère, l'amitié qu'elle jure ou la promesse qu'elle fait sont sacrées!...

— Je le sais, — dis-je à M. Sécherin en lui tendant la main.

Ce mouvement, ces simples paroles que m'inspirait ma sympathie pour cet excellent homme, aussi loyal, aussi dévoué qu'il était inculte, lui firent venir les larmes aux yeux; il porta le bout de mes doigts à ses lèvres presque avec vénération.

Sa mère interrompit son ouvrage, me regarda fixement, et me dit d'une voix attendrie :

— Madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser? vous rendez bien justice à mon pauvre fils... vous!!!

Et jetant sur Ursule, qui haussait les épaules, un coup d'œil sévère, madame Sécherin fit un mouvement pour se lever...

— Ne vous dérangez pas, madame, — lui dis-je en me courbant vers elle.

Par deux fois elle me baisa au front.

Quand je la regardai, deux larmes coulaient sur ses joues vénérables. Elle les essuya lentement sans mot dire et se remit à son rouet.

— Ma pauvre mère... vous la gâtez... en lui parlant ainsi de moi... — me dit tout bas M. Sécherin d'un air attendri.

Ceci s'était passé très-rapidement.

Je cherchai Ursule des yeux, je fus surprise de l'expression ironique avec laquelle elle avait contemplé cette scène.

L'horloge de la fabrique de M. Sécherin sonna huit heures.

— Maman... votre bras... allons souper... J'ai une faim enragée, — dit M. Sécherin à sa mère en s'avançant vers elle.

— Non, non, mon fils, donne la main à ta cousine... ma bru m'aidera.

— Encore un dérangement que je ne souffrirai pas, madame; ne sommes-nous pas en famille? — dis-je en prenant le bras d'Ursule.

— Madame de Lancry a raison; allons, maman, venez, — dit M. Sécherin en s'approchant de sa mère, qui s'appuya sur lui et passa devant nous.

— En vérité, Mathilde, — me dit Ursule à demi-voix, d'un air presque piqué, tu as fait, comme tu le voulais, la conquête de ma belle-mère. C'est la première fois que je l'ai entendue dire à son fils d'offrir son bras à une autre personne qu'à elle. Vingt fois des femmes de nos parentes ont dîné ici, et jamais pareille chose n'est arrivée.

— Tant mieux, je suis très-fière de ma conquête, — dis-je en souriant à Ursule, — car je trouve ta belle-mère très-respectable et très-digne.

— Digne?... ma belle-mère? Tu la trouves digne? Ah çà! tu te moques d'elle et de nous.

— Je la trouve si digne qu'elle me représente à merveille une de ces vénérables femmes de la vieille noblesse de province dont nous parlait toujours mademoiselle de Maran, tu sais?... qui vivaient dans leurs terres sans jamais venir à Paris ou à la cour.

Ursule me regardait avec étonnement; elle croyait que je raillais, et je disais vrai : rien n'est plus imposant que la vieillesse lorsqu'elle est simple, réfléchie, vénérable, et qu'elle a la conscience de son autorité.

Nous nous mîmes à table.

— Maman... les clefs pour avoir le vin, — dit M. Sécherin à sa mère.

Ursule rougit de nouveau de confusion et de dépit, pendant que sa belle-mère tirait lentement de sa poche un énorme trousseau de clefs et qu'elle le donnait à une des deux paysannes.

M. Sécherin dit le bénédicité, nous commençâmes à souper.

La chère était excellente, presque délicate, servie sans aucune recherche, mais avec une excessive propreté.

— Cousine, vous allez goûter de la pâtisserie de maman, — dit M. Sécherin en m'offrant d'un gâteau placé devant lui ; — vous verrez comme c'est bon, il n'y a que maman pour faire ces tourtes-là. Tout mon malheur est que *Bellotte* ne veuille pas apprendre à les faire, mais ma petite femme ne mord pas à la pâte.

— Elle a très-grand tort, mon cousin, car elle déroge à une des illustrations de notre famille, — lui dis-je d'un air très-sérieux.

— Ah bah ! et comment donc cela, cousine?

— Comment, Ursule, — dis-je à ma cousine, — tu ne te rappelles pas que mademoiselle de Maran nous disait toujours que notre grand'-tante de Surgy et la comtesse de Brionne (une princesse de la maison de Lorraine, monsieur Sécherin, notez bien cela, s'il vous plaît...) avaient la passion de confectionner des caillebottes au jasmin et des tartelettes à la gelée d'oranges, et que le roi Louis XV se trouvait très-heureux quand ces dames consentaient à lui faire part de leurs *œuvres culinaires*, ajoutait mademoiselle de Maran... Encore une fois, est-ce que tu ne te souviens pas de cela?

— Si, si, — dit Ursule, — je l'avais oublié.

— Des tartelettes à la gelée d'oranges... Mais ça doit être très-bon ! — dit madame Sécherin ; — il faudra que j'essaie.

— Eh bien ! *Bellotte*, ça ne te décide pas? Vois donc... Pourtant, puisqu'une princesse de Lorraine faisait des tartelettes... tu peux bien, toi...

— Excusez-moi... Je n'ai aucun goût pour ces distractions-là... — dit Ursule, — je n'ai pas d'ailleurs l'honneur d'appartenir à la maison de Lorraine.

— Mais maman n'appartient pas non plus à la maison de Lorraine, et ça ne l'empêche pas de faire des galettes ; ainsi, tu peux bien...

J'eus pitié de l'impatience d'Ursule, j'interrompis son mari pour lui demander s'il était content de sa manufacture. Il fut ravi de cette question, et entra dans toutes sortes de détails qui véritablement m'intéressèrent beaucoup. Il y a toujours un côté curieux et instructif à chercher et à trouver chez les hommes spéciaux. Une fois dans un milieu

d'idées relatives à des faits qu'il connaissait à merveille, M. Sécherin s'exprima avec facilité, avec justesse et, sinon avec éloquence, du moins avec âme et énergie.

Je me souviens que je lui demandai s'il occupait beaucoup d'enfants dans sa manufacture...

— J'emploie tous ceux que je puis attraper, — me répondit-il en souriant, — et une fois que je les tiens... je ne les lâche plus. Je fais signer un beau et bon dédit aux parents, et il faut bien qu'ils me les laissent le plus long-temps possible.

— Quel avantage trouvez-vous donc à employer des enfants?

— Quel avantage, cousine? celui d'empêcher leurs parents, qui sont souvent égoïstes et durs, de surcharger de travail ces pauvres petits malheureux... Dans ma fabrique, ils ne font que ce qu'ils peuvent faire, apprennent un bon métier, et deviennent honnêtes, laborieux, ayant toujours de bons exemples sous les yeux, car je ne garde jamais de mauvais sujets chez moi : ça me dépense de l'argent, vu que les pauvres enfants me coûtent plus qu'ils ne me rapportent; mais ça m'est égal, c'est mon luxe... et quand je les vois heureux, robustes, travaillant gaiement, ma foi, cousine, je m'aperçois qu'après tout j'ai fait un fameux placement.

— J'admire d'autant plus votre tendresse à ce sujet, mon bon cousin, que j'avais entendu dire que plusieurs de vos confrères...

— Écrasaient les enfants de travail, n'est-ce pas? — s'écria M. Sécherin avec indignation : — les misérables... Tenez, cousine, ça me rappelle une chose que je n'ai jamais dite à ma femme ni à maman, parce que ça n'en valait guère la peine et que ça m'aurait fait passer pour un tapageur; mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais tout vous dire. — Un jour, c'était à mon mariage, j'entre à Paris pour visiter une manufacture; qu'est-ce que je vois? des enfants exténués, maladifs, travaillant plus que des hommes, et pour quel salaire... mon Dieu!... à peine de quoi acheter du pain; ma foi, ça me révolte, je n'en fais ni une ni deux, et je dis au maître de l'établissement qui me le montrait : — Comment avez-vous le courage de faire périr ces petits malheureux à petit feu? car vous les tuez, monsieur! — Mon confrère me répond que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et qu'il n'a pas besoin de mes observations. Je lui réponds, moi, que ça me regarde, que je suis aussi fabricant, et que la cruelle avidité de lui et de ses pareils suffirait pour déconsidérer une profession honorable. Il m'envoie promener, je l'y envoie à son tour; je suis naturellement

doux comme un agneau, cousine; mais quand on m'échauffe les oreilles, je ne réponds pas de moi; enfin je ne sais pas comment ça s'arrange, mais nous en venons aux gros mots; j'ai la main trop leste, mon confrère avait servi, le lendemain nous nous battons. Je n'avais jamais touché le pistolet, mais à la chasse je ne suis pas mauvais tireur. Finalement je lui campe une balle dans le mollet droit, car il se tenait les pieds en dehors comme un maître de danse.

— Mon fils, tu t'es battu! — s'écria madame Sécherin, qui avait écouté cette naïve narration avec toutes les marques d'une anxiété profonde, et elle joignit les mains avec un ressentiment de terreur.

— Allons, j'en étais sûr, voilà maman qui va me bougonner, — me dit tout bas M. Sécherin.

Puis, se levant et allant à elle, il lui dit d'un ton rempli de respectueuse tendresse :

— Voyons, maman, j'ai eu tort, c'est une bêtise de jeune homme; je ne vous en ai pas parlé, parce que cela vous aurait inquiétée.

— Mon enfant! mon pauvre enfant! — dit madame Sécherin en embrassant son fils avec effusion, — que de mal tu me fais...

— Mais, mon Dieu! maman, c'est passé... ainsi! c'est passé.

— Ta naissance aussi est passée, et tous les jours je remercie le Seigneur de m'avoir donné un bon fils, — dit madame Sécherin avec une simplicité touchante en essuyant ses larmes...

Cette scène, qui me prouvait que le mari d'Ursule était, dans l'occasion, aussi courageux, aussi énergique que loyal et dévoué, fut interrompue par une des deux servantes, qui remit une lettre à M. Sécherin.

— Tiens, ma femme, c'est de Chopinelle, — dit-il à Ursule. — Probablement il ne pourra pas venir faire sa partie ce soir.

M. Sécherin décacheta et lut la lettre.

— Il s'agit d'un de vos voisins? — dis-je à Ursule.

— C'est notre sous-préfet, — répondit-elle en rougissant.

Surprise de la voir rougir, je la regardai fixement, non pour l'embarrasser, mais par un mouvement machinal; à mon grand étonnement, Ursule devint pourpre.

— C'est bien cela, — reprit M. Sécherin, — il ne peut pas venir ce soir, il a des circulaires à écrire, car on parle des réélections. C'est un bien charmant garçon que Chopinelle, et un bien bel homme! En voilà un qui est toujours bien mis, et qui fait sa barbe tous les jours, et qui

met des gants. Est-ce que vous ne l'avez pas rencontré dans le monde, Chopinelle... ma cousine?

— Je ne le crois pas... — lui dis-je en souriant... — je ne connais pas ce nom...

— Il va pourtant dans ce qu'il y a de plus huppé comme société quand il est à Paris. N'est-ce pas, ma femme? Il dîne chez les ministres et il est la coqueluche du *noble faubourg*, comme il dit toujours, n'est-ce pas, *Bellotte?*

— Je crois que M. Chopinelle se vante, — dit Ursule d'un ton sec.

— Tiens! comme tu dis cela d'un drôle d'air, toi qui te fâches quand on le contredit et qui l'écoutes toujours comme un oracle!

— Je crois que M. Chopinelle est un menteur, — dit madame Sécherin d'un ton bref.

— Ah! bon! maman, bon!... vous allez vous faire une fameuse querelle avec Ursule si vous dites du mal de son *pays;* car Chopinelle est Parisien comme elle, et par-dessus son valseur privilégié et son accompagnateur de romances : car il a une voix superbe, Chopinelle, n'est-ce pas, *Bellotte?* une voix ronflante comme un tuyau d'orgue. Il faudra que vous chantiez ensemble, pour notre cousine, ce joli duo, tu sais... mais tu sais bien, ce duo que vous avez répété si long-temps, ce duo d'un opéra italien qui finit en... *i.*

Ursule, voulant sans doute interrompre une conversation qui lui était désagréable, dit à sa belle-mère :

— Ma cousine est très-fatiguée de la route... Elle a besoin de repos.

— C'est juste, ma bru... Pardon, madame, — ajouta madame Sécherin en se retournant vers moi. — Mon fils, dis tes grâces.

Les grâces dites, nous rentrâmes au salon.

Je souhaitai le bonsoir à mes hôtes, et je montai chez moi avec Ursule.

— Demain matin, je viendrai t'éveiller, et nous causerons, — me dit-elle d'un air embarrassé. — Ce soir, tu dois être fatiguée... Repose-toi.

CHAPITRE XL.

LA LETTRE.

Le lendemain matin, à mon réveil, j'adressai une longue lettre à Gontran pour le supplier de venir me rejoindre à Rouvray le plus tôt possible. Mon mari devait trouver cette lettre à Paris à son retour de Londres, je pourrais donc le voir avant huit jours. Pour la première fois que j'écrivais à Gontran, j'éprouvais un charme infini à cette douce occupation; j'avais tant à lui dire! A chaque instant j'étais sur le point de lui tout raconter; mais je me souvenais des avis de M. de Mortagne, et je me résignais au silence.

Ma lettre écrite, j'attendis Ursule avec assez d'impatience.

Tous mes souvenirs d'enfance et de jeunesse s'étaient réveillés; les chagrins que je venais d'éprouver avaient développé, mûri mon juge-

ment. Je voyais avec un véritable chagrin ma cousine méconnaître les qualités essentielles, excellentes de son mari. Si outrée que fût la mélancolie qu'Ursule affectait autrefois, je préférais encore cette exagération au ton sec, décidé, presque méprisant, qu'elle me semblait avoir adopté à l'égard de sa belle-mère et de M. Sécherin. En réfléchissant davantage, j'excusai Ursule; elle était seule, sans conseils; et une fois engagée dans une fausse voie, elle devait s'y égarer chaque jour davantage faute d'un avertissement salutaire et ami. Plusieurs fois je pensai à la rougeur, à l'embarras de ma cousine, lorsque son mari avait parlé de ce M. Chopinelle. Dans son isolement, Ursule s'était peut-être montrée quelque peu coquette à l'égard de cet homme. Je résolus de lui parler très-franchement à ce sujet, de la supplier de ne pas s'exposer à de pénibles contrariétés domestiques pour un si misérable sujet.

Madame Sécherin me parut une femme très-sensée, très-ferme, très-observatrice. Elle avait évidemment sur son fils peut-être encore plus d'influence qu'Ursule; il me sembla qu'elle nourrissait contre celle-ci quelque grief secret, et qu'elle se contenait jusqu'à ce qu'un moment opportun lui permît d'éclater. Les personnes de ce caractère, ordinairement prudentes, calmes, opiniâtres, d'un esprit clairvoyant, d'un cœur simple et droit, d'une piété austère, ne connaissent ni ménagements ni tempéraments; une religieuse impartialité leur fait un devoir d'attendre des *preuves* avec une patience invincible; puis, lorsqu'elles se croient dans le juste et dans le vrai, elles deviennent impitoyables.

Ursule entra chez moi.

Après quelques phrases insignifiantes, je lui dis :

— Il faut que je te gronde, ma sœur. Tu n'es pas raisonnable, tu m'avais promis de faire pour ainsi dire l'éducation de ton mari, de le façonner un peu; avec quelques mots gracieux et tendres, tu en obtiendrais tout. Car, j'en suis sûre, moi qui n'ai aucune influence sur lui, en quelques jours je le changerai beaucoup à son avantage.

— Tu es habituée aux miracles. N'as-tu pas ensorcelé ma belle-mère? Mon mari m'a dit ce matin qu'elle raffolait de toi.

— En admettant ce triomphe, tu le vois, est-ce donc si difficile de se faire aimer?

— Ce n'est pas difficile, ma chère Mathilde... C'est ennuyeux, je n'éprouve pas le besoin d'être aimée de madame Sécherin.

— Écoute, Ursule, crois-moi, tu te méprends sur le caractère, sur l'esprit de ta belle-mère.

— Tu lui trouves l'air grande dame... Tu vas maintenant lui découvrir du génie, — dit Ursule en souriant avec ironie.

— Du génie, non, mais beaucoup de pénétration. Continuellement elle observe.

— Que peut-elle observer? Je ne la crains pas.

— Je le crois... Néanmoins pourquoi ne pas la ménager?

— A quoi bon? Je voudrais bien te voir à ma place, ma pauvre Mathilde!

— A ta place je m'amuserais beaucoup.

— Ici?...

— Ici...

— Mais à quoi?

— Je te le dis, à me faire aimer, à essayer mon pouvoir, à opérer des merveilles, à changer ton mari presque en élégant, et à amener ta belle-mère à aller au-devant de toutes les améliorations désirables dans cette maison qui te déplaît tant.

— C'est impossible; tu ne connais pas l'entêtement de madame Sécherin, et l'horreur de mon mari pour tout ce qui est gêne ou contrainte.

— Essaie toujours... Depuis hier, comment ai-je fait, moi, pour être au mieux avec elle?

— Oh! toi, tu es très-séduisante, tu sais plaire, tu sais cacher tes impressions désagréables. Moi, je ne sais rien dissimuler, je suis trop franche. Pendant quelques mois, j'ai été d'une mélancolie profonde, d'une tristesse morne; mon désespoir s'est usé dans mes larmes. Maintenant je me suis endurcie, j'ai tant souffert! Mon cœur est insensible, même à la douleur; je raille, je méprise, j'aime mieux cela.

Depuis le commencement de notre conversation, l'accent d'Ursule avait été nerveux, saccadé, brusque.

— Ma sœur, — lui dis-je, — tu n'es pas dans ton état naturel, tu me caches quelque chagrin...

— Aucun, je te jure, j'ai pris mon parti; lorsque nous aurons assez de fortune pour aller vivre à Paris, j'irai : jusque-là je vis machinalement, fuyant mes rêves de jeune fille, lorsqu'ils viennent quelquefois m'apparaître... malgré moi... car ces souvenirs chéris ne me rappellent que trop et toi... et nos beaux jours... Ah! Mathilde!... Mathilde! tu m'as gâté la vie... — ajouta Ursule.

Après un assez long silence, elle fondit en larmes comme si elle cédait tout à coup à une émotion jusqu'alors contenue.

— Oh! j'étais bien sûre, — m'écriai-je, — que mon amie, que ma sœur me dissimulait quelque chose; que ses paroles brèves et âcres partaient de ses lèvres et non pas de son cœur.

— Eh bien! oui... oui, pardonne-moi... Hier, après le premier mouvement de joie que m'a causé ton arrivée, j'ai été saisie d'un mauvais sentiment; j'ai eu honte de ce qui m'entourait, j'ai eu honte de ma mélancolie habituelle; j'ai craint de te sembler ridicule avec mes larmes éternelles; j'ai voulu être résolue, insouciante, ironique : mais, ce rôle faux, dissimulé, je ne peux le supporter. A toi, devant toi je ne puis mentir... Ta pauvre Ursule ressent aujourd'hui aussi vivement, plus vivement peut-être qu'autrefois, les douleurs de la mésalliance morale qu'elle a contractée. Hier, ce matin, quand je me plaignais de la tristesse de cette habitation, je mentais; de son manque d'élégance, je mentais. Que m'importe le cadre de la vie... lorsque cette vie est à jamais flétrie!... Ah! Mathilde... avec un cœur qui m'eût comprise, l'existence la plus dure, la plus malheureuse m'aurait ravie.

— Pauvre Ursule, je t'aime mieux ainsi; j'aime mieux tes larmes que ton ironique et froid sourire. Pourtant, dis-moi : ton mari semble aller au-devant de tes moindres désirs... Quoique riche déjà, il travaille encore sans relâche pour satisfaire un jour tes goûts d'opulence...

— Tu veux parler, n'est-ce pas, Mathilde, de cette fortune que je lui ai ordonné d'acquérir... afin d'aller briller à Paris? — dit Ursule en souriant avec amertume. — Je te parais bien égoïste, bien cupide, bien vaine, n'est-ce pas?

— Ursule, tu es folle! Je ne dis pas cela.

— Non, non, c'est vrai; pardon, Mathilde. Mais aussi je serais si chagrine si tu me soupçonnais capable de cette honteuse avidité d'argent... Écoute-moi donc. A mon arrivée ici, mon mari parla d'abandonner sa manufacture, de vivre dans le loisir, de me consacrer tous ses instants. Mathilde, te l'avouerai-je! je m'effrayai, plus peut-être encore pour lui que pour moi, de cette vie inoccupée qu'il m'offrait de partager. Nos goûts sont si différents! il y a si peu de sympathie entre nous! et puis je savais qu'il lui en coûtait beaucoup d'abandonner des occupations très-attachantes, des habitudes d'activité qui étaient pour lui une seconde nature, qui étaient presque sa santé... J'aurais si mal récompensé ce grand sacrifice que je ne voulus pas l'accepter. Aussi, afin de rendre mon refus moins pénible pour son amour-propre, afin

de ne pas lui dire : « Ces loisirs que vous voulez me consacrer me seraient indifférents ou pesants, » il m'a fallu trouver un prétexte... Alors j'ai été forcée de feindre je ne sais quelle cupidité, quelle vanité démesurée; alors je lui ai dit qu'au lieu d'abandonner les affaires, il me ferait au contraire plaisir de les continuer jusqu'à ce qu'il eût acquis une fortune assez considérable pour nous permettre de briller à Paris... Une fortune... briller! Mathilde, Mathilde... tu me connais, tu sais le cas que je fais du luxe et de la splendeur; et lors même que mon mari réaliserait la fortune qu'il rêve, hélas! je le sens, je n'en jouirais pas... ma vie s'use lentement et sourdement, ma sœur.

Ursule, en disant ces derniers mots, baissa tristement sa tête sur sa poitrine; elle semblait accablée par une douleur immense. L'expression mélancolique de sa physionomie, la langueur de son regard voilé, étaient tellement d'accord avec ces tristes paroles que, je l'avoue, je crus aveuglément à ce qu'elle me disait. Elle trouvait le moyen de paraître se sacrifier encore à son mari en l'obligeant à travailler sans relâche pour augmenter une fortune déjà considérable. Je poussai l'aveuglement si loin que je m'inquiétai des pressentiments sinistres d'Ursule. Je les combattis vivement.

— Mais enfin, — lui dis-je, — pourquoi rêver un avenir si sombre? pourquoi renoncer à toute espérance?

Ursule me prit les deux mains, attacha sur moi ses yeux bleus noyés de larmes, et murmura d'une voix douloureusement émue :

— Tu parles d'espérance, ma sœur... hélas! je te l'ai écrit le lendemain de cette fatale union, mon espérance, *c'est une pauvre place obscure dans le cimetière du village;* mon avenir, *c'est l'éternité...*

Et Ursule appuya sa tête sur mon épaule en pleurant.

. . . . . .

Peu à peu elle se calma.

Notre entretien avait pris un tel caractère, que je ne voyais pas de transition possible pour lui demander si elle avait été quelque peu en coquetterie avec M. Chopinelle.

Sachant l'exaltation de ma cousine, l'inoccupation de son cœur, je redoutais pour elle les dangers de la solitude; je croyais utile, urgent de lui faire part de mes craintes, je n'hésitai pas.

— Dis-moi, Ursule, voyez-vous beaucoup de monde? — lui demandai-je.

— Quelques parents de mon mari et quelques négociants de Rouvray, avec lesquels il est en relation d'affaires.

— Mais vous n'avez pas d'intimité habituelle?

— Si, un ou deux vieux amis de ma belle-mère, quelquefois le substitut du procureur du roi, et aussi notre sous-préfet.

Ce monsieur Chopinelle...?

— Justement, qui a écrit hier à mon mari, tu sais?

Ursule prononça ces mots si naturellement, avec si peu d'embarras, que je crus mes soupçons sans fondement.

— Et tu as fait de la musique avec lui. Est-il bon musicien?

— Détestable, il chante horriblement faux. Malheureusement M. Sécherin est fort lié avec lui, et j'ai été obligée de subir par politesse je ne sais combien de duos et de répétitions de duos. Ah! Mathilde, — ajouta Ursule en secouant tristement la tête, — te souviens-tu de ce que nous disions : « — Parlée à deux, la musique est une langue di-» vine, sacrée, qu'il ne faut pas profaner! » Aussi combien j'ai souffert d'être obligée de chanter avec cet homme, moi qui pensais comme toi que « c'est seulement avec une personne tendrement aimée qu'on peut » partager ces élans de l'âme, ces accents passionnés que le chant seul » peut rendre! »

Je me rappelai qu'en effet, au fort de notre admiration pour la musique, nous ne comprenions pas comment on osait ou comment on pouvait chanter un duo passionné avec une autre personne que celle qu'on aimait. Les dernières paroles d'Ursule détruisirent tous mes doutes sur sa coquetterie, je ne craignis pas de lui dire en souriant :

— Tu vas bien te moquer de moi... Est-ce que je ne m'étais pas imaginé que tu étais en coquetterie avec ton sous-préfet?

Ursule, malgré les larmes qui tremblaient encore au bout de ses longs cils, partit d'un éclat de rire si franc, si naïf, si bruyant, que j'en restai toute décontenancée.

— M. Chopinelle! — s'écriait-elle à travers ses éclats de rire, — mon Dieu, quelle singulière idée! tu ne sais pas ce que c'est que M. Chopinelle, tu le verras. Ah! mon Dieu... mon Dieu.... être en coquetterie avec M. Chopinelle!!!

Le rire est contagieux : malgré moi, je partageai l'hilarité de ma cousine.

Lorsque cette gaieté fut tout à fait calmée, Ursule, par un de ces brusques revirements d'impressions qui étaient un de ses plus grands charmes, me dit tristement :

— Hélas! Mathilde... une des causes de mon chagrin désespéré, c'est que, vois-tu, je le sens... mon cœur est mort... mort à tout ja-

mais .. Il a été si douloureusement broyé par une souffrance longtemps contenue, que c'est à peine si ce pauvre cœur bat encore; et, ces faibles battements, ton amitié, ton amitié seule les cause... Et puis enfin, ma sœur, — ajouta Ursule avec une dignité touchante, — mon mari manque sans doute de tous les avantages qui inspirent, qui commandent la passion, ce rêve de notre vie, à nous autres femmes; mais il est bon, il est loyal, il est dévoué, et, crois-moi, Mathilde, il me serait aussi impossible de l'outrager... que de l'aimer d'amour.

— Bien, bien, Ursule, je reconnais ton cœur, — m'écriai-je en lui serrant la main.

— Et puis, — dit-elle en souriant d'un sourire si navrant que les larmes me vinrent aux yeux, — je suis comme les pauvres enfants souffrants... Je trouve une sorte de douce consolation à être plainte... et oserais-je jamais me plaindre si j'étais coupable!...

Sans doute, j'étais complétement prévenue en faveur d'Ursule, mais l'esprit le plus défiant, le plus soupçonneux, n'aurait-il pas été désarmé, comme je le fus, par les apparences d'une sincérité si ingénue? La gaieté moqueuse, la sensibilité, la délicatesse, la dignité... Ursule avait tout employé pour me convaincre, je fus convaincue. A cette heure, mieux instruite, je reste toujours confondue, j'oserais presque dire d'admiration (il y a de belles horreurs), en pensant avec quel art infini cette femme savait alternativement faire vibrer toutes les cordes de l'âme, avec quelle dextérité, avec quelle souplesse elle passait des larmes au sourire, de la candeur à la dignité, de l'orgueil à la tendresse pour vous persuader un mensonge. S'attaquant à tout, à votre esprit, à votre cœur, à vos vices, à vos vertus, à vos sympathies, à vos haines, elle ne laissait pas enfin une seule des fibres de votre intelligence, de votre cœur sans l'avoir interrogée. . . . . .

. . . . . .

Vers les trois heures, M. Sécherin était occupé à sa fabrique, madame Sécherin faisait sa sieste accoutumée; j'étais dans le salon avec Ursule, lorsque M. Chopinelle y entra.

M. Chopinelle était un jeune homme brun, d'une figure pleine, colorée, encadrée de favoris noirs; sa taille épaisse, robuste, était sans grâce : il avait des pieds et des mains énormes; ses traits assez réguliers, mais d'une expression commune, devaient lui valoir en province le titre de *beau*. En conséquence de la saison, probablement, il portait un chapeau de paille et une cravate *à la Colin;* une redingote de bouracan vert à boutons de métal, un pantalon rayé de bleu et des souliers

de daim gris complétaient ce costume pastoral. A peine eus-je entrevu cet ensemble vulgaire, que je me sentis absolument rassurée sur la tranquillité du cœur d'Ursule. J'ajouterai, — en m'inspirant un peu de l'esprit et du langage de mademoiselle de Maran, — que M. Chopinelle joignait à ces dehors de *beau Léandre* des rengorgements de satisfaction jubilante doucement contenue par une sorte de réserve officielle, de morgue administrative qui faisait de M. le sous-préfet l'idéal de la sottise dans la suffisance et de la vulgarité dans l'insuffisance.

J'échangeai un malin sourire avec ma cousine. Elle répondit par un salut très-froid aux bruyantes et familières démonstrations de M. Chopinelle. Il me sembla qu'il était entré dans le salon en véritable vainqueur, en ami intime impatiemment attendu. Il restait comme ébahi de l'accueil glacial d'Ursule. Tout à coup M. Chopinelle réfléchit, et s'aperçut sans doute que ses airs conquérants devaient être souverainement déplacés devant une étrangère. Il sourit d'un air capable, et son regard semblait dire à Ursule : — « Soyez tranquille, ne craignez » rien ; je ne vais pas vous compromettre, je dissimulerai parfaitement » notre intelligence. »

Ce manége de fatuité insolente et ridicule me révolta ; alors je ne supposais pas un moment que la conduite de ma cousine eût en rien autorisé les impertinentes affectations de M. Chopinelle.

— Qu'y a-t-il de nouveau à Rouvray, monsieur Chopinelle? — lui dit Ursule en continuant de travailler à sa tapisserie.

— Rien de très-important, madame, si ce n'est administrativement ; — et il ajouta d'un ton important et mystérieux : — On parle d'une dissolution. Ma correspondance m'a absorbé et m'a empêché de venir faire hier la partie de notre gros Tourangeau... Que voulez-vous... avant d'être aimable il faut être fonctionnaire...

Je regardai Ursule. Elle haussa les épaules.

Ces mots : *notre gros Tourangeau*, s'appliquaient sans doute à son mari. Je fus choquée de cette plaisanterie.

M. Chopinelle continua :

— Vous pensez bien, madame, que mes regrets ne se sont pas bornés là, — ajouta-t-il en s'inclinant gracieusement devant Ursule, — mais les affaires d'État avant tout.

— Ma chère amie... M. Chopinelle, sous-préfet de notre arrondissement, — me dit Ursule en m'indiquant M. Chopinelle d'un signe de tête.

Je m'inclinai légèrement.

— Madame arrive de la *capitale?*

— Oui, monsieur.

— Madame va trouver la province bien maussade, bien ennuyeuse, bien stupide! Pour nous autres Parisiens, c'est une véritable Sibérie... un exil; autant aller tout de suite aux antipodes... Vous n'avez pas d'idée, madame, des figures qu'on trouve dans mon arrondissement

et de la vie qu'on y mène; ma parole d'honneur on se croirait chez les Hurons, pour ne pas dire davantage. Heureusement que madame Sécherin a été jetée comme moi sur cette terre étrangère; si madame reste ici quelque temps, nous improviserons une petite colonie parisienne au milieu des sauvages de la Touraine. Madame est sans doute musicienne? — me demanda M. Chopinelle.

Heureusement il se chargea de ma réponse, et ajouta :

— Il n'y a pas à en douter; je parie que madame a une voix charmante; nous transporterons ici la patrie des arts. Madame Sécherin a un délicieux talent; madame Sécherin la jeune, bien entendu : car sa belle-mère n'a jamais su que chanter la messe, ah! ah! ah!... — M. Chopinelle me regarda tout fier de cette impertinence.

Il s'aperçut qu'elle n'était pas de mon goût, et se retourna vers Ursule.

— Monsieur, — lui répondit-elle sèchement, — ce que vous dites de la mère de mon mari me semble parfaitement déplacé.

L'étonnement de M. Chopinelle redoubla.

— Ah çà! vous avez donc quelque chose contre moi, que vous m'accueillez de la sorte? On dirait que je suis un étranger pour vous, dit-il avec un certain dépit.

— En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez me dire. Parlons, si vous le voulez bien, de la route vicinale que vous nous promettez sans cesse, — reprit Ursule avec le plus grand sang-froid.

M. Chopinelle sembla piqué au vif; voulant sans doute justifier le langage familier qu'il affectait à l'égard de ma cousine, il s'oublia jusqu'à dire :

— Je ne sais si c'est la présence de madame qui vous intimide ainsi; mais, ordinairement, avouez que vous me traitez moins cérémonieusement, madame! Je ne suis donc plus l'ami de la maison?... Bien... bien... je me plaindrai à ce cher Sécherin, je vous en avertis.

Si je n'avais pas eu en Ursule une confiance aveugle, insensée, la mauvaise humeur de cet homme, d'ailleurs infiniment mal élevé, m'eût donné beaucoup à penser. Mais je ne vis dans M. Chopinelle qu'un fat ridicule qui voulait à mes yeux abuser d'une apparence d'intimité que la vie de la campagne autorise, pour me faire croire qu'Ursule le voyait avec un certain intérêt. C'est pour donner une idée de la sottise de ce personnage que j'ai cité quelques mots de sa conversation, qui ne fut qu'un fastidieux mélange de lieux communs et de prétentions insupportables. Je n'ai jamais compris qu'on pût trouver un grand plaisir à s'amuser des sots; leur vulgarité, leur niaiserie me répugnent, m'attristent au moins autant que la vue d'une infirmité physique. La froideur et la répugnance que je ne pus m'empêcher de témoigner à M. Chopinelle abrégèrent donc singulièrement sa visite. Après son départ, Ursule me demanda, en riant aux éclats, si je croyais toujours qu'elle s'occupât de ce sous-préfet, s'il était possible de rencontrer un homme plus complétement absurde, et si je n'avais pas honte de mes soupçons à ce sujet.

Je partageai la gaieté d'Ursule, je ne conservai pas le moindre doute sur sa sincérité. M. Chopinelle ne revint pas de quelques jours, à la grande surprise de M. Sécherin, qui ne cessait d'accabler sa femme de questions auxquelles celle-ci répondait avec impatience. Complétement

rassurée au sujet de la coquetterie d'Ursule, au bout de quelques jours je fis une autre découverte qui me charma bien davantage. En ma présence, le ton de ma cousine envers son mari était froid, indifférent, quelquefois dédaigneux; pourtant M. Sécherin ne paraissait pas s'en apercevoir, il semblait l'homme le plus heureux du monde, et, au grand déplaisir d'Ursule, il faisait allusion à mille circonstances qui prouvaient que les meilleurs rapports existaient entre eux, et que sa femme le comblait de prévenances. Plusieurs fois M. Sécherin dit à Ursule en riant et en haussant les épaules : — C'est pourtant parce que notre cousine est là que tu ne veux pas avoir l'air d'être amoureuse de moi.

En effet, après m'être long-temps demandé pourquoi ma cousine dissimulait une conduite si conforme aux conseils que je lui donnais, je fus convaincue que c'était pour conserver toujours le droit de se dire la plus *incomprise*, la plus infortunée des femmes, et pour pouvoir se plaindre à moi de la mésalliance morale à laquelle elle avait été sacrifiée.

Cette conviction me tranquillisa beaucoup sur la destinée d'Ursule.

Pour la première fois je reconnus une sorte de monomanie mélancolique dans les tristesses exagérées qu'elle avait affectées dans notre premier entretien à mon arrivée à Rouvray. Je n'accusai pas ma cousine de fausseté; je la trouvais presque malheureuse d'avoir honte de son bonheur et de ne pas oser avouer qu'ayant reconnu les nobles et généreuses qualités de son mari, elle avait sagement pris son parti sur quelques-unes de ses vulgarités. Une fois bien sûre que ses chagrins n'étaient qu'une prétention, qu'une sorte de coquetterie de souffrance, je n'eus pas le courage de contrarier Ursule à ce sujet : je la croyais, je la voyais parfaitement heureuse; le reste m'était indifférent.

Je fus bien loin de regretter les larmes que j'avais données à ses douleurs supposées. Seulement je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que le complément du bonheur d'Ursule était pour elle de se dire la plus misérable des créatures. Plus j'observais, plus je reconnaissais que l'empire qu'elle avait sur son mari était immense; quelquefois même je doutais que celui de madame Sécherin pût l'égaler.

Celle-ci persévérait toujours à l'égard d'Ursule dans une froideur contrainte qui souvent semblait blesser son fils. Environ huit ou dix jours après la scène que j'ai racontée, M. Chopinelle revint à Rouvray pour y dîner. Il prétexta de nombreuses occupations pour excuser son absence. M. Sécherin l'accueillit avec une parfaite et joyeuse cordialité. Après souper, la nuit venue, au lieu de jouer, selon son habitude, au

piquet avec son fils, madame Sécherin se mit à son rouet. Mon cousin sortit pour aller donner quelques ordres à sa fabrique.

Les fenêtres étaient ouvertes, il faisait un temps magnifique. Ursule et M. Chopinelle causaient assis sur un canapé placé derrière la chaise de madame Sécherin, qui était complétement absorbée par son rouet.

Grâce à l'abat-jour d'une lampe, le salon était plongé dans une demi-obscurité. J'allai m'asseoir près d'une des fenêtres. Le ciel était pur, les étoiles brillantes : je tombai dans une rêverie profonde.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais absorbée dans ces réflexions, lorsque, retournant machinalement la tête, je vis M. Chopinelle, assis près d'Ursule, lui donner une lettre qu'elle serra vivement dans la poche du petit tablier qu'elle portait. J'étais presque complétement cachée dans l'embrasure de la fenêtre; ma cousine, ne pouvant pas me voir, pensait sans doute qu'il m'était impossible de l'apercevoir.

Je me croyais dupe d'une illusion.

A ce moment, madame Sécherin interrompit le mouvement mesuré de son rouet, et, du ton le plus naturel, elle dit à Ursule en tournant à demi la tête :

— Ma bru, venez, je vous prie, me tenir cet écheveau à dévider.

Ursule se leva, s'approcha de sa belle-mère.

Je vois encore cette scène.

Ursule portait une robe de mousseline blanche rayée de rose et un tablier de soie bleu-clair garni de dentelle noire; debout devant madame Sécherin, elle tenait l'écheveau de lin sur ses deux mains élevées. Sans doute ennuyée de l'occupation que lui avait imposée sa belle-mère, elle frappait légèrement le plancher du bout de son joli pied.

Tout à coup, par un mouvement plus rapide que la pensée, madame Sécherin plongea sa main dans la poche du tablier d'Ursule, et saisit la lettre de M. Chopinelle.

— Avec les traîtres il faut user de traîtrise! — s'écria-t-elle d'une voix menaçante. — J'ai tout vu dans cette glace!

Et elle montra une glace placée en face d'elle qui avait dû, en effet, réfléchir ce qui venait de se passer derrière sa chaise.

— Madame! — dit Ursule en pâlissant.

— Il y a long-temps que je vous surveille, — répondit madame Sécherin. — Mon fils va tout savoir.

CHAPITRE XLI.

LA NUIT PORTE CONSEIL.

Cette scène s'était passée si rapidement, que j'eus à peine le temps de m'approcher de madame Sécherin et de lui dire :

— Au nom du ciel, madame, parlez plus bas; on peut vous entendre, votre fils va rentrer d'un moment à l'autre.

— Il me tarde qu'il soit ici, — répondit cette femme inflexible.

M. Chopinelle restait anéanti, stupéfait; debout auprès d'Ursule, il ne put prononcer une parole.

— Madame, — m'écriai-je à mon tour, — ma cousine est plus imprudente que coupable.

— Mon pauvre fils... mon pauvre fils! — dit madame Sécherin sans me répondre, en regardant avec douleur la lettre qu'elle venait de surprendre. — Et pour cette femme, il se tue de travail! et pour cette femme, il oublie quelquefois sa mère... Mais le bon Dieu est juste; oui, oui, il est juste... il ne permet pas que les coupables soient impunis.

Elle sonna.

Une servante vint.

— Allez dire à mon fils de venir me parler à l'instant même, il doit être à la fabrique, — dit madame Sécherin.

La servante obéit.

Je regardai Ursule; son calme imperturbable me confondait.

— Vous allez être enfin traitée comme vous le méritez, — lui dit madame Sécherin avec indignation en montrant la lettre; — mon fils va tout savoir...

Ursule avait repris tout son sang-froid.

Elle regarda sa belle-mère de l'air du monde le plus naïvement étonné et lui dit :

— En vérité, madame, je ne comprends pas vos reproches, je ne sais pas à quoi vous faites allusion en me disant que je serai traitée comme je le mérite; il me semble qu'avant de m'accuser vous devriez ouvrir cette lettre, si cette lettre cause votre courroux, et vous assurer de ce qu'elle contient...

Madame Sécherin leva vivement la tête et regarda ma cousine avec une profonde surprise. .

— Comment! vous osez dire... — s'écria-t-elle.

— Mon Dieu, madame, rien de plus simple... Le jour de la fête de mon mari arrive bientôt. J'ai chargé monsieur (elle montra M. Chopinelle) d'une commission relative à une surprise que je ménage à M. Sécherin. Prévoyant le cas où M. Chopinelle ne pourrait m'entretenir seule de cette commission, et voulant que tout ceci demeurât secret, je l'avais prié de m'écrire un mot à ce sujet.... Voilà ce grand mystère... et tout uniment ce dont il s'agit, madame...

Soulagée d'un poids énorme, je me jetai au cou d'Ursule. Elle s'était exprimée d'une manière si simple, si naturelle, si naïve, que je me reprochai amèrement de l'avoir soupçonnée.

Je dis à madame Sécherin : — Vous le voyez, madame, vous vous êtes trompée.

Madame Sécherin resta stupéfaite.

Elle regardait fixement la lettre qu'elle tenait entre les mains, et semblait ne pouvoir croire à ce qu'elle entendait.

— Comment, — disait-elle en se parlant à elle-même, — je me serais trompée à ce point! Depuis tant de temps que je les observe!... Mais non, non, — reprit-elle vivement en décachetant la lettre, — le cœur d'une mère ne se trompe pas... Pourquoi ressentirais-je tant

d'aversion contre cette femme? Je ne suis ni injuste ni haineuse, moi... Non... non... il faut qu'elle soit coupable, elle est coupable!

Elle s'approcha de la lampe pour lire la lettre, et chercha ses lunettes.

La physionomie de ma cousine resta impassible.

Elle dit en souriant à M. Chopinelle :

— Allons, monsieur... adieu notre surprise.

Le sous-préfet regarda ma cousine d'un air stupide, effaré, puis il prit brusquement son chapeau et se précipita vers la porte.

Il y rencontra M. Sécherin.

Celui-ci le saisit par le bras, le retint et lui dit en riant : — Comment, vous vous en allez déjà, Chopinelle? Est-ce que vous êtes fou? Et ma revanche à l'écarté que vous devez me donner? Allons donc, allons donc, on ne m'échappe pas comme ça.

— Enfin voilà mon fils, — s'écria madame Sécherin, qui tenait toujours la lettre ouverte sans y avoir encore jeté les yeux, — tout va s'éclaircir.

M. Sécherin avait ramené avec lui M. Chopinelle et le tenait toujours par le bras. — S'éclaircir! quoi donc, maman? — dit-il.

— Oh! mon ami! une bien terrible aventure, — se hâta de dire Ursule avec gaieté. — Figurez-vous que M. Chopinelle m'a remis tout à l'heure une lettre en secret... Mon Dieu, oui... très-mystérieusement, tout comme s'il se fût agi d'une véritable déclaration d'amour. Maintenant savez-vous ce que c'est que cette lettre?... Hélas! il faut bien se décider à vous l'apprendre... Elle contient quelques renseignements relatifs à une surprise que je vous ménageais pour le jour de votre fête, et dont j'avais chargé M. Chopinelle; comme il était fort probable que je n'aurais pas l'occasion de m'entretenir seule avec monsieur, je l'avais prié de m'écrire ce qu'il ne pourrait pas me dire, afin que personne ne se doutât de rien. Malheureusement maintenant, voilà tout ébruité, je ne pourrai pas jouir de ma surprise...

— Tiens... tiens, mais c'est juste, c'est après-demain la Saint-Benoît, — dit M. Sécherin. — Comment, ma femme, tu me gâtes comme ça? Et tu prends ce cher Chopinelle pour complice? Ah! ah! monsieur le sous-préfet, vous voulez vous liguer avec ma femme? — ajouta-t-il en riant aux éclats. — Ah! vous complotez tous deux pour me faire des surprises?

— Une surprise! — dit madame Sécherin en jetant un regard perçant sur Ursule, — nous allons bien voir.

Elle déplia la lettre.

M. Chopinelle devint livide.

Je frissonnai ; un affreux pressentiment me dit qu'Ursule, par une présence d'esprit qui me confondait, et à l'aide d'un mensonge audacieux, n'avait fait que retarder un éclat terrible.

Voyant l'émotion du sous-préfet, je fus persuadée que cette lettre était une lettre d'amour. Je voulus à tout hasard tenter une dernière fois de sauver Ursule ; je m'écriai, en tâchant de cacher l'altération de ma voix :

— Vous savez, mon cher cousin, que ces sortes de surprises sont sacrées, qu'il faut les respecter.

— Je le crois bien ! ainsi, maman, je vous en prie, ne lisez pas cette lettre, rendez-la à Ursule, afin qu'elle et son complice puissent machiner ensemble leurs scélératesses ; je ferai semblant de ne rien savoir.

— Donnez, donnez la lettre, madame ! — s'écria M. Chopinelle en avançant la main.

Cette main tremblait comme la feuille.

Je crus que tout était perdu.

A ce moment Ursule, qui n'avait pas quitté sa belle-mère des yeux, et qui s'était approchée d'elle peu à peu et sournoisement, saisit la lettre en riant aux éclats et s'écria :

— Ma bonne maman, il n'y aura pas de préférence... Ni vous non plus, vous ne connaîtrez pas cette surprise.

— Bravo !... bravo !... sauve-toi, ma petite femme, sauve-toi ! — s'écria M. Sécherin.

Ursule sortit rapidement.

Je la suivis machinalement, ainsi que M. Chopinelle ; une fois hors du salon, il s'écria d'un air éperdu en s'essuyant le front :

— Quel sang-froid !... elle nous a sauvés...

Ah ! quelle femme !! quelle femme !!

— Dès que nous fûmes seuls, ma cousine déchira la lettre et en mit les morceaux dans la poche de son tablier.

— Ah ! Ursule, — lui dis-je d'un ton de reproche, — j'en tremble encore ! quelle terrible leçon ! Dieu veuille qu'elle ne soit pas perdue.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir une fameuse présence d'esprit... Sans vous, tout était découvert. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, — dit M. Chopinelle d'un air consterné. — Ah ! Ursule... quelle femme vous êtes !

Si j'avais pu conserver le moindre doute, ces dernières paroles de M. Chopinelle, son émotion, eussent suffi pour m'éclairer.

Ma cousine nous regarda tous deux avec les marques du plus grand étonnement, se mit à rire et me dit :

— Ah çà ! entre nous, ma bonne Mathilde, parles-tu sérieusement? à qui donc en as-tu avec ta *terrible leçon?* Pourquoi me dis-tu cela? quel rapport ont ces *terribles* paroles avec une innocente surprise qui a failli être découverte? ne dirait-on pas qu'il s'agit de quelque chose de grave ! ne vas-tu pas croire, comme ma belle-mère, qu'il s'agit d'une déclaration d'amour? — ajouta-t-elle en riant aux éclats.

Cette assurance railleuse et effrontée m'effrayait et me rendait muette.

Le sous-préfet, non moins stupéfait que moi, me regarda et s'écria sottement :

— C'est étonnant... c'est à ne pas croire ce qu'on entend. Ah ! quelle femme !

Ursule redoubla d'éclats de rire et dit

— Et vous aussi, monsieur Chopinelle ! vous vous troublez... vous pâlissez... vous vous extasiez sur ma présence d'esprit qui a empêché, dites-vous, que tout ne fût découvert? En vérité, je suis désolée des émotions que je vous ai causées en vous chargeant de cette pauvre commission. Mais savez-vous que vous êtes fort peu adroit? — ajouta-t-elle avec un sourire méprisant; — mais savez-vous que votre air empêtré, effaré, aurait suffi pour donner une apparence de vraisemblance aux soupçons de ma belle-mère?.. Pour un futur homme d'État, vous êtes bien peu maître de vous... et à propos d'une niaiserie encore... Que serait-il donc arrivé, je vous le demande, s'il se fût agi de quelque chose de sérieux? Je doute fort que vous fassiez votre chemin dans la politique, mon pauvre monsieur Chopinelle.

— Comment, — m'écriai-je malgré moi, indignée de tant d'audace, — si ton mari eût ouvert cette lettre !

— Il savait quel était le cadeau que je voulais lui donner pour sa fête; notre surprise était manquée, voilà tout...

Et Ursule me regarda fixement sans rougir.

Ses traits étaient aussi calmes, aussi riants qui si elle eût dit la vérité.

Nous étions restés sous le vestibule.

M. Sécherin nous rejoignit, souriant toujours, gai toujours comme d'habitude.

Ursule s'écria, dès qu'elle les vit :

— Votre mère est bien fâchée de mon enfantillage, n'est-ce pas? Après tout, ce que j'ai fait était très-mal. Mon Dieu... mais maintenant j'y pense, savez-vous que j'avais l'air de craindre que vous ne lussiez cette lettre! Tenez, je suis sûre que votre mère vous aura parlé dans ce sens; et elle aurait eu raison, car les apparences semblent être contre moi.

— Ah! ah! ah! — dit M. Sécherin en riant aux éclats. — Est-ce que tu es folle... avec tes apparences? Au contraire... à mon grand étonnement, au lieu de se fâcher de ce que tu lui avais ôté la lettre des mains, quand tu as été partie, maman m'a regardé fixement sans me dire un mot; puis elle m'a demandé mon bras, et elle est rentrée dans sa chambre : je n'ai pas pu en tirer une parole.

Ursule secoua tristement la tête, et dit : — Voyez-vous, mon ami, j'en étais sûre; voilà votre mère fâchée contre moi. Que je m'en veux donc d'avoir agi ainsi comme une étourdie! Tenez... je ne me le pardonnerai jamais.

Et une larme brilla dans les yeux d'Ursule.

— Allons, allons, — s'écria son mari d'un air attendri, — voilà que tu vas te bouleverser, te faire du mal pour une bêtise... Quand je te dis que maman n'a pas prononcé un mot; voyons, sois donc tranquille.

— C'est justement pour cela : son silence m'accuse, elle est profondément blessée, elle aura au moins pris cette folie pour un manque d'égards de ma part.

M. Chopinelle s'esquiva pendant que M. Sécherin consolait Ursule.

Je prétextai d'une migraine pour monter chez moi.

Ursule et son mari m'accompagnèrent jusqu'à ma porte, et me souhaitèrent le bonsoir.

Je restai seule.

Ursule était coupable... je ne pouvais pas conserver le moindre doute à ce sujet. Mon cœur se serra; j'éprouvai une des plus douloureuses angoisses que j'aie jamais ressenties. Ursule m'avait menti!... toujours menti! Elle était fausse; sa mélancolie éplorée, sa tristesse rêveuse, ses besoins d'idéalité, ses scrupules qui s'effarouchaient de ce qui n'était pas d'une délicatesse exquise, tout cela n'était qu'un jeu, qu'une apparence. Je m'étais apitoyée sur ses souffrances morales, et elle ne souffrait pas; elle avait commis une faute, et cela même sans l'excuse de la passion, de l'entraînement que peut inspirer un homme éminemment doué. Elle avait sacrifié ses devoirs à un homme ridicule dont elle

rougissait, car elle le raillait, car elle le reniait avec une imperturbable assurance. Dans cette scène qui pouvait la perdre, son front était resté calme, intrépide; elle avait conjuré l'orage qui allait éclater, avec une présence d'esprit, avec un sang-froid, avec une audace qui m'épouvantaient.

Ces découvertes me firent un mal horrible.

Hélas! je l'avoue à ma honte, peut-être l'amertume de mon désillusionnement s'augmenta-t-elle encore du dépit qu'on éprouve toujours d'être dupe de sa propre bonté. Pourtant non... non... plus je rappelle mes souvenirs, plus il me semble que je fus surtout accablée de cette pensée : que je n'avais plus de sœur, que celle en qui je mettais tant d'espérance n'était plus digne de cette amitié.

Je passai une nuit triste et agitée.

Le lendemain matin, à mon réveil, ma femme de chambre me dit que M. Sécherin était déjà venu plusieurs fois savoir quand je pourrais le recevoir; il avait absolument à me parler. Assez inquiète, je m'habillai à la hâte, j'envoyai chercher mon cousin. Il vint bientôt, il me parut triste et soucieux.

— Qu'avez-vous à me dire, mon cher cousin?

— Quelque chose de très-grave... ma cousine. Comme vous êtes de la famille, et la meilleure amie de ma femme, nous ne devons pas avoir de secret pour vous... Devinez ce qui m'arrive? Une tuile qui me tombe sur la tête. Jamais je ne me serais douté de cela... Mais quand les gens âgés se mettent quelque chose dans la tête...

— Je ne comprends pas, mon cousin.

— Vous seriez-vous jamais douté que maman fût dure et injuste pour ma pauvre femme? — s'écria-t-il. — Eh bien! cela est pourtant. Cette nuit, Ursule m'a tout conté en fondant en larmes, j'en avais le cœur navré; croiriez-vous que, quand je ne suis pas là, maman la traite avec injustice? qu'elle la bourre, qu'elle la gronde?... et Ursule... comme une pauvre brebis du bon Dieu qu'elle est, souffrait tout cela sans se plaindre! Il a fallu la scène d'hier pour combler la mesure.

— La scène d'hier?

— Mais oui... certainement... Ursule m'a tout raconté... Les soupçons absurdes de maman à propos de cette lettre de Chopinelle, c'est ça surtout qui a profondément blessé ma femme; et il y avait bien de quoi. Car enfin, comme ma femme me le disait cette nuit : « Tu com-» prends bien, mon pauvre loup, que tant qu'il s'est agi de choses in-» différentes, j'ai pu me taire; mais maintenant il s'agit d'un soupçon

» qui porte atteinte à ton honneur et au mien, je ne puis me résigner » plus long-temps au silence envers toi. Ce serait presque avouer que » ta mère a raison de m'accuser. » Mais voilà ce que c'est, — s'écria M. Sécherin, — les belles-mères et les brus, c'est le feu et l'eau, c'est le diable à confesser. J'aurais dû m'attendre à cela; et encore non, car ma pauvre femme ne soufflait jamais un mot, elle cédait en tout à maman... Elle est si bonne! si excellemment bonne!

Et il se mit à marcher avec agitation.

Je vis qu'Ursule, dans la crainte d'être prévenue par sa belle-mère, avait tout avoué à son mari, et usé de son influence pour s'innocenter complétement. Quoique je fusse indignée de la conduite d'Ursule et peinée de l'aveuglement de son mari, je ne voulus pas dire un mot qui pût éveiller ses soupçons, mais je tâchai de calmer l'irritation qu'il semblait avoir contre sa mère.

— Tout ceci s'apaisera, mon cher cousin, — lui dis-je; — vous le savez, le cœur d'une mère est toujours un peu ombrageux, un peu jaloux. C'est le défaut de la véritable tendresse.

— Aussi, je ne lui en veux pas, à la *bonne femme*. Je n'aurais d'ailleurs qu'à lui dire une chose bien simple : Vous prétendez, maman, que Chopinelle fait la cour à ma femme depuis trois mois; eh bien! c'est justement depuis trois mois que ma femme est plus gentille pour moi qu'elle ne l'a jamais été... Mais c'est que c'est vrai, cousine; vous n'avez pas idée comme depuis trois mois surtout Ursule me câline, comme elle me gâte : c'est mon *gros loup* par-ci, mon *bon chien* par-là; car Ursule fait comme votre tante voulait que je fisse, c'est une justice à lui rendre, elle garde tous ces jolis petits noms-là pour quand nous sommes seuls. Enfin c'est pour vous dire que, depuis trois mois, jamais, jamais je n'ai été plus heureux, plus gai, plus content. Ce ne sont pas des rêves, des propos, cela!... C'est la vérité, je l'ai éprouvé, je l'éprouve. Aussi, tout ce que maman me dirait ou rien, ce serait la même chose... Ah! ah! ah! — ajouta-t-il en riant sincèrement, — ma femme amoureuse de Chopinelle... Peut-on avoir une idée pareille? mais c'est du délire... Et comme Ursule me le disait encore cette nuit, si ça n'avait pas été pour ne pas faire une malhonnêteté à Chopinelle, et le butter contre le chemin vicinal qui me serait si nécessaire à ma fabrique, il y a beau temps qu'elle l'aurait envoyé promener avec ses duos; il l'ennuyait à périr, il lui écorchait les oreilles : car, au lieu de chanter, il paraît qu'il crie comme un diable enrhumé, à ce que dit Ursule. Ça m'avait toujours bien fait un peu cet effet-là, mais, comme je

ne m'y connais pas, je n'avais rien dit... ni Ursule non plus, de peur de me contrarier en se moquant de mon ami intime. Je vous demande un peu où il faut que maman ait la tête pour imaginer de pareilles choses? Un gros garçon si bêtement fat! Enfin, il faut qu'il soit bien ridicule, Chopinelle, puisque ma pauvre Ursule, malgré ses larmes, en a tant plaisanté cette nuit, que nous avons fini par en rire comme deux enfants. Elle est si drôle, si gaie, ma femme, quand elle s'y met... Vous n'avez pas d'idée de ça, cousine, parce que, devant vous, elle s'observe dans la crainte de vous paraître mauvais ton... Mais, entre nous, il n'y a pas de petite réjouie comme elle, c'est pour cela que ça m'affecte tant de la voir triste. C'est qu'aussi il faut avoir un cœur de pierre pour l'affliger, pauvre cher agneau... Et maman, qui est si bonne d'ordinaire, va justement la prendre en grippe... elle... elle...

— Je suis sûre, mon cousin, qu'Ursule n'a rien à se reprocher; mais, vous le savez, la vieillesse est soupçonneuse... Et puis, enfin, il me semble que madame votre mère ne vous a rien dit contre votre femme jusqu'à présent?

— Non, sans doute; mais, tenez, ça ne va pas manquer d'arriver; maintenant je comprends l'air que maman avait hier soir. C'est dans son caractère de ne rien faire à demi, voyez-vous... Ce silence-là présage une forte scène; je connais maman; elle ne dit que quand elle a à dire, mais alors... elle devient terrible...

— Les familles les plus unies ne sont pas à l'abri de ces discussions, vous le savez, mon cousin... mais ces légers orages passent et s'oublient bientôt.

— Sans doute, mais après ça, comme me disait Ursule, pour éviter ces orages dont vous parlez, peut-être pour nous comme pour maman, serait-il mieux de vivre un peu plus séparés... Il y a à deux portées de fusil d'ici une très-jolie maison à vendre; nous nous y établirions avec ma femme en laissant ceci à maman : vous comprenez, elle serait bien plus à son aise... Car, après tout, comme disait Ursule, c'est pour maman... ce que nous en ferions.

— Quitter votre mère, mon cousin... prenez garde... depuis si longtemps elle est habituée à vivre près de vous!

— Oh! ce ne serait pas la quitter; nous la verrions tous les jours, plutôt deux ou trois fois qu'une... Et puis, vous concevez, Ursule a la poitrine très-délicate, malgré son air de bonne santé; les heures de repas de maman sont si différentes de celles dont ma femme avait l'habitude, qu'elle a toutes les peines du monde à s'y faire. A la longue,

elle en tomberait malade. Elle a lutté tant qu'elle a pu sans me rien dire, la pauvre petite, mais à cette heure elle m'a avoué qu'elle ne pouvait plus tenir.

— Ainsi, mon cousin, vous voilà presque décidé à vous séparer de votre mère. Cette résolution est bien grave; il me semble qu'elle a été prise très-brusquement : hier vous n'y songiez pas.

— Non, sans doute... c'est-à-dire quelquefois ma femme m'en avait parlé à bâtons rompus; mais cette nuit elle m'a fait comprendre qu'après tout ce qui s'était passé ça serait pour maman et pour nous le parti le plus convenable, et je suis tout à fait de son avis... Maintenant que je sais que maman est injuste envers ma femme, tôt ou tard ça jetterait du froid dans nos relations. Est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons raison d'agir ainsi, ma cousine? Oh ! d'abord, Ursule m'a dit : Avant tout, consulte Mathilde et suivons son conseil.

— Puisque vous me demandez mon conseil, je vous engagerai à

patienter encore. Votre pauvre mère ne s'attend pas à cette séparation soudaine; ce serait pour elle un coup terrible.

— Vous croyez, cousine?

— Mais vous, n'en éprouveriez-vous donc aucun?

— Certes, j'éprouverais un affreux chagrin s'il s'agissait de quitter maman tout à fait... je ne sais pas même si je pourrais m'y résoudre; mais il ne s'agit que de nous aller établir à deux petites portées de fusil de cette maison, pas davantage...

— Malgré tout, croyez-moi, cette détermination lui serait très-pénible; ne vous pressez pas... croyez-moi, attendez... réfléchissez...

Une des servantes de madame Sécherin entra, et dit à mon cousin :

— Monsieur, madame Sécherin vous dit de venir la trouver; elle prie aussi madame de vouloir bien vous accompagner. Elle attend dans la *chambre aux trois fenêtres*...

— Dans la chambre de feu mon père!... — dit mon cousin en me regardant avec un étonnement mêlé de crainte; — qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire? Depuis la mort de papa, ma mère ne va jamais dans cette chambre que pour prier; c'est pour elle comme une chapelle... Tenez, cousine, vous n'avez pas d'idée de la tristesse, de la peur que ça me cause... Je connais ma mère, il va se passer quelque chose de très-grave.

Très-étonnée d'être aussi convoquée par madame Sécherin, je suivis mon cousin avec un noir pressentiment. J'ai conservé un long ressouvenir de cette scène de famille. Il me semble qu'elle a dû bien des fois se renouveler. Les sentiments qui s'y trouvaient en jeu étaient, sont et seront toujours profondément *humains*. L'entretien que je venais d'avoir avec M. Sécherin me prouvait évidemment ce que j'avais à moitié deviné, qu'Ursule, loin de souffrir de la vulgarité de son mari, affectait de la partager, afin d'assurer davantage encore son influence sur lui. La ruse, l'habileté de ma cousine m'effrayèrent. J'eus hâte de quitter Rouvray, je me repentis d'y être venue; un secret pressentiment me disait que ce voyage me serait fatal. En me rappelant mon enfance, les humiliations que mademoiselle de Maran avait fait souffrir à ma cousine à cause de moi, en comparant ma position à la sienne, je commençai à me persuader que, malgré ses continuelles assurances d'affection, Ursule était trop fausse, trop perfide, trop intéressée pour n'être pas aussi profondément envieuse. Je sentais vaguement qu'elle ne pouvait pas m'avoir pardonné les avantages apparents que j'avais toujours eus sur elle, et que tôt ou tard elle chercherait à s'en venger. Le sang-froid,

l'audace que je lui avais vu développer la veille m'épouvantaient. Une femme aussi jeune, aussi belle, aussi hardie, aussi adroite, aussi perverse, me paraissait la plus dangereuse créature du monde. Ne rougissant de rien, osant tout, mentant avec une imperturbable effronterie, joignant le don des larmes touchantes au plus séduisant sourire... spirituelle, charmante et *sans âme*... que ne pouvait-elle pas entreprendre? qui pouvait lui résister? à quoi ne réussirait-elle pas? En suivant M. Sécherin pour aller rejoindre sa mère, je songeais à l'adresse infinie avec laquelle Ursule avait préparé son mari aux révélations que madame Sécherin allait sans doute lui faire.

J'entrai avec mon cousin dans la chambre où l'attendait sa mère.

CHAPITRE XLII.

LA FEMME ET LA BELLE-MÈRE.

Il y avait quelque chose d'imposant, de lugubre, dans l'aspect de cet appartement, qui avait été celui de feu M. Sécherin. Sa veuve, par un pieux souvenir, avait laissé cette pièce dans l'état où elle se trouvait lors de la mort de son mari. Çà et là, sur les meubles, on voyait quelques fioles encore remplies de médicaments; sur un bureau, une lettre à demi écrite, sans doute la dernière que la main de M. Sécherin eût tracée... était recouverte d'un globe de verre...

Cet appartement, toujours fermé, était humide, froid comme un sépulcre, sa tenture sombre; le faible jour qu'y laissait pénétrer une persienne entr'ouverte augmentait encore la désolante tristesse de ce séjour, où tout rappelait d'une manière si frappante et si funèbre l'agonie et la mort. Malgré moi je frissonnai; mon cousin pâlit et s'approcha de sa mère avec une crainte respectueuse.

Madame Sécherin était, selon son habitude, vêtue de noir; elle avait substitué un bonnet de veuve au bavolet blanc qu'elle portait ordinairement. Ses cheveux en désordre s'échappaient de cette triste coiffure, ses sourcils gris étaient froncés, ses lèvres contractées douloureusement; sa physionomie avait un caractère de tristesse, de souffrance et de sévérité, qui m'émut et qui m'imposa profondément.

Tout à coup, sans proférer une parole, madame Sécherin tendit ses bras à son fils; il s'y jeta en pleurant, pendant quelques moments il tint sa mère étroitement embrassée.

M^lle SÉCHERIN

Celle-ci disait d'une voix étouffée : — Mon enfant... mon pauvre enfant... du courage...

M. Sécherin essuya ses yeux et dit à sa mère avec émotion :

— Mon Dieu, maman! pourquoi nous faire venir ici, dans la chambre de mon père? Ça vous rappelle, à vous et à moi aussi, de bien cruels moments; cela vous fait mal... ça n'est pas raisonnable.

— Cet endroit est sacré pour moi, mon enfant; tu le sais, j'y viens souvent prier... C'est comme un saint lieu... Il me semble que ton pauvre père me voit et m'entend mieux quand je suis ici.

Puis s'adressant à moi :

— Madame, vous êtes de la famille, vous êtes un ange de vertu, de bonté... C'est pour cela que je me suis permis de vous appeler... Vous avez de l'amitié pour mon fils, vous savez s'il est honnête et bon, vous ne nous abandonnerez pas? Vous ne serez pas contre nous? vous serez pour la justice, n'est-ce pas?

Et madame Sécherin tendit vers moi ses mains tremblantes.

— Madame... je ne sais en quoi je puis...

— Je vais tout vous dire... et quoique cette malheureuse femme vous appelle sa sœur, vous serez juste... j'en suis bien sûre... vous ne pouvez avoir rien de commun avec les méchants.

M. Sécherin me regarda, me fit un signe d'intelligence comme pour me dire qu'il devinait la pensée de sa mère. Celle-ci prit la main de son fils dans les siennes, le regarda avec une sollicitude touchante et lui dit d'une voix profondément émue ·

— Mon enfant, s'il t'arrivait un grand malheur, tu viendrais à moi, n'est-ce pas? tu te consolerais près de moi... Je te tiendrais lieu de tout ce que tu aurais perdu... tu ne serais jamais tout à fait malheureux, puisque tu m'aurais, n'est-ce pas?

— Mais, maman... pourquoi me dire cela?

— Écoute, écoute; je te dis cela pour te prouver que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui sont bons et honnêtes... entends-tu? Si un cœur faux et méchant les trompe, eh bien! ils trouvent, pour se consoler, un cœur tout dévoué à eux... le cœur d'une mère... et avec cela ils oublient les indignes créatures qui les abusent... Du courage, mon pauvre enfant... du courage.

Sans doute madame Sécherin voulait et croyait préparer son fils au terrible coup qu'elle allait lui porter en lui révélant la conduite d'Ursule. M. Sécherin me parut impatient de ces préliminaires. Enfin sa mère, ne pouvant contraindre davantage son indignation, s'écria :

— Il faut *la* quitter... *l'*abandonner sans la revoir... entends-tu? Voilà ce qu'*elle* mérite... Mais je te resterai, moi...

— Mais, encore une fois, maman, expliquez-vous...

— Eh bien!... mon fils...

— Eh bien!...

— Mon fils, ta femme te trompe... — dit madame Sécherin d'une voix émue en regardant mon cousin avec effroi.

Elle s'attendait à une crise violente; que devint-elle lorsqu'elle vit son fils hausser les épaules en disant simplement :

— Tenez, maman, laissons cela; je sais ce que vous voulez dire... Vous voulez parler de Chopinelle? Eh bien! entre nous, ça n'a pas le bon sens.

Il est impossible de peindre la stupeur de madame Sécherin en entendant son fils accueillir ainsi cette révélation qu'elle croyait si accablante. Son instinct de mère l'éclaira tout à coup; elle s'écria : — Elle m'a prévenue, elle m'a prévenue! — Et elle cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien! oui... — s'écria son fils, — oui, ma femme m'a prévenu qu'hier vous avez semblé croire que la lettre que lui avait remise Chopinelle était une lettre d'amour; elle m'a prévenu que vous croyiez que cet homme l'aimait, et qu'elle l'aimait aussi... Eh bien, maman, vous vous trompez... vous avez mal vu... Ne parlons plus de cela, et embrassez-moi... Seulement, si j'avais été moins confiant envers Ursule que je ne le suis,... ça aurait pu me faire beaucoup de peine... car ça m'aurait donné des soupçons sur ma pauvre petite femme.

Mon cousin paraissait si complétement rassuré, si aveuglément persuadé de l'honnêteté de sa femme, que sa mère voulut frapper un coup terrible, décisif, pressentant que des ménagements seraient inutiles. Elle se leva droite, calme, imposante; elle leva les mains au ciel et s'écria avec un accent inspiré qui semblait partir du plus profond de ses entrailles :

— Par la mémoire sacrée de votre père... aussi vrai que Dieu est au ciel... que je sois punie comme sacrilége pour l'éternité si votre femme n'est pas coupable...

Cette accusation était formidable... Ce serment solennel avait une telle autorité dans la bouche d'une femme pieuse et austère, que M. Sécherin, malgré sa foi profonde dans Ursule, devint pâle comme un linceul.

Immobile, les yeux fixes, il contemplait sa mère avec une angoisse

indicible. Je fus aussi étonnée qu'effrayée de l'expression de douleur, de rage, de désespoir qui, durant un instant, donna un caractère d'énergie presque sauvage aux traits de M. Sécherin ordinairement si débonnaires.

— Les preuves... les preuves de cela, ma mère!... — s'écria-t-il.

— Des preuves, tu demandes des preuves... et je t'ai juré et je te jure par la mémoire sacrée de ton père! — dit madame Sécherin d'un ton de douloureux reproche.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... est-ce possible! est-ce possible! — s'écria M. Sécherin en cachant sa tête dans ses mains avec accablement. Sa mère continua :

— Hier j'avais une preuve entre les mains, j'en suis bien sûre... mais ce démon me l'a arrachée... J'ai été si bouleversée de son audace que je n'ai pas pu dire un mot... Et puis je voulais encore une fois bien me recueillir, bien demander au bon Dieu ce que je devais faire... Toute cette nuit j'ai pensé à cela... Je me suis rappelé ce que j'avais vu, leurs signes d'intelligence, leur manége. J'ai prié le ciel de m'éclairer; ce matin je suis venue ici, je me suis mise à genoux, j'ai supplié ton pauvre père, qui nous voit et qui nous entend, de m'inspirer aussi... Mes prières ont été exaucées... Je me suis sentie si convaincue de ce que je te dis que j'en fais le serment... entends-tu? le serment sacré... Tu me connais... je mourrais plutôt que d'accuser un innocent; je ne damnerais pas mon âme pour l'éternité par un sacrilége!... Il faut donc que ce soit une révélation d'en haut qui me dise que cette malheureuse est coupable.

— C'est vrai! ma mère ne ferait pas un sacrilége; il faut qu'elle soit bien sûre. Et pourtant... mon Dieu!... que croire?... que croire?... — murmurait M. Sécherin d'une voix sourde, en appuyant avec violence ses deux poings fermés sur son front.

Sa mère leva les yeux au ciel d'un air suppliant, puis s'approcha de son fils, appuya ses deux mains vénérables sur ses épaules, et lui dit avec un accent de pitié, de tendresse ineffable :

— Il faut croire ta mère, car le bon Dieu l'inspire, mon pauvre enfant; il m'a sans doute choisie pour te porter ce coup cruel, parce que je puis te consoler, te calmer, te guérir... Nous vivrons seuls tous les deux, comme autrefois... Oh! tu verras, tu verras, tu ne t'apercevras pas de l'absence de cette mauvaise femme... Tu me trouveras là... toujours là... Je serai avec toi bien plus encore que je n'y ai été jusqu'à présent, parce que, vois-tu... je m'apercevais que je t'étais moins né-

cessaire... depuis qu'elle était ici... *elle*... Je n'osais pas te le dire, mais cela me faisait de la peine... oh! bien de la peine! C'est cela qui augmentait encore la tristesse que j'avais depuis la mort de mon pauvre mari. Mais maintenant je tâcherai d'être plus gaie. Je le serai pour te distraire... je t'en réponds... j'en suis sûre... tu verras... tu verras... — dit la pauvre mère en essayant de sourire à travers ses larmes. — Je serai si heureuse de ravoir mon enfant à moi toute seule, que je redeviendrai joyeuse comme dans ma jeunesse; je t'assure que tu ne t'ennuieras pas un instant avec moi... J'ai encore de bons yeux... eh bien! le soir, je te ferai la lecture, ça te reposera de tes travaux... Et puis je prierai le bon Dieu à ton chevet; tu t'endormiras béni par ta mère. Nous mènerons une existence bien douce, bien calme... Je t'assure que je t'aimerai tant... oh, tant!.. que tu n'auras rien à regretter.

A ce moment une porte s'ouvrit.

Ursule entra...

Je suis persuadée qu'Ursule avait écouté le commencement de cet entretien et qu'elle avait habilement ménagé son entrée.

Pressentant le grave événement qui allait se passer, elle avait redoublé de coquetterie dans sa parure...

Je la vois encore arriver calme, souriante, ingénue; jamais elle ne m'avait semblé plus jolie... Elle portait des manches courtes qui laissaient voir ses bras nus d'une blancheur et d'une admirable perfection; sa robe de mousseline anglaise fond blanc à petits dessins bleus, un peu décolletée, montrait ses charmantes épaules et dessinait à ravir sa taille alors accomplie, car elle avait pris l'embonpoint qui lui manquait avant son mariage : ses cheveux bruns, épais, lissés en bandeaux jusqu'aux tempes, tombaient en boucles nombreuses sur son col et encadraient à ravir son visage frais et rosé; une frange de longs cils noirs comme ses sourcils voilait ses grands yeux bleu-foncé.

En entrant, elle jeta un coup d'œil furtif à son mari en lui faisant un petit signe de tête rempli de grâce.

Le regard d'Ursule fut si chargé de tendresse et de langueur... que M. Sécherin, malgré l'angoisse où il était plongé, ne put s'empêcher de rougir, de tressaillir d'amour et d'admiration...

Sa physionomie, jusqu'alors assombrie par le doute, s'éclaircit tout à coup, il attacha sur sa femme des yeux avides et charmés; de ce moment il sembla fasciné par l'influence irrésistible de cette séduisante beauté.

Je le répète, de ma vie Ursule ne m'avait semblé plus ravissante.

Ma cousine paraissait complétement ignorer ce qui se passait.

Elle salua respectueusement sa belle-mère, s'assit non loin d'elle sur un divan, appuya son bras frais et rond au dossier de ce meuble, croisa ses jambes l'une sur l'autre, de façon à ce que sa robe découvrît la cheville du plus joli pied du monde, bien cambré, bien étroitement chaussé d'un petit soulier de maroquin mordoré à cothurne.

Si dans une circonstance aussi grave j'insiste sur ces détails, en apparence puérils, si j'insiste même sur la *pose* d'Ursule, c'est que je suis certaine que tout, jusqu'à cette pose remplie d'une coquetterie provoquante, avait été calculé par ma cousine avec une incroyable habileté. Fut-ce hasard ou réflexion, Ursule s'assit justement sous le rayon du soleil qui pénétrait dans ce sombre appartement par une des persiennes entr'ouvertes.

Jamais je n'oublierai ce contraste frappant.

Là, Ursule, dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse, de la plus fraîche parure, semblait entourée d'une lumineuse auréole rendue plus éblouissante encore par le triste demi-jour où restait l'autre partie de cette chambre.

Plus loin, dans l'ombre, était la mère de M. Sécherin, lugubrement vêtue de deuil, pâle, désolée, courbée par le chagrin et par la vieillesse.

Hélas ! lorsque je vis la question qui s'agitait posée pour ainsi dire entre ces deux femmes, dont l'une touchait à la tombe, et dont l'autre touchait au printemps de la vie, je fus saisie d'une tristesse immense.

J'allais assister à l'une de ces luttes fatales si communes dans la carrière de tous, et qui mettent aux prises les sentiments les plus sacrés et les passions les plus *humaines*.

Je me sentais une profonde sympathie pour cette pauvre vieille mère, par cela qu'elle était vieille, parce qu'elle était mère..... Mon cœur se navra d'un douloureux pressentiment..... Je me souvins qu'à l'instant même où, s'ingéniant de toutes les forces de son cœur pour consoler son fils, elle lui énumérait avec une naïveté touchante les distractions qu'elle lui réservait, et lui demandait ce qu'il pouvait regretter... à ce moment même entrait Ursule, belle, coquette, hardie, agaçante.

Funeste hasard, funeste rapprochement, qui semblait dire à ce malheureux homme : Choisis... il faut désormais passer ta vie avec cette femme austère, pieuse, au visage flétri par la tristesse et par les années, ou avec cette femme enchanteresse qui réunit à tes yeux toutes les séductions...

Sans doute l'instinct maternel de madame Sécherin lui révéla la grandeur et le danger de la lutte qu'elle allait avoir à soutenir. Sa physionomie n'avait jusqu'alors exprimé que les sentiments les plus tendres. A la vue de ma cousine, son front s'obscurcit, ses traits se contractèrent violemment et révélèrent l'indignation, le mépris et la haine.

Stupéfaite de l'audace de ma cousine, madame Sécherin avait un moment gardé le silence. — Tout à coup elle s'écria :

— Que venez-vous faire ici?... sortez.. sortez !

— Et, se levant à demi sur son fauteuil, elle lui montra la porte d'un doigt impérieux.

Ursule regarda d'abord sa belle-mère avec un étonnement naïf et douloureux, puis elle interrogea M. Sécherin d'un coup d'œil rempli de douceur et de résignation.

— Mais, maman... — dit celui-ci en hésitant.

— Je veux qu'elle sorte, je ne veux pas qu'elle souille davantage de sa présence cette chambre sacrée pour moi. Elle est indigne de rester ici..... Je veux qu'elle sorte, mon fils; entendez-vous? je veux qu'elle sorte !

M. Sécherin fit un mouvement d'impatience et dit à sa mère :

— Mais enfin, maman, on ne condamne pas les gens sans les entendre, non plus.

— Vous la soutenez!... vous la soutenez! — s'écria madame Sécherin en joignant les deux mains; puis elle répéta en les laissant retomber avec accablement : — Il la soutient encore !

Ursule tournant vers son mari ses grands yeux, où commençait à briller une larme, lui dit d'une voix émue, tremblante :

— Mon Dieu... mon Dieu, mon ami... qu'est-ce que cela signifie?

— Et vous, madame, — ajouta-t-elle en se retournant d'un air suppliant vers sa belle-mère, — dites-moi, mon Dieu, que vous ai-je fait pour mériter un tel traitement?

— Ce que vous avez fait ! Vous avez fait le malheur de mon fils..... Vous l'avez indignement trompé... Mais il n'est plus votre dupe, je l'ai éclairé... et il a pour vous tout le mépris, toute l'aversion que vous méritez.

A ces mots, prononcés d'une voix éclatante, Ursule regarda son mari dans une angoisse inexprimable; elle cacha sa tête dans ses mains, et ne dit que ces mots d'un ton de reproche navrant : — Ah! mon ami!

Elle appuya son visage sur le dossier du divan; on ne vit plus que

ses blanches et charmantes épaules agitées par une sorte de tressaillement.

— Maman, — s'écria M. Sécherin en frappant du pied, — pourquoi dites-vous cela? pourquoi dites-vous que j'ai de l'aversion, du mépris pour ma femme?

— Parce qu'elle le mérite. Tu sais bien... qu'elle le mérite... Viens... viens, mon pauvre enfant, laissons-la...

Et madame Sécherin fit un mouvement pour se lever.

— Cela ne peut se passer ainsi, — s'écria son fils; — il ne s'agit pas d'accuser ma femme sans me donner des preuves de la faute qu'elle a commise, dites-vous... Écoutez donc, maman, il s'agit du bonheur de toute ma vie, à moi; vous sentez bien que je n'irai pas, certes, sacrifier cela légèrement.

— Légèrement, mon fils! Quand je vous ai juré que cette femme était coupable!

— Elle est coupable... elle est coupable... cela vous est bien aisé à dire... Je ne puis pas, moi, renoncer à tout le bonheur de ma vie parce que vous êtes persuadée d'une chose...

— Tout le bonheur de votre vie, *elle?* et, que suis-je donc pour vous, moi? — s'écria madame Sécherin indignée.

— Mais, mon Dieu, maman, vous êtes ma mère; je vous respecte, je vous aime tendrement. Mais, — s'écria-t-il avec déchirement, — j'aime aussi passionnément Ursule; je l'aime comme on aime la première, la seule femme qu'on ait aimée, et je ne la sacrifierai jamais, non, je ne la sacrifierai jamais à vos préventions si elles ne sont pas fondées...

— Vous m'accusez donc d'être parjure, malheureux enfant!

— Je ne vous accuse pas..... Vous me dites que ma femme est coupable; eh bien! prouvez-le-moi!

Madame Sécherin s'écria avec un accent d'indignation terrible :

— Vous osez me demander d'autres preuves que le serment que je vous fais ici à la face de Dieu qui m'entend... par la mémoire sacrée de votre père?...

— Au nom du ciel, maman, ne vous fâchez pas... Je voudrais ne pas douter de ce que vous dites; mais enfin, après tout, vous pouvez vous tromper de bonne foi, vous pouvez être aveuglée par l'éloignement que vous ressentez pour ma femme, et prendre pour une révélation d'en haut ce qui n'est que la suite de votre aversion pour elle; car, puisque nous en sommes là, je vous dirai que je sais d'aujourd'hui seule-

ment que vous n'aimez pas ma femme... et cela m'explique maintenant bien des choses...

— Eh bien ! oui, je la hais ; oui, je la méprise, parce qu'elle vous a indignement trompé, parce qu'elle déshonore votre nom... Et je ne souffrirai pas qu'une malheureuse comme elle déshonore un nom que votre père et moi avons toujours honoré.

Ursule ne faisait entendre que quelques sanglots étouffés.

Son mari, rougissant de colère, s'écria :

— Ma mère... il ne faut pas abuser de votre position... Encore une fois, si vous avez des preuves contre ma femme, fournissez-les ; la voilà... accusez-la. Si elle ne peut se défendre... si elle est coupable, je serai sans pitié pour elle..... Mais jusque-là... ne l'insultez pas... Non... je ne souffrirai pas qu'on l'insulte devant moi...

— Entendez-vous ? Il me menace... Mon Dieu ! tu l'entends... il me menace dans la chambre où son père est mort...

— Mon Dieu ! maman... maman... pardonnez-moi, — s'écria M. Sécherin en se jetant aux genoux de sa mère et en saisissant sa main, qu'elle retira avec indignation.

Tout à coup ma cousine releva son charmant visage inondé de larmes.

Je la considérai attentivement. Pour la première fois, je m'aperçus de ce que je n'avais peut-être pas su remarquer jusqu'alors : c'est que ses yeux, quoique baignés de pleurs, n'étaient ni rouges ni gonflés ; ils paraissaient peut-être même plus brillants encore sous les larmes limpides qui coulaient doucement, je dirais presque coquettement, si je les comparais aux sanglots amers et convulsifs de la véritable douleur.

Je compris seulement alors qu'on pouvait rester belle en pleurant ; les traits les plus enchanteurs m'avaient toujours semblé défigurés par la contraction nerveuse du désespoir.

Au mouvement que fit Ursule en se levant, son mari se tourna vers elle.

— Mon ami, — lui dit-elle d'une voix ferme, digne, touchante, — jamais je ne serai un sujet de désaccord entre votre mère et vous ; j'ai eu le malheur de lui déplaire, je me résigne à mon sort... Elle vous affirme que je suis coupable, elle vous l'atteste par un serment solennel, ne lui faites pas l'injure d'en douter... Croyez-la... Oubliez-moi comme une femme indigne de vous... Mathilde me ramènera chez mon père, vous resterez auprès de votre mère, et vous lui ferez oublier par votre tendresse le chagrin que je lui ai fait, hélas ! bien involontairement.

Madame Sécherin regarda fixement sa belle-fille et lui dit durement :

— Croyez-vous que vous réparerez ainsi le mal que vous avez fait à mon fils? Il aurait pu épouser une femme digne de lui! Grâce à vous, le voilà seul maintenant, et pourtant enchaîné pour la vie... Heureusement je lui reste... et je le consolerai de tout.

— Ah! ne craignez rien, madame, je le sens là, — et Ursule appuya ses deux mains sur son cœur, — dans peu de temps votre fils sera libre... Il pourra mieux choisir, — ajouta-t-elle avec un accent de tristesse lugubre, comme si sa tombe eût déjà été entr'ouverte.

M. Sécherin ne tint pas à ce dernier trait : il fondit en larmes ; il était aux genoux de sa mère, il se retourna vers Ursule, saisit sa main qu'il couvrit de baisers, en lui disant d'une voix entrecoupée :

— Ma pauvre femme... calme-toi... calme-toi... ma mère ne pense pas ce qu'elle dit... n'y fais pas attention, pardonne-la... Est-ce que je t'accuse, moi? est-ce que je peux vivre sans toi? est-ce que je ne suis pas sûr de ton cœur?

La douleur si vraie de cet excellent homme me toucha profondément. J'étais révoltée de la fausseté d'Ursule ; mais que pouvais-je dire?

Madame Sécherin, voyant le brusque revirement de son fils, s'écria :

— Ainsi donc vous me sacrifiez à cette hypocrite? ainsi donc il suffit de quelques fausses larmes pour lui donner raison contre votre mère?

M. Sécherin se releva brusquement et répondit en se contenant à peine :

— Mais vous voulez donc me rendre fou... ma mère? Une dernière fois... avez-vous, oui ou non, des preuves contre ma femme?... Vous croyez que Chopinelle a fait la cour à Ursule et qu'il l'aime, n'est-ce pas?... Eh bien! moi, je ne le crois pas... Vous croyez que la lettre qu'il lui a écrite hier était une déclaration ou une lettre d'amour; eh bien! moi, je ne le crois pas... Vous dites que ma femme fera mon malheur; eh bien! moi, je vous déclare que jusqu'ici elle m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai d'innombrables preuves de l'affection d'Ursule, de son amour, de sa tendresse... Maintenant, pour l'accuser, il me faut des preuves, mais des preuves positives, irrécusables, de sa perfidie et de sa trahison... Jamais je n'aurai le courage de sacrifier mon bonheur à vos antipathies.

— Mais, moi, je saurai sacrifier le vœu le plus cher de ma vie au bonheur de votre mère, mon ami, — s'écria Ursule avec une dignité touchante. — Ma présence lui est importune. Eh bien! c'est à moi de m'éloigner... N'oubliez jamais que votre mère est votre mère!... Depuis votre enfance, elle vous a comblé de soins, de tendresse; moi, je vous aime depuis un an à peine : mon affection ne peut donc pas se comparer à la sienne... Si j'avais été assez heureuse pour vous avoir consacré de longues années, j'essaierais de lutter peut-être contre les injustes préventions de votre mère, que j'aime, que je respecte. Mais, hélas! j'ai si peu fait pour vous, j'ai si peu de droits à faire valoir, que je subirai mon sort sans me plaindre... Adieu... adieu... et pour toujours adieu...

Ursule fit un pas vers la porte en mettant ses mains sur ses yeux.

Son mari se précipita vers elle, la retint, la ramena, la força de s'asseoir; et, se retournant vers madame Sécherin, il s'écria :

— Vous voyez bien, ma mère, que c'est un ange, un ange du bon Dieu; pas une plainte, pas un reproche, et vous la traitez comme la dernière des créatures...

Madame Sécherin sourit amèrement. — Êtes-vous assez aveugle... assez insensé de croire à ses protestations hypocrites?... Ne voyez-vous donc pas que c'est par l'impuissance où elle est de se défendre qu'elle fait la victime... et qu'elle veut s'en aller avec sa honte?

— Non, madame, ne croyez pas cela, — dit tristement Ursule. —

je me tais parce que je respecte, parce que j'admire le sentiment qui vous dicte votre conduite! Oui, madame, rien n'est plus saint à mes yeux que l'amour d'une mère pour son fils! Si j'osais comparer l'amour d'une femme pour son mari à cette affection sacrée, je vous dirais que je comprends toutes les jalousies, tous les dévouements, si aveugles qu'ils soient, parce que, moi aussi, je suis capable de les ressentir. Encore un mot, madame : depuis le commencement de cette discussion cruelle, Mathilde, ma cousine, ma sœur, est restée silencieuse : vous connaissez ses vertus, son caractère loyal; ah! si elle m'avait crue coupable, malgré son amitié, malgré les liens qui nous unissent, elle m'eût condamnée. Hélas! madame, je sais combien elle souffre de ne pouvoir me défendre... Mais me défendre... c'est vous accuser... vous accuser presque de sacrilége... aussi est-elle obligée de se taire.

— Vous... et... vous aussi... vous la soutenez, — s'écria la malheureuse mère, en joignant les mains avec angoisse, en se tournant vers moi; — mais c'est impossible... parlez... parlez... que cette perfide ne puisse pas dire que votre silence l'absout.

Que pouvais-je faire? accuser ma cousine? jamais je n'en aurais eu le courage; je ne pus donc que répondre :

— Madame, les apparences sont quelquefois trompeuses, et...

— Vous le voyez bien, ma mère, ma cousine est aussi convaincue de son innocence! — s'écria M. Sécherin.

— Qu'importe cela? — se hâta de dire tristement Ursule. — Ma cousine a beau proclamer mon innocence, entre votre mère et moi, mon ami, vous n'avez pas à hésiter un moment... Seulement, madame, — s'écria Ursule d'une voix entrecoupée par les sanglots, — seulement, comme je tiens à emporter avec moi pour seule consolation l'estime de l'homme à qui j'aurais dévoué ma vie avec tant de bonheur, vous me permettrez de me justifier, n'est-ce pas? vous me permettrez de demander si, dans ma conduite, vous pouvez citer un seul fait qui me condamne... cela, madame, oh! cela seulement, par pitié!

— Oh! sans doute, sans doute... vous êtes si rusée, si adroite, que vous n'avez eu garde de vous laisser surprendre, malgré ma surveillance, — s'écria madame Sécherin mise hors d'elle-même par tant de fausseté... — Ah! je porte la peine de ma faiblesse : si lors de mes premiers soupçons je les avais dévoilés à mon fils, il vous aurait mieux épiée que moi... lui; je suis vieille, infirme... je n'étais pas de force à lutter avec vous... Ne restiez-vous pas des heures entières enfermée avec ce monsieur Chopinelle... sous le prétexte de chanter?

— Mais, mon Dieu, madame, vous êtes venue souvent dans l'appartement où j'étais... Mon mari, d'ailleurs, m'avait priée de chanter avec son ami.

— Mais vous ne comprenez donc pas, — s'écria madame Sécherin, — que c'est justement parce que je n'ai aucune preuve palpable, et que pourtant je suis convaincue de votre crime comme de mon existence... que le bon Dieu m'a donné le courage de faire un serment, un serment sacré, pour vous convaincre d'imposture? Eh! cette lettre... cette lettre d'hier vous aurait confondue... Vous saviez bien ce que vous faisiez en risquant tout pour la reprendre.

— Encore cette lettre... Ça n'a pas le bon sens, — dit M. Sécherin, — tourner justement contre ma femme une attention qu'elle avait pour moi.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais je suis pourtant innocente, moi, — s'écria Ursule en se jetant aux pieds de madame Sécherin. — Vous voyez bien que vous n'avez aucune preuve réelle contre moi... Je me soumets à tout, j'abandonnerai mon mari, je ne le verrai plus, je sortirai de chez vous, j'irai vivre dans l'obscurité, dans la douleur, dans les regrets; mais au moins laissez-moi emporter mon honneur et l'estime de mon mari, je ne vous demande que cela... oh! que cela, pour m'aider à passer le peu de jours qui me restent. Vous êtes bonne, généreuse; c'est l'amour aveugle que vous ressentez pour votre fils qui vous prévient contre moi... Soyez seulement juste... ayez seulement un peu de pitié pour la pauvre Ursule, qui aurait tant aimé à vous appeler sa mère!

Ursule voulut porter à ses lèvres la main de madame Sécherin.

Celle-ci la repoussa durement en s'écriant :

— Ne me touchez pas, infâme hypocrite!

M. Sécherin ne put tenir à ce dernier trait.

Il prit doucement sa femme par le bras, en lui disant d'une voix tremblante de colère :

— Relève-toi, Ursule, relève-toi, ma bonne et digne femme; assez d'humiliation comme cela... c'est moi seul qui suis juge... Je te déclare innocente; et *quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse,* je te regarderai toujours comme ma meilleure, comme ma plus sincère amie.

— Malheureux! ce n'est plus de l'aveuglement... c'est de la folie, — s'écria madame Sécherin. — Prends bien garde... tu te couvriras de tant de ridicule, en restant la dupe de cette femme, qu'on ne pourra même plus te plaindre.

Ces derniers mots de la belle-mère d'Ursule furent d'une grande imprudence, ils blessaient au vif l'amour-propre de M. Sécherin ; aussi reprit-il avec irritation :

— Eh bien ! j'aime mieux être ridicule qu'injuste, traître et méchant.

— Pour qui dites-vous cela... mon fils? Répondez.

— Je ne m'explique pas... Cette scène a assez duré ; elle fait un mal horrible à ma femme, à vous et à moi... Ce que vous pourriez ajouter serait inutile... Je suis décidé à ne plus souffrir qu'on attaque devant moi cet ange de douceur et de bonté.

— Vous osez me menacer dans la maison de votre père... me menacer pour soutenir une infâme qui au fond de son cœur se rit de vous !

— Ma mère... ne me poussez pas à bout... Je vous le répète, quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, j'aimerai, je respecterai ma femme, oui, et je la défendrai contre tous ceux qui l'attaquent, quels qu'ils soient.

— Contre moi... n'est-ce pas? Oses-tu le répéter, fils ingrat?

— Eh bien ! oui, oui, même contre vous, si vous l'attaquez injustement ! — s'écria M. Sécherin ne pouvant plus se contenir. Elle ne veut que mon bonheur... elle... et vous ne voulez que me rendre malheureux en torturant ce que j'ai de plus cher au monde.

Ursule, à demi étendue sur le divan, cachait sa tête dans ses mains et pleurait à chaudes larmes.

La figure de madame Sécherin prit une expression menaçante ; elle dit d'une voix ferme et profondément accentuée :

— Mon fils... vous savez que ma volonté est irrévocable... ou cette femme sortira de la maison de votre père, et vous resterez auprès de moi... ou vous vous en irez avec elle, et je ne vous reverrai de ma vie....

— Ma mère...

— Madame, — m'écriai-je, — prenez garde... ne cédez pas à un premier mouvement.

— Je vous dis, mon fils, que si vous n'abandonnez pas cette femme à l'instant même, je ne vous reverrai de ma vie, — reprit madame Sécherin, — vous sortirez tous d'eux d'ici ; et comme je n'aurai plus d'enfant, je dénaturerai ma fortune personnelle pour la laisser aux pauvres.

— Vous croyez donc, ma mère, que je suis assez misérable pour m'arrêter à une pareille menace, à une considération d'argent? — s'écria M. Sécherin.

— Oui, maintenant, car cette femme vous a rendu aussi avide, aussi intéressé qu'elle... Vous priver de ma succession, c'est un moyen de vous punir tous les deux...

— Ainsi, ma mère, vous me chassez de la maison de mon père... vous me déshéritez parce que je ne veux pas partager votre haine aveugle contre ma femme?

— Oui, oui, je te chasse, fils dénaturé... je te chasse pour n'avoir pas sous les yeux cette créature... je te chasse — ici la voix, l'accent de la malheureuse mère changea complétement d'expression, et elle s'écria avec une émotion déchirante en fondant en larmes : — Je te chasse... mon Dieu... parce que je ne pourrais pas te voir ainsi continuellement trompé, malheureux enfant! je te chasse pour que tu ne me voies pas mourir de chagrin.

Ces derniers mots furent prononcés avec tant d'âme, avec un déchirement si maternel, que M. Sécherin courut à sa mère, se mit à ses genoux et lui cria :

— Pardon... pardon!...

A ce moment, Ursule poussa un profond gémissement, elle laissa retomber sa tête sur le dossier du divan, un de ses bras pendit à terre et elle s'évanouit.

Le hasard voulut encore que sa pose fût adorable de langueur et de grâce. Ses joues étaient toujours vermeilles, de ses yeux fermés s'échappaient des larmes transparentes comme des gouttes de rosée; son sein battait violemment. Deux ou trois fois elle porta machinalement la main à son corsage, comme si elle eût été douloureusement oppressée.

Je croyais à peine à la réalité de cet évanouissement. Néanmoins je courus à elle.

— Mais vous la tuez, ma mère, vous voyez bien que vous la tuez, — s'écria M. Sécherin éperdu, désespéré, en se précipitant vers sa femme.

La colère de madame Sécherin se ranima, elle s'écria avec une indignation furieuse :

— Elle se moque de vous! Cet évanouissement est une comédie comme tout le reste. Ne vous en occupez pas... elle reviendra bien d'elle-même, l'hypocrite!

— Ah! c'est horrible, cela, — s'écria M. Sécherin, — pas seulement de pitié! Eh bien! puisque vous le voulez, ma mère, séparons-nous pour toujours... Après des paroles si impitoyables, je ne pourrais désormais vous voir sans douleur...

LA MALEDICTION.

— Fils indigne... le Seigneur te punira par ton propre péché... Va, je te maud...

— Madame... c'est votre fils... — et, me précipitant vers madame Sécherin, j'arrêtai la malédiction qui lui était venue aux lèvres.

— Non, je ne le maudirai pas... il a perdu la raison... Dieu s'est retiré de lui... qu'il reste avec cette infâme... Cette punition est affreuse... mais il la mérite...

Et la malheureuse mère sortit.

M. Sécherin, agenouillé près d'Ursule, couvrait ses mains, ses cheveux, son front de baisers et de larmes, en l'appelant à grands cris.

— Mais elle se meurt... ma cousine, — s'écria-t-il. — Délacez-la donc, vous voyez bien qu'elle se meurt. . . . . .

La fin de cette scène fut, hélas! ce qu'elle devait être: la crise nerveuse d'Ursule cessa quelques moments après le départ de madame Sécherin.

En revenant à elle, Ursule fondit en larmes et persista dans sa résolution de retourner chez son père; il lui était désormais impossible de rester avec sa belle-mère.

Je voulus en vain tâcher de faire entrevoir la possibilité d'une réconciliation, Ursule s'opiniâtra à vouloir se *sacrifier*.

Les dernières hésitations de M. Sécherin disparurent devant cette influence irrésistible pour lui.

Le soir même de cette scène, il déclara à sa mère qu'ils iraient habiter une maison voisine alors en vente.

La séparation fut résolue et convenue.

Au moment même où M. Sécherin venait m'apprendre cette triste nouvelle, j'entendis un bruit de chevaux dans la cour, je courus à la fenêtre : c'était mon mari, c'était Gontran.

CHAPITRE XLIII.

RETOUR ET DÉPART.

Je tombai en pleurant dans les bras de Gontran.

De telles émotions ne peuvent se décrire. . Il me revenait sauvé... sauvé du plus terrible danger qu'un homme puisse courir.

Je vis sur ses beaux traits altérés, fatigués, les traces récentes des chagrins qu'il avait soufferts.

Il fut pour moi d'une bonté, d'une grâce adorables; vingt fois il me demanda pardon des peines involontaires qu'il m'avait causées, me promettant de me les faire oublier à force de soins et d'amour.

J'oserai presque dire que je ne regrettai pas les cruels événements dont j'avais été victime depuis quelques mois, tant le contraste de ce passé sombre et douloureux donnait d'éclat à ma situation présente.

Ce qui prédomina surtout au milieu du chaos de tendres émotions qui m'agitèrent au retour de Gontran, ce fut une sérénité profonde, une confiance entière dans l'avenir; je ne croyais pas aux bonheurs parfaits, il me semblait que ma vie venait d'être assez durement éprouvée pour que je pusse, sans prétention exorbitante, compter désormais sur des jours calmes et heureux.

Chose étrange! avant l'arrivée de Gontran, j'étais quelquefois effrayée en tâchant de me figurer ce que je ressentirais à son retour, en

pensant à sa mauvaise et fatale action ! En vain, ne pouvant l'excuser, je m'étais dit que j'aurais agi comme lui ; je redoutais néanmoins ma première impression ; mais, en le revoyant, j'oubliai complétement l'acte honteux qu'il avait commis.

Je ne fus préoccupée que du désir de lui cacher la nuit terrible que j'avais passée dans la maison de M. Lugarto. J'étais aussi avide de savoir comment M. de Lancry me déguiserait les véritables motifs de son brusque départ et de son retour. Je craignais qu'il ne mentît trop bien... cela m'aurait rendue défiante pour le reste de ma vie.

Je concevais que jusqu'alors il m'eût caché le funeste secret qui existait entre lui et M. Lugarto. Cet aveu n'eût pas sauvé Gontran, et il aurait soulevé en moi les plus épouvantables terreurs... Mais il allait avoir à m'expliquer une assez longue absence ; je n'aurais pas voulu qu'il fît preuve de trop d'imagination pour m'en rendre compte.

Mes craintes ne se réalisèrent pas. Gontran évita pour ainsi dire le mensonge en m'avouant une partie de la vérité ; il me dit qu'il avait

eu de grandes obligations d'argent à M. Lugarto, qu'en outre celui-ci avait eu entre les mains des papiers fort importants qui pouvaient compromettre non-seulement lui, Gontran, mais l'honneur d'une fa-

mille de la manière la plus funeste, me laissant entendre qu'il s'agissait des lettres d'une femme.

M. de Lancry ajouta que, pour ravoir ces papiers, qui n'étaient plus en la possession de M. Lugarto, il lui avait fallu aller en Angleterre, où il les avait enfin repris et détruits après des angoisses sans nombre.

Je m'étais malheureusement trop inquiétée de la manière dont Gontran me mentirait, sans réfléchir que moi-même j'avais à lui dissimuler des événements bien importants. Plusieurs fois mon mari me demanda si depuis son départ je n'avais pas vu M. Lugarto.

Ainsi que me l'avait recommandé M. de Mortagne, ainsi que je l'avais déjà écrit à M. de Lancry, je lui répondis qu'aussitôt sa lettre reçue j'étais partie pour la Touraine, préférant passer le temps de son absence auprès d'Ursule.

D'après les questions de M. de Lancry à ce sujet, je devinai qu'il s'expliquait difficilement comment M. Lugarto lui avait renvoyé le *faux* qu'il avait jusqu'alors si précieusement gardé.

Mon mari voulait savoir si mes prières ou mon influence n'avaient été pour rien dans la restitution qu'avait faite M. Lugarto.

Je me repentis de nouveau d'avoir à dissimuler quelque chose à M. de Lancry; mais, me souvenant des recommandations de M. de Mortagne et de la promesse que je lui avais faite, je me tus à ce sujet.

Sans doute, Gontran craignit d'éveiller mes soupçons en m'interrogeant plus long-temps d'une manière détournée, car il ne me parla pas davantage de M. Lugarto.

Une dernière chose m'embarrassait : M. de Mortagne avait payé à M. Lugarto les sommes que lui devait mon mari. Dès que Gontran, qui ignorait cette circonstance, voudrait s'acquitter, tout se découvrirait peut-être. M. de Lancry me rassura, pour quelque temps du moins, à cet égard, en me disant qu'il payerait plus tard l'argent qu'il devait à M. Lugarto, en lui tenant compte des intérêts.

Ces explications données et reçues, Gontran parut délivré d'un grand poids.

Sa physionomie exprima une sorte de confiance insoucieuse que je ne lui avais pas encore vue, même avant mon mariage.

Rien de plus simple : depuis que je le connaissais, il s'était toujours trouvé sous le coup des menaces de M. Lugarto, son mauvais génie.

Hélas! le dirai-je! un moment je fus assez injuste envers la Providence pour regretter presque la teinte de mélancolie et de tristesse que le chagrin avait jusqu'alors donnée aux traits de Gontran.

Il me sembla follement que, malheureux, il m'appartenait davantage.

Le voyant si jeune, si beau, si gai, si brillant, et alors si *libre* de toute malheureuse préoccupation, j'eus presque peur pour l'avenir.

J'avais déjà ressenti les horribles tortures de la jalousie; et pourtant, en s'occupant de la princesse Ksernika, Gontran n'avait fait qu'obéir aux menaces de M. Lugarto... et pourtant Gontran était alors dévoré d'inquiétudes, d'un moment à l'autre il pouvait être déshonoré; malgré cela, n'avait-il pas été charmant auprès de cette femme? Qu'eût-il donc été si son goût, si son caprice l'eussent seuls décidé à s'occuper d'elle!...

Bientôt je rejetai ces tristes pensées loin de moi comme un outrage au bonheur qui m'était rendu. . . . . .

Hélas! cette crainte était un pressentiment.

J'instruisis Gontran de la rupture qui avait eu lieu entre M. Sécherin et sa mère, sans lui en dire la cause. Le secret d'Ursule ne m'appartenait pas. J'attribuai à des discussions d'intérêt, d'abord légères, puis de plus en plus aggravées, la détermination que prenait mon cousin de vivre séparément de sa mère.

Gontran me parut vivement contrarié de ne pouvoir, comme il l'espérait, passer quelques jours à Rouvray.

— Ce délai eût suffi, — me dit-il, — pour faire exécuter à notre château de Maran quelques travaux indispensables, afin de le rendre plus habitable, car il n'avait pas été occupé depuis long-temps. Mais les tristes divisions qui venaient d'éclater entre ma cousine et sa belle-mère ne nous permettaient pas de prolonger notre séjour à Rouvray.

En vain le lendemain, me trouvant seule avec M. Sécherin, je voulus de nouveau tenter un rapprochement entre lui et sa mère; il me parut encore plus ulcéré que la veille.

Ursule avait continué de jouer son rôle avec sa supériorité habituelle; elle ne s'était pas permis un mot de récrimination contre sa belle-mère; elle comprenait, elle admirait, disait-elle, cette jalousie d'affection qui pousse une mère à demander le sacrifice de sa belle-fille.

Son mari n'avait qu'un mot à dire, et elle courbait son front; elle consentait à tout s'il le fallait, elle abandonnait l'époux de son cœur pour plaire à madame Sécherin.

L'angélique douceur d'Ursule avait encore exaspéré M. Sécherin contre sa mère.

Celle-ci, comme toutes les personnes d'un caractère ferme et juste,

se montra de son côté de plus en plus inflexible dans son aversion pour Ursule.

J'allai trouver madame Sécherin pour lui faire mes adieux.

En vain je lui parlai de son fils, de l'abandon, de l'isolement où elle allait vivre; elle ne voulut entendre à rien jusqu'à ce que mon cousin eût chassé sa femme.

Ce qui me prouva davantage encore l'incroyable et fatale influence de ma cousine sur son mari, c'est que je le trouvai, lui pourtant si bon fils, lui pourtant d'un si noble, d'un si généreux cœur, je le trouvai, dis-je, presque indifférent à cette douloureuse séparation.

Il me dit que sa mère se calmerait, qu'alors il viendrait la voir tous les jours. Il était presque content de ce qui était arrivé, car tôt ou tard il aurait fallu en venir à une séparation.

L'accusation de madame Sécherin n'était, selon le mari d'Ursule, qu'un prétexte pour éloigner sa bru, qu'elle n'avait jamais pu souffrir, *parce qu'elle aimait trop son fils*. — « Oui, ma cousine, toute la ques-» tion est là! — s'était écrié M. Sécherin : — *ma femme m'aime trop;* ma » mère en est jalouse. »

. . . . . .

Hélas! le hasard me réservait un nouveau coup bien cruel, et qui, dans ces circonstances, semblait être une raillerie de la destinée.

Le lendemain du jour de son arrivée, Gontran avait été donner quelques ordres relatifs à notre départ, qui devait avoir lieu dans l'après-midi.

J'avais profité de ce moment pour avoir, avec M. Sécherin, l'entretien dont je viens de parler; nous nous étions long-temps promenés en causant dans une avenue de charmille très-touffue, située au milieu du jardin.

Mon cousin me quitta.

Restée seule, je m'assis rêveuse sur un banc situé au pied d'un groupe de pierres peintes représentant un berger et une bergère.

Ces statues, assez communes dans les jardins du siècle passé, s'élevaient au bout de l'allée dont j'ai parlé. Leur piédestal était large, carré et entouré de quatre bancs.

De la façon dont j'étais placée, je tournais le dos à l'allée, et j'étais absolument cachée par la hauteur de ce petit monument.

Je ne sais pourquoi, au lieu de songer à mon bonheur, à Gontran, je pensai à la perfidie d'Ursule; depuis la scène de la veille, ma cousine m'avait constamment évitée.

Tout à coup j'entendis sa voix. Elle causait avec quelqu'un et se rapprochait peu à peu.

Un serrement de cœur me dit qu'elle parlait à Gontran.

J'écoutai... je ne me trompais pas.

Au lieu de me lever et d'aller rejoindre Ursule et mon mari, j'eus la honteuse pensée de vouloir surprendre leur conversation.

Sans raison, sans motif, un éclair de jalousie m'avait soudainement traversé le cœur.

Je suspendis ma respiration, j'écoutai avidement...

Maintenant que je suis de sang-froid, je me demande si j'agissais alors sous l'empire de quelque soupçon. Je suis forcée de convenir que je n'en avais aucun : cette résolution fut instantanée, involontaire.

J'écoutai avidement.

Le sable qui criait sous les pieds d'Ursule et de Gontran pendant leur marche m'empêcha d'abord d'entendre, de rien distinguer.

Quand ils furent à quelques pas de moi, je saisis ces mots que disait Ursule de sa voix la plus douce et la plus mélancolique :

« ..... *Tant de tristesse dans la solitude.....* car, *c'est être seule que d'être...* »

Je ne pus rien entendre de plus.

Gontran et elle, arrivant au bout de l'allée, se retournèrent, s'éloignèrent, et le bruit de leurs pas cessa d'arriver jusqu'à mon oreille.

Dans les mots d'Ursule que j'avais surpris, rien ne devait m'étonner ou me blesser. Ma cousine, fidèle à sa manie de passer pour une femme incomprise et malheureuse, répétait sans doute à Gontran le romanesque mensonge qu'elle m'avait tant de fois répété, à moi. Et puis... ce n'était peut-être pas d'elle-même qu'elle parlait Pourtant, je ressentis au cœur un coup si douloureux, une angoisse si poignante... l'avenir, que je venais un moment d'entrevoir si riant et si beau, se couvrit subitement d'un voile si funèbre, que je fus frappée d'un invincible et fatal pressentiment.

— Pourquoi, me disais-je, éprouverais-je une émotion si douloureuse, si profonde, pour quelques paroles insignifiantes?

Elles cachent donc quelque perfidie, quelque trahison?

Encore sous l'impression de la cruelle scène à laquelle j'avais assisté la veille, je voulus voir, dans la crainte qui m'agitait, une révélation divine, semblable à celle qui avait éclairé si vainement madame Sécherin sur la conduite coupable de ma cousine.

Je ne puis dire avec quelle angoisse, avec quelle anxiété j'atten-

dis le second tour de promenade qu'allaient faire Gontran et Ursule.

Un moment je rougis de honte en songeant à quel ignoble espionnage je descendais ; je fis même un mouvement pour m'en aller, mais une funeste curiosité me retint.

Je les entendis se rapprocher de nouveau.

Mon cœur commença de bondir avec force ; on eût dit que chacun de ses battements se réglait sur le bruit léger et mesuré de leurs pas.

Cette fois j'entendis la voix de Gontran.

Oh ! je la reconnus, cette voix d'un timbre si charmant ; il parlait, ce me semble, avec une expression remplie de grâce et tellement bas, que je n'entendis que ces mots :

— *Vous souvenez-vous, dites, vous souvenez-vous? Oh! vous étiez si...*

Le reste de la phrase fut perdu pour moi.

Ils s'éloignèrent encore.

Hélas ! dans ces mots de Gontran, il n'y avait rien non plus qui pût me donner lieu de le soupçonner; pourtant, en songeant à qui ils étaient adressés, ils me firent un mal affreux.

Quels souvenirs évoquait-il? Pourquoi demander à cette femme si elle se souvenait? De quoi pouvait-elle se souvenir? Alors je me souvins, moi, que pendant un mois avant mon mariage Gontran avait vu Ursule chez ma tante presque chaque jour.

Alors, malheur... malheur!... je me souvins, moi, qu'Ursule m'avait dit cent fois qu'elle trouvait mon mari charmant, que j'étais la plus heureuse des femmes, qu'un bonheur comme le mien n'était pas fait pour elle. Alors, malheur... malheur!... je me souvins, moi, de l'humiliation, de la rage d'Ursule, lorsque, après son mariage, devant Gontran, mademoiselle de Maran, avec une infernale méchanceté, avait fait valoir tous les ridicules de M. Sécherin. Connaissant la perfidie, la dissimulation, la corruption de ma cousine, n'avais-je pas à craindre qu'elle ne voulût se venger de tout ce que mademoiselle de Maran lui avait fait autrefois souffrir, sans doute dans l'espoir de me rendre un jour victime de cruelles représailles? Sans doute, ma tante, avec son effroyable sagacité, avait deviné, dès la jeunesse d'Ursule, les défauts et les vices qui devaient, en se développant, m'être si funestes; car notre amitié d'enfance, nos liens de parenté devaient un jour forcément nous rapprocher l'une de l'autre...

Ces tristes réflexions furent interrompues de nouveau.

Gontran parlait encore.

Cette fois son accent était gai, railleur.

Ursule lui répondit sur le même ton, car j'entendis un éclat de rire doux et frais.

Gontran reprit : — *Vous verrez que j'ai raison... vous verrez. J'aimerais tant à vous le prouver...*

— *Voulez-vous bien vous taire, mon cousin* — répondit Ursule d'un ton de coquet et gracieux reproche; — *vous êtes fou, c'est une horreur de.....*

Puis rien, plus rien.

Ils s'éloignèrent encore.

Que signifiaient ces mots?

A quoi Gontran faisait-il allusion en disant à ma cousine qu'*elle verrait?* que voulait-il lui prouver?

Et elle, pourquoi lui disait-elle si coquettement qu'il était *fou?* Mon Dieu ! de quoi causaient-ils donc?

Hélas! je me souviens que je fus alors assez stupidement naïve pour m'indigner de ce que ma cousine et mon mari ne parlaient pas de moi! Oui... il y a tant de puéril égoïsme dans la douleur; dès qu'on souffre, on se croit si intéressant, si digne de pitié, que, dans un désespoir insensé, l'on demande des sentiments humains à ceux mêmes qui vous blessent.

Ainsi, je me disais avec amertume : — « Comment! Gontran et Ursule qui m'aiment tant... ne pensent-ils pas à moi dans ce moment? » Rien de plus naturel, cependant. Oui... et cela est si naturel qu'il » faut qu'ils soient nécessairement sous le charme d'une vive préoccupation pour choisir un autre sujet d'entretien. »

Hélas! maintenant je rougis de ces sots raisonnements; mais je commençais à reconnaître que le chagrin n'est jamais plus intense, plus affreux, que lorsqu'il vous inspire des raisonnements absurdes et touchant au grotesque.

Les pas se rapprochèrent.

Il me sembla cette fois qu'Ursule et Gontran marchaient plus lentement, que de temps en temps ils s'arrêtaient.

Gontran disait d'une voix douce et suppliante : — *Je vous en prie... cela, eh bien! cela.*

Les pas s'arrêtèrent.

Ursule répondit avec un accent qui me parut très-ému :

— *Vous n'y pensez pas, ce serait trop pénible. Vous ne savez pas toutes les larmes que j'ai dévorées depuis que..... Mais, tenez, je suis encore plus folle que vous, vous me faites dire ce que je ne voudrais pas dire... vous ne méritez pas...* — ajouta-t-elle, et en parlant d'une voix précipitée, en marchant si rapidement que la fin de cette phrase m'échappa...

Je me sentais défaillir.

Cette position était horrible.

Les plus violents soupçons me bouleversaient, et cela pour quelques lambeaux de conversation qui n'avaient d'autre sens que celui que ma jalousie insensée leur donnait!

Après ces terreurs venait le doute, puis une lueur d'espoir. En admettant qu'Ursule fût assez indigne pour tâcher de plaire à Gontran, et je pouvais le penser sans la calomnier, n'avait-elle pas déjà oublié ses devoirs pour un homme sot et vulgaire? en admettant, disais-je, cette indignité : lui!... lui, Gontran, à qui j'avais voué ma vie, à qui je n'avais donné jusqu'alors que de l'amour et du bonheur; Gontran,

pour qui j'avais déjà tant et tant souffert, aurait-il jamais le courage, la cruauté de m'oublier pour elle?...

— Non, non, cela est impossible, m'écriai-je; je ne sors pas d'un abîme de chagrin et de désespoir pour retomber à l'instant dans un abîme plus profond encore.

Non, non, cela est impossible! Gontran est arrivé hier, il repart ce matin; il est impossible que dans un entretien d'une heure il ait voulu plaire, il ait plu à cette femme, et que déjà il songe à me tromper.

Ursule est bien audacieuse; mais la femme la plus éhontée garde des dehors. Et puis à ces lueurs d'espérances succédaient des doutes accablants. Tout ce que m'avait dit madame de Richeville du caractère égoïste et léger de Gontran me revenait à la pensée.

Ursule me paraissait de plus en plus séduisante et dangereuse. Si mon mari la rencontrait à Paris; sous le prétexte de notre amitié, ne pourrait-elle pas venir souvent chez moi?

Cette idée et les émotions que je contraignais depuis quelques moments me bouleversèrent tellement, que, sans penser que je dévoilais mon espionnage en sortant brusquement de la cachette où j'étais jusqu'alors restée, j'entrai dans l'allée.

Ursule et Gontran étaient très-loin, à l'autre extrémité.

Je vis M. Sécherin venir à eux et les accompagner du côté de la maison.

Je respirai plus librement; je restai quelque temps encore dans le jardin.

Par une bizarre, une explicable mobilité d'impression, une fois qu'Ursule eut disparu, peu à peu le calme rentra dans mon cœur; j'eus honte de ma faiblesse; je me reprochai de flétrir, de gaieté de cœur, le bonheur que la Providence m'envoyait : n'allais-je pas être seule à Maran avec Gontran? les beaux jours du chalet de Chantilly n'allaient-ils pas renaître? L'hiver était bien loin encore. Si je redoutais la coquetterie d'Ursule envers mon mari, je trouverais mille moyens de l'éloigner; enfin, s'il fallait arriver à ces extrémités, je raconterais à Gontran l'aventure de M. Chopinelle, et il n'éprouverait alors pour Ursule que du mépris.

Par quel étrange contraste cet accès de folle confiance succéda-t-il au plus douloureux accablement, c'est ce que je ne puis dire.

Avant de quitter Rouvray, je voulus aller faire mes adieux à madame Sécherin.

Je la trouvai calme, digne et forte; elle me tendit la main, je la baisai pieusement.

— Ce soir — me dit-elle — mon fils et *cette femme* quitteront cette maison; j'y vivrai désormais solitaire en attendant mon fils. Oui — reprit-elle en voyant mon air étonné — un jour mon fils me reviendra, le bon Dieu me le dit... Il me laissera sur la terre assez long-temps encore pour voir mon enfant bien malheureux, mais aussi pour le consoler.

Je fus frappée de l'accent presque inspiré avec lequel madame Sécherin prononça ces dernières paroles.

Elle ajouta en me regardant avec compassion :

— Vous êtes bonne et généreuse; vous êtes convaincue comme moi, j'en suis sûre, que cette femme est une indigne; mais vous n'avez pas eu le courage de l'accuser... Si vous vous étiez jointe à moi, elle était perdue. Je ne vous fais pas un reproche de votre clémence; au contraire, je prierai le Seigneur pour que celle que vous avez épargnée ne vous cause pas un jour bien des chagrins.

— Que dites-vous, madame? — m'écriai-je en sentant mes craintes renaître.

— Je vous dis ce que le bon Dieu m'inspire... rien de plus. . .

. . . . . .

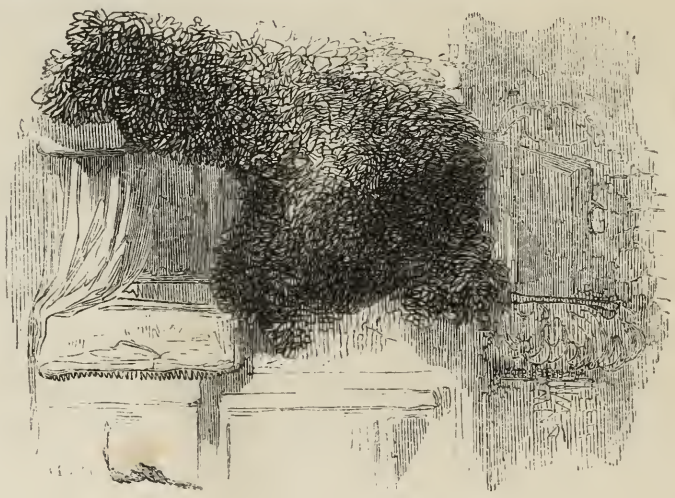
Hélas! ces paroles n'étaient que trop prophétiques, surtout si je les rapprochais de la scène de l'allée.

Le moment de partir arriva.

Ursule m'embrassa avec son effusion ordinaire; mon cousin nous fit des adieux remplis de cordialité.

Rien dans les paroles ou dans l'expression des traits de Gontran ne put me faire soupçonner qu'il quittait Ursule avec regret.

Nous abandonnâmes cette maison si paisible à mon arrivée, et qui avait été depuis le théâtre de si pénibles divisions.



CHAPITRE XLIV.

LE CHATEAU DE MARAN.

A mesure que nous nous éloignions de Rouvray, je me sentais moins oppressée. Bientôt j'oubliai presque complétement les douloureuses agitations que j'y avais ressenties, pour ne songer qu'au bonheur de me retrouver enfin seule avec mon mari. Je me faisais une joie de ce voyage en me rappelant les tendres paroles, les prévenances délicates dont Gontran m'avait accablée lorsqu'après mon mariage nous étions partis pour Chantilly. Je trouvais une grande ressemblance entre ces deux époques de ma vie. Cette fois aussi je partais seule avec Gontran pour un long séjour au milieu d'une riante et paisible solitude.

Cette impression de bonheur fut si profonde, cet espoir fut si radieux, qu'il domina toutes mes autres pensées.

J'attendais avec impatience le premier mot de Gontran.

Depuis notre départ de Rouvray, il était silencieux.

Je trouvai mille raisons dans mon cœur pour que ce premier mot fût rempli de grâce et de bonté. Je me disais presque avec satisfaction que mon mari avait quelques torts à se reprocher envers moi, et qu'il allait les expier par ces douces flatteries, ces attentions exquises dont il avait le secret. Tout à coup M. de Lancry bâilla deux fois assez haut,

appuya sa tête sur l'un des accotoirs de la voiture et s'endormit profondément sans me dire une parole. Cette indifférence me fit d'abord un mal affreux. Je ne pus retenir quelques larmes en me souvenant des ravissantes tendresses que Gontran m'avait prodiguées dans notre premier voyage.

Je me demandai avec douleur en quoi j'avais démérité. Ne devais-je pas au contraire lui être plus chère encore? n'avais-je pas déjà bien souffert pour lui?

A ce premier mouvement si pénible succéda la réflexion.

J'eus honte de moi-même. Je m'accusai d'égoïsme, d'exagération ridicule et romanesque.

Quoi de plus simple, de plus naturel, que ce sommeil que je reprochais à Gontran? Devait-il se gêner, se contraindre pour moi? n'agissait-il pas au contraire avec une confiance pleine de sécurité?

Je séchai mes larmes, je contemplai ses traits. On n'y voyait déjà plus les traces des fatigues et des chagrins qui les altéraient jadis.

Jamais il ne m'avait paru plus beau de cette beauté délicate, charmante, qui rendait sa physionomie si attrayante; un de ces demi-sourires qui annoncent toujours un sommeil heureux et tranquille donnait à sa bouche une ravissante expression de finesse un peu malicieuse. Par deux fois il agita légèrement ses lèvres comme s'il eût prononcé quelques paroles

J'écoutai avidement...

Je n'entendis rien.

En le voyant dormir ainsi, beau, calme, souriant, je me sentais heureuse de tout le bonheur qui lui était départi : libre de l'odieuse domination de M. Lugarto, jeune, riche, aimé de moi jusqu'à l'idolâtrie, y avait-il au monde un homme plus admirablement doué? Ne réunissait-il pas tous les avantages, toutes les conditions de la félicité humaine? En m'appesantissant ainsi sur ses qualités, un moment j'eus peur; nous devions rester à Maran jusqu'au commencement de l'hiver : ce long avenir de solitude me ravissait, mais plairait-il à Gontran? Je commençais à me défier de moi-même, à craindre de ne pas plaire assez à mon mari. J'avais déjà tant souffert que je ne ressentais plus ces élans de gaieté douce et ingénue que m'inspirait autrefois la présence de Gontran. Je comparai ce que j'étais avant mon mariage, ou pendant notre bienheureux séjour à Chantilly, avec ce que j'étais en arrivant à Maran, et malgré moi je fus reprise de folles frayeurs. Je me crus enlaidie, attristée, appauvrie; je me demandai s'il me restait assez d'a-

vantages pour plaire à mon mari durant les longs jours que nous allions passer dans la solitude; puis cet entretien de l'*allée*, qu'un moment j'avais oublié, me revenait à la pensée. J'en venais à exagérer mes imperfections, à dénaturer mes avantages, à envier l'esprit, le caractère d'Ursule, à envier aussi sa physionomie tour à tour animée, coquette, touchante, mélancolique ou naïve... Sans orgueil insensé, je me savais plus régulièrement belle que ne l'était ma cousine; je me savais des qualités solides, un cœur loyal, une franchise à toute épreuve, un dévouement sans bornes pour mon mari, dévouement déjà éprouvé et qui n'avait jamais failli... Je ne pouvais douter qu'Ursule ne fût menteuse, dissimulée, qu'elle n'eût un profond mépris pour tout ce que révèrent les âmes honnêtes et élevées.

Eh bien! lorsque je pensais qu'elle plaisait peut-être à Gontran, je me prenais à regretter de ne pas ressembler à ma cousine.

O sacrilége... j'allai jusqu'à dédaigner les vertus que j'avais, et à jalouser les vices que je n'avais pas...

Hélas!... hélas!... c'est qu'aussi les hommes ne savent pas qu'en affichant certaines préférences... ils dépravent souvent les plus fières, les plus généreuses natures... ils ne savent pas que lorsqu'on aime avec passion, avec délire, on veut plaire avant tout et à tout prix, et que, si vertueuse que l'on soit, on blasphème quelquefois les qualités les plus nobles comme inutiles et vaines, lorsqu'on se voit sacrifiée à des femmes qui n'ont pour séduire qu'hypocrisie, audace et corruption!

. . . . . .

Puis, comme toujours... après ces abattements, après ces humiliations impitoyables que je m'infligeais, venaient des exaltations toutes contraires, une réaction d'orgueil insensé.

Je me demandais en quoi ma cousine pouvait m'être comparée, quelles garanties de bonheur elle aurait pu donner à mon mari... Mais je retombais bientôt, écrasée sous le poids de cette horrible pensée : — Qu'importe... s'il l'aime ainsi? . . . . . .

. . . . . .

Pendant la route Gontran fut distrait, silencieux; j'attribuai ces préoccupations au changement politique qui venait d'avoir lieu, et auquel il n'était peut-être pas aussi indifférent qu'il voulait le paraître.

J'ai oublié de dire qu'en chemin nous avions appris la révolution de juillet.

Si étrangère que je fusse à la politique, j'éprouvais un sentiment de profonde et de respectueuse pitié pour ce vieux et bon roi qui retour-

nait sans doute une dernière fois sur une terre d'exil, loin de cette France qu'il avait tant aimée et que sa famille avait arrosée de son sang. J'avais toujours vu le peuple heureux et calme, les illustrations personnelles jouir d'avantages égaux, souvent même supérieurs à ceux dont jouissait la plus haute aristocratie. Je ne comprenais donc pas le bien et l'avantage de cette régénération sociale qui venait, disait-on, de sortir des sanglantes barricades de 1830.

J'avais une grande impatience d'arriver à Maran.

Blondeau m'avait souvent dit que ma mère avait passé deux étés dans cette terre de Maran avec moi, et qu'elle l'y avait accompagnée alors que j'étais âgée de deux ans à peine; jamais ma mère, disait-elle, ne s'était trouvée plus heureuse que dans cette solitude, où elle échappait aux méchancetés de mademoiselle de Maran et à l'indifférence glaciale de mon père.

J'étais ravie de savoir que le château était resté inhabité; ces souvenirs si précieux pour moi me semblaient ainsi plus entiers, plus saintement conservés. Blondeau devait me donner mille précieux renseignements sur les appartements que ma mère avait habités de préférence, sur les promenades qu'elle affectionnait. C'était avec un religieux intérêt que je m'approchais de cette habitation, qui, pour tant de raisons, était sacrée pour moi. Il me semblait aussi qu'une fois là, dans ce lieu où tout parlait de ma mère, je serais sous son invisible protection; que du haut du ciel elle veillerait sur son enfant, qu'elle demanderait à Dieu de ne pas m'infliger de nouvelles souffrances. Plusieurs fois j'avais pu apprécier le tact, la délicatesse de Gontran: j'étais donc assurée de lui voir partager la vénération que m'inspirait cette maison. En partant de Rouvray, j'avais écrit à Blondeau de venir sur-le-champ me rejoindre à Maran. M. de Lancry, en passant à Paris, avait déjà envoyé une partie de notre maison dans cette terre, située à quelques lieues de Vendôme.

Nous y arrivâmes par une belle matinée d'été.

Une longue avenue de chênes séculaires conduisait à la cour d'honneur. Il fallait traverser deux ponts jetés sur la petite rivière qui baignait les murs du château, bâti en briques et composé d'un grand corps-de-logis avec deux grandes ailes en retour, dans le goût du siècle de Louis XIII; un dernier pont de pierre conduisait à la première cour, fermée par une grille parallèle au corps-de-logis principal.

Autour du château, la végétation était magnifique : les chênes, les peupliers d'Italie, les ormes y poussaient à une hauteur admirable;

LE CHATEAU DE MARAN.

d'immenses prairies s'étendaient à perte de vue et avaient pour horizon de grands massifs de bois.

Le régisseur, prévenu de notre arrivée par notre courrier, nous attendait à la grille; il nous conduisit dans une longue galerie située au rez-de-chaussée et remplie de tableaux de famille. Les six fenêtres de cette pièce immense s'ouvraient sur le fossé rempli d'eau vive qui entourait le château. Malgré la chaleur de l'été, il faisait presque froid dans cet énorme salon. Ses murailles étaient si épaisses que l'embrasure des fenêtres avait cinq ou six pieds de profondeur.

Impatiente de visiter la maison, j'offris en souriant mon bras à Gontran et je lui dis :

— Allons, mon ami, venez vite, je suis impatiente de tout revoir ici, quoique je ne me souvienne de rien. Vous n'avez pas d'idée comme le cœur me bat à la pensée de parcourir les lieux autrefois habités par ma pauvre mère. Et puis, il faut que je vous fasse les honneurs de chez moi. Je suis si heureuse, si fière de vous avoir ici! — Oh! — ajoutai-je en souriant — je suis la châtelaine de ces lieux, vous voici dans mon empire, et je vais vous accabler de l'amour le plus despotique.

Au lieu de partager ma gaieté comme je m'y attendais, Gontran me répondit d'un air contraint, en s'efforçant de sourire et en regardant autour de lui avec une expression de répugnance :

— Entre nous, votre manoir me paraît un peu délabré, noble châtelaine, si toutes les pièces ressemblent à ceci... Il est fâcheux que mes dernières préoccupations m'aient empêché de penser à envoyer ici un architecte; sans reproche, vous qui n'aviez qu'à songer à cela, ma chère amie, vous auriez dû vous charger de ce détail. Vous saviez dans quel déplorable état était ce château.

Mon mari avait d'abord faiblement souri, il finit par me parler presque sèchement.

Je le regardai avec un étonnement douloureux, et je lui dis doucement :

— Mais, mon ami, souvenez-vous que j'étais aussi tourmentée que vous de toutes ces secousses qui nous ont bouleversés; et puis, vous le savez, j'ai été très-malade, il ne m'a pas été possible de m'occuper de ces soins. Je croyais que...

— Eh! mon Dieu, — me dit Gontran en m'interrompant avec impatience — encore une fois, je ne vous fais pas de reproches, ma chère amie... Seulement je regrette que vous ou moi n'ayons pas songé aux réparations indispensables à cette habitation. Maintenant il n'y a plus

à reculer... Grâce à cette révolution maudite, on ne peut voyager nulle part, on ne peut aller aux eaux. Dans quinze jours peut-être l'Europe sera en feu. Paris doit être insupportable. Il faut donc nous résigner à rester ici. C'est ce qui fait que je regrette de nous voir si mal établis.

— C'est surtout pour vous que je suis désolée de ce manque de confort, mon ami... Quant à moi, je suis si heureuse d'être ici avec vous que je me trouverai toujours bien.

— Vous êtes mille fois bonne, ma chère. Je suis aussi très-heureux de partager cette solitude avec vous; je comprends toutes les raisons qui vous rendent cette habitation précieuse... Mais ce n'est pas une raison pour se passer de tapis et de persiennes... car je n'en vois à aucune fenêtre, et ce château a l'air d'une lanterne.

— J'en suis désolée, mon ami; mais rassurez-vous, nous trouverons moyen de remédier à cela en faisant venir quelques ouvriers de Vendôme... Je me charge de surveiller et de hâter ces travaux. Par amour-propre de cœur, je tiens à ce que Maran soit pour vous le plus agréable séjour du monde; seulement je vous demande un peu d'indulgence pour mes efforts.

— Des ouvriers!... — s'écria-t-il avec impatience — il ne manque plus que cela... Il n'y a rien de plus insupportable que des ouvriers... et pourtant il faudra bien s'y résigner... Ah!... ça va être bien agréable... une jolie distraction que j'aurai là!

— Gontran — dis-je tout attristée de l'humeur de mon mari — nous nous exagérons peut-être le délabrement de cette habitation... nous n'avons vu que cette galerie.

— Eh! mon Dieu! on peut parfaitement juger du reste par cet échantillon; c'est la pièce d'honneur... c'est le salon de réception. On voit que le régisseur a accumulé ici toutes les splendeurs de l'habitation — ajouta-t-il en se remettant à rire d'un air contraint. — Allons, ma chère amie, inspectez votre manoir... et tâchez d'en tirer le plus de parti possible en attendant les ouvriers... puisqu'il faut se résigner à cet ennui. Quant à moi, je vais aller aux écuries; je parie que ce sont de véritables halles sans stalles, sans box? Et moi qui viens justement de ramener une douzaine de chevaux d'Angleterre! C'est fort agréable!... En vérité, je ne sais pas à quoi pensent vos gens d'affaires, de laisser cette habitation dans un tel état de délabrement.

— J'en suis désolée, mon ami... Je vous en supplie... ne vous fâchez pas... donnez-moi vos ordres, je les ferai exécuter de mon mieux.

Ma résignation toucha sans doute M. de Lancry ; il regretta son impatience, et me dit en s'apaisant :

— Encore une fois je ne vous accuse pas, ma chère amie, vous n'y pouvez rien ; mais si les écuries sont mauvaises, ça n'en sera pas moins désagréable ; d'autant plus que, pendant les cinq ou six mortels mois que nous allons passer ici, je n'aurai pour tout plaisir que mes chevaux et la chasse... A propos, sommes-nous loin de Vendôme?...

— Mais à six ou huit lieues, je crois... mon ami.

— De mieux en mieux, ça sera fort commode pour les approvisionnements de viande de boucherie ; nous n'aurons déjà pas de marée. Il ne nous manque plus pour nous achever que de faire une chère détestable. Je ne sais pas, en vérité, comment votre famille se résignait à vivre ici.

— Mon père a fort peu habité Maran, mon ami... Ma mère seulement y a passé quelque temps, et vous savez que nous autres femmes nous nous contentons de peu.

— Libre à vous... ma chère amie, de vous nourrir de rêverie et d'idéalité ; quant à moi, je vous déclare qu'à la campagne je deviens très-positif et très-matériel : j'en demande un million de pardons à votre exaltation romanesque, mais, quand on n'a pas d'autre plaisir que la table, il est, je crois, permis de vouloir que la chère soit bonne. Vous m'obligerez donc beaucoup, n'est-ce pas? de vous entendre avec votre maître-d'hôtel pour trouver les moyens de nous approvisionner le mieux possible ; j'aurai, s'il le faut, un fourgon et deux chevaux de service pour aller à Vendôme faire la provision : car moi je ne vis pas d'abstractions, je tiens au solide... Sur ce, je vais aux écuries.

Gontran sortit.

Tel fut notre premier entretien en arrivant au château de Maran.

CHAPITRE XLV.

LA VIE DE CHATEAU.

Quelque temps après notre arrivée à Maran, je me sentis faible, souffrante; je restais quelquefois pendant une heure accablée par un malaise inconnu. Bientôt je reconnus que je m'étais fait une grande illusion en espérant que Gontran redeviendrait pour moi ce qu'il avait été pendant le premier mois de notre mariage; son caractère semblait s'aigrir dans la solitude. Pourtant la vie qu'il menait *pour lui* semblait lui plaire.

Souvent, en ma présence, il paraissait pensif, absorbé : tantôt je me persuadais qu'il pensait à Ursule, tantôt qu'il regrettait malgré lui les chagrins que son indifférence me causait.

Si je l'interrompais au milieu de ses réflexions, il me répondait avec aigreur, ou se levait avec impatience sans me dire une parole, comme si je l'avais distrait d'une chère et douce rêverie. Ce qui me donnait pourtant quelquefois une lueur d'espoir, c'était le brusque changement de mon mari à mon égard. Un refroidissement successif m'eût effrayée davantage, il eût été plus naturel. Ce fut un jour fatal que celui où j'eus la conviction que Gontran ne m'aimait plus d'amour; dès lors

il ne crut même plus nécessaire de garder envers moi ces formes de bonne compagnie, ce respect des bienséances que tout homme doit aux femmes, *même* à la sienne.

Dès lors plus de douces prévenances, plus d'épanchements de cœur, rien qui prouvât en lui le désir ou le besoin de me plaire. Quelques mots sur la nouvelle existence que menait Gontran sont indispensables.

Depuis notre établissement à Maran, il avait fait venir des chiens et des chevaux de chasse d'Angleterre. Il avait loué une des forêts de l'État qui touchait à nos propriétés, il y chassait trois fois par semaine à courre, trois fois à tir. Il se reposait le dimanche, c'était le seul jour qu'il passât près de moi. Habituellement, il partait après déjeuner, je ne le revoyais que le soir au retour de la chasse. Nous nous mettions à table; il dînait longuement, me parlait peu, buvait souvent trop pour sa raison; et, l'avouerai-je, hélas! il lui fallut quelquefois l'aide d'un de nos gens pour regagner son appartement, qui était contigu au mien... J'avais toujours vu mon mari d'une recherche, d'une élégance extrême; seul avec moi, il se négligeait comme à plaisir. Il ne semblait vivre que pour la chasse et pour la bonne chère.

O honte! ô profanation! Quant à moi, je n'étais plus pour lui qu'une des conditions de sa vie grossière et sensuelle.

Long-temps je souffris en silence de cet abanbon, de ce changement dans ses manières, qui au moins jusqu'alors avaient toujours été parfaites. Cette existence solitaire sur laquelle j'avais fondé tant d'espérances s'écoulait pour moi morne, flétrie, décolorée.

Selon mon habitude, je concentrai mon chagrin jusqu'à ce qu'il débordât; le jour arriva où je ne pus souffrir davantage.

Je me décidai à parler, à tout dire à Gontran.

C'était un samedi, il avait fait un vent violent pendant presque toute la journée; sans doute la chasse de Gontran avait été mauvaise, car le soir, lorsqu'il rentra au château, ses piqueurs ne sonnèrent pas leurs fanfares accoutumées. Je le savais par expérience, ces jours-là mon mari avait de l'humeur; j'allai craintive à sa rencontre, mon cœur se serra lorsque j'entendis résonner ses grosses bottes éperonnées sur les dalles de l'escalier.

— Votre chasse n'a pas été heureuse, mon ami? — lui dis-je.

— Non, je suis harassé, — me dit-il; et il entra dans un petit salon où je me tenais de préférence, parce que ma mère l'avait occupé.

M. de Lancry se jeta sur un canapé, l'air soucieux et contrarié, sans me dire un seul mot.

En le voyant ainsi avec ses vêtements couverts de boue, ses cheveux en désordre, qui s'échappaient de sa cape de chasse qu'il gardait sur sa tête, je pouvais à peine le reconnaître, lui que j'avais toujours vu d'une si exquise élégance.

— Songez donc, ma chère, qu'on nous fasse dîner le plus tôt possible, j'ai très-faim, — dit Gontran en se retournant sur le canapé; puis, attirant du bout de son pied une petite chaise de tapisserie, il y allongea ses bottes éperonnées couvertes de fange.

— Ah! — m'écriai-je en courant à lui, — grâce pour cette chaise, elle a été brodée par ma mère; prenez un autre tabouret, je vous en prie.

Gontran haussa les épaules, s'établit sur un autre siége, et me dit :

— Mon Dieu! que vous êtes donc singulière avec vos affectations! je vous demande un peu ce que cela fait à la mémoire de votre mère que je mette ou non mes pieds sur cette chaise?

— Je m'étonne, mon ami, que vous ne compreniez pas le culte du passé... Il est souvent la seule consolation des jours présents.

— Ah! si vous allez commencer à faire de la métaphysique de sentiment... j'y renonce... la vie que je mène est peu faite pour développer l'intelligence.

— En effet, depuis quelque temps, Gontran, vous agissez, je crois, beaucoup plus que vous ne pensez.

– Dieu merci! j'avais toujours rêvé quelques mois d'une vie toute matérielle, dans laquelle la *bête*, comme on dit, prendrait le dessus. Eh bien! cette vie, je la mène, et je m'en trouve à merveille... Il n'est pas jusqu'à ces superfluités d'élégance, de recherche de toilette, que je n'aie mises bravement de côté. J'étais un véritable sybarite; me voici, à cette heure, un véritable Spartiate, un ours, un sauvage. Eh! ma foi, je trouve fort commode d'être ainsi *au vert* pendant quelque temps... de rester grossière chrysalide jusqu'au moment où il me prendra fantaisie de me transformer de nouveau en brillant papillon... Mais sonnez donc, je vous prie, je veux dire à Hébert (c'était notre maître-d'hôtel) de me mettre une bouteille de vin du Rhin à la glace; c'est un caprice. Il y a long-temps que je n'ai bu de vin vieux du Rhin... et celui que vous avez ici est excellent; c'est du Johannisberg jaune comme de l'ambre... Où votre père avait-il eu ce vin-là?

— Il me semble, mon ami, avoir entendu dire à mademoiselle de Maran que l'empereur d'Autriche en fit cadeau à mon père lors de sa mission à Vienne.

— Ma foi, votre père a eu raison d'oublier ce vin ici, car il est parfait.

Je sonnai; mon mari donna ses ordres, il bâilla et me dit :

— Jouez-moi donc, sur votre piano, l'ouverture du *Siége de Corinthe* en attendant le dîner.

Je regardai Gontran avec chagrin.

Il ne se rappelait pas sans doute qu'on représentait cet opéra lorsque je m'étais, pour la première fois, trouvée avec lui dans la loge des gentilshommes de la chambre. S'il n'avait pas oublié cette circonstance, sa demande était un amer sarcasme. Les larmes me vinrent aux yeux malgré moi; je lui dis tristement :

— Pardonnez-moi, mon ami, je ne saurais jouer ce morceau.

— Est-ce parce que je vous en prie? Allons, soit... faites comme vous le voudrez, jouez m'en un autre, alors. Je vous demande cela pour tuer le temps en attendant l'heure du dîner.

— Pour tuer le temps! Il vous pèse donc bien maintenant, Gontran?

— A moi? pas du tout... je le tue sans lui en vouloir le moins du monde... jamais la vie ne m'a passé plus vite. Je n'avais pas idée de cette bonne et matérielle existence de gentilhomme campagnard, je la trouve adorable. Je ne sais pas si elle continuera de m'amuser long-temps; mais, jusqu'à présent, je suis enchanté, la chasse est devenue chez moi une vraie passion. Mon chef d'équipage est excellent... Avec

lui, sur dix fois, je prends huit... J'ai un *tiré* royal. Thomas est un cuisinier parfait. Grâce à quelques améliorations, les écuries sont maintenant fort logeables; nous sommes à peu près bien établis dans ce vieux château, vous êtes toujours jolie comme un ange : comment voulez-vous que le temps me pèse?

Mon mari me parlait avec tant de sincérité, avec tant d'abandon, il paraissait trouver sa conduite si simple, si naturelle, qu'il ne soupçonnait évidemment pas le chagrin qu'il me causait. Cette pensée adoucit l'amertume de mes reproches.

Je regardai Gontran fixement; je lui dis avec émotion : — Et moi... Gontran, me croyez-vous heureuse?

A demi couché sur le canapé, il me répondit en frappant négligemment du bout de son fouet sur ses bottes :

— Vous? je vous crois, ma foi, très-heureuse, aussi heureuse que vous pouvez l'être avec votre diable de petit caractère... Que vous manque-t-il?

— Rien, vous avez raison, Gontran... Je vous vois le matin à l'heure du déjeuner... puis le soir à table... quelquefois une heure ou deux le dimanche... lorsque vous me faites mettre au net votre livre de chasse...

— Eh bien! que voulez-vous de plus? Ne faut-il pas que je sois continuellement pendu à votre côté! Croyez-moi, ces éternels tête-à-tête vous seraient bientôt d'un ennui mortel.

— Je vous avais demandé, mon ami, de monter à cheval avec vous; ainsi, j'aurais pu vous suivre quelquefois à la chasse...

— Bah! bah! vous êtes trop peureuse, ma chère amie; et puis il n'y a rien de plus embarrassant qu'une femme à la chasse : elle n'y prend aucun plaisir et empêche les autres d'en prendre. Si j'avais eu quelqu'un à qui vous confier... à la bonne heure, mais nous n'avons pas un voisin sortable; et d'ailleurs vous ne voulez voir personne, vous êtes une solitaire des plus farouches.

— Ce serait pour moi un grand plaisir de monter à cheval avec vous, mon ami; mais seulement avec vous...

— Alors, comme je vous le dis, c'est impossible... Êtes-vous fantasque, ma pauvre Mathilde... Vous ne voulez jamais que des choses déraisonnables.

— C'est juste, n'en parlons plus... Je suis la plus heureuse des femmes... Mon bonheur doit me suffire. — Et je portai mon mouchoir à mes yeux.

Gontran avait trouvé fort naturelles et fort peu blessantes les réponses qu'il venait de me faire.

Il parut aussi surpris que contrarié de me voir pleurer.

— Ah çà! — me dit-il avec impatience, — à qui en avez-vous? Nous sommes à causer là tranquillement, et vous voilà en larmes! Mais à propos de quoi? C'est donc une scène que vous voulez me faire?

— Une scène, non, Gontran, non; je n'ai rien à vous dire, puisque depuis notre arrivée à Maran vous ne vous apercevez pas du contraste qui existe entre la vie que nous menons et celle que nous menions à Chantilly.

— Ah!... nous y voilà!.... Chantilly, encore Chantilly, toujours Chantilly! Vous n'avez que ce mot à la bouche comme un reproche. Mais savez-vous qu'à force de me parler ainsi de ce temps-là vous finirez par me faire prendre en grippe le souvenir de cette ravissante lune de miel? — Et il ajouta en riant de cette plaisanterie :

— Que voulez-vous, ma chère : *Lune de miel, elle a vécu... ce que vivent les lunes de miel*. Le vers n'y est pas, mais la pensée y est... c'est égal.

— Ah! Gontran... ne blasphémez pas les seuls heureux souvenirs qui me restent.

— Eh bien! alors ne me répétez pas toujours la même chose, sans cela je vous punirai de la sorte. Voyons... raisonnons en bons amis sans nous fâcher... Croyez-vous que je me sois marié pour passer ma vie à vos genoux, à vous roucouler des fadeurs? Vous n'êtes jamais contente. Si nous sommes dans le monde, vous êtes jalouse; si nous vivons seuls, ce sont des exigences à n'en pas finir. Cela devient impatientant... à la fin! — s'écria-t-il ne pouvant pas se contenir davantage.

— Gontran vous êtes sans pitié. Vous oubliez que j'ai déjà beaucoup souffert, que j'aurais droit à quelques ménagements.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel caractère! Est-ce encore une récrimination? voyons, dites-le franchement. Vous avez beaucoup souffert? Si c'est à cause de Lugarto que vous me dites cela, vous avez tort.

— J'ai tort?

— Certainement. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit dans le temps à ce sujet. Si vous aviez eu l'ombre d'adresse, de sagacité, avec quelques banalités affectueuses vous nous en auriez débarrassés sans vous compromettre comme vous l'avez fait.

— Sans me compromettre, mon Dieu ! Était-ce ma faute?

— Mais il n'importe ! que ce soit votre faute ou non, vous avez été compromise ; et c'est moi qui, tôt ou tard, en supporterai le ridicule.

— Moi ! je serais méprisée, moi !...

— Eh, madame ! j'aimerais mieux encore ma part que la vôtre ; si vous croyez qu'il sera bien agréable pour moi, lorsque nous serons de retour à Paris, d'être montré au doigt, comme un mari trompé... Mais en vérité, — reprit-il avec colère, — il faut que vous soyez folle, archi-folle... d'élever de pareilles discussions... Tenez, brisons là... vous me feriez vous dire quelque dureté, vous éclateriez en reproches, en sanglots, et je veux que vous dîniez tranquille et moi aussi.

— Ce que vous dites là est horrible, — repris-je après un moment de stupeur, — c'est moi que vous accusez !... moi, la victime de toutes les calomnies de cet homme ! Allez, Gontran, je ne sais quel sort me menace dans l'avenir... mais pour ce soir, rassurez-vous, je n'éclaterai pas en sanglots, vous pourrez dîner tranquille ; j'ai tant pleuré déjà, que mes larmes se tarissent. Le malheur m'a donné de la raison. Je ne vous ferai pas de reproches, ils seraient inutiles ; je veux seulement vous apprendre que je souffre, que je suis résignée... mais non pas insensible à votre indifférence.

— Allons, parlez, — dit M. de Lancry en se levant brusquement et en marchant à grands pas. — J'ai fait tout ce que j'ai pu pour tourner ceci en plaisanterie, je ne pourrai pas échapper à une scène. Ce matin j'ai fait une mauvaise chasse, la fin de la journée sera digne du commencement. Voyons, dites... finissons... Vous savez pourtant que je n'ai qu'un désir, celui de vivre en repos et de vous voir heureuse...

— Je vous remercie de vouloir bien m'entendre, Gontran. Eh bien ! il m'est cruel de voir que depuis que nous sommes ici vous n'avez pas eu pour moi un mot de tendresse, un mot de cœur ; vous vivez auprès de moi comme si je n'existais pas.

— Mais, au nom du ciel ! qu'est-ce que signifie tout ce jargon? Que voulez-vous donc que je vous dise? Si vous aimez tant à vous entendre raconter des galanteries, inspirez-m'en.

— Vous avez raison. Il y a long-temps que je suis pénétrée de cette triste vérité : *On mérite ce qu'on inspire*. Malgré vos duretés, je vous aime toujours ; vous méritez cet amour.

— Eh bien, alors ! soyez donc raisonnable, puisque ni vous ni moi ne pouvons rien à ce qui est, — me dit Gontran avec moins de colère. Puis il ajouta :

— En vérité, Mathilde... votre caractère romanesque, exalté, vous rendra la plus malheureuse des femmes; soyez donc raisonnable. Je vous l'ai dit cent fois, l'on ne se marie pas pour conjuguer perpétuellement et sur tous les tons le verbe j'*aime* : on se marie pour avoir une maison, un intérieur, une existence plus assise; on se marie pour vivre sans gêne ni contrainte tout le temps qu'on reste seul avec sa femme. Il est clair que si l'on se mariait pour continuer à faire sa cour, à dire des bergerades, autant vaudrait rester garçon...

— Oh!... Gontran... Gontran... quel réveil!...

— Vous me saurez gré, un jour, de faire justice de ces creuses rêveries; il faut savoir quelquefois être sévère : c'est notre rôle, à nous autres hommes... à nous qui sommes appelés à devenir pères de famille; c'est à nous à parler le langage de la raison, et je vous le parlerai... Oh! d'abord, je suis décidé, bien décidé, à ne vous laisser aucune folle illusion; une fois qu'elles seront détruites, vous verrez que vous vous arrangerez parfaitement bien dans la réalité qui vous restera.

— Cela est vrai, Gontran; une fois toutes mes illusions détruites, je m'arrangerai parfaitement dans la réalité qui me restera, comme vous le dites, seulement ce sera pour l'éternité.

— Allons, des menaces de mort maintenant! comme c'est gai! quelle conversation agréable!... Et puis vous vous plaignez après cela de me trouver maussade! Je rentre; au lieu de vous voir une figure avenante, souriante, heureuse, je vous vois triste et sombre; avouez au moins que ce n'est pas fait pour me mettre en train d'être aimable.

— Il est vrai, mon âme est désolée... je ne puis vous le taire plus long-temps, — dis-je avec amertume; — car le ton persifleur, ironique que Gontran affectait me blessait encore plus que ses duretés. — Il n'y a rien de plus impatientant, je le conçois, — repris-je, — que de voir tomber les pleurs qu'on fait verser... Mais ce n'est pas ma faute... je ne puis plus, comme autrefois, sourire à chaque blessure.

— Eh bien! soit, je me résignerai à vous voir toujours en larmes; que voulez-vous que j'y fasse? Puis-je vous empêcher de vous trouver la plus malheureuse des femmes?

— Gontran, soyez juste, mon Dieu... Voyons, quelle est ma vie? Qu'êtes-vous pour moi?... ou plutôt, que suis-je pour vous? Bonjour, bonsoir... Ma chasse a été bonne ou mauvaise... Jouez-moi cet air sur votre piano... Faites écrire à nos fermiers en retard... Voilà pourtant ma vie, Gontran, voilà ma vie, et vous voulez que je vous égaie, que

je sois riante, que je sois joyeuse... Est-ce possible? Hélas!... c'était votre bonté, votre amour qui faisaient ma gaieté d'autrefois.

— Enfin voilà le dîner, — dit Gontran en entendant la cloche, — j'aime beaucoup mieux aller me mettre à table que de vous répondre : car vous finiriez par me mettre hors de moi, et j'en serais désolé; discuter avec vous à ce sujet, c'est se battre contre des moulins à vent.

On annonça que nous étions servis.

— Venez-vous? — me dit Gontran.

— Excusez-moi, mon ami, je n'ai pas faim, je suis souffrante.

— C'est agréable, et surtout d'un excellent effet pour vos gens, — me dit Gontran. — A votre aise, ma chère amie.

Il sortit pour aller se mettre à table. . . . . .

. . . . . .

Après le départ de mon mari, je rentrai dans ma chambre et je fondis en larmes.

Rien n'avait pu le toucher, j'en avais la certitude. Il ne soupçonnait même pas l'étendue des chagrins qu'il me causait. Dans mes plaintes, il ne voyait qu'une exaltation vague, romanesque; tout espoir de l'apitoyer était à jamais perdu pour moi.

Malgré son égoïsme, malgré sa personnalité, il n'eût pas été absolument insensible à mes souffrances s'il les eût comprises.

— *Si je ne vous parle plus le tendre langage d'autrefois, c'est que vous ne me l'inspirez plus*, — m'avait-il répondu.

C'était là une de ces révélations écrasantes qui se dressaient entre moi et l'espérance comme un mur d'airain. Dans mon abattement, je ne savais que répondre; hélas! j'avais dix-huit ans à peine... et devant moi la vie... la vie tout entière...

Et encore je me disais que je n'étais peut-être qu'au commencement de mes chagrins. Je pouvais déjà les comparer... en me souvenant des tortures de la jalousie... J'avais peut-être tort de me plaindre. L'existence morne, froide, que je menais à Maran... était presque négative; je n'avais au moins à regretter que le bonheur dont j'aurais pu jouir. Hélas!... peut-être fallait-il compter ces tristes jours parmi les meilleurs que me réservait l'avenir.

Je descendis alors dans mon cœur, je me demandai si, après tant de cruelles épreuves, mon amour pour Gontran était diminué. Ce dernier entretien avec lui venait de me blesser tellement, que je me sentais dans un rare accès de franchise envers moi-même. Hélas! je m'aperçus avec une sorte de joie amère que je l'aimais toujours... toujours autant

que par le passé. J'ai maintenant peine à comprendre cette aveugle opiniâtreté d'affection. Elle devait naître de cette conviction que Gontran pouvait encore, *s'il le voulait*, me rendre heureuse comme autrefois. Ce dernier espoir, auquel je m'attachais de toutes mes forces, suffisait pour entretenir, pour aviver ce fatal amour. Un mélange d'orgueil et de défiance me persuadait que j'étais encore capable d'inspirer à Gontran l'adorable tendresse qu'il avait ressentie, mais que je manquais d'*adresse de cœur*, si cela peut se dire.

Je m'expliquai de la sorte ces passions indomptables qui survivent chez les femmes aux dédains les plus barbares... D'enivrants souvenirs vous disent que le bonheur est là, dans un regard, dans un sourire, dans une parole de l'homme que l'on chérit... et l'on ne peut croire que tantôt, que demain il ne nous adresse encore ce sourire, ce regard, cette parole auxquels notre vie nous semble attachée. Lorsque l'amour arrive à cet état d'exaltation fébrile, d'opiniâtreté désespérée, il a, ce me semble, tous les caractères de la fureur du jeu, telle que je l'ai entendu analyser... Un gain passé vous donne une confiance aveugle dans l'avenir... malgré vous, votre espérance s'augmente de chacune de vos déceptions; chaque pas fait dans cette voie brûlante, douloureuse, semble vous rapprocher du but insaisissable que vous poursuivez : plus vos pertes se multiplient, dites-vous, plus vos chances de gain s'accroissent. *Le sort se lassera*, — dit-on, — et l'on rassemble ses dernières pièces d'or... et le gouffre du hasard les engloutit encore... et l'on a tout perdu... *Il se lassera de me dédaigner*, — dit-on, — et l'on redouble de persévérance ; l'on épuise ses dernières preuves d'affection, ses derniers dévouements... l'on tente une dernière, une terrible épreuve... et comme le joueur s'est brisé contre un hasard stupide... vous vous brisez contre une stupide indifférence. Alors vous n'avez plus rien... plus rien... alors votre cœur est vide, alors vous avez usé toute votre puissance d'aimer, alors il ne vous reste, comme au prodigue, que le regret éternel d'avoir honteusement dissipé de si magnifiques trésors... Je n'en étais pas encore là... Tout en l'accusant, j'aimais encore Gontran. Quelquefois je le croyais occupé du souvenir d'Ursule; je concevais alors que la jalousie redoublât pour ainsi dire mon amour au lieu de l'attiédir. La jalousie met en jeu les sentiments les plus violents, l'amour-propre, l'orgueil, la crainte, l'espérance... et l'amour vit surtout d'agitations. La jalousie ne diminue pas la passion, elle l'augmente; plus celui qu'on aime charme et plaît, plus on vous dispute son cœur, plus sa valeur augmente à vos

yeux. Je voulus tenter une dernière épreuve et voir jusqu'à quel point j'étais encore éprise de Gontran. Plusieurs fois, pensant au dévouement de M. de Mortagne, j'avais songé à M. de Rochegune, à son affection si fervente... La sérénité même avec laquelle j'allais au-devant de ces ressouvenirs me prouvait combien ils étaient peu coupables.

J'éprouvais pour M. de Rochegune de l'admiration, du respect, un sentiment analogue à celui que m'inspirait M. de Mortagne; sentiment rempli de calme, de douceur. Quoique ses traits ne fussent pas d'une régularité parfaite, je leur trouvais une expression pleine de noblesse et de dignité. Quand je pensais à l'intérêt qu'il me portait à mon insu depuis si long-temps, et dont il m'avait donné tant de preuves; quand je me rappelais toutes les belles actions qu'il avait faites, quand je réfléchissais qu'à cette compatissante bonté il joignait un courage à toute épreuve, un caractère ardent, chevaleresque, je reconnaissais que M. de Rochegune réunissait toutes les rares qualités qui doivent inspirer la passion la plus vive...

Et pourtant, loin d'éprouver du regret en pensant que j'aurais pu l'épouser; je le sentais, à cette heure encore, j'aurais pu choisir entre lui et Gontran, que mon cœur eût toujours été pour Gontran.

Hélas! cet aveu me coûte, il est sans doute le signe d'une nature mauvaise.

Aux yeux de la raison, de l'équité, il n'y avait pas de comparaison à faire entre M. de Lancry et M. de Rochegune quant aux qualités essentielles, et même quant à l'état qu'on faisait de chacun dans le monde.

Je ne m'abusais pas, Gontran plaisait aux jeunes gens et aux femmes par ses grâces, par son élégance, par son esprit, par sa gaieté; mais on comptait sérieusement avec M. de Rochegune : il commandait cette déférence, cette grave considération qu'on n'accorde jamais qu'aux hommes d'une haute position ou d'un très-grand caractère; je ne parle pas même de sa naissance illustre, de sa brillante fortune, quoique ces avantages, joints à ceux qu'il possédait déjà, donnassent plus de poids à la place qu'il occupait dans le monde.

Eh bien! à ma honte, je le répète, cette comparaison ne faisait rien perdre à Gontran dans mon cœur. Oui, je le dis... à ma honte... parce que je crois qu'un amour indigne est le fait d'une nature ou mauvaise ou pervertie.

Les amours qu'on est forcé d'excuser en disant que *la passion est*

aveugle sont presque toujours des amours bassement placés; en persistant dans mon adoration pour un homme dont je subissais les mépris, les insultes, j'étais, je le sens, coupable d'un de ces amours *sans nom*.

CHAPITRE XLVI.

UNE BONNE ŒUVRE.

Les réflexions que je fis, après cette triste conversation avec mon mari, ne furent pas stériles; je pensai que peut-être le manque d'une occupation attachante, sérieuse, me rendait si susceptible, si impressionnable. Je renonçai pour jamais et avec des larmes amères, je l'avoue, à cette conviction que mon amour pouvait être la seule, la constante occupation de ma vie. Bientôt j'allai plus loin; par suite de mon habitude de m'accuser pour excuser Gontran, je me fis un reproche d'avoir jusqu'alors concentré mon existence dans cette affection; je me dis que Dieu me punissait peut-être ainsi de ma personnalité.

Dès que cette pensée me fut venue, je me crus sauvée; le passé m'apparut sous un jour tout nouveau, je compris que l'exagération de mes sentiments romanesques avait dû mécontenter Gontran. Je compris qu'une femme avait sur la terre une autre mission à remplir que celle d'aimer; ou plutôt que, tout en brûlant pour un être unique et adoré, l'amour immense dont notre cœur est consumé devait jeter de généreux reflets sur tous ceux qui souffrent... de même que notre religion pour l'être unique et infini qui a créé les mondes doit se manifester par notre bonté et par notre pitié pour tous...

Le jour où cette pensée m'avait éclairée comme une révélation divine, j'attendis le retour de Gontran avec impatience.

Sans doute, ma physionomie trahissait ma joie, mes espérances, car en me voyant il me dit :

— Mon Dieu ! vous avez l'air bien joyeux...

— Mon ami, j'ai fait aujourd'hui une précieuse découverte.

— Comment cela ?

— J'ai découvert que vous aviez raison de me gronder, que j'avais tort d'être exagérée, romanesque, comme vous me reprochiez de l'être ; en un mot, que mon amour pour vous était *mal employé*. J'ai découvert enfin qu'il ne devait pas me suffire de vous dire : Gontran, je suis digne de vous ; mais qu'il fallait vous le prouver autrement que par des protestations de chaque jour.

— Que voulez-vous dire, Mathilde ?

— Oui... mes plaintes continuelles devaient vous impatienter, je ne me plaindrai plus ; aussi désormais vous ne me trouverez plus triste et morose à votre retour ; je serai toujours, comme aujourd'hui, heureuse, souriante.

— Tant mieux, mille fois tant mieux ; pour quelle raison changerez-vous ainsi ?

— Oh ! j'ai de grands projets.

— De grands projets qui vous rendront heureuse et souriante ? voyons vite, qu'est-ce que c'est ?

— Vous savez bien, le petit château (c'était une assez grande maison qui dépendait du château de Maran, et qui touchait aux Communs ; du temps de mon grand-père, on logeait dans cette succursale les hôtes qui survenaient, lorsqu'il n'y avait plus de place pour eux au château), — vous savez bien, le petit château ? — dis-je à Gontran.

— Oui, ensuite ?...

— Il nous est complétement inutile.

— Comment, inutile ? c'est là où est mon chenil, ma sellerie et le logement de mes gens d'équipage !

— Lorsque vous saurez à quoi je destine le petit château, — dis-je en souriant, — je suis sûre que vous conviendrez, comme moi, que votre chenil, votre sellerie et vos gens peuvent parfaitement s'établir aux Communs, dont une partie est inoccupée.

M. de Lancry me regarda avec étonnement et me dit :

— Comment... vous pensez à déloger mes gens du petit château !.. Ah çà ! c'est une plaisanterie.

— Mais non, je vous assure.

— Allons, allons, ne parlons plus de cela, ma chère amie ; il est

impossible de mettre mon chenil ailleurs qu'au petit château, le jardin qui en dépend est enclos et excellent pour l'ébat des jeunes chiens et des lices pleines. L'ancien chenil est d'ailleurs très-humide, et n'a qu'une petite cour obscure; vous voyez donc bien qu'il ne faut pas songer à ce changement.

— Savez-vous, mon ami, que je suis presque contente de ce que vous tenez à ce petit château pour vos amusements? votre part sera encore plus méritoire que la mienne dans la bonne œuvre que je médite; car vous aurez fait un léger sacrifice, et moi je n'aurai eu que du plaisir.

Mon mari me parut fort surpris.

— Une bonne œuvre... un sacrifice... Ah çà! ma chère amie, ne parlez pas en énigmes, qu'est-ce que tout cela signifie?

— Cela signifie que j'ai une excellente idée dont vous allez tout à l'heure me remercier: je veux fonder, au petit château, une école pour les jeunes filles, au rez-de-chaussée; au premier étage, je ferai disposer quelques lits pour les pauvres femmes malades. Trois ou quatre bonnes sœurs suffiront pour ce petit établissement, qui sera sous ma haute surveillance et qui nous vaudra les bénédictions de tous les malheureux du pays: je ferai moi-même la leçon aux enfants; ils auront une moitié du jardin pour jouer, l'autre moitié sera consacrée aux pauvres femmes convalescentes. Eh bien, maintenant! direz-vous encore que vos chiens seront trop mal aux Communs?

M. de Lancry partit d'un éclat de rire qui me déconcerta, il s'écria en s'interrompant pour rire de nouveau :

— Je trouve, en vérité, cette idée fort originale; il n'y a que vous, ma chère amie, pour en avoir de pareilles...

— Comment!...

— Ah çà! sérieusement, vous vous imaginez que je vais m'embâter ici d'un tas de mendiants et d'enfants, pour avoir la tête rompue des criailleries des marmots et la vue choquée par un ramassis de vieilles femmes infirmes?

— Mais, mon ami, le petit château est éloigné d'ici, et l'on ne peut ni voir ni entendre...

— Allons, allons, vous êtes une enfant gâtée, une petite folle, — me dit mon mari avec un sang-froid moqueur qui me navra. — Ne parlons plus de cet enfantillage. Comment, pour le plaisir de jouer à la maîtresse d'école et à la dame de charité, pouvez-vous penser sérieusement à déranger mes gens et mes chiens, qui sont là parfaitement établis?

— Mais, mon ami...

— Voyons, chère petite capricieuse! comment des projets si étranges peuvent-ils vous venir dans la tête? dites-moi cela bien franchement.

— Comment, Gontran? — dis-je en sentant les larmes me venir aux yeux, car j'étais loin de m'attendre à cet accueil et à ces sarcasmes; — je vais vous dire comment cela m'est venu à l'esprit. J'ai reconnu que vous aviez raison, que je devais faire autre chose que de vous parler sans cesse de ma tendresse; j'ai senti qu'il était presque impie de ne songer qu'à mon amour pour vous, et que, sans vous aimer moins, je devais faire tout le bien que je pourrais faire. J'ai songé que ce serait encore un moyen de vous témoigner mon affection, car c'est le désir de vous paraître encore plus digne de vous qui m'a inspiré cette résolution... Voilà comment cette idée m'est venue à l'esprit, Gontran.

— Sans doute, le but est fort louable, ma chère amie, et je comprends que vous ayez ici besoin de distractions. Mais je vous avoue qu'il en est que je préférerais à celles que vous méditez, quoique je doive retirer une partie du profit des bonnes œuvres auxquelles vous m'associez si généreusement. Entre nous, je suis fort le serviteur de vos intentions philanthropiques... mais je choisirai plus tard une autre voie de faire mon salut.

— Mais, mon ami...

— Voyons, je vous en prie, Mathilde, ne parlons plus de cela. Si vous étiez d'un autre caractère, je croirais que vous plaisantez.

— Je parle sérieusement, Gontran, et c'est sérieusement que je vous supplie de m'accorder ce que je vous demande.

— Ah çà! sérieusement, Mathilde, est-ce que vous prétendez vous moquer de moi?

— Gontran, quel langage! quel accueil! et pourquoi? parce que je vous prie de vous associer à une œuvre bonne et utile!

M. de Lancry haussa les épaules avec impatience et me dit sèchement :

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne voir qu'une plaisanterie dans cette imagination; mais, puisque vous me forcez enfin de vous parler nettement, je vous dirai une dernière fois que ce que vous me demandez est impossible. Vous m'entendez : complétement et absolument impossible. J'espère que c'est assez clair, et que vous m'éviterez de revenir sur un pareil sujet.

Pour la première fois de ma vie je me révoltai contre la volonté de M. de Lancry : je lui dis très-fermement : — Je regrette beaucoup de n'être pas d'accord avec vous à ce sujet, mon ami, mais ce projet est

praticable, je tiens beaucoup à ce qu'il soit exécuté, et il le sera.

Mon mari me regarda d'un air peut-être encore plus surpris que courroucé, et me dit en souriant avec ironie :

— Ah çà ! suis-je ici le maître, ou ne le suis-je pas?

— Vous êtes le maître, mon ami : je ne contrarie pas vos goûts; de grâce, laissez-moi la même liberté.

— Peste ! comme vous y allez ! Comment ! que je vous laisse la liberté de gaspiller huit ou dix mille francs par an, et même davantage, pour une fantaisie qui vous passe par la tête, car vous ne savez pas dans quelles dépenses vous jetterait cette belle manie de charité qui vous prend si subitement... Mais, tenez, je suis fou de vous répondre, seulement.

— Si la question d'argent vous préoccupe, mon ami, ne vous en embarrassez pas; j'économiserai sur ce que vous me donnez par mois, et.....

— Mais je n'entends pas cela du tout, ma chère amie : je veux que vous soyez mise avec l'élégance que comportent notre fortune et notre position. Voyons, franchement : croyez-vous que, pour vous laisser enseigner l'A, B, C, D à des marmots, ou pour vous donner l'agrément de fournir des drogues à de vieilles femmes, je souffrirai que vous soyez mise avec une mesquinerie ridicule? Allons donc... ma chère Mathilde... je veux qu'on dise que madame de Lancry est une des femmes les plus élégantes de Paris; vous êtes un de mes luxes les plus charmants...

Il y avait tant d'égoïsme, tant de sécheresse dans les objections que me fit mon mari, il y avait si peu de pitié pour le pieux et noble sentiment auquel j'obéissais, que j'en fus indignée.

Pour la première fois aussi, je songeai qu'après tout j'étais chez moi, dans la maison de mon père, et que sans injustice je pouvais vouloir dépenser en bonnes œuvres une partie bien minime de cette fortune que mon mari dissipait en prodigalités.

Je répondis donc à M. de Lancry après un assez long silence :

— Vous m'excuserez de ne pouvoir pas partager votre opinion au sujet de cette école et de...

Gontran frappa du pied avec colère, ne me laissa pas continuer, et s'écria :

— Comment, encore ! comment ! après tout ce que je vous ai dit ! Ah çà ! vous avez donc décidément juré de me mettre hors de moi? vous ne m'avez donc pas entendu? Je vous dis que je ne le veux pas, que

je ne le veux pas!... Combien de fois faudra-t-il vous le répéter?

Je ne pus me contenir davantage, et je m'écriai : — Eh bien! moi... je le veux.

— Vous le voulez! voilà du nouveau. Dieu me pardonne, vous dites que vous le voulez, je crois.

— Oui, car je me lasse à la fin de souffrir et de me résigner toujours. Ce langage est nouveau. Il vous étonne, je le conçois, Gontran, mais cette fois je ne céderai pas ; ce que je demande est juste et raisonnable, et je l'obtiendrai!

— Ah! ah!... vous! vous l'obtiendrez! et comment cela, s'il vous plaît? Voyons, par quel moyen? A qui vous adresserez-vous pour me forcer à faire ce que je ne veux pas faire? Voyons, répondez... Avant d'en venir à ces extrémités, à ces menaces, vous vous êtes sans doute assurée des moyens d'arriver à vos fins; encore une fois, répondez donc.

J'étais atterrée... je ne trouvais pas un mot à dire à mon mari... Non-seulement une lutte contre lui m'épouvantait, mais elle me paraissait impossible. Mon instinct me disait que la loi, que les usages donnaient raison à M. de Lancry contre moi.

Avant de renoncer à cet espoir, je voulus tenter un dernier effort en m'adressant au cœur, à la générosité de Gontran.

— Sans doute, je ne puis pas vous forcer à faire ce que je désire, mon ami, mais je puis vous le demander comme une grâce... N'interprétez pas mal les paroles que je vais vous dire, mais votre refus me force à vous parler ainsi; — et j'ajoutai, je l'avoue, en tremblant et en rougissant de honte : — Cette maison appartenait à mon père, et...

— Si c'est une manière indirecte de me faire sentir que vous m'avez apporté une grande partie de la fortune dont nous jouissons, — répondit M. de Lancry avec le plus grand sang-froid, — le reproche est délicat et de bon goût assurément; mais il m'affecte peu. Depuis longtemps je l'attendais; cela devait arriver un jour ou l'autre, c'est le refrain habituel des femmes lorsqu'un mari prudent et ferme s'oppose à leurs fantaisies. Eh bien, madame! que cette maison ait ou non appartenu à votre père, que la fortune dont nous jouissons soit venue de votre côté et non pas du mien, il n'importe; une fois pour toutes, rappelez-vous bien que nous sommes mariés, de telle sorte que vous m'avez donné des pouvoirs tels qu'à moi seul, vous entendez, à moi seul, appartiennent l'emploi et la gestion de ces biens : moi seul, j'autorise ou non les dépenses que vous voulez faire. Je vous demande mille pardons d'entrer dans ces détails de ménage, mais j'espère que ce sera bien entendu une fois pour toutes; cela vous évitera à vous le désagrément de demander désormais des choses impossibles, et à moi le désagrément de vous les refuser. En vérité, si l'on n'y mettait pas ordre, vous feriez un joli emploi de vos biens... Il y a six mois, c'était une maison que vous vouliez acheter à Chantilly, sous le prétexte que nous y avions passé quelques jours heureux...

— Ah! Gontran, — m'écriai-je en ne pouvant contenir plus longtemps mes larmes, — tenez, c'est affreux; vous êtes devenu impitoyable! Au moins, autrefois, à vos duretés succédaient parfois des retours de tendresse et de bonté, au moins vous aviez pitié du mal que vous me faisiez... Mais maintenant, rien, rien, pas un seul mot de consolation... Hélas! je le comprends, autrefois vous étiez malheureux, l'avenir vous inquiétait; vous aussi vous saviez alors ce que c'était que le chagrin, cela vous rendait meilleur.

— Des reproches, toujours des reproches! — dit Gontran en levant les yeux au ciel.

Sa voix me parut moins menaçante, j'espérais l'avoir touché.

— Gontran, — m'écriai-je, — peut-être mes reproches sont amers... Pourtant, soyez juste; à part ces jours de bonheur rapides, dites... dites... n'ai-je pas été la plus malheureuse des femmes?... Songez à

mon enfance, à ma jeunesse si triste et si pénible. Tenez, je ne vous demande qu'une chose; oubliez ce que je vous suis, considérez-moi seulement comme une étrangère, et dites, là, dites... si je ne fais pas pitié.

Et je tombai assise dans un fauteuil en cachant ma tête dans mes mains, ne pouvant plus trouver une parole.

— Allons, voyons, calmez-vous, — me dit M. de Lancry en s'approchant et en s'asseyant à côté de moi. — Vous êtes une petite folle, vous avez un caractère si exalté, que vous vous exagérez tout en noir... Parce que par intérêt pour vous je refuse de sanctionner vos projets bizarres... allons... généreux si vous voulez... mais inexécutables... vous vous emportez... vous mettez les choses au pis...

— Mon Dieu! si vous saviez par suite de quelles pensées j'en suis venue à désirer fonder cette bonne œuvre, — dis-je à Gontran, — vous comprendriez mon instance à ce sujet.

— Je comprends tout, ma chère amie. Mais, voyons, parlons raison. Vous allez dépenser beaucoup d'argent pour établir votre école et votre hospice... C'est une noble et pieuse distraction que vous voulez vous donner, rien de mieux; mais est-il sage, est-il même humain d'accoutumer de pauvres gens à jouir de bienfaits qui peuvent être très-éphémères?

— Je vous assure, mon ami, que je ne me lasserais jamais de faire le bien.

— Il y a mille circonstances pourtant où cela pourrait vous devenir impossible. Ainsi, par exemple, pour ne vous en citer qu'une, il n'y aurait rien d'étonnant que je vendisse cette terre un jour ou l'autre.

— Vendre cette terre... mon Dieu! Et pourquoi cela?

— Elle vaut plus d'un million et ne me rapporte pas vingt mille livres de rente nettes d'impôts et de réparations; l'habitation est incommode, les terres sont divisées : somme toute, c'est un séjour très-maussade; eh bien! en vendant Maran un million et en plaçant l'argent sur l'État ou sur la banque de France, cela nous ferait cinquante mille livres de rente au lieu de vingt à peine que rapporte cette terre.

— Vendre Maran! mais vous n'y pensez pas... ce domaine est dans notre famille depuis si long-temps, ma mère l'a habité, je...

— Tous ces avantages chimériques ne valent pas le sacrifice de trente mille livres de rente, convenez-en?

— Mais qu'avons-nous besoin de tant d'argent? ne pouvons-nous pas vivre avec ce que nous possédons déjà?

— Enfant... — dit Gontran avec une compassion railleuse, — vous n'entendez rien aux affaires, on n'a jamais trop de revenus; vous ne savez pas ce que coûte une maison : et d'ailleurs je veux que cet hiver à Paris nous recevions beaucoup et avec magnificence; je tiens à prouver que la révolution de juillet ne nous a pas abattus, comme on le croit.

— Mais, sérieusement, mon ami, vous ne songez pas à vendre Maran! Je vous supplie en grâce, ne faites pas cela; je suis déjà attachée à cet endroit...

— C'est pour cela qu'il vaudra mieux nous en défaire avant que vous y soyez attachée davantage.

— Mais, mon ami, je ne voudrais pas...

— Allons-nous encore recommencer nos querelles? écoutez donc la raison... Combien de fois faut-il vous dire que la loi me donne absolument, vous entendez, absolument, la gestion de vos biens, que je puis vendre, acheter, placer comme bon me semble! Si je crois utile à nos intérêts de vendre cette terre, je la vendrai... Et je suis tellement près d'avoir cette conviction-là, que je ne puis consentir à vous laisser fonder ici des établissements de bienfaisance qui pourraient avoir à peine six mois d'avenir... Ceci est bien entendu; je vous quitte; je vais voir comment mes chiens d'arrêt ont mangé, car j'ai fait une chasse rude aujourd'hui.

Et M. de Lancry me laissa seule.

CHAPITRE XLVII.

EMMA.

Ce que m'avait dit mon mari touchant son intention de vendre Maran et d'augmenter ses dépenses m'effrayait; je sentais que je ne pouvais en rien combattre sa volonté. Je me souvins des avertissements de madame de Richeville et de M. de Mortagne à propos de la prodigalité de M. de Lancry; je frémis en songeant que notre fortune était complétement à sa merci. Son refus de m'accorder ce que je lui demandais pour fonder un asile de charité me navra; mais je ne me décourageai pas : ne pouvant faire le bien sur une aussi grande échelle, je résolus de secourir de mon mieux les infortunés que je rencontrerais, de chercher dans l'accomplissement de ces pieux devoirs une distraction à mes chagrins.

Ma pauvre Blondeau me servit merveilleusement; grâce aux renseignements qu'elle me donna, je pus soulager quelques souffrances. Dieu me récompensa : au lieu d'être amère et poignante, ma tristesse devint mélancolique et contemplative. Je goûtais une sorte de calme, de repos; je me consolais des manières brusques ou de l'indifférence de mon mari en songeant aux larmes que m'avaient méritées quelques bienfaits. Je me plaisais à associer Gontran à ces charités. Je donnais toujours en son nom, et j'éprouvais une touchante émotion à nous entendre confondre dans une bénédiction commune.

Plusieurs jours se passèrent ainsi; mon mari menait toujours la même vie et ne semblait pas s'apercevoir du changement qui s'était opéré en moi, il me dit seulement une fois : — Je vois avec plaisir que vous avez renoncé à vos folies : vous avez eu raison; plus j'examine

cette terre, plus je suis convaincu de faire une excellente affaire en nous en débarrassant.

J'avais acquis assez d'expérience du caractère de Gontran pour ne plus essayer de lutter contre sa volonté, lorsque je savais que je ne possédais aucun moyen pour l'en faire changer. Je ne répondis rien autre chose sinon qu'il était le maître d'agir comme bon lui semblerait; mais j'écrivis à M. de Mortagne pour le prévenir de cette résolution, et lui demander si je pouvais m'y opposer. Depuis deux mois environ, nous avions quitté Ursule. Un matin, après le départ de mon mari pour la chasse, je reçus par la poste une lettre de Rouvray. M. Sécherin m'annonçait que, fidèle à la promesse qu'elle m'avait faite, Ursule arriverait très-prochainement avec lui à Maran, afin d'y passer quelque temps auprès de nous. Sa fabrique allait à merveille, et son premier commis le remplacerait parfaitement pendant son absence. M. Sécherin n'avait pas voulu laisser à Ursule le plaisir de m'écrire et de me causer cette surprise, me disait-il. Quelques mots de ma cousine ajoutés en post-scriptum au bas de la lettre répétaient ce que disait son mari à son sujet.

Par deux fois je relus cette lettre; je n'en pouvais croire mes yeux. Rien pourtant n'était plus naturel en apparence, vingt fois nous étions convenues avec Ursule qu'elle viendrait passer quelque temps avec moi; mais alors je la croyais encore mon amie, ma sœur.

Je me rappelai les quelques mots que j'avais surpris pendant la conversation d'Ursule et de Gontran, et qui avaient si vivement excité ma jalousie.

Je frémis en songeant que ma cousine, habitant avec nous, verrait mon mari chaque jour. Je me persuadai qu'elle était convenue de ce voyage à Maran avec Gontran. Mon premier mouvement fut d'écrire à madame Sécherin que nous allions quitter notre terre, et que nous ne pouvions la recevoir. Mais je n'osai pas prendre cette détermination sans en prévenir mon mari. Je me résignai à attendre son retour de la chasse.

Hélas! à ces nouveaux ressentiments de jalousie je regrettai les deux mois que je venais de passer. Les chagrins qui les avaient assombris n'étaient rien auprès de ceux qui me seraient réservés, je n'en doutais pas, si ma cousine venait à Maran.

Au milieu de ces préoccupations, j'entendis tout à coup un bruit de chevaux de poste; une voiture entra dans la cour du château. Pensant qu'Ursule, pour m'ôter toute occasion de refus, avait peut-être voulu

EMMA.

arriver en même temps que sa lettre, je courus à ma croisée... Quel fut mon étonnement! je vis madame de Richeville descendre de voiture avec une jeune fille que je ne connaissais pas!

Pour la première fois, l'aspect de la duchesse me fit du bien; il me sembla que le ciel m'envoyait une amie au moment où elle m'était le plus nécessaire. L'expérience m'avait prouvé qu'en venant autrefois m'avertir des défauts de Gontran, elle avait voulu me rendre un immense service. Je pensai que, dans la position difficile où me mettait la prochaine arrivée d'Ursule, les conseils de l'amie de M. de Mortagne pouvaient m'être d'un grand secours. J'allais sortir du salon pour descendre au-devant de madame de Richeville, lorsque celle-ci entra.

Je la trouvai si changée, depuis environ trois mois que je ne l'avais vue, que je ne pus réprimer un mouvement d'étonnement. Elle s'en aperçut et me dit avec son charmant et doux sourire :

— Vous me reconnaissez à peine, n'est-ce pas? Oh! c'est que j'ai bien souffert. Mais parlons de vous, de vous, me dit-elle en prenant mes deux mains dans les siennes; — Maran n'était pas très-éloigné de ma route, j'ai fait un détour pour vous voir en passant... Et M. de Lancry, où est-il?

— A la chasse, madame, pour toute la journée, — dis-je à madame de Richeville.

Sans doute, à l'accent, au regard qui accompagnèrent ces paroles, la duchesse devina que j'étais heureuse de cette occasion de m'entretenir long-temps avec elle, et que j'avais quelque pénible confidence à lui faire; elle secoua tristement la tête et me regarda avec une expression de touchant intérêt. Mais, réfléchissant qu'elle n'était pas seule, elle me dit en me montrant la jeune personne qui l'accompagnait :

— Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Emma de Lostanges... ma... parente, — ajouta madame de Richeville après un moment d'hésitation.

Je n'avais pas encore attentivement examiné cette jeune fille. Je restai frappée d'admiration. Quoiqu'elle eût quatorze ans à peine, elle paraissait en avoir seize à cause de sa taille svelte, élégante et élevée. L'azur de ses grands yeux bleus était, pour ainsi dire, limpide et transparent; son nez fin et droit, sa petite bouche vermeille étaient d'une perfection rare; son front d'ivoire et ses joues d'une blancheur rosée étaient encadrés de bandeaux d'admirables cheveux blond-cendré légèrement ondulés, et si épais, malgré leur finesse, qu'ils

formaient derrière la tête d'Emma une énorme tresse plusieurs fois roulée sur elle-même.

Cette ravissante figure, d'un ovale un peu allongé, réalisait l'idéal de la beauté antique. Malgré l'extrême jeunesse de mademoiselle de Lostanges, ses traits, son ensemble, son maintien lui donnaient une apparence de candeur sérieuse, de gravité douce, de sérénité noble qui imposait et charmait à la fois. Son regard, surtout, avait une expression de mansuétude angélique qui, malgré moi, me fit venir les larmes aux yeux...

Hélas! hélas!... pauvre Emma! mes tristes pressentiments ne me trompaient pas... Ces êtres si complétement doués qu'on les croirait d'une essence supérieure à la nôtre ont seuls de ces regards qui reflètent, pour ainsi dire, à l'avance, les joies célestes au sein desquelles ils sont quelquefois trop tôt ravis. Dieu ne laisse pas long-temps ses anges parmi les hommes.

Emma... Emma, mon amie... Oh! toi, ma véritable sœur, tu me vois, tu m'entends. Oh! toi qui as passé comme une apparition divine et sainte dans la vie de ceux qui t'ont chérie!...

. . . . . .

Je fus si frappée de la beauté de mademoiselle de Lostanges, qu'en me retournant vers madame de Richeville je ne pus m'empêcher de lui dire à demi-voix :

— Mon Dieu! qu'elle est belle! qu'elle est belle!

Emma m'entendit, baissa ses longs cils; son jeune et frais visage devint d'un rose vif.

— N'est-ce pas? — me répondit involontairement madame de Richeville avec une exclamation de fierté radieuse. Puis elle me regarda d'un air inquiet, sa figure pâle et amaigrie se couvrit aussitôt de rougeur. Après quelques moments de silence, elle me dit :

— Votre excellente Blondeau est-elle ici?

— Oui sans doute.

— Eh bien! voulez-vous être assez bonne pour la faire demander? Je désirerais causer avec vous; pendant ce temps-là je lui confierai Emma pour qu'elle lui fasse voir votre parc, qu'on dit charmant.

Je sonnai, j'envoyai chercher Blondeau; elle emmena bientôt mademoiselle de Lostanges, que madame de Richeville ne put laisser partir sans la baiser au front.

— Ah! pauvre malheureuse enfant! — s'écria madame de Richeville lorsque nous fûmes seules... — j'ai tout appris; votre mari devait

de l'argent à cet infâme Lugarto, celui-ci a abusé de la dépendance où se trouvait M. de Lancry à son égard pour vous compromettre affreusement : il y a eu un duel... où ce misérable a été blessé...

Ces mots de madame de Richeville me prouvèrent qu'elle ne savait rien ni de la honteuse action de Gontran, ni des scènes de la maison isolée. Je fus heureuse de la discrétion de M. de Mortagne. Il m'eût été pénible d'avoir à rougir de mon mari.

— En effet, madame, M. Lugarto nous a fait autant de mal qu'il a pu, mais, Dieu merci, il est hors de France à cette heure... Mais, vous-même, n'avez-vous pas à vous en plaindre aussi?

— Il m'a fait connaître la plus grande douleur que j'aie ressentie de ma vie.

— Madame, pardon... pardon... L'intérêt que vous me portiez a peut-être été la cause de sa haine contre vous?

— Pourquoi vous le nier, pauvre enfant!... cela est vrai... il connaissait la vive amitié qui m'attachait à M. de Mortagne, et nécessairement à vous. Il a voulu m'éloigner, et vous priver ainsi d'une amie au moment où vous aviez surtout besoin d'elle.

— Et vous m'avez accusée peut-être... moi la cause involontaire de vos chagrins...

— Non, non, Mathilde; hélas! j'étais si malheureuse que je me suis au contraire reproché depuis de n'avoir que bien rarement songé à vous au milieu du malheur qui me frappait... Vous le voyez, Mathilde, je ne suis plus que l'ombre de moi-même... J'ai tant souffert, tant pleuré!

— Je n'ose vous demander... ce qui a causé ce chagrin affreux.

— Écoutez, Mathilde... Puisse cette marque de confiance entière que je vais vous donner... provoquer la vôtre... A votre pâleur... à votre triste et douloureux sourire... je le vois, Mathilde... Mathilde... vous n'êtes pas heureuse...

Je me tus; une larme roula sur ma joue.

Madame de Richeville joignit les mains avec force, leva les yeux au ciel, et me regarda en secouant la tête, comme pour me dire : Hélas! ne vous avais-je pas prévenue?

Après quelques moments de silence, elle reprit :

— Tenez, il y a en vous, pauvre enfant, je ne sais quel charme touchant qui inspire une confiance extrême... Avant votre mariage, je vous ai fait un bien pénible aveu... dans l'espoir que cette confession, si humiliante qu'elle fût pour moi, servirait pour ainsi dire de garantie

aux conseils, aux avis que je venais vous donner... Il est arrivé ce qui devait arriver, Mathilde... Votre cœur était passionnément épris.., vous ne m'avez pas crue... vous ne pouviez pas me croire. Ceci n'est pas un reproche; au contraire, c'est une excuse que je donne à un aveuglement que j'ai moi-même partagé... En vous confiant ce que je vais vous confier, Mathilde... j'espère cette fois être plus heureuse... Vous ne me cacherez pas vos chagrins... je pourrai vous être utile.

— Ah! madame... combien autrefois j'ai été coupable, cruelle envers vous? — m'écriai-je, émue des paroles de madame de Richeville.

Elle me dit :

— Cruelle pour moi... non... mais pour vous-même, malheureuse enfant... Allons, courage, ne désespérez pas. Vous le voyez... maintenant c'est moi qui vous console, qui vous fais espérer...

— Espérer! — dis-je en soupirant.

La duchesse prit tendrement mes mains dans les siennes.

— Oui, espérer... mes conseils vous en donneront le droit; mais pour que ces conseils soient efficaces, il faut que je sache tout... Je commence... mon exemple vous décidera.

— N'en doutez pas, madame. Tout à l'heure, en vous voyant arriver, je remerciais Dieu de m'envoyer... une amie... Puis-je le dire?

— Oui, oh! oui, dites-le, dites une mère... car le chagrin m'a bien vieillie, et mon cœur vous est plus tendrement dévoué que jamais... Écoutez-moi donc... A cette matinée dansante de l'ambassade d'Angleterre, M. Lugarto me dit ces mots : — *Y a-t-il long-temps que mademoiselle Albin est allée au village de Bory, chez le fermier Anselme, en Anjou?* Vous expliquer comment cet homme avait découvert un secret de la dernière importance pour moi... cela m'est impossible; à cette révélation imprévue je restai stupéfaite. M. Lugarto me demanda une entrevue pour le lendemain. Je la lui accordai; j'avais hâte de savoir jusqu'à quel point cet homme était instruit d'un secret que je croyais bien gardé. M. Lugarto vint. — *Vous faites élever une jeune fille sous le nom d'Emma de Lostanges*, — me dit-il. — Cela était vrai... Je pâlis... — *Mademoiselle Albin est chargée de son éducation.* — Cela était encore vrai... — *Cette jeune fille est depuis un mois à la campagne, en Anjou, chez le fermier Anselme.* — Cela était encore vrai... — *Je sais quelle est la mère... quel est le père de cette jeune fille*, — ajouta-t-il; — puis, après avoir un instant joui de

mon effroi, il ajouta lentement ces dernières paroles avec une expression de triomphe infernal : — « *Cette jeune fille est à la mort depuis* » *trois jours... à cette heure elle n'existe peut-être plus.* » — Puis il sortit en disant : — « *Je traiterai toujours comme mes ennemis acharnés ceux* » *qui sont les amis de Mortagne, de Rochegune ou de Mathilde. Main-* » *tenant que je sais le mystère de la naissance d'Emma, vous savez* » *comment je me vengerai, qu'elle meure ou qu'elle vive, ce qui n'est* » *guère probable...* » Mon premier cri, en sortant de l'espèce d'anéantissement où m'avait jetée cette révélation, fut pour demander des chevaux... Je partis pour l'Anjou le soir même. Ce démon ne m'avait pas trompée, Emma était mourante.

— Grand Dieu, madame !

— M. Lugarto avait su par mademoiselle Albin, misérable créature qu'il avait gagnée à prix d'or; il avait su, dis-je, l'état désespéré de cette malheureuse Emma, et s'était servi de cette affreuse nouvelle pour m'éloigner de Paris : je pouvais nuire à ses perfides projets sur vous, et ma présence auprès d'Emma devait servir de preuve à ses dénonciations. Ses perfidies avaient été bien calculées; je pleurais au chevet d'Emma presqu'à l'agonie, mon mari arriva. Nous étions tacitement séparés depuis plusieurs années; la conduite de M. de Richeville, dans cette occasion, vous le fera connaître. — Cette fille est à vous, — me dit-il. — Hélas ! au moment de voir descendre cet ange au tombeau, moi... brisée par le désespoir, par le remords d'une faute que le ciel punissait d'un si terrible châtiment, je n'osai pas, je ne voulus pas mentir.

— Comment, — m'écriai-je en interrompant madame de Richeville, — Emma !...

— Emma... est ma fille, — me répondit la duchesse en baissant les yeux avec confusion.

Je ne pus retenir un mouvement que madame de Richeville prit pour un reproche; elle se hâta d'ajouter :

— Oh ! ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue... Sans doute, je suis coupable, bien coupable... mais si vous saviez... Je vous dirai tout, et vous me plaindrez, j'en suis sûre. Après cet aveu, M. de Richeville me dit au chevet de cette enfant expirante : « J'ai dissipé » toute ma fortune, il vous reste cent mille livres de rentes; donnez-» moi un million, ou sinon je vous intente un procès en séparation, je » fais un scandale horrible; j'ai toutes les lettres qui prouvent que » mademoiselle de Lostanges est votre fille, qu'elle est née pendant

» mon voyage d'Italie... Ce n'est pas tout, j'ai aussi toutes les lettres » que vous avez écrites à M. de Lancry... »

— Ah! madame, — m'écriai-je en rougissant, — c'est M. Lugarto seul qui, abusant de son influence sur mon mari, l'aura forcé de lui remettre les lettres...

— Je n'en doute pas. Je crois M. de Lancry incapable d'avoir commis volontairement une telle infamie... Que vous dirai-je, Mathilde! éperdue, à moitié folle de douleur, épouvantée de l'éclat d'un procès qui me déshonorait, d'un procès qui allait livrer aux sarcasmes du monde une mémoire sacrée pour moi... celle du père d'Emma...

— Il n'existe plus, madame?

— Non, depuis six ans... il est mort, — dit madame de Richeville en portant ses mains à son front avec une douloureuse émotion. Elle reprit :

— En présence de tant de raisons qui me faisaient redouter le scandale dont me menaçait M. de Richeville si je n'exécutais pas ses volon-

tés, je consentis à tout... En homme de prévoyance, — ajouta la duchesse avec un sourire amer, — mon mari avait amené un de ses gens d'affaires; les actes étaient préparés. Là, près du lit de ma fille, je signai l'abandon de la moitié de ma fortune. En échange de cette donation, les lettres de M. de Lancry, celles qui se rattachaient à la naissance d'Emma, me furent rendues; grâce au ciel, maintenant mon mari se trouve désarmé contre moi.

— Oh! cela est bien misérable, — m'écriai-je; — près d'un lit de mort... venir imposer de telles conditions!

— A cette heure, Mathilde, — me dit la duchesse de Richeville, — je vous ai fait l'aveu des deux seules fautes que j'aie jamais commises... On m'a prêté bien des aventures, et pourtant, devant ce Dieu souverainement bon qui m'a rendu ma fille... je vous le jure, Mathilde... jamais je n'ai justifié les calomnies dont on m'a accablée. Je ne prétends pas nier mes torts, ils sont immenses... mais si vous saviez que, mariée à seize ans à peine... à M. de Richeville, je fus, après quelques mois d'union, dédaigneusement, brutalement sacrifiée; et à quelles créatures, mon Dieu! Pendant quatre ans, les succès que j'avais dans le monde suffirent pour me consoler du délaissement de mon mari; pendant ces quatre ans d'ivresse, ou plutôt d'étourdissement, mon cœur sommeilla : je n'aimai personne, mais je ne connus pas un moment d'ennui; peu à peu je me lassai de ces fêtes, de cette existence vide et bruyante. Mon mari était parti pour l'Italie, où il resta deux ans; j'étais seule, libre : une mélancolie profonde s'empara de moi. Pour la première fois, les joies du monde ne me suffisaient plus. Que vous dirai-je, Mathilde!... à cette époque, je rencontrai dans le monde le père d'Emma. Long-temps combattu, un amour violent me fit oublier mes devoirs. Si une faute pouvait être excusée, ennoblie par la valeur de celui qui vous la fait commettre, mon amour était excusable; celui que j'aimais réunissait les qualités, les charmes les plus rares. Cette passion profonde et partagée dura six ans, presque inconnue au monde; car je passai la plus grande partie de ce temps dans une de mes terres. La mort frappa celui que j'avais tant aimé. Après ce coup affreux, je passai plusieurs années dans des alternatives étranges : tantôt restant des mois entiers accablée par le désespoir, tantôt voulant lutter contre le chagrin qui me dévorait, je me livrais avec ardeur à tous les plaisirs, j'accueillais avec une sorte de coquetterie distraite, innocente, je vous le jure, mais mille fois plus compromettante que bien des fautes; j'accueillais, dis-je, tous les hommages,

tous les vœux... car mon cœur restait toujours froid et mort aux émotions de l'amour; et puis, lorsque ces hommes dont j'avais agréé si indifféremment les soins se croyaient aimés, me demandaient quelque preuve d'affection sérieuse, je les comprenais à peine; je croyais sortir d'un songe, leurs prétentions m'indignaient. Leur dépit, leur haine de se voir trompés dans des espérances que j'avais malheureusement encouragées fomentaient d'abominables calomnies dont j'étais victime, et auxquelles vous avez entendu mademoiselle de Maran faire de si cruelles allusions... Alors, me voyant injustement attaquée, indignée de la méchanceté du monde, je cherchais un refuge dans la prière; ne pouvant rien éprouver sans exagération, je me vouais aux austérités les plus rigoureuses, je me couvrais d'un cilice, je vivais des mois entiers dans la plus profonde solitude : mais en vain je demandais à Dieu le repos, Dieu ne m'entendait pas, il voyait de l'impiété dans ces prières désespérées, violentes, dans ces velléités de religion auxquelles je ne me livrais que par excès et comme pour me venger des médisances que ma légèreté avait provoquées. Après tant de luttes, après tant d'amères déceptions, je voulus chercher une dernière consolation dans l'amour, ou plutôt j'espérai de faire revivre le passé, ce passé qui m'avait été si cher. Hélas! ce fut là ma plus grande faute; j'ai follement cru qu'on pouvait aimer deux fois. Au lieu de conserver dans mon cœur un souvenir précieux et sacré, j'ai blasphémé ce premier et unique amour!... Parodiant ses élans, ses dévouements, ses enthousiasmes, j'aimai ou plutôt je crus aimer M. de Lancry. Je m'aperçus bientôt de mon erreur; je versai des larmes amères sur cette nouvelle faute, si vaine pour mon bonheur. Je ne veux pas justifier l'odieuse conduite de M. de Lancry à mon égard, Mathilde; mais peut-être s'aperçut-il de la tiédeur de mon affection, quoique je fusse pour lui d'un dévouement sans bornes : chaque jour je reconnaissais avec une tristesse navrante que l'on n'aime qu'une fois; lors même qu'un second amour aurait la vivacité du premier, il ne serait toujours qu'une redite, qu'un reflet, qu'un écho. Après ma rupture avec M. de Lancry, dernière et fatale épreuve, je revins dans le monde sans intérêt, pensant continuellement à ma fille, que les convenances ne me permettaient pas d'avoir près de moi; alors j'appris la maladie d'Emma : une femme dans laquelle j'avais toute créance, mademoiselle Albin, que j'avais donnée pour gouvernante à ma fille, fut corrompue par les offres de M. Lugarto.

— Quelle infamie!

— Elle lui vendit la correspondance que j'avais toujours entretenue avec elle, ainsi que toutes les pièces qui se rattachaient à la naissance d'Emma et que je lui avais confiées, les fréquents voyages de M. de Mortagne n'ayant pas permis à cet excellent ami de se charger de ce dépôt. Lorsque mon mari m'eut arraché une dernière concession, au chevet de ma fille mourante je fis vœu, si Dieu daignait la rendre à la vie, d'abandonner à jamais le monde, et de passer la fin de mes jours dans une retraite qui aurait tous les caractères de la vie religieuse. Dieu eut pitié de moi; il a sauvé Emma : depuis ce vœu, je ne puis vous dire le calme dont je jouis... Mon existence va désormais se passer entre ma fille et l'exercice de cette religion dont je commence à comprendre la douceur infinie... Je suis si heureuse de cet avenir, Mathilde, si heureuse, que je tremble que quelque nouveau malheur ne vienne le briser... Voyez-vous, j'ai été trop coupable pour avoir droit à une pareille félicité, — ajouta madame de Richeville avec un profond soupir.

— Ah! ne croyez pas cela, madame, Dieu pardonne tant au repentir!

— Qu'il vous entende, Mathilde!

— Eh! où allez-vous à cette heure, madame?

— A Paris; je me retirerai au couvent du Sacré-Cœur, où je vais mener Emma. Elle passera pour une orpheline de mes parentes. La supérieure du couvent m'abandonne un petit appartement dans cette sainte maison; c'est là que je vivrai désormais. Lorsque Emma sera en âge d'être mariée, je prierai M. de Mortagne, vous, Mathilde, vous qui connaîtrez le triste secret de sa naissance, de chercher un homme assez généreux pour ne pas rendre cette pauvre enfant responsable de la faute de sa mère. Je lui abandonnerai le reste de ma fortune, à la réserve d'une modique pension; je consacrerai ma vie désormais à l'expiation de mes erreurs, et Dieu exaucera peut-être... les vœux que je ferai pour le bonheur de ma fille.

Il y avait dans les paroles, dans l'aveu de madame de Richeville, tant de simplicité; elle annonçait une résolution si ferme et si sincère, que j'en fus profondément émue.

J'étais aussi touchée de la voir, elle, si belle, si jeune encore, car elle avait au plus trente-quatre ou trente-cinq ans, se dévouer à une retraite profonde, et renoncer au monde, où elle pouvait encore briller de tant d'avantages.

— Ah! madame, — lui dis-je, — comment Dieu ne vous prendrait-il pas en pitié et en grâce?

— Il a déjà été si miséricordieux en me rendant ma fille, en la douant si bien! car vous n'avez pas d'idée des qualités adorables de cette enfant; si vous saviez quel cœur, quelle âme, quel esprit enchanteur! Non, l'amour maternel ne m'aveugle pas... — dit la duchesse sans pouvoir retenir ses larmes; — il est impossible de rencontrer plus de bonté jointe à plus de noblesse, à plus de droiture, et puis une sensibilité si expansive, si vraie... Tenez, son âme se lit dans son regard angélique; et puis... mais, pardon... pardon, Mathilde, excusez une pauvre mère; mais je trouve si rarement l'occasion de dire *ma fille*, que j'abuse...

— Ah! pouvez-vous le croire, madame? pensez-vous que je ne sente pas combien la contrainte que vous vous imposez doit vous être pénible?

— Oui... oh! oui... bien pénible, Mathilde, surtout lorsque je suis seule avec Emma; quoique je l'accable de tendresse, quoiqu'elle m'aime tendrement, hélas! elle ne sait pas... elle ne saura jamais que je suis sa mère... Il me semble que si elle le savait elle m'aimerait autrement; il me semble que sa voix aurait un autre accent, ses yeux un autre regard : je ne suis pour elle qu'une parente étrangère qu'elle a vue bien rarement; que serait-ce donc si elle savait que je suis sa mère! Quelquefois je suis sur le point de lui tout avouer, mais la honte me retient... Jamais je ne m'exposerai à rougir devant cet ange. Mais encore pardon, Mathilde, de tant vous parler de moi... Maintenant vous savez ma vie, vous imiterez ma confiance... Maintenant, Mathilde, parlons de vous... je vous en supplie... ne me cachez rien. Croyez-moi, l'expérience du malheur mûrit la raison, mes conseils pourront vous être utiles.

Après un moment d'hésitation, je racontai à madame de Richeville tous les motifs que j'avais d'être jalouse d'Ursule, mes soupçons sur sa liaison avec M. Chopinelle, ce que j'avais surpris de son entretien avec mon mari, et enfin mon appréhension de l'arrivée prochaine de ma cousine.

Madame de Richeville me dit :

— Mathilde, vous aimez toujours passionnément votre mari... Tant mieux, c'est une sainte et noble chose qu'un amour comme le vôtre. sans doute on souffre, mais le cœur est plein, et cette ardeur fiévreuse et inquiète vaut mieux que le vide et le néant. Votre cousine me paraît très-dangereuse. Autrefois mademoiselle de Maran vous exaltait toujours aux dépens d'Ursule avec une méchanceté profondément cal-

culée. Elle savait que les femmes de ce caractère n'oublient rien, que chez elles les blessures de l'orgueil sont incurables. Ursule voudra se venger sur vous des humiliations de son enfance, des ridicules de son mari, des ridicules de son premier amant... La fatalité a voulu que vous fussiez témoin de bien des scènes dont elle rougit: elle ne l'oubliera jamais... Regardez-la donc comme votre plus mortelle ennemie. Vous avez été parfaite pour elle : les méchants ne pardonnent pas le bien qu'on leur a fait.

— Et elle va pourtant venir encore me protester de son hypocrite amitié! Jamais, oh! jamais je ne le souffrirai.

— Mathilde, vous connaissez le caractère intraitable de votre mari; s'il veut que vous receviez votre cousine, vous serez obligée de lui obéir.

— Oh! jamais, jamais.

— Pauvre enfant, que ferez-vous?

— Je supplierai Gontran: il verra mes larmes, il aura pitié de moi; car, j'en suis sûre, si elle vient ici, je tomberai malade.

— M. de Lancry n'aura pas pitié, Mathilde, car je crois, comme vous, que peut-être ce voyage a été convenu entre lui et Ursule.

— Vous croyez donc qu'il l'aime?

— Comme il peut aimer... D'après ce que vous m'avez dit, je ne doute pas que votre cousine n'ait été pour lui d'une coquetterie brusque et provocante... Leur intelligence se sera établie sur-le-champ; sans le hasard qui vous a permis de surprendre quelques mots de leur entretien, vos soupçons n'eussent pas été éveillés.

— Mais que faire, mon Dieu! que faire? Une fois ma cousine ici, madame, mon malheur sera certain; Gontran n'aura de soins que pour elle, ma vie sera un supplice de tous les instants.

— Ne croyez pas cela, au contraire. Si vous suivez mes avis, Ursule ne restera que quelques jours chez vous; pendant ce temps, elle repoussera jusqu'aux moindres prévenances de votre mari.

— Que dites-vous, madame?

— Ecoutez-moi, Mathilde. Votre cousine, cette femme si mélancolique et si romanesque, tient, avant tout, à l'influence qu'elle exerce sur son mari. Pour assurer cette influence, rien ne lui coûte : elle flatte sa vulgarité, elle la partage, elle l'exagère, c'est tout simple. Ursule est orgueilleuse, cupide et pauvre; elle écrase son mari de travail, afin d'être bientôt en état de mener à Paris une vie opulente. Que demain M. Sécherin sache qu'Ursule le trompe, demain il l'aban-

donne; et Ursule redevient pauvre, sans autre ressource que sa dot. Elle s'est mariée pour être riche, et elle sacrifiera beaucoup, si ce n'est tout, à la conservation de cette fortune.

— Ah! madame! son mari l'aime tant! il est si bon, si faible!

— D'après ce que vous m'avez dit de lui, il est aussi courageux qu'honnête et dévoué, jamais de tels caractères ne transigent avec l'honneur et ne descendent à des lâchetés. Il adore sa femme; du moment où il sera certain qu'elle le déshonore, il l'abandonnera : il sera atrocement malheureux peut-être, mais il ne la reverra jamais.

— Me conseillez-vous de dénoncer Ursule? — m'écriai-je.

— Je vous conseille, mon enfant, d'attendre ici votre cousine, et, le jour même de son arrivée, de lui dire avec calme et fermeté : « Votre voyage à Maran était concerté avec mon mari, je ne suis pas » votre dupe : je vous déclare que je suis déterminée à tout pour vous » éloigner de chez moi. Je ne puis empêcher M. de Lancry de se laisser » séduire par vos coquetteries, mais je ne souffrirai pas que vous ve- » niez me braver ici; vous dominez complétement M. Sécherin, il » vous sera donc très-facile, dans cinq ou six jours, de le décider à » partir sous prétexte d'un refroidissement dans notre amitié dont je » vous fournirai très-naturellement l'occasion. Si vous me refusez, de- » main je m'adresse à votre mari, et je lui avoue franchement qu'à » tort ou à raison je suis jalouse de vous et que je le supplie de vous » emmener. Voyez donc si vous voulez m'accorder de bonne grâce ce » que je puis obtenir par un autre moyen. » Parlez-lui ainsi, Mathilde, — ajouta madame de Richeville, et je vous jure qu'elle n'hésitera pas à partir... Elle craindra avec raison qu'une fois les soupçons de son mari éveillés il ne perde cette confiance aveugle qui fait toute la force, toute l'audace et tout l'avenir de votre cousine.

J'avais attentivement écouté madame de Richeville; ce qu'elle me disait me semblait juste et vrai. Mille circonstances oubliées, me revenant à l'esprit, me prouvèrent que la duchesse devinait à merveille le caractère d'Ursule. Seulement je lui avouai que je redoutais l'assurance effrontée dont ma cousine m'avait donné tant de preuves.

— Aussi, Mathilde, je vous engage surtout à ne jamais discuter avec elle; ne sortez pas de ceci : « Allez-vous-en de chez moi, ou je » vous démasque à votre mari; — rien de plus, rien de moins.

— Ah! madame! c'est bien cruel!

— Mathilde, pas de faiblesse! tout serait perdu.

— Hélas! madame! si Gontran ne m'aime plus... il me sacrifiera

à toute autre aussi bien qu'à Ursule, — dis-je avec accablement.

— Ma pauvre enfant, il faut toujours, dans la vie, commencer par s'assurer tout le repos et tout le bonheur qu'on peut prétendre ; Ursule éloignée, vous serez tranquille ici jusqu'à l'hiver, ce sera toujours autant de gagné ; une fois de retour à Paris, si vous redoutez encore ses coquetteries, vous aurez recours aux mêmes menaces... Je conçois que votre générosité s'en effraie... mais vous n'en viendrez pas à cette extrémité... Croyez-moi, la menace que vous ferez à votre

cousine suffira pour la faire renoncer à ses projets de séduction... Elle redoutera trop de redevenir pauvre par l'abandon de son mari pour vous mettre dans la nécessité de la perdre... Les femmes comme elle

sont incapables d'un sacrifice, même lorsqu'il s'agit de leurs mauvaises passions.

Madame Blondeau, rentrant avec Emma, mit fin à notre conversation.

Emma courut à sa mère et lui donna en l'embrassant un gros bouquet de roses. La promenade avait avivé son teint des plus vives et des plus charmantes couleurs. Elle vint s'asseoir un moment entre la duchesse et moi sur un canapé du salon. Madame de Richeville posa le bouquet sur ses genoux, prit une des mains d'Emma dans les siennes, de l'autre elle lissa les bandeaux de cheveux blonds de sa fille, que la promenade avait un peu dérangés.

En nous voyant toutes trois, cette enfant, sa mère et moi, en comparant nos trois âges et nos trois existences, je réfléchis, hélas! avec amertume que je n'avais plus la sécurité confiante de la jeune fille, et que je ne possédais pas encore la résignation morne que les chagrins avaient donnée à sa mère.

Je pensais à toutes les douleurs que j'aurais encore à subir avant que d'arriver, comme madame de Richeville, au renoncement de toutes les espérances humaines. L'âge d'*action* de la femme, si cela se peut dire, s'étend surtout de quinze à trente ans. Emma, moi et madame de Richeville nous réunissions ces trois périodes de la vie, le calme innocent et pur, la tourmente orageuse des passions, et l'accablement qui leur succède alors que, meurtri dans la lutte, le cœur cherche le repos dans l'oubli. . . . . .

. . . . . .

Madame de Richeville répugnait à voir Gontran. A la fin de la journée, elle me quitta. Elle n'avait pas reçu de nouvelles de M. de Mortagne; il n'avait pas répondu à la lettre que je lui avais écrite pour le prévenir de l'intention où était mon mari de vendre Maran.

Je ressentis quelques inquiétudes. Madame de Richeville me promit de m'écrire aussitôt son arrivée à Paris pour me rassurer à ce sujet. Elle me recommanda aussi de la tenir très au courant de ce qui se passerait à Maran lors de l'arrivée d'Ursule, et de me bien souvenir de ses conseils.

Je quittai cette excellente amie avec un cruel serrement de cœur.

Le soir, lorsque Gontran revint de la chasse, je lui appris la visite de madame de Richeville.

Il y parut assez indifférent. Je lui donnai ensuite la lettre de M. Sécherin, qui annonçait la prochaine arrivée de ma cousine. M. de Lancry

me répondit très-froidement qu'il en était très-satisfait, parce qu'Ursule me tiendrait compagnie.

Quatre ou cinq jours après mon entrevue avec madame de Richeville, M. et madame Sécherin arrivèrent à Maran.

CHAPITRE XLVIII.

LES DEUX AMIES.

Ursule me sauta au cou et m'embrassa avec effusion. Je répondis froidement à ces témoignages d'amitié. Ma cousine ne s'aperçut pas ou feignit de ne pas s'apercevoir de la tiédeur de mon accueil.

Après les premiers compliments, M. Sécherin me dit avec un soupir, en regardant sa femme :

— Eh bien, cousine ! le lendemain de votre départ nous nous sommes séparés d'avec maman, nous avons quitté Rouvray. Hélas ! oui ! Vous n'avez pas d'idée, ma cousine, combien cela a coûté à ma femme. Elle en avait l'âme navrée, ce qui prouve son bon cœur ; car, sans reproche, maman avait été bien dure et bien injuste pour elle. Mais, que voulez-vous ! une fois que les vieilles gens ont mis quelque chose dans leur tête, on ne peut le leur en ôter.

— Vous habitez toujours à quelque distance de Rouvray, — lui dis-je, — afin de voir votre mère et de surveiller votre fabrique ?

— Oui, sans doute, cousine, j'ai très-souvent vu ma mère, elle va très-bien, et, comme dit ma femme, je suis sûr que maman aime mieux cet arrangement-là, maintenant qu'il est fait ; elle est bien plus libre, et nous aussi. Mais elle n'a jamais voulu recevoir Ursule ; que voulez-vous ! c'était son idée. Ma femme en a bien pleuré, allez ! Enfin, il n'importe ; il ne s'agit pas de cela : maintenant ma fabrique va toute seule ; tout compte fait, j'ai soixante-huit mille livres de rentes... et, ma foi, Ursule et moi nous voulons jouir un peu de la vie... Vous ne savez pas notre projet ?

— Non, vraiment, mon cher cousin.

— Mon ami, — dit Ursule, — vous allez être indiscret, je vous supplie de...

— Indiscret avec notre bonne cousine! — s'écria M. Sécherin en interrompant sa femme, — est-ce que cela est possible? est-ce qu'elle n'est pas votre sœur, votre meilleure amie d'enfance? — Et, se penchant à mon oreille, M. Sécherin me dit tout bas : — Vous voyez, cousine, je dis *vous;* je ne tutoie plus ma femme; — il reprit tout haut : — Et d'ailleurs je suis sûr que ce que je vais proposer à notre cousine lui causera un véritable plaisir, puisque ça nous en cause. En un mot, madame la vicomtesse, lors de votre mariage vous nous avez proposé de nous céder à Paris un appartement dans votre hôtel, que vous n'habiterez pas tout entier... Eh bien! nous acceptons...

Je regardai Ursule avec autant de surprise que d'indignation; elle ne parut pas me comprendre, et me sourit tendrement pendant que M. Sécherin continuait.

— Vous souvenez-vous de ce que vous nous disiez, cousine : « Venez à Paris, nous ne ferons qu'une famille... l'hiver à Paris, l'été à Maran ou à Rouvray? » Eh bien! ces beaux projets qui vous plaisent tant et à nous aussi..., ils vont être réalisés : nous ne nous quitterons plus... Tous les ans j'irai voir maman, je vous laisserai Ursule : je me suis fait arranger un pied-à-terre à ma fabrique; maintenant nous venons vous demander ici l'hospitalité jusqu'à ce que nous partions ensemble pour Paris. Afin de ne pas laisser mon temps et mon argent sans emploi, je prendrai un intérêt dans la maison de banque d'un de mes amis; maison bien sûre, puisqu'elle a résisté à l'épreuve de la révolution de juillet... Ça m'occupera pendant mon séjour à Paris. Seulement, dans quelque temps, je vous quitterai pour un petit voyage. Il s'agit d'une ferme qu'on me propose d'acheter et que je veux visiter. Pendant ce temps-là, vous et Ursule vous conviendrez de tout pour notre établissement à Paris; autant nous avoir pour locataires que des étrangers, n'est-ce pas, cousine? Mais, au fait, non, les femmes n'entendent rien aux affaires, j'arrangerai tout avec M. de Lancry. Eh bien, cousine! avouez que vous ne vous attendiez pas à cela... et que nous vous ménagions une fière surprise?...

M. Sécherin était peu clairvoyant, il ne s'aperçut pas de ma stupeur.

Ma position devenait d'autant plus pénible qu'en effet, alors que j'avais une foi aveugle dans l'amitié d'Ursule, je lui avais fait cette proposition, en la suppliant de l'accepter.

Interprétant mon silence à sa manière, M. Sécherin s'écria :

— Eh bien, vous n'en revenez pas! j'en étais sûr, vous ne nous croyiez pas capables de cela?

— En effet, mon cousin, j'étais loin d'espérer...

— Que nous nous ressouviendrions de tes offres, ma bonne Mathilde!... Ah! c'était faire injure à moi, d'abord et à mon mari ensuite, — dit Ursule d'un ton de gracieux reproche.

Ne voulant pas éclater avant d'avoir eu avec elle la conversation que je désirais d'après les conseils de madame de Richeville, je répondis assez embarrassée :

— Sans doute, j'espérais cette bonne fortune, mon cher cousin; mais je ne comptais pas qu'elle fût si prochaine, et je suis ravie de cet empressement de votre part.

— Et je vous crois, cousine, parce que vous le dites... Oh! je vous connais, vous n'êtes pas de ces femmes qui disent oui quand elles pensent non. Maman me le répétait toujours : « Madame de Lancry, » c'est la vérité, c'est l'honneur en personne; ce qu'elle dit, c'est pa» role d'Évangile. » N'est-ce pas, Ursule?

— Sans doute, mon ami; mais votre mère, en disant cela, pensait comme moi.

— Ça, c'est vrai... Oh! voyez-vous, cousine, vous n'avez pas d'amie, qu'est-ce que je dis! de sœur plus dévouée que ma femme. C'est toujours Mathilde par-ci, Mathilde par-là. Enfin, surtout depuis votre petit voyage à Rouvray, elle est comme endiablée pour venir habiter avec vous. Vous jugez comme ça me va, à moi qui non plus ne jure que par vous; sans oublier mon cousin Lancry... Ah! cousine! comme on dit, les deux font la paire. Vous êtes née pour M. de Lancry, comme M. de Lancry est né pour vous... C'est comme moi : sans vanité, je suis né pour Ursule, comme Ursule est née pour moi... Mais, c'est que c'est très-vrai, les grands seigneurs sont faits pour les grandes seigneuresses, comme vous, — ajouta M. Sécherin en éclatant de rire; — les gentilles petites bourgeoises comme Ursule sont faites pour les bons bourgeois comme moi.

— Mon cousin, je ne suis pas de votre avis : il n'y a aucune de ces différences-là entre Ursule et moi; ne sommes-nous pas parentes? — dis-je en voyant que la conversation prenait un caractère fâcheux, et que M. Sécherin blessait profondément l'orgueil de sa femme.

Malheureusement, lorsque mon cousin poursuivait une idée, il était impossible de l'en distraire. Aussi reprit-il :

— Vous ne me comprenez pas, cousine; je ne parle pas de la nais-

sance, je sais bien que la famille de ma femme est noble et que je ne suis qu'un bon bourgeois : mais je dis que vous et votre mari vous avez en vous quelque chose de supérieur, d'imposant, que ni moi ni Ursule nous n'avons pas; et pour ma part j'en suis ravi, oui, ravi... Est-ce que vous croyez que si ma femme avait eu votre grand air de princesse, je l'aurais tutoyée le jour de mes noces? Ah bien oui! je n'aurais jamais osé. Au contraire, Ursule avec sa charmante petite mine chiffonnée, dont je raffole de plus en plus, m'a mis à mon aise tout de suite; je lui ai dit: *toi*, elle m'a dit: *tu*, et nous avons été à l'instant une paire d'amis. Enfin, entre vous et elle, il y a cette différence, que...

— Oh! je vous arrête là, — dis-je à M. Sécherin, — ne cherchez pas à nous rendre compte de la variété de vos impressions; contentez-vous de les éprouver. Vous aimez passionnément Ursule, voilà pourquoi vous êtes parfaitement en confiance avec elle, pourquoi vous lui trouvez, avec raison, la grâce et le charme qui attirent, tandis que vous me trouvez, moi, digne et imposante; en un mot, vous l'aimez d'amour et vous avez pour moi une franche et sincère amitié... Voilà la différence.

— C'est prodigieux comme vous donnez la raison de tout! — s'écria M. Sécherin. — Ah!... à propos de quelque chose de prodigieux, — reprit-il, — je vais bien vous étonner : est-ce que je ne suis pas devenu écuyer!

— Comment cela ?

— Encore une preuve de dévouement que m'a donnée mon mari, — dit Ursule. — Après ton départ, ma bonne Mathilde! mon médecin m'a ordonné l'exercice du cheval. M. Sécherin a eu la bonté de faire venir de Tours un maître d'équitation, et il a partagé mes leçons pour pouvoir m'accompagner.

L'idée me vint aussitôt qu'Ursule avait appris à monter à cheval afin de pouvoir, une fois à Maran, se ménager des tête-à-tête avec mon mari; car depuis notre arrivée Gontran avait toujours refusé de me laisser me livrer à cet exercice.

— Et vous ne pouvez pas vous imaginer, — reprit mon cousin, — avec quelle ardeur, avec quel courage Ursule apprenait. Ce qui lui avait été ordonné pour sa santé était devenu pour elle un vrai plaisir; elle montait deux ou trois fois à cheval par jour dans un pré de la fabrique qui avait l'air d'avoir été créé pour ça. Elle était si hardie, si intrépide, que l'écuyer disait qu'il n'avait vu personne avoir des dispositions pareilles.

— Ah, mon ami! vous exagérez, — dit Ursule avec modestie.

— J'exagère? eh bien! je parie qu'il n'y a pas un des chevaux de M. de Lancry qu'Ursule ne puisse monter, — s'écria M. Sécherin; — et quant à moi, je n'en pourrais pas dire autant.. Ni vous non plus, cousine, car vous n'êtes guère *écuyère*, je crois...

— Non, mon cousin, mais il serait très-imprudent à Ursule d'essayer de monter un des chevaux de M. de Lancry; aucun n'est dressé pour une femme : il y aurait du danger pour elle.

— Du danger!... Ah! vous la connaissez bien! Du danger! Est-ce qu'elle craint quelque chose!... Ah! une fois à cheval, si vous la voyiez, comme elle y est gentille et comme son amazone lui va bien! comme ça fait valoir sa taille! Rien qu'à la regarder, j'en ai la tête tournée. Tu montreras ton amazone à notre cousine, n'est-ce pas?

— Vous savez bien, mon ami, qu'on dit un habit de cheval et non pas une amazone, — dit Ursule en riant.

— C'est vrai, c'est vrai, tu me l'as dit, je l'avais oublié. Oh! es-tu mademoiselle de Maran! l'es-tu! n'est-ce pas, cousine?

— Ma bonne Mathilde ne pourra pas m'en vouloir de ce petit reproche que je vous fais, mon ami, car elle-même m'a recommandé de toujours vous avertir de ce qui se disait ou non, — n'est-ce pas, ma sœur?

— Oui... oui... — répondis-je avec distraction. J'étais navrée; la jalousie et, le dirai-je! l'envie me torturaient. Je voyais déjà Ursule à cheval à côté de Gontran, coquette, hardie, impétueuse, et tous deux partant pour de longues promenades, et moi... moi seule je restais! — Non, non, me dis-je en frémissant de colère, cela ne sera pas. Il faut qu'Ursule parte, je suivrai les conseils de madame de Richeville.

Au moment où j'étais livrée à ces amères pensées, Ursule reprit :

— Voici bientôt l'heure du dîner, ma chère Mathilde, veux-tu avoir la bonté de faire demander ma femme de chambre... pour qu'on nous conduise à notre appartement?

— Ah! oui, et fais-toi belle; tu as apporté de si charmantes toilettes! Figurez-vous, cousine, — dit M. Sécherin, — qu'elle avait tant de caisses et de cartons que j'ai été obligé d'acheter un fourgon à Tours pour apporter tout cet attirail, y compris Célestine, mademoiselle Célestine, veux-je dire, une femme de chambre comme il n'y ne a pas, dit-on, et que ma femme a fait venir de Paris. Il est vrai de dire qu'elle coiffe dans la perfection des perfections.

Ces préparatifs de coquetterie de la part d'Ursule augmentèrent encore mes soupçons; je ne pus m'empêcher de lui dire avec assez d'aigreur :

— Mon Dieu! pourquoi donc as-tu fait tant d'apprêts? comment! pour venir passer quelque temps avec nous qui ne voyons personne! Mais, en vérité! on dirait que tu as de grands projets de conquête; je ne sais qui tu veux séduire ici! Cela devient très-inquiétant, — ajoutai-je d'une voix altérée en m'efforçant de sourire.

Ursule ne me répondit rien; mais elle me montra M. Sécherin d'un geste de tête d'une coquetterie charmante, et me dit avec la candeur la plus merveilleusement simulée :

— Mon Dieu! je veux séduire mon mari... voilà tout.

M. Sécherin ne put résister à cette attaque; il saisit la main de sa femme, la baisa tendrement à plusieurs reprises, et s'écria :

— Est-elle gentille et naturelle!... hein! cousine, l'est-elle! Mais elle a raison. Vous oubliez donc vos leçons quand vous me disiez : « Mon cher cousin, c'est surtout pour son mari qu'une femme doit se parer, faire des frais, et, *vice versâ*, qu'un mari doit se parer, doit faire des frais surtout pour sa femme. » Ah!... ah!... cousine, nous n'oublions pas vos conseils, allez! soyez tranquille. Aussi je vais imiter Ursule, et vous demander la permission d'aller me faire pour elle le plus beau que je le pourrai... Car, vous l'avez dit, dès qu'un mari se néglige, c'est une preuve qu'il n'aime plus sa femme d'amour; et quand il n'aime plus sa femme d'amour...

— Toute chose peut s'exagérer, — dis-je à M. Sécherin en l'interrompant, car Gontran pouvait rentrer d'un moment à l'autre, et j'aurais été profondément humiliée de laisser deviner à Ursule avec quel dédain mon mari me traitait depuis quelque temps.

Je repris donc :

— Il y a une certaine liberté qui s'accorde parfaitement avec une vie de campagne toute solitaire; la recherche de toilette y est alors presque déplacée, presque de mauvais goût.

— Ah! Mathilde!... Mathilde!... — dit Ursule en souriant, — regarde-toi donc : quelle élégance!... Je ne t'ai jamais vue mise avec plus de coquetterie.

Je ne sus que répondre. Ne voulant rien négliger pour ranimer l'amour de Gontran à Maran comme autrefois dans notre maisonnette de Chantilly, je n'avais qu'un but : celui de lui plaire le plus possible, malgré ses dédains.

A ce moment j'entendis une porte s'ouvrir; je reconnus les pas de Gontran. Je rougis de honte.

Il entra... Quel fut mon étonnement! il était mis avec une élégance, une recherche extrêmes.

J'étais tellement habituée à le voir dans des accoutrements sordides, que je le reconnaissais à peine. J'examinai attentivement Ursule lorsque mon mari entra, elle ne rougit pas.

Gontran fut d'une grâce et d'une cordialité parfaites. Ses traits, qui pendant deux mois s'étaient à peine déridés pour moi, reprirent l'expression ravissante qui, lorsqu'il le voulait, leur donnait une séduction irrésistible.

Ursule et son mari nous laissèrent quelques instants avant dîner.

Je ne pus m'empêcher de dire à Gontran :

— Vous saviez sans doute qu'Ursule était ici?

— Pourquoi cela?... parce que j'ai quitté mes habits de chasse et que je ne les quitte pas quand je suis seul avec vous?

— Sans doute c'est un enfantillage, mais il me semble que ce que vous faites pour une étrangère...

— Je pourrais le faire pour vous, est-ce cela? — me demanda-t-il.

— Je crois, mon ami, que j'ai autant de droit que ma cousine à être traitée par vous avec égard.

— Permettez-moi, ma chère amie, de vous faire observer que les égards ne consistent pas dans un vêtement fait d'une façon ou d'une autre. Il est tout simple que je m'habille convenablement pour recevoir votre cousine. Ce n'est pas moi qui l'ai invitée à venir ici, c'est vous; je crois donc faire une chose qui vous soit agréable en l'accueillant de mon mieux, et en ayant pour elle les égards que tout homme doit à une femme qu'il a l'honneur de recevoir.

— Vous ignoriez qu'Ursule dût venir ici cet automne? — demandai-je à mon mari en tâchant de lire sur sa physionomie. Il resta impassible, et me répondit :

— Je l'ignorais complétement; mais, après tout, maintenant j'en suis enchanté. Sa présence vous distraira, et son mari est le meilleur des hommes... Mais, qu'avez-vous? l'arrivée de votre amie d'enfance ne vous cause pas la joie que j'attendais...

— J'ai des raisons pour cela, mon ami... Et je crains que le séjour de ma cousine ici ne soit pas si long qu'elle l'espère, peut-être.

— Les affaires de son mari l'abrégeront, sans doute? Vous en a-t-elle prévenue?

— Non... mais...

— Mais?... que voulez-vous dire?

— C'est moi qui supplierai Ursule de partir.

— Vous! et pourquoi?

— Parce que... parce que...

— Eh bien?

— Parce que j'ai des raisons pour craindre sa présence; parce que... j'en suis jalouse, Gontran!

— De votre cousine! Ah çà! mais vous êtes folle, ma chère amie!

— Je ne suis pas folle, Gontran... L'instinct de mon cœur ne me trompe pas.

— S'il en est ainsi, vous allez lui rendre le séjour de Maran bien agréable! cette vision promet!... Il est dit qu'avec vous on n'a jamais

un moment de repos. Ah! quel malheureux caractère vous avez... et pour vous et pour les autres!

— Mais, mon Dieu... ce n'est pas ma faute si j'ai des soupçons... si...

— Mais, encore une fois, vos soupçons n'ont pas le sens commun; réfléchissez donc que c'est m'accuser sans raison, que c'est vous tourmenter sans motif.

— Vrai? bien vrai? Gontran, soyez généreux! rassurez-moi... j'ai tant de frayeur!

— Pauvre Mathilde... — me dit Gontran avec une dignité touchante, — je ne vous parlerai plus de mon amour, vous ne me croiriez plus peut-être; mais je vous dirai que M. Sécherin, notre parent, vient habiter chez nous, et que je serais un misérable si je songeais seulement à abuser aussi lâchement de l'hospitalité que nous lui offrons.

Je serrai la main de Gontran dans les miennes; ces simples et nobles paroles me redonnèrent du courage.

Ursule et son mari rentrèrent. Je trouvai ma cousine si jolie, si fraîche, si rose; ses yeux étaient à la fois si doux et si brillants, son sourire si fin et si agaçant, sa taille si accomplie, que je jetai les yeux sur une glace placée en face de moi pour me comparer avec Ursule.

Hélas! je remarquai avec douleur que j'étais pâle, que mes traits étaient changés, flétris, languissants : car depuis quelque temps je me trouvais souffrante; j'éprouvais toujours un malaise vague, un accablement douloureux que j'attribuais au chagrin et qui augmentait sans cesse. Pour la première fois, je m'aperçus que mon visage avait déjà perdu cette première fleur de jeunesse qui rendait les traits d'Ursule si enchanteurs.

Le dîner fut très-gai, grâce à mon mari, qui y mit beaucoup d'enjouement et d'entrain. Ursule était visiblement gênée, elle craignait de paraître trop gaie à mes yeux et de perdre ainsi son prestige mélancolique; d'un autre côté, elle regrettait de ne pouvoir se montrer à Gontran sous un jour plus brillant. A la fin du dîner, M. Sécherin en revint à sa malheureuse proposition.

— Mon cousin, — dit-il à M. de Lancry, — je soutenais tout à l'heure à madame de Lancry que ma femme était capable de monter n'importe lequel de vos chevaux.

— Comment, madame, vous montez à cheval? — dit Gontran avec étonnement. — Mais c'est une bonne fortune pour nous, j'oserais presque dire pour vous; car les environs de Maran sont délicieux, et je suis charmé de pouvoir vous offrir cette distraction.

— Mais, mon ami, — dis-je à mon mari, — vous n'avez pas de chevaux de femme... car vous savez que vous n'avez jamais voulu me permettre de vous suivre à la chasse. Et ce serait une grande imprudence que d'exposer Ursule à...

— Mais je vous ai déjà dit que ma femme sait très-bien monter à cheval, cousine.. — s'écria M. Sécherin en m'interrompant... — Depuis deux mois elle ne fait que cela.

— Mathilde a raison, — dit Ursule avec résignation, — il serait plus prudent de m'abstenir de cet exercice.

— Vous devez bien penser, madame, — lui dit Gontran, — que pour rien au monde je ne voudrais vous exposer à quelque danger. Madame de Lancry n'a jamais monté à cheval de sa vie; aussi, par prudence, j'ai dû me priver du plaisir de l'emmener avec moi... tandis que vous... d'après ce que me dit mon cousin...

— Je vous réponds que ma femme vous étonnera! — s'écria M. Sécherin. — L'écuyer de Tours n'en revenait pas.

— J'ai justement une jument excellente et d'une douceur parfaite, — dit M. de Lancry; — elle conviendra on ne peut mieux à madame Sécherin; et si ma cousine veut bien m'accorder quelque confiance, elle n'aura aucune crainte...

— J'ai sans doute une entière confiance en vous, mon cousin, — dit Ursule en hésitant, — mais, tout bien considéré, je regretterais trop de prendre un plaisir que Mathilde ne pût pas partager.

— Mais que vous êtes donc enfant, — dit M. Sécherin à sa femme, — parce que madame de Lancry ne monte pas à cheval, elle ne veut pas vous empêcher d'y monter. N'est-ce pas, cousine?

— Voyons, ma chère Mathilde, — me dit Gontran, — vous allez décider cette grave question en dernier ressort; votre haute sagesse sera seule juge... Permettez-vous ou non à madame Sécherin de monter à cheval? Prenez garde!... si vous dites non... Comme vous la priveriez, et moi aussi... d'un très-grand plaisir, nous vous garderions tous deux une mortelle rancune, je vous en préviens.

— Et ce sera bien fait, je me joindrai à eux, — s'écria M. Sécherin en riant aux éclats, — car vous aurez empêché ma femme de paraître dans tout son beau; elle n'est jamais plus jolie qu'à cheval.

Je ne pouvais objecter aucune raison sérieuse, je répondis en balbutiant :

— Je ne m'y oppose pas... c'était seulement par prudence que je faisais cette observation à Ursule.

— Oh! rassurez-vous, il n'y aura aucun danger, — reprit mon mari, — je réponds de la sagesse de *Stella;* un enfant la monterait.

— Puisque tu le veux absolument, Mathilde, — me dit ma cousine, — j'essaierai; mais, en vérité, j'ai peur d'être si gauche...

— Oh! pour cela, ma cousine, — reprit Gontran en souriant, — je vous en défie, et cela soit dit sans flatterie, car il est impossible à certaines personnes de ne pas tout faire avec grâce et adresse. Et ce n'est pas leur faute si elles sont charmantes.

— Ah çà! et à quand cette belle partie-là? — demanda M. Sécherin.

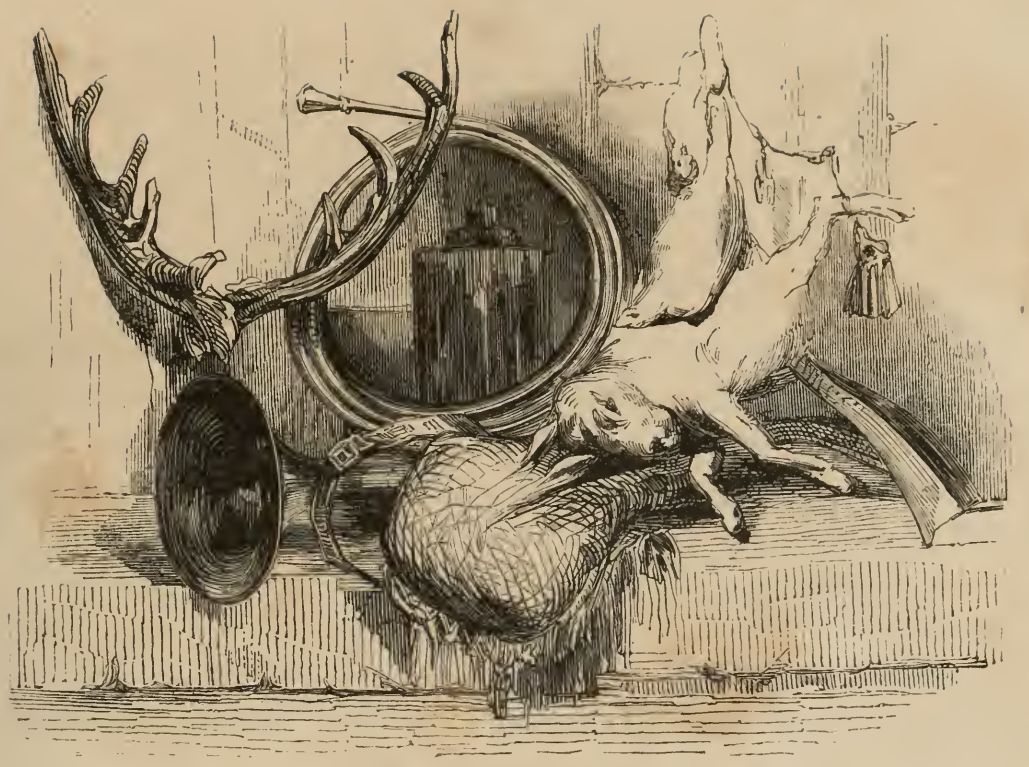
— Mais demain. Le coucher du soleil était magnifique ce soir, — dit Gontran, — il fera un temps superbe; nous monterons à cheval à une heure, et nous ferons une véritable chasse de demoiselles.

— Ah çà! et moi, cousine, je suis trop mauvais cavalier pour suivre une chasse, je vous en avertis...

— Vous, mon cher monsieur Sécherin, vous nous accompagnerez en calèche avec madame de Lancry; un de mes valets de limier qui connaît parfaitement la forêt montera à cheval et vous conduira dans les carrefours, où vous pourrez parfaitement voir passer la chasse.

— A la bonne heure... voilà une vraie fête, un plaisir royal, — s'écria M. Sécherin; — moi qui n'ai jamais chassé qu'avec mon garde-chasse et ses deux bassets... Pourvu qu'il fasse beau!

— Je vous assure qu'il fera demain un temps radieux; madame Sécherin le désire trop pour que cela n'arrive pas. Demain sera donc une journée enchanteresse, j'en réponds, — dit Gontran.



CHAPITRE XLIX.

LA CHASSE.

Il me fut impossible le soir de parler en secret à ma cousine : elle partageait l'appartement de son mari, et deux ou trois fois après dîner il me sembla qu'elle m'évitait. Je souffris cruellement pendant la nuit. Au malaise physique qui m'accablait depuis quelque temps se joignit une grande tristesse.

Je ressentis tout ce que la jalousie a de plus poignant, de plus amer. En vain je voulus me convaincre de l'injustice, de l'exagération de mes soupçons; en vain je me dis que peut-être il n'y avait au fond de la conduite d'Ursule qu'une innocente coquetterie, je ne pus parvenir à me rassurer.

Je me promis bien, pendant cette cruelle journée, d'observer attentivement ma cousine et mon mari, et d'avoir le lendemain un sérieux entretien avec elle.

Gontran ne s'était pas trompé dans son espérance : le jour était radieux; un resplendissant soleil d'octobre annonçait une de ces dernières journées d'automne, presque aussi belles que les journées d'été.

A midi nous partîmes pour le rendez-vous de chasse.

M. de Lancry avait fait mettre les gens de son équipage en grande livrée; des fenêtres du château nous les avions vus partir avec les chiens au son retentissant des trompes. Une calèche à quatre chevaux approcha du perron; je montai en voiture avec M. Sécherin.

Je n'insiste sur ces puérils détails d'opulence que pour deux raisons: d'abord parce que je vis à l'expression des traits d'Ursule qu'elle admirait autant qu'elle enviait ce luxe; et puis parce que cet appareil de fête contrastait douloureusement avec mon chagrin.

J'attendais avec impatience l'apparition d'Ursule. J'étais curieuse de savoir si elle avait à cheval aussi bonne tournure que le disait son mari, j'espérais que cela n'était pas; je désirais qu'il lui arrivât, non pas un dangereux accident, mais quelque mésaventure qui pût la rendre ridicule aux yeux de Gontran, et la punît de son outrecuidance.

Hélas! je n'eus pas cette misérable satisfaction. Lorsque ma cousine nous rejoignit à cheval avec mon mari, je fus forcée de la trouver plus jolie que je ne l'avais jamais vue.

A ce propos, je n'ai jamais compris comment la jalousie niait ou dénaturait les avantages d'une rivale; au contraire, j'ai toujours été portée à me les exagérer. Mais, sans exagération, Ursule était si parfaitement élégante et gracieuse à cheval, que je fus sur le point d'en pleurer de dépit.

Je la vois encore : son habit de cheval, de drap bleu-foncé, dont la longue jupe traînait presque jusqu'à terre, était à corsage et à manches justes; il dessinait à ravir sa taille charmante : elle portait un chapeau d'homme et un col de chemise rabattu sur une petite cravate de satin cerise; sa jolie figure, si fraîche et si rose, devait à ce costume un air mutin, décidé, qui lui seyait à merveille : ses beaux cheveux bruns encadraient ses joues à fossette. Jamais je n'avais vu ses yeux d'un bleu plus pur; on eût dit que le ciel s'y reflétait comme dans un miroir.

La jument qu'elle montait avec une aisance qui me confondit était d'un bai doré dont les ardents reflets miroitaient au soleil; ses longs crins noirs ondoyaient et flottaient au vent. Elle semblait heureuse du léger poids qu'elle portait, et marchait d'un pas si cadencé qu'elle effleurait à peine le gazon.

Gontran montait un cheval de course, noir comme l'ébène, et portait un habit d'équipage à sa livrée, bleu clair, à collet de velours orangé, avec des boutons d'argent armoriés en vermeil. Le ceinturon

de son couteau de chasse, aussi mi-parti argent et or, serrait sa taille élégante. Enfin, sa cape de velours noir, découvrant ses traits, en faisait encore valoir la finesse et le charme.

La recherche de Gontran me frappa d'autant plus que, pour chasser, il était toujours vêtu d'une manière plus que négligée.

Ma cousine voulut s'approcher de la calèche pour me parler. Sa jument, sans doute effrayée par mon ombrelle, refusa d'avancer.

Je l'avoue à ma honte, je fus ravie de ce contre-temps qui mettait l'habileté d'Ursule en défaut; mais, à mon grand étonnement, je n'ose dire à mon effroi, elle fronça ses jolis sourcils, leva sa cravache et commença de châtier hardiment sa monture.

— Prenez garde, madame, ne frappez pas *Stella*, elle est très-vive! — s'écria Gontran effrayé de l'audace d'Ursule.

— Ne fais pas la mauvaise tête, ma petite femme, je t'en supplie, — s'écria mon cousin en étendant avec anxiété ses deux mains jointes vers sa femme.

Mais celle-ci, les joues empourprées, les narines dilatées, les yeux brillants de colère, ses lèvres vermeilles relevées par un dédaigneux sourire, ne tint compte de ces avertissements. Elle infligea résolument un nouveau châtiment à *Stella*, qui se cabra si violemment que je poussai un cri d'épouvante.

Ursule, sans paraître aucunement intimidée, se courba sur l'encolure de *Stella* en lui rendant la main, tout cela avec un mouvement si naturel, qu'elle ne semblait courir aucun danger.

— Bravo, ma cousine! à merveille! — s'écria Gontran sans pouvoir cacher son admiration. — quel sang-froid! quel courage!

Encore excitée par cette approbation, Ursule voulut vaincre l'obstination de sa jument et la forcer de s'approcher de la voiture. Quelques nouveaux coups de cravache, assénés d'une main ferme, décidèrent *Stella* après une nouvelle lutte de quelques instants, lutte pendant laquelle la jument bondit au lieu de se cabrer. Ursule, dont la taille ronde, fine et cambrée ondulait avec la souplesse d'une couleuvre, suivit avec tant de grâce les mouvements désordonnés de sa monture, qu'elle ne fut pas déplacée un moment.

Cet incident, que j'espérais voir tourner contre ma cousine, ne servit qu'à lui prêter un nouveau charme; elle dompta l'indocile animal, le força de rester près de la voiture. Alors, se courbant légèrement sur sa selle, Ursule, fière, souriante, caressant le cou nerveux de *Stella* de sa petite main blanche, qu'elle déganta coquettement, jouit de son

triomphe et jeta un regard brillant sur Gontran comme pour lui dire que c'était sa présence qui lui donnait tant de courage.

— Eh bien, ma cousine, — s'écria M. Sécherin, — qu'est-ce que je vous avais dit? Est-elle hardie! avouez que c'est un vrai page!

— En vérité, madame, — dit Gontran en s'approchant tout ému, — je ne reviens pas de votre intrépidité, de votre grâce. On oublie le danger que vous courez pour ne songer qu'à vous admirer.

— Oh! c'est si amusant de monter à cheval! — dit naïvement Ursule. Et s'adressant à moi : — Comment te prives-tu de ce ravissant plaisir? Pour nous autres femmes surtout, quel bonheur de pouvoir, malgré notre faiblesse, maîtriser, dompter, dominer un être qui nous tuerait mille fois si l'on n'opposait l'adresse à la force, une volonté intelligente à son entêtement brutal!

— Ceci est un peu l'histoire de votre domination en général, — dit Gontran en souriant, — et vous nous domptez, nous autres hommes, à peu près selon les mêmes principes et par les mêmes moyens... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc, ma chère amie? — me dit M. de Lancry en voyant l'altération de mes traits, car le triomphe d'Ursule, l'admiration que Gontran lui avait témoignée me faisaient un mal affreux.

— Je n'ai rien, mon ami; seulement l'exemple d'Ursule m'encourage, et à compter de demain je veux absolument monter à cheval.

— Mais vous n'avez jamais essayé, ma chère amie; et puis je crois que vous n'avez pas beaucoup de dispositions, vous êtes trop timide...

— Je vous dis que j'y monterai, quand bien même je devrais être tuée sur la place! — m'écriai-je.

— Bien, bien, nous reparlerons de cela, — me dit Gontran, — mais partons pour le rendez-vous de chasse, car il est déjà tard. Ma cousine, je suis à vos ordres.

— Nous nous reverrons tout à l'heure; adieu, Mathilde, — dit Ursule en me faisant un signe de la main.

— Ne faites pas d'imprudence, ma bonne petite femme... Monsieur de Lancry, je vous la recommande! — s'écria M. Sécherin.

— Soyez tranquille, mon cher cousin, — dit mon mari; — quand on est si légère, si adroite et si hardie, on ne risque jamais rien.

Ursule et Gontran partirent au petit galop, côte à côte, sur une pelouse de gazon qui prolongeait l'allée où marchait notre voiture. Pendant quelque temps, nous les accompagnâmes. Je les suivis des yeux autant que je le pus; mais ils disparurent bientôt dans une allée sinueuse où la calèche ne pouvait passer, et je les perdis de vue.

Tous ces détails sembleront puérils à ceux qui ne connaissent pas les innombrables angoisses de la jalousie et les cuisantes blessures de l'amour-propre offensé. Pourtant cette scène, en apparence si insignifiante, me bouleversa tellement que je fus sur le point de commettre une action infâme... de dénoncer à M. Sécherin la conduite d'Ursule, de lui faire partager mes soupçons contre sa femme.

Heureusement la honte retint ce terrible aveu sur mes lèvres. Si mon cousin avait eu la moindre perspicacité, il eût deviné la cause de mon agitation et de mon inquiétude. Je ne lui répondais qu'avec distraction; et quelquefois je tombais dans de profondes rêveries à peine interrompues par le bruit de la chasse, qui, de temps en temps, traversait les larges allées convergeant aux ronds-points où nous allions nous placer pour la voir passer, guidés par un des hommes de l'équipage de M. de Lancry.

Ce qui me causait une impression profonde, fatale, étrange, c'était de voir de temps en temps rapidement apparaître au fond de quelque route ombreuse Gontran et Ursule toujours côte à côte. Le son éloigné et mélancolique des trompes qui résonnait dans les hautes futaies noyées d'ombre, les sourds aboiements de la meute me semblaient sinistres, effrayants... Hélas! la triste disposition de l'esprit et de l'âme couvre de voiles de deuil les objets les plus riants, et cherche de lugubres présages dans ce qui cause la joie et l'enivrement de tous.

M. Sécherin était si transporté du spectacle mouvant qu'il avait sous les yeux qu'il ne remarquait pas mon état de langueur et de tristesse; le malaise dont je me ressentais depuis quelque temps augmentait de plus en plus. Souvent j'éprouvais des tressaillements inconnus que j'attribuais à une cause nerveuse. J'avais la tête pesante, douloureuse, affaiblie.

Nous venions d'arriver et de nous arrêter dans un carrefour de la forêt. Ursule et Gontran s'avançaient rapidement par une allée transversale. Je crus qu'ils venaient nous rejoindre, je m'avançai hors de la calèche.

Ils furent en effet bientôt près de nous, mais ils ne s'arrêtèrent pas.

— Mathilde, — me cria Ursule en passant avec vitesse et en me saluant de la main, — je suis folle... enivrée de la chasse.

Et, les joues colorées, l'œil brillant et hardi, elle donna un coup de cravache à la jument pour hâter sa course.

— Le cerf ne durera pas maintenant plus d'une demi-heure! — nous cria Gontran, — les chiens chassent à merveille... ça va débucher.

Et, se courbant sur l'encolure de son cheval, il atteignit Ursule, qui l'avait un moment dépassé, et tous deux disparurent de nouveau.

— Comme elle s'amuse.... Dieu! comme elle s'amuse!.... — dit M. Sécherin avec joie. — Mais, ma cousine, qu'est-ce que veut dire M. Gontran par ces mots : *Ça va débucher?*

J'avais assez souvent entendu parler de chasse par mon mari pour pouvoir répondre à la question de M. Sécherin.

— Cela veut dire que le malheureux animal traqué dans les bois va prendre la plaine, c'est sa dernière chance de salut; après quoi il sera égorgé... sans pitié.

J'étais dans un état tellement ner-

veux, j'avais depuis si long-temps contenu mes larmes, que, saisissant pour ainsi dire cette occasion ridicule de me livrer à un accès de sensibilité, je me mis à fondre en larmes.

M. Sécherin me regarda d'un air stupéfait, et me dit avec intérêt :

— Mon Dieu! comment, la mort d'un cerf vous attriste à ce point,

vous qui devez avoir l'habitude de ces choses-là... Allons donc, cousine, soyez raisonnable ; peut-être, après tout, qu'elle échappera à son mauvais sort, cette pauvre victime!

Ceux qui auront bien souffert d'une douleur intime, contrainte, forcément cachée, ne souriront pas de mépris lorsque je dirai qu'en répondant aux derniers mots de M. Sécherin je fis *pour moi seule* une sorte d'allusion à mon propre sort, afin de pouvoir un peu épancher à voix haute les chagrins qui m'oppressaient.

Cela est ridicule, amèrement ridicule ; hélas! je le sais ; mais heureux sont ceux qui ignorent que la souffrance la plus poignante est quelquefois grotesque dans son expression, ce qui est, je crois, le comble de la torture morale...

Je répondis donc à M. Sécherin en pleurant :

— Non, non, la victime ne pourra pas échapper ; que peut-elle faire? Lutter, n'est-ce pas? mais il faut la force de lutter, et elle n'en a plus la force. Cela dure depuis trop long-temps ; elle n'a qu'à se résigner... à tendre le cou au couteau et à mourir... Pourtant la vie lui avait paru belle... pourtant qui songerait à mourir par ce temps radieux, par ce beau soleil?... au bruit de ces fanfares et des cris de joie des chasseurs... qui pense à mourir? pour qui cette fête est-elle un deuil?... pour la victime seule... Elle pleurera, et on rira de ses larmes, et on la tuera sans pitié... sans pitié!!

— Le fait est, — dit M. Sécherin presque attendri, — que les pauvres bêtes pleurent au moment de mourir... Mais, écoutez donc, cousine, — reprit-il, — on dit aussi qu'avant de mourir les cerfs se défendent quelquefois joliment, et qu'en mourant la victime a au moins le plaisir de se venger.

Dans mon égarement, répondant à ma pensée au lieu de répondre à M. Sécherin, j'essuyai mes larmes ; je le regardai fixement et je lui dis avec un sourire amer :

— Oh! n'est-ce pas? la vengeance... la vengeance! ne pas mourir faible, méprisée, moquée, insultée! faire à son tour verser des larmes à ceux qui ont ri de vos douleurs, oh!... n'est-ce pas... la vengeance, la vengeance! surtout pour punir l'insulte... l'insulte lâche et misérable... l'insulte qu'on sait impunie... qu'on croit impunie, parce que l'honneur, la hauteur d'un noble cœur empêche une ignoble délation... Oh! mais cela doit avoir un terme à la fin, n'est-ce pas? Oui, vous avez raison... la vengeance!

— Ah çà!... cousine, — s'écria M. Sécherin en contenant à peine

son envie de rire, — comment voulez-vous donc qu'on insulte un cerf, et qu'il pense à se venger?

Je regardai M. Sécherin; je ne le compris pas d'abord.

Au bout de quelques moments je revins à moi et je lui dis :

— Pardon, pardon, mon cher cousin; en vérité, je suis folle; vous avez raison, ma sensibilité m'a égarée.

— C'est aussi ce que je me disais, ma cousine parle de ce pauvre cerf comme d'une personne naturelle... Mais nous allons recommencer à marcher. Entendez-vous, là-bas, comme c'est beau, le bruit du cor? Vraiment, c'est bien un plaisir de roi que la chasse.

La calèche se remit en marche.

Je profitai de ce mouvement pour me livrer sans réserve aux plus amères réflexions. Je me figurais Gontran et Ursule marchant au pas, l'un près de l'autre, pour se reposer d'une longue course, laissant leurs chevaux aller à l'aventure dans des allées sans fin, tapissées de verdure, abritées par les arbres nuancés des plus riches nuances de l'automne...

Heureux, aimants, ils jouissaient avec ardeur de cette belle et tiède journée, de ce luxe royal, de cette vie de fêtes, en songeant à un avenir plus enivrant encore, en se disant de tendres paroles d'amour, en échangeant de longs et brûlants regards... Peut-être même... la forêt est si touffue et si solitaire que Gontran, se penchant vers Ursule, embrasse sa taille svelte d'un bras amoureux et effleure sa joue vermeille, encore animée par la course.

O rage!..... ô douleur!..... ô torture!..... pensai-je... Et moi... moi... je suis là, brisée, flétrie, oubliée, moquée; car ils se moquent, ils rient de moi... de moi qui me promène paisiblement avec ce mari qu'on trompe, qu'on outrage!... Et c'est moi... c'est moi qui ai donné à cet homme pauvre et presque déshonoré le château où il courtise ma rivale, le luxe dont il l'éblouit, les plaisirs dont il l'enivre!

Oh! mais cela est affreux! affreux!... Cela ne peut pas durer... Je me lasse d'être stupidement malheureuse; je ne le veux plus, je ne le veux plus... J'ai là près de moi ce mari honnête et bon qu'on bafoue, qu'on offense... Éclairons-le... Ce n'est pas dénoncer la perfidie et la corruption, c'est empêcher l'honneur, la loyauté même d'être plus long-temps dupes de la trahison.

Encore une fois le fatal aveu me vint aux lèvres, encore une fois je reculai devant cette délation. . . . . .

Au bout d'une demi-heure environ, Gontran nous envoya un de ses

gens nous prévenir que le cerf avait été pris dans un étang, mais que le chemin pour s'y rendre était si mauvais que les voitures n'y pouvaient passer; il m'engageait à retourner au château, où il nous rejoindrait avec madame Sécherin.

Nous arrivâmes à Maran, où nous précédâmes de peu d'instants Ursule et Gontran. Après nous être habillés pour dîner, nous rentrâmes au salon. J'y trouvai ma cousine, mon mari et M. Sécherin. A table, la conversation roula sur la chasse de la journée. Gontran donna les plus grandes louanges au courage, à l'adresse d'Ursule, qui déclara n'avoir jamais goûté un plaisir plus vif.

Ma cousine fut beaucoup plus gaie que la veille; elle parut se soucier assez peu de conserver à mes yeux son apparence mélancolique. Elle accepta résolument quelques toasts à ma santé que lui porta Gontran, et but, sans se faire trop prier, quelques verres de vin de Champagne, à la grande admiration de M. Sécherin, qui ne cessait de s'écrier :

— C'est un vrai démon que ma femme!

Pour la première fois, en voyant l'animation, la gaieté, l'entrain de ma cousine, je pressentis ce qu'il y avait en elle de hardi et d'indomptable.

Jusqu'alors elle m'avait paru profondément dissimulée. Ses audacieux mensonges avaient toujours été enveloppés de formes hypocrites, c'est en levant mélancoliquement au ciel ses grands yeux baignés de larmes qu'elle niait l'évidence : mais en la voyant à table si joyeuse, si résolue; mais en entendant ses saillies vives, imprévues, souvent étincelantes, je la trouvai plus dangereuse encore.

Mon mari ne cachait pas l'espèce d'admiration qu'elle lui inspirait. Une espèce de lutte d'esprit s'était établie entre elle et lui, souvent Gontran n'eut pas l'avantage. Il semblait presque fasciné, dominé par l'ascendant de cette femme, qui, plusieurs fois, le rendit muet par un mot d'une ironie mordante.

Ce qui paraîtra peut-être étrange, impossible, c'est que je souffrais alors de l'espèce de supériorité moqueuse avec laquelle Ursule répondait à mon mari.

Je restais confondue d'étonnement à l'aspect de cette transformation de ma cousine.

M. Sécherin lui-même me disait tout bas qu'il n'avait jamais cru à sa femme autant d'esprit.

Maintenant je m'explique ce changement. Il y a certaines natures

qui ne se révèlent pour ainsi dire jamais complétement que lorsqu'elles se trouvent dans leur véritable *milieu*. Ainsi Ursule était essentiellement née pour une vie de luxe, de splendeur, de fêtes, de plaisirs effrénés. Un siècle plus tôt, elle eût été l'une de ces femmes spirituelles et effrontées qui furent les reines des orgies de la régence.

Pour la première fois peut-être depuis son mariage, elle se trouvait dans une position analogue à ses goûts, et sans doute son véritable caractère se développait presque à son insu.

Après dîner, on devait faire la curée du cerf aux flambeaux dans la cour du château, Gontran ayant voulu réserver ce sanglant spectacle à madame Sécherin.

Vers les neuf heures, les piqueurs sonnèrent quelques fanfares. Nous allâmes sur une terrasse qui donnait sur la cour d'honneur, et qui s'étendait devant les fenêtres du salon que nous venions de quitter.

Les torches que tenaient les valets de pied en grande livrée jetaient une clarté rougeâtre sur les bâtiments, dont une partie était complétement obscure.

Cela me parut sinistre... La meute avide, impatiente, à peine contenue par les fouets des veneurs, faisait entendre des grondements féroces: les yeux farouches des chiens étincelaient dans l'obscurité.

Au milieu de la cour, le premier piqueur de M. de Lancry, ayant recouvert les débris et les ossements du cerf avec la peau de cet animal, en prit la tête par le bois et l'agita vivement devant les chiens.

Toujours contenue, la meute poussa des hurlements furieux jusqu'au moment où on lui permit de se jeter sur ces restes sanglants pendant que les trompes sonnaient avec force. Alors commença une lutte acharnée entre ces quatre-vingts chiens se ruant les uns sur les autres, hurlant, grondant, se disputant et s'arrachant les lambeaux sanglants de l'animal.

Ce spectacle, ces cris me révoltèrent; je rentrai dans le salon, dont les fenêtres donnaient sur la terrasse. M. Sécherin était descendu pour voir la curée de plus près. Je me sentais accablée, plus accablée que jamais d'un mal tout physique; pour la première fois, je me demandai quelle pouvait en être la cause.

Je tombai assise sur une chaise placée près d'une croisée à demi cachée par les rideaux. Je regardais machinalement le reflet des dernières clartés des torches vaciller et s'éteindre, car la curée était terminée, lorsque je vis Ursule et Gontran s'arrêter un instant devant cette croisée... Gontran enlaça la taille d'Ursule d'un de ses bras, et

approcha ses lèvres de la joue de ma cousine, malgré une légère résistance de celle-ci...

Jamais je n'oublierai ce que je ressentis en ce moment : par une étrange fatalité, la douleur la plus atroce que j'eusse jamais ressentie me révéla, pour ainsi dire, la joie la plus immense que j'aie jamais connue...

Je ne sais par quel phénomène le coup que je ressentis fut si violent qu'au même instant un tressaillement profond... qui me répondit au cœur, m'éclaira subitement sur la cause de ce malaise dont je souffrais depuis quelque temps... *Je sentis que j'étais* MÈRE.

Cette double impression de joie enivrante et de malheur foudroyant fut telle qu'un moment je crus que ma tête allait s'égarer.

Dans mon vertige, je me levai machinalement. Je traversai le salon en courant, je m'enfermai dans ma chambre, et, me précipitant à genoux, je ne pus dire que ces mots :

— Mon Dieu! tu m'as entendue, je ne puis plus être malheureuse maintenant! à l'instant où j'allais mourir de douleur, tu m'as envoyé un espoir ineffable!...

Je n'avais pas aperçu Blondeau, qui était dans mon alcôve.

— Grand Dieu, madame! qu'avez-vous?

Sans lui répondre, je lui montrai la porte de ma chambre en lui disant : — Je veux être seule; ferme cette porte, laisse-moi, va dire que je veux être seule.

Blondeau sortit, alla prévenir M. de Lancry que j'étais indisposée, et que je voulais être seule.

Je restai seule en effet à méditer...

Je ne pouvais plus douter de l'infidélité de mon mari... et j'étais mère...

TABLE DES CHAPITRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I. Le Café Lebœuf. 1
II. La Lettre. 12
III. Les Recherches. 22
IV. Le Rendez-vous. 32
V. Le Colonel Ulrik. 41

MATHILDE, MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME.

I. Mademoiselle de Maran. 49
II. Le Protecteur. 62
III. Conseil de famille. 73
IV. Une Amie d'enfance. 86
V. Première Communion. 97
VI. L'Entrée dans le monde. 103
VII. Le Bal. 110
VIII. La Présentation. 116
IX. Le Lendemain du Bal. 128
X. L'Opéra. 135
XI. L'Aveu. 142
XII. La Lettre. 153
XIII. L'Entretien. 163
XIV. Justification. 175
XV. La Visite. 185
XVI. M. et madame Sécherin. 196
XVII. L'Aveu. 205
XVIII. La Lettre. 212
XIX. M. de Mortagne. 220
XX. La Retraite. 234
XXI. Le Départ. 242
XXII. Les Visites de noces. 251
XXIII. M. Lugarto. 257
XXIV. La Princesse Ksernika. 267
XXV. Mademoiselle de Maran. 274
XXVI. Matinée dansante. 281

CHAPITRE XXVII. Le Souper. 299
XXVIII. Explication. 304
XXIX Le Billet. 315
XXX. L'Entrevue. 322
XXXI. L'Aveu. 335
XXXII. Le Défi. 342
XXXIII. Explication. 347
XXXIV. Une Visite. 359
XXXV. La Route. 368
XXXVI. Révélation. 378
XXXVII. La Punition. 390
XXXVIII. Les Adieux. 400
XXXIX. La Famille Sécherin. 411
XL. La Lettre. 426
XLI. La Nuit porte conseil. 438
XLII. La Femme et la Belle-Mère. 450
XLIII. Retour et Départ. 466
XLIV. Le Château de Maran. 477
XLV. La Vie de Château 484
XLVI. Une Bonne Œuvre. 496
XLVII. Emma. 505
XLVIII. Les deux Amies. 522
XLIX. La Chasse. 533

AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES GRAVURES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Frontispice. 1
Café Lebœuf (en regard de la page). 17
Mathilde. 48
Mademoiselle de Maran. 55
M. d'Orbeval. 65
M. de Mortagne. 67
Le conseil de famille. 74
M. de Versac. 104
Ursule. 113
M. le vicomte Gontran de Lancry. 119
M. Bisson. 132
La duchesse de Richeville. 136
La descente de l'Opéra. 141
Madame Blondeau. 154
Rochegune. 187
M. Sécherin. 196
La signature du contrat. 220
La retraite. 235
La lune de miel. 237
Le comte de Lugarto. 257
La serre. 260
La princesse Ksernika. 268
Matinée dansante. 289
Maladie. 316
Le défi. 357
La trahison. 369
La punition. 391
Les adieux. 400
Le château de Rouvray. 412
Madame Sécherin. 416
M. Sécherin. 450
La malédiction. 465
Le château de Maran. 480
Emma. 506